

PROLOGUE

*... l'homme qui n'aime pas la vérité
n'aimera jamais Dieu.*

Swâmî Prabhavananda¹

Le diable est le père du mensonge.

Jésus-Christ²

*L'homme est de glace aux vérités ;
Il est de feu pour les mensonges.*

Jean de La Fontaine³

Galilée fit ce constat navrant dans un courrier envoyé à Kepler : « *Il est pitoyable en effet que soient si rares ceux qui s'attachent à la vérité*⁴ ». Or, en contrepartie, à l'opposé de cette attestation, on cite un adage bien connu qui suscite notre réflexion en affirmant que « *Toute vérité n'est pas bonne à dire* ». Cela sous-entend que toute vérité n'est pas bonne à entendre. C'est un fait, la vérité dérange le rêveur qui s'alimente d'erreurs. Et pourquoi la vérité déplaît-elle à celui-là ? Parce qu'elle le réveille brutalement dans la réalité toute nue, dénuée d'artifices et dépouillée

de contrefaçons. Oui, l'égaré abhorre la vérité parce qu'à travers elle, il perçoit parfaitement que ses jugements façonnés par son état d'esprit devraient être réorientés. En effet, il discerne qu'il devrait bifurquer ou carrément faire demi-tour quant à ses conceptions puisqu'elles divaguent dans les nuées délirantes du fourvoiement et de la fausseté. Pourtant, sans la vérité nous restons aveugles, parce que sa clarté limpide éclaire la conscience, dévoile les intentions viciées de nos entrailles, détruit les faux raisonnements basés sur des mobiles glauques et bancals. Alors, pourquoi cette navrante tendance à repousser la vérité ? Serait-ce à cause d'une arrogance pleine d'orgueil, enracinée en nous-mêmes, une présomption hautaine qui ferme le cœur à l'humilité ? Pourtant, la vérité, ce noble héritage, est la porte d'accès pour admettre et reconnaître nos torts et nos errements. Ainsi, elle permet à l'intelligence de voguer dans la lumière perspicace d'un esprit net, loin des médiocres falsifications triviales, hors des désirs malsains et avariés de la chair déchue. Oui, l'humilité que nous offre la vérité nous donne la capacité d'analyser correctement, et donc de juger équitablement. Elle nous dote également de l'aptitude essentielle qui permet de réviser nos a priori erronés, nos opinions entachées de parti-pris et d'apprécier à sa vraie valeur la justesse d'un avis ou la pertinence d'une assertion.

La vérité la plus authentique apparaît dénuée de reliefs pour certains philosophes qui boudent la vérité absolue. Ainsi Lao Tseu professait que : « *La vérité la plus solide semble vide*⁵ ». D'autres affirment qu'il y a plusieurs vérités. Pour eux, cet axiome reste la vérité. Mais en épluchant la maigreur de ce raisonnement, nous nous rendons compte que cette vérité n'en est pas une puisque leur hypothèse soutient qu'elle est multiple, mouvante, de nature composite, voire changeante. Ce paradoxe impliquerait donc que la vérité se trouverait divisée en se multipliant à l'infini selon le bon vouloir des vues de l'esprit, variables à souhait et diverses de chacun. Elle serait donc indéfinissable, non souveraine et paradoxale ? Elle pourrait même se soustraire à la réalité telle une abstraction ? Paraître une entité

non solide en demeurant sans direction, incertaine⁶, indigne de confiance ? Non, la vérité est insécable et concrète, n'étant pas une spéculation maniée, une conjecture diffuse, un songe erratique. Ces médiocres penseurs confondent appréciation et vérité. Est-ce loin ? Est-ce lourd ? Est-ce long ? Certains répondront selon leur propre estimation « oui », d'autres « non ». Est-ce la vérité de chacun ? Non, cela demeure une évaluation strictement personnelle. En effet la vérité dans le domaine physique se chiffre et se mesure en unités calibrées dans un même référentiel. C'est loin de telle unité de distance, c'est lourd de telle unité de masse, c'est long de telle unité de temps. Composant avec cette vérité physique palpable, cet étalonnage conforme à la réalité, tout un chacun détermine en tenant compte de sa propre situation si c'est long, loin ou lourd ; voilà comment on voit midi à sa porte. C'est pareil dans le domaine spirituel où la vérité absolue, incontestable, est intrinsèquement liée à la conscience humaine universelle et son sens de la justice et de l'amour. Comment une mystification peut-elle être équitable ? Berner son prochain est-il une preuve d'amour ? D'ailleurs, pour défendre la vérité, des reporters, des journalistes, des chroniqueurs, des scientifiques, oui, de simples humains amoureux de la liberté ont été persécutés et sont même morts pour la soutenir, pour transmettre des informations authentiques, légitimes, vraies, car la vérité libère⁷.

Évidemment, pour une conscience élastique, distinctement bornée par des repères entachés de chimères que l'on a élues comme vérités et qu'on adopte comme seule déontologie, tel acte est bien ou mal seulement à ses propres yeux. Il est vrai que cette même action peut être légiférée différemment dans différentes communautés, mais elle demeure sans équivoque pour Dieu qui a établi des règles crédibles, imputrescibles et éternelles, pour le bien-être de l'humanité. Le vol, la tromperie, la duplicité, le meurtre, le viol, la violence sont condamnés par ces décrets divins qui demeurent la seule législation véritable, invariable, protectrice et naturelle parce que inscrite dans la conscience de chaque humain. Ces lois demeurent

bénéfiques tant sur le plan collectif qu'individuel. Bien sûr, les hors-la-loi ne cultivent pas cette éthique essentielle qu'ils méprisent. Ainsi, ils effacent ou raturent les rappels de leur conscience qui gênent leur égotisme. Ils se concoctent donc leurs propres droits qui avalisent leurs exactions et embellissent la pourriture. Des principes corrompus qui amènent le malheur avéré et mentent comme un tricheur.

La vérité est d'ailleurs définie par son antagonisme, son vilain contraire – le mensonge. Et celui-ci ne peut être dévoilé que par ce qui est vrai. C'est comme la vraie monnaie, seul étalon fiable pour reconnaître la fausse. Une vérité habillée de mensonge reste un songe qui ment. Elle n'a aucune valeur. Elle est traîtresse. Être intellectuel n'est pas être spirituel. En effet, le premier privilégie les plaisirs de l'intelligence sans y adjoindre nécessairement de vertus dont l'amour du vrai, le second au contraire ajoute des considérations morales à l'intelligence et se débarrasse de la fausseté. Un individu spirituel, en accord avec la conscience universelle, s'évertue par conséquent à se revêtir de modestie. De ce fait, il édicte des choses simples, mais cependant, profondes. À l'inverse, un intellectuel gonflé de suffisance profère des choses compliquées, résultats de réflexions artificielles, souvent incompréhensibles, alambiquées, parfois tordues, en tout cas impénétrables au commun des mortels, qui demeurent du vent inconsistent et restent floues afin de mieux travestir les bijoux de la vérité. L'intelligence est un outil que possède l'homme. Il peut gaspiller ce don, en faire un usage stérile, voire nuisible, ou en user avec une probité éclatante. Une personne spirituelle accepte la vérité pure, crue, dénuée de calculs, de plans retors, même si elle bouscule ou heurte ses chères conceptions intérieurement enfouies dans le tréfonds de son être. Ce n'est pas forcément le cas pour un intellectuel sans barrière morale, entraîné par son ego vaniteux, puisqu'il essaie de contourner la vérité de mille détours et méandres sinueux pour l'amener à cadrer avec les délices de son propre désir ; ambition trouble qui enfante l'inexactitude et l'incertitude des cœurs doubles. Sans compter certains gourous avides qui, pour arriver à leurs voies

tortueuses emplies de contre-vérités, se déguisent en personnages spirituels et ainsi affublés indûment de cette dignité usurpée cherchent à salir les beautés splendides de la vérité qui libère de l'erreur et procure la joie de combattre à son côté. Ceux-là doivent être dépouillés de leur masque hypocrite, du froc de leur imposture, avec la perspicacité pointue, sœur de la vérité, autre facette de l'intelligence sincère.

Laissons Parménide clore notre prologue :

« Χρεὼν δέ σε πάντα πυθέσθαι
 ἡμὲν Ἀληθείης εὐκυκλέος ἀτρεμεῖς ἦτορ
 ἥδ' ἐ βροτῶν δόζας, ταῖς οὐκ ἔνι πίστις ἀληθείης. »

« Apprends donc toutes choses,
 Et aussi bien le cœur exempt de tremblement
 Propre à la Vérité à l'orbe pur,
 Que les opinions des mortels dans lesquelles
 Il n'est rien qui soit vrai ni digne de crédit. »⁸

Notes

1. *The Spiritual Heritage of India*, p. 86, Swāmī Prabhavananda, éd. Vedanta Press, 1980, dans *wj*, p. 5, §7.
2. Évangile de Jean (8 : 44).
3. *Le statuaire et la statue de Jupiter* (Livre IX, Fable 6), Jean de la Fontaine.
4. Lettre à Johann Kepler, août 1597, Galileo Galilei.
5. *Tao-tö-king* (41), Lao Tseu.
6. Ainsi les propos du physicien Richard Feynman : « *Ce qui n'est pas entouré d'incertitude ne peut être vérité* » sont cités hors contexte pour asseoir leurs conceptions par certains évolutionnistes toujours à la recherche de vraisemblance pour leur théorie qui en est totalement dépourvue puisqu'elle ne s'appuie pas sur la vérité (voir *L'évolution vue par un botaniste*, p. 264).
7. Évangile de Jean (8 : 32).
8. *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres*, par Diogène Laërce (fragment 1, 28 à 30), trad. Robert Genaille, 1933.

LES SOURCES DE LA COSMOGONIE ÉVOLUTIONNISTE

*Que dit ce philosophe blême
Au crin dressé, à l'œil en feu,
Qui, nous déroulant maints problèmes
Contre le Tout-Puissant, veut lancer l'anathème
Et crie avec orgueil : « Écoutez-moi, morbleu !
Messieurs, l'on ne doit croire (et je le prouve même)
Qu'en la matière, et non en Dieu »
Philosophe insensé ! Ton stupide blasphème
Peut-il ébranler notre foi ?
En nous montrant ton absurde système,
Penses-tu nous réduire à ne croire qu'en toi ?*

*25 mars 1817
Victor Hugo, Océan, tome 27.*

*Il ne peut y avoir d'opposition réelle
entre religion et science,
car l'une est le complément de l'autre...*

Max Planck

Il nous paraîtrait singulièrement saugrenu aujourd'hui de soutenir que la vie provient de la génération spontanée. Et pourtant, cette thèse erronée fut prônée sans discontinuité de la plus haute Antiquité jusqu'au XIX^e siècle. Auparavant, on pouvait envisager, sans essuyer de moqueries,

que d'un tas de chiffons laissés quelque temps à l'abandon, des souris s'y engendrent mystérieusement, qu'il était possible que de la vase d'un fleuve naissent des scarabées, ou que sous une planche laissée à terre se forment miraculeusement des limaces et que d'une terre ou d'un morceau de bois gorgés d'eau, il pouvait éclore moult vermisseaux, comme ça, de rien, sans ascendance, par une combinaison alchimique autonome d'atomes, par génération spontanée. Cette conviction irrationnelle a été soutenue dans la Chine, l'Inde, l'Égypte, la Grèce et la Rome d'autrefois. Il nous reste quelques écrits épars appuyant cette théorie attribués à des personnages connus comme Anaximandre, Anaxagore, Empédocle, Aristote, Lucrèce, Diodore de Sicile, Augustin. Et plus près de nous, Descartes, Buffon, Montesquieu, Voltaire, Diderot, Lamarck, Goethe, Darwin. Bien que cette façon de voir ait été invariablement répandue et largement acceptée, combien il semblerait archaïque, voire ridicule aujourd'hui de prétendre le contraire depuis que Pasteur, le premier, puis d'autres ont prouvé magistralement, sans contestation possible, que toute vie ne peut provenir que de la vie.

Oui, dès lors que nous sommes entrés dans l'ère scientifique, combien il paraîtrait logique d'en déduire que cette profession de foi obscurantiste aurait dû définitivement disparaître tout comme s'est volatilisée l'ancienne conception soutenant que la terre était plate et immobile, portée par des éléphants, eux-mêmes maintenus fermement debout sur une tortue géante. Mais paradoxalement, il n'en est rien. Elle est plus tenace et plus vivace que jamais et, au contraire, s'agrippe et s'enracine dans le cœur de la plupart de nos contemporains pourtant friands de haute technologie. Afin de ressusciter cette croyance obsolète, basée sur l'ignorance, ses adorateurs l'ont relookée savamment en repoussant ce postulat de plusieurs milliards d'années auparavant. Là au moins ils sont sûrs qu'aucun observateur vivant dans ces temps reculés où cette métamorphose du néant aurait produit la vie ne viendra contester leurs dires. Évidemment, pour ce faire, ils font une totale abstraction

de la loi de l'entropie qui se trouve être une véritable entrave à leur credo comme nous le verrons plus loin. Ainsi modernisée avec un concept pareil, ce vieux transformisme, cette « génération spontanée » a été débaptisée. Désormais on la nomme « la théorie de l'évolution ».

Ce design nouveau de la génération spontanée, coloré de termes scientifiques, est loin d'être une idée neuve d'ailleurs puisqu'elle était déjà en vogue chez beaucoup de peuples antiques. Cette savante conception a continué son chemin au Moyen Âge où sorciers et alchimistes l'ont peaufinée. On expliquait, par exemple, dans un traité de sorcellerie, qu'il suffisait de se procurer un œuf de cane, d'y percer un minuscule orifice à l'aide d'une épingle afin d'y introduire du sperme humain en murmurant sous la lune montante quelques incantations magiques pour obtenir quelque temps plus tard un homme-canard.

La recette pour fabriquer un homo sapiens aujourd'hui est tout aussi grotesque. Un scientifique émérite, agrégé d'une université prestigieuse, figure de proue des médias, vous affirmera avec le plus grand sérieux qu'il suffit de prendre un singe, d'attendre patiemment quelques millions d'années pour que cette bête se transforme, de génération en génération, en homme. Cette transformation, pour ce faire, bénéficie de l'aide d'un hasard⁹, non providentiel, imprédictible, dans un environnement écologique, géographique et climatique bienveillant, produit de la divine mère Nature, où se développe une propice et adéquate sélection naturelle « *qui protège toujours les plus forts au point de vue physique et les plus perfectionnés au point de vue mental contre les plus faibles et les moins bien doués*¹⁰ ». Comme chaînons de transition soi-disant irréfutables, le scientifique brandit souvent quelques fragments de squelette fossilisés d'espèces de primates disparus qui auraient été, selon lui, des variétés sous-développées puisque antérieures à l'homme civilisé de nos jours (qui néanmoins avance fermement vers l'absence de civilité). Ces trouvailles simiesques d'humanoïdes sont affublées d'un vocable grec illustrant bien l'érudition de l'auteur pour impressionner le profane.

Pour expliquer la lignée animale menant à l'humain, sa démarche est simple. Sans trop détailler le temps de quelques centaines de millions d'années prétendues nécessaire au transformisme, négligeant les fossiles unis puis pluricellulaires, pisciformes, reptiliens et batraciens censés mener au quadrupède mammifère, il commence tout de suite par les restes osseux d'un singe fossile du Tertiaire, époque évolutionniste subjective commençant il y a à peu près 65 millions d'années et finissant il y a quelque 2,5 millions d'années, qu'il baptise *anthropopithèque*, terme qui signifie homme-singe. Ensuite, il agite un autre fossile de singe arboricole appelé *australopithèque*¹¹ (singe du sud) qu'il prend soin de dater arbitrairement de sept à cinq millions d'années (bien que d'autres évolutionnistes concurrents avancent la date de 600 000 ans¹²). Après coup, il vous montre avec conviction celui d'une autre espèce de singe fossile, le *pithécanthrope* (singe-homme) daté d'environ 2 millions à 500 000 ans. Ce singe est supposé s'être métamorphosé de l'*australopithèque* sans laisser aucun chaînon intermédiaire, car la sélection naturelle, selon lui, les aurait tous impitoyablement effacés en les exterminant sauvagement¹³ (ce qui, au passage, donne une raison valable aux égarés non-initiés à sa théorie qui croient à la Création puisque toutes les espèces apparaissent soudainement, entièrement formées et ceci dans n'importe quelles strates géologiques, même celles étagées sur plusieurs centaines de mètres de haut). Ne s'inclinant pas à ce raisonnement qu'il trouve simpliste, il montre alors quelques os humains qu'il dit appartenir à *homo habilis* (homme habile), un mutant qui fait la charnière, vieux de trois millions d'années et de moins de 600 000 années. Ce mutant, après une bonne dose de sélection naturelle, donne l'*homo erectus* (homme dressé), âgé d'un million à 500 000 années. Cependant, on a découvert sa présence dans les mêmes strates géologiques que l'*homo habilis*. Donc, par conséquent, tout en étant son descendant, il est aussi son contemporain. Par comparaison, c'est comme si on affirmait que le chimpanzé, contemporain de l'homme, est aussi son ancêtre, ce qui cause un problème

insoluble pour la pauvre théorie et une incohérence manifeste avec la datation avancée de l'un par rapport à l'autre et de ce que professe Darwin qui affirme que les variétés nouvelles exterminent les anciennes¹⁴. Mais cela n'entame aucunement la crédulité zélée du savant évolutionniste qui considère ce constat malvenu comme une broutille insignifiante qu'il ignore avec le plus grand des mépris. *L'homo erectus*, enfin, professe-t-il, est le dernier maillon qui s'est transformé à son tour en *homo sapiens* (homme savant) que nous sommes.

Comment sait-il que tous ces ossements de singes et d'hommes sont des singes-hommes ? Voici la marche à suivre : il suffit de trouver un maxillaire par exemple. Prenons celui du Trou de la Naulette en Belgique, pas de doute possible, la communauté scientifique reconnaît là son caractère simiesque, c'est un singe. Mais après mûres réflexions spéculatives, on y voit des caractères apparentés aux humains, conjecture qui sert de preuve irréfutable : le singe est l'ancêtre de l'homme. Ensuite, par un dessin habile, on habille le maxillaire d'un corps mi-simien, mi-homme et on le date de quelques millions d'années. C'est pas plus compliqué que ça ! On peut répéter l'opération autant de fois qu'on trouve un bout d'os, ça marche à tous les coups, et celui qui conteste cette pratique dite « scientifique » est vraiment considéré comme un baudet au regard du transformiste qui assoit sa théorie non par la science, mais par l'intimidation, la seule arme où il excelle. Qui ose dire, en France, qu'il est créationniste ? Peu de personnes – par peur d'être tournées en ridicule puisque le consensus français est évolutionniste.

Mais ce qu'expose le savant évolutionniste d'une façon ostentatoire pour établir sa thèse péremptoire peut être également un débris de squelette provenant d'une fraude scientifique présenté comme le chaînon manquant irréfutable. Tel le fossile de Piltdown, par exemple, bricolé avec des morceaux de crâne humain contemporain assorti de deux canines et un débris de mâchoire d'orang-outan actuel (ou de chimpanzé suivant les sources) que les scientifiques

évolutionnistes tinrent immédiatement pour authentique de 1912 à 1953, certains diminuant même frauduleusement le volume cérébral de ce crâne humain, qui aurait pu être celui de votre voisin de palier, de plusieurs centimètres cubes afin qu'il paraisse plus primitif, plus grossier, plus singe-homme, qu'il colle de plus près à la théorie, et le datant par pur enchantement de plusieurs centaines de milliers d'années pour la circonstance, de l'âge de l'Acheuléen précisément, l'intercalant méticuleusement entre le pithécanthrope et l'homme de Néandertal¹⁵. Oui, cette pitoyable farce anthropomorphique fut artistement dessinée dans les manuels scolaires, les magazines de vulgarisation scientifique et autres ouvrages savants comme un attardé mental, hilare et bestial, une brute épaisse et voûtée au système pileux surabondant, traînant sa femme par les cheveux comme Jacques Mesrine, la sienne.

Ajouté à ces fraudes déplorables, le monde évolutionniste est souvent victime d'erreurs scientifiques. L'« homme d'Orce » en est un exemple resplendissant. Ce fossile d'environ 7,5 cm de diamètre de calotte crânienne d'âne fut chanté par la presse évolutionniste en 1983 comme le chaînon manquant, âgé de 900 000 à 1 500 000 ans, classé entre l'*homo habilis* et l'*homo erectus* (bien que ces derniers, rappelons-le, soient tous deux contemporains). Et toujours en utilisant cette magie enchanteresse évolutionniste, on décrit le soi-disant possesseur du morceau de quelques cm² de crâne d'équidé comme un adolescent d'un mètre cinquante, âgé d'environ 17 ans, vivant de chasse, de charognes et de cueillette, ne connaissant ni l'usage du feu, ni celui du langage si ce n'est quelques onomatopées rudimentaires, quoique possédant un embryon de conception religieuse. Lorsque l'on découvrit que ce fragment osseux était en fait celui d'un âne, certains évolutionnistes obstinés¹⁶ le nièrent carrément tandis que d'autres reconnurent à regret qu'ils avaient été abusés¹⁷. Cependant, une autre question embarrassante subsiste pour eux. Cet ossement d'âne daté par leur soin de 900 000 à 1,5 million d'années montre à l'évidence que l'âne, contrairement à l'homme qui aurait évolué, est resté

tout bêtement un âne, tout comme d'autres animaux et plantes d'ailleurs ainsi que le montre clairement l'*Atlas de la Création* avec ses luxueuses photographies de registres fossiles montrant des végétaux, des insectes, batraciens et poissons étagés dans différentes strates datées par les évolutionnistes eux-mêmes de centaines de millions d'années d'écart et qui restent cependant des variétés quasiment semblables à nos bêtes et plantes actuelles. Ainsi, des formations linéaires géologiques datées de 200 millions d'années comportent des squelettes ou des rameaux imprimés dans la roche sans aucune forme transitoire par rapport à ceux gravés dans des couches géologiques datées de 400 millions d'années. Pour couronner le tout, ces structures osseuses et ligneuses de la faune et de la flore demeurent absolument sans aucun développement significatif par rapport à celles de notre époque si ce n'est de l'ordre de la variété¹⁸.

Ces deux cas relativement célèbres, l'homme d'Orce et celui de Piltdown, sont malheureusement loin d'être uniques et démontrent trois choses. La première, c'est que les évolutionnistes prennent leurs rêves pour des réalités, étant complètement aveuglés par leurs préjugés jusqu'à se précipiter et accréditer nombre de supercheries flattant leur conception. La deuxième, c'est que, mués par l'avidité et la gloire (même non méritée), certains scientifiques deviennent escrocs, tricheurs et faussaires¹⁹. Les sondages effectués à travers le monde révèlent leur pourcentage oscillant entre 30 à 50 % dans tous domaines scientifiques confondus. La troisième, c'est le besoin vital qu'ont ces évolutionnistes de produire des preuves coûte que coûte, car les fossiles soi-disant venus des ancêtres humains récoltés sur la planète depuis les fouilles intensives effectuées depuis le XIX^e siècle jusqu'à nos jours restent une fraction infime qui infirme la pauvre théorie. Effectivement, ces fossiles d'humanoïdes sont bizarrement insignifiants par rapport aux millions de fossiles d'animaux puisqu'on peut les entasser en tout et pour tout dans un seul et tout petit container ridicule.

Malgré cela, le paléoanthropologue ne s'embarrasse pas de ces détails qui ne sont pour lui que des billevesées perverses.

Au contraire, il tonitruait bien fort des précisions éthérées qui se veulent savantissimes. La thèse la plus en vogue est que le singe classé hominidé se soit séparé des grands singes : chimpanzés, orangs-outans et gorilles²⁰. Il devient homme-singe, car il est plus apte que les autres. Bien qu'il soit plus doué pour coller à la théorie de la sélection naturelle, il a néanmoins totalement disparu sans laisser aucune trace, fût-elle menue. Ce qui reste un véritable non-sens puisqu'il était prédestiné par la nature aux choix hasardeux comme le plus capable pour supplanter ses congénères. Bref, s'impatiente le paléanthropologue, il quitte la forêt pour vivre dans de vastes étendues herbeuses pratiquement dépourvues d'arbres, car au contraire des singes patas, pour devenir un humain accompli, il faut avant tout qu'il se tienne debout afin que l'astragale lui pousse, ce qui lui permettra de posséder la locomotion bipède. En effet, auparavant, perché dans les frondaisons, il n'avait pas besoin de se dresser sur ses pattes arrière pour voir ce qui se tramait aux alentours. Mais pourquoi quitte-t-il les bois et son mode de vie nonchalant et bucolique ? À cause d'un vilain chamboulement climatique et écologique supposé pour les besoins de la chose. Catastrophe naturelle qui a rasé la forêt originelle, remplacée par les étendues herbeuses des steppes clairsemées d'arbres solitaires. Comme l'évolutionniste **Jean-Marie Pelt** affirme dans son ouvrage *L'évolution vue par un botaniste*, page 255 que les forêts équatoriales n'ont pratiquement pas changé, il y a plus de 100 millions jusqu'à nos jours, ce déboisement révolutionnaire est forcément antérieur à ce laps de temps certifié exact. Là encore, la théorie prend un coup virulent sur le sommet du crâne. En effet, comment le passage évolutif prôné du simiesque à l'homme dans la pampa sur une période d'environ 65 millions d'années jusqu'à nos jours, aurait-il pu se faire après une déforestation effectuée il y a plus de 100 millions d'années ? Bref, la théorie ignorant dédaigneusement cet illogisme flagrant venant tout droit de la subjectivité évolutionniste réaffirme de toute façon que cette forêt devient savane. Naguère, avec le mode de vie forestier, l'humanité naissante cueillait sa nourriture

à profusion, l'eau potable ruisselait à gros bouillons et les carnassiers étaient absents, ils avaient à faire ailleurs et ne savaient soi-disant pas grimper aux arbres. Mais dans la savane, c'est tout le contraire ! Les grands singes actuels, tels que certaines variétés de chimpanzés, gorilles, macaques, drills ou mandrills savent très bien se nourrir à quatre pattes des graines, insectes, vers, fruits, tubercules et racines affluant dans la savane, le tout agrémenté quelquefois de petits vertébrés qu'il chasse pour se substantier en protéines. Ces divers aliments constituent une nourriture riche et variée pour eux, au moins aussi abondante que dans une forêt. L'hominidé, par contre, futur humain, plus handicapé physiquement, mais plus compétent cérébralement que ses soi-disant cousins les grands singes, est dorénavant obligé, pour trouver sa nourriture, de chasser autrement que ses congénères simiesques (toujours pour les nécessités de la cause). Par conséquent, pour subvenir à tous ses nouveaux besoins carnassiers, il est impératif qu'il se tienne sur ses deux pieds ; d'une part pour poursuivre le gibier (cela paraît nettement évident pour le paléanthropologue) et d'autre part, pour faire le guet au-dessus des hautes herbes afin de déceler la présence des fauves devenus nombreux et voraces !

Mais comme maintenant le singe-homme se tient debout, il a désormais les bras ballants. Alors il a une idée géniale, il va se servir de ses mains²¹ pour fabriquer des outils ; ce qui lui fait travailler le cerveau. Il remarque aussi que l'union plus affirmée fait la force pour subsister²². Alors, délaissant les grognements, cris et autres sifflements, il se concocte des cordes vocales et se met à communiquer socialement avec ses semblables avec des mots qu'il articule en phrases harmonieuses grâce à une grammaire élaborée²³. C'est pourquoi son anatomie s'est transformée, qu'il possède désormais des cordes vocales appropriées au langage et qu'il est devenu intelligent. Pouvant désormais réfléchir, mais cependant, ne percevant pas, comme les grands évolutionnistes éclairés, que c'est la sélection naturelle de Dame nature accouplée au Seigneur hasard qui l'a transformé, il invente les dieux

pour établir une cause à son apparition sur terre puisque sous ses yeux non initiés à la magistrale théorie, tout se reproduit selon son espèce. C'est très pratique pour expliquer ce qu'il ne comprend pas.

Mais d'où vient cette trame burlesque et pourtant désespérément moderne qui a pris naissance au XIX^e siècle, et qui perdure encore résolument aujourd'hui avec tant de force ? Et pourquoi cette affabulation infantile et simpliste, défendue par un langage contourné, est-elle si largement acceptée sans plus de réflexions par la communauté scientifique ? Car ils sont nombreux à adhérer, voire à figoler cette thèse ridicule où l'ancêtre de l'homme aurait vécu à une époque préhistorique romantique, folâtrant avec insouciance dans la forêt luxuriante et généreuse, et par la suite, perdant cette nonchalance heureuse, se serait retrouvé nez à nez avec la dure réalité de la vie²⁴.

En effet, inspirons-nous des travaux de Wiktor Stockowski avec son excellent article : *Origines de l'homme quand la science répète le mythe*. En 1862, **Clémence Royer**, évolutionniste anticléricale de la première heure, première traductrice en français de *L'origine des espèces par sélection naturelle ou des lois de transformation des êtres organisés* de la troisième édition anglaise de Charles Darwin, et qui fit précéder d'une préface acerbe et apostiller de plusieurs critiques ce livre qui ne corroborait qu'imparfaitement les vues de sa propre théorie transformiste, relate cette curieuse conception évolutionniste dans son ouvrage : *Origine de l'homme et des sociétés* (éd. Victor Masson et fils, Paris, 1870) en décrivant cette ère comme « l'âge édénique (sic), âge d'or et d'innocence » qui sera remplacé par « la concurrence vitale » de l'évolution de l'homme.

En 1868, un autre théoricien de l'origine de l'homme, le zoologue allemand **Ernst Haeckel**, militant tenace du panthéisme anticléricale et darwiniste social convaincu, dans son ouvrage, *Histoire de la création des êtres organisés d'après les lois naturelles* (trad. Ch. Letourneau, éd. C. Reinwald et C^{ie}, Paris, 1877) situe ce « *Paradis* » sur une carte en plein

cœur de l'océan Indien, d'où « douze espèces d'hommes » essaient sur la terre « à partir de la souche lémurienne ».

Dans la même veine, le politicien français et historien athée **Edgar Quinet**, dans son bouquin *La création* (éd. A. Lacroix, Verboheckoven et C^{ie}, Librairie Internationale, Paris, 1870), voyait d'une façon suave et poétique le cadre rêvé de l'aube de l'humanité comme un merveilleux « océan de fleurs qui entoure le monde de sa guirlande ».

Quant à l'historien archéologue **Henri du Cleuziou**, dans *La création de l'homme et les premiers âges de l'humanité* (C. Marpon & Flammarion, 1887), refaisant l'Histoire, voit cette jolie étape préhistorique imaginée inspirer à l'humanité « la tradition du paradis terrestre » qui « nous est venue des forêts sublimes de l'époque tertiaire ».

Pour l'écrivain paléanthropologue **Robert Ardrey**, à travers son livre *Les enfants de Caïn, African Genesis* (Stock, Paris, 1961) cette ère paradisiaque de la préhistoire est « comme l'Eden de l'humanité ».

Le célèbre professeur **Yves Coppens**, paléontologue médiatique français, déclame savamment dans un article d'introduction (*Historia Spécial*, n° 50, 1997) que c'est « dans un paradis terrestre de forêts, de savanes arborées et de savane claire » que « va se modeler le premier primate supérieur debout ».

Enfin, dans un reportage s'intitulant : *Préhistoire : le choc de Göbekli Tepe* (*Géo*, n° 362, 04/2009, p. 88), la journaliste et écrivain **Christelle Dedeant** appuie inconsciemment cette conception douce et rose de la vie des premiers hommes en soulignant qu'il y aurait eu alors un « égalitarisme caractéristique des sociétés de chasseurs-cueilleurs ».

Ce raccourci chronologique que l'on pourrait étoffer à foison montre avec assez de force le schéma de pensée évolutionniste prédominant qu'à l'origine l'homme vient d'un endroit édénique. Comme souvent, cela est emprunté aux anciens. En effet, à l'aube de notre ère **Ovide** décrit dans son ouvrage *Les Métamorphoses*, cet âge d'or légendaire, adopté (il faut espérer, inconsciemment) par nos contemporains

mutationnistes : « Mais dans cet âge antique dont nous avons fait l'âge d'or, l'homme était riche et heureux avec les fruits des arbres et les plantes de la terre ; le sang ne souillait pas sa bouche²⁵ ». Ne penserait-on pas que cette idée soit toute fraîche sortie de la bouche d'un savant évolutionniste moderne ? Clémence Royer, comme nous l'avons vu, ne parle-t-elle pas aussi d'un âge d'or ? Quelle différence de point de vue y a-t-il entre le poète néo-pythagoricien ésotérique et l'intellectuelle transformiste ? Une autre mythologie contemporaine, l'hindouisme, possède également son âge d'or trépassé, le *Satya Yuga* (l'âge de la Vérité) où l'homme respirait un bonheur paisible.

Bien sûr, comme l'évolutionnisme est une vue de l'esprit plutôt qu'une science, d'autres évolutionnistes professent le contraire. Par exemple, le médecin anthropologue **Paul Broca**, en parlant de la même période dans le *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris* (1866, p. 79), écrit que « l'Homme, faible et chétif, errant et nu, sans industrie et presque sans armes, traînait péniblement au milieu des forêts son existence famélique... » Mais là aussi, cette théorie contraire est empruntée aveuglément à une fable mythologique. En effet, **Diodore de Sicile**, dans sa *Bibliothèque historique*, se fait l'écho de l'opinion traditionnelle ayant cours à son époque : « Dans leur ignorance des choses utiles à la vie, les premiers hommes menaient une existence misérable ; ils étaient nus, sans abri, sans feu et n'ayant aucune idée d'une nourriture convenable. Ne songeant point à cueillir les fruits sauvages et à en faire provision pour la mauvaise saison, beaucoup d'entre eux périssaient par le froid et le défaut d'aliments » (Livre I, 8), « Les armes n'étant pas alors inventées, les hommes n'avaient que des bâtons pour se défendre et des peaux d'animaux pour armures » (Livre I, 24).

Beaucoup connaissent bien l'événement biblique du paradis perdu à cause du péché d'Adam et Ève relaté dans les premières lignes du livre de la *Genèse*. Dans ce magnifique jardin d'Éden apprêté par Dieu poussaient toutes sortes d'arbres fruitiers. Aucun prédateur n'existait, car tous les animaux et les hommes sans exception étaient végétariens²⁶.

Cette histoire originelle fut soigneusement conservée chez les premiers humains postdiluviens immédiats. Preuve en est, d'après la chronologie biblique, Lamek, le père de Noé avait 56 ans à la mort d'Adam, et Noé lui-même était contemporain de la dispersion post-babylonienne après que Dieu ait confondu le langage des hommes. Cet épisode du paradis perdu, bien vivant, mais déjà déformé dans le Premier Empire établi par Nemrod en Mésopotamie, a été véhiculé et retouché d'autant plus au fil du temps dans les différentes traditions propres aux diverses civilisations qui se sont constituées ensuite. Que ces déformations de l'histoire aient varié au cours du temps, nous en possédons la démonstration indéniable à travers les différents récits écrits retrouvés. Par exemple, dans la mythologie mère summéro-babylonienne, l'épopée de Gilgamesh relatant la période du Déluge possède plusieurs versions non identiques au même titre d'ailleurs que les chroniques historiques, il en est de même avec ses filles, les autres mythologies qui varient considérablement suivant leurs auteurs et le temps. D'ailleurs, l'historien Jean Bottéro a fait remarquer que toutes étaient farcies d'antithèses, de paradoxes et d'illogismes²⁷. La Bible, au contraire, ne détient qu'une seule et unique version des faits. En effet, les milliers de manuscrits fragmentaires ou non de cet ouvrage hors du commun découverts jusqu'à maintenant, répertoriés et codifiés internationalement, en donnent toute la mesure. Bien que ces copies s'étalent sur plusieurs siècles, la consultation de leurs contenus montre avec une certitude extraordinaire que le texte biblique n'a pratiquement pas changé si ce n'est quelques détails au niveau de la forme grammaticale ou orthographique, mais absolument pas quant au fond²⁸ bien que la majeure partie du judaïsme et de la chrétienté ait essayé de supprimer sans succès la prononciation véritable du nom de Dieu²⁹, voire même de carrément l'éradiquer³⁰. Malgré aussi quelques essais malhonnêtes, mais démasqués, de quelques traducteurs de la chrétienté qui interprètent personnellement plus qu'ils ne traduisent véritablement afin que leurs versions inexactes s'écartant du texte originel authentique tendent

vers la thèse embrouillée de la Trinité, – certains catholiques étant allés jusqu'à agencer une interpolation dans la première lettre de Jean au chapitre 5, verset 7³¹ avalisée par des imprimaturs complices suivant ainsi le Concile de Trente.

La conception spéculative quasi universelle acceptée par les préhistoriens sur l'âge d'or préhistorique est inspirée inconsciemment de cet épisode qu'est la perte du jardin d'Éden relaté dans la Bible et corrompu au fil du temps via d'anciennes mythologies, notamment celle des Grecs et des Romains. D'ailleurs, voici une de ces altérations de l'histoire modifiée par les mythes du paradis perdu chez les Hellènes : dans ce mythe grec, l'âge d'or finit dès que la première femme créée après l'homme, Pandore, malgré l'interdiction formelle de Zeus, ouvre par curiosité la jarre d'où s'échappent sur terre tous les maux inhérents à l'humanité. Ces calamités ont été spécialement voulues et créées de toutes pièces par Zeus lui-même. D'une part, pour assouvir sa vengeance contre le genre humain mâle pour avoir accepté, de la main philanthropique de Prométhée, le feu que ce dernier avait dérobé, et d'autre part, pour réveiller l'homme de sa nonchalance bienheureuse, mais par trop apathique à son goût. Molle attitude qui, selon ce dieu pugnace et rancunier, l'empêchait d'évoluer, car ce prototype humain, ne connaissant ni les difficultés, ni les soucis, ni les problèmes propres au monde « civilisé », n'éprouvait aucunement la nécessité de progresser matériellement pour construire la société qui évoluera dans le monde grec d'alors et qui marquera la Rome antique puis notre société contemporaine mercantile.

À bien analyser, Pandore est le pendant déformé de l'Ève historique. Tout comme l'idéogramme chinois qui, pour signifier l'avidité, laisse entrevoir son origine puisée dans l'histoire d'Éden, puisqu'il s'inscrit avec deux caractères formulant deux arbres surmontant celui d'une femme ; la mythologie grecque misogyne prend sa source dans le même épisode. Pandore, dans le monde hellénique, est à dessein malicieuse, artificieuse et séductrice comme une vamp

grâce aux conseils pervers d'Aphrodite. Cette première femme est enseignée également par Hermès à la dissimulation, au calcul et au mensonge pour affoler et perdre le cœur des hommes. La théorie moderne des sommités évolutionnistes contemporaines prônant que l'homme vient de la forêt bénéfique puise donc inconsciemment sa conception première dans un mythe récurrent mâché par les mythologies anciennes³², elles-mêmes découlant des récits véhiculés par les huit rescapés du Déluge universel. Cette histoire préservée probablement dans un registre écrit par Noé sera ensuite consignée en 1513 avant notre ère par Moïse dans la *Genèse* biblique.

Cependant, dans le même temps, un collègue évolutionniste, avec la même prestance, tout aussi magistrale, toutefois un peu plus versé pour les mathématiques, expliquera, témoignage arithmétique à l'appui, que la thèse de l'évolution progressive de son confrère est impossible puisqu'un simple calcul de probabilités amène à réfuter ce concept. En effet, le temps nécessaire imparti au hasard pour réunir et produire tous les facteurs multifonctionnels nécessaires à ce genre d'évolution est trop court mathématiquement de dix puissance à l'infini³³. En effet, notre univers dont l'âge est estimé à environ quinze milliards d'années est bien trop jeune pour une telle hypothèse. De plus, dès sa naissance, en quelques centièmes de seconde, il se structure déjà et s'organise immédiatement donnant non seulement le sentiment logique, mais aussi les preuves irréfutables d'avoir été préconçu au grand dam des transformistes. Par ailleurs, fait-il remarquer, la seule chose vraiment prévisible avec le hasard, laquelle on est sûrs à cent pour cent, c'est l'impossibilité qu'il puisse élaborer quelque chose de pensé, de rationnel. Les créateurs du Loto le savent bien. On peut manipuler le hasard pour que les chances de gagner le gros lot soient inférieures à celles de se faire foudroyer lors d'un orage. Par contre, la seule chance véritable (et ce n'est pas inopiné) fait gagner sempiternellement le gros jackpot pour l'État et remplit son escarcelle à tous les coups. Voilà pourquoi, absolument sûr que ses gains s'accroissent

en multipliant le nombre de losers malheureux, celui-ci finance avec nos impôts et autres taxes dûment acquittés des publicités mensongères représentant ces joueurs invétérés, gagnants, riches, épanouis et chanceux. Ces spots publicitaires, fort alléchants, quoique condamnables puisqu'ils sont le vecteur méprisable de la ruine de familles entières, flattent sans vergogne l'avidité latente des citoyens crédules afin de mieux les plumer. Et ces tristes contribuables abusés tentent leur chance avec leurs pauvres deniers, espérant depuis des lustres faire fortune avec le hasard. Donc, ajoutera le collègue avec une péroraison pleine de ferveur quasi mystique, puisque l'hypothèse que le singe s'est auto-transformé en homme est reconnue pour vraie, car enseignée comme un fait formel et irrécusable dans les établissements scolaires privés et publics, cela ne peut provenir que du principe originel impersonnel inhérent à la nécessité du besoin de la matière de se transformer en une structure vivante. CQFD !

Cependant, un autre encore, avec une égale superbe, rétorquera judicieusement que la loi de la thermodynamique universelle, et particulièrement l'entropie, dûment reconnue par les faits quotidiens, démontre le contraire et infirme donc cette théorie fantasque. En effet, toute organisation moléculaire inerte tend à se décomposer en particules plus simples au fil du temps. Laissons une mobylette rouiller dehors dans une décharge publique par exemple, et tout le monde pourra constater que, plus les années passent, plus elle se dégrade. Par ailleurs, la paléontologie, faute de chaînons de transition palpables, malgré les fouilles séculaires frénétiquement entreprises sur le globe entier depuis que Darwin professa que ce manque était lié « *à l'extrême insuffisance des documents géologiques* », détruit à jamais la thèse de la mutation progressive du singe en homo sapiens s'appuyant sur la maxime, clef de voûte de cette théorie : *natura non facit saltum* (la nature ne fait pas de saut), pour laisser place à son contraire *natura facit saltum*, renchérit le néo-préhistorien en étayant sa propre thèse avec des propos mêlés de nébulosité philosophique extatique, expliquant

que le transformisme est dû à des équilibres ponctuels. C'est-à-dire une série improbable de bonds uniques dans un temps très menu pendant lesquels la chose vivante se métamorphose en une autre après une très longue période de non-transformisme. Il argumente cela en précisant que ces bonds jamais vus n'arrivent soudainement qu'une seule fois dans la totalité de l'espace-temps, au moment approprié où on s'y attend le moins et que ce n'est pas la peine de chercher : il n'y en aura plus jamais d'autres³⁴. Cela revient à affirmer que la simiesque créature, gérée par ses instincts, dépourvue de longue enfance, d'adolescence, d'intellect, de capacité de raisonnement, de concevoir des projets, de mesurer le temps, de manipuler les nombres, d'appréhender les notions de l'abstrait, de percevoir le sens artistique, animal incapable de dessiner ou même de comprendre un dessin, sans langage, sans pouvoir saisir le beau et le sens musical, dénué du rire, du sens de l'humour, du libre arbitre, de pudeur et de conscience s'est transformée en un clin d'œil, comme une chenille en papillon ou un têtard en grenouille, mais sans le même ADN, en une créature dotée de ces nouveaux atouts. Idée sublimement magique qui se dispense des chaînons manquants cruellement absents des registres fossiles. Il suffit d'envisager la nécessité de contingences extraordinairement uniques et miraculeuses, mais prouvées par l'hypothèse que le singe soit devenu homme puisque c'est le fondement inébranlable admis comme vrai. Donc : CQFD !

Une autre classe d'évolutionnistes bien au courant de ces objections sans appel épousent quant à eux la thèse de la panspermie élaborée philosophiquement par Anaxagore au V^e siècle avant notre ère puis peaufinée à l'ère moderne, puisque les prétentions idéologiques précédemment avancées n'ont – à juste titre – aucune valeur scientifique. C'est pourquoi, pour ce clan, la vie enfermée dans le matériel génétique d'une paramécie extraterrestre a voyagé dans l'espace infini par le principe évident de la science-fiction. Ce micro-organisme, blotti et calfeutré dans un abri providentiel contre le froid mortel intergalactique et les rayonnements

cosmiques primaires incessants constitués de noyaux d'atomes sans électrons catapultés tout droit à des vitesses approchant celle de la lumière, mini-missiles riches en énergie de plusieurs trillions de volts qui démolirait sa fragile composition atomique en cas de heurt, la vaillante pré-cellule-mère à cheval sur un astéroïde, échappée d'une planète procréatrice hypothétique, louvoyant pendant des milliards d'années entre des millions de galaxies, a rencontré sans dommage ni fracas la Voie lactée qui se propulse dans l'univers à la vitesse d'à peu près 600 kilomètres par seconde pour continuer son voyage entre les astres et les trous noirs, esquivant leur puissante force d'attraction, puis a fini par un plongeon dans un océan de la planète terre, après avoir victorieusement évité les aspirateurs gravitationnels que sont les grandes planètes du système solaire empêchant la plus grosse partie du bombardement inlassable des projectiles destructeurs et déjoué la puissante déviation créée par le champ magnétique terrestre protecteur pour détourner la trajectoire des vents solaires entraînant avec eux une énergie aussi riche que des milliards de bombes atomiques et des milliards de tonnes de fragments de matières pour ensuite franchir indemne le mur de l'atmosphère terrestre qui pulvérise en gerbes de flammes tous les météores non déviés tombant sur notre globe. Spectacles éphémères que l'on peut contempler avec ravissement lorsqu'on regarde ces magnifiques « étoiles filantes » dans les cieux noirs illuminés par les astres par un temps clair dénué de nuages. Enfin, cette proto-paramécie miraculée et victorieuse n'a plus ensuite qu'à s'auto-démultiplier pour construire le règne végétal et animal.

Mais afin de suivre plus avant la thèse de la panspermie, récapitulons en établissant la synthèse, non exhaustive, des différentes tendances évolutionnistes. Premièrement, les calculs de probabilités démontrent rationnellement que le hasard n'a jamais eu assez de temps pour construire la vie terrestre si prodigieusement complexe dès son départ. Deuxièmement, l'entropie, cette loi de la physique universelle, décompose toute matière en éléments plus simples

d'autant plus que le temps passe et que la mort interdit à la vie d'animer une structure organique, sans compter que la force d'inertie propre à toute matière est un frein évident pour la construction autonome d'un objet (et a fortiori, d'un être vivant bien plus complexe) sans une force extérieure intelligente. Autrement dit, les briques d'une maison ne vont pas se monter toutes seules. Troisièmement, l'absence totale et irrévocable des chaînons manquants relègue les anciennes conceptions primaires lamarckistes et darwinesques définitivement à la poubelle. Quatrièmement, les bonds évolutifs brusques, propres à la théorie saltationniste (du latin *saltare*, sauter), relèvent de pures conjectures présentées comme des faits laissant une large place au miraculeux aussi probant que la baguette magique d'une fée qui transforme un crapaud abominablement visqueux en prince charmant alléchant. Sixièmement, l'esprit primordial propre aux spiritualistes pour expliquer le transformisme, imaginé comme le concepteur de la vie, principe impersonnel qu'on se risque parfois à appeler à demi-mot « dieu » ou « esprit », voire quelquefois avec une majuscule osée, dissimulé dans la matière quantique et ses forces physiques invisibles, supposé gérer leurs interactions dans le but de créer, ne fait rien de plus que de vouloir détrôner le grand hasard matérialiste qui reste le démiurge adoré, vénéré et adulé, des grands dévots évolutionnistes athées.

De toutes ces conceptions diffuses, aucune n'explique l'origine de la vie sans faire appel à la spéculation. C'est pourquoi, pour les tenants de la panspermie la vie n'a pu provenir que des confins de l'espace de notre univers ou pourquoi pas, en dehors de celui-ci, dans un « *multivers* » hypothétique. Et les autres susnommés, piqués au vif, s'empresment alors de répliquer méchamment que cela ne règle pas la question de la genèse de la vie, mais ne fait que déplacer le problème et, par ailleurs, qu'il est impossible à la cellule porteuse de vie de survivre dans le cosmos où règne un froid glacial avoisinant les -270° Celsius et que, de toute façon, elle aurait bouilli au voisinage de la terre dans un gros bouillon immédiat de 120°C puis se serait fait

carboniser avant de se ratatiner, anéantie par le soleil qui darde ses rayons ultra-violets et infrarouges destructeurs au voisinage de la terre puisqu'ils ne sont freinés en rien en dehors du champ magnétique terrestre protecteur. De plus, la malheureuse cellule aurait été transpercée par les autres innombrables rayons cosmiques ravageurs interdisant toute vie organique structurée dans l'espace en dehors du cocon terrestre. Na !

D'autres encore élaborent maints syncrétismes évolutionnistes subjectifs avec tout ce fatras pseudo-scientifique, piochant de-ci, de-là, par-ci, par-là, ici et là, parmi ces imbroglios philosophiques qui conviennent le mieux à leur ego. On le constate sans peine, la théorie de l'évolution est le générique d'une multitude d'orthodoxies personnelles et comme en philosophie et en religion, on perçoit sans peine qu'il y a autant de courants dogmatiques que d'adeptes bornés. Effectivement, comme différents produits étalés dans une grande surface commerciale, nous avons le choix entre le lamarckisme (théorie de l'hérédité des caractères acquis), le darwinisme (théorie de la sélection naturelle), la théorie mutationniste (macro-mutations), le néo-darwinisme (symbiose du darwinisme et du mutationnisme), le néo-lamarckisme et les autres théories synthétiques, neutralistes, métaréalistes, saltationnistes, matérialistes, finalistes, associativistes... Chacun, en s'y perdant, peut trouver son bonheur. Mais pourquoi les sciences véritables comme l'astronomie, l'agronomie ou la médecine ne produisent-elles pas d'incessantes controverses chez les savants spécialisés dans ces matières comme chez les évolutionnistes ? Tout simplement parce qu'elles sont basées sur des faits authentiques comme toute science digne de ce nom et non sur des conjectures, des échafaudages bâtis par des rêves, des balivernes et des a priori. Effectivement, lorsque les fondements d'une science reposent sur quelque chose de sûr, de concret, de palpable, il ne peut pas y avoir de contestations. Un anatomiste ne peut pas dire à son collègue qu'un fémur est un os maxillaire. Mais chez les évolutionnistes chevronnés, l'un vous affirmera telle chose alors qu'un autre, tout aussi

expérimenté, la définira différemment, tant au point de vue des processus que des dates. Prenons un exemple. Un même fragment de peinture de la grotte de Lascaux fut divisé en trois. Ces trois fractions ont été datées au carbone 14 par trois laboratoires différents. Les trois ont donné des dates dissemblables, distantes de plusieurs milliers d'années. Celle qui a été retenue arbitrairement par la majorité est évidemment la plus ancienne, mais quasiment jamais les évolutionnistes n'ont l'honnêteté de spécifier le flou qui existe sur les datations.

Nous allons essayer de le faire brièvement. Tout d'abord, envisageons la datation la plus connue : celle au carbone 14. Avant tout, rappelons que cette datation au carbone 14 ne peut dater rien d'autre que de la matière organique et qu'elle est basée sur une somme d'hypothèses où la moindre variation de l'une d'elles produit un résultat faussé. D'autre part, un archéologue qui soumettra un échantillon de charbon ligneux ou de bois de construction à analyser dans un laboratoire aura la date de la formation de l'arbre qui peut être antérieure de plusieurs dizaines, centaines ou voire milliers d'années avant son utilisation. Cela constitue un premier handicap pour dater avec exactitude la période où l'utilisation de ce bois a eu lieu. Le second, c'est que cet échantillon est très souvent pollué par des apports en radiocarbone plus récents ou plus anciens, ce qui altère évidemment les données de l'analyse. Autre chose, il faudrait aussi que la fluctuation des rayons cosmiques n'ait pas varié au cours des quelque vingt derniers millénaires pour que la quantité de carbone 14 reste stable pour la validité de la datation, alors que les savants sont maintenant absolument sûrs qu'elle a changé pendant cette période en raison des immenses explosions gazeuses, incandescentes et sporadiques du soleil qui envoient des milliards de protons engendrant de vastes quantités de carbone 14 en quelques heures. Elle n'est pas valable également si, pendant cette période, la quantité terrestre globale des atomes de carbone 12 stables ne change pas en proportion avec ceux du carbone 14 radioactif. Ce carbone 12 est utilisé dans le cycle permettant la vie,

cycle d'échange de carbone organique et gazeux effectué par la faune et la flore, sans prendre en compte le carbonate minéral inséré dans la roche. Il faut donc que cette quantité interchangeable constituée de gaz carbonique dans l'air, d'acide carbonique et de carbonates dissous dans l'eau, n'ait pas eu de retraits ou d'apports supplémentaires. Cette hypothèse ne tient pas compte du Déluge puisqu'une bonne majorité des scientifiques n'y croient pas malgré son évidente réalité, alors même que les océans contiennent à eux seuls soixante fois plus d'éléments carboniques que tout le reste. La Bible nous explique avec clarté qu'avant cette inondation catastrophique universelle une couche d'eau protectrice entourait notre planète³⁵ limitant l'action des rayons cosmiques qui permettent la production de carbone 14. Cet apport gigantesque d'eau fit grossir le volume des océans postdiluviens augmentant considérablement la pression sur les plaques tectoniques et créant les trous bleus attribués à l'hypothétique glaciation de Würm. Ces plaques se mirent à se déplacer alors en raison de la masse accrue des eaux diluviennes et commencèrent à modifier ainsi le relief terrestre par l'élévation de montagnes toujours plus hautes et l'abaissement des fosses marines toujours plus basses, et ceci, jusqu'à nos jours. Des carbonates sont donc dilués abondamment par l'érosion nouvelle postdiluvienne usant roches et dépôts calcaires et ceci, depuis l'automne 2370 avant notre ère, date donnée par la Bible lorsqu'a commencé le déluge, augmentant par là même de façon significative la quantité initiale de carbone 14 et 12, et rompant ainsi leur équilibre interdépendant antédiluvien. De plus, il faut qu'avec constance, la production de carbone 14 soit égale à sa désintégration. Autre aléa conditionnel incontrôlable ! La méthode elle-même est contestable. La période de temps de 5 568 ans nécessaire à la moitié de la désintégration naturelle d'une quantité donnée de carbone 14, l'un des isotopes radioactifs du carbone ordinaire, n'est pas sûre. D'une part parce qu'on est incapable de calibrer précisément un compteur de Geiger qui donne la vitesse de désintégration et d'autre part, parce que l'introduction dans l'isotron

(un appareil de spectrométrie de masse) d'une dose quantifiée avec exactitude est trop aléatoire ; le carbone 14 étant très réactif se trouvant par conséquent absorbé en partie à l'intérieur de l'appareil lui-même³⁶. Voilà pourquoi les trois laboratoires analysant le même fragment de peinture de Lascaux ont donné trois dates différentes espacées de plusieurs milliers d'années.

Pour remédier à cette déficience manifeste, mais relativement cachée aux yeux du grand public qui, trompé par ce consensus évolutionniste, met toute sa confiance dans la datation au carbone 14, les scientifiques ont recours, pour dater les époques, à la dendrochronologie. Effectivement, tout arbre, chaque année, produit en général un anneau de croissance, bien qu'il puisse en produire parfois jusqu'à trois la même année sans qu'on puisse le détecter, d'autant plus quand les époques sont reculées et manquent par conséquent de témoignages ; par conséquent les dendrochronologistes compteront trois années au lieu d'une. Parfois également, l'arbre n'en produit pas, alors il n'est pas comptabilisé d'année bien qu'il y en ait eu une. Cela constitue les premières sapes pour la fiabilité de cette méthode de datation. Suivant les années, les anneaux sont plus ou moins larges en raison des conditions climatiques propres à chaque saison. Une année ensoleillée et gorgée d'eau induit des cernes plus spacieux. Au contraire, une année froide et sèche fait que ces anneaux concentriques resteront plus ténus. En les analysant et en les répertoriant, il suffit au scientifique d'établir par ordinateur des courbes de croissances chronologiques en partant d'aujourd'hui et en remontant de plus en plus dans le temps. Mais la datation précise d'un arbre contemporain, même s'il est plurimillénaire, ne peut se faire que sur une date inférieure à son âge réel, car plus il devient vieux, plus il devient creux au cœur. En effet, même sur des *Pinus aristata* le maximum d'anneaux de croissance comptabilisés sur un arbre vivant est d'environ 1 300. Beaucoup d'arbres séculaires et d'autant plus millénaires ont donc un âge approximatif si l'Histoire n'a pas laissé de traces quant à la date de sa plantation.

Pour remonter le temps plus avant, les dendrochronologistes se voient obligés de chevaucher les cernes sur du bois mort trouvé à proximité de l'arbre de référence, telles les courbes d'un arbre chevauchant celles d'un arbre estimé plus ancien et ainsi de suite. C'est bien aléatoire parce que même sans être ébéniste, tout le monde comprend que, non traité contre les insectes et d'autant plus laissé à l'abandon à même le sol humide, le bois mort ne se conserve pas longtemps, surtout après plusieurs millénaires. Mais il est vrai qu'on a retrouvé des arbres morts ayant jusqu'à 3 250 anneaux. Les dendrochronologistes déclarent réussir peu ou prou à chevaucher les courbes référencées de ces troncs morts les unes sur les autres jusqu'à sept millénaires en arrière bien que ces bois morts ne nous disent pas quand ils ont commencé à vivre. Naturellement, pour arriver à ce résultat, ces savants se trouvent régulièrement bloqués. Alors, pour savoir où on en est avec un certain calibrage, en dernier recours, on fait dater tel bois mort au carbone 14. Nous comprenons sans peine que la dendrochronologie n'est donc pas plus fiable que la datation au carbone 14 puisqu'elle se trouve dans l'obligation de faire appel à ses services pour étalonner ses courbes. Le but de cet ouvrage n'est pas de passer en revue toutes les méthodes de datation et leurs déficiences. Mais en fait, aucune n'est véritablement digne de confiance même celle par la radio-activité (au potassium-argon, au rubidium-strontium, à l'uranium-plomb) parce qu'il y a une somme d'hypothèses à respecter scrupuleusement et que les scientifiques ne peuvent pas vérifier rigoureusement tous ces postulats. En effet, trop d'aléas voués à des incertitudes contreviennent pour établir des résultats réellement fiables³⁷.

Dorénavant, il est donc complètement suranné de croire en la génération spontanée, mais par contre, il est de bon ton d'affirmer péremptoirement qu'au regard de son arbre généalogique, on descende de son père, d'un grand-père simiesque, d'un arrière-grand-père reptilien, d'un ancêtre amphibien, d'un aïeul poisson, puis d'un œuf microscopique qui s'est pondu tout seul dans un amas protoplasmique. Oui, toute cette charmante famille proviendrait il y a trois

milliards et demi d'années d'une micro-bête unicellulaire, une sorte de protozoaire, cellule-mère sachant se reproduire toute seule et auto-construite d'un assemblage aléatoire de molécules provenant d'atomes épars. Ce serait le hasard irréfuté, mais qui fait cependant bien les choses, l'auteur des lois ordonnées et prévisibles de la nature, préétablies avant le Big Bang, chimiste hors pair, mathématicien de génie, biologiste prodigieux et physicien inégalé, qui aurait arrangé, d'une façon fortuite et sans se creuser la cervelle, des combinaisons atomiques extrêmement complexes produisant avec une précision de haut niveau les séquences adéquates permettant la vie. Milliards de parties de poker successives servies à chaque fois par une quinte flush royale inespérée, dans une atmosphère délétère baignée de gaz toxiques, irradiée de rayons nocifs et d'éclairs destructeurs, mais néanmoins idoines à ce développement inopiné où l'oxygène corrosif fut momentanément absent pour ne pas désintégrer cette précaire construction, mais cependant présent tout de même afin de pouvoir élaborer la couche d'ozone protectrice de ce consensus évolutionniste, hypothétique et improbable. Ève biologique miraculée, mère du règne végétal et animal, surgie d'une soupe chimique primordiale, bouillon grouillant de cultures proto-organiques qui, bizarrement, n'ont laissé aucune trace de leurs existences imprimée dans les sédiments. C'est dans cet océan prébiotique, bien que l'eau de mer soit un des meilleurs solvants universels pour diluer toutes structures chimiques et organiques mortes, que se seraient fabriquées les protéines, molécules excessivement compliquées, élaborées à partir de l'ADN, alors même que cet ADN provient des protéines, ce qui a donné le paradoxe insoluble bien illustré de l'œuf et de la poule. Lequel des deux a été créé le premier s'il n'y a pas création ?

La conception de cette mer miraculeuse d'où apparaît la vie brusquement n'est pas l'apanage des scientifiques évolutionnistes, mais bêtement empruntée aux anciens. Effectivement, dans la Babylonie antique, berceau de la civilisation, le *Poème* ou *Épopée de la Création* (*Enouma Elish*) nous présente Tamiat, la déesse primordiale, la mer obscure

aux forces chaotiques, épouse du dieu des eaux douces, Apsou. Par leur union procréatrice, ce couple aqueux conçut le fœtus originel cosmique. La grosse Tamiat devenant ainsi la génitrice de la vie et des dieux.

Cette image mystique initiale fut emportée aux quatre coins du globe. En effet, après le déluge, lorsque les langages furent confondus, nous rapporte la Bible, les premières tribus qui deviendront les premières nations, lors de leurs diasporas respectives, emportent avec elles les croyances religieuses qui ont pris forme à Babylone. En Égypte, Tamiat change de sexe et devient Noun, l'océan primitif et infini, chaos initial, magma de néant et de ténèbres, d'où naît la force de création, puissance arrachée du non-être, « *venue à l'existence par elle-même* ». Voyageant chez les Grecs et les Romains, la paire Tamiat-Noun devient le vieillard divin Océan, aussi âgé que le monde, d'où toute créature dont les dieux tirent leur origine, époux de la déesse des eaux douces et de la mer, Tethys. Ainsi Homère dira dans l'*Iliade* (XIV, 246) : « *L'Océan dont le monde a reçu la naissance* », conception religieuse que reprendront les Romains. Et Julien l'Apostat dans son œuvre *Sur le Roi Soleil* (§ 14) renchéra : « *De tous les êtres en effet, il n'en est pas un qui ne soit le produit de l'Océan* ».

Dans l'Inde hindouiste, voici comment le livre sacré *Çatapatha-brahmana*³⁸ décrit cette conception de la soupe prébiotique originelle : « *Au commencement, en vérité, il n'y avait que de l'eau, que du liquide. Les eaux alors conçurent un désir : "En vérité, comment pourrions-nous engendrer ?" Elles firent alors un effort, accroissant leur ardeur interne et, tandis qu'elles accroissaient leur ardeur, en elles se conçut un œuf d'or* ».

Au VI^e siècle avant notre ère, le philosophe présocratique Anaximandre conceptualise la connaissance grecque de l'époque issue de la mythologie qui influencera fortement la pensée occidentale évolutionniste : « *Les organismes vivants sont également sortis de l'humidité primitive par étapes successives. Les animaux terrestres apparurent d'abord sous forme*

de poissons, et ils n'ont acquis leur forme actuelle qu'au fur et à mesure de l'assèchement de la terre. L'homme lui-même fut d'abord poisson, car s'il était né sous sa forme actuelle, il aurait été bien incapable de se procurer la nourriture dont il a besoin et il n'aurait pas tardé à disparaître³⁹ ». Image pré-évolutionniste en accord avec les divinités mi-hommes, mi-poissons, peuplant les mythologies antiques comme Neptune et qui donnera chez les modernes le coelacanthé.

Au siècle suivant, Anaxagore reprendra cette profession de foi transformiste de l'apparition de la vie née de la génération spontanée : « *Tous les organismes ont dû leur naissance originelle à la terre, à l'humidité et à la chaleur ; ensuite, chacun d'eux procède d'un autre⁴⁰ ».*

Trois siècles plus tard, dans la même veine, Diodore de Sicile accentue cette pensée qui servira de base aux darwinistes « *Les grandes pluies, tempérées par la chaleur du climat, devaient rendre l'air très propre à la génération primitive des animaux, car nous voyons encore aujourd'hui quantité d'êtres animés se former dans le résidu des eaux qui inondent une partie de l'Égypte⁴¹ ».*

En fait, il suffit de démaquiller le credo évolutionniste actuel de son fard scientifique pour retrouver la même conception antique de la naissance matérialiste de la vie au sein d'un brouet prébiotique hypothétiquement miraculeux, autrefois vecteur de la transformation de la matière inerte en vie animée.

Naturellement, au même titre que les anciennes mythologies, aucune preuve tangible n'était l'assertion de cette génération spontanée qui influencera durablement la théorie de l'évolution, mais par contre, beaucoup de conjectures irrationnelles l'appuient. D'ailleurs, malgré la démonstration magistrale effectuée par Pasteur infirmant les thèses de la génération spontanée devant un parterre d'évolutionnistes médusés, dix ans après, le naturaliste Charles Darwin écrivait encore obstinément à propos de l'origine de la vie : « *Je désirerais beaucoup que cette question fût réglée, mais je n'en vois guère la possibilité. Si l'on pouvait démontrer*

la génération spontanée, ce serait très important pour nous ». Oui, comment faire ? Il ne reste plus qu'une seule solution pour les évolutionnistes, bricoler de soi-disant preuves à foison en ayant recours à une imagination débridée et féconde qui se traduit par une faconde pleine de suppositions fertiles et affinées où l'on conjugue le conditionnel et où on délaye moult locutions dubitatives parmi des déclarations affirmées – dextérité grammaticale remarquable servant à masquer le manque de preuves patent, en usant de charabia scientifique impressionnant et en maniant une superbe débordante animée souvent, hélas, d'une mauvaise foi dissimulée, mais tenace, c'est-à-dire avec une navrante et déplorable malhonnêteté intellectuelle.

À propos de cette façon de faire syntaxique, voici ce que nous narre en exemple une des plus grandes pointures scientifiques évolutionnistes actuelles. Nous avons nommé le théoricien renommé Stephen Hawking. Suivons son roman scientifique concernant « *les premières formes primitives de vie* » à la page 152 de son best-seller. *Une brève histoire du temps* : « *On pense qu'elles se sont développées dans les océans, résultant peut-être de combinaisons au hasard d'atomes en grandes structures appelées macromolécules, capables de rassembler d'autres atomes dans l'océan en structures similaires. Celles-ci se seraient alors reproduites elles-mêmes et multipliées. Dans certains cas, il y aurait eu des erreurs de reproduction. La plupart de ces erreurs auraient abouti à une nouvelle macromolécule incapable de se reproduire elle-même et qui finalement aurait été détruite. Cependant, quelques autres erreurs auraient produit de nouvelles macromolécules, plus efficaces sur le plan de la reproduction. Elles auraient donc été avantagées et auraient ainsi peu à peu remplacé les macromolécules originales.* » Cette genèse stéréotypée de l'évolution contient dès l'ouverture de la première argumentation un *peut-être* dubitatif qui engendre par la suite pas moins de 7 emplois du conditionnel dans les 5 phrases explicatives suivantes. Puis, l'auteur, dans sa phrase de conclusion, passe derechef à la forme affirmative appuyée où ne transparaît plus celle du conditionnel ayant abouti

à l'élaboration de sa thèse : « *De cette façon, un processus d'évolution débuta, qui conduisit au développement d'organismes de plus en plus complexes et autoreproducteurs* ». Nous constatons sans coup férir que ce savant dosage de conditionnel hypothétique et de forme dubitative camoufle une somme d'improbabilités criantes, mais reste le socle vaseux où continue de s'enfoncer la théorie de l'évolution. Oui, la pauvre se noie pitoyablement dans le cloaque mou et le flou confus de ces preuves inventées, inconsistantes, incertaines et pâteuses qu'elle pense brillantes. C'est comme l'engrenage du mensonge, il est nécessaire d'en trouver un plus gros pour dissimuler le premier. Pareillement pour le second, le troisième et ainsi de suite.

En observant les lois immuables de l'univers, l'homme a pu élaborer des repères dans le temps unidirectionnel. Par exemple, les heures que donne une horloge sont des portions de temps égales, des tranches produites par le découpage de la durée d'une journée. Ce découpage de la journée en heure fut probablement synthétisé à partir de l'ombre décrite au fur et à mesure que la courbe apparente du soleil s'effectue dans le ciel par rapport à un repère fixe. Quant à la division horaire de la nuit, c'est la course des astres et de la lune qui servit de référence. Ces observations relevées permirent l'invention de la clepsydre. Mais quel est l'idiot profond qui viendrait soutenir en public qu'une montre à gousset ou portée au poignet s'est construite toute seule, par hasard dans la nature ? Personne n'est-ce pas ? Même dans un océan idoine ! Eh bien, cependant, beaucoup affirment que c'est possible pour la montre céleste du système solaire qui n'a nul besoin de réglage ou d'apport permanent d'énergie et dont il n'est pas nécessaire de remonter le mécanisme quotidiennement pour donner le comput du temps toujours rigoureusement exact aux humains. Montre infiniment plus accomplie et complexe que n'importe quelle pendule conçue par l'homme ! Oui, les évolutionnistes vous expliqueront savamment que les calendriers, les éphémérides et autres almanachs sont la transcription sûre de prévisions dues à l'examen studieux des cycles saisonniers, lunaires et solaires

infaillibles pouvant être parfaitement pronostiqués, mais que ces cycles invariables et étonnamment précis sont le pur fruit de l'aléatoire. Comment peut-on cultiver une crédulité si élevée, si pitoyable et rester aveugle à ce point ? Oui, la logique la plus implacable, l'évidence la plus claire, l'examen le plus drastique ne peuvent rien devant la profession de foi évolutionniste. La Bible, l'ennemie numéro un déclarée du transformisme, proclame au contraire : « *Dieu dit : « Qu'il y ait des luminaires dans l'étendue du ciel pour séparer le jour de la nuit ! Ils serviront de signes pour marquer les époques, les jours et les années*⁴² ». N'est-ce pas plus clair ? N'est-ce pas plus concret ? N'est-ce pas plus rationnel, puisque quiconque admet que toute horloge de fabrication humaine, ô combien moins grandiose, a forcément eu un concepteur ?

Oui, les pendules affichant l'heure proviennent de l'observation des astres. Cette façon de procéder sert aussi la bionique, science qui examine les mécanismes de la nature afin d'élaborer des objets ou des engins copiant ces processus ingénieux naturels. Ces multiples inventions humaines, bien utiles, imitent les rouages de la faune et la flore. Leur conception nécessite souvent des années voire des décennies quand ce n'est pas des siècles de réflexion et d'efforts laborieux pour quiconque tente de calquer ces ingénieries époustouflantes. Ainsi, l'avion n'a pu être construit qu'après quatre siècles d'essais infructueux bien qu'on ait scruté minutieusement comment s'effectuait le vol parfait des oiseaux et des chauves-souris pour comprendre les lois complexes de l'aérodynamisme tel le précurseur Léonard de Vinci. Pareillement le velcro a été inventé par l'observation attentive de la façon dont s'accroche le fruit de la bardane sur la laine du mouton. À chaque fois, pour l'évolutionniste, la reproduction plus grossière que l'original est attribuée à un concepteur, mais le modèle génial et son idée excellente, qui servent de copie ou de référence ne proviendraient d'aucun auteur, mais d'un hasard fortuit. Comment peut-on exercer une analyse aussi médiocre ? Serait-on habité d'une vilaine et incommensurable injustice due à l'orgueil, pour vouloir ainsi s'approprier les habiles créations divines,

tel un ingrat dépourvu de la moindre honte, du moindre scrupule, d'une légitime reconnaissance et sans jamais ne manifester aucune parcelle de modestie ? Quelle stérilité spirituelle !

Ainsi, il semble incroyable que les savants évolutionnistes (que nous supposons possesseurs d'un cerveau) si férus de connaissances scientifiques se montrent moins doués que leur dieu, c'est-à-dire le hasard inintelligent et écervelé. En effet, pourquoi ne reproduisent-ils pas comme lui la vie en laboratoire à partir de la matière inerte ? Cela ferait taire définitivement leurs nombreux adversaires. Oui, pourquoi n'élaborent-ils pas une bactérie, par hasard, par exemple, l'un des êtres monocellulaires les plus modestes ? De plus, ils ont le choix. Il y en a à la pelle. En effet, une seule petite cuillère remplie de terre peut contenir environ 10 000 espèces différentes de ces micro-organismes. Voilà la recette. Il suffit de prendre quelque cent milliards d'atomes pour fabriquer ce procaryote de moins d'un micron capable de se dupliquer uniquement selon son espèce en quelques minutes. Il n'y a pas besoin de beaucoup d'espace et de grands outils puisqu'elle pèse à peine mille milliardièmes de gramme. Il suffit donc d'y façonner intérieurement quelques milliers de mécanismes moléculaires synchronisés par une production de centaines de réactions sophistiquées à la seconde, commandées électriquement et chimiquement. Un haut matériel informatique de précision dirige ces rouages mécaniques servant à produire l'énergie calorifique et électrique alimentant ces micromachines spécialisées. Certaines synthétisent des substances pour l'autoréparation, d'autres sont spécialisées comme centres de tri, d'antennes de stockages, de recyclages, comme usines de traitement des déchets, de systèmes de défense, de gardiennes vigilantes contrôlant les milliers d'ouvertures de la membrane périphérique pour les échanges intérieurs et extérieurs gazeux, ainsi que les évacuations des détritiques et des rebuts, mais également les embarquements d'éléments nutritifs, d'ions et autres matériaux vitaux acheminés par des réseaux de communications réticulaires, sur des routes, des tunnels

et des autoroutes avec des véhicules de transport adaptés, tout cela synchronisé par une sorte de GPS interne. Le tout obéissant méthodiquement à des informations reçues qui empruntent des voies de transmission tentaculaires reliées à une centrale de décision régie depuis le processeur des noyaux non figurés où les données informatiques sont empi-lées avec perfection, soin et rigueur.

Devant cette tâche colossale, l'incapacité de l'homme à produire ce que les évolutionnistes considèrent comme le plus « simple » des organismes vivants à partir d'éléments physiques dénués de vie est totalement compréhensible. Cet état de fait devrait nous pousser à l'humilité la plus totale devant notre minuscule petitesse. De plus, comment fabriquer des eucaryotes, ces autres cellules à noyaux figurés encore plus élaborées ? Oui, comment, sans ingénieur hyper-génial, former tous ces milliers d'organites que sont les mitochondries, les vacuoles, les granulations, les lysosomes, et les saccules, tous ces ribosomes, ces chromosomes, ces acides ribonucléiques et désoxyribonucléiques produisant ces dizaines de milliers d'instructions, ces réticulums endoplasmiques, centrioles, appareils de Golgi, nucléoles, noyaux et sa chromatine formant les réticulums chromatiques, etc. qui animent la cellule. Tout cela ordonné à l'intérieur d'une membrane cellulaire extrêmement sophistiquée. D'ailleurs, la complexité de la cellule est telle qu'on ne peut appréhender son B.A.-BA que dans les classes supérieures du cursus scolaire. Et malgré cette impossibilité totale de pouvoir fabriquer le plus petit être vivant, la génération spontanée soi-disant muée par le hasard se trouve pourtant être le support incontournable de la théorie de l'évolution. En raison de cette négation de l'évidence, ses adeptes se comportent dès lors comme les membres d'une religion sectaire et intégriste pleine de parti pris, puisque leur théorie est basée sur du vent et une totale crédulité, ne pouvant pas l'être sur aucun fait avéré. Ainsi, pour formater les esprits aux préceptes du transformisme et par la même occasion masquer la stérilité des preuves, il est nécessaire pour ses disciples d'employer un langage

alambiqué censé expliquer au public le bien-fondé de la thèse. Langage jargonneux, ampoulé, initiatique, qui fait illusion, qui paraît érudit, mais qui, en fait, est aussi creux, pompeux et obscur que celui utilisé par un théosophe ou un ecclésiastique mystiquement éclairé pour fournir la définition du mystère de la Trinité. Pour cela, il est recommandé pour les prêtres scientifiques évolutionnistes, à l'instar des théologiens et des exégètes, d'agiter avec ostentation leurs diplômes universitaires ronflants comme un gros général soviétique ventru arbore ses médailles clinquantes ou comme un pape rondouillard exhibe ses décorations aussi voyantes et mirifiques que celles d'un sapin de Noël illuminé qui clignote dans la nuit noire. Mais à bien réfléchir, ces diplômes ne sont-ils pas obtenus dans les universités ou autres écoles supérieures qui sont les foyers notoires de l'enseignement évolutionniste ?

Bien que les évolutionnistes ne soient pas d'accord entre eux sur les dates et les bouts de fossiles de singe à considérer comme les ancêtres de l'homme, se ridiculisant parfois méchamment l'un l'autre, allant jusqu'à perdre toute contenance et à se traiter d'épithètes dégradantes⁴³, une ligne de ralliement commune est néanmoins requise. Il faut, en effet, être possédé d'un athéisme martial ou, à la rigueur, d'un matérialisme spiritualiste, conditions impératives qui sont, pour les évolutionnistes, la garantie absolue de l'impartialité scientifique et qui permettront, même si on ne les a jamais lues, d'engager un combat radical contre les Écritures avec les armes de la calomnie. Pourquoi ? Car la Bible garantit indubitablement que les animaux et les végétaux se reproduisent uniquement selon leur espèce et doivent leur existence à un Créateur ayant un dessein alors qu'au contraire, la théorie de l'évolution professe que les membres des règnes animal et végétal sont issus les uns des autres par un processus hasardeux sans but et sans loi. Les faits observés, probants, prouvant la véracité d'une chose et sa réalité, au même titre que la rationalité et la logique des arguments ne retiennent pas l'attention si leur principe sacro-saint de la non-croyance au Dieu biblique et à sa Parole n'est pas

respecté. Quant à celui qui croit à la création ne faisant que constater humblement que la nature a été merveilleusement établie par un concepteur intelligent et bienveillant, au lieu d'un dieu-hasard amoral et irréfléchi, il est vilipendé notoirement, considéré avec un mépris total, un fiel dédaigneux, moqué comme un retardé mental, mis au ban du charlatanisme et du simplisme et n'a surtout pas droit au chapitre. Car pour décerner le titre de scientifique à autrui, l'évolutionniste, arguant ses seuls et propres critères étriqués, juge arbitrairement et sans appel⁴⁴. À la limite, il peut tolérer une personne d'une confession quelconque croyant même en l'au-delà si cela lui chante, même le pape, du moment qu'elle se range inconditionnellement à la théorie de l'évolution⁴⁵, mais jamais l'observateur scientifique, classé créationniste, qui a l'audace et l'effronterie de ne pas y croire et de plus, de le faire savoir.

Ce dernier, d'ailleurs, fait remarquer pourtant avec logique que toute espèce, après moult mutations provoquées expérimentalement ou non, ne peut pas être modifiée en une autre. Il corrobore ce fait au moyen de la biologie moléculaire en démontrant que les gènes contiennent des informations qui, certes, peuvent induire des variétés alors que les mutations engendrent le plus souvent des monstres dégénérés au sein d'une même espèce, mais cependant, ne jamais en produire une autre ni même ajouter un nouvel organe bénéfique. D'ailleurs, le simple bon sens ne nous enseigne-t-il pas que toutes les formes de vie terrestre ne se transforment jamais ? Même Diodore de Sicile, pourtant adepte inconditionnel de la génération spontanée, reconnu que « *les êtres animés se propagent par voie de génération, chacun selon son espèce*⁴⁶ ». Il y a même un sage dicton populaire qui appuie ce fait évident en proclamant que : « *Les chiens ne font pas des chats* ». Oui, du microbe à l'éléphant aucune transformation en une autre espèce n'est possible. L'ADN d'une cellule d'œil ne donnera pas une cellule du foie, tout est rigoureusement programmé ! Ainsi, par exemple, au bout d'environ dix ans, le squelette humain est entièrement régénéré. Les angiospermes (les plantes à fleurs) ne peuvent

se reproduire que selon leurs espèces. Une fleur mâle ne libérera de ses étamines que du pollen microscopique propre à son espèce. En effet, sous le microscope électronique, ces grains de pollen auront une forme rigoureusement différente de n'importe quel autre grain de pollen d'une autre espèce de fleur. Les agents de la police scientifique, les allergologues et autres archéopalynologues le savent bien. En effet, ces spécialistes du pollen se servent de cette particularité pour l'identifier formellement afin de pouvoir conclure leurs expertises avec justesse. La fleur femelle, quant à elle, n'ouvrira exclusivement son pistil qu'aux grains de pollen de son espèce. Pas d'inquiétude pour le jardinier à avoir du côté des thèses transformistes agricoles, si ce sont des graines de carottes qu'il sème, il ne récoltera pas des baobabs, ni même des navets. Pareil risque pour l'éleveur est écarté, il peut croiser deux bovins en paix, et si une insémination artificielle était pratiquée par un professionnel distrait qui se serait trompé de semence, l'organisme fécondateur de la vache sait reconnaître le sperme d'un taureau, et jamais, elle ne mettra bas une otarie ou un mouton. Une femme blanche peut être surprise d'accoucher d'un bébé noir si un de ses ancêtres l'a été, mais qu'elle se rassure, jamais d'un gibbon, d'un mandrill ou d'un nasique même après accouplement zoophile avec une de ces espèces, bien que les évolutionnistes épouvantent les âmes sensibles en affirmant que l'arbre généalogique de l'homme comporte nombre de créatures simiesques.

Darwin déclare : « *L'Homme conserve encore, dans son organisation corporelle, le cachet indélébile de son origine inférieure* ». En poussant plus loin ce raisonnement évolutionniste comique, pourquoi l'homme, ayant dans ses facultés héréditaires le souvenir de sa soi-disant descendance du poisson ne peut-il pas engendrer une morue, une plie ou une carpe ? Même Darwin, contre son gré, confirme cette impossibilité. Effectivement, il n'a pu qu'observer, lorsqu'il était aux îles Galápagos, qu'un pinson restait toujours un pinson, quoi qu'il arrive, même s'il possédait des différences morphologiques⁴⁷ avec un autre, jamais il ne s'est transformé

en cigogne, en pingouin ou en autruche. D'ailleurs, dans une canopée luxuriante et inextricable, parmi la multitude musicale des cris orchestrés par des dizaines d'espèces d'oiseaux mâles amoureux, la femelle d'une espèce bien déterminée ira rejoindre son partenaire de la même espèce sans se tromper. Oui, elle reconnaît entre mille le bruit propre à son espèce. Parmi la cacophonie mélodieuse des chuintements, piailllements, gloussements, ramages, gémissements, jacassements, roucoulements, glapissements, caquètements, sifflements, chants, croassements, gazouillis, hululements, pépiements, et autres jaselements, oui, elle sait parfaitement qui sera parmi ceux qui picassent, grisolent, nasillent, caracolent, pupulent, trompètent, cacabent, drensent, corbinent, cageolent, garrulent, drensitent et carcaillent celui de son espèce propre avec qui elle s'accouplera. Par analogie, tout comme les pinsons des Galápagos, chez les humains, un Pygmée noir et petit se distingue d'un Hollandais grand et blanc, mais ils resteront des hommes même après croisement ; ce mélange des deux races donnera un petit bambin à leurs parents, mais jamais ne donnera un mutant tendant vers une autre espèce, même simiesque.

Par ailleurs, ces chercheurs évolutionnistes, à l'instar de leur dieu-hasard, devraient pouvoir, avec quelques coups de dés désordonnés, fabriquer les briques de la vie qui sont dans le sang, bien moins compliquées qu'une cellule, telles que l'hémoglobine ou l'albumine. Cela éviterait les nombreuses maladies transmissibles par un sang contaminé qui engendre de gigantesques fléaux internationaux. Fini les épidémies de SIDA, de leucémies, d'hépatites, de maladies de Creutzfeld-Jacob, d'infections à cytomégalovirus, d'herpès, propagées régulièrement par les transfusions sanguines. Cela éviterait également le trafic de sang, cet « or rouge » payé une misère aux donneurs démunis des régions pauvres, mais qui, par contre, enrichit grassement des hommes d'affaires dénués de tous scrupules.

Les évolutionnistes, pour implanter leur doctrine, créent une confusion à propos d'un droit légitime issu de la démocratie moderne : la laïcité. C'est-à-dire, nous explique

Le Petit Robert, le « *principe de la séparation de la société civile et de la société religieuse, l'État n'exerçant aucun pouvoir religieux, et les Églises aucun pouvoir politique* ». Principe d'indépendance judiciaire afin qu'il soit impossible de concentrer les pouvoirs à la fois temporels et spirituels dans les mains d'une même entité, comme l'ont été historiquement les sultanats, papautés, royautes où empires de droit divin de la quasi-totalité des gouvernements du passé et dont certains perdurent jusqu'à présent. Droit qui n'est d'ailleurs pas l'apanage de nos démocraties modernes, car il est clairement établi dans la Bible par la loi mosaïque depuis pas moins de 1513 avant notre ère. D'ailleurs, en contrevenant à cette règle, le roi judéen Ozias (Ouzziya) fut sévèrement puni⁴⁸. Effectivement, les tenants de la théorie de l'évolution bâtissent malignement une confusion dans l'esprit de la majorité des gens en amalgamant laïcité et athéisme. Mais l'un n'est pas l'autre puisqu'un athée, à la différence d'un laïc éventuellement croyant, ne reconnaît pas l'existence d'un Dieu créateur. Cette méprise voulue entre laïcité et athéisme, habilement échafaudée, semble avoir égaré également nombre de gouvernements démocratiques. En effet, les lois émises sous leur autorité injuste ne permettent aux écoles qu'à enseigner uniquement la théorie de l'évolution au détriment de celle de la Création. Il est vrai que pour défendre une cause perdue, en l'occurrence cette lamentable élucubration fumeuse si facilement réfutable même pour un enfant en bas âge, rien ne vaut le totalitarisme. Cette interdiction inique sert aussi les intérêts de l'exploitation abominable de l'homme par l'homme et cautionne le pillage des ressources naturelles à outrance de notre planète. Il se trouve établi ainsi une raison valable de perdurer dans cette voie ignominieuse grâce à l'enseignement de l'évolution qui prône la nécessité de l'égoïsme, c'est-à-dire en justifiant le comportement du plus apte à la rapacité comme une chose naturelle et acceptable. Mais cela n'empêche nullement ces mêmes gouvernements hypocrites, gagnés au mercantilisme éhonté, de célébrer les fêtes religieuses comme Noël. Alors, on utilise l'argent public, celui

du contribuable évolutionniste y compris, pour illuminer les villes de mille éclairages coûteux. Cependant, par un paradoxe extraordinaire, plus d'un évolutionniste consentant ne s'insurge pas, mais au contraire se prête de tout cœur à cette douce et agréable compromission en s'empiffrant goulûment de bonnes grosses victuailles abondantes et bien arrosées. Pendant ces joyeuses ripailles, l'œil ému et repu, il éructe de joie et de contentement, au même titre qu'un vilain paillard non athée devant ses étrennes éphémères.

En flattant les vils instincts de la populace, on fait des émules, particulièrement en cette époque de mondialisation de la décadence que connaît notre moribonde civilisation contemporaine. Avec une soi-disant évolution aveugle ayant produit l'être humain par la sélection naturelle, c'est-à-dire par un âpre combat acharné, aidé en cela par une pugnacité sauvage et amoral pour avoir une chance de subsister coûte que coûte dans un monde cruel où prime l'égoïsme total, cela arrange bien les vicieux et les méchants qu'il n'y ait plus de place pour la morale. Car, de nos jours, l'éthique est ressentie pour beaucoup comme une contrainte, pour ne pas dire une plaie, et une atteinte au droit égocentrique de s'abandonner librement à toute conduite débauchée, souvent aux dépens des autres, et particulièrement des plus faibles comme les femmes et les enfants. Comme il n'y a plus de comptes à rendre à un Créateur justicier, moraliste et tout-puissant, la honte de ses actes les plus répugnants est proscrite. La théorie de l'évolution tue la conscience individuelle et collective. Elle conforte et rassure pour normaliser les comportements détraqués, irresponsables, impudiques, abjects, immondes et bestiaux. Elle excuse et justifie tous les actes infâmes : la brutalité, la violence, le meurtre, le viol, la domination raciste et machiste, la perversion homosexuelle⁴⁹ et la pédophilie. Elle apparente le fœtus pré-enfant à un morceau de viande ordinaire qu'on peut évacuer par avortement, comme on évacue un excrément au cabinet d'aisance ou une excroissance pathologique indésirable, dénaturant le plus beau des instincts, l'instinct maternel. Combien de millions de ces petits corps avortés pour un confort monstrueux finissent

parmi les détritrus hospitaliers comme de vulgaires déchets, sans sépultures décentes !

Depuis son avènement, en annihilant les remords de ses faux enseignements et en maintenant dans l'erreur la masse qui les tient pour vrais, l'évolutionnisme contribue à perpétrer les épouvantables génocides idéologiques modernes. Comme l'a prédit le grand prophète évolutionniste Charles Darwin : « *Partout dans le monde, les races les plus civilisées auront éliminé d'innombrables races inférieures* ». L'eugénisme, conséquence directe de l'évolutionnisme, mis au point et prôné par un autre gourou transformiste, Francis Galton, disciple et cousin germain du même Charles Darwin, auquel se ralliera nombre de gouvernements évolutionnistes, en est en grande partie responsable par le concept qu'elle sous-entend d'éradiquer les plus faibles et les plus inaptes à vivre dans un monde aux seules conceptions matérialistes et nationalistes. Concept favorisant la soi-disant supériorité des races fortes. C'est-à-dire, comme critères retenus, les plus riches et les plus avancées au niveau de la technologie militaire. Ainsi, en France, sous la III^e République, Jules Ferry, républicain imprégné de conceptions évolutionnistes et ardent partisan de l'expansion coloniale, déclamait à l'Assemblée nationale, pour justifier les conquêtes françaises en terre d'Afrique et d'Asie, que « *les races supérieures ont des devoirs vis-à-vis des races inférieures* ». À cet égard, plus près de notre époque, pour illustrer cet état d'esprit nocif, nous pouvons prendre l'exemple du peuple Yanomani résidant dans le haut Orénoque, au Venezuela. Ces Amérindiens vivaient leurs mœurs dans la jungle sud-américaine, sans contact avec le monde moderne évolutionniste. Mais un anthropologue, partisan actif de la théorie de la sélection naturelle et totalement persuadé que la domination guerrière chez l'homme primitif sur autrui viendrait corroborer sa thèse, sema intentionnellement la zizanie dans les différents clans Yanomanis, les armant préalablement chacun de machettes en bon acier tranchant, créant ainsi un ignoble génocide ethnologique, tout cela afin de prouver ces lamentables

conceptions évolutionnistes. Un autre confrère scientifique, biologiste spécialisé en génétique, adepte du darwinisme social, eugéniste convaincu, voulut prouver la procréation sélective. Pour trouver le gène du plus fort afin de confirmer sa théorie parmi les tribus Yanomanis « primitives », il s'essaya doctement à des expérimentations. Réactivant au préalable la rougeole, il vaccina les Indiens provoquant des épidémies foudroyantes et meurtrières chez ces tribus, tuant des centaines de personnes. Expériences aussi dignes que l'idéologie nazie, en tout cas motivées par de semblables convictions évolutionnistes qui conduisirent à l'hécatombe Yanomani ! Un autre anthropologue, plus pragmatique, institua la prostitution homosexuelle en établissant différents tarifs pour satisfaire ses propres fantasmes érotiques. On imagine sans peine le cortège de maladies sexuellement transmissibles venues s'ajouter à la destruction des Yanomanis, ainsi que les dégâts psychologiques et culturels parmi ces peuplades décimées sur l'autel de l'évolutionnisme.

Il est impossible également pour ces évolutionnistes cramponnés à leur thèse étroite d'appréhender la réalité de la conscience, ce tribunal intérieur qui nous juge. Victor Hugo, dans la préface de son ouvrage, *Les Châtiments*, la définit ainsi : « *La conscience de l'homme, c'est la pensée de Dieu* ». Il reste vrai qu'en faisant référence à un Créateur, on peut expliquer rationnellement pourquoi cet attribut humain existe et aussi pourquoi, correctement alimenté de préceptes spirituels et moraux, il contribue à distinguer le bien du mal et aide son possesseur à s'autodiscipliner en cultivant la compassion, la miséricorde ou la bonté, ces grandes et belles qualités qui, manifestement, ne peuvent pas provenir d'une sélection impitoyable puisqu'elles poussent l'homme à pratiquer une entraide désintéressée, à l'altruisme et à l'amour du prochain. Comportements pacifiques, à l'évidence anti-évolutionnistes, car cette non-agressivité réfléchie, voulue et cultivée avec fierté, animée par une « objection de conscience », permet à son détenteur de se trouver consciemment sans défense devant les agissements d'un éventuel prédateur violent et sans vergogne qui peut alors

profiter plus facilement de cette situation pour escroquer, dominer et exploiter son semblable. L'état d'esprit de l'évolutionnisme avec ses explications irrationnelles et dénuées de véritable fondement construit une société dure où les sentiments nobles sont considérés comme de la faiblesse, alors même que tout démontre le contraire. En effet, une conduite basée sur des qualités morales dénote une puissante force de caractère puisqu'elle nécessite des efforts volontairement soutenus pour ne pas se laisser entraîner dans la facilité fangeuse du moi d'abord, honteux principe destructeur de la famille et de la société, érigé en droit fondamental, animant la bassesse du comportement antisocial de la communauté évolutionniste actuelle où si peu de monde encourage à l'exercice des valeurs vertueuses.

Bien entendu, certaines religions – prostituées amoureuses de pouvoir et de luxe – sont les principales responsables de cet état de choses, car au nom de Dieu, elles ont approuvé ou soutenu les exactions abominables et les pires atrocités des pouvoirs séculiers, lorsque ce n'est pas elles-mêmes qui les ont générées, en s'abritant derrière la prétendue volonté du Créateur, l'exposant comme le soi-disant commanditaire et mentor de leurs agissements ignominieux. Et, comme elles se disent les détentrices de l'approbation de Dieu, beaucoup de personnes, sans vraiment analyser le fond des choses, croient leurs boniments malsains et pataugent dans la confusion pensant que le Créateur ne vaut pas mieux que leurs actions puisqu'il paraît approuver ou tout au moins laisse l'impression de laisser aller ces choses ignobles. Lorsqu'on constate le fruit des agissements de ces organisations religieuses, il semble naturel, en raison du sens inné de la justice que possède l'homme, de devenir athée ou pour le moins sceptique ou agnostique. Assurément, en partant de la réflexion commune que s'il y a un Dieu d'amour tout-puissant, pourquoi permet-il alors à cet état de choses inique où règnent tant de souffrances d'exister ? Mais cherche-t-on sincèrement la vraie réponse à cette question ? En peu de mots, la Bible nous fait comprendre que ce qui se passe sur terre depuis l'avènement de l'humanité servira à jamais

de jurisprudence dans tout l'univers quand Dieu y créera d'autres formes de vie intelligente. Pour établir ce principe juridique sempiternel, le Créateur laisse l'homme se débrouiller avec lui-même et ses actions générées par le mauvais choix découlant de son libre arbitre comme le ferait un jeune enfant non judicieux quand il désobéit sciemment à son père plein d'amour. Cela, afin de démontrer aux créatures célestes angéliques et à l'humanité elle-même, par ce constat navrant, la finalité d'une direction prise sans tenir compte de ses justes préceptes. En effet, nous pouvons voir le triste résultat de la domination humaine devant nos yeux : guerres incessantes, pollution de la planète, immoralité légalisée, famines dues à l'avidité et l'égoïsme, injustice, désespoir, etc. L'autre facteur qui entre en ligne de compte, c'est la justification de la souveraineté divine contestée en Éden par Satan⁵⁰ et le fait qu'il accuse, en vil diffamateur, l'homme de servir son Créateur uniquement par intérêt⁵¹. Pour régler ces diverses questions soulevées, il est nécessaire de laisser un certain temps aux contradicteurs pour prouver leurs dires afin que cela ne se reproduise plus jamais. Qui, s'il en avait les moyens, ne supprimerait pas les souffrances sur terre ? Dieu possède ces moyens, et réparera totalement les méfaits des hommes. Il donnera, à celui qui s'en montre digne, parce qu'il s'efforce de demeurer intègre et de lutter pour faire le bien selon les critères divins, la vie éternelle sur notre planète transformée en paradis⁵². Bien sûr, il ne reste plus à celui qui rejette ces réponses étayées sur la Parole de Dieu, qu'à cultiver intérieurement le refus présomptueux d'accepter que le Créateur puisse avoir ses propres raisons, ô combien profondes et sérieuses, parfois étrangères à nos désirs personnels, immédiats. Lors, ce réfractaire se laisse amener souvent avec fierté, alors même qu'il est manipulé par le système, au raisonnement simpliste et courant de nier l'existence évidente de Dieu ; réaction orchestrée par révolte, par orgueil, par défi ou par dépit, voire par désespoir. Réduits à ce sophisme, certains préfèrent croire en une chimère scolastique prônée par l'athéisme évolutionniste : que la vie ne procède de rien et qu'elle n'a aucun but.

Mais l'athéisme nourri de rancœur noire, de nihilisme stupide, de crédulité évolutionniste et de scepticisme douteux vis-à-vis des faits évidents, n'est pas la solution. Ne serait-ce qu'au seul constat de la perfection, de la beauté et de l'amour purement désintéressé discerné dans la nature, merveille de la création. Mais cette nature vraie et sensible semble ne pas parler aux athées, car leur philosophie est une vision de l'esprit qui ne corrobore pas la vérité. Cette théorie incohérente ne résout pas les problèmes fondamentaux et ne comble pas les attentes humaines dans ce qu'elle expose comme arguments. L'enseignement biblique, au contraire, répond à toutes les questions existentielles et spirituelles que nous nous posons en rassasiant notre besoin vital et inné de certitudes absolues et d'aspirations humaines saines. Ce livre, paradoxalement critiqué, est pourtant digne de foi, car ses propos ne peuvent pas, si ce n'est que par malversation intellectuelle, être pris en défaut par les données scientifiques, médicales et historiques qu'elle relate, bien que ce ne soit pas un traité de sciences, de médecine ou d'Histoire. D'ailleurs, ce n'est pas pour rien que cet ouvrage, malgré l'opposition endiablée et tenace qu'il subit, possède tous les records. C'est en effet le best-seller incontesté, et de loin, de tous les best-sellers mondiaux. Il reste, siècle après siècle, le livre des livres, le plus traduit, le plus répandu, le plus convoité, le plus lu et le plus commenté de tous les temps⁵³.

Enfin, n'oublions pas la prière, dimension qu'un athée circonscrit dans sa conception étroite des choses, bâtissant ainsi une prison sans horizon de la pensée, ne peut pas connaître. Nous ne parlons pas ici de l'office⁵⁴ des musulmans ou de la prière sacerdotale de la chrétienté accompagnée de rites comprenant des récitation apprise par cœur et répétées en boucle à l'aide d'un chapelet⁵⁵, le bouddhisme utilisant même d'une façon quasi industrielle des moulins à prières, mais de la prière définie comme la possibilité, quel que soient l'endroit ou l'heure, de communiquer mentalement ou oralement avec Dieu. Celle qui permet d'épancher son cœur avec sincérité comme on le ferait respectueusement avec un ami intime et attentif ou un proche parent

qui nous est cher. Celle qui permet de demander, par exemple, quelle direction sûre et enrichissante nous devrions prendre en matière de choix et de conduite pour trouver le bonheur. Cette communication chaleureuse permet de construire des relations étroites avec son Créateur, d'apaiser nos émotions stressantes, de consoler nos chagrins et de reprendre des forces mentales et morales. Pour celui qui prie sincèrement, avec humilité, il s'ensuit des concours de circonstances ou alors des conseils bénéfiques de personnes bienveillantes dirigées par la main divine qui sont des réponses nettes et tranchées à ses suppliques dans le domaine spirituel. La prière que nous apprennent les Écritures pour nous adresser à Dieu procure également un immense apaisement de la conscience, un calme profond et une paix intérieure extraordinaire.

De la même manière, les athées, qui sont passés maîtres dans l'art de refuser ce qui est flagrant dans le domaine invisible, sont combien plus dans l'impossibilité d'appréhender les manifestations paranormales suscitées par les démons. Englués dans un matérialisme strict, ils se coupent, en raison de leur courte vue, d'une part de la réalité que constitue le monde méchant scientifiquement imperceptible, et tentent d'expliquer les phénomènes induits par ces êtres trompeurs, tels que les transes, les possessions, l'hypnose, le magnétisme et les envoûtements, en invoquant une solution seulement physique, parlant par exemple d'une autosuggestion dissimulée dans des facultés propres à la nature humaine. Bien sûr, les incantations adressées aux démons restent de loin inférieures aux prières vertueuses, paisibles et altruistes adressées à Dieu et ne peuvent se faire que verbalement, et c'est bien heureux, car ces créatures démoniaques malfaisantes sont absolument incapables de lire dans nos pensées contrairement au Dieu, créateur du cerveau, « *qui forme l'esprit de l'homme au-dedans de lui*⁵⁶ » nous révèle le prophète Zacharie (Zekaria).

Oui, les incroyants sont aveugles au point de ne pas percevoir que certains groupes de musique font ouvertement allégeance à Satan en prônant l'occultisme et le spiritisme,

au su et à la vue du monde entier, pour acquérir la notoriété et la fortune puisque le système de choses actuel appartient à cet esprit malveillant selon la Bible⁵⁷. Pour les athées, ce n'est que de la provocation. Mais lorsque nous prêtons attention aux réponses données lors des interviews de beaucoup de stars en symbiose avec l'ésotérisme qui s'adonnent souvent aux drogues⁵⁸, ayant un comportement scénique parfois bestial exaltant l'immoralité, et qui se vantent d'être possédées par des démons, peut-on dire que les sphères spirituelles méchantes sont des affabulations ? Les messages subliminaux sublimant ou invoquant Satan insérés dans leurs disques existent-ils sans raison ?⁵⁹ Les pochettes de leurs albums comportant des symboles liés au démonisme, le surnom même de leur personne ou le nom de leur groupe ne sont-ils pas significatifs ? Le nom d'Alice Cooper n'est-il pas celui d'une sorcière du XVII^e siècle que le chanteur de hard rock, Vincent Fournier, prône en être la réincarnation ? Le groupe de heavy métal, KISS, signifiant « BISOU » en anglais forme aussi l'acronyme, entre autres, de *Kings In Satan' Service* (Rois Au Service de Satan) démenti par le groupe. Cependant, le design ésotérique des deux S de KISS n'évoquent-ils pas ceux des SS nazis ? Le surnom du bassiste, Gene Simmons, n'est-il pas *demon* (démon) ou *Gold of Thunder* (Dieu du Tonnerre) et le guitariste Vinnie Vincent n'arbore-t-il pas le maquillage symbolique de la croix ansée du guerrier : l'*Ankh warrior* ? Il en est de même pour le groupe de métal rock ayant pour nom le sigle anglais qu'on emploie en électricité, AC/DC, « Alternating Current/Direct Current » (courant alternatif/courant continu), mais qui signifie pour moult initiés « Anti-Christ/Death to Christ » (Anti-Christ/Mort au Christ), légende non désavouée par le groupe qui laisse libre cours à chacun d'interpréter ces initiales à sa convenance, mais il reste peu d'équivoques au regard des paroles de leur chanson *Hell's Bells* (cloches de l'enfer) qui chantent : « *Je te posséderai, Satan te possédera* ». Également le groupe ABBA, dont les quatre initiales sont celles des noms des quatre membres du groupe. Selon Jean-Paul Regimbal, elles donneraient en fait une anagramme

pareille au mot « abba⁶⁰ » qui est employé dans la Bible pour désigner spécifiquement Dieu par les membres oints qu'il a adoptés comme cohéritiers du Christ⁶¹. En inversant un des B le groupe ABBA invoquerait ainsi, l'adversaire de Dieu, Satan lui-même. Arrêtons là ce constat qui peut être prolongé sans peine⁶². Les textes même et les titres des chansons de ces groupes ou interprètes ou compositeurs témoignent au sujet de cette vérité. Par exemple, les Rollings Stones ont enregistré trois chansons qui ont pour titre : *Sympathy for the Devil* (Sympathie pour le Diable), *To their Satanic Majesties* (À leurs Majestés Sataniques) ou encore *Invocation of my Demon Brother* (invocation de mon Frère Démon), le chanteur de ce groupe de musique, Mick Jagger, se présentant lui-même comme « *le Lucifer du rock* ».

Des hommes politiques, pour les mêmes raisons, frappent, eux aussi, à la porte de Satan. Par exemple, en 1985, au cours de l'enquête policière sur l'affaire de l'attentat du bateau de Greenpeace qui fut dynamité dans un port de Nouvelle-Zélande où quelques membres du gouvernement français se trouvaient plus ou moins mêlés, les restes d'une messe noire ayant été célébrée dans la cave du ministère de la Défense furent retrouvés au cours d'une enquête par les forces de l'ordre⁶³.

Il va sans dire que la Bible qui dévoile avec une clarté limpide les agissements démoniaques se pose en ennemie implacable de l'ordre de choses actuel qui est l'aboutissement mûrement élaboré par les humains, pendant des millénaires, sous le patronage diabolique. Mais comme pour toute pensée intelligente, libre de parti pris et exacte, fondée sur le discernement qui ouvre la porte à la perspicacité, que ce soit à propos de n'importe quel sujet ou n'importe quel système de choses, la justesse de la foi dans les Écritures ne peut s'acquérir qu'après avoir scruté et pesé méticuleusement le fond et la forme. Pour cela, il est nécessaire, voire impératif, d'examiner sincèrement la véracité des faits avec attention en rejetant les *a priori*, les idées toutes faites, souvent en vogue, qui constituent les schémas de pensées actuels imprégnant le consensus général

et qui demeurent un lourd obstacle au raisonnement impartial. Pour appréhender ce qu'enseigne la Bible, il ne faut pas, comme beaucoup font, hélas, juger sans savoir, parfois sans même la lire, ce qui est la plus honteuse et navrante des stupidités. Ainsi, la croyance que la terre serait âgée de 6 000 ans reprochée à la *Genèse* biblique est une bétise monumentale puisque cette conception religieuse n'est aucunement scripturaire. Et cela, dès le commencement, au premier verset du premier chapitre. En effet, celui-ci déclare textuellement : « *Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre* ». Où est la notion de temps dans ce passage si ce n'est qu'elle ne peut naître que d'une conjecture personnelle ou d'une confusion avec les versets suivants décrivant l'aménagement terrestre du Créateur ? Ainsi, des scientifiques tels que Mickael Denton s'y laissent prendre⁶⁴.

Il est vrai que le système de choses dans lequel nous vivons, ce *Big Brother*, pour reprendre l'image de George Orwell, commandité par l'avidité et son trait d'union, le mercantilisme, fait tout pour penser à notre place en utilisant les médias, la publicité et l'enseignement scolaire, pour uniformiser le monde dans un même état d'esprit sensible aux plaisirs frivoles et à la possession de biens matériels que l'on n'emporte pourtant pas dans la tombe. État d'esprit présenté comme la panacée de la sagesse, en gravant dans les cœurs des désirs matérialistes, des conceptions nationalistes, le culte des divertissements glauques tels la pornographie ou les jeux d'argent, véritables drogues malsaines qui emprisonnent nos vies. Vies courtes, engluées dans de longues études harassantes pour gagner plus, accaparées dans des heures supplémentaires effectuées par les deux parents parfois jusqu'à la dépression d'épuisement, le burn-out, pour se payer le dernier cri, le must, le chic, le smart, le top, le in, toutes ces marchandises futiles et vaines qui valent cher, mais n'ont pas de valeur pour apporter le bonheur. Temps précieux, perdu, volé, servant à rembourser de lourds crédits financiers, à enrichir de vastes consortiums déshumanisés. Ces situations reflètent bien le stéréotype présent avec son lot d'inquiétudes quotidiennes

où les pensées agitées et non maîtrisées sont dirigées vers les acquisitions superflues et superficielles. Tout cela agrémenté par les conventions-obsèques, les primes de risque, les assurances-chômage et les assurances-vie. Dans notre ère industrielle, les outils informatiques et les moyens de communication sont largement disponibles pour la plupart d'entre nous, mais les informations cruciales pour connaître les véritables réponses aux questions existentielles, comme le sens de la vie, sont noyées dans un cloaque gigantesque de mensonges, de stupidités et d'inanités comme le reflète la profusion inutile des magazines chez un libraire. Seule l'aide divine demandée avec ferveur, franchise et humilité dans le profond secret de notre être, conduit pas à pas vers le contentement, l'affranchissement de l'erreur, le doute de ce qui est réel, et propose la liberté inébranlable, bénéfique, vraie, totale et rassurante.

Après quelques velléités d'opposition envers la théorie de l'évolution, bien que parfois véhémence dans ses débuts, on constate que la plupart des Églises de la chrétienté ont été d'une grande aide en prêtant leur concours et leur aval mêlés de tartuferie pour la construction de la théorie de l'évolution, tout comme le concordat signé par le futur pape Pie XII a aidé à la consolidation du régime nazi hitlérien. En effet, les exégètes du clergé ont bâti une théologie nouvelle s'appuyant sur un syncrétisme élaboré à partir de leurs traditions et des thèses évolutionnistes en vogue comme cela avait déjà été fait autrefois avec d'autres philosophies grecques. Cette nouvelle théologie dénigre les Écritures à l'instar des évolutionnistes emboîtant le pas à leur mentor, Charles Darwin, faisant passer pour une fable mythique le récit biblique de l'histoire de l'homme à ses débuts. Pour ce faire, le clergé hypocrite a engagé ses ressources économiques énormes dans la production d'ouvrages affaiblissant la foi et détruisant la confiance de ses ouailles en la fiabilité de la Bible.

En fait, au même titre que l'astrologie, la chiromancie, la nécromancie, la numérologie, la radiesthésie, la rhabdomancie, la graphologie, la psychanalyse et la cartomancie,

le transformisme est une science occulte. N'importe qui, du marabout ou de la ménagère ne sachant ni lire et écrire au grand diplômé peut, du jour au lendemain, apposer une plaque sur sa porte en se certifiant expert dans une quelconque des matières précitées. Il suffit de se dire initié pour être compétent. Oui, cette affabulation vaut un diplôme.

En conclusion, nous pouvons retenir un dicton populaire plein de bon sens et de véracité prônant : « *Il n'y a pas plus sourd que celui qui ne veut pas entendre et pas plus aveugle que celui qui ne veut pas voir* ». Cet adage souligne l'apanage de l'évolutionnisme. Le rejet mental et obtus de ce qui est évident place ses membres sur le banc des arriérés rétrogrades au regard de la postérité. Combien ridicule restera leur position entêtée pour les générations futures ! Après nous être arrêtés devant les magistrales créations indubitables agencées par les processus extraordinaires de la nature, oui, devant la limpidité remarquable de ses phénomènes palpables et observables qui démontrent en toute logique et mathématiquement la réalité d'une intelligence supra-humaine les ayant chapeautées, nous ne pouvons en aucune manière nier cette évidence qu'il y ait un Créateur infiniment puissant à la cause de toute chose. Par contre, après avoir fouillé, soupesé, décortiqué et analysé sérieusement et sincèrement les critiques évolutionnistes sur la création, nous sommes dans l'impossibilité, par manque total d'attestations véritables, de pouvoir épouser leurs conclusions vides de sens. En effet, on relève dans celles-ci plutôt des fables extravagantes tandis que leurs défenses emploient de préférence la calomnie, la dérision vexatoire ou l'exclusion abusive qui sont les armes bien connues de la faiblesse des arguments pour masquer l'inanité, la futilité et la sottise de cette vaine théorie – spéculation baignée de brouillards explicatifs qui s'appuie uniquement sur des conjectures présentées formellement comme des réalités basées sur des preuves scientifiques tangibles alors qu'il n'y a jamais de preuves authentiques et décisives et qu'il reste par ailleurs absolument utopique qu'il y en ait au même titre que son ancêtre, la génération spontanée.

Puisque la pédagogie évolutionniste manque cruellement de faits scientifiques concrets, elle est obligée, pour asseoir son autorité, d'appuyer ses thèses sur un fondement philosophique avec des points de vue de l'esprit qui font entièrement appel à la spéculation. On en voit le résultat. Par exemple, la thérapeutique évolutionniste de Sigmund Freud est enseignée dans le programme scolaire en philosophie, alors que la place d'un enseignement médical devrait se trouver en toute logique en faculté de médecine tout comme la chirurgie. Pourquoi cet état de fait ? Tout simplement parce que Freud bâtit sa théorie psychanalyste sur de pures suppositions évolutionnistes. Pour lui, à l'aube de l'humanité, le père d'une tribu primitive est le chef du clan à l'instar d'un mâle puissant dominant un troupeau de cervidés ou de bovidés femelles. Ses fils, envieux de la position du père au point de le jalouser de tout leur cœur, le tuèrent puis le mangèrent pour s'approprier sa force et son autorité admirées. Puis, une fois repus, ils le défièrent pour expier leur appétit goulu, traduisant ainsi, par des rites rendus au père, leurs remords d'assassins cannibales. Quelle est la différence entre la mythologie grecque et la mythologie psychanalyste ? Cronos émascule son père Ouranos, lui-même enchaîné dans le Tartare par son fils Zeus. De ces deux cosmogonies, l'une serait-elle plus scientifique que l'autre ?

L'évolutionnisme a infesté l'enseignement de l'Histoire contemporaine. Une nouvelle discipline, la préhistoire, a été créée par la gent évolutionniste pour décrire l'évolution culturelle supposée de l'époque non historique des hominidés qui se perdrait dans la nuit des temps. Ce terme a été inventé fort à propos par le Britannique Lubbock au XIX^e siècle. Il est approprié, car aucun écrit antique historique ne vient confirmer les soi-disant cultures et événements de cette époque. Il n'y a également aucune preuve probante archéologique. Rien, si ce ne sont des mythes copiés sur la mythologie gréco-romaine, figiolés par l'imagination moderne qui ne viennent étayer cette nouveauté pourtant largement acceptée à cause de l'ignorance quasi universelle des faits véridiques. La raison principale de cette lamentable

ignorance est qu'elle est inculquée telle une propagande certifiant cette théorie comme une vérité et non pour ce qu'elle est, une simple thèse. Cette idéologie matérialiste et athée est enseignée depuis le plus jeune âge, dès l'école primaire. Comment les évolutionnistes procèdent-ils pour expliquer cela ? La chronologie préhistorique est des plus fantaisistes, plus ou moins variable selon les concepteurs, mais néanmoins formelle. On ne peut pas se baser sur des fossiles préhumains, car ils sont inexistantes. Les évolutionnistes (après l'âge d'or), s'adossant sur la théorie du jésuite français Nicolas Mahudel, divisent en trois grandes parties la préhistoire. L'âge de pierre, l'âge du bronze et l'âge de fer. Là encore, écoutons Ovide proclamer dans *Les Métamorphoses* : « À ces deux âges, succéda l'âge de bronze : la race qu'il vit naître, plus farouche, plus prompte à prendre les armes, n'était point encore criminelle : le dur âge de fer fut le dernier⁶⁵ ». Lucrèce également, dans son ouvrage épicurien *De la Nature*, mâche le travail des transformistes modernes en dissertant sur ces trois âges de pierre, de bronze et de fer. Voilà d'où sont tirées les périodes préhistoriques de la conception scientiste évolutionniste.

Le savant évolutionniste considère alors de l'outillage de pierre pour dater les époques. Il décompose ces époques, appelées pour l'occasion « l'âge de pierre », en deux parties. La pierre grossièrement taillée pour les hommes primitifs de la période paléolithique que l'on fait commencer arbitrairement en général à 600 000 ans ou 500 000 ans avant notre ère, car on n'est pas à quelque 100 000 années près en préhistoire paléolithique. La pierre plus finolée par le polissage, pour les hommes moins primitifs du néolithique de 40 000 à 30 000 années, parce que la fourchette de datation en préhistoire néolithique est plus resserrée. C'est logique pour les préhistoriens parce que pour eux, il a fallu à l'homme 600 000 ans pour pouvoir maîtriser la fabrication des outils en pierre taillée tellement il était bête, mais par contre, pour ceux qui ont élaboré des outils en pierres polies, vu qu'ils ont acquis une maîtrise bien plus complexe, il a fallu dix fois moins de temps, car ils étaient dix fois

moins bêtes. Chapeau pour s'y retrouver, car il est évident qu'un polisseur de pierre peut très bien utiliser dans le même temps de la pierre taillée et de la pierre polie. Effectivement, l'usage que l'on en fait n'est pas le même suivant les travaux à réaliser. D'ailleurs, certains Peaux-Rouges précolombiens, tout en connaissant quelques métaux et une forme d'écriture, l'ont confirmé. Arrivé à ce stade, si vous trouvez une pierre travaillée par l'homme, il faut faire appel à un seul préhistorien pour dater la chose, car si vous en questionnez deux, vous serez embarrassé, car le résultat ne sera pas le même. Pour rigoler, vous pouvez la fabriquer vous-même et puis vous la faites analyser par un expert en préhistoire. Alors là, vous risquez d'être totalement ébahis, car il est entièrement possible qu'il chiffre avec le plus grand sérieux votre ouvrage de plusieurs centaines de milliers d'années, bien que vous l'ayez exécuté la veille.

Cela pose évidemment de gros problèmes pour faire avaler cette théorie à quiconque réfléchit un tant soit peu. Prenons un exemple. Dans la Bible, il est relaté que Tsipora, la femme de Moïse, prit un silex pour trancher le prépuce de son fils⁶⁶. L'utilisation d'un silex taillé n'est certainement pas un cas isolé aux jours de Tsipora, bien qu'on connaisse depuis longtemps l'usage du bronze et de l'acier, alliage de carbone et de fer. Cette utilisation d'une pierre taillée, nous disent les évolutionnistes, a commencé au paléolithique en 600 000 avant notre ère. Si un archéologue retrouve le couteau de Tsipora, qui l'empêchera de dater ce couteau de l'époque paléolithique et d'imaginer son utilisatrice grognant, bavant, se nourrissant de charognes, velue, à moitié édentée, dégingandée et d'allure simiesque comme représentée dans les manuels scolaires, alors que l'action a eu lieu en 1513 avant notre ère, pendant le voyage de la famille de Moïse de Madiân en Égypte ? La Bible, raconte encore que : « *Dans ce temps-là, Jéhovah dit à Josué : « Fais-toi des couteaux de pierre et circoncis de nouveau les enfants d'Israël. Josué se fit des couteaux de pierre, et il circoncit les enfants d'Israël sur la colline d'Araloth*⁶⁷ ». Le mot hébreu traduit ici par *couteaux de pierre* est parfois traduit par *couteaux*

de silex dans d'autres traductions. Il veut littéralement dire *poignard de rocher*. La population mâle d'Israël et du peuple mêlé venant d'Égypte, au-dessus de huit jours selon la loi mosaïque, comptant à l'époque plus d'un million d'individus à circoncire, on peut imaginer le nombre de couteaux de silex qu'il fallut produire par Josué et les hommes délégués à cette tâche. Mais si ce ou ces gisements d'éclats de silex sont retrouvés par un archéologue évolutionniste, de combien de centaines de milliers d'années datera-t-il ce ou ces dépôts, alors qu'ils datent réellement de 1493 ans avant notre ère ? De plus, les historiens négationnistes que n'effraient pas les non-sens, partisans de la théorie de l'évolution, refusent en bloc la datation biblique et datent ces deux événements bibliques précités encore plus près de notre époque, aux XIII^e et XII^e siècles avant notre ère, ce qui les éloigne d'autant plus de leur paléolithique hypothétique.

La tradition évolutionniste enseigne que les hommes préhistoriques, totalement ignares et incapables de bâtir des bâtiments solides, vivaient dans des grottes. Là encore, cette croyance moderne sans aucun fondement scientifique est tirée du monde mythologique. Par exemple Diodore de Sicile résume l'entendement philosophique de son époque ainsi : les premiers hommes « *sans abri [...] se réfugiaient dans des cavernes*⁶⁸ ». La conception actuelle de présenter les hommes des cavernes comme des sauvages préhistoriques vient donc de mythes philosophiques. Pline l'ancien dans son *Histoire naturelle* décrit ces habitants de la façon suivante : « *Les Troglodytes creusent des cavernes, ce sont leurs maisons ; la chair des serpents leur sert de nourriture ; ils ont un grincement, point de voix, et ils sont privés du commerce de la parole. Les Garamantes ne contractent point de mariages, et les femmes sont communes. Les Augyles n'honorent que les dieux infernaux. Les Gamphasantes, nus, ignorants des combats, ne se mêlent jamais aux étrangers. On rapporte que les Blemmyes sont sans tête, et qu'ils ont la bouche et les yeux fixés à la poitrine*⁶⁹ ». Cette image du troglodyte arriéré voyage dans l'Antiquité, ainsi Le *Dictionnaire Larousse* de 1920, publie une photographie avec une notice qui décrit les troglodytes

comme des sortes de sauvages : « *Pline, Ptolémée et Strabon ont parlé des Troglodytes. Pour Strabon, ils ne cultivaient pas la terre, mais ils habitaient les anfractuosités des rochers et vivaient des produits de leur chasse. Les femmes et les enfants étaient en commun. Ils mangeaient aussi les serpents, aux dires de Pline, et n'avaient aucune langue fixée, mais poussaient de simples cris gutturaux* ». ».

Quelque peu auparavant, en 1933 avant notre ère, la Genèse déclare que Lot « *habita dans une grotte avec ses deux filles*⁷⁰ ». Toujours en Genèse⁷¹, mais cette fois-ci en 1881 avant notre ère, Sara, la femme d'Abraham meurt et est enterrée dans la grotte que son époux a achetée. Le livre des Juges nous relate que pas moins de cinq siècles plus tard en raison du pillage de Madianites belliqueux, « *les Israélites s'installent dans les couloirs des montagnes, dans les grottes et dans les endroits difficiles à atteindre*⁷² ». Continuons. Le Premier livre de Samuel⁷³ nous parle d'une situation similaire pour les Israélites ; ils se dissimulent dans des grottes après le sacre du roi Saül en 1117 avant notre ère, à cause des philistins temporairement vainqueurs. Toujours dans ce livre, David, sans arrêt pourchassé par le roi Saül, va vivre dans la grotte d'Adoullam rejoint par 400 hommes⁷⁴. C'est pourquoi l'apôtre Paul dira dans son épître aux Hébreux que certains fidèles du passé ont erré dans des grottes⁷⁵. Naturellement, la liste de troglodytes dont on peut prouver l'historicité peut être allongée sans difficulté, mais leurs restes funéraires, leurs instruments culinaires, leurs outils et leurs dessins pariétaux, lorsqu'ils sont considérés par un paléontologue, de combien de centaines ou de dizaines de milliers de millénaires seront-ils datés ? Tout dépendra de l'humeur de cet archéologue ! Une règle cependant : plus c'est vieux, meilleur c'est, car c'est censé asseoir la théorie.

Au Moyen Âge, les représentations des scènes de l'Antiquité ne se souciaient pas de la vraisemblance. On peignait les personnages antiques avec des coiffures et des habits médiévaux, évoluant dans des demeures médiévales. Pareillement, quantité d'historiens et de journalistes de nos jours prêtent des visées et jugements de l'ère moderne aux événements

antiques. L'hagiographie ne peut pas être comptée comme de l'Histoire exacte puisqu'elle est établie sur de l'affabulation mêlée de fraudes historiques ; ceci afin de servir la tradition en mettant en relief et en les valorisant, les dires ou actions de saints, parfois même inexistantes. De façon identique nombre d'historiens actuels adoptent cet état d'esprit déloyal sans se soucier le moins du monde de l'intégrité historique. En effet, ces négationnistes occultent sans vergogne ce qui dérange leurs convictions personnelles, que ce soit dans le domaine politique, religieux ou autre. Parfois, imprégnés de nationalisme, de patriotisme ou de racisme, ils enjolivent partialement tel personnage ou telle action même si c'est contraire à la véracité des faits. Tout comme les pharaons ou monarques assyriens effaçaient toute trace de leurs prédécesseurs, beaucoup gommant ou tout au moins taisent la vérité, parfois jusqu'à utiliser le dénigrement et la calomnie. C'est particulièrement le cas pour les renseignements pseudo-historiques qu'ils fournissent sur la Bible. L'évhémérisme scientifique qui a pour but de démasquer la divinisation de certains hommes à la manière d'une enquête policière, par recoupements et analyses des données archéologiques et des écrits des anciens auteurs, reste pour eux un égarement. Aveuglés par les fables saugrenues de la théorie de l'évolution, ils ne savent pas distinguer la légende du symbole, reconnaître la fiction de la vérité, différencier Ganesh de Jésus. Ils pensent que tous les dieux sont le produit de l'imagination et n'ont pas d'ancêtres humains historiques. On ne peut pas considérer honnêtement leurs déclarations étriquées par leurs conjectures étroites comme de l'Histoire, mais comme de la propagande au service de leur dogme, d'autant plus lorsqu'ils usent de propos diffamatoires gratuits qu'ils appellent « critiques » voire « hautes critiques » envers les renseignements bibliques qui sont invariablement fiables dans leur totalité. L'Histoire officielle contemporaine dans le domaine antique comporte par conséquent de nombreuses et graves erreurs induites par les vues du transformisme. D'ailleurs, les paroles d'un des pères les plus reconnus de l'évolutionnisme, consignées

dix ans après la parution de son best-seller *L'Origine des espèces*, appuient fortuitement notre assertion comme suit : « *Vivrais-je vingt années de plus, et serais-je en état de travailler, comme je modifierais L'Origine, et comme mes idées sur chaque point seraient différentes !*⁷⁶ » tellement l'inconsistance gouverne cette thèse épousée.

Il était nécessaire d'apporter ces longues, mais utiles observations, avant d'aborder le cœur du sujet de cet ouvrage, pour démontrer et justifier pourquoi certaines références et certaines datations antiques proposées dans ce livre ne sont pas celles du consensus dû au système évolutionniste incohérent enseigné dans les établissements scolaires, les encyclopédies et les dictionnaires, mais celles données dans la Bible.

Notes

9. Dans l'ouvrage *La pensée de Dieu*, p. 14, l'hypothèse que le hasard ait produit la vie est considérée comme « *la plus simple* » et « *la moins scientifique* » par le docteur en mathématiques Grichka Bogdanov et son frère jumeau le docteur en physique théorique Igor Bogdanov bien qu'ils adhèrent à l'évolutionnisme tous les deux. Pourquoi cette analyse ? Tout simplement en raison des calculs de probabilités, c'est-à-dire l'étude mathématique des phénomènes et événements caractérisés par le hasard, l'imprévu et l'incertitude. Ainsi, ne serait-ce qu'au regard des grands nombres infinis constituant les rouages de la nature inscrits dans l'infiniment petit de l'ADN par exemple, le hasard ne peut pas déterminer leur encodage extrêmement précis. Ainsi, l'angle d'or^(a), d'où résulte l'équation $2 \pi / \varphi + 1$ pour son angle saillant, constitue les formes spiralées logarithmiques de plantes comme la disposition des graines du tournesol, les fleurons du cœur d'une marguerite ou des écailles de la pomme de pin et de l'ananas. Cet angle est aussi présent dans le règne animal comme la construction spiralée de la coquille des nautilus, ammonites et autres escargots. Cette équation se trouve par conséquent consignée dans certains patrimoines génétiques de la flore et de la faune, mais également impliquée dans le réglage de galaxies spiralées comme notre Voie lactée dans laquelle nous vivons. Comment le hasard

écervelé aurait-il pu avoir le temps et le génie d'élaborer à la fois cette formule de haut niveau et de la codifier dans les structures de l'univers comme dans « *une sorte d'ADN cosmique* » pour reprendre l'expression de l'astrophysicien américain et prix Nobel George Smoot ? Le hasard n'a par conséquent aucune place dans ces réalisations défiant l'entendement humain. Seul un créateur qui n'a pas de commencement ni de fin^(b) reste seul capable d'utiliser et de contrôler parfaitement le monde physique gouvernant tous ces nombres infinis.

^(a) L'équation $2\pi/\varphi + 1$ permet d'établir la valeur de l'angle d'or saillant d'environ 2,4 radians ou 137,5° tandis que son angle rentrant est de $2\pi/\varphi$ soit à peu près 1,94 radian ou 222,5°. Cette formule mathématique emploie deux nombres infinis. Le premier, π (pi en grec), est populaire. Sa valeur approchée est de 3,14, mais en fait, ses décimales sont ordonnées à l'infini. C'est pourquoi pour des calculs plus approfondis, on utilise généralement une valeur moins approximative de 3,141 592 654. De même pour le deuxième, φ (phi en grec), qu'on appelle aussi le nombre d'or. Sa valeur est souvent simplifiée à 1,618 033 989, ce nombre étant également infini. L'homme est ainsi obligé de restreindre les nombres infinis à quelques décimales après la virgule, ce qui engendre des imperfections au niveau de ses calculs qu'on ne retrouve pas dans la nature puisque les opérations la décrivant sont parfaites, sinon l'univers, et donc la vie, ne pourrait pas exister.

Illustrons nos dires en nous servant de la formule universelle $(a/b) (b/a) = 1$. Si a possède comme valeur : 2π et si b possède comme valeur φ cela entraîne que $(a/b) (b/a) = (2\pi/\varphi) (\varphi/2\pi) = 1$; ce qui demeure absolument observable dans la nature, mais pas du tout dans les calculs humains. En effet avec les approximations humaines cela donne : $(a/b) (b/a) = (2\pi/\varphi) (\varphi/2\pi) = (6,383\ 185\ 308 \text{ divisé par } 1,618\ 033\ 989)$ multiplié par $(1,618\ 033\ 989 \text{ divisé par } 6,383\ 185\ 308) = 0,999\ 570\ 156\ 503\ 172$ et non 1. L'erreur est par conséquent de : $1 - 0,999\ 570\ 156\ 503\ 172 = 0,000\ 429\ 834\ 968\ 28$. Ce qui nous aide à conclure que si les réglages hyper précis des constantes régissant les forces à la base des immenses constructions cosmologiques et ceux tout aussi concis de la cohésion des atomes se permettaient ce genre d'écart, l'univers n'aurait jamais vu le jour, – par exemple si la force régissant l'expansion de l'univers appelée : « l'énergie noire » comportait une seule erreur d'un seul chiffre sur 10^{120} *.

Les données de ces constantes sont d'ailleurs présentées avec une marge d'incertitude.

* Voir *La fin du hasard*, p. 274.

(b) Voilà comment la Bible présente Dieu dans ce domaine : « Avant que soient nées les montagnes, et que tu aies créé la terre et l'univers, de toute éternité et pour l'éternité, toi, tu es Dieu », – Psaumes (90 :2), **Bible du Semeur**. Naturellement, cette éternité divine existe bien avant la création de l'univers et de son temps physique unidirectionnel lié à l'espace et, par conséquent, bien avant le réglage des repères célestes du système solaire que sont la lune et le soleil vus de la terre nous donnant la division de notre temps quotidien, mensuel et annuel. Le théoricien cosmologiste évolutionniste britannique Stephen Hawking professe dans son ouvrage, *L'univers dans une coquille de noix*, p. 35 : qu'il « serait absurde de se demander ce qui s'est produit avant ce commencement [...], car de tels temps échapperaient à toute définition ». Il est vrai que d'un point de vue purement matérialiste, le temps physique reste intrinsèquement lié à l'univers, mais force est de reconnaître les preuves indubitables que le cosmos a été préétabli avant le Big Bang, ce dernier marquant le point ultime de son commencement palpable. Cette conception gigantesque a donc été élaborée en dehors et dans un temps que ne peut englober l'univers. Il reste certain que l'utilisation de nombres infinis chiffrant des quantités sans fin de ce programme mathématique préconçu ne peut être maniée que par un être éternel qui transcende parfaitement l'infini inaccessible à l'homme et à sa technologie. D'ailleurs, ce dernier est obligé de bricoler en marge de l'orthodoxie mathématique une « renormalisation » tout humaine afin de supprimer des grandeurs infinies indésirables au sein de quantités finies. – Voir *Une brève histoire du temps*, p. 195 et 196, de Stephen Hawking. 10. *Causeries sur le transformisme*, p. 53. Bien sûr, ce genre de raisonnement évolutionniste laisse la porte grande ouverte au racisme. Ainsi, un des pères de l'évolutionnisme, Charles Darwin écrira dans *La descendance de l'Homme et la sélection sexuelle* (Vol. II, p. 439, trad. Moulinier J.-J., 2^e éd. C. Reinwald et Cie, Suisse, 1873/1874) : « Quiconque a vu un sauvage dans son pays natal n'éprouvera aucune honte à reconnaître que le sang de quelque être inférieur coule dans ses veines ».

11. En général, les spéculations évolutionnistes présentent l'australopithèque comme un hominidé évolué vivant dans la savane, marchant debout, capable de façonner des outils rudimentaires

contondants en brisant pour ce faire des os. Certains évolutionnistes enseignent également que c'était un chasseur chevronné du fait des nombreux ossements d'animaux retrouvés dans des antres caverneux supposés être leurs demeures. Mais il s'est avéré par la suite que ces ossements étaient ceux de carcasses que ramenaient des carnivores dans leurs tanières et que les os brisés pour la fabrication d'armes n'étaient pas le fait de ce singe fossile, mais celui des mâchoires puissantes de ces prédateurs. D'ailleurs, il a été démontré que l'australopithèque était plutôt adapté pour vivre dans la forêt – Voir entre autres à cet effet l'article : *Le jardin d'Éden était-il une forêt ?* Dans *La recherche* n° 259 du 11/1993 (vol. 24, p. 1 286).

12. Les datations sont manifestement arbitraires, car elles varient énormément d'un auteur à l'autre. Pour celle de 600 000 av. n. è. voir l'*Atlas historique*, p. 7 et 9.

13. Voir l'explication nébuleuse de Darwin à ce sujet dans son ouvrage, *L'origine des espèces*, p. 344. En effet, les chaînons intermédiaires manquants sont indispensables pour asseoir sa théorie. Pour pallier le manque total de ces chaînons manquants entre deux espèces supposées transformées de l'une par l'autre, Darwin affirme que la sélection naturelle les aurait exterminés sans répit au cours du temps nécessaire et extrêmement long pour que cette transformation se fasse (*Ibid.*, p. 239). De plus, ces maillons absents auraient été peu nombreux et restreints géographiquement par rapport aux espèces fossiles trouvées. Une autre cause est ajoutée aux précédentes : on n'aurait aucune trace de ces chaînons, car les dépôts géologiques ne se constitueraient que pendant des périodes d'affaissement de terrain, et juste à ces moments propices aux empreintes fossilisées, il n'y aurait que des variétés et très peu, voire pas de mutations d'une espèce en une autre. En fait, les registres fossiles géologiques ne conserveraient que certaines espèces par intermittence, c'est pourquoi on saute directement d'une espèce à une autre, par exemple, du singe à l'homme sans qu'il y ait de singes-hommes. En conséquence, pour un adepte de la thèse, n'importe quel singe, pourvu qu'il ait disparu, peut être une variété ancienne de l'homme, puisque pour les évolutionnistes, une variété est une espèce et une espèce une variété. Ces mutations d'une espèce en une autre requièrent donc des adeptes une foi aveugle afin de croire que cela se soit produit sans preuves. Et cette certitude sans réflexion permet tout. Comme on peut passer d'une variété à une espèce,

de la même manière, on peut passer d'une espèce à une famille, d'une famille à un groupe, d'un groupe à un ordre, d'un ordre à une classe, d'une classe au règne minéral sans avoir besoin d'aucun chaînon manquant comme de singes-batraciens, de batraciens-reptiles, de reptiles-poissons, de poissons-mollusques, de mollusques-cellules. En fait, le darwinisme est une religion philosophique qui se dispense de preuves et requiert une crédulité à toute épreuve, mais certainement pas une science.

14. Le manque de chaînons manquants d'une espèce qui se serait transformée en une autre n'a pas bougé depuis le XIX^e siècle. Les vides sont encore là et rien ne vient les combler bien que les annonces fracassantes et les titres sensationnels presque journaliers au sein de la propagande évolutionniste édictent le contraire. Jacques Monod, disciple de Démocrite, dans le sous-titre marginal, « *paradoxe* » de la *stabilité des espèces* de son ouvrage *Le hasard et la nécessité* (p. 153), fait suite aux observations de Marcellin Boule et est forcé d'admettre que certaines espèces perdurent depuis des centaines de millions d'années sans varier d'un iota d'autant plus que ces datations records sont établies par les évolutionnistes eux-mêmes. Pour un transformiste de sa trempe constater la stabilité constante des espèces contraire à la théorie énoncées par la philosophie des sciences peut « *paraître difficilement explicable sinon quasi paradoxale* » sans en appeler à la téléonomie, c'est-à-dire qu'on est bien obligé de se rendre à l'évidence et de remarquer que les agencements et les prouesses du vivant accomplissent un but et poursuivent un projet mais que cette finalité est due à un principe philosophique aveugle, cependant nécessaire et hasardeux sinon c'est faire appel à un Créateur et accrédi ter la Bible. Un autre problème tracassent les évolutionnistes. Cet obstacle insurmontable c'est la fixité des espèces par leurs moyens de reproduction. Cependant Jacques Monod rétorque dans son sous-titre marginal le « *paradoxe* » de *l'invariance* (p. 38) pour parer à ce coup dur : « *L'invariance paraît en effet dès l'abord constituer une propriété profondément paradoxale, puisque le maintien, la reproduction, la multiplication des structures hautement ordonnées paraissent incompatibles avec le deuxième principe de la thermodynamique.* » Oui, comment les combinaisons moléculaires complexes du vivant ne se désintègre-t-elle pas sous la loi de l'entropie, auteur de désordre ? Là encore intervient la propriété miraculeuse de la téléonomie. Mais ce qu'on oublie chez les évolutionnistes en admettant leur existence

c'est que la stabilité et l'invariance ne produit pas de chaînons manquants.

15. Voir, par exemple, cette profession de foi de Stephen Jay Gould dans *La vie est Belle*, p. 10 et 21.

16. Obstinés ? Le terme serait-il trop exagéré ? – Non. Voici un prototype ci-après. Juste après le sous-titre du site touristique *Andalousie Culture et Histoire > le guide*, nous pouvions lire en 2014 : « Comme en attestent les restes archéologiques de la *culture acheuléenne* – vieux de 700 000 et 400 000 ans –, *la présence d'hominidés en Andalousie* remonte au *Paléolithique inférieur*. Toutefois, la découverte controversée du fossile de l'« *Homme d'Orce* » indiquerait une présence plus antérieure encore ». Où l'on voit que l'évolutionnisme est la science des entêtés. En effet, ce morceau de fossile d'âne andalou ayant mené à la fiction de l'Homme d'Orce conduit par conséquent à la brillante conclusion évolutionniste que des hominidés vivaient là avant le Paléolithique inférieur.

17. Voir *Des scientifiques qui mènent des gens en bateau*, dans Réveillez-vous du 08/01/1994, p. 24 et 25.

18. Nous entendons par « variété » dans le domaine botanique ou animal, plusieurs variantes ou races formant une subdivision capable d'interfécondité avec d'autres variétés au sein d'une même espèce, cette dernière par contre, ne pouvant pas se reproduire avec une autre espèce.

19. Par exemple, afin de mystifier intentionnellement les élèves, un dessin d'une chaîne descendante arbitraire de douze crânes fossiles de reptiles menant soi-disant à ceux de mammifères se trouve dans des manuels scolaires avec une grandeur identique alors qu'en fait, il n'en est rien. En effet, l'échelle les figurant est entièrement faussée pour masquer la variation gigantesque des tailles réelles de ces crânes comme l'illustre la magnifique brochure *Cinq questions à se poser sur l'origine de la vie (lf)*, p. 24.

20. Ainsi le *ramapithèque* daté de 7 à 12 millions d'années, époque de la soi-disant séparation des singes (panidés) et des humains (hominidés), de la fin du miocène évolutionniste, a été l'objet d'un rapprochement avec l'australopithèque et est considéré comme l'ancêtre de l'homme. Pourquoi ? Denys Geraads dans l'*Encyclopædia Universalis* donne doctement cette réponse : « *Car il possède une mâchoire robuste, des canines [...] et un émail épais.* » Voilà une preuve évolutionniste consistante ! Mais en fait, il s'agit tout bonnement d'une mâchoire et denture appartenant à une variété

de nos babouins actuels, c'est pourquoi nombre de transformistes se sont sentis obligés de faire marche arrière.

Prenons un autre exemple. L'Homme de Java constitué à partir de trois molaires et d'un morceau fossilisé de boîte crânienne d'un gibbon géant a été nommé *Pithecanthropus erectus* par l'anatomiste Eugène Dubois qui a découvert ces débris pétrifiés. Ce médecin pensait que c'était une sorte d'hominidé, mais reconnu plus tard son erreur ; ce qui n'empêche nullement les évolutionnistes de le classer inconditionnellement comme une variété de l'*Homo erectus* sous le vocable savant d'*Homo erectus erectus*. Dès lors, si on épure ce scénario de son charabia scientifique : pour les transformistes l'homme descend du gibbon. Nous serions tentés de dire : « Eux, peut-être, mais pas nous ! »

Considérons maintenant l'Homme de Neandertal. Ce dernier, enseignent certains anthropologistes, détient un faciès osseux analogue aux aborigènes d'Australie qui sont nos contemporains et sont simplement des hommes, ce qui n'empêche pas qu'il ait été décrit comme un « *débile mental* » et peint comme « *une sombre brute* ». – (Voir l'article : *L'énigme de Neandertal* par Robert Gelly dans Sciences et Avenir du 04/1992, p. 64 et 66).

Quant à l'Homme de Cro-Magnon ? – Un squelette de n'importe quel quidam occidental. Qu'est-ce qui change ? Le seul bon vouloir évolutionniste qui leur donne un âge vénérable d'homme préhistorique et qui les crayonne mi-homme mi-singe, poilu et voûté.

21. La mythologie évolutionniste a emprunté son scénario aux mythologies grecque et romaine principalement. Le concept courant que l'utilisation des mains ait abouti à l'intelligence humaine en est un exemple. En effet, parlant de « *la vie primordiale de l'homme* » voici ce qu'écrit Diodore de Sicile : « *Partout, le besoin a été le maître de l'homme : il lui enseigne l'usage de sa capacité, de ses mains, de la raison et de l'intelligence, que l'homme possède de préférence à tout animal* » – *Bibliothèque historique*, (liv. I, 8). Cette idée que les mains humaines aient été les vecteurs de l'intelligence de l'homme est développée quatre siècles auparavant par Anaxagore : « *Si le développement de l'être humain dépasse celui des autres animaux, c'est parce que sa station verticale permet à ses mains la préhension des objets* » – Propos cités dans *Les philosophes grecs enseignaient l'évolution*, dans w du 15/08/1978, p. 26.

22. Voici une version propre à la mythologie antique, inspiratrice de la pensée tout à fait actuelle menant à la théorie de l'évolution :

« Voilà ce que nous savons sur l'origine du monde. Les hommes primitifs devaient mener une vie sauvage, se disperser dans les champs, cueillir les herbes et les fruits des arbres qui naissent sans culture. Attaqués par les bêtes féroces, ils sentaient la nécessité de se secourir mutuellement et, réunis par la crainte, ils ne tardaient pas à se familiariser entre eux » – Bibliothèque historique (liv. I, 8), Diodore de Sicile.

23. Se basant toujours sur l'origine de l'homme issu de la génération spontanée novatrice de l'évolutionnisme moderne, Diodore professe : « Leur voix était d'abord inarticulée et confuse ; bientôt ils articulèrent des paroles et, en se représentant les symboles des objets qui frappaient leurs regards, ils formèrent une langue intelligible et propre à exprimer toutes choses » – Ibid.

24. Voir *Origines de l'homme quand la science répète le mythe* par Wiktor Stockowski, dans *La recherche* du 06/1992 (vol. 23, p. 746 à 750).

25. *Les Métamorphoses* (II : 96), Ovide.

26. Genèse (1 : 29,30) : « Dieu dit encore : “Voici que je vous donne toute herbe (c.-à-d. tout végétal) portant de la semence sur la terre, et toutes les plantes ayant en elles-mêmes la semence de leur espèce, pour être votre nourriture, et à tous les animaux de la terre, à tous les oiseaux du ciel, et à tout ce qui se meut sur la terre et en qui est une âme vivante, pour qu'ils aient à manger” » – (V). Ce passage montre à l'évidence que ni les humains ni les animaux ne s'alimentaient d'aliments carnés. D'ailleurs, Ovide nous dévoile une réminiscence de cet Éden biblique ayant cours à son époque en nous dépeignant une scène de vie pastorale antédiluvienne : « Alors, l'oiseau pouvait, sans péril, se jouer dans les airs, le lièvre courait hardiment dans la campagne, le poisson crédule ne venait pas se suspendre à l'hameçon ».

27. *Au commencement étaient les dieux*, p. 85, Jean Bottéro. Aussi Jean-Jacques Glassner précise dans l'avant-propos de son ouvrage *Chroniques mésopotamiennes*, qu'il a suivi la chronologie du consensus actuel le plus vaste en raison des interprétations multiples que l'on peut élaborer des données astronomiques tirées des documents antiques antérieurs au XIII^e siècle av. n. è. – CM, p. 12. En effet, les éclipses proposées par les scribes antiques pour établir des dates incontestées sont imprécises, car elles ne fournissent pas de détails sur leurs configurations, c.-à-d. qu'on ne possède pas parfois la certitude qu'elles soient complètes ou partielles.

28. Voir *La Bible arrachée aux sables*, p. 285, 286. Voir également *L'aventure des manuscrits de la mer morte*, p. 199 où le célèbre professeur de l'université de Harvard, Franck Moore Cross, certifie que, jusqu'à l'époque médiévale, la plupart des copies en hébreu du texte biblique ne comportent en général que des différences mineures.

29. Consulter à cet effet *La prononciation du Nom par Nehemia Gordon* ([radicalreformation.over-blog.com/article-la-prononciation-du-nom-par Nehemia Gordon](http://radicalreformation.over-blog.com/article-la-prononciation-du-nom-par-Nehemia-Gordon)).

30. Beaucoup de traductions ont remplacé le nom de Dieu qui reste *Yehovah* en hébreu (transcrit *Jéhovah* en français courant) par des titres comme « Seigneur », « Éternel » ou « Dieu ». D'autres traducteurs adoptent une déformation de la prononciation du nom divin réduite en deux syllabes (Iavé, Yahvé, Yahweh), ces derniers suivant la leçon qui découle de l'interprétation des propos de Théodoret, évêque de Cyr, que nous développerons plus loin. Ainsi donc, certaines versions emploient la dénomination « Seigneur » en minuscule ou en majuscule à la place du nom divin. Ce qui reste parfois pitoyablement ridicule. En effet, le *Psaume* (110 : 1) émet la prophétie suivante : « *YEHOVAH a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie fait de tes ennemis le marchepied de tes pieds* » – (Bé 2010). Dans cette prophétie *Jéhovah* Dieu s'adresse par anticipation à Jésus-Christ que David appelle « *mon Seigneur* ». Mais en traduisant *Yehovah* par *Seigneur* ou *SEIGNEUR* comme certains le font, voici comment est rendu le début de ce psaume dans la première partie du tableau ci-dessous :

Versions :	Traductions du début du <i>Psaume</i> (110 : 1) :
KJf	<i>Le SEIGNEUR a dit à mon SEIGNEUR</i>
Fi, BP	<i>Le Seigneur (a) dit à mon Seigneur</i>
TOB, AELF	<i>Oracle du SEIGNEUR à mon seigneur</i>

On peut constater que cette manière d'interpréter le nom de Dieu obscurcit totalement la compréhension du texte, car on ne sait plus qui est qui. C'est une volonté de quelques-uns comme la Bible des Peuples qui traduit le tétragramme d'une part par « Seigneur » dans le *Psaume* (110 : 1) et d'autre part « Yahvé » dans le *Psaume* (83 : 18) probablement pour garantir la tradition trinitaire. C'est pourquoi d'autres traductions, pour estomper cette obscurité gênante, jonglent ainsi :

Ca	<i>Parole de Adonai à mon Seigneur</i>
PV	<i>Le SEIGNEUR déclare à mon maître</i>

Un autre précise :

BFC *Déclaration du Seigneur Dieu à mon Seigneur le roi*

D'autres encore gardent « Seigneur » accolé du tétragramme :

NBS *Déclaration du SEIGNEUR (YHWH) à mon seigneur*

Ch *Harangue de Adonai/IHVH à mon Adôn*

Certains remplacent le tétragramme par « Éternel » :

ZK *L'Éternel a dit à mon maître*

Da, DM, Od, Sg, Co, Bé, Sg21, S, BA *L'Éternel a dit à mon Seigneur*

Enfin, les plus consciencieux traduisent plus à la lettre :

Pl *Oracle de Iahvé à mon Seigneur*

PC *Voici l'oracle de Yahweh à mon maître*

Jé Oracle de Yahvé à mon Seigneur

Bé2010 *YEHOVAH a dit à mon Seigneur*

MN *Voici ce que Jéhovah déclare à mon Seigneur*

Considérons également le *Psaume* (83 : 18) énonçant clairement : « *Afin que les hommes puissent savoir que toi seul, dont le nom est JÉHOVAH, es le Très-Haut sur toute la terre* » – **KJf**. Voici comment certaines traductions interprètent le nom de Dieu dans ce passage :

Versions : Traductions du nom de Dieu
dans le *Psaume* (83 : 18) :

MN, AC Jéhovah

KJf JÉHOVAH

Bé2010 YEHOVAH

BP, Jérôme, Yahvé

PC Yahweh

Pl Iahvé

Versions :	Traductions du nom de Dieu dans le <i>Psaume</i> (83 : 18) :
Bé, S, Sg21, Co, ZK, Sg, BA, DM, Od, Da	(l')Éternel
NBS	Seigneur (YHWH)
Ch	Adonāi/IHVH
Ca	Adonāi
TOB, BFC, PV, Fi, AELF	Seigneur

31. En effet, dans la première épître (lettre) de Jean au chapitre 5, verset 7 et 8, le texte original grec dit ceci : οτι τρεις εισιν οι μαρτυροντες το πνευμα και το υδωρ και το αιμα και οι τρεις εις το εν εισιν – (WH) qui se traduit généralement en français comme suit : (7) *Car il y en a trois qui rendent témoignage* : (8) *l'Esprit, l'eau et le sang, et les trois sont d'accord* – (L'A).

Certaines Vulgates tardives, retenues officiellement par l'Église catholique, rendent ainsi ce passage : (7) *Quoniam tres sunt qui testimonium dant* mais ajoutent frauduleusement *in caelo : Pater, Verbum, et Spiritus sanctus ; et hi tres unum sunt*. (8) *Et tres sunt qui testimonium dant in terra* : puis reprennent le texte traduit du grec original : *spiritus, et aqua, et sanguis, et tres unum sunt*.

Les versions **GI**, **Sa**, **DG**, **BJ** et **FI** bénéficiant d'un imprimatur complaisant traduisent ces Vulgates en français sur le fond avec cependant quelques variantes sur la forme : « *Car ils sont trois qui rendent témoignage* » et interpolent donc comme ces Vulgates « *Dans le ciel : le Père, le Verbe et l'Esprit Saint, et ces trois sont une seule chose (ou sont un)*. (8) *Et ils sont trois qui rendent témoignage sur la terre : l'esprit, l'eau et le sang, et ces trois sont une seule chose* ».

KJf traduit cette interpolation comme suit : « *Car il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel : le Père, la Parole, et la Sainte Présence, et ces trois-là sont un. Il y en a aussi trois qui rendent témoignage sur la terre : l'Esprit, l'eau, et le sang, et ces trois-là sont d'accord en un* ».

Bien que **David Martin** et **Ostervald** ne traduisent pas la Vulgate, ils n'en épousent pas moins la conception trinitaire traditionnelle ayant cours au sein de la chrétienté : « *Car il y en a trois (dans le Ciel) qui rendent témoignage : le Père, la Parole, et le Saint-Esprit, et ces trois-là ne sont qu'un* » – (DM). La **Bible de l'épée** aussi : « *Car il y en a trois qui rendent témoignage {dans le ciel : le Père,*

la Parole, et le Saint-Esprit, et ces trois-là sont indivisibles en Jésus.} {Il y en a aussi trois qui rendent témoignage sur la terre : } l'Esprit, l'eau, et le sang, et ces trois-là se rapportent à un seul {Christ} »
– **Bé**. Les accolades ont été placées par cette version pour signaler les interpolations.

Parmi les traducteurs catholiques qui se sont basés sur les textes originaux et qui ont opté pour ne pas insérer cette interpolation frauduleuse, **D. Busy** précise dans sa version, que sa « *traduction étant faite sur le texte grec, les divergences de la Vulgate qui présentent quelque intérêt sont indiquées en note* » et qu'il a été mis « *entre crochets les rares passages d'une authenticité douteuse* » – **Bu** (p. II). Ainsi, nostalgique, il commente dans sa note concernant *1 Jean* (5 : 7 et 8) : « *Les mots entre crochets [sic], qui expriment d'une manière splendide le dogme de la Trinité sont tenus aujourd'hui pour non authentiques* ». Cette vérité ne l'empêche pas de mettre ce passage en référence dans sa table analytique au mot « Trinité », terme qui ne se rencontre pourtant même pas une seule fois dans la Bible.

Dans la même veine, **François Amiot**, pour ces rajouts trinitaires, explique en note : « *Les mots placés entre parenthèses constituent une belle formule du dogme trinitaire, mais font défaut dans la plupart des manuscrits [...] ils sont estimés inauthentiques par la presque unanimité des commentateurs* » – **VB**.

Pus sobre et plus direct, **P.F.-M. Braun** met dans son annotation en bas de page : « *Les mots entre parenthèses n'existent pas dans l'original* » – **BBLM** (p. 220).

Le chanoine **Crampon**, sans préciser ses sources, fait remarquer dans sa note à propos de cette interpolation qu'il a mise entre crochets : « *On ne trouve les mots entre crochets dans aucun manuscrit grec antérieur au XV^e siècle, et dans aucun manuscrit de la Vulgate antérieur au VIII^e* » – **AC**.

Les moines de **Maredsous** annotent : « *Quelques manuscrits seulement, et de date récente, ajoutent...* » puis mentionnent ces additions **Md** (p. 1 381).

Quant à **Osty**, il écrit à propos de cette interpolation dans son apostille : « *Certains manuscrits ajoutent un texte longtemps considéré comme authentique...* » et le signale – (**Os**, p. 2 539/2 540).

Le cardinal **Liénart** fait pareil – **Li** (p. 1 409).

La version protestante des **Sociétés Bibliques**, dans sa note afférente à ce passage, précise : « *Certains manuscrits tardifs, suivis*

par certaines traductions portent... » puis cite ces rajouts – SB (p. 498).

J.N. Darby signale que le texte des Elzévir de 1633 (appelé plus communément « Texte reçu ») a ajouté cette interpolation qu'il cite – Da (p. XXXIII et 190).

La Bible Annotée de Neuchâtel fait ce commentaire édifiant dans la partie de sa note concernant notre sujet :

« Dans le *texte reçu*, la teneur des versets 7 et 8 est accrue par une interpolation célèbre dans l'histoire du texte du Nouveau Testament : « Car il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel : le Père, la Parole et le Saint-Esprit, et ces trois-là sont un. Et il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre : l'Esprit, l'eau et le sang, et ces trois se rapportent à un. »

« Les mots en italique sont inauthentiques [...] »

« Quelques écrivains anciens (Cyprien) ont vu dans *les trois qui rendent témoignage*, une allusion à la Trinité. Cette interprétation, d'abord écrite en marge d'un manuscrit, aura été admise dans le texte par un copiste ignorant.

« Ces paroles ne se trouvent dans aucun manuscrit grec, excepté dans un qui date du seizième siècle, et dans un gréco-latin du quinzième siècle. Elles manquent également dans presque toutes les versions anciennes, dans tous les Pères de l'Église grecque qui auraient eu tant d'intérêt à les produire dans les controverses ariennes, et chez beaucoup d'écrivains de l'Église latine, tels que Tertullien, Hilaire, Ambroise, Augustin, Jérôme. Elles apparaissent pour la première fois vers la fin du cinquième siècle dans des versions latines en Afrique puis, dès le dixième siècle dans les manuscrits de la Vulgate.

« Dans le Nouveau Testament grec imprimé par Érasme, elles ne furent point admises pour les éditions de 1516 et 1519 ; elles ne jouirent de cette faveur que dans l'édition de 1622, d'où elles passèrent dans les éditions de Robert Étienne, de Bèze et des Elzévir, c'est-à-dire dans le *texte reçu* dès lors.

« Luther ne les a jamais acceptées dans sa version allemande et ce ne fut que longtemps après sa mort, en 1581, qu'elles y furent introduites.

« Calvin adopte cette leçon tout en reconnaissant combien elle est contestable, mais le commentaire qu'il en donne montre assez combien elle est peu en harmonie avec la pensée de l'apôtre. Elle l'interrompt, en effet, et cela pour y ajouter une idée dogmatique qui, ici, n'a aucun sens. Enfin, on sait que jamais la doctrine

de la Trinité n'a été formulée de cette manière pendant l'ère apostolique. C'est par ces raisons historiques et exégétiques que tous les critiques de nos jours rejettent du texte la glose qui nous occupe » – BA.

Dans sa note, la **Traduction du Monde Nouveau** donne les précisions instructives suivantes : que les Septante majeures que sont le Codex Sinaiticus (Ⲙ) daté du IV^e siècle, le Codex Alexandrinus (A) daté du V^e siècle, le Codex Vaticanus 1209 (B) daté du IV^e siècle, la Vulgate (Vg) par Jérôme datée du IV^e/V^e siècle ainsi que les versions syriaques telles que les versions Phyloxénienne et Harkléenne (Sy^h) datées du VI^e/VII^e siècle « omettent les mots ajoutés dans les manuscrits postérieurs et dans la Vulgate clémentine » de 1592 – MN (p. 11 à 13 et 1560).

Ainsi, il apparaît, que c'est l'édition de la Vulgate clémentine (Vg^c), dite aussi sixto-clémentine, qui a servi de base officielle pour les traductions vernaculaires soumises à l'approbation papale, où fut placée cette interpolation élaborée pour faire croire que la Bible possédait au moins un passage appuyant la Trinité puisqu'elle en est totalement dénuée, professant même absolument le contraire^(a). Cette supercherie est, de nos jours, complètement dévoilée et montre ainsi toute l'ampleur de la bassesse de l'Église prête à tout pour arriver à ses fins. Seulement voilà, le texte biblique est tel qu'auparavant, comme quoi, tout effort pour altérer ce livre divin est resté, reste et restera à jamais infructueux.

^(a) Voir entre autres les versets explicites suivants :

1) – Jean (14 : 28) : « Vous avez entendu ce que je vous ai dit : Je m'en vais, et je reviens vers vous. Si vous m'aimiez, vous seriez dans la joie puisque je pars vers le Père, car le Père est plus grand que moi » – Li.

2) – 1 Corinthiens (11 : 3) : « Je veux cependant que vous sachiez que le chef de tout homme, c'est le Christ ; le chef de la femme, c'est l'homme ; le chef du Christ, c'est Dieu » – PC.

3) – Ibid. (15 : 28) : « Lorsque toutes choses auront été soumises au Christ alors, lui-même, le Fils, se soumettra à Dieu qui lui aura tout soumis ; ainsi, Dieu régnera parfaitement sur tout » – BFC.

4) – Philippiens (2 : 6) : « Lequel, bien que se trouvant dans la forme de Dieu, n'a pas songé à une usurpation, c'est-à-dire : pour qu'il soit égal à Dieu » – MN.

Comment, à travers ces quatre versets qui présentent Jésus soumis à son Père et Dieu comme étant son chef régissant, plus grand

que lui, peut-il lui être égal au sein d'une Trinité sans utiliser une mauvaise foi criante ?

32. Cf. *Les métamorphoses* – Ovide (I : 5) : « *Le premier âge fut l'âge d'or où [...] les hommes cueillaient les fruits de l'arbousier, la fraise des montagnes, les baies du cornouiller, la mûre attachée aux ronces épineuses, ou ramassaient les glands tombés de l'arbre immense de Jupiter* ». Voir aussi *Les Travaux des Jours*, 60 à 105 d'Hésiode.

33. En effet, le physicien et mathématicien britannique Roger Penrose a calculé les probabilités que posséderait le hasard pour produire la vie sur terre depuis sa création, il y a environ 4 milliards d'années. Ce résultat postule que la chance pour que la vie se soit construite fortuitement sans créateur est de 10 puissance 1 000 ($10^{1\,000}$). Évidemment, déjà en lui-même, ce résultat faramineux constitue une quasi-impossibilité manifeste pour que d'éventuelles potentialités hasardeuses et, de plus, successives ait pu agencer une réalisation aussi ordonnée. Voilà d'ailleurs pourquoi ce résultat est annoncé au conditionnel^(a), car il est infiniment plus grand, ne serait-ce qu'en tenant compte de certains nombres infinis aidant à définir comment sont régis l'univers et la nature. De ces nombres aux décimales ordonnancées sans fin, nous pouvons considérer le nombre d'or (φ)^(b) et Pi (π)^(c) qu'on retrouve dans l'équation : $2\pi/\varphi + 1$ produisant l'angle d'or^(d).

En effet, comment le hasard sans intelligence aurait-il pu concevoir cet agencement parfait constitué de ces nombres décimaux infinis utilisés à des fins physiques impeccables pour réaliser et construire la vie sur terre ? Seul celui qui n'a ni commencement ni fin, qui est *d'éternité en éternité*^(e), décrit comme l'alpha et l'oméga^(f), absolument sans limites dans le temps qu'il transcende, – faculté qui lui permet de manipuler et contrôler n'importe quel infini dans leur entière globalité. Seul cet esprit a pu préétablir ces calculs qui dépassent de très loin l'entendement humain puisque les preuves scientifiques les plus récentes démontrent sans aucune ambiguïté qu'elles ont été formulées et programmées mathématiquement avant le Big Bang. Oui, comment le hasard fortuit aurait-il pu, sans faire intervenir la fiction humaine, insérer ces grands nombres infinis dans l'infiniment petit parmi les milliards d'informations codifiés de l'ADN alors que les meilleurs scientifiques en sont absolument incapables ? Et que dire du réglage au *milliardième de milliardième de milliardième près*^(g) des quatre interactions fondamentales formant les lois édifiant l'univers que sont les interactions faible et forte au niveau de la grandeur

du noyau de l'atome et des interactions de la gravitation et de la force électromagnétique agissant bien au-delà de cette minuscule dimension.

(a) *La pensée de Dieu*, p. 128.

(b) Le nombre d'or Phi (ϕ) est un nombre infini qui résulte de $1 + \text{racine carrée de } 5 \text{ divisé par } 2$ soit approximativement 1,618 033 989.

(c) Le nombre Pi (π) est le nombre infini du rapport de la circonférence d'un cercle par son diamètre (ou de sa superficie par rapport à son rayon au carré). Ce nombre égale approximativement 3,141 592 654.

(d) L'angle d'or découlant de l'équation $2 \pi/\phi + 1$ est donc l'angle saillant d'environ 2.39 996 323 radians* soit en degrés $360/\phi$ ce qui donne à peu près $137^\circ 30'$ moins $1''$ 27,9505 ; les décimales de cette constante étant infinies. Cette formule mathématique se trouve inscrite dans le code génétique de la plupart des plantes. Par exemple les écailles de la pomme de pin ou du fruit de l'ananas sont rangées en spirales logarithmiques parallèles, dites parastiques, qui se croisent (par exemple 13 dans le sens inverse des aiguilles d'une montre et 21 dans le sens des aiguilles d'une montre). Les nombres de ces spirales appartiennent à ceux de la suite de Fibonacci** et sont toujours consécutifs. Cet agencement se construit à partir d'un point central végétatif (le méristème) d'où chaque nouvelle pousse ou organe embryonnaire appelé primordium s'accroît en suivant une succession d'angles d'or. Cette phyllotaxie (foliation) spiralée ingénieuse permet aux feuilles d'être intercalées judicieusement par cet angle de divergence de $137,5^\circ$ environ, dans un minimum d'espace de façon à ne jamais se trouver empilées les unes sur les autres ; disposition élégante qui permet à chacune de bénéficier, sans priver les autres, d'un maximum d'ensoleillement indispensable à la photosynthèse et de récolter la pluie vitale. En employant des nombres arrondis de l'équation $2 \pi/\phi + 1$ comme l'homme limité par le temps et la technologie actuelle est forcément obligé de le faire***, l'angle d'or se trouverait faussé. Alors, les constructions spiralées qu'on retrouve dans la végétation, mais aussi les coquilles et les tissus musculaires de céphalopodes, de gastropodes, de nautilus et autres ammonites ainsi que les galaxies spirales se trouveraient aussi altérées. État d'imperfection qui engendrerait un déséquilibre non seulement pour la beauté manifeste de la création, mais pour la vie même.

* 1 radian = $360^\circ/2\pi$

** La suite de Fibonacci est une suite de nombres entiers commençant par 1 et 2 dont le nombre suivant à ajouter à cette liste est l'addition des deux précédents ($1 + 2 = 3$; $2 + 3 = 5$, etc.) ainsi le début de cette suite est : 1, 2, 3, 5, 8, 13, 21, 34, 55, 89, 144, 233, 377, 610, 987, 1 597, 2 584, 4 181, 6 765, 10 946, 17 711, 28 657, 46 368, 75 025, 121 393, 196 418, 317 811, 514 229, 832 040, etc.

Caractéristiques amusantes de la suite de Fibonacci :

Cette suite de nombres, mis à part les deux premiers, est une suite successive de deux nombres impairs suivis d'un pair.

Le rapport quelconque d'un nombre divisé par le second dans la suite de Fibonacci est égal au rapport du troisième divisé par le second moins un. $= > a/b = c/b - 1$

À l'inverse, le rapport du 3^e par le 2^e est égal au rapport du 1^{er} par le 2^e + 1 $= > c/b = a/b + 1$

En résumé : $a/b = c/b - 1 < = > c/b = a/b + 1$

Les nombres de la suite de Fibonacci déterminent par exemple le nombre de pétales, de capitules et l'agencement spiralé de la plupart des plantes et fleurs. Ainsi, le lys possède 3 pétales, le bouton d'or 5, la sanguinaire 8, le séneçon 13, l'aster 21, la pâquerette 34, etc.

***Stephen Hawking remarque que « *Les mathématiques ne peuvent manier vraiment des nombres infinis* » – *Une brève histoire du temps* (p. 68). Cependant, il faut bien préciser que cette impossibilité est la résultante des mathématiques humaines, car celles constatées dans la nature sont véritablement régies par des nombres sans fin. Sans faire intervenir un être suprême ayant la capacité absolue de surpasser l'infini afin de le manœuvrer, les scientifiques évolutionnistes tournent en rond comme l'image la strophe populaire suivante :

*Je suis un homme de Cro-Magnon,
Je suis un singe ou un poisson,
Sur la Terre en toute saison,
Moi, je tourne en rond, je tourne en rond^(h).*

^(e) Psaume (90 : 2) – Co.

^(f) Voir Apocalypse (Révélation) (1 : 8).

^(g) La pensée de Dieu (p. 293).

^(h) Je suis un homme, Zazie.

34. Voir, par exemple, cette superbe profession de foi scientifique commentée par Stephen Jay Gould, un des pères de la théorie saltationniste, dite encore théorie des sauts ponctués, dans *La vie est Belle* (p. 10 et 21).

35. *Genèse* (1 : 7 et 8) : *Et Dieu se mit à faire l'étendue et à faire une séparation entre les eaux qui devaient être au-dessous de l'étendue et les eaux qui devaient être au-dessus de l'étendue. Et il en fut ainsi. Et Dieu appelait l'étendue Ciel [...]* – MN.

36. À consulter, pour plus de précision, l'article *La datation au carbone 14*, dans g du 22/9/1986.

37. Pour de plus amples informations, nos lecteurs peuvent consulter les dossiers de vulgarisation scientifique bien étayés sur les datations dans les revues bimensuelles g du 08/08/1972 et g du 22/09/1986.

38. *Çatapatha-brahmana* (XI, 1 à 6).

39. Cité dans le sous-titre : *Les philosophes grecs enseignaient l'évolution*, dans w du 15/08/1978, p. 26.

40. *Ibid.*

41. *Bibliothèque historique* (Liv. I, X) – Diodore de Sicile.

42. *Genèse* (1 : 14) – Segond 21.

43. Déjà au XVIII^e siècle, Chateaubriand constate que les lumières pré-évolutionnistes « *ne s'entendent même pas entre eux* » et que ceux « *qui nient le Créateur, ne cessent de se disputer sur les bases de leur néant. Ils ont devant eux un abîme ; pour le combler, il ne leur manque que la pierre du fond, mais ils ne savent où la prendre. De plus, il y a dans l'erreur, un certain vice de nature qui fait que, quand cette erreur n'est pas la nôtre, elle nous choque et nous révolte à l'instant : de là les querelles incessantes des athées* » – *Génie du Christianisme* (vol. I, p. 151 et 152).

44. Toujours Chateaubriand : « *Il y a des athées qui ont l'ingénuité de croire que ce n'est que dans leurs actes qu'on démontre par A + B, et que les pauvres chrétiens sont réduits à l'imagination, pour toute ressource* » – *Ibid.* (p. 481).

45. Voir la postface de *La pensée de Dieu*.

46. *Bibliothèque historique* (Livre I, VII). Julien l'Apostat, adepte incondtionnel de la religion mythologique romaine fait également la même constatation dans son raisonnement ci-après : « *Que te dirais-je encore du Roi-Soleil ? [...]* Il nous accorde toute espèce de vertu en nous envoyant Vénus avec Minerve, et en mettant sous leur sauvegarde la loi qui veut que l'union des deux sexes n'ait

d'autre but que la procréation d'un être semblable. Voilà pourquoi, suivant les périodes solaires, tous les végétaux et tous les animaux tendent à la reproduction d'un être qui leur ressemble » – Sur le Roi Soleil (§15), Julien. Peut-on dire scientifiquement le contraire ?

47. Ces différences morphologiques constatées par Darwin sont uniquement l'aspect et la dimension du bec selon le transformiste convaincu David Quammen dans son article : *Darwin s'est-il trompé ?* dans le numéro de *National Geographic* de novembre 2004, p. 54. À ce propos également, Joël Dolbeault, en parlant du caractère expérimental de la théorie de l'évolution, émet cette réflexion : « *Reste que, pour expliquer telle ou telle évolution particulière, par exemple la taille du bec de certains pinsons, cette théorie peut difficilement assurer que l'hypothèse précisément construite correspond à la réalité historique* » – *Études V, Revue de Culture Contemporaine* de mars 2013, sous la rubrique : *Livres, Sciences*, (p. 414). En effet, s'appuyer exclusivement sur la taille d'un organe comme preuve irréfutable de la transformation d'une espèce en une autre reste une hypothèse non seulement invérifiable par l'expérience, mais aussi une véritable conjecture et pourtant, cette supposition sans base scientifique sert de méthode pour asseoir la théorie. Les théoriciens de la théorie de l'évolution se servent pareillement de la résistance des microbes aux antibiotiques comme attestation. Cependant, un staphylocoque doré résistant à la pénicilline, à la méticilline ou autre vancomycine reste un staphylocoque doré. Mitridate VI Eupator, craignant fort d'être empoisonné, s'immunisa contre des poisons en en ingurgitant des doses de plus en plus fortes d'où le verbe « mithridatiser ». Si on suit l'argumentation évolutionniste sur la mithridatisation microbienne, Mitridate serait donc une autre espèce d'homme, un mutant. Ainsi, la gent évolutionniste se base sur plusieurs variétés au sein d'une espèce pour déclamer la transformation d'une espèce en une autre. Cela reste bien entendu une spéculation non convaincante ni scientifique ni logique.

48. *2 Chroniques* (26 : 16 à 23).

49. Nous n'avons pas dit « l'homosexualité », mais « la perversion homosexuelle ». Nous ne prêchons en aucun cas l'homophobie qui ressemble comme deux gouttes d'eau à l'intolérance exécrée du nationalisme et du racisme.

50. *Genèse* (3 : 1 à 5) : « *Or, le serpent était la plus prudente de toutes les bêtes sauvages des champs qu'avait faites Jéhovah Dieu. Et il se mit à dire à la femme : "Est-ce vrai que Dieu a dit*

que vous ne devez pas manger de tout arbre du jardin ?” Mais la femme dit au serpent : “Du fruit des arbres du jardin, pouvons manger. Mais quant à [manger] du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : “Vous ne devez pas en manger, non, vous ne devez pas y toucher, afin que vous ne mouriez pas”. Cependant, le serpent dit à la femme : “Vous ne mourrez pas du tout. Car Dieu sait que, le jour même où vous en mangerez, vos yeux ne manqueront pas de s'ouvrir et, à coup sûr, vous serez comme Dieu, connaissant le bon et le mauvais.” » – MN.

51. Job (1 : 9 à 11) : « Mais Satan répondit à Jéhovah et dit : “Est-ce pour rien que Job a craint Dieu ? N'as-tu pas toi-même élevé une haie autour de lui, autour de sa maison et autour de tout ce qui est à lui à la ronde ? L'œuvre de ses mains, tu l'as bénie, et son bétail s'est répandu sur la terre. Mais, pour changer, avance ta main, s'il te plaît, et touche à tout ce qui est à lui [et vois] s'il ne te maudit pas à ta face.” » – MN.

Job (2 : 4) : « Satan répondit à Jéhovah et dit : “Peau pour peau ! L'homme donne ce qu'il possède pour conserver sa vie.” » – AC

Apocalypse (12 : 10) : « Et j'entendis une voix forte dans le ciel, disant : “C'est maintenant qu'est accompli le salut de notre Dieu, et sa puissance, et son règne, et la puissance de son Christ, parce qu'il a été précipité, l'accusateur de nos frères, qui les accusait devant notre Dieu jour et nuit.” » – GL.

52. Psaume (37 : 11) : « Les humbles posséderont la terre et jouiront d'une paix sans menaces » – BP.

Psaume (37 : 29) : « Les justes posséderont la terre et toujours l'habiteront » – Li.

Matthieu (5 : 5) : « Heureux ceux qui sont humbles, car Dieu leur donnera la terre en héritage » – S.

53. « Le plus célèbre livre du monde : la Bible » : Titre du chapitre commençant l'histoire des Israélites dans l'ouvrage scolaire de 6^e, *Histoire, l'Antiquité, l'Orient, Grèce, Rome* (p. 42) ; voir aussi la TOB, *Préface*, paragraphe 1, le *Guinness World Records 2003* (p. 196), ainsi que la *Bible déchiffrée*. Le mensuel *Consolation* n° 73 d'octobre 1938 relate qu'en pleine Allemagne nazie, un journal à fort tirage adressa un courrier ayant valeur d'enquête à des intellectuels des deux sexes connus comme étant de grands lettrés pour savoir quels 70 livres ils emporteraient au cas où ils iraient vivre sur une île déserte. La Bible vint largement en tête

du palmarès au grand dam du pouvoir hitlérien en place – Cité dans *Les témoins de Jéhovah face à Hitler* (p. 209), éd. Albin Michel.

54. Muhammad Hamidullah définit ainsi l'office que d'autres traduisent par prière dans sa note à propos de la sourate 2, verset 3 : « *L'Office. Ici, non pas la prière seulement, mais l'Office, prière liturgique comportant des invocations, des cérémonies, des gestes et des attitudes définis* ». L'islamologue Denise Masson, quant à elle précise dans son annotation : « *Al çalā est la prière obligatoire dont la Tradition a fixé, par la suite, les rites ; elle se distingue de l'invocation spontanée* » D'ailleurs, en turc, *namaz* a pour sens cette prière rituelle, traditionnelle, caractérisée par des automatismes légiférés tandis que *dua* exprime la prière libre dénuée de rites qui vient du cœur de tout un chacun.

55. Matthieu au chapitre 6, verset 7 de son évangile rapporte pourtant le commandement sans détour de Jésus : « *Et quand vous priez, n'usez pas de vaines redites, comme ceux des nations, car ils s'imaginent qu'ils seront exaucés en parlant beaucoup* » – **Da**.

56. *Zekaria* (12 : 1) – **MN**.

57. Les versets suivants des Écritures montrent sans ambages que Satan est le maître de l'ordre des choses actuel. *Jean* (14 : 30) : « *Je ne parlerai plus beaucoup avec vous, car le dominateur de ce monde vient. Il n'a aucun pouvoir sur moi* » – **BFC**.

1 Jean (5 : 19) : « *Nous savons que nous sommes de Dieu, mais le monde tout entier gît sous l'empire du Mauvais* » – **TOB**.

2 Corinthiens (4 : 4) : « *[] le dieu de ce système de choses a aveuglé l'intelligence des incrédules pour que la lumière de la glorieuse bonne nouvelle concernant le Christ, qui est l'image de Dieu, ne puisse percer* » – **MN**.

Oui, nous pouvons constater la puissance des vérités bibliques qui enseignent que Satan est le chef de cet ordre de choses mondial. Par exemple, Vincent Fournier, dont le nom de scène est Alice Cooper, relate dans une interview qu'au cours d'une séance de spiritisme, un esprit « *m'a promis, à moi et à mon groupe de musique, la gloire, la domination mondiale dans la musique rock et la richesse en abondance* ». L'apôtre Matthieu relate dans son évangile* que Satan proposa la même chose à Jésus-Christ, mais à une échelle bien supérieure, pour un seul acte d'adoration envers sa présomptueuse et hautaine personne.

**Matthieu* (4 : 8 et 9) : « *Le Diable l'emmena encore sur une montagne extraordinairement haute et lui montra tous les royaumes du monde*

et leur gloire, et il lui dit : “Toutes ces choses, je te les donnerai si tu tombes et fais un acte d’adoration pour moi.” » – MN.

58. La lettre aux Galates au chapitre 5, verset 20, donne une liste des fruits pernicieux de la chair dont le chrétien doit s’écarter. Dans cette suite d’actes immoraux se trouve le mot grec original Φαρμακία ou Φαρμαχία (*Pharmakia*) qui veut dire « usage de drogues, de médicaments, de remèdes ou bien, empoisonnement, ensorcellement dus à l’absorption de breuvage magique ». La même racine a donné Φαρμαχομαντις (*pharmakhantis*) qui signifie « sorcier ou devin usant de drogues pour parvenir à connaître l’avenir ».

Considérons différentes traductions à propos de ce terme Φαρμακία (*Pharmakia*) en *Galates* (5 : 20) :

Int : *druggery*

Nwt^{cgs} : *practice of spiritism* (pratique du spiritisme)

AC, Fi : maléfices

MN : spiritisme

Od, Bé : enchantements

EBR : *enchantment* (charme, enchantement)

Os, Ch, PV, Syn, NBS, ASB, KJ, DR (plur.) : sorcellerie

Jé, VB, Sg, Li, S, Da, TOB, Bu, BFC, Co, Sg21, PC, BA, AR : magie

Sa, Gl, DG, BJ, Da (sing.) : empoisonnements

NTB : sortilèges

BP : mauvais sort

Vg : *veneficia* de *veneficium* (Traduction en français : empoisonnement par philtre magique, ou également drogue, poison, magie, sorcellerie, maléfice, sortilège).

De nos jours, l’utilisation d’alcool et de drogues, dont le tabac, est toujours utilisée dans la pratique du spiritisme. Cette méthode permet aux sorciers, devins, médiums et autres marabouts, d’être dans un état second pour faciliter la tâche des démons qui consiste à inspirer, voire à posséder, momentanément leurs intermédiaires humains. Illustrons nos dires par deux exemples. Au Brésil, un jeune Français contacta un sorcier vaudou pour qu’il lui dévoile son soi-disant destin. Celui-ci se mit à boire derechef une bouteille de rhum tout en fumant un gros cigare, faisant rougir au maximum son extrémité incandescente par l’engloutissement, à un rythme effrayant, de grandes bouffées de fumée

avant de tomber en transes médiumniques, puis déclara spasmodiquement au jeune Européen un avenir qui ne s'est d'ailleurs pas réalisé. Également au Sénégal, en Casamance, dans la banlieue de Ziguinchor, en plein après-midi, un marabout gambien, baragouinant un mauvais anglais, fut interrogé par un couple de touristes curieux de connaître leur avenir. Après de brèves négociations pécuniaires, il se mit à ingurgiter de copieuses rasades d'alcool de palme en arrosant de temps en temps une affreuse idole fripée ressemblant comme deux gouttes d'eau à une réduction de tête ébouriffée au fond de sa case. Soudainement, il se mit à parler en un français châtié, sans accent, donnant des détails étonnamment précis sur le déroulement de batailles napoléoniennes, tout en affirmant qu'il avait été un officier oculaire y participant, comme si cela avait été vécu hier. Par contre, l'avenir révélé au jeune couple qui devait soi-disant vivre une idylle charmante et durable se solda par une séparation douloureuse et définitive.

59. Par exemple, dans la chanson *Stairway to Heaven* (Escalier menant au Ciel) produite par le groupe *Led Zippelin* les messages subliminaux : *I've got to live for Satan* (Je dois vivre pour Satan) et *My sweet Satan, no other made a path* (Mon doux Satan, nul autre ne trace une voie) peuvent s'entendre en faisant tourner leur disque à rebours. Pareillement, dans la chanson *When Electricity Came to Arkansas* du groupe de musique *Black Oak Arkansas* le martèlement *Satan, Satan, Satan, he is god, he is god, he is god* (il est dieu) réitéré plusieurs fois peut être décelé avec le même procédé d'audition à rebours. Ces deux exemples sont loin d'être exhaustifs, mais sont cités pour donner des preuves vérifiables du bien-fondé de nos arguments.

60. *Op. cit.* Le terme araméen *abba* signifie « père » ou « papa », comme *baba* en turc moderne englobe ces deux derniers termes ainsi que leur sens intrinsèque de respect filial ou de familiarité affectueuse. De ce mot ont été formés les mots français, abbé et abbesse, en anglais : *abbot, abbess*, en italien : *abate, abbadesa*, en espagnol : *abad*, en allemand : *Abt, Äbtissin*, du latin : *abbas, abbattissa*. Les ecclésiastiques se sont approprié ce titre honorifique. Cette façon de faire perdure encore aujourd'hui. N'appelle-t-on pas le pape, le Saint-Père ou le prêtre paroissial et le curé « mon père », malgré l'injonction formelle de Jésus-Christ^(a) stipulant que seul Dieu pouvait avoir droit à ce qualificatif religieux ?

^(a) *Matthieu*, chapitre 23, verset 9 : « N'appellez personne sur terre votre père, vous n'en avez qu'un, Dieu votre Père » – PB.

61. « En effet, vous n'avez pas reçu un esprit d'esclavage, qui ramène à la crainte, mais vous avez reçu un Esprit d'adoption filiale, par lequel nous crions : Abba Père ! » – Romains (8 : 15) – NBS.

« Oui, vous êtes vraiment ses enfants. La preuve, c'est que Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, l'Esprit qui nous fait dire : "Abba ! Père !" » – Galates (4 : 6), PV.

62. Voir à cet effet : *Le rock 'n' Roll, Viol de la conscience par les messages subliminaux*, Jean-Paul Régimbal, éd. Croisade, Genève, 1983.

63. *Quand frappent les esprits*, Géo n° 127, 09/1989, p. 136.

64. Voir cette erreur courante dans *L'évolution : une théorie en crise*, p. 23, Mickaël Danton.

65. *Les Métamorphoses* (I : § 7).

66. Exode (4 : 25) : « Finalement Tsippora prit un silex, trancha le prépuce de son fils et lui fit toucher ses pieds, puis elle dit : "C'est parce que tu es pour moi un époux de sang." » – MN.

67. Josué (5 : 2 et 3) – AC.

Pendant la période de la guerre civile de succession relatée en 2 Samuel entre les partisans de David et ceux d'Ish-Boshet, fils de Saül, qui se situe entre les dates de 1077 à 1070, Abner, le chef de l'armée saülienne, propose un combat singulier entre douze de ses jeunes champions et douze de ceux de David. Les vingt-quatre s'entretuent avec des glaives de pierre, c'est pourquoi on appellera désormais ce lieu Helkath-Hatsourim* qui signifie : « *Champ des Couteaux de silex* » – (v. note in MN). Dans le même ordre d'idée, la Bible annotée (BA) traduit : « *champ des lames* », et Crampon (AC) précise dans sa note : « *champ des tranchants ou des lames tranchantes* ». Après correction du texte massorétique, certains biblistes proposent de traduire : « *champ (ou parcelle) des flancs (ou des côtés)* ». Ce serait une « conjecture » selon la note d'Osty et Trinquet afférente à ce passage. Pour ajouter à ce point de vue partagé, notons que la transcription de la massore avec les points-voyelles הֶלְקַת הַצִּיּוּרִים (Helqath Hatsurim) veut dire mot à mot : « *parcelle (helqath) les (ha) rochers (tsourim)* ». Certains traduisent par conséquent : « *champ des rocs* » ou « *champ des rochers* ». Mais le nom de ce lieu est aussitôt dénommé par un groupe de mots en rapport avec le combat tragique des 24 jeunes Israélites. Il évoque non des rochers quelconques, mais bien des éclats de roche tranchants qui servaient de lames acérées emmanchées sur le même modèle que les dagues de silex fabriquées

par Josué pour circonscire le peuple. Ainsi, sous le règne du roi David à Hébrôn, il apparaît qu'au XI^e av. n. è., l'usage d'épées de pierre avait encore cours, de quoi alimenter la thèse évolutionniste en dépôts de silex soi-disant préhistoriques !

* 2 Samuel (2 : 16) : « *Alors, chacun, saisissant son adversaire par la tête, lui passa son épée par le flanc, et ils tombèrent tous ensemble ; et ce lieu-là fut appelé Helkath-Hatsurim ; il est près de Gabaon* » – KJf.

68. *Bibliothèque historique* (livre I, VIII).

69. *Histoire naturelle* (livre 5, VIII, 3).

70. *Genèse* (19 : 30).

71. *Ibid.* (23 : 19).

72. *Juges* (6 : 2) – PV.

73. 1 Samuel (13 : 6).

74. *Ibid.* (22 : 1 à 4).

75. *Hébreux* (11 : 38).

76. *L'autobiographie* (p. 9), Charles Darwin. Cet ouvrage a été spécialement publié par ce savant évolutionniste pour le léguer à ses enfants. Dans cette œuvre, il a porté à leur attention le fait qu'il était absolument invraisemblable de « *concevoir cet univers immense et merveilleux, comprenant l'homme avec sa capacité de voir loin dans le passé et vers l'avenir, comme le résultat d'une nécessité ou d'un hasard aveugles. Une telle réflexion me pousse à considérer une Cause Première ayant un esprit intelligent, analogue, à un certain degré, à celui de l'homme ; et je peux être qualifié de déiste* ». Il est bien entendu que cette pensée honnête et intelligente est une horreur pour l'évolutionnisme qui s'efforce soigneusement de cacher cette hérésie inconvenante au grand public. Ainsi, la descendance héritière de Charles Darwin a gommé minutieusement, entre autres, ce passage inconcommodant la théorie consensuelle dans les premières éditions de cet ouvrage – voir l'article « *Un aveu de Darwin* » dans g du 8 juillet 1986, p. 29.

LIVRE DEUXIÈME
LA MIGRATION DES DIEUX

AVERTISSEMENT

Hormis les sources bibliques, cet ouvrage contiendra probablement des erreurs malgré la vigilance apportée pour extirper le vrai du faux. Ces méprises restent dues à l'imperfection inhérente à tout à chacun, mais aussi au fait que nous sommes obligés de nous appuyer sur des éléments fournis au sein d'indications profanes. Alors, bien que quelquefois il puisse s'être glissé de fausses données, elles ne le seront que dans le détail et n'infirment en rien la trame essentielle démontrant l'origine et l'universalité du paganisme. Ce livre peut surprendre au niveau des dates et concepts énoncés parce qu'il n'étaie en rien les conclusions erronées tirées du système chronologique et historique actuel découlant de la croyance sans réserve en la théorie de l'évolution et son corollaire, la volonté affichée de ne considérer bêtement les Écritures autrement que comme une fable. C'est pourquoi on trouvera nombre de notes et références en cascade ayant conclu aux raisonnements proposés afin que le lecteur puisse vérifier nos dires et se forger une opinion qui lui soit propre quant à notre ouvrage.

LA MIGRATION DES DIEUX

Koush enfante Nimrod,
le premier à dominer le monde⁷⁷

Étymologiquement Nemrod, traduction française de l'hébreu *Nimrod*, signifie « rebelle ». Ce qualificatif lui va comme un gant puisque ce premier monarque de l'histoire humaine se révolte contre l'ordre établi de structure patriarcale qui prévaut dans les tous premiers temps postdiluviens. En effet, le patriarche exerce la double fonction de prêtre et de chef de famille. Le premier est à l'évidence Noé, puis par la suite, sa lignée constituée de ses trois fils : Sem, Cham et Japhet. Nemrod appartient à la quatrième génération après le déluge. Il est le petit-fils de Cham, et le fils de Koush. Après 2269 avant notre ère, Nemrod va imposer, par la force militaire, aidé par son charisme de chef totalitaire, la toute première royauté nonobstant le système patriarcal conservé des temps prédiluviens par Noé et ses trois fils. Ce nouvel ordre de choses coexistera désormais avec le système patriarcal plus familial et libéral qu'il évincera par la suite. Tout en se dressant contre le patriarcat, Nemrod est aussi décrit dans la Bible comme un remarquable chasseur, puissant et résolument opposé à Jéhovah. D'ailleurs, ce constat devint proverbial au moins jusqu'au temps de Moïse au XVI^e siècle avant notre ère⁷⁸. Nemrod, tout en étant un habile traqueur d'animaux sauvages est aussi un redoutable chasseur

d'hommes, un guerrier sans état d'âme. Son empire, avant de s'étendre, commence tout d'abord à Babylone⁷⁹, la première ville créée dont il devient l'autorité toute-puissante, supervisant les travaux de construction, malgré l'injonction de Dieu donnée à l'humanité, pour son propre bien, de se disperser sur toute la terre⁸⁰. L'obéissance à cette recommandation bienveillante aurait évité aux humains de s'entasser dans des zones urbaines et de connaître les tristes déboires liés à ce mode de vie où chaque besoin vital se paie⁸¹, entraînant la misère et la promiscuité, vecteurs d'épidémies, d'exaspération et de souffrances.

L'humanité postdiluvienne se trouve donc divisée en deux désormais – non seulement à l'échelon de la structure sociale, mais aussi au niveau de la religion. D'un côté, le système de choses patriarcal, monothéiste, attaché aux commandements de Dieu, et l'autre, géré par un régime politique impérial qui instaurera un culte polythéiste. Nouvelle conception basée sur la vénération de la personnalité régnante. En l'occurrence, Nemrod le premier roi, adoré comme un héros divin, un dieu assimilé au Messie promis par Dieu dans le livre de la Genèse⁸² dès l'aube de l'humanité, et au puissant astre rayonnant du jour, donnant chaleur et lumière, c'est-à-dire le soleil. Par la suite, ses successeurs accapareront ces emblèmes chacun s'autoproclamant une incarnation de ce rebelle devenu un dieu défunt pour bénéficier de cette androlâtrie glorieuse à leurs goûts, aidés par un clergé opportuniste, gourmand de privilèges et nanti de pouvoir. Babylone est donc le foyer premier du paganisme. Le nom sémitique de cette antique mégapole, Babel (héb. *Bavèl*), vient du verbe hébreu *balal*, c'est-à-dire littéralement « confondre » – le sens donné dans les Écritures est donc « confusion ». Les habitants d'Akkad considéraient Babylone comme le centre de la terre et de l'univers où régnait leur dieu Mardouk, avatar de Nemrod idolâtré. En conséquence, pour enlever la connotation biblique négative rappelant l'échec de la construction de l'édifice principal (la tour de Babel) due à la confusion orchestrée par Jéhovah au sein de leur capitale en confondant les langages, les Akkadiens postulèrent

que l'étymologie du nom de leur cité signifiait *Bab-ilou* (lit. « Porte [de] dieu »), homonyme de Babel. La majorité des assyriologues actuels ne reconnaissent pas les données de la Bible bien qu'ils sachent que *Bab-ilou* provient d'un terme antérieur : *Babal*, qu'ils attribuent à un peuple antérieur à Sumer puisque le nom originel de Babylone s'écrit en cunéiforme par les logogrammes sumériens *Ka-dingir-ra-ki* (*Ka* : « porte », *dingir* : « dieu », *ra* : « de » et *ki* : déterminatif d'une ville) signifiant de la sorte « Ville de la porte de dieu » que les Babyloniens sémites transcrivirent d'ailleurs *Tin-tir-ki* sur nombre de tablettes cunéiformes. Le vaste rayonnement religieux de Babylone perdure encore aujourd'hui sous son surnom biblique de « Babylone la Grande »⁸³ alors même que cette ville désertée n'est plus que décombres dévastés au sein des sables du désert mésopotamien comme l'avaient annoncé prophétiquement les Écritures au VIII^e siècle avant notre ère⁸⁴.

Car quiconque prétend se hisser contre la volonté divine en souhaitant reconstruire Babylone échoue lamentablement et, de plus, accélère sa ruine. Alexandre le Grand fut de ceux-là. Il voulait faire de Babylone sa capitale orientale. En conséquence, il ordonna de démanteler les temples et palais prestigieux afin de les rebâtir, mais il mourut, foudroyé par le paludisme, à 32 ans, sans avoir eu le temps de mener à bien son projet de rénovation, laissant derrière lui ses chantiers en plan. Par la suite, un de ses quatre successeurs, le général Séleucus I^{er} Nicator, premier fondateur de la dynastie séleucide, se servit des matériaux de récupération entreposés par le jeune conquérant Macédonien intrépide, dès lors occis par la malaria, pour ériger sa capitale au nom de sa propre gloire : Séleucie sur les bords du Tigre. Le site de Babylone, désaffecté après la destruction des canaux d'irrigation des cultures l'avoisinant par les Scythes au II^e siècle, fut recouvert par l'oubli et des dunes de sable jusqu'au XIX^e siècle. Seul le souvenir de son nom ne s'éteignit pas grâce surtout aux références bibliques qui en font mention.

Plus près de nous, de 1979 à 2003, le dictateur irakien, Saddam Hussein, veut à son tour braver la prophétie

biblique. Pour sa propagande personnelle, il désire relever Babylone de ses ruines pour en faire le centre politique de l'Irak, se considérant, avec une vanité démesurée, comme l'incarnation moderne du grand empereur babylonien Nabuchodonosor II. À l'instar de ce dernier monarque prétentieux, il fait inscrire son nom sur les fondations de son palais colossal érigé en haut d'une colline artificielle ainsi que sur les fondations des restaurations partielles des murailles et de certains monuments antiques. Mais après la deuxième guerre du Golfe menée par le puissant empire anglo-américain, il est condamné à mort en 2006 pour ses crimes contre l'humanité trois ans après son arrestation, laissant Babylone aux fouilles endémiques, désordonnées et cupides des pillards d'antiquités. Auparavant, de 2003 à 2004 les armées américaines et leurs alliés accélèrent les dégradations sur une aire d'environ 150 hectares au beau milieu du site de cette ancienne mégapole illustre. En effet, les membres du génie militaire construisent un vaste hélicoptère, creusent des tranchées à la pelleuse et exécutent des travaux de terrassement au bulldozer pour l'installation de bâtiments de logistique et de baraquements provisoires afin de loger une garnison d'à peu près 2 000 soldats. De ce camp, les jeeps, les camions, les blindés et autres véhicules chenillés se taillent des routes et empruntent même la voie processionnelle pavée y constituant de larges et profondes ornières. Dorénavant cette cité immense, ancienne gloire de l'Orient, ressemble à un vaste gruyère lunaire désertique. Les détracteurs de la Bible sont mis au défi. Qui peut rebâtir Babylone afin de démontrer que les prophéties des Écritures ne sont pas dignes de foi ? Personne !

Les historiens sont unanimes sur ce sujet : les dieux assyriens sont les mêmes que les dieux babyloniens, mis à part quelques particularités propres aux deux civilisations tel Assour, le dieu trin et guerrier protecteur qui a légué son nom à l'Assyrie et à la ville éponyme d'Assour (maintenant Qual' at Sherquat en Irak). Ce dieu Assour est facilement identifié comme l'ancêtre divinisé des Assyriens. Il est le deuxième fils de Sem, nous apprend le livre de la Genèse⁸⁵.

Cet aïeul divinisé est représenté par un disque solaire ailé, figure symbolique qu'on retrouvera chez les Perses zoroastriens⁸⁶, chez les Égyptiens et les Romains. La Bible relate également que les villes de Ninive et Kalah⁸⁷ ont été bâties par Nemrod. D'ailleurs, cette dernière sera rebaptisée Nimroud, en l'honneur de son premier bâtisseur, par le cruel et vantard monarque assyrien Assournasirpal. Ninive, capitale de l'Assyrie, signifie « la maison de Ninus », le nom de ce dernier personnage se trouvant être un éponyme de Ninive⁸⁸. Ninus est par conséquent un autre patronyme de Nemrod. Assimilation déduite en particulier des écrits historiques grecs de Diodore de Sicile qui présente ce monarque comme le bâtisseur de cette ville bien que certains linguistes modernes ne voient plus prosaïquement dans l'idéogramme cunéiforme du nom de cette mégapole antique la caractérisant que « la maison du poisson ». Dès lors, il n'est pas étonnant que la Babylonie et l'Assyrie aient une très grande majorité de leurs dieux en commun puisque leurs métropoles respectives furent fondées par ce tout premier empereur, en mésentente tenace avec Dieu, à la fois prestigieux et belliqueux de l'Histoire⁸⁹.

*
* *

Au sein du paganisme, il est courant qu'un premier dieu, cumulant des fonctions ou des attributs distincts, arrive à posséder, au cours du temps, un double de sa personne, une image nouvelle reflétant sa deuxième propriété parfois très différente de sa représentation initiale. Cette nouvelle caractéristique engendrera, au fil du temps, un dieu autre que lui-même, tant par le nom que par ses traits symboliques. Macrobe, dans les *Saturnales*, fait état de ce constat en nous révélant que Virgile « a montré que les divers attributs du même dieu devaient être considérés comme autant de divinités⁹⁰ ». Puis, plus loin, il ajoute cette constatation pertinente : « Or, il n'est pas surprenant que deux effets gémînés soient célébrés sous divers noms puisque nous savons que, par un procédé contraire, on attribue à d'autres dieux

une double puissance et un double nom à l'égard d'une même chose ».

Le premier humain divinisé est sans nul doute Nemrod. Chaque aspect de ses actions sera sacré puis consacré⁹¹ par la tradition mythologique. On verra Nemrod rebelle, Nemrod chasseur⁹², Nemrod guerrier⁹³, Nemrod cavalier⁹⁴, Nemrod dompteur de bêtes sauvages, Nemrod viril, Nemrod fort, Nemrod bâtisseur, Nemrod roi terrestre, Nemrod vantard, Nemrod buveur de vin et débauché, Nemrod roi-soleil, Nemrod dieu, Nemrod spirite, Nemrod tué, Nemrod messie, Nemrod ressuscité, etc. par la légende flatteuse et théologique. Ses titres deviendront des noms. Ces noms des dieux. Ces dieux partis en exil, hors de Mésopotamie, engendreront d'autres dieux, d'autres légendes, d'autres mythes. Pour l'historien non égaré par les errements induits par la croyance en la théorie de l'évolution, le retour en arrière du présent vers le passé reste quelquefois possible à travers les écrits antiques disponibles et l'archéologie. Il peut s'engager à rebours sur la route sinueuse de la migration des principaux dieux païens dont certains ont encore pignon sur rue de nos jours. Que résulte-t-il de cette démarche ? Les croyances du paganisme, malgré leurs multiplicités apparentes, sont universelles. Elles ont le même patron extraterrestre, père du mensonge, ennemi de la Vérité, Satan le Diable. Celui-ci plagie des données bibliques et les incorpore dans les fables mythologiques. Le fabuleux, mais aussi l'avidité, le pouvoir, l'hypocrisie, le meurtre et la fourberie constituent leurs ossatures. Il n'y a que leurs formes, leurs rites, leurs mystères qui varient quant à leurs aspects en surface, mais elles ont leurs fondements en commun et leur source première se retrouve très souvent dans la Mésopotamie antique. D'ailleurs, n'appelle-t-on pas communément cette région le berceau de la civilisation ? Si cela reste vrai pour différents caractères ayant marqué la base de notre civilisation, pourquoi ne le serait-il pas pour les religions ? Oui, c'est là qu'il faut puiser pour retrouver le départ du paganisme international, en s'aidant de l'archéologie, tout en restant prudents comme des serpents quant à l'interprétation parfois rédhibitoire

produite par certains historiens et suivre le guide historique et fiable qu'est la Bible, ce livre hors du commun qui procure le tracé sûr, menant à la clarté réelle des faits.

Lorsque le paganisme babylonien arrive en Grèce avec Yavân, l'ancêtre des Ioniens⁹⁵, et ses descendants, une cosmogonie enrichie de contes fabuleux se constitue au fil des ans. Les Muses inspirent l'aède grec Hésiode⁹⁶ pour écrire son ouvrage connu sous le nom de *Théogonie*. Ces divinités susurrent à ce poète : « *Nous, nous savons dire des mensonges qui ressemblent à du vrai*⁹⁷ ». Avec de telles conseillères facétieuses dans l'art de la menterie, il ne faut pas s'étonner que la mythologie grecque ait été brodée de légendes décousues au fil des siècles. Les dieux et déesses se sont vu attribuer de nouveaux attributs et de nouvelles sagas, s'écartant de plus en plus des personnages historiques qu'ils étaient censés incarner au début. Nous avons l'exemple du fils aîné de Noé, Japhet, père de Yavân, qui se transcrit *Iapétos* comme le révèle la Septante. Dans la mythologie, on le retrouve après une pérégrination cosmogonique comme le rejeton du ciel (Ouranos) et de la terre (Gê)⁹⁸, relégué en compagnie de Cronos dans le Tartare⁹⁹.

Quand Jules César envahit la Gaule, les divinités majeures gauloises et germaniques qu'il rencontre au fur et à mesure de ses conquêtes ne le dépaysent nullement. Dans son livre la *Guerre des Gaules*, il ne les nomme pas avec leurs vocables gaulois, mais donne à leur place, le plus naturellement du monde, le nom des dieux romains correspondants. Pour ce proconsul romain, il est évident qu'ils sont pratiquement identiques et pense d'ailleurs que les Gaulois « *possèdent de ses dieux à peu près la même conception que les autres nations*¹⁰⁰ ». Cette citation antique montre toute l'universalité des divinités ancestrales malgré leur pluralité, tant au niveau de leurs attributs que de leur culte quant au fond, bien que la forme, c'est-à-dire leurs représentations physiques, les contes fabuleux originels les célébrant et leurs rites inhérents, puisse avoir été modifiée au fur et à mesure que le temps et les événements se soient écoulés. Ces variations ont été induites aussi en raison des lieux géographiques

ainsi que leurs corollaires, la faune et la flore, où se sont établis les différents peuples après la diaspora post-babylonienne. Ainsi, les Gaulois n'avaient pas de représentations anthropomorphiques de leurs divinités lors du pillage de Delphes, au début du troisième siècle avant notre ère, mais par la suite, s'inspirant de la statuaire gréco-romaine, ils imitèrent cette façon de faire.

Dans la même veine, Jean-Louis Brunnaux, analysant les dires de l'historien Tacite (58 – vers 120), résume ainsi les vues de ce sénateur romain : pour les « ... *Gaulois, Bretons et Germains : leurs dieux, finalement, sont semblables et sont honorés de la même manière*¹⁰¹ ». De plus, Tacite, à l'instar de César, assimile les divinités germaniques aux divinités romaines : « *Parmi les dieux, le principal objet de leur culte est Mercure, auquel ils croient devoir, certains jours, immoler des victimes humaines. Ils apaisent Hercule et Mars par des offrandes moins barbares. Une partie des Suèves sacrifie aussi à Isis*¹⁰² ».

Il n'est plus à démontrer que les divinités romaines, à l'instar des divinités assyro-babyloniennes, se confondent avec celles des Grecs. D'ailleurs, nombre de dictionnaires de la mythologie romaine traitent en même temps de celle des Grecs et vice-versa. Il est vrai que des différences existent, mais elles restent une minorité dans leur ensemble. Ainsi, puisque les dieux dans toutes les nations antiques sont, dans leur grande majorité, similaires, cela prouve sans équivoque aucune leurs origines communes. Nous verrons qu'elles sont issues de Babylone.

Au V^e siècle avant notre ère, dans son ouvrage *L'Enquête*, l'historien grec Hérodote relate des anecdotes sur les dieux phéniciens, arabes, libyens, babyloniens, assyriens et égyptiens. De la même manière, il identifie tous ces dieux étrangers aux dieux grecs sans difficulté, comme César pour les dieux celtes ou Tacite pour les dieux germaniques. La migration des divinités apparaît récurrente dans les écrits d'Hérodote. Parlant des coutumes de ces peuples, il fait remarquer que les Perses ont emprunté, notamment aux Assyriens

et aux Arabes, le culte dédié à « *l'Aphrodite Céleste* », que cette déesse a pour nom Mylitta chez les Assyriens et Alilat chez les Arabes, mais qu'eux-mêmes la nomment Mitra¹⁰³. Mis à part des variantes sur la trame biographique des divinités selon les régions, sur des détails concernant les traditions, les offices cultuels et les mythes, le fond reste identique, seuls les noms changent. C'est d'ailleurs l'opinion d'Hérodote qui nous fait remarquer, en comparant les cultes d'Osiris et de Dionysos, qu'ils ne peuvent pas avoir de « *ressemblance fortuite*¹⁰⁴ ». Pour lui, suivant la pensée grecque de son époque, presque tous leurs dieux viennent d'Égypte et des barbares, c'est-à-dire de l'étranger. Au même siècle, Ctésias, le médecin grec de Cyrus, puis d'Artaxerxès II, assimile lui aussi les divinités étrangères avec celles des Grecs¹⁰⁵.

Au II^e siècle de notre ère, l'écrivain satirique grec, Lucien de Samosate, décrit la même conception qui avait cours aux jours d'Hérodote. Elle ne semble pas avoir pris une ride en faisant remarquer que « *Les premiers hommes de la terre qui ont eu connaissance des dieux, qui ont construit des temples et des autels, puis ont convoqué des foules pour des cérémonies religieuses sont, dit-on, les Égyptiens* ». Cette affirmation montre le grand rayonnement de la culture égyptienne à l'aube de l'humanité postdiluvienne. Les Grecs, dans leur ensemble, faisaient remonter l'origine de leur théogonie d'Égypte, mais également de Mésopotamie.

En effet, les écrits de Jamblique l'attestent. Ce philosophe mystique grec néo-platonicien de la fin du III^e siècle et du début du IV^e, dans son traité *Sur les mystères*, démontre explicitement que les divinités gréco-romaines, adulées dans l'Empire romain, ont une origine antérieure à la naissance même de ces nations et rappelle à cette fin, à ses lecteurs, qu'elles proviennent d'Orient puis qu'elles ont été transférées en Occident et qu'elles ont, de ce fait, la même identité. Voilà pourquoi ses contemporains emploient dans leur culte des théonymes étrangers, c'est-à-dire le nom des divinités dans la langue du pays exportateur, pour désigner leurs propres dieux : « *Mais pourquoi révérons-nous, parmi les signes, ceux qui sont barbares plutôt que ceux qui appartiennent à la langue*

de chacun ? ... Pour les peuples sacrés, comme les Assyriens¹⁰⁶ et les Égyptiens... nous pensons... qu'il faut présenter aux dieux les formules générales de prière dans la langue qui leur est apparentée. Les langues de ce genre sont les premières et les plus anciennes ; ceux qui ont transmis les premiers noms liés aux dieux nous les ont livrés en les mêlant à leur propre langue considérée comme la langue qui est propre et adaptée à ces noms...¹⁰⁷ ».

Pareillement, le livre *Hällrisningar i gränsbygd*¹⁰⁸ suédois fait constater que le Sud scandinave se trouvait dans un territoire englobant l'Europe entière ainsi qu'une grande partie de l'Asie où ses habitants possédaient une culture et une grande majorité de dieux semblables si ce n'est sous des noms différents, propres à leur langue.

Autant les mêmes divinités sont nommées différemment suivant les pays où elles ont échoué, autant nous avons des preuves supplémentaires que les langues, comme le relate la Bible ont été totalement confondues, tant sur le plan du vocabulaire que de la syntaxe et de la grammaire. Certains philologues émettent l'idée formulée au XIX^e siècle qu'il y aurait eu une langue-mère unique, mais le contraire est vérifié. Effectivement, quiconque étudie un tant soit peu les langues originales anciennes, beaucoup plus complexes que les langues modernes issues d'elles, et les compare est obligé de se ranger à l'évidence. Aucune racine, aucun vocable, aucune analogie grammaticale ne peuvent raisonnablement produire une règle amenant à une parenté commune. Mis à part les quelques syntaxes et mots empruntés à une autre source linguistique voisine, souvent gauchis par la prononciation, ou les langues adoptées de gré ou de force suivant les vicissitudes de l'Histoire, les différentes langues-mères n'ont pas de base commune entre elles, ce qui amène donc l'humanité à avoir des façons différentes de penser puisque nous pensons en utilisant des mots ordonnés selon des règles grammaticales propres à chaque langage. Oui, il y a des fossés abyssaux entre les groupes de langues, qu'elles soient caucasiennes, sino-tibétaines, altaïques, dravidiennes, indo-européennes, papoues, basques, bourouchaskis,

austriques, sémitiques, nigéro-congolaises, ouraliennes, nilo-sahariennes etc. De plus, aucune langue n'est primitive, autrement dit inférieure en complexité comparée à une autre. Mais où trouve-t-on les plus vieux fossiles linguistiques, c'est-à-dire les plus anciens écrits conservés ? Dans les plaines mésopotamiennes, foyer d'où l'humanité, parlant soudainement des langues totalement étrangères en tout de l'une par rapport à l'autre, se fractionna et s'essaima en diverses nations, nous enseigne la Bible¹⁰⁹.

*
* *

L'art iconographique catholique dans l'Empire romain a pour base première la statuaire et la peinture romaine païenne. L'architecture des églises et des cathédrales s'inspire entre autres de l'agencement des lieux de culte du dieu Mithra qui était honoré dans des grottes dans tout l'Empire romain, car suivant la légende, c'est dans l'une d'elles que ce dieu solaire serait né. Selon certains historiens, cette légende viendrait des catholiques romains lorsqu'ils ont remplacé Mithra par Jésus-Christ au III^e siècle de notre ère. Alors, ils auraient fait naître ce dernier également dans une grotte pour coller à la tradition païenne. Quoi qu'il en soit, les édifices religieux catholiques reposent souvent sur d'anciens sanctuaires consacrés à des divinités païennes comme le fera plus tard l'islam. Au paganisme seront empruntés les angelots (Amours romains), le port d'habits sacerdotaux comprenant la mitre et le pallium, la crosse, les signes du zodiaque, l'hostie ronde, l'auréole et le limbe, la tonsure circulaire moniale (ces quatre derniers symboles venant du culte solaire) et d'autres emblèmes religieux. C'est pourquoi les académiciens lexicographes de langue française, pour illustrer ce fait, devraient introduire deux termes nouveaux qu'on ne trouve malheureusement pas dans nos dictionnaires français. Voici : souvent, les historiens parlent improprement de christianisation¹¹⁰ lorsqu'ils veulent exprimer que les membres du clergé catholique ont imposé leurs propres mythes dans les nouvelles régions tombées

dans leur giron en recourant à l'astuce ou en employant la force. Puisque ces mythes faisant partie du panthéon traditionnel catholique proviennent de fables régionales ou nationales du paganisme universel après qu'elles aient été adaptées et maquillées par des conceptions du moment, il faudrait donc employer plus justement le terme de « catholicisation ». Il en va de même avec le verbe christianiser où, pour la même raison, il serait nécessaire d'employer avec une précision plus nette le verbe « catholiciser ». Parce que autant il y a de différences de définition entre les deux mots, catholicisme et christianisme, autant il y en a entre christianiser et catholiciser, et entre christianisation et catholicisation. Effectivement, il y a un gouffre ! Le catholicisme étant la résultante de la catéchèse intrinsèque à l'Église catholique romaine post-apostolique¹¹¹, tandis que le christianisme découle de l'enseignement de Jésus-Christ consigné dans les Évangiles, et du reste des écrits bibliques grecs appelés communément Nouveau Testament, composés lors de la période apostolique. L'un géré par une autorité hiérarchique pyramidale d'ecclésiastiques ayant à leur tête un pape devenu infaillible au XIX^e siècle, et l'autre, une congrégation d'héritiers spirituels du Christ, tous frères¹¹² et donc, sans clergé ni prêtrise (Jésus étant le seul prêtre, c'est-à-dire le seul médiateur entre Dieu et les hommes¹¹³), certes encadrée par un collège d'apôtres auquel seront adjoints plus tard des anciens tels que Jacques, le demi-frère de Jésus. Le catholicisme s'appuie sur des conceptions en vogue, philosophiques, humaines et personnelles, élaborées par les premiers Pères de l'Église, alors que le christianisme se maintient purement sur la seule autorité de la Bible inspirée par Dieu¹¹⁴. « *Cela tient à ce que la papauté n'est pas d'accord avec l'évangile*¹¹⁵ », résumait Victor Hugo.

Historiquement donc, la véritable christianisation s'est produite à partir de 29, au commencement du ministère de Jésus, jusqu'au décès du dernier des douze apôtres, en l'occurrence Jean, à la fin du premier siècle de notre ère. Par la suite, les pères de l'Église, plus ou moins apostats et hérétiques vis-à-vis des enseignements bibliques,

ont élaboré un syncrétisme théologique, entremêlant des concepts philosophiques grecs à la jeune religion chrétienne. On peut alors parler du début de la catholicisation lorsque l'on prend en compte les ajouts des nouvelles vues religieuses retenues officiellement lors des conciles œcuméniques dont le premier s'est tenu en 325 à Nicée (aujourd'hui Iznik, en Turquie). Rappelons pour mémoire que ce premier concile a été patronné par le *pontifex maximus*, c'est-à-dire le chef religieux suprême de l'époque, alors en place, adorateur fervent de Zeus et du dieu-soleil, Constantin 1^{er}, cumulant également les fonctions d'empereur de Rome. Il est aussi intéressant de retenir que les Églises orthodoxes fondées après 1054, date du schisme entre Rome et Byzance, ont conservé dans leur dogme les ratifications des dix premiers conciles œcuméniques. Quant aux protestants, plus soucieux de retrouver les premiers enseignements chrétiens, ils n'adopteront que les trois premiers, faisant à leurs yeux, un compromis moins grand. C'est pourquoi, dans l'ensemble de la chrétienté, on peut relever certaines croyances extrabibliques, apostates communes comme la Trinité, l'adoration de la croix, la crucifixion du Christ, la non-mention superstitieuse du nom de Dieu, la célébration de Noël, l'immortalité de l'âme, le don des langues non aboli, l'institution d'un clergé, l'immixtion dans les affaires politiques, patriotiques et militaires, la croyance au destin, etc.¹¹⁶ D'ailleurs, pour peindre sous un vernis romantique ce constat effarant, les propos suivants de Chateaubriand, apologiste assuré de la religion catholique, sont criants de réalité vis-à-vis de la politique religieuse de l'Église : « *Ce que les beaux génies de la Grèce ont trouvé par un dernier effort de raison s'enseigne publiquement aux carrefours de nos cités, et le manœuvre peut acheter, pour quelques deniers, dans le catéchisme de ses enfants, les secrets les plus sublimes des sectes antiques*¹¹⁷ ». Combien ces paroles montrent avec une puissante vérité que ce n'est pas les Écritures saintes qui sont inculquées aux ouailles catholiques, mais des croyances ravivées de la mythologie universelle tirant son origine première de Babylone ! Nous comprenons sans peine

pourquoi le titre de « Babylone la Grande » est décerné dans le livre de l'Apocalypse à l'empire mondial de la religion puisant ses enseignements et agissements au sein même du paganisme. Voilà pourquoi Dieu va mettre au cœur de ses amants politiques et de ses partenaires commerciaux, aveuglés par son charme trompeur de prostituée sa volonté de détruire à jamais cette engeance malfaisante¹¹⁸. Déjà, l'homme, Jésus-Christ, par son seul enseignement adopté par ses disciples, a donné un coup mortel, dès le premier siècle, à cette mythologie universelle – religion construite sous le patronage de Satan et son premier messie humain Nemrod. Cette religion ô combien païenne s'est relevée péniblement de ses cendres grâce, en grande partie, à la chrétienté pendant le temps de l'apostasie prophétisée, mais elle arrive à sa fin dernière, c'est pourquoi la Parole de Dieu, par l'intermédiaire de l'apôtre Jean, dans l'Apocalypse, nous dit : « *Et j'entendis une autre voix qui venait du ciel et disait : « Sortez d'elle, ô mon peuple, pour ne pas vous rendre complices de ses péchés et pour n'être pas atteints par les plaies qui vont la frapper*¹¹⁹ ».

Notes

77. Genèse (10 : 8), BNT. La Bible de Jérusalem, quant à elle, traduit : « *Kush engendra Nemrod, le premier potentat sur la terre* ». Dans le même sens, les moines de Maredsous ont choisi le terme « despote » à la place de « potentat », tandis que la Bible à l'Épée considère Nemrod comme le fondateur de la fausse religion universelle en traduisant : « *Et Cush engendra Nimrod (le Rebelle), qui commença à être le grand Souverain Pontife de la terre* ». Cela reste une traduction très libre bien que des preuves historiques solides montrent qu'en effet, Nemrod fut à la fois roi et grand-prêtre, s'inspirant en cela du système patriarcal, et la première figure instigatrice de la religion babylonienne qui inondera le monde de ses concepts païens.

78. Genèse (10 : 9) : « *Il fut un puissant agresseur contre YEHOUAH. C'est pour cela qu'on dit : Comme Nimrod, puissant agresseur contre YEHOUAH* » – BÉ 2010.

79. Genèse (10 : 10) : « Sa domination s'étendit, au début, sur Babylone, Arrach, Achad et Chalanné au pays de Sennaar » – **PC**.

80. Dieu recommande à Noé dans Genèse (9 : 1) : « Alors, Dieu bénit Noé et ses enfants, et Il leur dit : Croissez et multipliez-vous, et remplissez la terre » – **Fi**. Ici, le Créateur répète cette directive qu'il a initialement adressée à Adam en Genèse (1 : 28) : « Et Dieu les bénit, et il leur dit : Croissez et multipliez-vous, remplissez la terre, et assujettissez-la, et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux (volatiles) du ciel et sur tous les animaux qui se remuent sur la terre » – **V**.

81. Dans les *Lamentations*, au chapitre 5, verset 4, le prophète Jérémie, bien que ce ne soit pas son but premier, montre un trait indésirable de la vie urbaine qui perdure encore de nos jours : « Notre eau, nous la buvons à prix d'argent et n'obtenons du bois qu'en payant » – **VB**.

82. Genèse (3 : 15) : « Je susciterai l'hostilité entre toi-même et la femme, entre ta descendance et sa descendance. Celle-ci t'écrasera la tête, et toi, tu lui écraseras le talon » – **S**.

83. Apocalypse ou Révélation (17 : 3) : « L'ange m'enleva en esprit et me conduisit au désert. Là, j'ai vu une femme assise sur une bête couleur écarlate, qui avait sept têtes et dix cornes, toutes couvertes de titres qui sont autant d'insultes à Dieu » – **BP**. Cette cavalière désinvolte chevauchant les forces politiques inféodées à Satan se trouve être Babylone la Grande. Cette identification est révélée dans les versets suivants : « Cette femme était habillée de pourpre et d'écarlate et parée d'or, de pierres précieuses et de perles. Elle tenait dans sa main une coupe d'or remplie d'abominations et des souillures de sa prostitution. Sur son front était écrit un nom, un mystère : "Babylone la grande, la mère des prostituées et des abominations de la terre" » – Apocalypse (17 : 4, 5), **Sg21**. Un autre passage inspiré nous divulgue que la femme symbolique en question est une mégapole : « Et la femme que tu as vue, c'est la grande ville qui a la royauté sur les rois de la terre » – Apocalypse (17 : 18), **Os**.

La Bible à l'épée interprète cette mégapole comme étant Jérusalem tandis qu'Osty formule dans sa note que c'est Rome. Mais l'élucidation du mystère de ce nom ne peut être plus claire, car le verset 5, comme nous venons de le voir, révèle que c'est tout simplement Babylone. Les intellectuels catholiques, pour donner du poids à leur spéculation comme quoi Babylone serait une métaphore désignant Rome, professent que l'apôtre Pierre a été le premier pape ayant

subi le martyre dans cette ville. Pourtant, cet apôtre démontre sans équivoque possible qu'il a écrit sa première épître de Babylone^(a). Par conséquent donc, il n'a jamais mis les pieds dans la capitale de l'Empire romain comme le voudrait la tradition^(b). Pourtant, cette dernière fable a réussi à polluer même les conceptions profanes et protestantes sur ce sujet. En effet, bien que les protestants ne reconnaissent pas la papauté, Fernand Faivre, dans ses annotations de la version Segond avalise l'opinion générale que, Babylone, au chapitre 17, verset 18 de l'*Apocalypse*, reste une allégorie définissant Rome^(c). Quant à la chute de Babylone qui serait soi-disant Rome, voici l'interprétation catholique que donne le *Dictionnaire de la Bible*, p. 1 204 : « *C'est le martyre de Pierre et celui de Paul qui feront de la "mère des fornications" la ville sainte de la chrétienté* ». Tout d'abord, rappelons que le supplice de Pierre a eu lieu historiquement à Babylone. De plus, comment les martyres de deux êtres humains, fussent-ils deux apôtres imminents, auraient-ils pu transformer une ville débauchée en une ville sainte si ce n'est que dans les rêves brumeux d'intellectuels amis de la mystification ? D'autre part, le scandale de la banque Ambrosiano, en 1982, où étaient fortement impliquées la mafia et la loge P2 (*Propaganda Due*) et la banque du Vatican, dont l'apothéose fut orchestrée par la mort suspecte du pape Jean-Paul I^{er}, a-t-il une odeur de sainteté^(d) ? Le pape assassin et pédophile Alexandre VI, organisateur d'orgies sexuelles, entiché, à l'âge de 58 ans, d'une gamine qui en a quinze, en l'engrossant, détient-il aussi un parfum de pureté ?

(a) Voir *1 Pierre* (5 : 13).

(b) Consulter à ce propos la note 111, p. 122.

(c) Voir *FF* (p. 405), et dans le même ordre d'idées le *Nouveau dictionnaire biblique* (p. 77, col. 2).

(d) Voir *Le pape doit mourir, Enquête sur la mort suspecte de Jean-Paul I^{er}*.

Babylone signifiant « Confusion », Babylone la Grande signifie en un sens « *La grande confusion* ». Cette cité antique est l'essence mère de la mythologie universelle et, par conséquent, l'inspiratrice de tous les mythes, légendes et déviations religieux actuels. Ceux-ci demeurent extrêmement confus à l'image de la mythologie de la Babylonie dont ils sont issus. La Vérité est simple et abordable. Les méandres mensongers restent abscons et ténébreux. Babylone la Grande est reine de l'Empire mondial de la fausse religion comprenant l'évolutionnisme bien que ce culte fier, mais renégat, cherche désespérément à répudier sa génitrice qui lui fait

honte. Oui, Babylone la Grande possède un royaume qui exerce sa puissance sur les dirigeants de la terre. Quel état n'est pas influencé par elle ? Aucun ! Même les états laïques comme la Turquie qui rémunère ses imams comme des fonctionnaires, et comme la France qui rénove ses églises, laissant l'usufruit de ces bâtiments lui appartenant, selon la loi de 1905, aux ecclésiastiques pour pratiquer leurs cultes et fêtes. Ce pays va même jusqu'à financer les célébrations religieuses comme Noël avec les deniers publics jusque dans les établissements scolaires. Car n'est-ce pas aux seuls fidèles de s'acquitter de ces coûts et de leur gestion ?

84. Voici une des prophéties concernant la désolation éternelle de Babylone énoncée par inspiration par le prophète Isaïe au VIII^e siècle avant notre ère : « *Je vais leur susciter des ennemis, les Mèdes, ces gens indifférents à l'argent et qui font fi de l'or, dit le Seigneur. Leurs flèches abattent les jeunes gens ; ils n'épargnent pas les nouveau-nés, ils sont sans pitié pour les enfants* ». Babylone, joyau de l'empire, fière parure des Babyloniens, subira le bouleversement que Dieu a infligé jadis à Sodome et à Gomorrhe. Pour toujours, Babylone restera dépeuplée, de siècle en siècle, inhabitée. Même les nomades n'y dresseront pas leur tente, même les bergers n'y feront pas de halte. Mais les chats sauvages y auront leur gîte, et les hiboux hanteront ses maisons. Les autruches y feront leur demeure et les boucs y danseront. Les hyènes trouveront un abri dans les châteaux de la ville, et les chacals dans ses palais d'agrément. Le moment est proche, il arrive, Babylone n'aura pas un seul jour de sursis » – Isaïe (13 : 17 à 22) **BFC**.

85. Genèse (10 : 22).

86. Voir *La migration des symboles* (p. 119).

87. Genèse (10 : 11, 12).

88. Ninive se dit : *Nineveh* en akkadien, *Ninua* ou *Ninuwa* en Syriac, *Ninwe* en araméen, *נינוה* (*Nīnawē*) en hébreu, *Nīnewa* en Kurde, *Nainava* en Persan, *Ninova* en Turc, *Naynuwa* en arabe, *Nivoç* (*Ninos*) en grec et *Ninus* ou *Nineve* en latin.

89. D'ailleurs, l'Assyrie est présentée comme le « pays de Nemrod » en Michée (5 : 6a) : « Grâce à leurs armes, ils imposeront leur pouvoir à la terre d'Assyrie, pays de Nemrod... » – **BFC**.

90. *Les Saturnales* (chap. XVII) – Macrobe.

91. Ainsi, un hymne dédié à Mardouk, bâtisseur de Babylone (par conséquent assimilé à Nemrod)^(a), déclare : « *Sîn est ton essence divine, An est ta caractéristique royale, Adad est ta puissance,*

le sage Enki est ta perspicacité^(b) ». Cet hymne montre que les dieux Sîn, An, Adad et Enki sont en fait des caractères déterminant Mardouk. Mardouk est donc présenté comme le créateur, mais aussi comme le dieu-univers dans son entier^(c). Les autres divinités, Sîn, le dieu-lune, An le dieu-ciel, Adad, le dieu-tonnerre et Enki, le dieu-eau-douce ne sont que des parties de lui-même. On pourrait comparer ces dieux inférieurs à différents éléments du corps de Mardouk. D'autre part, Sîn, c'est Nannar, comme Mardouk^(d), maître du destin. An est le justicier suprême tel Mardouk. Adad, c'est Tesub^(e), celui qui nomme les prêtres et les rois^(f) à l'instar de Mardouk. Enfin, Enki forme le destin, même fonction particulière que Mardouk^(d).

^(a) Voir *Genèse* (10 : 9 et 10) où il est montré les caractéristiques de Nemrod en tant que roi, ce monarque étant considéré également comme un grand bâtisseur (entre autres de Babylone et de la tour de Babel). Voir *Histoire ancienne des Juifs* (IV, p. 15 et 16) – Flavius Josèphe et *it* (vol I, p. 251).

^(b) Voir le *Petit Larousse des mythologies du monde* (p. 28).

^(c) On retrouve cette conception dans la thèse qui a encore cours de nos jours présentant Dieu comme omniprésent, c'est-à-dire qu'il est partout à la fois. Bien sûr, cette profession de foi n'est pas biblique puisqu'il est dit que « le ciel des cieux », c'est-à-dire l'univers, ne peut le contenir et qu'il a un lieu d'habitation propre. *1 Rois* (8 : 27), *2 Chroniques* (2 : 6) et *Isaïe* (40 : 22).

^(d) Dans la cosmogonie mésopotamienne, Mardouk s'empare des tablettes du destin.

^(e) Tesub est assimilé à Adad (*Haddou*), et ce dernier à Baal, autre avatar de Mardouk. Comme Mardouk et Baal, il porte la massue et l'emblème de sa force puissante est le taureau représenté sur son couvre-chef par deux cornes de bovins – (V. *Larousse des mythologies du monde* [p. 145], *Nouveau dictionnaire Biblique*, [p. 200] et la célèbre « stèle de Baal au foudre » exposée au musée du Louvre).

^(f) Ceux qui étaient à la tête d'une ville portaient le titre de roi dans l'Antiquité, même vassaux d'un autre roi. Par exemple Belshatsar, le fils du roi régnant Nabonide est qualifié de roi en *Daniel* (7 : 1). Ainsi les souverains des villes de Sodome, de Gomorrhe, de Béla et d'Adma sont désignés comme des rois en *Genèse* (14 : 8 et 9) qui relate : « Alors, le roi de Sodome se mit en marche, ainsi que le roi de Gomorrhe, le roi d'Adma, le roi de Tseboyim et le roi de Béla (c'est-à-dire de Tsoar), et ils se rangèrent en bataille contre eux ».

dans la basse Plaine de Siddim, contre Kedorlaomer roi d'Élam, Tidal roi de Goyim, Amraphel roi de Shinéar et Ariok roi d'Ellasar ; quatre rois contre les cinq » – MN.

92. Sous son caractère de chasseur, Nemrod massacrant les bêtes féroces dangereuses pour l'homme et confinant son peuple à l'intérieur de cités entourées d'enceintes fortifiées et crénelées en tant que Nemrod-bâtitseur^(a), mettant ainsi ses sujets hors d'atteinte d'ennemis éventuels ou des grands carnassiers, deviendra Nemrod-protecteur. Rappelons ce danger potentiel lorsque Dieu dit à Moïse, en parlant de la conquête de Canaan en Deutéronome au chapitre 7, verset 22 : « *Jéhovah, ton Dieu chassera peu à peu ces nations devant toi ; tu ne pourras pas les exterminer promptement, de peur que les bêtes sauvages ne se multiplient devant toi.* » – AC. Ces paroles sont édictées en 1473 avant notre ère. Nemrod, lui, est connu en tant que chasseur et bâtisseur pendant la période comprise entre 2269 et 2030 av. n. è., intervalle où le langage universel fut confondu par Dieu lors de la construction de la tour de Babel^(b). Si Jéhovah met en garde le peuple israélite plus de cinq siècles après l'époque de Nemrod de se prémunir de la multiplication des animaux néfastes, combien plus ce problème devait être plus développé du temps du premier potentat de l'Histoire.

^(a) En Phénicie, un des avatars de Baal, lui-même image de Nemrod, se nomme Melqart, patron divin de la ville fortifiée de Tyr, qui signifie « Roi de la ville ou Roi des remparts » – (ns, p. 147).

^(b) V. Genèse (10 : 25) : « *Éber eut deux fils : le premier s'appelait Péleg "Division", parce que, à l'époque où il vécut, la population de la terre se divisa* » – BFC. Péleg vécut de 2269 à 2030 av. n. è.

Il est logique de penser que Nemrod et ses compagnons d'armes se fabriquèrent des coiffures effrayantes avec les dépouilles des animaux féroces et puissants qu'ils abattaient. Comme les Peaux-Rouges qui arboraient des parures à cornes de bison, certains portent celles du taureau sauvage, d'autres la fourrure et la tête du lion ou du léopard qui symboliseront leur puissance et leur férocité. À leur ceinture, ils arborent les têtes des vaincus décapités pour terrifier les foules. Domptant le cheval, leurs contemporains affolés verront des bêtes extraordinaires, des centaures fougueux portant le carquois, lorsqu'ainsi montés, ils attaqueront les foules terrorisées. Comme les drogues hallucinogènes font partie intégrante des cultes à mystères polythéistes, beaucoup sans doute, dans les visions que ces substances procurent, en voyant des humains ainsi déguisés, crurent voir des êtres fabuleux réels,

des dieux puissants, mi-hommes, mi-animaux qui peuplent le paganisme.

93. La déduction que Nemrod chasseur soit aussi Nemrod guerrier est une conception évidente dans l'Antiquité. Les fresques assyriennes représentant des scènes de chasse et de guerres cruelles le prouvent ; ces boucheries innombrables étant liées au culte rendu à leurs divinités. Nous pouvons également considérer ce qu'écrivit le précepteur grec du grand guerrier Alexandre le Grand, Aristote, pour qui les esclaves sont une race inférieure comparable aux animaux : « *La guerre est en quelque sorte un moyen légitime d'acquérir des esclaves, puisqu'elle comporte cette chasse que l'on doit donner aux bêtes fauves et aux hommes qui, nés pour obéir, refusent de s'y soumettre...* » – (*La Politique* [I, 1, 2] cité dans *Histoire, L'Antiquité : Orient, Grèce, Rome* [p. 98].

94. Le centaure est une figure marquante de l'astrologie sous la forme du Sagittaire qui reste un centaure-archer guerrier et chasseur. Nous savons qu'en raison de l'apostasie du catholicisme, la mythologie a survécu, cachée en son sein, à la blessure mortelle infligée par le véritable christianisme grâce à la prédication de Jésus et de ses premiers disciples au premier siècle^[a]. En conséquence, il est intéressant de relever sur un porche de la basilique de la place Saint-Marc à Venise une scène de chasse où un centaure combat un dragon qui, rappelons-le, symbolise le grand serpent, Satan le Diable^[b]. Sous ce trait mythologique païen de chasseur messianique luttant contre ce reptile néfaste, le centaure devient une figure de proue messianique. Cela nous rapproche du premier messie païen, Nemrod sous sa forme de cavalier. Le centaure se trouve ainsi assimilé, dans l'imagerie de la chrétienté, à l'archange saint Michel terrassant ce serpent nuisible. Représentation, entre guillemets, plus proche de la réalité biblique qui présente clairement le Messie, Jésus-Christ, comme Mikaël [ou Michel] l'unique archange des Écritures^[c] détruisant le Dragon originel : Satan.

(a) Le livre des Actes nous montre l'ampleur du christianisme ruinant par la seule prédication le paganisme : « *À cette même époque, il se produisit des troubles assez graves à propos de La Voie. Car un certain homme nommé Démétrius, un orfèvre, en fabriquant des sanctuaires d'Artémis en argent, procurait aux artisans des gains non négligeables ; il les réunit, ainsi que ceux qui travaillaient à de telles choses, et dit : "Hommes, vous savez bien que c'est de cette activité que vient notre prospérité. De plus, vous voyez et entendez dire que, non seulement à Ephèse, mais dans presque tout [le district d'] Asie, ce Paul a persuadé une foule considérable*

et l'a fait changer d'avis, en disant que ce ne sont pas des dieux, ceux qui sont faits à la main. Il y a, en outre, danger que non seulement notre profession tombe en discrédit, mais encore que le temple de la grande déesse Artémis ne soit compté pour rien, et même sa magnificence que tout [le district d'] Asie et la terre habitée adorent est sur le point d'être réduite à rien." » – Actes [19 : 23 à 27], MN.

^(b) Apocalypse [20 : 2] : « Et il saisit le dragon, l'ancien serpent, qui est le diable et Satan, et le lia pour mille ans » – Od.

^(c) Cf. Apocalypse [12 : 7 et 8] : « Il y eut alors un combat dans le ciel : Michaël et ses anges combattirent contre le dragon. Et le dragon lui aussi combattait avec ses anges, mais il n'eut pas le dessus : il ne se trouva plus de place pour eux dans le ciel » – TOB. Ces versets nous montrent Mikaël vainqueur du Diable sous son trait reptilien symbolique.

1 Thessaloniens [4 : 16] : « Car le SEIGNEUR lui-même descendra du ciel, avec un cri, avec la voix de l'archange et avec la trompette de Dieu ; et les morts en Christ ressusciteront les premiers » – [KJF].

Ce dernier verset nous présente le Seigneur*, c.-à-d. Jésus, avec une voix d'archange. Comme dans la Bible, en dehors des livres apocryphes ajoutés par les chefs de la chrétienté catholique, il n'y a qu'un archange [c.-à-d. étymologiquement : « chef des anges » toujours présenté au singulier]. Jésus demeure donc l'archange et par conséquent, Mikaël sous son nom angélique dans les sphères célestes.

*Ainsi, les codex Alexandrinus, Sinaiticus, Vaticanus et la Vulgate mettent Seigneur tandis que la KJF traduisant cette dernière version transcrit Seigneur en lettres capitales désignant ainsi Jéhovah au même titre que les manuscrits hébreux :

1) *Novvm Testamentvm Dni : Nri : Iesv. Christi, Syriacè, Ebraicè, Græcè, Latinè, Germanicè, Bohemicè, Italicè, Hispanicè, Gallicè, Anglicè, Danicè, Polonicè*, E. Hutter, Nuremberg, 1599

2) תורת יהוה חדשה, *Lex Dei summi nova, atque haec est, Novum Domini nostri Jesu Christi Testamentum sacro-sanctum*, W. Robertson, Londres, 1661

3) ברית חדשה על פי המשיח, par A. McCaul *et al.*, Londres, 1838

4) ספר ברית חדשה על פי המשיח, J. Reichardt, Londres, 1846.

Mais le texte grec original met tout simplement : *Kurios* (WH). Dans la même veine, Chouraqui transcrit *Adôn* et non *Adonay* toujours réservé qu'à Dieu. Ce seigneur reste par conséquent Jésus. D'ailleurs, en mettant Jéhovah à la place de Christ, cela produit un non-sens, car Dieu n'est pas l'archange. De plus, l'apôtre Paul

précise qu'il y a « la trompette de Dieu ». Par conséquent, cette précision concernant la possession divine de cet instrument de musique aurait été superflue. Par contre, pour les tenants de la trinité, l'ambiguïté sur le terme seigneur ne pose aucun problème, car pour eux, Jéhovah est Jésus et Jésus, Jéhovah. D'autre part, le contexte des Écritures nous montre, au verset 15, qu'il s'agit réellement du Christ, car au verset 16, il est dit : « *Car voici ce que nous vous disons par la parole de Jéhovah : que nous, les vivants qui survivons jusqu'à la présence du Seigneur, nous ne précéderons en rien ceux qui se sont endormis [dans la mort]* » – 1 Thessaloniens (4 : 15), MN. Ici, à la place de « Seigneur », les codex Alexandrinus, Sinaiticus, Vaticanus, la Vulgate et Albert Rilliet mettent « Jésus ».

95. Yavan : *Javanu* en assyrien, *Iaonès* en grec, *Yawan* en hébreu, *Yavana* en sanscrit, *Yauna* en perse. Tous ces vocables antiques désignent la Grèce et ses habitants, ce qui corrobore les données de la Bible.

96. *Théogonie*, 22 et 31 – Hésiode.

97. *Théogonie*, 27, Hésiode. Nous voyons là tout l'antagonisme des chimères et autres contes inspirés par les mensonges liés à la mythologie et les exhortations rationnelles de la Bible en Deutéronome (32 : 7) qui encouragent l'humanité ainsi : « *Souviens-toi des jours antiques, médite les annales de chaque siècle, interroge ton père, il te l'apprendra, tes vieillards, ils te le diront !* » – ZK. Elle donne également la marche à suivre en Deutéronome (4 : 9) : « *Seulement, prends garde à toi et veille attentivement sur ton âme, tous les jours de ta vie, de peur que tu n'oublies les événements que tes yeux ont vus, et qu'ils ne s'éloignent de ton cœur ; fais-les connaître à tes fils et aux fils de tes fils* ». – MN.

98. *Théogonie*, 134 – Hésiode.

99. *Iliade*, VIII, p. 186 – Homère.

100. *La guerre des Gaules* – Jules César (VI, 17).

101. *Les druides des philosophes chez les Barbares* (chap. 1, p. 58).

102. *Mœurs des Germains* (IX) – Tacite.

103. *L'enquête* (Livre I, 131,199) – Hérodote.

Ainsi pour Hérodote, Zeus, c'est Mardouk (Livre I, 182, 183), mais aussi Amon (Livre II, 42, 55), Héphaïstos, c'est Ptah (Livre II, 2), Epaphos, c'est Apis (Livre II, 38), Hathor-Isis, c'est Aphrodite (Livre II, 41), Héraklès, c'est Konsou et Melkart, le Baal phénicien (Livre II, 42, 43, 44), Apollon, c'est Horus et Dionysos, c'est Osiris

(Livre II, 48, 144), Pan, c'est Ba-neb-Ded (Livre II, 46), Artémis, c'est Bastet, Déméter, c'est Isis, Athéna, c'est Neith, Arès, c'est Onouris (Livre II, 59, 63). Hélios, c'est Rê (Livre II, 49,50) etc.

104. *Ibid.* (II, 49).

105. Pour cet historien grec, la triade composée du dieu babylonien Mardouk, de sa mère, la déesse babylonienne Sémiramis, et de sa parèdre (épouse) Zarpanitoum, c'est-à-dire Beltis (la Dame), sont respectivement les divinités grecques : Zeus, Rhéa et Héra. Environ quatre siècles plus tard, Diodore de Sicile, parlant de la même triade babylonienne, assimilera pareillement ces dieux mésopotamiens aux mêmes dieux grecs, tellement la ressemblance leur paraît frappante.

106. La Babylonie chez les anciens était appelée également l'Assyrie – Voir par exemple : *L'enquête* (I : 192).

107. *Mystères d'Égypte* (VII, 4-5) – Jamblique.

108. *Hällristningar i gränsbyrgd*, (Gravures rupestres de régions frontalières), dans g du 12/2011, p. 12 : *L'arbre de Noël, une origine préchrétienne*.

109. *Genèse* (11 : 8 et 9) : « C'est ainsi que Jéhovah les dispersa de là sur la face de toute la terre, et ils cessèrent de bâtir la ville. C'est pourquoi on lui donna le nom de Babel, car c'est là que Jéhovah confondit le langage de toute la terre, et c'est de là que Jéhovah les a dispersés sur la face de toute la terre » – AC.

110. Déjà sous Théodose 1^{er} la chrétienté apostate se trouvait divisée par différentes conceptions philosophiques quant aux dogmes. Le terme « chrétien » devenait ambigu, il était devenu le générique confus d'une multitude d'orthodoxies (arienne, donatiste, agapète, eutychéenne, agnoète, marcionite, alogienne, novatienne, métangismonite, béryllienne, andronicienne, kollyridienne, anoméenne, jovinianiste, antimarianite, néotienne, euchite, apotactique, ascite, circoncillionne, artotyrite, apollinariste, anoméenne, etc.). Ces concepts désaccordés étaient, en grande partie, générés par des disputes incessantes envers la multiplication de nouveaux substrats religieux ratifiés par les conciles, car ceux-ci tenaient compte des pensées idéologiques propres aux pères de l'Église influents, mais qui s'écartaient d'autant de la Bible générant par là même de nouveaux démêlés. C'est pourquoi cet empereur romain et ses co-empereurs, inquiets de cette désunion virulente au sein même de leurs territoires, voulaient, à travers leur édit de Thessalonique, rassembler universellement dans tout l'Empire les fidèles sous la bannière unique du dogme impérial trinitaire

sous un nom nouveau, celui de « *chrétiens catholiques* » – *Code Théodosien* (XVI, 1 et 2).

111. Le catholicisme se dit apostolique en prônant que le pape, forcément évêque de Rome, suit une sainte lignée remontant à l'apôtre Pierre lui-même. La première objection vient des Écritures elles-mêmes puisqu'elles infirment totalement la spéculation que Pierre puisse s'être rendu à Rome. En effet cet apôtre dans sa première épître composée aux environs de 63, au chapitre 5, verset 13, montre qu'il résidait à Babylone, l'une des plus vastes colonies juives^(a), et non dans la capitale de l'Empire romain puisqu'il était promu par Dieu pour cette fonction, selon les écrits inspirés de l'apôtre Paul, de prêcher aux seuls gens de sa nation^(b).

^(a) Voir également *Histoire ancienne des Juifs* (XV, 2, p. 461) – Flavius Josèphe.

^(b) « *Au contraire, ils ont vu ceci : Dieu m'avait demandé d'annoncer la Bonne Nouvelle à ceux qui ne sont pas Juifs, et il avait demandé à Pierre de l'annoncer aux Juifs. Dieu a fait de Pierre l'apôtre des Juifs et il a fait de moi l'apôtre de ceux qui ne sont pas Juifs* » – *Galates* (2 : 7 et 8), **PV**.

La deuxième controverse consiste en ce que, du temps de l'apostolat de Pierre, il n'y ait eu qu'un seul évêque dans une ville quelconque. En effet, pendant la christianisation antique, c'est-à-dire du vivant des apôtres, toutes congrégations étaient dirigées par un collège d'évêques^(c) sans aucune suprématie hiérarchique de l'un par rapport à l'autre, la notion d'une Église, c'est-à-dire d'une congrégation divisée en membres appartenant à un clergé et en membres laïques n'ayant pas vu encore le jour^(d).

^(c) Le mot « évêque » vient du grec *ἐπίσκοπος* (*episkopos*) qui signifie « surveillant ». Mais ce surveillant capable de conduire les ouailles en les exhortant était également un presbyte du grec *πρεσβύτερος* (*presbutéros*), c'est-à-dire « ancien » ou « aîné », lit. « homme d'âge mûr », c'est-à-dire en l'occurrence : spirituellement, c'est-à-dire apte, grâce à ses qualités induisant chez lui une conduite sans reproche et grâce également à ses aptitudes et à sa disponibilité volontaire, à diriger, en les servant, les membres du christianisme. Ces deux termes désignent indistinctement les mêmes hommes qui s'acquittent d'une fonction analogue : celle de guider par les préceptes bibliques le peuple de Dieu confié à Jésus en tant que roi céleste. La preuve nous en est donnée dans les Écritures dans le livre des Actes d'apôtres au chapitre 20, et aux versets 17, 18a et 28 qui stipulent : « ¹⁷ *Cependant, de Milet, Paul envoya chercher à Éphèse les anciens* (*πρεσβύτερους, presbutérous*) *de l'Église*^{18a}.

Lorsqu'ils furent arrivés auprès de lui, il leur dit : [...] ²⁸ Prenez donc garde à vous-mêmes et à tout le troupeau au sein duquel le Saint-Esprit vous a établis évêques (ἐπίσκοπους, episkopous), pour faire paître l'Église de Dieu [...] » – Co. En fait on est à même de constater que le terme « ancien » et « surveillant » désignent indistinctement les mêmes hommes, d'une part, pour leurs qualités en tant qu'hommes responsables et équilibrés au niveau spirituel par leur connaissance avérée des Écritures et d'autre part, pour leur activité bénévole et désintéressée de surveillance de berger. On peut remarquer pareillement dans ces versets leur pluralité au sein de la congrégation (église) de la ville d'Éphèse. La dissociation hiérarchisée des anciens en simples prêtres qui ont reçu l'ordination (sacrement de l'ordre) au sein de l'Église catholique et des surveillants en évêques à la tête d'un diocèse apparaîtra plus tard dans la structure de la chrétienté apostate.

^(d) Voir *L'Église catholique des origines à nos jours* (p. 46).

La troisième remarque nous autorise à penser que Pierre, quand il communique sa première lettre aux Juifs « exilés, dispersés dans les provinces du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de l'Asie et de la Bithynie^(e) », indique ces régions textuellement et non au sens symbolique, le lieu de composition de la lettre de l'apôtre reste par conséquent Babylone au sens littéral. D'ailleurs, Clément de Rome, contemporain de l'évangéliste Jean, mentionne Paul et Pierre conjointement, mais en soulignant que l'apôtre Paul avait exercé son ministère « au levant et au couchant », par conséquent, cette précision entrave la conception que Pierre se soit rendu dans l'ouest de l'Empire romain^(f).

^(e) 1 Pierre (1 : 1), Co.

^(f) Voir *it* (Vol 2, p. 588).

La quatrième contestation est que d'après l'apologiste Eusèbe de Césarée, s'appuyant sur des fragments de lettres aujourd'hui disparues de Denys de Corinthe, il a fallu attendre la fin du II^e siècle, époque où s'esquisse la tradition embryonnaire catholique, pour que cet évêque de Corinthe fasse la première mention du soit-disant martyr de Pierre à Rome^(g). Et encore, faut-il se rappeler qu'Eusèbe, panégyriste confirmé de l'Église catholique, « a délibérément, dans son *Histoire ecclésiastique*, brossé un portrait arbitraire de l'Église primitive sur lequel se sont reposées par la suite des générations d'historiens pas toujours très critiques à son égard^(h) » (et nous pouvons ajouter à cette remarque pertinente

de Fabien Cluzel que des générations de théologiens et d'exégètes ont suivi le même chemin).

^(g) Voir *Le grand dictionnaire historique ou le mélange curieux de l'Histoire sacrée et profane* de Louys Moreni, (t. IV, p. 105), éd. Dessaint et Saillant, Paris.

^(h) Voir *L'Église catholique des origines à nos jours* (p. 45).

La cinquième proposition découle des lettres de Paul. En effet, lorsque cet apôtre rédige à Rome ses épîtres aux Romains, aux Éphésiens, aux Philippiens, aux Colossiens, à Philémon et aux Hébreux en 60/61 ainsi qu'à Timothée⁽ⁱ⁾ en 65, il associe conjointement à son salut nombre d'autres compagnons chrétiens qui sont à Rome sans nommer une seule fois Pierre, l'apôtre considéré comme une colonne^(j) et donc, somme toute, une personnalité éminente du collège central de l'organisation chrétienne alors en place. Il est raisonnable d'en déduire une fois de plus que Pierre n'a jamais exercé de prédication à Rome.

⁽ⁱ⁾ Sa deuxième lettre.

^(j) Voir *Galates* (2 : 9) – BFC, TOB, Co et MN.

Le sixième raisonnement vient de ce que le pape, évêque de Rome se trouve être aussi le grand pontife, c'est-à-dire le descendant de la lignée du *pontifex maximus* (litt : « Grand faiseur de ponts » désignant le grand-prêtre qui fait le pont ou autrement dit qui intercède entre les hommes et les dieux), titre et fonction de droit divin (*Jus divinum*), reçu à vie, que portait le roi, puis le premier fonctionnaire de la République et enfin l'empereur de Rome. Les premiers papes, souverains pontifes romains, ne sont donc pas les premiers chrétiens, Pierre, Linus, Anaclet etc. selon la tradition catholique, mais, en commençant apparemment par le roi de Rome, Numa Marcius, de 712 avant notre ère jusqu'à la constitution de la République romaine en 509 et jusqu'à l'an 12 avant notre ère avec les empereurs Auguste, Tibère, Caligula, Claude, Néron et leurs successeurs jusqu'à Gratien au IV^e siècle. Ceux-ci étaient les pères (papes, popes) spirituels et temporels de la patrie romaine^(k). D'ailleurs, il est à noter que les premiers chrétiens refusaient expressément de brûler de l'encens afin de reconnaître la marque divine de l'empereur de Rome, ce qui leur a valu les pires persécutions qui soient. L'empereur Gratien abandonnera le titre et les insignes païens de *pontifex maximus* « qui transpire un relent de paganisme^(l) ». Alors, l'évêque de Rome, Damase, beaucoup moins scrupuleux, s'en emparera avidement

ainsi que ses successeurs jusqu'à aujourd'hui pour couronner leur propre gloire. Le catholicisme se dit donc apostolique, mais sans aucun fondement, car l'Histoire, sans compter la Bible, prouve tout à fait le contraire. De plus, les Écritures stipulent, par la bouche de Jésus lui-même en Matthieu au chapitre 23, verset 9, de n'appeler personne, père (donc pape ou pope). On voit mal l'apôtre Pierre, exemple d'humilité et de fidélité envers Jésus, désobéir au commandement formel du Christ tant aimé pour s'arroger ce titre réservé uniquement à Jéhovah et de plus, sans se faire semoncer par ses pairs, voire se faire excommunier.

^(k) Par exemple sur l'avvers d'une médaille célébrant la prise de Jérusalem par l'empereur Titus, on peut dire en abrégé : *Imperator Titus Caesar Vespasianus Augustus Pontifex Maximus Tribunus Populi Pater Patriae Consul VIII*, c'est-à-dire en français : « Empereur Titus César Vespasien Auguste, pontifex maximus, tribun du peuple, père de la patrie, consul pour la huitième fois » – Voir *bf* (p. 436). Cette suite de qualificatifs gravés en latin montre que l'empereur était à la fois le grand prêtre, intercesseur unique entre l'humanité et le ciel, et le père de la patrie (*Pater Patriae*). Le pape, depuis Damase et son successeur immédiat Sirice jusqu'à nos jours, porte toujours ces deux titres latins prestigieux (*Pontifex Maximus* et *Papa*) résolument païens.

^(l) Propos de Fabien Cluzel dans *L'Église catholique des origines à nos jours* (p. 55).

De plus, l'épithète de *pontifex maximus* donné aux papes indique que ceux-ci sont une succession de grands prêtres. Or, les Écritures grecques chrétiennes (Nouveau Testament) enseignent pour tous les chrétiens, et ce jusqu'à nos jours, qu'il n'y a exclusivement que Jésus ressuscité qui soit leur grand-prêtre une fois pour toutes^(m). Et en effet, ce dernier remplace le grand-prêtre de la loi mosaïque demeurant le tuteur menant au Christ, l'ombre des choses à venir⁽ⁿ⁾, chez les Israélites, c'est-à-dire l'unique intercesseur entre les hommes et Dieu, et vice-versa. Que ces hommes s'arrogent les privilèges et la fonction du Messie comme s'il était définitivement décédé sans être ressuscité reste une action en dehors des Écritures. En effet, pour les véritables chrétiens, Jésus-Christ est réel et bien vivant même si beaucoup, et plus particulièrement les intellectuels évolutionnistes de la chrétienté, considèrent que cette profession de foi soit une absurdité.

^(m) Voir *Hébreux* (7 : 26) où Jésus-Christ est qualifié de grand-prêtre et *1 Timothée* (2 : 5) : « Car il y a un seul Dieu, et un seul médiateur entre Dieu et les hommes, l'homme Jésus-Christ » – **Fi**.

⁽ⁿ⁾ Voir *Hébreux* (10 : 1).

Pour l'interprétation du terme de « prêtre » pour le mot latin *pontifex*, nous pouvons consulter la Vulgate dans les passages des Écritures hébraïques (AT) de 2 *Chroniques* (19 : 11) et (26 : 17 et 20) où la locution hébreu כֹהֵן הָרֹאשׁ (lit. « prêtre en tête », c'est-à-dire « prêtre en chef ») est traduite en latin par *sacerdos et pontifex* (prêtre et pontife). Du reste, suivent quelques traductions en français de ce vocable :

Versions bibliques :	2 Chroniques 19 : 11	2 Chroniques 26 : 17	2 Chroniques 26 : 20
Gl, Sa, DG, Fi	pontife	pontife	pontife
MN, KJ, ASB, EBR, Os	prêtre en chef	prêtre	prêtre en chef
Ca	le cohen* en chef	le cohen	le cohen en chef
KJf	prêtre principal	prêtre	prêtre principal
Jé	premier prêtre	prêtre	premier prêtre
DR	haut-prêtre (<i>high priest</i>)	prêtre	haut-prêtre (<i>high priest</i>)
Sg21, NBS	grand-prêtre	prêtre	prêtre en chef
S, TOB, PC, Md	grand-prêtre	prêtre	grand prêtre
PDV, BFC	grand-prêtre	grand-prêtre	grand prêtre
BP	chef des prêtres	prêtre	prêtre en chef
DM, Bé, Da, Od	principal sacrificateur	sacrificateur	principal sacrificateur
Co, BA, Sg	souverain sacrificateur	sacrificateur	souverain sacrificateur
Ch	desservant de tête	desservant	desservant en tête
ZK	prêtre	prêtre	prêtre en chef
LXX	ἱερεὺς ἡγούμενος	(prêtre)	ὁ ἱερεὺς ὁ πρῶτος (le prêtre en tête)

* La transcription française de l'hébreu : « *cohen* » signifie « prêtre ».

Dans un autre passage, en *1 Chroniques* (9 : 11), le mot hébreu sous sa forme de complément de nom נֶגְחִיד *neghidh* est traduit curieusement en latin par *pontifex* (pontife) alors qu'un peu plus loin, en *1 Chroniques* (9 : 20), le même terme au nominatif נֶגְחִיד (*naghid*) est traduit par Jérôme : *dux* (chef). Ci-dessous quelques traductions en français :

Versions bibliques :	1 Chroniques 9 : 11	1 Chroniques 9 : 20
MN, Ch	guide	guide
EBR	dirigeant en chef	dirigeant en chef (<i>chief ruler</i>)
ASB, KJV	dirigeant	dirigeant (<i>ruler</i>)
KJVf	dirigeant	chef
PV, BFC, Sg21, S	responsable	chef
Jé	chef responsable	chef
NBS, TOB, BP, Md	chef	chef
Ma	conducteur	chef
Co	préposé	conducteur
ZK	préposé	chef
Od, Bé	gouverneur	chef
Os	surintendant	chef
Pc	préfet	chef
Sg	prince	chef
Da, BA, Ca	prince	prince
DR	haut-prêtre (<i>high priest</i>)	dirigeant en chef (<i>chief ruler</i>)
Gl, Sa, DG, Fi	pontife	chef
LXX	ἡγούμενος	ἡγούμενος (la tête)

Analysons maintenant dans les Écritures grecques chrétiennes (NT) l'épître inspirée de Paul : *Hébreux* (4 : 14 et 15) où il est employé deux des occurrences de la locution : ἀρχιερεα (*arkhiérea*, « grand prêtre ») pour constater comment elle se trouve traduite dans différentes versions bibliques françaises.

Hébreux :	(4 : 14)	(4 : 15)
Vg	pontificem	pontificem
Fi	pontife	pontife
Gl	grand pontife	pontife
MN, KJVf, NBS	grand prêtre	grand prêtre
Sg, Da, Od, Ma	sacrificateur	sacrificateur
DR	haut-prêtre (<i>high priest</i>)	haut-prêtre (<i>high priest</i>)
Md	grand prêtre	pontife
Co	grand souverain sacrificateur	souverain sacrificateur
BFC	grand prêtre souverain	grand prêtre
PV	grand prêtre puissant	grand prêtre
TOB	grand prêtre éminent	grand prêtre

112. Selon les Écritures, seuls sont prêtres Jésus ressuscité et 144 000 membres oints une fois ressuscités. Ces derniers lui sont associés non par leur mérite mais par la bienveillance de Dieu – Voir *Apocalypse (Révélation)* (7 : 4), (14 : 1) et (20 : 6).

113. « *Car il y a un seul Dieu, et un seul intermédiaire entre Dieu et l'humanité, l'homme Jésus-Christ* » – 1 *Timothée* (2 : 5), **BFC**.

114. « *Toute Écriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner, pour convaincre, pour redresser, pour éduquer dans la justice* » – 2 *Timothée* (3 : 16), **Co**.

115. *Histoire d'un crime* (chapitre VII : *L'archevêque*) – Victor Hugo.

116. Nous présentons ici ce qu'a écrit, au XIX^e siècle, le cardinal anglais John Henry Newman béatifié par le pape Benoît XVI à propos des rites catholiques venant du paganisme :

« *The use of temples, and these dedicated to particular saints, and ornamented on occasions with branches of trees, incense, lamps, and candles, votive offerings and recovery from illness, holy water, asylum, holidays and seasons, use of calendars, processions, blessings on the field, sacerdotal vestments, the tonsure, the ring in marriage, turning to the East, images at a later date, perhaps the ecclesiastical chant, and the Kyrie Eleison are all of pagan origin, and sanctified by their adoption into the Church.* »

« *L'utilisation de temples, leurs consécration à des saints particuliers, leur ornementation en certaines occasions de rameaux,*

*l'encens, les lampes et les cierges, les offrandes votives après la guérison d'une maladie, l'eau bénite, le droit d'asile, les jours et les périodes saisonnières de fête, l'utilisation de calendriers [religieux], les processions, la bénédiction des champs, les vêtements sacerdotaux, la tonsure, l'anneau de mariage, [la prière] tournée vers l'orient^(a), [le culte] des images venu plus tard, peut-être le chant ecclésiastique et le Kyrie Eleison sont tous d'origine païenne et sanctifiés par leur adoption dans l'Église. » – *Essay on the Development of Christian Doctrine*, (chap. 8, p. 355, p. 371, p. 373), cité dans *bs*, (p. 466) et dans l'édition anglaise (p. 480).*

En conclusion, les véritables chrétiens devraient suivre le conseil ordonné par l'ange rapporté dans la *Révélation (Apocalypse)* au chapitre 18, verset 4, lorsqu'il recommande au peuple de Dieu de sortir de Babylone la Grande qui n'est autre que l'ensemble des religions ayant emprunté leur culte au paganisme répandu internationalement depuis la diaspora post-babylonienne antique. Paradoxalement, la tradition de la chrétienté actuelle ne se reconnaît même pas dans le miroir qu'est la Bible et pense que cette ville symbolique de Babylone la Grande, qui se fait dévorer sauvagement jusqu'à l'anéantissement définitif et total, est la ville de Rome du temps de l'Empire romain. Ils l'appellent cependant la Ville éternelle, ce qui reste véritablement une invraisemblance insoluble.

^(a) Ce culte de se tourner vers l'est pour prier fut pérennisé par Marcion, hérésiarque notoire. Voir *L'Église catholique des origines à nos jours*, p. 42. Ce rituel vient encore de Babylone. En effet, lors de l'adoration de Tammouz, le prophète Ézéchiél est invité par Dieu à voir en vision ce rite idolâtre « *Et il me fit entrer dans le parvis intérieur de la maison de YEHOVAH ; et voici, à l'entrée du temple de YEHOVAH, entre le portique et l'autel, environ vingt-cinq hommes qui tournaient le dos au temple de YEHOVAH et la face vers l'orient ; ils se prosternaient devant le soleil, vers l'orient* » – Ézéchiél (8 : 16), **Bé 2010**.

117. *Génie du Christianisme* (p. 216).

118. *Apocalypse* (18).

119. *Apocalypse* (18 : 4) – **ES**.

CHAPITRE I

NAISSANCE DE LA CONCEPTION DE L'ÂME IMMORTELLE

L'âme qui pêche, c'est elle qui mourra.

Ézéchiél (18 : 4).

*Et YEHOVAH Dieu forma l'homme de la
poussière de la terre,
et souffla dans ses narines un esprit de vie ;
et l'homme devint une âme vivante.*

Genèse (2 : 7) **Bé.**

*Car les vivants savent qu'ils mourront,
mais les morts ne savent rien du tout ;
pour eux, il n'y a plus de rétribution,
puisque leur souvenir est oublié.*

Ecclésiaste (9 : 5) **TOB.**

L'opinion que l'homme détient une âme immortelle est un pilier culturel au sein du paganisme universel. Le point de départ de cette croyance commence à Babylone. En effet, ayant la même origine, les philosophies religieuses de l'Antiquité adhéraient toutes à cette façon de voir¹²⁰,

mis à part en Israël où la Bible faisait autorité en matière de lois et de conception religieuse avant l'apparition du judaïsme, autre entité influencée par les conceptions grecques. Le consensus antique de l'immortalité de l'âme perdure encore aujourd'hui avec ténacité.

À contre-courant, les Écritures sont limpides en montrant sans ambiguïté que tout humain et tout animal¹²¹ à part entière deviennent une âme destructible¹²². La notion de posséder une âme logeant à l'intérieur du corps, mais toutefois considérée comme une essence immortelle, volatile, indépendante et détachable de la chair lorsque l'on meurt, a engendré le culte des morts et une bonne partie du spiritisme, cette « science occulte » permettant de communiquer avec l'au-delà, résidence supposée de l'âme des défunts.

Cette conviction antique que l'homme ait un ego volatil, sempiternel, une entité pérenne, immatérielle, appelée âme, jugée comme étant la source éternelle de l'identité propre de chacun en dehors de son corps physique, ne s'est pas éteinte. Même avec le rationalisme cartésien, qui pourtant professait de douter de tout et qui, par conséquent aurait dû reconsidérer cette certitude consensuelle erronée à la lumière de la vérité. Cette âme, assimilée à la pensée, est « *distincte du corps* », professe le *Discours de la méthode*¹²³. Mais maintenant, grâce au progrès que nous apporte la connaissance scientifique concernant la physiologie, nous savons que la pensée est le produit de l'activité du cerveau. Cette constatation est tellement reconnue comme telle qu'à notre époque, la législation accorde au corps médical l'autorisation de prélever un organe d'une personne lorsque celle-ci est jugée morte cliniquement, c'est-à-dire quand le cerveau ne fonctionne plus. Ce qui occasionne quelquefois bien des surprises lorsque le patient que l'on crut occis se réveille, effaré, sur la table d'opération, au moment où on allait lui soustraire, au moyen d'un scalpel affûté, une partie vitale de son corps pour la greffer, moyennant finance, dans un autre quidam. Oui, le cerveau, cette machine biologique extraordinaire, restant de loin la machine physique la plus complexe de l'univers, peut parfois simuler le décès. Non, la pensée n'est

pas extérieure au corps ! On peut s'en persuader en interviewant un mort. Les instances catholiques l'ont fait en 897. Le pape Formose est déterré. Son gisant cadavérique juché est maintenu artificiellement sur une chaise, recouvert de ses habits pontificaux, et participe aux différentes séances d'interrogatoire durant son procès posthume devant le trône où est assis, malicieux, le nouveau pape Étienne VI. Le pauvre défunt est bien sûr totalement incapable de se défendre puisqu'il ne comprend rien et ne peut pas parler. Un diacre répond alors à sa place aux véhémentes accusations d'usurpateur dont il fait l'objet. Quoi ? Il a accepté, de son vivant, l'évêché de Rome alors qu'il possédait déjà celui de Porto ! Il est donc vertement condamné. Ses ordinations et autres consécrationes sont invalidées. On le dépouille de sa tenue de pontifex, ne lui laissant que son cilice. On lui coupe l'index et le médium devenus indignes, ces deux doigts servant à opérer le signe du trident catholique dérobé à la mythologie universelle pour bénir les ouailles et objets consacrés, et on jette sans pitié son cadavre abhorré et ainsi mutilé dans le Tibre comme on y jetait d'ailleurs les 24 mannequins sous la Rome antique. Cette mascarade hilarante nous fait constater avec vigueur qu'un trépassé, même de haute condition, ne nous répondra pas malgré toutes les injonctions possibles. Son corps inerte sera là, devant vous, sans vie, ayant ses pensées totalement mortes, c'est-à-dire inexistantes. Oui, les morts-vivants n'existent pas, ni ici-bas ni dans l'au-delà. Les nécromanciens qui font métier de communiquer avec l'autre monde vous diront le contraire, mais c'est prendre des vessies pour des lanternes. Les soi-disant morts qui parlent aux vivants sont facilement identifiables. Ce sont, en fait, les démons qui ont à leur tête leur mentor, le Diable, le père du mensonge¹²⁴, dont le principal souci est d'égarer l'humanité pour que la Parole de Dieu contenue dans les Écritures saintes ne puisse pleinement éclairer les humains sur leurs agissements pervers, qu'ils se repentent et se réconcilient avec leur Créateur. Se faire passer pour un fantôme possédant l'esprit d'un mort, c'est aussi facile pour eux que Satan quand il s'est fait passer pour un serpent. Cela relève

d'un gros déguisement carnavalesque, mais fructifie les vilains petits intérêts démoniaques. Effectivement, celui qui a tout avantage à faire croire à l'humanité crédule que cette mystification est vraie est naturellement Satan, le Diable, le chef suprême du système de choses actuel¹²⁵. Ce premier tueur de l'Histoire, n'a-t-il pas affirmé malignement à Ève qu'elle ne mourrait pas en mangeant du fruit défendu ? La conception de l'âme immortelle a donc été élaborée sous le patronage satanique. Tout au contraire, la Bible enseigne que la mort est la destruction complète de l'être¹²⁶. En conclusion, croire aux morts-vivants, c'est se leurrer. Cela empêche d'y voir clair et cette non-clairvoyance aveugle reste absolument paradoxale pour des personnes qui se disent voyants extra-lucides ou devins visionnaires, mais qui se trompent lourdement en prêchant cet artifice.

*
* *

Cette croyance antique est transportée dans les bagages de la diaspora post-babylonienne. Un bref coup d'œil non exhaustif rappellera son rayonnement mondial.

Chez les Romains, par exemple, on participait du 9 au 13 mai à la *Lemuria* – fête pour expulser les lémures, ces esprits mauvais des morts grimés en spectres ou autres fantômes installés dans les foyers afin de terroriser d'une façon jouissive les vivants. Par contre du 14 au 20 février on fêtait *Parentalia* – fête funèbre pour honorer ses parents trépassés devenus les dieux lares familiaux ou des génies bienveillants, esprits des ancêtres protecteurs évitant tout malheur et favorisant la prospérité. Auparavant, il était coutumier d'enterrer les défunts chez soi. Par la suite, ils furent inhumés le long des chemins. Pour animer ces dieux morts, lares redevenus poussière, on fabriquait des statuettes à leur effigie qu'on plaçait sur l'autel familial et dont on prenait un soin superstitieux extrême. On les priait et on leur offrait régulièrement, suivant un calendrier rigoureux, fleurs et couronnes.

Les Grecs adoraient également des dieux domestiques. Il n'est plus à démontrer qu'un des fondements du platonisme repose sur l'immortalité de l'âme¹²⁷ – une croyance populaire de la Grèce antique, que les Pères de l'Église, en commençant par Origène, ont empruntée en l'édulcorant avec des idées syncrétistes pour l'incorporer dans la tradition de la chrétienté.

Au sein du judaïsme, comme nous l'avons vu, Flavius Josèphe nous dévoile l'origine de la croyance en l'âme immortelle. En effet, présentant les pharisiens comme adhérant aux « *sectes philosophiques des Juifs* », il nous apprend que ceux-ci, nonobstant la Bible et s'appuyant sur leur propre interprétation, enseignaient « *que toute âme est impérissable, que celles des bons, seules, passent dans un autre corps, que celles des mauvais subissent un châtiment éternel*¹²⁸ ». Par la suite, le Talmud ira même jusqu'à professer la préexistence des âmes qui attendent d'occuper un corps humain dans un lieu particulier appelé le *gouph* situé au septième ciel¹²⁹.

En Orient, tout au long de la *Bhagavad Gītā* hindoue, tout lecteur pourra constater que l'accent est mis pour souligner l'immortalité de l'âme qui a la faculté de se réincarner comme dans le judaïsme pharisaïque. Le bouddhisme lui emboîtera le pas et, plus à l'est, le taoïsme enseignera qu'une personne vivant en symbiose avec le Tao (principe de conception asiatique gérant l'Univers) peut vivre éternellement. Le culte des ancêtres fait aussi partie intégrante du shintoïsme et du confucianisme.

Sur le continent africain, dans l'Égypte ancienne, on momifiait les morts pour que leur âme puisse perdurer, tandis qu'en Afrique noire, les gris-gris sont censés protéger son possesseur des âmes méchantes des trépassés.

Jules César, dans son ouvrage des *Commentaires de la guerre des Gaules*, relate que les druides ont comme principal souci de persuader leurs ouailles qu'il s'effectue une transmigration de l'âme d'un corps en un autre après la mort¹³⁰.

De nos jours malgré l'injonction formelle consignée dans le livre du Deutéronome¹³¹ qui stipule qu'on ne doit pas trouver chez soi « *quiconque interroge les morts* », pratique coutumière chez les Cananéens, l'Église catholique continue de professer que « *Toute communion avec les défunts n'est pas interdite* » et qu'« *on peut les côtoyer dans la prière et la communion d'esprit* »¹³².

La croyance en l'immortalité de l'âme induit la conception que les morts sont des mânes, des spectres ou des dieux qu'on ne peut, bien sûr, adorer que comme des idoles inertes. Dès lors, comme la prescription du livre du Lévitique est finement appropriée lorsque Jéhovah met en garde les Israélites susceptibles de désobéir à ses recommandations utiles de ne pas adorer les dieux sans vie du système de choses environnant, car sinon prophétise-t-il : « *J'entasserai vos cadavres sur les cadavres de vos idoles abominables* »¹³³.

Notes

120. Ci-dessous voici quelques citations tirées de diverses religions du globe venant étayer nos propos :

– Dans l'hindouisme : « *Nul ne peut détruire l'âme impérissable* » – *Bhagavad Gītā* (2 : 17).

– Dans la Grèce antique : « *Ainsi, l'âme étant immortelle, étant d'ailleurs née plusieurs fois, et ayant vu ce qui se passe dans ce monde et dans l'autre, et toutes choses, il n'est rien qu'elle n'ait appris* » – Platon (81c).

Chez les Juifs,

– Dans le pharisaïsme : « *Ils [les pharisiens] croient que les âmes sont immortelles, qu'elles sont jugées dans un autre monde selon qu'elles ont été en celui-ci vertueuses ou vicieuses, que les unes sont éternellement retenues prisonnières dans cette autre vie, et que les autres reviennent en celle-ci. Ils se sont acquis, par cette créance, une [...] grande autorité parmi le peuple [...]* » – *Histoire ancienne des Juifs* (XVIII, 2, p. 557) – Flavius Josèphe.

– Quant aux Esséniens : « *Ils croient que les âmes sont immortelles [...]* » – *Ibid.*

Par contre « *L'opinion des Saducéens est que les âmes meurent avec le corps* » comme le stipulent les Écritures – *Ibid.*

121. La sémantique est d'ailleurs fort éloquente, en hébreu *nèphèsh* signifie « âme ». On retrouve sa racine dans le verbe « respirer ». En un sens littéral, *nèphèsh* peut donc être traduit par « respirant » – voir *it*, (vol. I, p. 91).

En latin, l'âme se dit *animus*. La même racine a donné dans cette langue maintenant morte :

Termes :	1 ^{er} sens :	2 ^e sens :	3 ^e sens :
<i>animal</i> ,	être vivant ou animé,	animal.	
<i>animalis</i> ,	vivant, animé,	qui insuffle la vie,	fait d'air, aérien.
<i>animatus</i> ,	vivant, animé,	qui respire.	
<i>animo</i> ,	donner la vie, le souffle,	remplir d'air ou de souffle.	

En grec, *ψυχή* (*Psukhè*) désigne principalement l'âme. Ce mot désigne aussi la vie, le principe de vie, la respiration, le souffle, un individu, une personne, un être vivant, etc.^(a) Sa racine a donné entre autres :

Termes :	Transcription :	1 ^{er} sens :	2 ^e sens :
Ψυχῆϊος	<i>psukhèïos</i>	animé,	vivant.
ψυχοδότης	<i>psukhodotès</i>	qui donne l'âme ou la vie.	
ψυχοκτόνος	<i>psukhotons</i>	qui tue l'âme, la fait périr ^(b) .	
ψυχορράγης	<i>psukhorragés</i>	agonie ^(b) .	

Que la racine latine *anim* – et la racine *ψυχ* – (*psukh* –) soient liées avec le fait d'être en vie ou de la doter, d'animer, ou d'insuffler de l'air n'est pas étranger au récit historique de la Bible. On peut comparer avec *Genèse* (2 : 7) citée en exorde, lorsque Dieu insuffle le souffle de vie au premier ancêtre commun de l'humanité, Adam. Cette explication est donnée dans le récit de la *Genèse* consigné par Moïse en 1513 avant notre ère. La création de l'homme primordial telle que la relatent les Écritures était, sans nul doute possible, connue dès la plus haute Antiquité pour avoir ainsi imprimé ce sens aux langues antiques – sens qui perdure jusqu'à nos jours.

En effet, en roumain, l'âme se dit *suflet* et en allemand, la locution *sein Seele aushauchen*^(b) se traduit généralement en français par « rendre l'âme ». Cependant, cette locution veut dire littéralement : « souffler l'âme de soi » en exprimant l'idée « d'ex-suffler l'âme en dehors de soi », c'est-à-dire mourir. On retrouve aussi la même sémantique avec le mot *can* en turc qui signifie « âme ». C'est un terme emprunté au perse^(c). Il a le sens de vie également. Les « pertes humaines », par exemple, se disent : *can kaybı* (lit. pertes d'âmes), « ennemi mortel » : *can düşmanı*^(b) (lit. ennemi de l'âme), *canı*^(b), « criminel ». Ce concept d'âme signifiant la vie (donc mortelle) est aussi présent dans la locution française bien connue : « *Il n'y a pas âme qui vive* » pour signifier qu'un endroit est désert. Dans l'Égypte ancienne, nous retrouvons cette façon de voir dans un texte d'Edfou qui narre que Thot, le dieu-babouin, « *décrète le destin sur la brique de la naissance. Le souffle de vie est dans sa main – destin et fortune viennent de lui* » – voir *L'Égypte mystique et légendaire* (p. 65).

^(a) Par extrapolation, *psukhè* désigne aussi l'appétit et le papillon, cet insecte symbolisant l'âme chez les anciens. Ce mot possède encore d'autres sens moins communs.

^(b) La filiation de tous ces termes et locutions sous-tend à l'évidence que les Grecs, avant l'avènement des philosophies, pensaient que l'âme est mortelle. Il en est de même pour les Turcs et les Germains.

^(c) Pour cette origine, voir le *Dictionnaire Turc-Français* (p. 90), de Cybèle Berk et Michel Bozdémir, éd. Langues & Mondes, l'Asiathèque, 2006.

122. * Comparons différentes traductions de *Genèse* (2 : 7) (Héb. וַיִּצְרֶה אֱלֹהִים אֶת-הָאָדָם, עָפָר מִן-הָאֲדָמָה, וַיִּפַּח בְּאַפָּיו, נִשְׁמַת חַיִּים; וַיְהִי הָאָדָם, לְנֶפֶשׁ תַּיִת) traduit en exorde qui montre que le premier homme, Adam, commença à être une âme vivante dès lors qu'il fut créé :

1) – « *devint une âme vivante* » (MN, LXX, Bé, KM, DR, EBR, KJV, Od, Da, Vg^f, BP, LXX^{Giguët} en note : « 1 Cor XV, 45 »).

2) – « *fut fait âme vivante* » – (V, RO), « *fut fait en âme vivante* » – Da.

3) – « *eut une âme vivante* » – (DG), ainsi traduit avec le verbe « avoir » cette interprétation laisse entendre que l'homme possède une âme et non qu'il est une âme à part entière comme l'enseigne indubitablement les Écritures.

D'autres traducteurs remplacent la locution « âme vivante » par :

4) – « être vivant » – (PC, Ch, ZK, PV, BFJ, S, Co, NBS, Sg, Syn, NAB, Sg21, TOB, BL, Jé, Li, Md, Nwt-E et Os en note : « *lit. une âme vivante* »).

5) – « être animé » – (BA, Ca, AC en note : « *une personne, une âme vivante* »).

6) – « personne vivante » – (VB).

7) – « devint vivant et animé » – (Sa, Fi, JFA).

8) – « devint un vivant » – (FA).

9) – « devint vivant » – (BFC).

10) – « fut un être animé, vivant » – (BP).

* Considérons *Genèse* (1 : 20) où la locution littérale « âmes vivantes » est employée pour désigner des animaux :

1) – « âmes vivantes » – EBR, MN, voir aussi à ce propos la note afférente et son appendice 4A, p. 1 695 et 1 696, GI au singulier et LXX^{Giguet} en note : « *Créatures ayant vie, vivifiées par une âme* ».

2) – « animaux vivants » – S, Sg, Sg21, Sa, FA, JFA et BP en note concernant *Genèse* (2 : 7) : « *Le principe vital est une “haleine de vie” encore “une haleine d’esprit de vie” (VII, 22) que Dieu insuffle dans les narines de l’homme et qui fait de celui-ci “une âme vivante” que nous interprétons “animal vivant” dans I, 20* ».

3) – « êtres vivants » – Md, PC, BL, VB, BFJ, BFC, Da, Od, Syn, NBS, Co, Ch, Os en note : *lit.* « âme vivante », et DA en note : « *hébreu : âme, ici et versets 21, 24 et 2 : 1* ».

4) – « êtres animés » – AC.

5) – « multitude animée, vivante » – ZK.

6) – « foule vivante » – BNT.

7) – « bestioles vivantes » – TOB.

8) – « sortes d’animaux » – PV.

9) – « creature having life » (créature ayant vie) – DR.

10) – « living creatures » (créatures vivantes) – ASB.

11) – « moving creature » (créature mouvante) – KJ.

12) – « créatures animées qui ont la vie » – Bé.

13) – « êtres doués de vie » – Ca.

14) – « / » – PV.

* Citons les traductions d’*Ézéchiel* (18 : 4 et 20) qui montrent que l’âme est mortelle puisqu’elle est une personne à part entière : Ca, PC, DM, BA, RO, DR, ASB, KJ, KJf, DG, JFA, FA, Fi, Li, Vg^f, Bé, Co, Sg, Syn et MN.

* Examinons aussi différentes traductions d'un passage de *Genèse* (1 : 30) où il est exprimé que les animaux renferment en eux une âme vivante (Hébr. נֶפֶשׁ חַיָּה) comme l'ont rendu littéralement LXX^{Giguet}, Gl, Od, Da, EBR, RO et BA, d'autres traduisent :

- 1) – « vie d'âme » – MN, en note : « "âme vivante". Hébr. : *nèphèsh hayyah*, traduit aussi par "âme(s) vivante(s)" au v. 20 et en 2 : 7 ».
- 2) – « souffle de vie » – AC, Md, PC, TOB, VB, BFJ, Sg, NBS, Co, Syn, BL.
- 3) – « vit et respire » – BNT.
- 4) – « possède un principe de vie » – ZK.
- 5) – « être vivant » – S, NBS, Ch.
- 6) – « tout ce qui est vivant » – PV.
- 7) – « vivant et animé » – Sa, Fi, JFA.
- 8) – « la vie » – FA.
- 9) – « qui a en soi la vie » – Bé.
- 10) – « ayant vie en soi-même » – DM.
- 11) – « animé de vie » – Sg21.
- 12) – « vie » – ASB, KJV, DR.
- 13) – « tout ce qui vit » – BFC.
- 14) – « qui a vie en soi » – KJf.
- 15) – « tous les animaux » – BP.
- 16) – « tout être vivant » – S.
- 17) – « doué de vie » – Ca.

Que l'animal soit une âme à part entière reste gravé en occitan car en langue d'oc l'âme se dit toujours : *ànima*. Il en est de même en italien où l'âme se nomme : *anima*.

En fin d'analyse, on peut s'apercevoir que, dans les Écritures hébraïques (AT), peu de traducteurs traduisent *nèphèsh* (נֶפֶשׁ : lit. « âme » en hébreu) par son équivalent français « âme » en raison de la notion inculquée par les ecclésiastiques qu'il existerait une âme immortelle propre aux seuls humains. Oui, comment expliquer à leurs ouailles que les âmes humaines deviennent des mânes immortels alors que l'âme animale meurt ? Encore un mystère de plus ! D'ailleurs, le mot grec employant la racine *psukhè*, ψυχήος (*psukhikhos*), veut dire littéralement « faisant partie de la nature animale »^(a). Dans la conception hellénistique, une âme animale pouvait mourir. Ainsi, Porphyre de Tyr, dans son ouvrage *De l'abstinence*, écrit précisément, au 3^e siècle de n. è. :

« Or l'âme des bêtes est plus précieuse que les fruits de la terre, il n'est donc pas raisonnable de tuer les animaux pour les sacrifier ». (τὸ γὰρ δεινὸν οὕτω γίγνεται μείζον· ψυχὴ δὲ πολλῷ τιμιώτερον τῶν ἐκ γῆς φρομένων, ἣν ἀφαιρεῖσθαι θύοντα τὰ ζῷα οὐ προσῆκεν) – *De l'abstinence* (Liv. II, 12). Rappelons également que les mots « animal » français, roumain, italien et espagnol proviennent du latin. Cela montre que les anciens pensaient qu'un animal possédait ou était, à part entière, une âme vivante comme l'enseigne la Bible.

(a) Dans le même genre d'idée, Jude (1 : 19) s'exprime ainsi en grec :

οὗτοι εἰσιν οἱ ἀποδιορίζοντες ψυχικοὶ (psukhikoî) πνεύμα μὴ ἔχοντες – WH. Ci-dessous, voici comment ce verset est traduit par différentes versions :

« Ce sont ceux qui se séparent, hommes animaux qui n'ont pas l'esprit » – AR.

« Vous reconnaissez là ceux qui poussent à la séparation, gent animale qui n'a point d'âme » – OI.

« Ce sont eux qui font les séparations, qui n'ont que la vie animale, qui n'ont pas l'Esprit » – BA.

« Ce sont eux qui créent des divisions, ces animaux, ces êtres "psychiques" qui n'ont pas d'esprit » – Jé.

« Ceux-là sont les gens qui font des séparations, [hommes] animaux, qui n'ont pas de spiritualité » – MN.

« Les voilà, les fauteurs de divisions, les êtres animaux, ceux qui n'ont pas l'Esprit » – NBS.

Ainsi psukhikoî, possédant la racine psukhè, est employé dans cette prophétie rapportée par Jude concernant notre époque pour montrer l'état d'esprit charnel, dénué de spiritualité comme le sont les animaux, caractérisant bon nombre de nos contemporains moqueurs vis-à-vis des avertissements divins consignés dans la Bible.

* Voyons maintenant les Écritures grecques chrétiennes (NT) en considérant tout d'abord 1 Corinthiens (15 : 45a) où l'apôtre Paul rappelle les propos de Genèse (2 : 7) pour appuyer son raisonnement : « C'est même écrit ainsi : Le premier homme, Adam, devint une âme vivante » – MN et dans la même veine : Jé, AC, KJf et Bé. 1) « C'est pourquoi il est écrit : Le premier homme, Adam, devint un être vivant » – Sg 21 et dans le même ordre d'idées : NBS, Co, S, BFC et Ch.

2) « Dans les Livres saints, on lit : “Adam, le premier homme, c’est un simple être humain qui a reçu la vie.” » – PV et pareillement : BL.

3) « C’est ainsi qu’il est écrit : le premier homme, Adam, a été fait personne vivante » – PC.

4) « C’est ainsi qu’il est écrit : le premier homme, Adam, fut un être animal doué de vie » – TOB qui semble ainsi, pour certains, jeter un pont vers l’évolutionnisme.

* Étudions *Jacques* (5 : 20) avec la version WH : γνωσκετε οτι ο επιστρεψας αμαρτων εκ πλανης οδου αυτου σωσει ψυχην αυτου εκ θανατου και καλυπει πληθος αμαρτιων qui montre clairement que l’âme est mortelle puisqu’elle peut être sauvée de la mort comme le traduit par exemple David Martin : « *Qu’il sache que celui qui aura ramené un pécheur de son égarement, sauvera une âme de la mort et couvrira une multitude de péchés* » – DM, voir aussi : Jé, PC, BA, Fi, AR, BP, DR, Bu, DG, Gl, Li, Md, BBLM, AK, Bé, Co, Ol, SB, Od, Sg, Sg21, Syn, Da, EBR, ASB, KJ, KJf, DM, KM et MN.

Par contre, les traductions S, PV, BL, NBS, BFC, Ch et TOB se gardent bien ici de traduire littéralement que l’âme est mortelle travestissant ainsi la vérité.

* Considérons pareillement les propos de Jésus rapportés dans l’évangile de *Matthieu* (10 : 28) : και μη φοβηθητε απο των αποκτεινοντων το σωμα την δε ψυχην μη δυναμενων αποκτειναι φοβεισθε δε μαλλον τον δυναμενον και ψυχην και σωμα απολεσαι εν γεεννη traduit par Albert Rilliet comme suit : « *Et ne craignez rien de ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent tuer l’âme, mais craignez plutôt Celui qui peut faire périr dans la géhenne et l’âme et le corps* » – AR. Il est clair encore, à travers ces propos du Christ que tout vrai chrétien devrait faire siens, que l’âme reste indubitablement mortelle. Mentionnons les traductions faisant état de cet enseignement : BP, KJf, Sg, Sg21, Co, NBS, Bé, S, MN, TOB, BL, PC, Jé, DM et RO, alors que les versions PV et Ch dissimulent le mot « âme » sous d’autres vocables.

En résumé, l’enseignement des *Écritures grecques chrétiennes* (NT) ne varie pas avec celles des *Écritures hébraïques et araméennes* (AT) et montre sans ambiguïté possible que l’âme est mortelle bien que certaines versions aient édulcoré le texte original.

Cet état d’esprit nous remémore qu’en 1559, dans le monde catholique, l’inquisiteur général Fernando de Valdés publie

l'Index espagnol tandis que, de son côté, le pape Sixte IV, sous les instances pressantes de l'Inquisition, publie *l'Index romain* où sont répertoriés les livres interdits. Parmi cette liste d'ouvrages proscrits qualifiés de « *pernicieux* » font partie, en première ligne, toutes traductions bibliques partielles ou entières où ne sont pas lourdement annotées les longues explications théologiques développant l'interprétation catholique contraire au sens véritable du texte des *Écritures*.

123. *Discours sur la méthode* (4^e partie, § 2, – René Descartes.

124. Voilà la révélation de Jésus sur l'identité de Satan en *Jean* (8 : 44) : « *Vous avez le diable pour père, et vous voulez accomplir les désirs de votre père. Il a été homicide dès le commencement, et il n'est pas demeuré dans la vérité, parce qu'il n'y a pas de vérité en lui. Lorsqu'il profère le mensonge, il parle de son propre fonds, car il est menteur, et père du mensonge* » – **Fi**.

125. 1 *Jean* (5 : 9) : « *Nous savons que nous sommes de Dieu, et que le monde entier gît au pouvoir du Mauvais* » – **NBS**.

Apocalypse (12 : 9) : « *Il a donc été précipité, le grand dragon, le serpent d'autrefois, celui qu'on appelle Diable et Satan, celui qui égare la terre entière. On l'a précipité sur la terre et ses anges ont été précipités avec lui* » – **BP**.

126. *Ecclésiaste* (9 : 5) : « *En effet, les vivants savent qu'ils mourront, mais les morts ne savent rien du tout ; ils n'ont plus rien à gagner, ils sombrent dans l'oubli* » – **S**.

127. À ce propos *Le dictionnaire de la Bible*, p. 58, déclare : « *La conception que nous avons de l'âme, composante spirituelle de l'être humain, par opposition au corps, sa composante physique, pour si admirable et commode qu'elle paraisse, est un héritage de Platon et non des plus anciens auteurs bibliques* ».

Plus loin, sous son intertitre *Principe immortel*, l'auteur poursuit : « *Il semble bien qu'il faille attendre le temps des MACCABHÉES (deuxième moitié du II^e s. av. J.-C.), et mieux encore celui où l'auteur de la SAGESSE (1^{er} s. av. J.-C.) pour découvrir, dans les textes sacrés, la perspective claire d'une immortalité de l'âme, cette fois désignée par le mot grec "psukhê".* » En effet, il faut attendre 1546 pour que les livres apocryphes non inspirés par le Créateur, mais inspirés par la philosophie grecque, où se trouvent des versets en complète contradiction avec les *Écritures* qui professent sans équivoque que l'âme est mortelle, soient ajoutés dans le catalogue catholique des livres bibliques. Auparavant, sept de ces livres apocryphes avaient été proposés au concile œcuménique

de Carthage, en 397, sans toutefois faire l'unanimité dans les hauts rangs ecclésiastiques. Ces livres apocryphes, c'est-à-dire étymologiquement « cachés », parce que non canoniques, jamais lus en public, devinrent alors deutérocanoniques (du deuxième canon) dans le milieu catholique romain. Naturellement, on ne trouve pas ces interpolations^(a) dans les bibles protestantes, judaïques et traductions des Témoins de Jéhovah, puisqu'il est clairement stipulé en *Apocalypse* (Révélation) au chapitre 22, versets 18 et 19 que quiconque ajoute ou supprime quelque chose du texte divin de ce livre (rouleau) n'obtiendrait en aucune façon la vie éternelle dans le monde nouveau à venir. Ne nous leurrions surtout pas, cet avertissement vaut pour l'ensemble des Écritures.

^(a) Ces interpolations sont : Tobie, Judith, l'addition grecque à la fin du livre d'Esther, 1 et 2 Macchabée, Sagesse, Ecclésiastique, Baruch, les ajouts grecs au livre de Daniel.

Dans la même veine, le *Nouveau Dictionnaire Biblique*, p. 29, pour asseoir la thèse que l'homme possède une âme immortelle, commente : « *Cette interprétation est basée sur l'examen du vocabulaire. Les Grecs employaient le mot "psyché" pour désigner le principe vital ; "psyché" signifiait à la fois l'âme séparée du corps, la partie immortelle de l'homme, le siège de la pensée, du jugement (Hérod. 2.123, Platon, Timaeus, 30 B) »*. Là encore, cette opinion ne s'appuie pas sur les instructions claires des Écritures montrant que l'âme est mortelle, mais sur la philosophie grecque et plus particulièrement platonicienne de l'âme sempiternelle. Voilà ce que dit Hérodote dans le passage placé entre parenthèses : « *Ce sont encore les Égyptiens qui ont, les premiers, émis l'idée que l'âme humaine est immortelle. Elle entre, quand le corps est mort, dans un autre être animé qui naît à son tour. Après avoir passé toutes les formes qui peuplent la terre, la mer et l'air, elle pénètre à nouveau dans un corps humain à l'instant de sa naissance. Cette migration dure 3 000 ans affirment-ils. Certains Grecs ont adopté cette théorie, d'abord les uns, puis les autres, en les présentant comme leur. Je ne mentionnerai pas leur nom, alors que je les sais »* – *L'enquête* (II, 123). Nous pouvons constater que le père de l'Histoire attribue par ouï-dire la paternité de la théorie de l'âme immortelle et de la métempsycose aux Égyptiens^(b). Les Grecs, adeptes de cette dernière croyance, qu'Hérodote ne veut pas citer, sont sans doute quelques poètes orphiques et les philosophes Pythagore et Empédocle. Quant à la référence de Platon, voilà ce qui est dit en parlant de l'ordonnateur suprême qu'« *Il remarqua que parmi*

toutes les choses visibles, il ne pouvait assurément exécuter nulle œuvre aussi belle qu'un être intelligent et qu'aucune créature ne pouvait posséder d'intelligence sans âme ; donc il mit l'intelligence dans l'âme et l'âme dans le corps [...] ». *Timée* (30 b). C'est ainsi qu'on arrive à croire en l'immortalité de l'âme, mais en aucun cas avec le concours des Écritures qui stipulent incontestablement le contraire. Croire aux assertions de la théorie de l'évolution résulte du même procédé.

^(b) Cette profession de foi de la métempsycose est adoptée par les Romains, voir à ce propos : *De l'Âme* (27 : 18) d'Alexandre d'Aphrodisias et *De l'Abstinence* (4 : 16) de Porphyre de Tyr.

128. *Guerre des Juifs* (Liv. II, § VIII, 14 [162]), Flavius Josèphe.

129. Voir *Le Talmud* (p. 175).

130. « Les druides enseignent que les âmes ne périssent pas, mais qu'après la mort, elle passe d'un corps dans un autre » – *La guerre des Gaules* (*De bello Gallico*) – Jules César (VI, 14).

« Les druides [...] enseignent que les âmes sont impérissables » – Strabon (IV, 4).

« Ils sont convaincus que les âmes des hommes sont immortelles » – Valère Maxime (II, 6).

« D'après vous, les ombres ne rejoignent pas le séjour silencieux de l'Érèbe et les pâles domaines de Dis Pater. Le même esprit anime un autre corps dans un autre monde » – Lucain, *La Pharsale*, I.

131. *Deutéronome* (18 : 10 à 12) : « Il ne se trouvera chez toi personne qui fasse passer son fils ou sa fille par le feu, personne qui exerce la divination, aucun magicien, ni personne qui cherche les présages, ni aucun sorcier, ni personne qui lie autrui par quelque sortilège, ni personne qui consulte un médium, ou quelqu'un qui fait métier de prédire les événements, ou quiconque interroge les morts. Car tout [homme] qui fait ces choses est chose détestable pour Jéhovah, et c'est à cause de ces choses détestables que Jéhovah ton Dieu les chasse de devant toi » – MN.

132. Voir *Les Fiches Croire : Où vont les morts ?* Sous le sous-titre *Quelle relation avec les morts ?*

133. *Lévitique* (26 : 30) – NTB.

**CULTE DES MORTS ET NÉCROMANCIE :
CONSÉQUENCE INÉLUCTABLE
DE LA CROYANCE EN L'ÂME IMMORTELLE**

Il m'amena donc à l'entrée de la porte de la maison de Jéhovah, celle qui est vers le nord, et voici que là étaient assises les femmes, pleurant le [dieu] Tammouz.

Ézéchiél 8 : 14 (MN).

Il me dit : « As-tu vu, fils d'homme ? Tu verras encore d'autres abominations plus grandes que celles-ci. »

Ézéchiél VIII, 15 (Pl).

Et il me conduisit alors dans le parvis intérieur de la maison de Jéhovah, et à l'intérieur de la maison de Jéhovah, entre le portique et l'autel, il y avait vingt-cinq hommes, le dos tourné au temple de Jéhovah, et le visage vers l'orient, et ils se prosternaient à l'orient devant le soleil.

Ézéchiél VIII, 16 (AC).

Il me dit : « As-tu vu, fils d'homme ? Est-ce trop peu pour la maison de Juda que de commettre les abominations qu'ils commettent ici ? Faut-il qu'ils remplissent le pays de violence et ne cessent de m'indigner ! Et voilà qu'ils portent le rameau à mon nez !

Ézéchiél 8 : 17 (Os).

Voici une similitude coutumière entre la Babylonie et l'Égypte rapportée par Hérodote dans son enquête sur les croyances babyloniennes : « *Ils ensevelissent leurs morts dans du miel, et leurs chants de deuil ressemblent beaucoup à ceux des Égyptiens* ». Plus loin, il décrit ce chant de deuil venant de Babylone : « *Qu'on chante également en Phénicie, à Chypre et ailleurs. Ce chant porte un nom différent dans chaque pays, mais on s'accorde à le reconnaître en usage en Grèce, portant le nom de Linos. Parmi tout ce qui m'a frappé d'étonnement en Égypte, il y a ce chant... je me demande bien d'où les Égyptiens l'ont pris. Il est indéniable qu'ils l'ont toujours chanté...*¹³⁴ ». Outre la migration évidente de ce chant, Hérodote, tout en précisant sa grande ancienneté dans l'Égypte antique nous indique son origine. L'historien continue en relatant que « *son nom est Manéros. On m'a dit, en Égypte, que ce Manéros était le fils unique de leur premier roi, et qu'à sa mort qui fut prématurée, les Égyptiens composèrent en son honneur ce chant de deuil, le premier et le seul qu'ils connaissent*¹³⁵ ». Dans les chapelles des tombes égyptiennes, il est souvent représenté un harpiste aveugle. Selon certains égyptologues, ce musicien non-voyant chante cette complainte mortuaire de Manéros pour faire propitiation pour le défunt, afin qu'il puisse suivre les pas d'Osiris, le messie égyptien ressuscité du royaume des morts. Dans la grécité, d'après quelques mythologues, Homère nous apprend que le chant de Linos (fils décédé d'Uranie et d'Apollon) scande le travail des vendangeurs¹³⁶. Certaines mélopées du chant grégorien dont le célèbre *Kyrie eléison*

qui vient du grec Κύριε ἔλεησον et signifie « Seigneur, prends (ou aie) pitié » instituées dans les rites romains catholique et orthodoxe en seraient des réminiscences puisées dans les profondeurs du culte polythéiste gréco-romain. Autre part, ce chant pleure pareillement la mort du phénicien Adonis, dieu de la végétation.

Adonis c'est Adôn en phénicien et en hébreu Adôn signifie « Seigneur ». C'est Aton en Égypte qui désigne le dieu-soleil, le disque solaire divinisé, mais ce titre est aussi donné à Osiris puisque ces deux dieux de la nature agonisent lentement en hiver. D'ailleurs, ce vocable Aton, déformé par la prononciation de marins grecs ramenant le culte de ce dieu égyptien chez eux, deviendra Athan, qualificatif de Dionysos. Sa parèdre sera donc Athéna (Ἀθηνᾶ), c'est-à-dire « la Dame », le pendant féminin de « seigneur », la déesse bien connue pour avoir légué son nom à la capitale grecque, Athènes, dont elle était la divine patronne. Athéna, avant de se multiplier en différentes déesses, est, par recoupements, le pendant d'Isis¹³⁷ qui signifie également pour certains philologues « la Dame » et son amant Adonis est un avatar de Tammouz.

À ce propos, la version biblique du chanoine **Augustin Crampon**, la seconde traduction catholique publiée à l'aube du vingtième siècle effectuée d'après les écrits originaux (la première étant la Vulgate au IV^e siècle) traduit ainsi Ézéchiél, chapitre 8, verset 14 : « *Et il me conduisit à l'entrée de la porte de la maison de Jéhovah qui regarde le septentrion, et les femmes étaient assises, pleurant le Thammuz* ». Et dans son annotation en bas de page, cet abbé précise à propos de Thammuz qu'il est : « *l'Adonis des Grecs et des Phéniciens* ».

Toujours dans la même veine, **Jérôme**, auteur de *La Vulgate*, la Bible de référence officielle catholique, emploie à la place de Tammouz, Adonis (lat. *Adonidem*) le plus naturellement du monde, car pour ce docteur de l'Église latine, il ne fait aucun doute que Tammouz et Adonis soient la même divinité. Bien sûr, **de Sacy**, **Glaire** et **de Genoude**, dans leurs traductions françaises respectives de cette version emploient

eux aussi Adonis au lieu de Tammouz. Quant à **Louis-Claude Fillion** dans la note afférant à ce verset de la Vulgate qu'il a publiée, cet ecclésiastique précise : « *“Adonidem”*. *En hébreu : “Tammüz”*. *Dans cette divinité, qui n'apparaît pas ailleurs dans la Bible, saint Jérôme a vu à bon droit l'Adonis des Grecs et des Chaldéens (nom formé de l'araméen “adôn”, maître), dont le culte très dépravé avait son centre principal à Byblos, dans la Phénicie septentrionale* ». Ce professeur catholique montre ainsi qu'Adonis, assimilé à Tammouz, mot akkadien, vient de Chaldée, patrie de Babylone.

Dans le même ordre d'idée, la **Bible de Jérusalem** confirme distinctement dans sa note concernant Tammouz que c'est une « *divinité assyro-babylonienne d'origine populaire sous le nom sémitique d'Adonis (Mon Seigneur), dans la mythologie méditerranéenne* ».

Corrélativement, **Émile Osty**, dans son apostille, déclare que « *cette divinité de la végétation remontait aux temps les plus anciens de Soumer [sic] et d'Akkad* » et que son « *mythe fut relayé par celui d'Adonis ; celui d'Osiris-Isis était son répondant égyptien* ». Pour faire suite aux propos de ce bibliste dominicain, précisons que les mythes Osiris-Isis égyptien, Adonis-Athana et Adonis-Aphrodite grec, Baal-Astarté cananéen, Melkart-Tannit phénicien, Tammouz-Ishtar babylonien, Doumouzi-Innana sumérien et Cybèle-Attis phrygien, à part quelques variantes au niveau du look et de leurs légendes respectives, sont similaires et ont tous la même origine.

Relativement toujours à ce verset, **André Chouraqui** met brièvement dans sa note : « *Tamouz* » est une « *divinité sumérienne de la végétation saisonnière* ».

Les membres du rabbinat français, sous la direction de **Zadoc Khan**, émettent une note encore plus lapidaire pour Tammouz : « *idole babylonienne* ».

Dans la version de la Pléiade, **Édouard Dhorme** nous dit : « *Tammouz, divinité sumérienne puis babylonienne, qui aura pour héritier en Syrie Adonis. Sa vie et sa mort étaient*

associées au cycle de la végétation. Les femmes se livrent au rite qui consiste à pleurer la mort de Tammouz ».

L'apostille de la **TOB** précise : « *Tammouz, appelé aussi Adonis, est la divinité mésopotamienne de la végétation ; on célébrait son deuil chaque année au mois de Tammouz (juin-juillet) ».*

De la même façon, la traduction connue sous le nom de **votre Bible**, développe dans sa note que « *Tammuz est une divinité babylonienne correspondant à l'Adonis des Syriens, associée au cycle de la végétation ».*

Les moines de **Maredsous**, expliquent dans leur note : « *Thammuz : dieu sémitique de la végétation printanière, dont le culte fut plus tard fusionné avec celui d'Adonis. On célébrait en été un deuil sur sa mort prématurée ».*

La version **synodale** met en note concernant « Thammuz » : « *Divinité phénicienne, l'Adonis des Grecs ».*

La version du **Semeur** commente à propos de Tammouz : « *Divinité babylonienne dont on pleurait la mort et célébrait la renaissance selon le cycle de la végétation, par des fêtes joyeuses et licencieuses ».*

Pour finir, la version du **Monde Nouveau** déclare, à propos de Tammouz, en nous renvoyant à sa note, qu'en hébreu il est dit : « *hat-Tammouz* », en grec : « *ton Thammouz* », et en latin : « *Adonidem* », qui a donné Adonis en français.

Si l'origine mésopotamienne de Tammouz est universellement établie, nous pouvons nous demander quelle est son identité. En fait, Tammouz est une translittération akkadienne du dieu solaire sumérien appelé Doumouzi (Dumuzi) qui signifie : « *le soleil de la vie* ». Ce dernier a pour épouse la déesse incarnée par la planète Vénus, Inanna, voulant dire littéralement « *la reine du ciel* ». Les registres sumériens rapportent également que Doumouzi fut le premier roi de Sumer, bâtisseur d'Ourouk (Erek). La Bible, en *Genèse*, au chapitre 10 et au verset 10, révèle qu'Erek fut construite par Nemrod. Cet indice permet de déduire que Doumouzi est Nemrod déifié. Par la suite, ses successeurs

s'assimileront à ce premier roi charismatique et puissant divinisé comme dieu-soleil bienfaiteur qui procure la vie. Suivant certains spécialistes, Tammouz aurait pris le sens de « *Feu parfait* » et sa parèdre relâchée, la déesse ailée impudique de la fécondité : Ishtar, le pendant de l'épouse de Dumuzi, Innana : « *La Dame* ».

Pourquoi Doumouzi et son équivalent akkadien, Tammouz, étaient-ils assimilés à l'astre solaire ? Dans les légendes cosmogoniques mésopotamiennes, on pensait qu'il existait trois mondes superposés formant un globe. Premièrement le firmament (*An-sar*), de forme demi-sphérique, où paraissait le monde divin d'en haut. Deuxièmement la terre (*Ki-sar*), figurée par un disque plat horizontal entouré d'une vaste couronne d'eaux océanes ayant en son centre Babylone. Ce cercle servait de demeure aux humains. Troisièmement l'outre-tombe souterraine demi-sphérique, la cité fortifiée des morts gérée par le vilain monde divin d'en bas. Le dieu-soleil quant à lui, après sa course diurne semi-circulaire céleste au-dessus de notre terre, agonisait à l'extrémité ouest, porte du séjour des âmes des morts qualifié de « *pays sans retour* » et pour cause : aucun trépassé ne pouvait plus en sortir, une fois inhumé. Ce lieu souterrain lugubre avait les mêmes proportions que le demi-globe céleste étoilé ou ensoleillé qui le coiffait formant ainsi la globalité complète du monde, le *sar*, l'univers sphérique, représenté symboliquement d'ailleurs par un cercle, que le soleil parcourait quotidiennement. La conception ancestrale que le soleil tourne autour de la terre ne vient donc pas de la Bible bien que des catholiques et autres exégètes évolutionnistes défendent le contraire, mais vient de la mythologie babylonienne, mère des autres mythes planétaires. Seul le dieu-soleil réchappait chaque aurore par une reviviscence magique de la mort qui régentait cet endroit effrayant, peuplé d'ectoplasmes livides, de méchants squelettes décharnés. Monde blafard de créatures décharnées qui jalousait haineusement les vivants. Ainsi tout comme le dieu-soleil, les dieux solaires, Doumouzi et son double Tammouz, possédaient cette éternité cycliquement mortelle

qui induisait la mécanique saisonnière de la nature. Mais comment cet homme divinisé, Doumouzi-Tammouz, a-t-il péri dans la mythologie ?

Bien sûr, les légendes consignées sur les tablettes d'argile varient quant à la forme, mais le mythe originel babylonien présente Tammouz comme un berger très séduisant physiquement. Il incarne la belle saison qui commence au printemps, celle des pluies bénéfiques pour la végétation, car les anciens Babyloniens, tout comme en Occident, en Égypte et dans les cités et nations d'Asie Mineure, ne considéraient que deux saisons ; l'une hivernale, l'autre estivale. Selon ces mythes, Tammouz fut abattu violemment par un vilain sanglier figurant la période de dessèchement qui correspond à l'hiver. Sa parèdre, Ishtar, part à sa recherche dans l'enfer, c'est-à-dire le monde souterrain où demeurent les âmes des morts, pour le ramener à la vie. Voilà pourquoi ce dieu renaît de la mort : grâce aux artifices magiques de son épouse. Il se rétablit, plein de vitalité à chaque printemps, et agonise en déclinant à petit feu chaque hiver, tel le végétal qui fane. Ainsi, pour faire revivre semestriellement ce messie du paganisme universel, ses adorateurs se lamentent à grands pleurs ostensibles, se flagellent, se griffent et se tailladent sauvagement, montrant ainsi la force ostentatoire de leur deuil et de leur contrition superstitieuse pour leur dieu-martyr. Voici les choses détestables qui se font en Israël et que Jéhovah dénonce au prophète Ézéchiël : égarées, des femmes éplo-rées de son peuple appellent Tammouz de toutes leurs forces « *en des lamentations frénétiques*¹³⁸ », afin qu'il soit réveillé de sa mort cyclique pour déverser ses bénédictions sur la terre d'Israël, tout comme cela se fait sur les terres de Babylonie et d'Assyrie. Ce culte dévoyé se passe le deuxième jour du quatrième mois (juin/juillet) lunaire, après le solstice d'été, où le jour recommence à décliner au profit de la nuit. Par conséquent, ce mois d'été fut appelé Tammouz en Mésopotamie en l'honneur de cette divinité éponyme. Désormais d'ailleurs, les Juifs revenant d'exil de cette région en 537 avant notre ère nommeront ainsi ce mois, non par adoption religieuse puisque la Bible continuera de les appeler par des nombres

ordinaux, mais par us. Peut-être aussi pour une utilisation plus pratique au niveau des activités agricoles et échanges commerciaux entre les différentes nations¹³⁹ du Croissant fertile et de leurs rayonnements où l'akkadien restera la *lingua franca* jusqu'à ce qu'il se fasse détrôner par l'araméen. C'est pendant ce mois qu'on récolte les premiers raisins et qu'est psalmodié le plain-chant de deuil de Linos. Des traces existent encore de nos jours. En effet, le mois de juillet en turc, emprunté à l'arabe, se nomme toujours *temmuz*. Pendant cette fête paillarde dédiée à ce dieu au Moyen-Orient, des femmes portent des statuette de son corps qu'elles jettent dans les cours d'eau, dans leurs sources ou bien dans leurs embouchures. On distribue, moyennant finances, de petites plantes ou des fleurs rouges en pot, les « jardins d'Adonis », qu'on laisse flétrir pour symboliser la mort du dieu. Avec quelques variantes, des rites sexuels obscènes et dépravés commis avec des prêtres et des prostitués sacrés, mâles et femelles ont cours. Cette pornographie publique, abjecte, débridée et rituelle est censée stimuler les appétits sexuels de Tammouz et d'Ishtar pour que leur copulation printanière s'effectue avec une fougue ardente – œuvre magique assurant la prospérité, la fertilité divine et ses retombées sur la nature terrestre. Un couple sacré mime donc les rapports érotiques des deux divinités, mettant en chaleur la populace souvent grisée par le vin aromatisé qui coule à flots. Des femmes sans pudeur, la poitrine nue, chantent des complaints lugubres et consacrées commémorant le décès d'Adonis. Cette fête, toujours célébrée sous les Ptolémée à Alexandrie, est chantée par des ouailles féminines au III^e siècle avant notre ère comme le rapporte le poète bucolique Théocrite dans le genre pastoral qui le caractérise :

Là où les vagues écumantes lavent le rivage, nos ceintures dénouées

Et nos poitrines nues, nous pousserons cette plainte :

« Ô doux Adonis, toi seul parmi les enfants des dieux et des hommes

Passes et repasses sans arrêt de l'un à l'autre monde ».

Ces manifestations pornographiques, défiant toute morale en raison de leurs actes pervers hors nature commis, atteignent leur paroxysme en Syrie. Au IV^e siècle. Constantin 1^{er}, pourtant lui-même adorateur païen du dieu-soleil, doit légiférer et les interdire. Peu après, à Aqfa, là où le dieu-fleuve Adonis prend sa source, des troupes romaines expédiées par ses soins détruisent le temple dédié à Aphrodite, avatar d'Astarté, et dispersent manu militari hiérodules mâles et femelles ainsi que prêtres et prêtresses.

Un des centres importants de ce culte, nous l'avons vu, existait dans la ville phénicienne de Byblos à l'intérieur de laquelle fut bâti « *un grand temple dédié à l'Aphrodite de Byblos où se déroulent les rites sacrés d'Adonis*¹⁴⁰ ». Par ailleurs, au British Muséum, une pièce de monnaie datée du II^e siècle nous montre ce temple où on aperçoit un obélisque haut, dressé, symbole solaire du pénis divin en érection. Les crues annuelles amènent des alluvions rouges qui teintent épisodiquement le fleuve se jetant dans la Méditerranée et le port de Byblos. Ces eaux fluviales portent le nom éponyme d'Adonis (maintenant Nahr Ibrahim, au Liban). Ce cours d'eau divin et adoré figurant une manifestation du dieu lui-même symbolise son sang répandu de messie païen.

Orphée, autre héros païen messianique, coiffé, comme Attis, du bonnet phrygien, futur symbole libertaire, initié aux mystères d'Osiris, est démembré comme ce dernier. Mais par dépit amoureux, nous dit une légende grecque. En effet, l'arrachement sauvage de ses membres est dû à des représailles – vindictes féroces pour son indifférence stoïque envers les charmes sensuels des femmes de son pays, envoûtées qu'elles sont par le sex-appeal irrésistible de leur héros, oui, entièrement obnubilées par leur passion érotique sans retenue. Ces fans, folles éperdues jusqu'à l'exacerbation, sont endiablées par les soins vengeurs d'Aphrodite, s'acquittant ainsi d'une revanche vicieuse envers la mère d'Orphée, la muse Calliope, qui lui avait ravi son béguin Adonis. Mais auparavant, prônant avec exaltation l'homosexualité pédophile¹⁴¹ et s'étant entouré de jeunes garçons, Orphée fonda

la doctrine de l'orphisme qui prêche la réincarnation de l'âme. Son culte est exclusivement masculin. Avec Dionysos, il instruisit les fameux mystères d'Éleusis chers aux occultistes. Et dire que, dans l'ignoble iconographie sacrilège catholique, Jésus-Christ est parfois représenté sous les traits d'Orphée !

Après la confusion des langues qui occasionna la diaspora post-babylonienne, le culte du couple divinisé de Nemrod et de sa compagne est emporté partout dans le monde. En Aram (Syrie antique), Doumouzi et Innana deviennent Tammouz et Ishtar, en Canaan : Baal et Astarté et en Égypte : Osiris et Isis. À propos, une légende nous présente ces derniers comme frère et sœur, bien que toutefois mariés. Osiris est assassiné et démembré par Seth, son frère jaloux. Le cercueil des restes de ce dieu occis s'échoue à Byblos, au sud de la Phénicie, où finalement Isis le récupère. C'est pourquoi, au II^e siècle de notre ère, Lucien de Samosate nous fait part que « *certaines habitants de Byblos soutiennent que l'Égyptien Osiris est enterré dans leur ville et que le deuil public et les rites secrets sont dédiés non à la mémoire d'Adonis, mais à celle d'Osiris*¹⁴² ». C'est bonnet blanc et blanc bonnet ! En Grèce, le culte d'Adonis est adopté. Aphrodite, l'Astarté grecque, désigne son amant Adonis comme son « *seigneur assyrien* » soulignant ainsi son origine mésopotamienne. Adonis portera également divers titres. Celui de Dionysos qui, selon certains lexicographes, signifierait « Fils de dieu¹⁴³ et de Bacchus¹⁴⁴ chez les Grecs puis chez les Romains. Ainsi, de ces dénominations naîtront trois dieux distincts au cours du temps. Mais Adonis c'est également Attis. Quant à sa parèdre, Ishtar, c'est aussi Atargatis et Cybèle, la déesse phrygienne. Si l'époux peut être bien identifié au Nemrod historique grâce à la Bible et aux recoupements des données profanes, son épouse reste plus terne historiquement, car les Écritures ne la nomment que par son titre de « reine des cieux¹⁴⁵ ». D'autres sources historiques profanes invitent à penser qu'elle se nommait Sémiramis¹⁴⁶, ainsi désignée par Diodore de Sicile, Stésias de Cnide et Justin de Naplouse. En effet, cette dernière est

la femme de Ninus, premier roi de Babylone et pour cette raison, assimilé à Nemrod.

Au II^e siècle avant notre ère, le poète bucolique grec, Bion de Phlossa, nous décrit que, sur le corps occis d'Adonis, il y a cette recommandation religieuse qui est faite : « *Jetez sur lui des fleurs et des guirlandes, et puisqu'il est mort, qu'elles meurent aussi, que chaque fleur périsse !* » Rite rappelant les fêtes des Adonies avec leurs « jardins d'Adonis » constitués de pots de fleurs éphémères dédiées à Adonis, geste qui perdure encore de nos jours dans nos cimetières occidentaux où beaucoup de contemporains, accomplissant souvent sans le savoir une pratique venant du paganisme, jettent une rose rouge sur le cercueil des défunts ou déposent pots de fleurs et couronnes fleuries sur leurs tombes. Une tradition indienne possède aussi cette réminiscence culturelle. Et, en effet, sur les rivages du Gange sacré, les adorateurs font flotter de petites embarcations de feuilles où l'on dépose fleurs et bougie allumée qu'on laisse voguer au gré des vaguelettes, emportant ainsi la demande votive sur les eaux du dieu-fleuve hindou comme cela se faisait sur le dieu-fleuve Adonis. Quant à Rome, la coutume déformée de ce culte voulait qu'on plantât des arbres consacrés, dénués de fruits aux graines reproductrices, sur les tombeaux des mânes, âmes des ancêtres. On peut voir cette ancienne coutume survivre au regard des arbres fichés sur les tombes de nos cimetières contemporains.

La journaliste archéologue Karen E. Lange dans son article *Le culte des morts en Syrie*¹⁴⁷ rapporte que des documents écrits ont été mis à jour en Mésopotamie chez les Assyriens et les Babyloniens. Ces tablettes en écriture cunéiforme décrivent la façon dont, du III^e millénaire au I^{er} millénaire avant notre ère, le roi, accompagné de membres de sa famille, de son majordome, chef de ses échansons, de devins, scribes, baladins, chanteurs et musiciens honorait les morts par des banquets rituels onéreux (*kispum*) au sein même de leurs sépultures sous le palais royal afin de ménager la susceptibilité latente des ancêtres et solliciter la bienveillance de leurs supposés pouvoirs

vis-à-vis des vivants en sollicitant les dieux infernaux du séjour des morts. M. Birot¹⁴⁸ rapporte qu'à Mari (au moins depuis la période *shakkanakku*), le dieu-soleil Shamash doit bénéficier des prémices du mouton sacrificiel offert aux ancêtres royaux akkadiens statufiés tels Naram-Sin et Sargon 1^{er}. D'autres offrandes constituées de victuailles et de libations sont englouties en commun, les morts avec les vivants : viande de taureau, lait, beurre, sel, céréales et bière. Les vivants ne laissent rien, mais les morts délaissent tout, non en raison du sel, ce condiment minéral qui aurait eu des facultés magiques d'éloigner les fantômes selon d'autres récits mythologiques, mais tout simplement parce qu'ils sont dorénavant poussière, néant. Notons que les ressources pécuniaires et les privilèges royaux se conservaient dans le royaume des morts, c'est pourquoi dans des tombes découvertes à Our (Ur), des dizaines de serviteurs étaient préalablement occis sur l'autel de la conception de la vie après la mort puis enterrés pour servir leur maître pendant l'éternité, fut-elle dans le monde blafard des enfers.

Cette coutume de diviniser les âmes des morts après les avoir consumés au feu émigrera dans le monde entier. Les mânes infernaux, bonnes âmes décédées, les larves, âmes malfaisantes cadavériques et les lémures, spectres des âmes criminelles, étrusques puis romaines, sont honorés par des fêtes où l'on ouvrait la porte des enfers, constituée d'une « pierre des mânes » (*lapis manalis*) au centre du monde (*mundus*), c'est-à-dire au centre du trou en forme de bol, copié sur les Mésopotamiens et représentant le monde souterrain des morts – excavation effectuée avant de construire les villes où l'on déposait les offrandes fleuries avec abondance de nourriture pour apaiser les mânes.

C'est ici, en Mésopotamie, région dite du « berceau de la civilisation », qu'est né le culte des morts qui deviendra international avec, en tête, celui de Nemrod, le prototype des dieux solaires païens tels les dieux-pharaons comme Ramsès II, grimés « *en Osiris, puis en soleil levant* »¹⁴⁹.

Notes

134. *L'Enquête* (I, 198), Hérodote.

135. *Ibid.* (II, 79).

136. *L'Iliade* (XIII), Homère.

137. La déesse égyptienne, Isis, est une forme grecque de Îsa (*Iset*) en égyptien. Ce nom vient probablement d'Issar^(a) signifiant « La Dame-Reine », autre vocable assyro-akkadien d'Ishtar, la déesse babylonienne dévoyée. Isis portera, dans l'Empire romain, le titre de Îsa-baallâh^(b), littéralement « Femme-Seigneur » ou « Maîtresse Îsa », c'est-à-dire la Dame signifiant Seigneur, mais au féminin ; nous serions tentés de dire « Seigneuresse » si cela n'écorchait pas l'oreille des puristes de la langue française.

Dans 2 B, p. 150, en *Genèse* (2 : 23), version MN en note et celle d'Od où il est montré qu'*isha* (ou *ishshah*), forme féminine de *ish* (homme), signifie littéralement « homme-femelle » en hébreu, terme traduit par « femme » en français. Avec la majuscule Isha devient un titre puis un nom en Égypte : « la Dame », pour nommer cette « Reine du ciel ». Sur la porte du temple de Philae (une petite île maintenant recouverte par le lac Nasser), Isis est qualifiée de Maîtresse des dieux. Les inscriptions la nomment aussi « Dame de vie ».

(a) Voir www.premiumwanadoo.com/cuneiform.languages/dictionary sous *Ištar*.

(b) Voir *L'âme des prénoms* de Jacques et Chantal Baryosher, Presses de la Renaissance, Paris, 2010. Si certains proposent Îsa-baallâh pour l'étymologie du prénom français Isabelle, d'autres pensent à Îsa *bellus* (Dame jolie). La majorité par contre affirme qu'Isabelle est une forme dérivée du français Élisabeth, venant du latin *Elisabeth*, lui-même venant du grec : *Éléisabét* transcrivant « *Élishèva* » en hébreu (le V se prononçant B) qui signifie « Mon Dieu est abondance » ou plus simplement « Dieu d'abondance ».

138. Tiré du commentaire de Vigouroux p. 36 – (V).

139. Voir la note concernant *Genèse* (8 : 5) du *Targum Jonathan* (A. Sperber, éd. *The Bible in Aramaic*, Leiden 1959-1973), où « le dixième mois » civil, correspondant au quatrième mois religieux, se trouve traduit par « le mois de Tammouz », et *Taanit* (IV, 6) dans la Mishna, mis en relief dans *it* (vol. 2, p. 1 038) – les targums et la Mishna étant postérieurs à l'exil.

Auparavant, les Israélites, mis à part le jour du sabbat, désignaient les jours de la semaine et les mois par des nombres ordinaux^(a), bien que ces derniers possédaient aussi une dénomination propre, – usage conservé d'ailleurs jusqu'à nos jours chez les Juifs. Dans la Bible, les contemporains de l'exil perpétuent cette manière de noter le temps^(b). En 537 avant notre ère, de retour d'exil de Babylone, les Juifs adoptent les mois babyloniens (dont Tammouz) remplaçant l'ancienne dénomination hébraïque qui tombe dès lors en désuétude. Voir MN, *Appendice 8B, Les mois du calendrier dans la Bible*, p. 1 717 et *Appendice E*.

Environ un demi-siècle après l'exil, dans le livre biblique d'Esther, l'écrivain inspiré, de toute évidence Mardochée (*Mordekaï*), pour signifier la date d'événements, emploie les deux façons parallèlement – ordinales ou mois nommés désormais en akkado-araméen. Par conséquent, suivant les us de son époque, il substitue le mois de *Nisan* babylonien au mois d'*Abib* Juif^(c). Déjà auparavant, Esdras (*Ezra*) et Néhémie (*Nehémia*) nommaient indifféremment les mois soit par leur nombre ordinal^(d) soit en les mentionnant par leur nom babylonien^(e).

^(a) Par exemple, en *Genèse* (8 : 13 et 14).

^(b) *Jérémie* (1 : 1).

^(c) *Esther* (3 : 7), (8 : 12) et (9 : 1).

^(d) *Esdras* (3 : 1), (3 : 8) et (6 : 19) ainsi que *Néhémie* (8 : 14).

^(e) *Esdras* (6 : 15) et *Néhémie* (1 : 1) et (2 : 1).

140. Lucien, cité dans *Splendeur et misère de l'Orient*, p. 39.

141. Voir *Les Métamorphoses* (X, p. 12) par Ovide, trad. Georges Lafaye, éd. Gallimard, 1992.

142. *Déesse syrienne*, Lucien de Samosate.

143. Pour cette étymologie voir <http://www.magicmaman.com/prenom/, dyonisos, 2 006 200, 12 058. asp>.

144. Bacchus vient d'un titre grec qualifiant Dionysos : Βάκχος signifiant « criant ». La translittération latine a donné : Bákkhos, épithète allouée également à la divinité romaine *Liber Pater* (lit. Père Libre).

145. En effet, rapporté dans les Écritures par *Jérémie* (7 : 18), Dieu dévoile que « *Les fils ramassent du bois, les pères allument le feu, les mères pétrissent la pâte et font des gâteaux pour la reine des cieux ; ensuite on verse des libations à d'autres dieux pour m'insulter* » – BP.

La Bible, toujours en *Jérémie* (44 : 17 à 19) retrace également les propos effrontés du peuple judéen féminin, exilé volontairement en Égypte par leur manque de foi et leur désobéissance : « *Mais nous ferons certainement tout ce que notre bouche a promis : nous offrirons de l'encens à la reine des cieux, nous lui ferons des libations, comme nous faisons, nous et nos pères, nos rois et nos chefs, dans les villes de Juda et dans les rues de Jérusalem ; et nous étions alors rassasiés de pain, nous étions à l'aise, et nous ne voyions pas le malheur. Mais depuis que nous avons cessé de faire des encensements à la reine des cieux et de lui faire des libations, nous avons manqué de tout, et nous avons été consumés par l'épée et par la famine. Et quand nous offrons de l'encens à la reine des cieux et lui faisons des libations, est-ce à l'insu de nos maris que nous lui faisons des gâteaux sur lesquels elle était représentée, et que nous lui faisons des libations ?* » – Od.

Il est intéressant de constater que les versions **PV** et **BFC** assimilent la reine du ciel à Astarté en traduisant librement : « *à la déesse Astarté, la reine du ciel* », montrant ainsi leur opinion forgée quant à l'identité de cette reine céleste mythologique.

Jérémie (44 : 25) dit aussi : « *Voici ce qu'a dit Jéhovah des armées, le Dieu d'Israël : "Quant à vous et à vos femmes, vous aussi, les femmes, vous parlez de votre bouche (et de vos mains [vous tous], vous [l'] avez accompli), en disant : 'Nous ne manquerons pas d'exécuter nos vœux que nous avons faits : faire de la fumée sacrificielle pour la 'reine des cieux' et lui verser des libations'. Vous, les femmes, vous ne manquerez pas d'accomplir vos vœux, et vous ne manquerez pas d'exécuter vos vœux."* » – MN.

146. Rappelons qu'Inanna (assimilée à Ishtar, Astarté, Cybèle, Aphrodite et Vénus qui incarnent toutes la planète Vénus) signifie « *reine des cieux* ». Le prototype historique de cette reine des cieux est probablement la reine Sémiramis (*Shammu – ramat* : transcrit *Z'emir-ramit* qui signifie : « *la porteuse de rameaux*^(a) », femme devenue veuve à la mort violente de Nemrod. Une autre reine a porté ce nom devenu glorieux : la femme du roi assyrien Shamshi-Adad. Il est admis par nombre d'historiens que c'est cette reine qui a inspiré les écrits grecs légendaires à propos de Sémiramis^(b) ; cependant il est à noter qu'il n'y a pas qu'un âne qui s'appelle Martin. En effet, Sémiramis a été porté très certainement par nombre de femmes. D'autre part, il apparaît que ces données historiques modernes ne correspondent pas à la réalité des faits. Pourquoi ? La première Sémiramis est

babylonienne et divinisée, l'autre est assyrienne et ne l'est pas. L'une baigne dans la légende, l'autre aucunement. En effet, la femme de Nemrod, dans la légende, a pour mère Atargatis, la déesse-poisson postdiluvienne^(c). Nemrod, le premier humain divinisé, est probablement le modèle premier de Mardouk, le Père des dieux, sa femme sera donc la première femme divinisée comme la Mère des dieux. En effet, les rois babyloniens, prolongateurs du système nemrodien, étaient considérés comme les successeurs de Mardouk, le bâtisseur, rappelons-le, de Babylone. Un autre indice nous est donné par Hérodote qui nous apprend qu'il y avait une porte de Babylone nommée Porte de Sémiramis^(d), peut-être celle d'Ishtar que l'on peut voir reconstituée à Berlin.

^(a) Voir 2 B, p. 116 et *bf*, chap. 3, *La religion de Babylone*, p. 32 à 45. Pour certains chercheurs, Sémiramis en tant que porteuse du rameau païen, pourrait être la grand-mère de Nemrod, femme de Cham, puisqu'elle fut certainement divinisée en déesse-poisson et que chez les anciens, la grand-mère est appelée aussi la mère en tant qu'ascendante. Au regard de la Bible, cette théorie est fort peu probable, car la femme de Cham est sauvée du déluge dans l'Arche grâce à sa foi en Jéhovah. D'ailleurs, les légendes des avatars de Nemrod ont pour femme leur propre sœur comme Tammouz et Ishtar, Mardouk et Zarpanitou, Baal et Astarté, Isis et Osiris, etc. Les épouses de ces dieux deviennent ainsi les Madones porteuses de leur enfant, de leur rejeton, autrement dit leur descendance divine, c'est-à-dire leur ramification propageant, en quelque sorte ésotérique, leur éternité. Ces épouses sont donc des déesses-mères de dieux, telle Isis porteuse du dieu Horus. Elles sont aussi mères de dieux, car elles ressuscitent leurs maris décédés au fin fond des enfers (ce qui laisse la porte ouverte à la future conception philosophique de l'immortalité de l'âme). Il ne restait plus qu'un pas à faire pour le catholicisme en paganisant l'histoire biblique : faire de Marie, la mère de Dieu.

^(b) Voir à ce propos l'article *La reine en Mésopotamie, cette femme trop peu connue*, p. 75, de Lucile Barberon, dans *Les dossiers d'archéologie* n° 348 de nov/déc 2011. Aussi la note d'André Barguet dans *L'Enquête*, I, 196, p. 487.

^(c) Voir 2 B, p. 127 ; l'Encyclopédie Britannique de 1911, tome XXIV, p. 617, cité dans *bf*, *La religion de Babylone* (p. 32 à 45) et Hérodote I (184).

^(d) *Hérodote* (III, 155).

Certains expliquent comment Sémiramis en est venue à descendre d'une mère-poisson. Point de vue mythologique qui influencera notablement les évolutionnistes modernes qui font descendre l'humanité d'hypothétiques chaînons pisciformes totalement manquants. Avant tout, rappelons encore que, dans l'Antiquité, la grand-mère est aussi appelée la mère. Les femmes des fils de Noé ayant survécu au déluge universel tels les poissons seront considérées mythiquement comme des sortes de sirènes, telle la déesse Atargatis, représentée symboliquement comme une mère-poisson. Ainsi, Sémiramis, descendant de toute façon d'une des trois femmes antédiluviennes survivantes du déluge universel, a fini par posséder, selon les légendes mésopotamiennes, une mère-poisson, en l'occurrence sous les traits légendaires d'Atargatis portant également le titre de « mère des dieux » puisque Sémiramis sera divinisée. Si cette dernière, selon la légende mésopotamienne, est également sœur de Nemrod, on peut émettre par conséquent l'hypothèse que la figure première d'Atargatis est aussi la mère de Cush (Koush), père de Nemrod, et donc l'épouse de Cham.

Quoi qu'il en soit, Nemrod semble bien être le premier « rameau étranger » aux desseins de Jéhovah, comme dieu-rejeton de la semence satanique, présenté par le pouvoir trompeur du Grand Serpent comme un de ses glorieux messies, libérateur de l'humanité, qu'Isaïe dévoile au chapitre 17, verset 10 : « *Car tu as oublié le Dieu de ton salut, et tu ne t'es pas souvenue du Rocher de ta forteresse. C'est pourquoi tu plantes des plantations agréables, et tu y mets le rameau d'un étranger* » – MN.

De nos jours, Nemrod reste toujours dissimulé quant à sa vraie nature par nombre de biblistes. Pour s'en rendre compte plus pleinement, analysons dans quelques versions comment *la Genèse* (10 : 9) a été traduite ainsi que les différentes notes afférentes à ce verset.

MN : *Il se montra un puissant chasseur en opposition avec Jéhovah.*

Note : Lit. : « en face de », mais avec le sens de provocation et d'opposition, comme en Nombres (16 : 2) ; Josué (7 : 12, 13) ; 1 Chroniques (14 : 8) ; 2 Chroniques (14 : 10) ; Job (23 : 4). Hébr. liphné ; gr. énantion, rendu généralement par « contre ».

Rappelons que Nemrod n'obéit nullement à l'injonction divine postdiluvienne énoncée en *Genèse* (9 : 1) de remplir la terre, puisqu'il rassemble des populations pour créer des villes. Par cet acte de désobéissance, il ne peut donc bénéficier de la faveur

de Dieu contre lequel il se révolte résolument. Les traducteurs de la version du Monde Nouveau ne s'y trompent donc pas.

Pl : *Il fut un héroïque chasseur devant Iahvé.*

Note : Digression pour mettre en relief Nemrod, dont la légende s'était emparée et qui avait fourni le thème d'un dicton populaire cité au verset 9. Il se peut que le personnage de Nemrod ait été inspiré par le dieu Ninourta, du panthéon suméro-accadien, dieu de la chasse et de la guerre. Nemrod fait partie des « gibbôrim », « héros » dont il a été parlé dans [Genèse] VI, 4.

En fait les *gibbôrim*^I, dont parle Dhorme au chapitre 6, verset 4 de la *Genèse*, sont décrits comme des humanoïdes hors nature, monstrueux, de stature extraordinaire, que la Bible appelle *Nephilim*^{II}, c'est-à-dire des créatures géantes à force surhumaine, hybrides et violentes, nées des rapports contre nature des démons (anges déchus) avec des humaines. Racontés par les huit et seuls survivants du déluge, les tristes exploits singuliers de ces *Nephilim* ont, plus tard, alimenté les légendes mythologiques, d'où leur renom. Dhorme, s'appuyant sur les légendes romantiques ayant cours au XIX^e siècle^{III}, présente Nemrod non comme un personnage historique postdiluvien, mais comme faisant partie de ces géants antédiluviens. Cette méprise est encore contemporaine. Cela demeure un bon exemple qui démontre de façon certaine comment advient une mythification : on prend un humain à qui on prête une origine fabuleuse selon le bon plaisir du jour ou le caprice en vogue. Cet humain comme n'importe quel quidam, en l'occurrence Nemrod, devient comme Gilgamesh ou Hercule : un héros fabuleux. Le mythe est né aux dépens de la vérité.

^I*gibborim* : (lit. « les forts » ou « les puissants » en hébreu), traduit en français par « héros, hommes forts, puissants hommes, vaillants hommes, forts ».

^{II} Hébr. *Nephîlîm* (pluriel de *nephîl*) qui veut dire littéralement : « Tombeurs, dans le sens de ceux qui font tomber [autrui] » – (it p. 394). La majuscule est là pour montrer que c'est une race particulière, à part, en dehors de celle des humains. Ces Tombeurs, hybrides hommes-anges, sont décrits en *Nombres* (13 : 32) comme ayant une taille gigantesque. Il y a trois occurrences de ce mot dans les Écritures : une en *Genèse* (6 : 4) et deux en *Nombres* (13 : 33). Considérons leur traduction dans le tableau suivant :

Traductions :	Genèse 6 : 4	Nombres 13 : 33	Nombres 13 : 33
1 ^{re} occurrence	2 ^e occurrence		
Os, MN, ASV	Nephilim	Nephilim	Nephilim
ZK	Nefilîm	Nefilîm	Nefilîm
NTB	Nefilim	Nefilim	Nefilim
KM	Nefilim	Nefilimden	Nefilimi
Ca	géants	Néphilim (géants)	Néphilim
Jé	Nephilim	géants	Géants
BFC, PV, BP	géants	géants	/
Li, Md, Sg, Od, Da, PC, Syn, S, TOB, Co, AC, KJ	géants	géants	géants
Ge	hommes violents	monstres	géants
VB	surhommes	colosses	colosses
Gl	géants	monstres	race gigantesque
V ^(grec)	γίγαντες (gigantes)	γίγαντας	(gigantas)
V ^(latin)	Gigantes	monstra	génere gigánteo
Sa, DR	géants	monstres	géants
Pl	géants	géants	géants
Ch	Nephilîm	Déchus	Déchus

D'après ce petit panorama, nous remarquons que la traduction française de *Nephilim* qui prévaut est celle de « géants », la Septante et la Vulgate les traduisant ainsi influencèrent cette leçon néanmoins inexacte puisque *Nephilim* est apparenté au mot hébreu *nephilah*, « la tombée ».

^{III} Par exemple, Victor Hugo décrit Nemrod ainsi en alexandrins lyriques dans son *Nemrod* (dans : *La fin de Satan*, vol. 25, strophe première, p. 31) :

I

Et les géants allaient et venaient dans les bois.

II

Nemrod, comme le chêne est plus haut que les ormes,
Était le plus grand front parmi ces fronts énormes.

Quant à Ninourta, (lit. *Ni-nour-ta* « Seigneur finissant la fondation »), dieu bâtisseur comme son nom l'indique rappelle bien sûr Nemrod, le fondateur des huit villes mésopotamiennes : Babylone, Érek, Akkad, Kalné, Ninive, Rehoboth-ir, Kalah et Résèn comme le relate *Genèse* (10 : 9 à 11). Ninourta est également un dieu de la guerre et de la chasse sumérien. En conséquence, il paraît bien plus évident que ce soit une divinité construite par la mythologie mésopotamienne de Nemrod divinisé sous son caractère de guerrier et de chasseur hors pair, plutôt que le contraire puisqu'il reste évident que la mythologie universelle a pris racine dans l'empire de ce potentat. D'ailleurs comme Mardouk, autre avatar de Nemrod, Ninourta livre combat contre le dieu Zou qui a dérobé les tablettes du destin.

Os : *Ce fut un puissant* chasseur devant Yahvé.*

Note : « puissant chasseur », lit. : « héros de chasseur ». – De la légende inconnue de Nemrod, il ne reste que le dicton populaire cité – « Devant Yahvé », c'est-à-dire : au jugement de Yahvé ; ce qui garantit son renom de chasseur.

*« puissant », où nous retrouvons le singulier de *gibbôrim* : *gibor*, c'est-à-dire littéralement « fort, puissant ».

Jé : *C'était un vaillant chasseur devant Yahvé.*

Note : Figure populaire (le v. 9 énonce un proverbe) derrière laquelle se cache un héros de Mésopotamie, dont l'identification est incertaine.

Ainsi, Nemrod clairement identifié en *Genèse* (10 : 8) est chanté comme un chasseur héroïque et vaillant par certains traducteurs bibliques. Certes, mais en opposition totale avec Dieu.

Par extrapolation, la métaphore d'*Ézéchiél* (8 : 17) nous donne la signification de ces rameaux païens qui commence par celui du fruit du ventre de Sémiramis, archétype des déesses-mères célestes : « Il me dit : Vois-tu, humain ? Est-ce peu de chose pour les gens de la maison de Juda de commettre les abominations qu'ils commettent ici ? Ils continuent à me contrarier en remplissant le pays de violence. Les voilà qui approchent le rameau de mon nez ! » – NBS.

Le contexte nous montre que les adoratrices du dieu de la végétation et de la fécondité, Tammouz, pleurent ostensiblement sa mort cyclique : « *Il m'amena donc à l'entrée de la porte de la maison de Jéhovah, celle qui est vers le nord, et voici que là étaient assises les femmes, pleurant le [dieu] Tammouz* » – Ézéchiél (8 : 14), MN.

Elles se trouvent par conséquent associées aux adorateurs du même dieu mortel sous son caractère solaire que nous décrit le prophète Ézéchiél : « *Il m'amena donc vers la cour intérieure de la maison de Jéhovah, et voici qu'à l'entrée du temple de Jéhovah, entre le porche et l'autel, il y avait environ vingt-cinq hommes, le dos [tourné] vers le temple de Jéhovah et la face vers l'est, et ils se prosternaient vers l'est, vers le soleil* » – Ézéchiél (8 : 16), MN.

Ces adorateurs païens offensent Jéhovah en approchant le rameau sous son nez ; ce rameau, de surcroît, serait peut-être une représentation phallique selon certains biblistes – (voir à ce propos les notes des versions Os et MN).

Jérôme, quant à lui, voit ce dernier rite, perse, parce que les adorateurs iraniens pendant leur culte du feu, auraient eu coutume de mettre un rameau d'arbre sacré devant leur bouche pour se préserver magiquement des esprits malins. Cette explication ne demeure en aucun cas valable, car la Vulgate traduit les Écritures en adoptant la version des sopherim, ces scribes Juifs prédécesseurs des massorètes d'avant et du début de notre ère, copistes des Écritures hébraïques et araméennes de l'Ancien Testament. En effet, ces Sophérim superstitieux ont changé volontairement le texte original, arguant que ce rameau avancé vers le nez de Jéhovah dans le temple même de Jérusalem était une irrévérence^(e). Ce qui reste vrai. Néanmoins, leur traduction faussée pour remédier à ce manque de respect qui les offusque remplace « mon nez » (celui de Jéhovah) par « leur nez » (celui des adorateurs^(f)), ce qui change d'autant le sens véritable des propos du prophète et nous éloigne de la compréhension exacte.

^(e) Voir à ce propos : MN, Appendice 2 B, *Corrections (émendations) des scribes « tiqqouné Sopherim »*, p. 1 689 et si, *Étude n° 5, Le texte hébreu des Saintes Écritures*, § 17 et 18, p. 310.

^(f) La plupart des versions suivent la Tradition des Sopherim en traduisant « leur nez ou leur narine » : Ca, Ch, Vg, AC, VB, Jé, Md, Gl, DG, BFC, TOB, NTB, PDV, Pl, Sg, Syn, S, Co, Od, Da, KM, Ch, ZK, ASV, KJV, DR.

En *Isaïe* (17 : 10), ce rameau païen est « étranger » au dessein de Jéhovah choisi pour le salut de l'humanité qui est Christ, le vrai et unique Messie, le Nazaréen, c'est-à-dire étymologiquement « le rejeton », le rameau véritable, « la racine de Jessé^(g) », celui qui est né de la femme prophétisée en *Genèse* (3 : 15), c'est-à-dire né de l'organisation céleste de Dieu. Rien à voir donc avec les minables messies païens mythologiques enluminés de légendes qui commencent par leur modèle premier : Nemrod.

^(g) *Isaïe* (11 : 1).

D'autres versions plus consciencieuses ou plus au fait suivent le texte original non corrigé, c'est-à-dire : « mon nez » : **MN, NBS, EBR, Os, PC, Li.**

147. National Geographic, février 2005, p 73.

148. *Fragments de rituel de Mari au Kispum*, dans *Death in Mesopotamia*, 1980, XXVI^e RAI., p. 139, rapporté dans *Le système palatial en Orient, en Grèce et à Rome : actes du Colloque de Strasbourg, 19-22 juin 1985*, note (209), p. 108, éd. Lévy.

149. Citation de Christiane Desroches Noblecourt dans : *Ramsès II, la véritable histoire*, p. 26.

CHAPITRE II

L'ITINÉRAIRE HISTORIQUE DES ANNIVERSAIRES DE NAISSANCE

*At tu, Natalis, multos celebrande per annos,
Candidior semper, candidiorque veni.
Et toi, anniversaire, célébré chaque année,
Illuminé toujours, illuminé vient.*

Tibulle (Livre I, Élégies 7).

*Les régimes personnels ont, de tous temps,
aimé les anniversaires !*

Marcel Le Glay¹⁵⁰.

Les peuples exilés de Babylone emmenèrent avec eux la coutume religieuse qui consiste à fêter avec une liesse, souvent sans retenue, les anniversaires de naissance imbriqués à l'astrologie.

Hérode, dans son ouvrage *L'enquête*¹⁵¹, nous fait part de cette coutume chez les Perses au V^e siècle avant notre ère. Comme tous les ans, le jour de son anniversaire, le roi Xerxès 1^{er}, offre un copieux banquet à ses invités. Il distribue avec largesse de coûteux cadeaux. Sa femme, Amestris, pour sa part, lui demande de lui livrer en pâture sa belle-sœur, dont elle sait que son mari a eu un tendre penchant

pour ses jolis appâts, ce qui rend la reine démesurément jalouse. Le roi, chagriné, ne peut lui refuser son caprice, car c'est la coutume d'entériner, même contre son gré, toutes requêtes faites lors du banquet. Il donne donc carte blanche à son épouse. Celle-ci, ivre de haine, fait sadiquement trancher les seins de la malheureuse innocente par la garde de Xerxès pour les jeter aux chiens, ainsi que le nez, les oreilles, les lèvres et la langue, puis après ces représailles immondes, apaisée, repue de vengeance, la renvoie ainsi mutilée chez elle.

Les Écritures saintes nous relatent aussi deux anniversaires de naissance barbares ; un chez les Égyptiens, l'autre ayant cours dans l'Empire romain. Origène se servira de ces deux récits funestes pour reprendre ces coreligionnaires apostats qui participaient à ces fêtes non chrétiennes en leur faisant remarquer que : « *Ce ne sont que les impies (comme Pharaon et Hérode) qui fêtent leur jour de naissance* ».

Le premier se trame aux environs de 1799 avant notre ère. Cette célébration est relatée succinctement dans le livre de la *Genèse*¹⁵². C'est le jour de l'anniversaire de Pharaon. Ce monarque donne un banquet royal à ses hauts subalternes, réhabilite son échanson, mais condamne son panetier à mort en le faisant pendre sur un poteau, accomplissant ainsi, sans le savoir, la prédiction annoncée par Joseph.

Le deuxième anniversaire rapporté par la Bible a lieu pendant les trois ans et demi du ministère terrestre de Jésus après l'an 29 et se trouve consigné dans l'Évangile de Matthieu et celui de Marc¹⁵³. Le tétrarque iduméen, Hérode Antipas, s'étant marié avec Hérodiade, la femme de son frère Philippe, le prophète Jean le Baptiste, avec le zèle fougueux qui le caractérise, dénonce ouvertement cette conduite immorale sur le sol de Judée. Hérode, piqué au vif, le fait arrêter et le tient enfermé dans un cachot, n'osant le tuer par peur d'un soulèvement du peuple. Il ne le fait pas exécuter non plus parce que sa personnalité marquante due en partie à ses propos francs et courageux, pleins de saveur spirituelle, de véracité, de sainteté et de justice l'impressionne.

Vient le jour de son anniversaire. Il donne alors, comme le veut la coutume, un grand banquet somptueux où sont invités les grands de Galilée, ses hauts fonctionnaires et ses hauts officiers. Au cours de ces ripailles joyeuses, Salomé, la fille d'Hérodiade danse devant son beau-père. Les convives s'émerveillent à tout-va de sa belle prestation. Alors, Hérode, pavoisant pour montrer la magnificence de sa grandeur, lui demande quel souhait elle désire, lui affirmant solennellement qu'il le réalisera sans coup férir jusqu'à lui donner la moitié de son royaume. La belle, honorée, court voir sa mère qui cultive un ressentiment intense contre Jean le Baptiste. Usant à des fins toutes personnelles de son autorité parentale, elle demande à sa fille que son beau-père lui donne sans tarder, sur un plat, la tête du prophète maudit. Salomé, la conscience nullement déconcertée de se trouver ainsi associée au meurtre d'un innocent, se hâte d'aller exposer vertement cette requête au roi. Celui-ci, pris à son propre piège, pour ne pas se désavouer devant ses invités, commande à regrets qu'on aille décapiter Jean afin d'offrir son chef comme présent, combien macabre, à sa belle-fille qui s'empresse, avec diligence, de la porter à Hérodiade ainsi satisfaite de sa vengeance ignominieuse.

Le jour de l'anniversaire de son frère Domitien, le général Titus, au cours de la fête grandiose qu'il donne au peuple pour cette occasion, fait exécuter à Césarée plus de 2 500 Juifs en les faisant calciner sur des bûchers. D'autres serviront dans les cirques comme gladiateurs ou comme combattants contre des animaux sauvages pour nourrir de spectacles ensanglantés les foules avides de férocité. Plus tard, à Béryte (aujourd'hui Beyrouth), pour la célébration de l'anniversaire de son père Vespasien, il répète cette sombre hécatombe avec plus de panache encore¹⁵⁴.

L'analyse des us sauvages de ces différents anniversaires de naissance nous amène à constater deux coutumes semblables propres à ces commémorations. Le premier est le banquet offert aux invités, le deuxième, le caractère meurtrier de ces cérémonies. Nous pouvons remarquer également que ces évènements, bien qu'ils s'étalent sur plus de dix-huit

siècles et dans des civilisations distinctes, conservent des mœurs identiques qui montrent leur origine commune. Il y a d'autres rituels intrinsèques aux anniversaires antiques.

Le jour et l'heure de la naissance doivent être relevés avec précision pour établir son horoscope et ainsi découvrir les arcanes de son destin¹⁵⁵. À chaque commémoration annuelle de sa naissance, des bougies sont allumées en étroite corrélation avec le culte du feu. Ces luminaires éphémères aident les souhaits émis lors de ce jour spécial de communication avec l'au-delà à se réaliser. Les désirs brigüés sont emmenés mystiquement dans la fumée vacillante de la flamme qui monte vers le ciel, le domaine des dieux sollicités. Les cadeaux et les vœux de bonheur et de prospérité de l'assistance possèdent plus de force magique également ce jour-là et les sacrifices par le feu sont un must pour se concilier les faveurs de la divinité tutélaire¹⁵⁶.

La peur morbide et superstitieuse de l'au-delà reste omniprésente dans l'ensemble des religions antiques. Les sept jours de la semaine, aussi bien chez les Indiens, les Grecs que les Romains sont dédiés à des divinités planétaires et au soleil. Mais indépendamment de ces divinités astrales hebdomadaires, chaque jour de l'année est aussi consacré à d'autres divinités. Les Égyptiens, quant à eux, divisent leurs mois de trente jours en décans, c'est-à-dire en semaine de 10 jours, mais consacrent également une ou plusieurs idoles pour chaque jour de l'année solaire. Ainsi peut-on voir encore les 365 autels de ce culte associé à celui d'Osiris replacés sept mètres plus haut sur l'île de Biggé en Nubie pour échapper à l'inondation provoquée par le gigantesque barrage érigé sur le Nil. Également dans les ruines de la cité d'Akhetaton construite par Aménophis IV (Akhenaton) des archéologues ont retrouvé 365 autels toujours associés au culte solaire et aux esprits consacrés du jour. Le jour de la naissance d'un individu, ces dieux considérés comme des protecteurs bienveillants et puissants sont censés assister l'individu pendant toute la durée de sa vie. Un esprit médiateur (« fée » chez les Celtes, *Satia* chez les Britanniques, « dame Abonde » en Gaule, *Norus* chez les Scandinaves, *Daimon* chez les Grecs,

Genius chez les Romains) sert de relais mystique. Cette croyance, modifiée quant à la forme, mais non quant au fond, perdure encore avec force aujourd'hui pour ceux qui pensent bénéficier de l'aide bienveillante d'un ange gardien ou d'une bonne étoile puisque les astres étaient des déités à part entière dans l'Antiquité.

À chaque anniversaire de sa naissance, il est nécessaire de se concilier les bonnes grâces de ces esprits célestes par des offrandes et des formules votives afin de pouvoir accumuler des biens et réussir dans ses entreprises en se rapprochant des bonnes grâces de la divinité attitrée. Les polythéistes présument ainsi que celles-ci participent au banquet, absorbant d'une façon mystique les victuailles et les boissons du festin, sans bien entendu que la quantité diminue¹⁵⁷. Plus le festin est gargantuesque et fastueux, plus les bénédictions sont censées être abondantes. En fait, ce repas pris en commun figure une communion entre les deux mondes, celui des vivants, bien terrestre, et celui de l'invisible dans un au-delà inquiétant, dans l'outre-tombe où règnent les fantômes et des divinités cauchemardesques. Les cadeaux sanglants et les serments votifs aident aussi à se concilier les bonnes grâces des dieux concernés. L'Église catholique, quant à elle, accaparerait cette croyance en remplaçant cet esprit protecteur et intermédiaire par un saint patron.

Dans la Rome antique, le 20 septembre a lieu la fête nationale de *Natalis Romuli*, jour de l'anniversaire de naissance de Romulus, le premier roi fondateur de cette ville italienne en 753 avant notre ère suivant la tradition romaine. Le 23 du même mois, c'est celui d'Octave Auguste (*Natalis Augusti*), le premier empereur de Rome divinisé¹⁵⁸, qui donne droit à des réjouissances festives débridées. Il se proclame le « nouveau Romulus », né pour la paix (*Natus ad pacem*) en ce début de paix romaine (*Pax Romana*) qui commence historiquement en 29 avant notre ère après avoir vaincu Marc Antoine et Cléopâtre VII ; ce qui mit un terme aux guerres civiles. Aussi, le Sénat, sous la direction d'Octave, fit construire un complexe de bâtiments appelé l'Autel de la paix (*Ara Pacis*) chargé d'emblèmes religieux, sur le champ de Mars,

à Rome, qui lui sera dédié le 30 janvier de l'année 10 ou 9 avant notre ère, le jour de l'anniversaire de la troisième épouse d'Auguste, mère de Tibère. Un obélisque égyptien, symbole solaire, ramené des campagnes militaires d'Octave, sera dressé comme gnomon, surmonté pour l'occasion d'une sphère dorée pour des raisons pratiques¹⁵⁹, mais également métaphoriquement, représentant l'*Orbis Romana* (le cercle romain), c'est-à-dire, d'une manière symbolique, l'autorité suprême sur le monde romain¹⁶⁰. L'emplacement de ce monolithe pharaonique fut calculé astronomiquement pour correspondre à l'horoscope d'Octave et dans un même temps pour donner l'heure d'où son nom latin d'*Horologium Augusti* (horloge d'Auguste). En effet, l'extrémité boulée de sa ligne d'ombre indiquait les équinoxes de printemps et d'automne ainsi que le solstice d'hiver, mais aussi la direction de l'est d'où se levait le soleil naissant tout comme Octave, le dieu quasiment assimilé au soleil, qui vint au monde peu avant le jour selon Suétone. Cette direction tombait en plein centre des bâtiments composant l'*Ara Pacis*, effet produit en l'honneur de la conception du *pontifex maximus* Auguste au solstice d'hiver et de sa naissance neuf mois plus tard à l'équinoxe d'automne. Au sol étaient tracées des raies partant de l'obélisque. Chacune de ces lignes en bronze incrustées dans le marbre pavé de cet énorme cadran solaire d'environ cent mètres de rayon à ses extrémités les plus longues exposait ainsi en heures la position quotidienne de l'ombre projetée, mais aussi celle des constellations traversées par l'astre du jour. Ces dernières étaient inscrites le long de leurs lignes respectives en grec avec des lettres d'airain fixées au plomb, rénovées plus tard par l'empereur Hadrien.

Quant au 25 décembre, il correspond à la naissance de Sol¹⁶¹, le dieu-soleil romain et aussi de Mithra, une divinité solaire orientale adoptée par les soldats de l'armée romaine qui trouvera un écho immense dans l'empire. D'ailleurs, c'est en l'honneur de l'anniversaire de Sol que l'empereur romain Aurélien, assurant son rôle de *Pontifex maximus* (grand prêtre), le 24 décembre 274, inaugure avec faste le temple de ce dieu-soleil à Rome. On dresse, pour ce jour d'anniversaire

divin, la traditionnelle *Tabula Fortunata* (table de la fortune) chargée de victuailles abondantes et de boissons enivrantes pour s'attirer la faveur de ce dieu qui participe au festin.

Chez les Juifs, puis dans le christianisme apostolique, les anniversaires de naissance sont considérés à juste titre comme des célébrations païennes, et n'ont donc pas court. Même dans le monde chrétien postapostolique immédiat, ces fêtes sont dénoncées comme l'écrit courageusement Origène au mépris de représailles éventuelles¹⁶². Cependant, l'apostasie prédite par l'apôtre Paul se développant dans la chrétienté¹⁶³, ces commémorations de naissance finissent par s'infiltrer petit à petit dans la tradition. Une fois pris racine dans le monde catholique naissant, l'anniversaire de Mithra fut supplanté par celui du Christ au IV^e siècle.

Déjà, la pensée d'associer le Christ au culte solaire avait fait ses premiers pas dès le II^e siècle. S'appuyant sur la métaphore de Malachie au chapitre 4, verset 2 qui présente symboliquement le Messie comme le « *soleil de la justice* » à venir, des ecclésiastiques, cherchant à fondre le christianisme avec le paganisme afin de gagner des ouailles à leur cause, diffusaient l'idée mythologique que le Christ avait dû naître le même jour que le soleil, comme Mithra, c'est-à-dire au quatrième jour de la création relaté dans la *Genèse*¹⁶⁴. Ainsi, nous avons comme partisan de ce concept, le philosophe Justin¹⁶⁵. Puis, à sa suite, le pseudo-Cyprien, prenant littéralement les six jours de Création comme de simples jours de 24 heures, prône que la naissance de Christ est associée au quatrième jour génésiaque sans comprendre que, pendant cette période de plusieurs millénaires, Dieu estompa progressivement, par un processus naturel, les nuages au-dessus de la terre, et qu'alors seulement, on put, de la terre, distinguer puis voir clairement le soleil et la lune, décrits comme deux luminaires éclairant notre planète dans les Écritures¹⁶⁶. L'encyclopédie catholique¹⁶⁷ mentionne que : « Noël ne faisait pas partie des fêtes originelles de l'Église » puisqu'Irénée et Tertullien au II^e siècle « ne le signalèrent pas dans leur liste des fêtes ». Cependant, la théorie apostate avançant la date du 25 décembre

comme l'anniversaire de Jésus remplaçant celui du *Sol invictus* (lit. « Soleil vaincu ») païen progresse. En effet, les historiens possèdent des preuves faisant part de cette nouvelle coutume au sein de la chrétienté remontant, au plus tôt, en 336, au sein de l'Empire romain occidental, et en 375, dans sa partie orientale. Enfin, la fête de la Nativité fut introduite officiellement dans le calendrier catholique en 354 par l'évêque de Rome, le pape Libère. Puis, les célèbres pères de l'Église tels le rhéteur Jean Chrysostome (lit. « Bouche d'or »), prêtre d'Antioche en Orient¹⁶⁸, et le philosophe théologien Augustin d'Hippone, en Occident, entérineront cette nouvelle théorie mensongère comme si c'était un fait. Par exemple, Augustin affirme que : « *Le Christ a été conçu puis est mort dans le même mois, comme le montre l'observance de la Pâque et le jour bien connu de sa naissance. Puisqu'il est né le 25 décembre...* » Mais ces interprétations basées sur des déductions tellement abusives font que d'autres, tel l'Arménien Ananias de Shirak, reprendront ces mêmes spéculations passe-partout pour établir une autre date inspirée de la mythologie, celle du 6 janvier, comme étant l'anniversaire de Jésus¹⁶⁹.

Nous comprenons pourquoi la fête de Noël a conservé tant de symboles païens dans sa manifestation. Cependant, la commémoration des anniversaires de naissance reste plus vivace que jamais de nos jours ; on note même une recrudescence. Dans les écoles maternelles, la « maîtresse » s'enquiert du jour de la naissance de ces élèves afin de fêter son anniversaire avec friandises, gâteaux, bougies et cadeaux. N'est-ce pas étonnant pour une école laïque ? On rétorquera que, désormais, c'est mignon, qu'il n'y a plus d'atrocités macabres comme dans l'Antiquité. Ah bon ! Hitler a décidé de déporter le peuple hollandais qui, à ses yeux fanatiques, déshonore la race aryenne. Il désigne le Reichsführer des SS, Himmler, pour exécuter cette besogne. Celui-ci, prévenant, désire faire un beau cadeau d'anniversaire pour réjouir son idole adorée. Il veut que le jour de la naissance du Führer, commence cet exil forcé de trois millions de Hollandais jugés hérétiques

au national-socialisme dans la province polonaise de Lublin, à pied, dans des conditions climatiques dignes de la Marche de la mort. Quant aux femmes et aux enfants de ces infortunés, ils iront, entassés comme du vulgaire bétail, dans des navires pareils à ceux des négriers transportant des esclaves africains, puis, pour finir leur itinéraire épouvantable, dans des wagons de marchandises, glacés et sans sanitaires. C'est ainsi que certains de ces enfants et femmes rescapés de ce voyage apocalyptique meurtrier auraient rejoint quelques-uns de leurs papas et maris également survivants¹⁷⁰. Quel beau cadeau d'anniversaire !

De nos jours, l'anniversaire de naissance de Mohammed (Muhammad) est une des fêtes annuelles de l'Islam érigée en « *statut*¹⁷¹ ». Néanmoins, cette pratique est vigoureusement réprouvée par certaines gens de la Sunna s'insurgeant contre la célébration de cette commémoration qui prend pignon sur rue chez les musulmans comme elle le fut dans la chrétienté. Qualifiée d'« *attitude dangereuse où on s'oppose ouvertement à Allah*¹⁷² » et naturellement, pour le culte islamique, en raison du risque probant d'honorer de ferveur religieuse plus la créature que le Créateur, comme cela se passe pour le soi-disant anniversaire du Christ à Noël. Entre autres raisons, ces gens qui militent pour la pureté de la Sunna font ressortir que cette célébration des anniversaires de naissance n'existait ni du temps du prophète ni après sa mort et ni pour qui que ce soit. Ils avancent également que c'est une « *innovation qui imite les pratiques judéo-chrétiennes*¹⁷³ ». En méditant sur cette remarque pertinente, il convient formellement à un véritable chrétien de suivre le christianisme authentique et pur prenant racine dans la Bible plutôt que les traditions perverses de la chrétienté s'appuyant sur la mythologie universelle au risque de maculer l'image du véritable christianisme. L'ouvrage *La préservation du Tawid*, attire aussi l'attention sur la pratique païenne de celui qui fête son anniversaire en croyant que Mohamed, « *vient prendre part à sa nativité*¹⁷⁴ ». Cette coutume rappelle bien les croyances mythologiques anciennes en un esprit médiateur et protecteur, comme nous l'avons développé plus haut.

Notes

150. Réflexion tirée de l'article : *L'idéologie solaire. Les pharaons. Auguste. Louis XIV*, dans le numéro d'*Acheologia*, n° 249, de sept. 1989, p. 62, par Marcel Le Glay.

151. *L'enquête* (Livres I, 133 et IX, 110 à 112), Hérodote.

152. *Genèse* (20 : 20 à 22).

153. *Matthieu* (14 : 6 à 10), *Marc* (6 : 21 à 28).

154. Voir *La guerre des Juifs* (VII, 8), Flavius Josèphe.

155. Voir g du 22/3/82, *Les anniversaires de naissance – quelle est leur origine ?*

156. La conception universelle du destin vient de Babylone. Les dieux « *Anu, Enlil et Ea fixèrent les destins* », peut-on lire dans une chronique mésopotamienne – Voir l'article *Après le déluge, la royauté descend des cieus* dans Les Dossiers d'Archéologie n° 348, 11/12 2011, p. 3, Nele Ziegler.

157. Cette croyance perdura tard dans le Moyen Âge. Pour se concilier les bons auspices du destin, un repas, dans la nuit du 24 au 25 décembre, est préparé et laissé sur une table à la discrétion des trois Parques romaines, surnommées *Tria Fata*, les trois oracles de la destinée de la triade fatale, afin que celles-ci conduisent une douce prédestination, féconde et prospère à la maisonnée – Voir *Corrector sive medicus* (chap. XIX) dans *Mythologie chrétienne, Noël et les douze jours* (p. 62).

158. Par exemple, Pline l'ancien appelle Octave : « Le dieu Auguste » – *Histoire naturelle* (Liv. 35, § VII et X).

159. *Ibid.* (Liv. 36, § XVa) : « *Celui-ci plaça au haut de l'obélisque une boule dorée dont l'ombre se ramassait sur elle-même, au lieu que l'ombre projetée par la pointe même s'étend énormément* ».

160. Voir *L'idéologie solaire. Les pharaons. Auguste. Louis XIV* (op. cit., p. 63).

161. Cet anniversaire en date du 25 décembre est quasi universel dans le monde antique puisqu'il est aussi celui de Manai^(a), le dieu-lune sabéen, d'Horus^(b) la semence messianique formant la fameuse triade égyptienne avec ses géniteurs^(c), et de Yule^(d), l'enfant-dieu-lune messianique saxon.

^(a) *Philosophie sabéenne* (p. 1 066, col. I), Stanley, dans 2 B, p. 138.

^(b) *Les Égyptiens*, Wilkinson (vol. IV, p. 105) et *Isis*, Plutarque (vol. II, p. 377, 13, B), dans 2 B, p. 137. Le fils d'Isis est Horus, mais parfois, c'est Osiris puisqu'il doit sa renaissance à son épouse-sœur ;

ainsi le prêtre grec d'Apollon, Plutarque, fait remarquer la similitude frappante entre la légende du fils d'Isis et de Dionysos.

(c) Cette triade est celle d'Osiris, Horus et Isis.

(d) Chez les Anglophones, *Christmas* (Noël) est encore appelé *Yule** aujourd'hui. En Germanie, cette commémoration de la naissance de Yule se passait la nuit parce que Yule est né au milieu de la nuit. En souvenir, Noël, en allemand, se dit : *Weihnachten* (Litt : nuit consacrée). Le culte de Yule se trouve imbriqué dans la renaissance du dieu-soleil au sortir du solstice d'hiver. Empruntés à ce culte nordique, seront donc ajoutés aux coutumes de Noël, la traditionnelle bûche de Noël (emblème de Yule) et son sapin, symbole d'immortalité, dans les festolements tardifs de la chrétienté, puisque les échanges de cadeaux, gages d'heureux présages, l'utilisation des bougies, des feuillages non caducs et le banquet pantagruélique étaient déjà bien implantés dans la sphère du catholicisme qui l'avait auparavant usurpé aux religions sœurs d'autres contrées païennes conquises puis colorées de conceptions patristiques.

* Selon Hislop, le mot anglais *yule* d'origine germanique signifierait « petit enfant » – voir 2 B, p. 137. D'autres donnent comme étymologie : « roue », ce qui rappelle bien évidemment la roue solaire. 162. Voir l'article de g82 du 22/3, *Les anniversaires de naissance – quelle est leur origine ?*

163. 2 *Thessaloniens* (2 : 3) : « Que personne ne vous trompe en aucune manière, car ce jour-là ne viendra pas que l'apostasie soit arrivée d'abord, et que l'homme de péché soit révélé, le fils de perdition » – KJf.

164. Voir aussi l'article *Origine de la fête de Noël* d'Henri d'Ofterdingen, dans *l'Histoire antique* (n° 18, p. 48 et 49) où d'après le pseudo-Cyprien, la date de naissance du Christ tombait le 28 mars dans son *De Pascha computus*, et le sous-titre *Origine de Noël* dans *La solennité de Noël*, par J.-B. Thibaut dans les *Échos d'Orient* de 1920 (vol. 19, n° 118, p. 154).

165. Justin, dans sa première *Apologie* adressée à l'empereur Antonin, explique ainsi : « Si nous nous réunissons le jour du soleil, c'est que Dieu fit le monde ce jour-là » – Cité dans le *Génie du Christianisme*, p. 85.

166. Naturellement, les jours de la Création ne sont pas à prendre au sens littéral, mais plutôt dans le sens de « période » puisque le septième jour n'est toujours pas achevé jusqu'à maintenant

comme le laisse entendre *Hébreux* (4 : 9) : « C'est donc qu'un repos, celui du septième jour, est réservé au peuple de Dieu » – Jé. 167. *Catholic Encyclopedia* (Vol. 3, p. 724 et 728).

168. « Il n'y a pas dix ans que ce jour nous a été révélé, et néanmoins, grâce à votre zèle, il est aussi célèbre que s'il nous eût été transmis depuis plusieurs siècles. Ainsi, on pourrait avancer, sans craindre de se tromper, que ce jour est à la fois ancien et nouveau : nouveau, parce qu'il nous est connu depuis bien peu de temps, ancien, parce qu'il a marché aussitôt de pair avec les fêtes les plus antiques, et que malgré sa nouveauté, il a égalé, par la vénération dont il est l'objet, l'ancienneté de leur âge. Comme des plants d'une excellente nature, dès qu'ils ont pris racine, ne tardent pas à s'élever fort haut et à se charger de fruits, de même, ce jour, anciennement connu chez les peuples de l'Occident, ne nous a pas été plus tôt apporté, qu'il a pris croissance aussitôt et a produit des fruits avec l'abondance que nous voyons. Nos temples se sont remplis, et sont devenus trop étroits pour le grand nombre de fidèles qui accourent pour célébrer cette fête. Attendez donc la récompense d'un pareil zèle de Jésus qui est né aujourd'hui selon la chair, et qui récompensera votre ardeur comme elle le mérite, car l'empressement que vous témoignez pour le jour de sa naissance est la plus grande marque que vous puissiez lui donner de votre amour » – Jean Chrysostome, cité dans *Les origines de la Noël et de l'Épiphanie* in : collection *Textes et études liturgiques* (1, p. 93 à 105), Louvain, 1932, réimpression 1962.

169. En raison de ces divers computes aléatoires, de nos jours encore, l'anniversaire de Jésus se fête le 6 janvier pour les Églises orthodoxes, copte, syrienne et grecque, et le 18 janvier pour l'arménienne.

170. Voir *Les mains du miracle*, p. 122 et 123.

171. Voir *La préservation du Tawhid*, p. 62. La note en page 1 précise que le mot *Tawid* a le sens de « rendre unique » ou « proclamer l'unicité ».

172. *Ibid.* p. 65.

173. *Ibid.* p. 69.

174. *Ibid.* p. 71.

CHAPITRE III

LA PROVENANCE DE LA DENDROLÂTRIE ET DU CULTE DE L'ARBRE

Le livre de la *Genèse* rapporte l'existence, dans le jardin d'Éden, de deux arbres fruitiers singuliers. L'un est l'arbre de la vie, le second est l'arbre de la connaissance, du bon et du mauvais, duquel le premier couple humain ne devait pas manger le fruit sous peine de mourir. Ève, puis Adam, ayant tous deux transgressé cet ordre divin, privés des fruits de l'arbre de vie, perdirent la vie éternelle ainsi que leurs descendants. L'arbre de vie devint, par la suite, un objet de culte au sein du paganisme.

En Mésopotamie, berceau de la civilisation et de la mythologie, le premier empire est créé par Nemrod. Celui-ci, une fois divinisé, deviendra le dieu Doumouzi, puis Tammouz. Ce dieu sera adoré, grîmé en Arbre de vie, et donnera les traditions des colonnes stylisées de l'Arbre du monde ou du Pilier universel¹⁷⁵. En Babylonie, à Éridou, un arbre noir au reflet de lapis-lazuli, immense, pousse dans un lieu sacré, près du temple consacré au magicien des dieux (*mashmash ilani*) : Ea. Là où se trouvent Shamash et Tammouz, entre l'embouchure des deux fleuves Euphrate et Tigre. Sa ramure majestueuse s'étend vers Apsou, l'océan primordial d'eau douce. Les rites culturels afférant à cette dendrolâtrie deviendront obscènes et gagneront le monde entier.

C'est pourquoi l'Auteur de la Bible, prévenant, fait cette vive recommandation au peuple d'Israël sur le point d'entrer

en Canaan : « *Vous détruirez de fond en comble tous les lieux où les nations que vous allez déposséder ont honoré leurs dieux, sur les montagnes hautes, sur les collines, sous tout arbre feuillu*¹⁷⁶ ».

Malgré cet ordre explicite, les Israélites de la nation de Juda du temps du roi Roboam (Rehabam) désobéirent délibérément en adoptant le culte cananéen pervers et « *ils bâtirent à leur usage des hauts lieux, des stèles et des poteaux sacrés sur toutes les collines élevées et sous tout arbre verdoyant*¹⁷⁷ ». Il en est de même avec le roi Achaz qui « *sacrifiait et faisait fumer de l'encens sur les hauts lieux, et sur les collines, et sous tout arbre vert*¹⁷⁸ ». Les habitants des dix tribus d'Israël formant le royaume du Nord n'étaient pas en reste puisqu'« *ils s'étaient fait des pierres levées et des poteaux cultuels (des ashéras) sur toute colline élevée et sous tout arbre verdoyant*¹⁷⁹ ».

C'est pourquoi Isaïe interpola ses contemporains en dénonçant leurs agissements vils et dégradants afin de les rappeler à l'ordre : « *Vous brûler de désir près des arbres sacrés, sous tout arbre couvert de feuilles vertes. Vous offrez des enfants en sacrifice au bord des torrents, dans les creux des rochers*¹⁸⁰ ». Jérémie, dans la même veine, s'adressa à la nation de Juda pour lui transmettre les propos de Dieu : « *Vous avez brisé mon joug dès le commencement, vous avez rompu mes liens, vous avez dit : Je ne servirai point, vous vous êtes prostitués comme une femme impudique sur toutes les collines élevées, et sous tous les arbres chargés de feuillage*¹⁸¹ ». Ézéchiël, quant à lui, lancera un dernier ultimatum à la nation en prophétisant : « *Et il faudra que vous sachiez que je suis Jéhovah, quand leurs tués seront au milieu de leurs sales idoles, tout autour de leurs autels, sur toute colline élevée, sur tous les sommets des montagnes, sous tout arbre luxuriant et sous tout grand arbre touffu, le lieu où ils ont offert une odeur reposante à toutes leurs sales idoles*¹⁸² ». On comprend sans peine pourquoi Jéhovah a puni Israël tout comme Juda en permettant que les habitants de ces deux nations soient exilés, ceux du Royaume des dix tribus par l'Empire assyrien en 732 avant notre ère

et ceux du royaume de Juda et de Benjamin, par l'Empire néo-babylonien en 607 avant notre ère¹⁸³.

Oui, depuis la plus haute Antiquité, le culte des arbres ayant trait à celui de la nature est indéfectiblement lié à la magie. Pour les anciens païens, ces arbres, encore bien plus majestueux quand ils étaient esseulés pour étendre leur vaste ramage plutôt que de se trouver enserrés à l'étroit dans des forêts par leurs congénères, et qui chevauchaient maintes générations d'hommes, étaient considérés comme des symboles vivants. Particulièrement les gymnospermes, c'est-à-dire les résineux, puisque ceux-ci ne perdaient pas leur frondaison de toute l'année, végétaux sacrés représentant l'éternité. Ainsi, le pin était consacré au culte de Cybèle et son fruit, la pomme de pin dit aussi le cône de pin, devint un objet de fécondité. On trouve ce cône sacré tenu par des divinités mésopotamiennes ailées. Il figure également sur le sceptre d'Osiris, de Ninurta, et au bout du thyrses (sceptre en forme de bâton entouré de lierre), porté par Dionysos-Bacchus, qui « *était un emblème familier à tout le paganisme classique* », d'après Gobelet d'Alviella, et le devint dans toute la Germanie et la Gaule franque. Ce franc-maçon belge poursuit ainsi, au cours de sa dissertation, sur ce qu'on pense être des *ashéras* occidentaux, c'est-à-dire certaines colonnes visibles à son époque et construites sensiblement sur le même modèle : « *Plus tard, l'Église lui donna droit de cité dans la société chrétienne en la surmontant d'une croix*¹⁸⁴ ». Par ailleurs, on retrouve le thyrses païen identifié au crucifix papal avec lequel, depuis la basilique Saint-Pierre à Rome, ce chef d'État religieux bénit les foules d'adorateurs amassées entre lui et l'obélisque, emblème solaire (doublé d'une signification phallique pour certains) implanté au centre d'un parterre formant le dessin d'une croix entourée d'un cercle formant une rouelle à quatre branches – autres symboles solaires – dressé sur le chemin aux huit pas à l'illumination ; acte fétichiste calqué sur les prêtres égyptiens lors de leur culte rendu à Rê, leur dieu-soleil.

Quant aux angiospermes (les feuillus caducs à fleurs), ils faisaient figure de symboles de résurrection, parce qu'après

l'hiver, période apparente de mort cyclique pour les plantes ayant perdu leur feuillage, ils renaissaient robustes en bourgeonnant au printemps, puis se coloraient de différents verts tendres, tandis que le jour gouverné par le soleil se réappropriait le temps sur la nuit effrayante. Voilà pourquoi Tammouz, considéré comme un arbre, mourait en hiver et renaissait au printemps. Oui, ces grands végétaux défiant le temps étaient considérés comme des temples naturels, exquis et propices, qui filtraient la chaleur harassante du jour et laissaient propager un souffle doux et agréable, un air léger et rafraîchissant. Oui, l'ombre bienfaitrice de leurs ramures tamisait la lumière crue de l'été et exacerbait les ébats rituels sexuels de leurs adorateurs qui ressemblaient à de vilaines orgies de bas étage, sordidités organisées fiévreusement par les prêtres mentalement dégénérés et animés d'une lubricité fervente. Ces copulations répugnantes et publiques étaient censées exciter le dieu-arbre et sa parèdre pour engendrer la prospérité pastorale et agricole. Des beuveries bachiques et de grasses ripailles à soulever le cœur accompagnaient ce culte pervers et décadent.

Ainsi étaient adorés les Baals ignominieux du Moyen-Orient dont Belphégor (le Baal de Péor) dieu moabique¹⁸⁵. Ainsi que les Melkart¹⁸⁶, les Molech, les Milcom, les Adonis, les Atys, les Tammouz, Osiris, Dionysos et Bacchus.

Voici ci-après comment le culte de l'arbre se développa en Grèce. Dans les hymnes homériques, le cinquième, adressé à Aphrodite, la déesse paradoxalement vierge et pudique, nous décrit des arbres « *au sommet des montagnes* » qui apparaissent dès lors qu'une nymphe naît et souligne qu'« *on dirait que ce sont les temples de ceux qui ne meurent pas*¹⁸⁷ ». Des dryades¹⁸⁸ se métamorphosent en chêne, des hamadryades habitent l'écorce des bois et des méliades, les ramées des frênes. Ces belles lubriques et délurées, à moitié nues et pleines de vin dansent frénétiquement et tournent en rondes solaires en chantant en chœur autour des arbres ou des troncs dressés représentant le phallus en érection du dieu. Ces nymphes forestières et boisées accompagnent parfois le cortège tapageur de Dionysos, le dieu ivre au nez

rouge sanguin où serpentent de grosses veinules dilatées et violettes, et se mêlent aux bacchantes. Elles aiment les dieux et les mortels, telle Daphné éprise du jeune Leucippos, qui se changea en laurier pour échapper au bel Apollon en chaleur. Elles ne dédaignent pas non plus les vieux silènes éméchés en rut comme de jeunes étalons fougueux avec qui elles s'accouplent quelquefois dans des grottes tapissées de peaux de bêtes ou les gazons verts des clairières afin de satisfaire leurs envies pressantes. Leurs vilaines mœurs ont laissé des traces dans le langage : de nos jours, une femme avide de sexe, sans retenue décente et assoiffée de coïts, porte un qualificatif évoquant ces créatures mythologiques, quand on la qualifie de nymphomane. Les Grecs célébraient leurs cultes orgiaques barbares sous les grands arbres, près des sources et dans les forêts.

Le sapin de Noël¹⁸⁹ dressé sur les places publiques, les rameaux de houx et le gui, tous symboles d'immortalité décorant les fêtes de fin d'année, issus du paganisme germanique et celtique, sont une réminiscence de ces cultes abominables.

Yddrasil, l'arbre cosmique parfait dans le légendaire scandinave, se trouve placé au centre du monde. Les dieux nordiques siègent à sa cime, sous sa ramure, d'autres sous ses racines, tandis que la source du destin (*Urdarbrunn*) produit l'eau de la vie, force première impersonnelle qui donne le souffle de vie et véhicule le destin des êtres créés, autant des dieux que des hommes. Ce frêne gigantesque, couvrant la terre, fait penser, au fond, à l'arbre de vie du jardin d'Éden relaté dans la Genèse.

Dans la tradition dégénérée catholique, l'arbre est vénéré, car il a produit la Vraie Croix. Son bois permet la résurrection. Comme l'Yddrasil scandinave, il permet l'ascension au ciel puisque sa cime touche les cieux. Nous pouvons voir sa représentation tout droit sortie du monde païen au-dessus du Christ sur les bâtiments cultuels comme la façade romane de la cathédrale d'Angoulême.

Son pendant, Irminsul, présent dans toute l'Europe germanique, était un tronc d'arbre conséquent, érigé en pleine nature, grossièrement sculpté, servant de simulacre

à des dieux comme celui de la guerre, Irmin, ou celui du tonnerre, Thor. Ces simulacres nous rappellent bien évidemment l'Ashtoreth (Ashéra) biblique par sa forme.

De nos jours, en Orient, moins souvent en Occident, on accroche toujours de petits papiers où sont inscrits les vœux qu'on aimerait voir se réaliser aux branches des arbres qui auraient le pouvoir magique de les exaucer.

Le culte de l'arbre venant de Mésopotamie alimente les sources premières de l'hindouisme. Le bouddhisme et le jaïnisme l'incorporeront dans leur cosmogonie respective. Chaque arbre reste le pied-à-terre de divinités particulières. Ce végétal constitue l'habitable terrestre de ces déités, mais également leur temple vénéré et le symbole même du dieu. Prenons un exemple représentatif : le *ficus religiosa* ou pipal. Cet élégant figuier se trouve consacré à la célèbre Trimurti brahmanique, signifiant les « trois formes », composée de Brahmâ, Vishnou et Shiva. Mais le pipal est aussi l'emblème de Bouddha sous lequel il reçut l'éveil (*Bodhi*). Il est aussi *Aśhvatttha*, c'est-à-dire la figuration du Jupiter hindou (*Brihaspati*). Les croyants voient en lui le lieu des âmes mortes, voilà pourquoi nombre de statues de dieux et esprits locaux (*devagrâmata*) se tiennent figés à son pied colossal. Bien entendu, le culte de la fécondité et de la fertilité lui est aussi dédié.

Dans les anciens écrits pahlavis, on parle d'un arbre guérisseur porteur des graines de toutes plantes, appelé *Vispubish*, qui abrite le Simorgh, c'est-à-dire le Phénix perse solaire qui subsistait 1 700 ans puis renaissait de ses propres cendres. Les écrits avestiques nous donnent sa situation géographique. Cet arbre sacré demeure dans la mer *Varoukâshâ* ; ce qui n'est pas sans rappeler le *Kiskanu* mésopotamien étendant sa ramure sur l'océan Apsou entourant la terre sur lequel celle-ci flottait¹⁹⁰.

À propos, Phénix veut dire littéralement « pourpre » comme nous l'avons vu, mais ce terme grec est également un homonyme de « phénicien » ou de « palmier ». En corrélation avec la notion d'éternité allégorique, la branche

de cet arbre ou bien sa palme en hiéroglyphe égyptien émet l'idée d'une tranche de temps et servait d'attribut à la divinité syncrétiste ptolémaïque Sérapis, mais surtout, doublée du caducée, un emblème propre à Anubis, le dieu funéraire à tête de chacal noir, car ces végétaux sacrés symbolisaient la victoire résurrectionnelle sur la mort. Les Romains récupéreront ce mythe cultuel comme on peut le voir gravé sur l'autel isiaque de Fabia Stratonice ou comme l'illustre Apulée dans *Les Métamorphoses*¹⁹¹.

Bon nombre de récits mythologiques chiites situent le nid du Simorgh sur le faîte d'un arbre appelé : *Tûbâ*, copie musulmane du *Vispubish* iranien qui, comme en Éden, est un arbre de la connaissance, mais du mysticisme celui-là. Il s'épanouit en plein centre du mont *Qâf* qui, lui-même, loge au haut du *Malakût*, monde éthéré où abondent les aventures mystiques des âmes extasiées.

Notes

175. *Encyclopédie des symboles*, p. 43 ; *La migration des symboles*, p. 144 et 147 à 149.

176. *Deutéronome* (12 : 2) – FA.

177. *1 Rois* (14 : 23) – TOB.

178. *2 Rois* (16 : 4) – Da. Voir aussi *2 Chroniques* (28 : 4).

179. *2 rois* (17 : 10) – NBS. Les poteaux cultuels traduisant le terme hébreu *ashéras* figuraient en fait la déesse éponyme Ashéra. Ces poteaux symbolisaient une représentation simplifiée d'arbres. Ces derniers, puisqu'ils produisaient des fruits, étaient considérés parfois mythologiquement comme des femelles fécondes divines.

180. *Isaïe* (57 : 5) – PV.

181. *Jérémie* (2 : 20) – Sa (Lemaistre de Sacy employant le vouvoiement).

182. *Ézéchiel* (6 : 13) – MN.

183. Pour cette date, voir la note (207) dans le prochain chapitre : *Les pérégrinations de l'astrologie*.

184. *La migration des symboles*, p. 137 et 138. En accord avec ces propos, le rameau de pin est aussi un emblème de Pan

et de Sylvain, deux dieux concupiscent. À Rome, en mars, au cours d'une fête cultuelle d'origine phrygienne nommée *Dendrophories* en l'honneur de Bacchus, de Sylvain, de Cybèle et d'Atys, une confrérie de dendrophores (c.-à-d. de porteurs d'arbres) coupe un pin et le transporte sur le mont Palatin. Le tronc sacré est recouvert d'un drap, bandé de laine et enguirlandé de violettes, tel un défunt. Du sang est répandu sur le dieu-arbre décédé afin de le ramener à la vie et par là même, toute végétation morte en hiver. Car le pin toujours vert est Atys, porteur du bonnet phrygien, tué par un sanglier, une autre sorte d'Adonis, puisque, lorsqu'il s'est émasculé à l'aide d'un couteau de pierre taillée, du sang de sa mutilation a poussé miraculeusement le pin (certains évolutionnistes de renom voient-ils dans Atys un humanoïde du paléolithique, car il utilise une pierre taillée ?). La cérémonie funèbre se poursuit par une veillée de deuil et de tristesse où le jeûne est de rigueur. Le lendemain, le 24 mars, se déroulent les *Sanguinaria*. Au cours de la cérémonie, des prêtres (les galls) incisent leur chair et se castrent. S'ensuivent alors des divertissements carnavalesques où toute tenue décente est proscrite pour signifier la joie du retour à la vie de la flore et du dieu.

185. Cf. *Psaumes* (106 : 28) : « *Ils se sont attachés au dieu Baal-Peor et ont mangé des sacrifices offerts à des morts* » – **Sg 21**.

Osée (Hoshéa) (9 : 10) : « *J'ai trouvé Israël comme des raisins dans le désert, j'ai vu leurs pères comme les premières figues au sommet du figuier, mais ils sont allés à Béélphégor, ils se sont éloignés de Moi pour se couvrir de confusion, et ils sont devenus abominables comme les choses qu'ils ont aimées* » – **Fi**.

186. Melkart est une divinité, un Baal phénicien signifiant « *roi de la ville* » qui sera exporté dans les colonies phéniciennes, dont Carthage.

187. *Hymnes homériques* (267 b et 268 a).

188. Dryade : le chêne en grec se dit δρυε (drye, le υ [y] se prononçant « u »), mais il désigne par extension toute espèce d'arbre. De la racine de ce mot, on retrouve δρυίδι (dryidaï) c'est-à-dire le prêtre gaulois, *dryidae* ou *druidae* en latin. Également δρυάς (dryas) c'est-à-dire la nymphe des bois, *dryas* ou *druas* en latin et dryade en français. Mais ce mot *dryas* en latin signifie aussi druidesse qui s'orthographie aussi *druis*. Les druidesses gauloises sont des fées, la prêtrise étant exclusivement masculine. Dryades et fées des bois ont la même origine.

189. Il est intéressant de noter qu'une gravure rupestre dans le comté de Västra Götaland en Suède nous montre le symbolisme de l'épicéa associé au solstice d'hiver, époque du renouveau solaire. Sur cette gravure antique, nous pouvons voir le couple céleste universel mythologique de la lune et du soleil figuré par une croix grecque entourée d'un cercle en compagnie d'un cercle noir.

190. Certains incluent la Bible comme faisant partie inhérente de la mythologie. Voyons cela.

En Mésopotamie, le berceau de la civilisation, on concevait l'univers comme une coupole couvrant la terre. La toile de fond était constellée d'étoiles. Au-dessous de ce firmament, sept couronnes gigognes concentriques servaient de routes célestes aux planètes connues puisqu'elles sont visibles à l'œil nu. Ces planètes-divinités de la plus lointaine à la plus proche de la terre, selon la conception d'alors, sont Saturne, Jupiter, Mars, Soleil, Vénus, Mercure et Lune qui étaient capables de jeter les éclairs de leurs orbites respectives sur la terre.

Ce modèle astronomique servira de base cosmologique aux Grecs. Ainsi, la terre enfante le ciel aussi grand qu'elle^(a) qui deviendra son époux incestueux.

Dans la mythologie hindoue, on pensait que l'univers était porté par quatre éléphants debout sur une tortue, ce reptile à carapace, sacré, devenant ainsi le support des trois mondes composés, comme en Babylonie, du monde souterrain peuplé de démons, du monde terrestre ayant la forme d'un disque plat et du monde céleste dont la voûte fourmillait de dieux. Cette tortue éternelle était elle-même fixée sur un serpent se mordant la queue de forme circulaire circonscrivant les trois mondes constituant l'univers. Le soleil parcourait ce cercle ophidien en un jour et une nuit. Cette représentation cosmogonique voyagera en Extrême-Orient et jusque chez les Amérindiens. Elle figurera ainsi dans la conception cosmologique de l'univers chinois antique. En Grèce, ce triple monde circulaire était porté éternellement par le géant Atlas (lit. gr. « porteur »), par une condamnation sans rémission de Zeus. Plus philosophiquement, Aristote expliquait que notre globe était soutenu dans l'univers par une substance fluide nommée : « éther », conception qui a perduré jusqu'au XVIII^e siècle.

Qu'en est-il de la Bible ? Dans le livre de Job, écrit au XVI^e siècle av. n. è. voici comment la terre était décrite : « *Il étend le nord sur le vide, il suspend la terre sur le néant* » – Job (26 : 7), Da.

Le fait que la terre soit suspendue dans le néant n'a été découvert qu'au XVII^e siècle et définitivement prouvé qu'au XX^e avec les voyages spatiaux. Si les Écritures faisaient partie intégrante de la mythologie, elle aurait suivi indéniablement les conceptions et les consensus archaïques et moyenâgeux présentant l'univers comme décrit plus haut. De plus, en faisant partie de la mythologie elle aurait adopté les conceptions anciennes de la génération spontanée qui ont conduit à l'élaboration des théories modernes de l'évolution. Quelle différence absolue avec les croyances mythologiques aberrantes, qu'elles soient antiques ou contemporaines !

Quelles étaient les conceptions antiques de la forme du globe terrestre ?

Chez les Babyloniens, Babylone était le centre du monde, chez les Égyptiens, c'était l'Égypte et chez les Grecs, c'était la Grèce.

Diodore de Sicile (liv. II, chap. 30 et 31) rapporte que « *les Chaldéens enseignent que le cosmos est éternel de par sa nature, qu'il n'a jamais eu de commencement et qu'il n'aura pas de fin* » et « *professent des opinions tout à fait particulières à l'égard de la terre en soutenant qu'elle est concave, en forme de coracle* ». Certains traduisent « *barque* » ou « *nacelle* », mais nous préférons « *coracle* » qui illustre mieux la conception chaldéenne de la terre puisque cette dernière embarcation circulaire tressée de roseaux comme un grand panier en forme de bol évasé sans pied, ou plutôt de coupelle, est toujours usitée de nos jours. En fait, les Mésopotamiens voyaient la terre en forme de coracle renversé. Le dessous incurvé servant de demeure aux morts, aux démons et autres divinités macabres du monde souterrain. Un océan rond entourait la terre qui était coiffée par une voûte céleste pivotante soutenue par le sommet d'une montagne, voire par un pilier hypothétique situé au nord-est d'Akkad. Les bords de ce couvercle céleste englobaient aussi l'océan circulaire.

La cosmogonie égyptienne, quant à elle, présentait le dieu-terre, Geb, et la déesse-ciel, Nout, comme des divinités anthropomorphes et nus. Geb est souvent représenté couché tandis que Nout fait le pont de face et au-dessus de lui. Cette dernière, dans cette posture arquée, avale le soleil chaque soir pour lui redonner naissance le matin et fait l'inverse avec les étoiles, les ingurgitant le jour pour les pondre la nuit. Voilà pourquoi on lui décernait le titre charmant de : « *Truie qui dévore ses petits* ». Par ce rôle de résurrection des astres, on l'associait dévotement au culte

funéraire. Et quand Nout pleure, il pleut, mais quand elle rit à gorge déployée, il tonne. Nous pensons donc, avec une petite note d'humour, que pendant les orages, elle doit pleurer de rire.

Au VI^e siècle av. n. è. Anaximandre, un érudit intellectuel de Milet, perçoit empiriquement la courbure de la terre. Par conséquent, il révolutionne la conception grecque homérique d'alors en concevant la terre comme une colonne cylindrique ventrue (c.-à-d. en forme d'arcs d'ellipse) dont l'axe est-ouest reste immobile au centre de l'univers. Sa hauteur vaut le 1/3 du diamètre maximal. La partie plane du haut étant le disque terrestre habitable divisé en trois parties^(b) entourées d'un océan circulaire, autour desquelles tournent « *les astres [qui] sont des dieux célestes* ». Le tout étant là de tout temps, bien que paradoxalement créé par l'*Apeiron*, une sorte de vague principe éternel, de force sous forme de substance indéterminée et invisible, imaginée philosophiquement pour soutenir les astres et la terre.

Au III^e siècle Xu Zheng décrit le commencement de la cosmogonie chinoise où Pangu est le premier homme : « *Le ciel et la terre étaient mélangés comme un œuf de poule ; Pangu était au milieu. Après 18 000 ans, le ciel et la terre se séparèrent, le yang pur devint le ciel et le yin trouble la terre. Pangu, au milieu, mutait neuf fois par jour, le divin rejoignait le ciel, et le démoniaque, la terre. Chaque jour, le ciel s'élevait d'un zhang (2 m 42), la terre épaississait d'un zhang, et Pangu grandissait d'un zhang. Après 18 000 ans, le ciel était très élevé, la terre très profonde et Pangu très grand^(c)* ». Ainsi, au bout de 18 000 ans, la hauteur du ciel était d'environ 15 900 km. Cette mesure équivalant environ au millième de la distance entre la terre et le soleil, correspondait dans la conception cosmologique sino-orientale aussi à l'épaisseur de la terre et à la grandeur du premier humain puisque les trois augmentaient chacun de 2 m 42 par jour.

En fait, la rotondité de la terre n'a été pleinement perçue par les Grecs qu'au IV^e siècle av. n. è. Cependant, cette constatation empirique eut du mal à s'implanter dans les conceptions empreintes de mythes. Ainsi, au IV^e siècle, un père de l'Église, Lactance, ayant manifestement plus de foi en ses idées personnelles influencées par la philosophie mythologique ayant cours à son époque que dans les données bibliques, affirmait : « *Ceux qui tiennent qu'il y a des antipodes, tiennent-ils un sentiment raisonnable ? Y a-t-il quelqu'un d'assez extravagant pour se persuader qu'il y a des hommes*

qui aient les pieds en haut et la tête en bas, que tout ce qui est couché en ce pays-ci est suspendu en celui-là, que les herbes et les arbres y croissent en descendant, et que la pluie et la grêle y tombent en montant ? »^(d). Ainsi, nombre d'individus se rattachaient à cette logique méconnaissant la force d'attraction terrestre au contraire du Créateur de cette force qui a inspiré les Écritures.

Au VIII^e siècle av. n. è., alors que dans un même temps Hésiode chantait les sentiments maternels de la déesse terre anthropomorphique (nommée aussi Gaïa ou Gè), Isaïe donne dans la Bible une tout autre description de notre planète : « *C'est lui qui est assis au-dessus du globe de la terre, et ceux qui l'habitent sont comme des sauterelles, c'est lui qui étend les cieux comme un voile, et les déploie comme une tente pour y habiter* » – Isaïe (40 : 22), Od. La description de la terre par le mot hébreu *hough* se traduit indifféremment par « *cercle* », « *sphère* », « *globe* » ou « *rondeur* », mais non pas « *disque* », car seule, une sphère peut être perçue comme un cercle sous n'importe quel angle de vision alors qu'un disque, à part le champ de vision vu strictement du haut de ses deux zéniths, sera vu comme elliptique^(e). Il est par conséquent faux de laisser sous-entendre, comme Osty ou les moines de Maredsous dans leurs notes concernant Isaïe (40 : 22), que les Hébreux considéraient la terre comme les mythologies environnantes la concevaient, tels un disque ou une assiette flottant sur l'océan, dont la voûte céleste coiffait ses extrémités. D'ailleurs, les sources historiques étayant les allégations de ces deux versions catholiques ne sont bien évidemment nullement indiquées.

^(a) *Théogonie* : (125 à 129, p. 40), Hésiode.

^(b) La conception géodésique du disque terrestre de la terre ferme attribuée à Anaximandre ressemble grosso modo à un camembert coupé en trois parts à peu près égales de 120°. Ces parts figurent les continents de l'Europe, de l'Asie et de la Libye (correspondant à l'Afrique du Nord actuelle). Ces continents ont pour frontières naturelles des mers et des cours d'eau. Ainsi, l'Europe est séparée de l'Asie par la Mer noire et le Phase qui s'y jette (c.-à-d. le Rioni actuel) et qui prenait sa source dans l'océan encerclant la terre ferme, l'Asie de la Libye, par le Nil qui prenait également sa source dans le même océan circulaire, et la Libye de l'Europe par la Méditerranée qui, passées les Colonnes d'Hercule, rejoint aussi l'océan circonscrivant la terre. La théorie d'Anaximandre n'explique pas comment les eaux du Nil et du Rioni sont devenues douces puisqu'elles proviennent toutes deux de l'océan.

(c) *La naissance du monde*, p. 456, trad. Maxime Kaltenmark, collection : *Sources orientales*, éd. du Seuil, 1959.

(d) *Institutions divines* (liv. III, chap. 24), Lactance. Cité dans l'article *Un livre en accord avec la science*, p. 18, dans la brochure illustrée *Un livre pour tous*, éd. Association « Les Témoins de Jéhovah », Boulogne-Billancourt, 1997.

(e) Dans le tableau suivant, voici comment certaines versions bibliques traduisent *hough* en *Isaïe* (40 : 22) :

rondeur : EM,

cercle : S, Sg, NBS, Co, Sg21, Da, PV, MN, KJf, Ch, Ca (qui met *horizon* aussi, mais entre parenthèses), VB, Jé, FA, Os, Pl (Dhorme précise dans sa note : *cercle de l'horizon*).

globe : Od, Ma, ZK, AC, Sa, Gl, AD,

voûte : AELF, BP, AC2, CT, Li,

dôme : TOB,

horizon : BFC, Syn,

disque : BA, PC, Md,

/ : DG

Remarque :

L'édition originale de la Bible Crampon 1905 (AC) traduit correctement *hough* par *globe*. Après l'autodafé orchestré en France par l'Église catholique pour essayer de détruire toutes ces Bibles éditées en 1904 et 1905 pour remplacer le nom de Dieu *Jéhovah* par *Yahweh*, les versions Crampon (AC2) et Tricot (CT) éditées depuis lors ont aussi remplacé improprement *globe* par *voûte*, en *Isaïe* (40 : 22).

191. *Les Métamorphoses* (liv. XI, chap. 11, p. 361) dans *Romans grecs et latins*, trad. Pierre Grimal, éd. Gallimard, 1958.

CHAPITRE IV

LES PÉRÉGRINATIONS DE L'ASTROLOGIE

« Au début de chaque mois, tu exhiberas des cornes lumineuses comme repère pour les six premiers jours, et au septième, scinde ta couronne en deux... »

Enouma elish¹⁹²

Pourquoi, de nos jours, continuons-nous à utiliser le système sexagésimal, moins performant et moins pratique que le système décimal, pour la mesure des angles, de l'arc du cercle, des coordonnées géographiques que sont la latitude, la longitude et les heures ? Quant à ces dernières, pourquoi sont-elles divisées en soixante minutes, elles-mêmes subdivisées en soixante secondes ? Et pourquoi employer le système duodécimal pour découper la durée d'un jour ? Pourquoi également ce dernier laps de temps comportant vingt-quatre heures, notre réveil n'en affiche-t-il que douze ? Pourquoi vend-on les œufs par six ou douze et les huîtres par douzaines et par douze douzaines (grosse) ou trois douzaines de douze (grande grosse) ? Parce que ces numérations de base soixante engendrant celle de douze, nous ont été léguées par Babylone¹⁹³. En effet, lorsque le langage unique de l'empire de Nemrod fut confondu par Dieu en soixante-dix langues distinctes, ses sujets désunis ont emmené dans leur migration respective les systèmes sexagésimal, duodécimal

et décimal. C'est pourquoi nous retrouvons ces bases de calcul partout sur terre. Dans l'Antiquité, les heures sumériennes (*dana*) valaient deux de nos heures, ce qui explique que nos réveils n'affichent que douze heures. Le découpage du Zodiaque en douze parts égales de 30° vient aussi des Chaldéens, pères de l'astronomie au service de l'astrologie. D'ailleurs, cette évidence est tellement probante qu'en français, le terme « chaldéen » est employé comme synonyme d'« astrologue ». Cette analogie remonte à l'Antiquité gréco-romaine. En effet, disposant pourtant de bien moins de preuves que nous pouvons en avoir grâce à l'archéologie moderne, les Grecs et les Romains attribuaient pertinemment aux Babyloniens la paternité d'observer les astres pour l'établissement des destinées à l'aide de l'horoscope basé sur un calcul de base soixante¹⁹⁴.

Le calendrier est fondé sur le même système duodécimal. L'année babylonienne comptait douze mois de trente journées et nuits respectivement divisées en six heures chacune. Au bout des 360 jours la constituant, les Mésopotamiens ajoutaient cinq jours, dits épagomènes, pour l'ajuster sur l'année solaire. Cette façon luni-solaire de trancher le temps est emportée dans les bagages de Mistraïm, le fondateur du premier royaume égyptien en Basse-Égypte. Cette nation deviendra une puissance rayonnante du monde méditerranéen. Ses écoles sont alors réputées pour leurs enseignements et leur sagesse. Les habitants nantis d'Orient et du bassin méditerranéen, avides de connaissance, viendront s'instruire en Égypte, tels les célèbres philosophes et érudits grecs Pythagore, Thalès, Eudoxe de Cnide et Platon. Ainsi, Strabon rapporte : « *Nous vîmes, je le répète, à Héliopolis, les édifices consacrés jadis au logement des prêtres, mais ce n'est pas tout, on nous y montra aussi la demeure de Platon et d'Eudoxe. Eudoxe avait accompagné Platon jusqu'ici. Une fois arrivés à Héliopolis, ils s'y fixèrent tous deux et vécurent là treize ans dans la société des prêtres : le fait est affirmé par plusieurs auteurs. Ces prêtres, si profondément versés dans la connaissance des phénomènes célestes, étaient en même temps des gens mystérieux,*

très peu communicatifs, et ce n'est qu'à force de temps et d'adroits ménagements qu'Eudoxe et Platon purent obtenir d'être initiés par eux à quelques-unes de leurs spéculations théoriques. Mais ces Barbares en retinrent par-devers eux, cachée, la meilleure partie. Et si le monde leur doit de savoir aujourd'hui combien de fractions de jours (entiers) il faut ajouter aux 365 jours pleins pour avoir une année complète, les Grecs ont ignoré la durée vraie de l'année et bien d'autres faits de même nature jusqu'à ce que des traductions en langue grecque des mémoires des prêtres égyptiens aient répandu ces notions parmi les astronomes modernes qui ont continué jusqu'à présent à puiser largement dans cette même source comme dans les écrits et observations des Chaldéens¹⁹⁵ ». Bien que les Égyptiens¹⁹⁶ emploient le système décimal plus commode pour l'arpentage de leurs terres agricoles, le système sexagésimal perdure en parallèle¹⁹⁷. Ce dernier est employé également en Grèce, puis à Rome, et finalement, dans tout l'Occident. En matière de conceptions religieuses liées au spiritisme, le chemin parcouru est exactement le même que ce système de numération. Vers l'Orient, l'hindouisme calqué sur Babylone progresse jusqu'au Japon au même rythme que son système arithmétique de base soixante¹⁹⁸. En général, pour cette dernière constatation, il n'y a aucun problème ; c'est de notoriété publique puisque les faits sont là comme preuves reconnues, mais pour le système religieux, bien que les témoignages fourmillent et soient tout aussi probants, on conteste, on refuse, on tergiverse, on ratiocine, on bifurque devant l'évidence, car sinon... c'est donner raison à la Bible ! Nous retrouvons ce schéma de pensée intellectuel en symbiose avec l'évolutionnisme. Plus tard, les conquérants arabes influencés par les Indiens et les Grecs peaufineront le comput sexagésimal.

Incontestablement, l'astrologie babylonienne a envahi le monde jusqu'à notre époque. D'ailleurs, tout un chacun peut constater sans peine l'engouement de nos contemporains pour cette discipline ésotérique qu'est l'astrologie. Rares sont les revues, magazines et journaux qui n'ont pas une page traitant de l'horoscope. Les stations de radio et la télévision

ne sont pas en reste et diffusent quotidiennement les prédestinations zodiacales pour leurs auditeurs attentifs, à la fois craintifs et flattés. L'élaboration de l'astrologie est intimement liée à la religion de la Babylone antique et de sa conception du destin céleste irrémédiable qui annihile ainsi tous les comportements mauvais parce qu'ils sont soi-disant inscrits dans la position des astres dès la naissance. Ainsi, la notion du mal est absente chez les Babyloniens. Chez eux, le mal, c'est la violation de la propriété par l'escroquerie, le vol ou l'adultère, les causes de la souffrance mentale et physique, individuelle ou collective, comme les tempêtes, la maladie, mais non les vices, la méchanceté, la cruauté, la laideur des actes, l'orgueil, la vanité, la malice et autres plaies honteuses dénuées de spiritualité.

En fait, les dieux responsables de cette fatalité sont des planètes ou des constellations considérées comme leurs « *corps sacrés*¹⁹⁹ », et pour les servir, tout un rituel mêlé de magie est mis en place. Leurs courses célestes, interprétées par les prêtres-astrologues sont autant de signes des dieux qui communiquent ainsi leurs désirs et leurs volontés aux humains. En Mésopotamie, le soleil, Shamash (assimilé aux rois succédant à Nemrod divinisé), au centre de la triade qu'il forme avec Sîn et Ishtar, est le chef incontesté du panthéon céleste. Ainsi, le catalogue astrologique nommé *Enuma Anu Enlil* répertorie entre autres les signes auguraux tirés du soleil, de la lune, des autres astres et des manifestations météorologiques dont les orages et leurs éclairs qui, stylisés, serviront de foudre aux divinités telles que Hadad. On avait aussi recours à un autre procédé décrit dans la Bible en *Ézéchiel* au chapitre 21, verset 21, lorsque le roi babylonien Nabuchodonosor II consulte le foie d'un animal pour lire l'avenir. Cette hépatoscopie mystique était intimement liée à l'astrologie. En effet, à Babylone, dans l'école d'un temple, des archéologues ont mis à jour une poterie d'argile couramment datée du XVIII^e siècle avant notre ère représentant un foie laissant voir une des conceptions mésopotamiennes du ciel zodiacal à l'intention d'élèves en passe de devenir des *barû*, c'est-à-dire des futurs prêtres sachant

décrypter les augures inscrits dans le foie de l'animal par les dieux à qui il était offert. Un des côtés de cet organe en argile est découpé en zones figurant le jour et la nuit, tandis que l'autre côté est divisé en seize parties où sont inscrites, en cunéiforme, le nom de divinités célestes. Ce foie comporte trois hypertrophies : le lobe de Spiegel, la vésicule biliaire et la veine cave inférieure. L'hépatoscopie ésotérique envahira le monde antique comme le montre le célèbre foie d'ovine en bronze, de facture étrusque, daté généralement de la fin du II^e siècle avant notre ère, exposé au musée de Plaisance en Italie. Cette maquette cosmologique d'airain est également découpée en seize fractions, constellée de quarante divinités dont *Turan* (Vénus), *Tins* (Jupiter), *Fufluns* (Bacchus), etc., et les mêmes trois protubérances figurant les organes cités plus haut. Tout ça n'est pas un hasard, n'est-ce pas ?

Le mot « zodiaque » provient du grec et veut dire littéralement : « cercle d'animaux ». Ce terme convient bien puisque nombre d'animaux et leurs particularités zoologiques et zoomorphes naturelles symbolisent les périodes éclipitiques zodiacales²⁰⁰. Du reste, fort de cette croyance, le médecin allemand, Franz Mesmer, astrologue réputé de la fin du XVIII^e siècle, professait qu'un principe, qu'il appelait le « *magnétisme animal* », interagissait entre les hommes et les astres, étant capable de guérir les maladies – ses patients préalablement mis sous hypnose.

Cette croyance universelle que possède l'astrologue de pouvoir, en regardant la position et l'aspect des astres, définir le caractère et les aptitudes d'une personne ainsi que de connaître son destin, est identique aujourd'hui à celle qui prévalait autrefois. L'adepte, superstitieux et fataliste, refusant de prendre des responsabilités personnelles fondées sur la raison, consulte son horoscope basé sur son thème astral avant d'entreprendre quoi que ce soit dans la vie. La seule chose qui change dans le concept occidental moderne, c'est que les astres ne sont plus considérés tels des dieux comme auparavant. Par contre, ils ont exactement le même pouvoir et la même fonction. Les sept corps célestes du système solaire connus dans l'époque antique : Saturne, le soleil, la lune,

Mars, Mercure, et Vénus, correspondaient tous à des divinités marquantes puisque leurs courses apparentes vues de la terre paraissent plus rapides que les étoiles. Nous savons maintenant que le soleil n'est pas à proprement parler une planète puisqu'il demeure un astre. Cependant, dans l'Antiquité, il était considéré comme tel, le terme planète emprunté au grec signifiant « errante », car on pensait qu'il tournait autour de la terre, et ce, jusqu'à Copernic. Ces dieux-planètes étaient consacrés individuellement chaque jour de la semaine. D'ailleurs, plusieurs langues éparpillées sur notre globe ont conservé les noms de ces corps célestes dans leurs dénominations des jours de la semaine. Les mois étaient également consacrés aux dieux. D'ailleurs, la désinence du mot « mois », autrefois lunaire, en conserve la trace dans de nombreuses langues²⁰¹. Ainsi le mois babylonien de Tammouz en donne la preuve irréfutable²⁰².

Dans sa bonté, Dieu par l'intermédiaire de Moïse, exhorta le peuple d'Israël à se prémunir contre le culte astral pour les perversions immondes qu'il engendre, tels les sacrifices d'enfants, en leur exprimant clairement : « *De peur que tu ne lèves tes yeux vers les cieux et que tu ne voies, oui, le soleil, la lune et les étoiles, toute l'armée des cieux, et que vraiment tu ne te laisses séduire et ne te prosternes devant eux et ne les serves, eux, que Jéhovah ton Dieu a assignés en partage à tous les peuples sous tous les cieux*²⁰³ ». La loi mosaïque stipulait sans appel que tout contrevenant devait être lapidé²⁰⁴. Ainsi, pour avoir désobéi entre autres à ce commandement impératif donné par Dieu, la nation d'Israël fut déportée par les Assyriens²⁰⁵. La leçon laissée par cet exemple désastreux ne porta pas les fruits escomptés à sa sœur, la nation de Juda. Le prophète Sophonie (Tsephania) proclama alors une condamnation divine sévère envers les habitants qui s'adonnaient au culte astral « *ceux qui se prosternent devant l'armée des cieux, devant Yahvé, tout en jurant par Milkom*²⁰⁶ », le dieu sanguinaire ammonite. Par conséquent, le peuple de Juda sera à son tour déporté par les Babyloniens en 607 avant notre ère²⁰⁷. Malgré tout, sous les Séleucides, l'astrologie perdure encore chez des Juifs retors aux injonctions répétées de Jéhovah. En effet,

dans la synagogue de Beth Alpha datée du III^e/II^e avant notre ère, un parterre de mosaïques représente les douze signes du zodiaque désignés en hébreu. La condamnation tombera en 70 de notre ère, lorsque les armées de Titus raseront le Temple et Jérusalem, et massacreront, dans une effroyable boucherie, plus d'un million d'habitants.

Les monuments catholiques ne sont pas en reste. Nombre d'entre eux arborent les douze signes zodiacaux avec ostentation, comme notamment, la basilique de Saint-Austremoine d'Issoire, dans le Puy-de-Dôme. Ces signes astrologiques sont souvent entourés d'un cercle évoquant la symbolique solaire. Les leçons qu'ont reçues les Israélites n'ont pas profité apparemment au catholicisme.

Dans l'Antiquité, les astrologues pensaient que les planètes étaient des dieux, et non des gros cailloux circulaires enveloppés de gaz. Ils croyaient divines les constellations et pensaient que les étoiles les formant évoluaient sur le même plan alors qu'en fait, nous savons dorénavant qu'elles sont éloignées parfois de plusieurs millions d'années-lumière l'une de l'autre. Ils se représentaient également la terre comme étant fixe, située au centre de l'univers tandis que les planètes et les astres tournaient autour d'elle, impression que l'on a, vu de la terre²⁰⁸. Ce cycle semble résolu par le soleil qui se déplace apparemment de constellation en constellation en 12 mois. Aujourd'hui, nous savons que c'est le temps que met la terre pour effectuer sa révolution autour du soleil. Mais les astrologues contemporains croient toujours qu'au moment précis de la naissance d'un individu, lorsque le soleil passe au même instant dans une constellation, celle-ci influence irrémédiablement, telle une force divine, le caractère et le destin de cette personne sans aucune considération pour la génétique qui infirme totalement ce credo puisque les gènes déterminent la plupart des caractères dès la conception et non à la naissance. D'autre part, les trois dernières planètes les plus éloignées du système solaire (Uranus, Neptune et Pluton) étaient inconnues dans l'Antiquité. Si les planètes agissent soi-disant sur le comportement de l'homme, celles-ci devraient

avoir eu une influence prépondérante sur l'individu dans les horoscopes du passé. Cette croyance ne prend pas non plus en compte la précession des équinoxes qui dérive de plus de 50 secondes de degré chaque année vers l'ouest. Par conséquent, aujourd'hui, il y a un décalage d'une section entière par rapport à l'Antiquité lorsque Claude Ptolémée a établi son système astronomique sublunaire lié à l'astrologie, inspiré des Babyloniens, via Hipparque ; système utilisé encore de nos jours dans l'astrologie moderne. C'est-à-dire que le passage du soleil dans la constellation du Bélier, par exemple, se trouve dorénavant dans la constellation du Taureau. Ainsi, une personne classée à l'heure actuelle dans le signe du Taureau avec toutes les soi-disant caractéristiques affairant à ce signe est en fait Bélier, mais cela ne dérange nullement la croyance des astrologues bornés et de leurs clients bernés. L'astrologie n'est donc pas une science, mais reste une religion reposant sur la crédulité, n'étant pas basée sur des faits, mais sur une profession de foi²⁰⁹.

Notes

192. C'est ainsi que le roi des dieux babyloniens, Mardouk, ordonne à Sîn, le dieu-lune, de commencer à marquer les phases lunaires en quatre semaines de sept jours (*sebûtû*).

193. Voir Hérodote, *L'enquête*, II (109), *Magister 2000*, p. 6 et *Histoire universelle des chiffres ; Les chiffres de la civilisation sumérienne* (p. 199), ainsi que *La Mésopotamie, La mesure du temps* (p. 172).

La numération à base 10 coexistait avec le système sexagésimal en Mésopotamie pour soulager la mémoire du comptable qui, sinon, aurait dû mémoriser 60 vocables différents pour nommer les soixante premiers nombres. Le monde entier en héritera^(a). Assurément, la base soixante offre un avantage avéré, car elle peut se diviser par les six premiers chiffres : 1, 2, 3, 4, 5, 6, et par les nombres : 10, 12, 15, 20, 30 et 60 donnant un compte rond bien utile pour fractionner les unités de mesure des liquides, des poids et de la monnaie que ne possède pas la numération décimale^(b). Cependant, elle servait aussi des raisons religieuses numérologiques

divinatoires dont se servent encore de nos jours les amateurs d'occultisme. En effet, 3 600, le carré de soixante, grand multiple sacré, se dit *šar*, mais signifie également « l'univers, le tout ». Ce cosmos mésopotamien, ce *šar* antique, comprenait le ciel (domaine des dieux), la terre (domaine des hommes) et le monde souterrain (domaine des morts), le sens du mot *šar* totalise donc cette globalité^(c). À l'origine, sa représentation graphique numérale était un cercle. *An-šar* désigne le « Tout céleste ». L'*An* Sumérien ou l'*Anu* d'Akkad, le dieu-ciel, a pour nombre sacré la valeur numérique du sextant, c'est-à-dire 60, le *geša* représenté par une sorte d'étoile en forme d'astérisque à huit branches. Quant à *Ki-šar*, il veut dire le « Tout terrestre ». *Ki*, la déesse-terre^(d), formant le couple primordial avec son mari et frère, *An*, possède le nombre 50 comme attribut. Nergal, le dieu du monde souterrain (enfer) se voit décerner le nombre 40. Sîn, le dieu-lune, 30. Shamash, le dieu-soleil, 20^(e), tandis qu'Ishtar (Innana), la déesse-planète-Vénus, 15. Quant à l'unité 1, le *geš*, le degré du cercle égal à 360/360, il détermine, dans cette cosmogonie astrologique chiffrée, l'individu humain^(f). Lorsque Nabuchodonosor II (Nebukanedsar II), roi de Babylone, fait ériger une statue colossale revêtue d'or pour que tous ses hauts fonctionnaires l'adorent, le prophète Daniel en donne les mensurations au chapitre 3, verset 1 du livre biblique portant son nom : sa hauteur, 60 coudées et sa largeur, 6 coudées. Nous retrouvons là, la numérologie mystique chère aux Babyloniens.

^(a) Voir l'appendice A qui nous montre la survivance mondiale au cours du temps de la base 60 couplée à celle de 10.

^(b) En effet la base 10 n'est divisible que par 1, 2, 5 et 10.

^(c) Ce système des trois mondes formant l'unité est développé dans le chapitre concernant la trinité.

^(d) Dans le fouillis inextricable de la cosmogonie mésopotamienne, due à la rivalité entre cités sublimant d'un nouvel attribut leur divinité tutélaire, *Ki* est parfois un dieu-terre ou de la terre d'en bas, c'est-à-dire de l'enfer, fils d'*An*. Ainsi, nous voyons que les dieux changent de sexe comme de chemise. En Égypte, effectivement, la terre est un dieu (*Geb*) et sa sœur et épouse, le ciel (*Nout*) une déesse. Dans la mythologie gréco-romaine, le ciel est pareillement un dieu (gr. *Ouranos*, lat. *Caelus*). Celui-ci est émasculé par son fiston (gr. *Kronos*, lat. *Saturnus*) grâce aux vilaines recommandations maternelles. Toutefois, ce dieu-ciel désormais châtré reste paradoxalement fécond. Sa mère devient aussi sa femme (gr. *Gaïa*, lat. *Terra*). Les mères de *Kronos* et de *Saturne* sont donc aussi leurs grand-mères.

(e) Il est intéressant de constater que le nombre 20 est aussi celui du roi, celui-ci étant un dieu considéré comme une manifestation terrestre du soleil (*Shamash*) tel pharaon, lui aussi émanation du dieu-soleil égyptien (*Râ*).

(f) Voir *Histoire universelle des chiffres*, p. 227.

194. Voir à ce propos la note de Pierre Grimal dans les *Annales* de Tacite qui nous fait part de ce point de vue et qui nous donne les occurrences où « chaldéen » est employé comme synonyme d'« astrologue » par cet historien romain. Voir aussi *Bibliothèque historique* (liv. II, chap. 29), Diodore de Sicile.

195. *Géographie* (XVII, I : 29), Strabon.

196. Les mathématiques ne sont cependant pas l'apanage des Égyptiens qui n'étaient qu'arithméticiens, mais des Grecs.

197. Voir *Isis et Osiris* (75) où Plutarque nous relate : « Or, le nombre soixante est le premier que les astronomes emploient dans leurs calculs ».

198. Voir le *dictionnaire de la civilisation indienne*, p. 133, qui révèle que l'astronomie indienne antique, inséparable de l'astrologie, a pour commencement, celle de la Mésopotamie. D'autre part, une visite au musée Guimet à Paris permet de percevoir sans peine combien l'hindouisme a été exporté jusqu'aux confins de l'Asie de l'Est.

199. Pour désigner les astres, Lucrèce les appelle « *les corps sacrés des dieux* » – *De la Nature*, p. 44. Chez les Grecs, rappelons qu'Anaximandre professe que « *les astres sont des dieux célestes* ».

200. La figuration des animaux du zodiaque est quasi planétaire, ce qui atteste à l'évidence son origine commune.

201. Étymologiquement, on retrouve dans plusieurs langues différentes l'université de la corrélation astrologique et son origine commune entre les dieux célestes et les jours de la semaine.

202. On retrouve le mois de Tammouz babylonien en hébreu, en arabe et en turc.

203. *Deutéronome* (4 : 19) – MN.

204. *Ibid.* (17 : 3 à 5).

205. *2 Rois* (17 : 16).

206. *Sophonie* (1 : 2 à 5) – VB.

207. Les sources profanes actuelles indiquent 587 ou 586 av. n. è. pour la prise de Jérusalem par les Babyloniens. Pourquoi ? Avant toute explication, considérons un exemple contemporain.

Sur la terre entière, presque, les ouvrages historiques, que ce soient les livres ou les revues, datent les événements par rapport à la date supposée de la naissance de Jésus-Christ. Cependant cette date de naissance est fautive. En effet, Denys le Petit, moine délégué par le pape Jean 1^{er} pour établir un comput pascal fiable, a introduit un nouveau repère, la naissance de Jésus (l'ancien étant la date traditionnelle de la fondation de Rome en 753 av. n. è) pour compter les années. Toutefois Denys se fourvoya sur l'année de cette naissance puisque la chronologie biblique porte cette date en 2 av. n. è. De plus le zéro n'étant pas encore connu cet événement est daté de 1 av. n. è. car en 532 l'Église catholique décida de chiffrer les années à partir du 1^{er} janvier 1, jour présumé de la circoncision de Jésus sept jours après sa prétendue naissance le 25 décembre à minuit. De nos jours, pratiquement tous les historiens sont au courant de cette méprise, cependant, dans leur grande majorité, ils continuent à dater les événements en disant « avant Jésus-Christ » ou « après Jésus-Christ ». Même les historiens fantaisistes qui font remonter la naissance de Christ en 7 avant notre ère utilisent cette formule erronée. Sous les Séleucides, une erreur analogue à la date présumée de la naissance du Christ avait cours. Un très grand nombre d'historiens s'appuient sur ce fourvoiement pour avancer la date de 587/586 avant notre ère afin de situer la prise de Jérusalem par Nebukadnetsar (Nabuchodonosor).

Pour en venir à cette date, ils se basent sur la chronologie des règnes des rois néo-babyloniens établie environ six siècles après par Claude Ptolémée (vers 90 – vers 168). Cependant, la généalogie datée des rois néo-babyloniens de ce savant grec passe sous silence nombre de monarques. Par exemple, il omet Labashi Mardouk. C'est comme si, à quelque proportion gardée, dans l'histoire de France enseignée dans le programme scolaire, on passait directement de Philippe IV le Bel à Jean 1^{er} le Posthume en omettant Louis X le Hutin. Cet astronome alexandrin s'est appuyé pour sa chronologie sur des sources traditionnelles basées sur des almanachs astronomiques incomplets recopiés au temps des Séleucides. Mais ces almanachs comportaient des erreurs, des coquilles manuscrites, des lacunes et des imprécisions aux dires de Ptolémée lui-même. Ce qui importait pour les observateurs babyloniens, c'était les mouvements apparemment anachroniques des astres parce qu'ils les assimilaient à des signes divinatoires envoyés par les dieux. Les éclipses, le passage des comètes, les météores et autres manifestations astronomiques

répertoriées étaient associés à des dates de règnes parfois sous forme de listes chronologiques. En clair, il fallait faire coïncider, au même moment, les intronisations ou autres événements populaires à ces manifestations célestes extraordinaires considérées comme divines. Cet état d'esprit non scientifique allait de pair avec le manque d'intégrité notoire des scribes babyloniens capables de trafiquer les dates des victoires ou des constructions remarquables consignées par les générations antérieures pour les approprier au monarque régnant du moment. Ce déplorable comportement perdure encore aujourd'hui, hélas, chez nombre de scientifiques modernes comme nous allons nous en rendre compte au dernier paragraphe de cette note.

Toujours sous les Séleucides, Bérose, prêtre babylonien du III^e siècle avant notre ère, a écrit en cunéiforme une histoire de Babylone via des registres consignés sur des tablettes d'argile. Lui aussi propose 587 avant notre ère. Mais son œuvre est perdue et seules quelques bribes et des références d'auteurs de ses écrits comme Flavius Josèphe (37 – vers 100) et Eusèbe (vers 265 – 340) nous sont parvenues.

Pour couronner le tout, la fameuse stèle de Nabonide (NABON H 1, B) s'accorde, elle aussi, pour la date de 587.

Cependant, la Bible donne la date de 607 avant notre ère. Comme elle est une source historique fiable, toujours digne de foi, c'est la date que nous retiendrons dans le présent ouvrage. Répétons-le, les Écritures ne peuvent être prises en défaut que par la mauvaise foi qui conduit à l'entêtement borné d'un grand nombre d'historiens, exégètes et théologiens, eux-mêmes enseignés par un système scolaire et universitaire régnant. Cette méthode pédagogique fait une large abstraction des objections, pourtant sérieuses et valables, qui ne corroborent pas la Tradition historique, car ces réfutations vont à contre-courant du canon chronologique profane actuel de l'Histoire mêlée d'évolutionnisme.

Babylone n'a été fouillée que superficiellement. De façon similaire, si des archéologues du futur, refusant tout crédit aux Écritures saintes, trouvaient des récits et des consignations partielles concernant l'époque postchrétienne, n'en concluraient-ils pas que Jésus est né en l'an zéro, même si la Bible affirme, avec raison, qu'il est né dans la deuxième année avant notre ère ? Il en est de même pour la date profane de – 587 et la date biblique de – 607. La science et l'Histoire corroborent toujours la Bible. Cette

dernière est donc beaucoup plus sûre que des données humaines parfois entachées d'erreurs.

D'ailleurs, il existe une preuve profane certifiant la véracité de la Bible qui donne la date de 607 avant notre ère. Ce témoignage historique se trouve établi sur la fameuse tablette d'argile (VAT 4956). Cette copie cunéiforme du III^e siècle avant notre ère, qui décrit plusieurs aspects astronomiques, est connue dans les milieux scientifiques, car les savants s'en servent depuis longtemps comme d'une attestation authentique afin de faire prévaloir la date de 587 avant notre ère grâce à une falsification de leur part. Rappelons avant tout que Jérémie rapporte que Jérusalem a été détruite dans la 18^e année du règne de Nabuchodonosor (*Nebukadnetsar*)^(a). Pour faire aboutir la 18^e année du règne de Nabuchodonosor en 568 avant notre ère, les scientifiques ont effectué une discrète correction de la VAT 4956 afin de rectifier une soi-disant erreur de scribe. Avec cette modification frauduleuse, la 37^e année de ce monarque tombe en – 587 comme le veut la tradition exégétique moderne. Mais voilà, sans cette altération, la date effective de la 37^e année du règne de Nabuchodonosor proposée par cette tablette est de 588 avant n. è. ; ce qui fait que la 18^e année de ce monarque tombe à-pic en 607, date que donne la Bible, ainsi les Écritures garantissent l'authenticité des relevés consignés de ce document archéologique qu'est la VAT 4956 (pour plus de détails, nous conseillons vivement à nos lecteurs, amateurs de vérité, de consulter les excellents dossiers détaillés, édifiants, illustrés de photos et agrémentés de nombreuses références incluses dans les *Tour de Garde* du 01/10/2011, p. 26 à 31 et du 01/11/2011 p. 22 à 28).

^(a) *Jérémie (32 : 1) : « La parole qui fut adressée à Jérémie de la part de Jéhovah, la dixième année de Sédécias, roi de Juda. C'était la dix-huitième année de Nabuchodonosor » – AC.*

En résumé :

Données découlant de la VAT 4956 après sa falsification s'accordant ainsi avec la tradition scientifique et historique

Dates : Évènements :

- 587 : 18^e année du règne de Nabuchodonosor II ; destruction de Jérusalem
- 568 37^e année de règne de Nabuchodonosor II

Données découlant de la VAT 4956 sans falsification s'accordant ainsi avec celles de la Bible

Dates : Évènements :

- 607 : 18^e année du règne de Nabuchodonosor II ; destruction de Jérusalem
- 587 : 37^e année de règne de Nabuchodonosor II

208. Voir cette conception schématisée dans le système de Claude Ptolémée. Ce système a perduré jusqu'à la découverte du système héliocentrique par Copernic au XVI^e siècle.

209. Voir *À la recherche de l'inconnu par la magie et le spiritisme* dans *sh* (chap. 4, p. 85) et *Quand les astrologues redessinent le ciel*, par Michel Rouzé, dans *Sciences & Vie* n° 887 d'août 1991.

CHAPITRE V LES ZOOLÂTRIES ZODIACALES

LA CYNOLÂTRIE ZODIACALE ET LE CULTE DU CHIEN

*Le monde ne subsiste que par l'intelligence
du chien.*

Zend-Avesta

Dans l'astrologie chinoise se trouve l'année du chien. Les Chinois ont également leur figure mythologique à tête de chien, *Fu Xi*. Dans le zodiaque occidental légué par les Grecs, se trouvent deux constellations canines, celle du Grand Chien, révélée dans l'Almageste de Ptolémée, c'est-à-dire Lælaps, le chien de chasse du chasseur Actéon transformé en cerf par Artémis pour l'avoir contemplée lors de son bain, selon Ovide, et qui finira dévoré par une meute de chiens « *avides de curées*²¹⁰ », et celle du Petit Chien qui n'est pourtant pas un chiot puisqu'il suit fidèlement le grand chasseur Orion qui doit son nom à l'akkadien Uru-Anna (lit. « Lumière céleste »).

Oui, dans les mythes antiques, le chien ne symbolise pas le gentil toutou, l'animal doux, le compagnon affectueux

de l'homme, mais plutôt la hargne, l'attaque et la sauvagerie au service de la chasse et du combat, du gardiennage des biens, des personnes, mais aussi du monde des morts.

En Mésopotamie, le berceau de la mythologie universelle, la déesse Tiamat crée le loup-écumant, monstre bavant atteint de la rage faite pour ravager le monde. Dans cette partie du globe, les chiens demeurent de redoutables auxiliaires employés pour la chasse et la guerre – occupations nemrodiennes. Ces animaux figurent sur les murs babyloniens. Ce sont de vilains molosses et des dogues employés pour la traque, particulièrement celle du lion.

Les Arvernes possédaient aussi des meutes féroces de dogues, importés de Bretagne et de Belgique, pour le combat. Au II^e siècle avant notre ère, le roi Luern (*le rusé*, en gaulois), célèbre pour son opulence, ainsi que son fils Bituit (Biteut) tiraient grande fierté de leurs auxiliaires canins redoutables. Ce monarque aurait formulé, goguenard, cette phrase ironique lors de la bataille de Valence en 121 avant notre ère : « *Voilà les Romains ! Ce n'est pas un repas pour mes chiens !*²¹¹ » Des dogues accompagnaient les armées perses également.

Chez les Grecs, des chiens de combat suivent la terrifiante déesse trine des fantômes et de l'enfer, Hécate. Quant à Zeus-Lykaïos (Zeus-loup), il est à l'honneur pour présider la fête annuelle des Loups (*Lykaia*) où des hommes se changent pour un temps en cet animal effrayant, après avoir ingurgité de la chair d'un fils humain sacrifié sur l'autel de la religion mythologique. D'ailleurs, Théophraste, selon Porphyre, compare ce sacrifice à celui offert au Molok carthaginois. Hermès, chez les Séleucides, prend une tête d'Anubis, le chacal anthropomorphe égyptien, conducteur des morts, et devient ainsi Hermanubis. Citons aussi le chien Cerbère à plusieurs têtes, monstrueux gardien vigilant qui interdit aux vivants l'entrée de l'Hadès sous peine de les déchiqueter de ses crocs puissants tandis qu'il laisse passer les morts, fantômes et autres spectres (certainement moins charnus à son goût). Dans la mythologie germano-nordique, un autre

chien fabuleux, Garm (lit. « hurleur ») ou autre Fenrisulfr, assimilés à Cerbère par les mythologues, gardent les enfers souterrains nordiques, le *Nifheim*, le « domaine de la brume opaque »). Toujours dans la rubrique nécrologique mythique, mais mexicaine précolombienne cette fois, des chiens jaunes, du même ton que la robe des pumas, couleur du soleil, assistent le défunt, une fois sacrifié, à passer les neuf fleuves du séjour des morts (*Mictlan*). Chez les Aztèques, on appelait ce canidé *Xolotl*²¹². Pour le protéger, ce dieu-chien accompagnait, le soleil, la nuit, dans sa phase obscure et angoissante. Mais il y a d'autres dieux-chiens et aussi des déesses-chiennes comme l'Oup-ouaout²¹³ égyptien et sa parèdre Oupet-ouaout, couple de canidés, ouvrant les voies des processions royales et des chevauchées guerrières, perchés sur leurs étendards respectifs portés à bout de bras au-devant même d'autres étendards, prêts à attaquer d'éventuels ennemis. « *Les Égyptiens ont, pour quelques animaux, une vénération extraordinaire, non seulement pendant que ces animaux sont en vie, mais encore lorsqu'ils sont morts. De ce nombre sont [...] les chiens [...]*²¹⁴. [...] *De plus, lorsqu'un chien est trouvé mort dans une maison, tous ceux qui l'habitent se rasent tout le corps et prennent le deuil, et quand on découvre du vin, du blé, ou toute autre chose nécessaire à la vie dans les demeures où un de ces animaux est mort, il est défendu à quiconque d'en faire usage*²¹⁵. [...] *Le chien est utile pour la chasse et pour la garde de la maison. C'est pourquoi ils représentent le dieu appelé par eux Anubis, avec une tête de chien, pour indiquer qu'il était le gardien du corps d'Osiris et d'Isis*²¹⁶ ».

Les cynocéphales, hommes à tête de chien, sont légion dans la mythologie. Cette croyance comprend les loups-garous, ces lycanthropes tueurs d'innocentes victimes la nuit pour reprendre forme humaine le jour. En Égypte, nous comptons Douamoutef, surveillant canin soucieux de la garde des entrailles stomacales du mort reposant dans un vase canope. Diodore de Sicile nous apprend que : « *Les autres mythes des Grecs sur le séjour des morts*

*s'accordent avec ce qui se pratique encore aujourd'hui en Égypte ; la barque transportant les corps, la pièce de monnaie, l'obole payée au nautonier nommé Charon dans la langue du pays, toutes ces pratiques s'y trouvent*²¹⁷ ». Cette remarque prouve sans conteste que la mythologie est universelle quant au fond, même si elle diffère quant à la forme. Cerbère est le pendant d'Anubis.

Au sein de la chrétienté, Jérôme et Augustin d'Hippone ainsi qu'Isidore de Séville croyaient à l'existence des cynocéphales. Saint Christophe sera représenté ainsi, crucifix à la main, dans l'iconographie orientale tardive. Son nom signifie « porteur du Christ », car il aurait porté Jésus enfant pour traverser une rivière. Cette légende fut élaborée pour catholiciser Cerbère et Charon, le nocher passeur des âmes mortes de la mythologie étrusque et gréco-romaine à travers le Styx (fleuve limitant le séjour des morts) sur sa barque moyennant finance d'au moins une obole.

Notes

210. *Les métamorphoses* (III : 2), Ovide. Naturellement, d'autres légendes présentent ce Canis Major constellé comme étant le chien d'Ulysse ou celui de la déesse Artémis ou bien celui de la nymphe Procris ou encore un des chiens d'Orion. Isis, la déesse égyptienne, quant à elle, était assimilée à l'étoile Sirius faisant partie intégrante de la constellation du grand chien. Un de ses emblèmes était une chienne.

211. Cité dans *La langue gauloise ressuscitée*, p. VIII et 188, Michel Honorat.

212. *Xolotl* (« le jumeau précieux » en nahuatl), parce que frère jumeau de l'obscurité du terrible *Quetzacoalt* insatiable de sacrifices humains – Voir *Dioses Prehispánicos de México*, p. 162, par Adela Fernández, Panorama Editorial, México, 1998.

213. Oup-ouaout signifie littéralement « L'ouvreur des routes » et sa parèdre Oupet-ouaout « L'ouvreuse des routes ».

214. *Bibliothèque historique* (Liv. I : 2 ; LXXXIII), Diodore de Sicile.
215. *Ibid.* (Liv. I : 2 ; LXXXIV).
216. *Ibid.* (Liv. I : 2 ; LXXXVII).
217. *Ibid.* (Liv. I : 2 ; XCVI).

ZOOLÂTRIE ZODIACALE LÉONINE ET LE CULTE DU LION AU SACRÉ-CŒUR

En Mésopotamie, à Ur, le roi de la cité, Shulgi²¹⁸, déclare : « *Je suis le roi. Je suis le taureau puissant. Je suis le lion à la gueule ouverte*²¹⁹ ». Dans un autre hymne, il est chanté comme « *un lion à l'aspect féroce* », « *l'élu du cœur sacré d'An*²²⁰ », « *le lion rugissant d'Utu*²²¹ ». Quelque treize siècles plus tard, en Assyrie, Sennachérib se vante qu'avant d'entreprendre un combat, il devient « *furieux comme un lion* ». Nul doute, ce grand félin impressionnant représente la férocité à laquelle s'assimile le grand chasseur Nemrod. Ses successeurs se revêtiront de cet attribut royal. D'ailleurs, seuls les rois avaient la prérogative de chasser ce magnifique animal. En nous penchant sur les sculptures assyriennes, nous pouvons voir le carnage bestial de ces chasses immondes. Les pauvres bêtes sont littéralement criblées de flèches à bout portant. Cette tuerie à soulever le cœur accomplit ainsi les ordres divins de Ninurta et Nergal. Dans la mythologie mésopotamienne, ce sont les dieux infâmes qui offrent ces nobles animaux en pâture au roi²²². Ainsi, ces boucheries léonines sont des sacrifices sanglants offerts pour satisfaire les caprices de divinités impitoyables assoiffées de sang.

Mais le lion peut être apprivoisé comme un animal de compagnie. Innana-Ishtar, la déesse-mère portant l'enfant-messie se tient assise sur un lion montrant son ascendance divine sur cet animal-roi redoutable²²³ qui demeure

son symbole agressif et puissant favori. Parfois, cette déité chasserresse ailée, triomphatrice, pose ostensiblement son pied sur cet animal dompté qu'elle conduit avec une corde utilisée comme un mors. Parfois, ce lion est représenté soumis comme un ennemi vaincu sous le pied dominateur de la belle. D'autre fois, cette dernière est figurée debout, hissée sur deux de ces animaux couchés. On retrouve cette déesse mésopotamienne à cœur de fauve sous son aspect guerrier, portant deux carquois²²⁴ et une épée à la ceinture. Des mythes sanglants relatent ses offensives menées par la furie enragée qui l'anime, la rendant folle et hystérique, alors chantant à tue-tête des couplets militaires ; elle ne reconnaît plus personne, ni famille, ni amis, ni dieux, coupant les têtes à gogo et à tour de bras tels les soldats assyriens qui l'idolâtrèrent.

Certains historiens pensent que des prisonniers syriens ont amené cette image cultuelle d'Ishtar à Memphis, en Égypte, devenant ainsi la déesse Qadesh. Il reste vrai que cette dernière est montrée entièrement nue, telle Ishtar, et de face, sur un lion, alors que les divinités égyptiennes sont en grande majorité vêtues et imagées de côté. Bien sûr, le lion ou la lionne sont les emblèmes de beaucoup de divinités du polythéisme égyptien.

Le lion deviendra le quatrième grade pour les initiés du culte à mystères mithriaques. Il est le cœur de Saturne sous les traits de Mithra. L'empereur romain, Commode, épousera ce culte solaire en vogue et s'assimilera à Hercule en portant pour vêtement une œuvre de taxidermiste faite de peau de lion avec comme couvre-chef le crâne de ce félin. Des as de cuivre et un buste célèbre de marbre au musée du Capitole nous le montrent ainsi affublé²²⁵. À propos d'Hercule, le quinzième hymne homérique a pour titre « *Héraclès, cœur de lion* ». Ce géant mythologique grec ayant son pendant romain en Hercule est divinisé. Utilisant violemment sa force herculéenne, beaucoup voient dans ce comportement typique celui d'un des néphilim antédiluviens, musclé et brutal, assimilé au Gilgamesh babylonien.

Dans la mythologie grecque, Achille est un soldat implacable au « *cœur de lion* », susceptible, violent, vengeur, tueur d'hommes, messie usurpateur, païen, qui trouve la mort par sa blessure au talon. Ce qui n'est pas sans rappeler la prophétie relative au Messie consignée dans le livre de la *Genèse*²²⁶.

Les Plantagenêt arborent des lions comme symboles en héraldique. Le roi Richard cœur de lion, guerrier impitoyable, pillleur sans état d'âme, massacreur d'humains, violeur sans scrupules aussi bien de femmes que d'hommes, méritait bien son qualificatif de cœur de fauve. Pourtant, la légende contemporaine le présente comme un roi affable et juste.

L'apôtre Pierre, dans sa première épître, au chapitre 5, verset 8 compare le diable, autre être impitoyable et immoral, à un « *lion rugissant* », une allégorie qui image parfaitement la bestialité insensible et intensive de cet être mauvais. Par contre, les Écritures présentent symboliquement Jésus comme le « *Lion de Juda*²²⁷ ». Cette métaphore biblique, symbole de la justice, souligne le courage de Jésus comme modèle chrétien appliquant la justice de Dieu, lui-même comparé à un lion²²⁸. En effet, il faut avoir de la bravoure pour rester juste dans le présent monde où règne le système de choses inique appartenant au dieu ayant un cœur de « lion rugissant », comme le souligne l'apôtre Paul dans sa lettre aux Corinthiens²²⁹. Lion contre lion, la justice contre l'iniquité, Michel (c'est-à-dire Jésus ressuscité en tant qu'archange) contre Satan. Le vainqueur fut le chef des anges contre le chef des démons. Voici cette bataille menée en 1914 dans les sphères célestes décrites en *Apocalypse* : « *Et une guerre a éclaté dans le ciel : Mikaël et ses anges ont lutté contre le dragon, et le dragon et ses anges ont lutté, mais il n'a pas été le plus fort, et il ne s'est plus trouvé de place pour eux dans le ciel. Et il a été jeté, le grand dragon, le serpent originel, celui qu'on appelle diable et Satan, qui égare la terre habitée tout entière ; il a été jeté sur la terre, et ses anges ont été jetés avec lui*²³⁰ ».

Il manquait à l'Église son dieu au cœur sacré. Il n'y a qu'à piocher dans la mythologie babylonienne. An (Anu), le dieu-ciel, possède en son cœur le dieu-soleil. L'intersection de la croix deviendra le Sacré-Cœur irradié du Christ. Aussi, dans les Églises cruciformes, vers la croisée du transept et de la nef principale, le chœur deviendra le cœur sacré de Jésus. Le Sacré-Cœur sera fêté en France puis dans l'ensemble du monde catholique. Son culte commencera à prendre place dans le catholicisme tardif au XVII^e siècle sous le patronage du prêtre canonisé Jean Eudes et de Marguerite-Marie, approuvé par le pape Clément XIII et entériné en 1956 par Pie IX, l'infaillible, qui déclama dans une lettre synodale de 1857 : « *Le culte du Cœur de Jésus, c'est la quintessence du christianisme, c'est l'abrégé et le sommaire substantiel de toute la religion* ». En 1873, le maréchal monarchiste Mac-Mahon est élu président le 24 mai. Après la messe, le 29 juin, le baron de Belcastel lance, au nom des députés monarchistes : « *Puisse Marguerite-Marie Alacocque intercéder en faveur de la fille aînée de l'Église, pécheresse, mais repentante !* » (La fille aînée de l'Église, c'est la France). En signe de repentance, le 12 juillet, l'Assemblée nationale française vote une loi pour construire la basilique du Sacré-Cœur en haut de la butte Montmartre²³¹ où les druides, autrefois, puis les prêtres romains, sacrifiaient à leurs idoles. Ces travaux sont déclarés « d'utilité publique ».

Et comme Babylone la Grande, nom biblique de la religion mythologique est universelle, sa composante hindouiste possède Krishna, le lion parmi les bêtes²³², sa partie bouddhiste, Bouddha, « le lion des Shakya » et les chiites ont Ali, « le lion d'Allah²³³ ».

Notes

218. Les historiens établissent le règne de Shulgi de 2094 à 2047 avant notre ère.

219. Hymne (A l. 1-15) dans *Three Shulgi Hymns*, J. Klein, p. 189, Bar-Ilan University Press, 1981.

220. *Ibid.* Dans cet hymne, nous nous apercevons où le catholicisme a pêché son Sacré-Cœur. Une croix latine à Pouilly-sur-Vingeanne datée de 1772 possède, en son intersection, un cœur entouré d'un cercle solaire. Selon les astrologues, la constellation du lion est étroitement unie au soleil qui semble être le cœur du dieu-ciel le jour ; d'ailleurs, cet animal symbolisait le dieu-soleil égyptien Râ. – Voir *L'encyclopédie des symboles*, p. 365.

221. *Ibid.* Utu est un dieu-soleil sumérien (correspondant au Shamash akkadien) ; on comprend sans peine pourquoi le lion est une constellation astronomique à nom astrologique. En fait, c'est le « toutou » pas commode de la ménagerie zodiacale de l'astre royal.

222. Voir *Les rois chasseurs*, Neler Ziegler, p. 69, Les Dossiers de l'Archéologie n° 348, Nov./Déc. 2011.

223. Voir cette déesse représentée dans 2 B, fig. 6, p. 29. Un œil non averti verrait qu'il s'agit là d'une déesse hindoue quant au style caractéristique de sa façon d'être assise. Ce qui montre combien l'hindouisme se rattache au culte mésopotamien dans son essence et jusque dans sa forme. Cernunnos, le dieu celtique aux cornes de cerf s'assied en tailleur de la même façon sur le chaudron de Gundestrup. La religion celtique a des liens culturels identiques avec Babylone.

224. La représentation d'Ishtar au carquois servira de modèle pour l'Artémis grecque et la Diane romaine. D'ailleurs, une sculpture exposée au Musée du Louvre de la fameuse Artémis d'Éphèse, protectrice de la ville, porte sur chacun de ses avant-bras un lion comme symbole de sa puissance.

225. Nous pouvons voir ce buste exposé au musée du Capitole (MC 1120). Don Cassius rapporte dans son *Histoire romaine* (liv. 72, XV), à propos de Commode, qu'« on lui érigea une foule de statues avec les attributs d'Hercule ». Quant à Hérodiens, dans son *Histoire romaine*, depuis Marc Aurèle à Gordien III (liv. I, Commode), il raconte que cet empereur excentrique et imbu de lui-même : « quittait souvent l'habit romain et la pourpre impériale pour s'exhiber en public avec une peau de lion et une massue à la main portant en dessous une veste tissée de fil d'or. C'était chose ridicule et bizarre de le voir accomplir une parade à la fois empreinte de l'afféterie des femmes et de la force des héros ».

226. Genèse (3 : 15). « Je mettrai une hostilité entre la femme et toi, entre sa descendance et ta descendance : sa descendance te meurtrira la tête, et toi, tu lui meurtriras le talon » – AELF.

Soixante-neuf langues furent ajoutées en plus de la langue originelle unique après la naissance de Péleg (lit. « Division » en hébreu) en 2269 avant notre ère^(a). Puisque le nom de ce patriarche signifie « Division », tout porte à croire que son père, Éber, l'a nommé ainsi en raison de ce grand événement qui occasionna un changement radical au sein de l'humanité^(b). Auparavant, les bâtisseurs de Babel étaient liés dans leur entreprise commune par le même langage sous le charisme et la main de fer de Nemrod, mais en raison de cet événement extraordinaire, ces bâtisseurs se sont désunis, car ils ne se comprenaient plus puisqu'ils n'étaient soudés par aucun autre lien et certainement pas celui de l'amour^(c).

^(a) *Genèse* (11 : 16).

^(b) *Genèse* (10).

^(c) *Colossiens* (3 : 14) : « Et surtout, aimez-vous : l'amour est le lien qui unit parfaitement » – **PV**.

227. *Apocalypse* (5 : 5).

228. *Osée* (11 : 10) : « Ils iront après Jéhovah ; comme un lion, il rugira. Quand il rugira, lui, ses fils accourront, tremblants, de l'Occident » – **AC**.

229. « Ils ne croient pas parce que Satan, le dieu de ce monde, a aveuglé leur intelligence. Ce dieu les empêche de voir la lumière diffusée par la Bonne Nouvelle de la gloire du Christ, lequel est l'image même de Dieu » – *2 Corinthiens* (4 : 4), **BFC**.

230. *Révélation (Apocalypse)* (12 : 7 à 9) – **MN**. Pour la date biblique de 1914, voir l'article : *Temps fixé des nations* dans *it*, p. 1 056 à 1 059 et dans *bh*, dans l'appendice : *1914 : une année décisive dans les prophéties bibliques*, p. 215 à 218.

231. On a retrouvé à Montmartre des vestiges de temples gallo-romains dédiés aux dieux Mars et Mercure. Montmartre a donc probablement pour étymologie Mont-Mars (lat. *Mons Martis*) bien que certains penchent pour Mont-Mercure (lat. *Mons Mercurei*). Cependant, pour masquer cette origine païenne des ecclésiastiques, dont le premier fut l'abbé Hilduin au IX^e siècle, enseignent que Montmartre signifierait : « Mont des Martyrs » (lat. *Mons Martyrum*) bien qu'aucune trace historique de martyrs n'ait été retrouvée, mis à part des légendes catholiques rapportées en particulier par Grégoire de Tours au VI^e siècle.

232. *Bhagavad-Gītā* (10 : 30).

233. Voir le *Dictionnaires des symboles*, p. 575.

ZOOLÂTRIE BOVINE ZODIACALE

Anu envoya un taureau du ciel à Uruk.

Épopée de Gilgamesh.

Le principal symbole de Mardouk, c'est-à-dire Nemrod déifié, est le taureau pour sa force, sa puissance vindicative et sa vigueur procréatrice. Les dieux sanguinaires à tête de bovin se répandent après la diaspora babylonienne : le Molech ammonite, le Moloch carthaginois, le Baal cananéen, le Hadad assyrien, le Teshub hourrite, le Minotaure crétois, l'Apis égyptien, l'Achéloos grec ainsi que les déesses-vaches égyptiennes telles Hathor et Isis²³⁴, et la Gao Mata indienne. Aux divinités Cybèle grecque et Mithra perse, on offre des tauroboles avec aspersion du sang sur le prêtre. Vilaines parodies mythologiques plagiées sur les sacrifices pieux des patriarches offerts à Jéhovah. Culte pur détourné vers celui, dénaturé, de la créature. Ces premiers sacrifices sanglants inaugurés par Abel à l'aube de l'humanité, sont légiférés par l'intermédiaire de Moïse dans la Bible lors de la constitution de la congrégation du peuple d'Israël à sa sortie d'Égypte en 1513 avant notre ère. Holocaustes qui préfiguraient celui du Christ. Offrandes propitiatoires, expiatoires ou de communion et de remerciements offertes au Créateur.

Les cornes meurtrières de cet animal robuste et majestueux figurent aussi les croissants des dieux-lunes

en commençant par le Nanna sumérien et le Sîn akkadien, puis le Chandra hindou, le Khonsou égyptien, le Men grec, le Czernobog slave, etc. Ces cornes représentent aussi des déesses-lunes telles : la Ningal mésopotamienne, les Séléné, Hécate et Artémis grecques²³⁵, les Diane et Luna romaines, l'Ilargi (lit. « Lumière des morts ») basque, l'Allat arabe, la Mylitta moyen-orientale, etc. Ce bref inventaire pour montrer que les cornes bovines associées à la lune ne sont pas dues à une coïncidence fortuite. Ces cornes lunaires paraissent également sur nombre de drapeaux musulmans et coiffent nombre de mosquées. Les rois mésopotamiens successifs suivront l'exemple de Nemrod, premier monarque du monde, en s'affublant d'un titre taurin.

En Égypte, les pharaons auront comme qualificatif « fils d'Hathor²³⁶ ». À la fois mère, fille et épouse du dieu-soleil Rê, Hathor est une déesse-vache assimilée tantôt à Bat et Tefnout tantôt à Isis puisqu'elle est aussi la co-mère et l'amante d'Horus (les Grecs, pour cette raison, entre autres, l'assimilèrent à Aphrodite). Elle est aussi l'étoile Sirius sous son nom de Sothis (Sopdet en égyptien). Pendant la « Fête de la bonne réunion », une des nombreuses fêtes célébrant Hathor, on transporte processionnellement sa statue inerte de son temple de Denderah via le Nil en barque pour aller s'unir dans le temple d'Edfou avec son fils et amant Horus (accouplement familial d'une vache avec un faucon qui engendre la prospérité agricole). Son culte est si populaire que le mois lunaire correspondant à septembre-octobre d'Athyry, nom grec d'Hathor, lui est dédié.

« Pour ce qui concerne l'Apis dans la ville de Memphis, le Mnévis dans Héliopolis, le Bouc de Mendès, le Crocodile du lac Moëris, le Lion nourri à Léontopolis, tout cela est facile à raconter, mais difficile à faire croire à ceux qui ne l'ont pas vu. Ces animaux sont nourris dans des enceintes sacrées et confiés aux soins de personnages les plus remarquables qui leur donnent des aliments choisis. Ils leur font cuire de la fleur de farine ou du gruau dans du lait, et leur fournissent constamment des gâteaux de miel et de la chair d'oie bouillie ou rôtie. Quant aux animaux

carnassiers, on leur jette beaucoup d'oiseaux pris à la chasse. En un mot, ils font la plus grande dépense pour l'entretien de ces animaux auxquels ils préparent, en outre, des bains tièdes, ils les oignent des huiles les plus précieuses et brûlent sans cesse devant eux les parfums les plus suaves. De plus, ils les couvrent de tapis et des ornements les plus riches. À l'époque de l'accouplement, ils redoublent de soins, élevant les mâles de chaque espèce avec les femelles les plus belles, appelées concubines, et les entretiennent avec luxe et à grands frais. À la mort d'un de ces animaux, ils le pleurent comme un de leurs enfants chéris, et l'ensevelissent avec une magnificence qui dépasse souvent leurs moyens. Au moment où Ptolémée, fils de Lagos, vint, après la mort d'Alexandre, prendre possession de l'Égypte, il arriva que le taureau Apis mourût de vieillesse à Memphis ; celui qui en avait eu la garde dépensa, pour les funérailles, non seulement toute sa fortune, qui était très considérable, mais encore, il emprunta à Ptolémée cinquante talents d'argent pour faire face à tous les frais. Et même encore de nos jours, les gardiens ne dépensent pas moins de cent talents pour les funérailles de ces animaux.

Il reste à ajouter à notre récit quelques détails sur le taureau sacré. Après les funérailles magnifiques de cet animal, les prêtres vont à la recherche d'un veau qui ait sur le corps les mêmes signes que son prédécesseur. Dès que ce veau a été trouvé, le peuple quitte le deuil, et les prêtres préposés à sa garde le conduisent d'abord à Nilopolis où ils le nourrissent pendant quarante jours. Ensuite, ils le font monter dans le vaisseau Thalamège (palais flottant) qui renferme pour lui une chambre dorée ; ils le conduisent ainsi à Memphis, et le font entrer comme une divinité dans le temple de Vulcain²³⁷. Pendant les quarante jours indiqués, le taureau sacré n'est visible qu'aux femmes : elles se placent en face de lui et découvrent leurs parties génitales ; dans tout autre moment, il leur est défendu de se montrer devant lui. Quelques-uns expliquent le culte d'Apis par la tradition que l'âme d'Osiris passa dans un taureau, et que depuis ce moment jusqu'à ce jour, elle n'apparaît aux hommes que sous cette forme qu'elle change successivement. D'autres disent qu'Osiris ayant été tué par Typhon²³⁸, Isis rassembla ses membres épars et les renferma

dans une vache de bois enveloppée de byssus, et que c'est de là que la ville de Busiris (Djedou) a pris son nom. On raconte sur Apis bien d'autres fables encore qu'il serait trop long de rapporter »²³⁹.

Les fêtes coutumières égyptiennes, liées à ces hommages envers des bovins, dégénéraient en orgies débridées comme le laisse entendre la Bible qui rapporte l'engouement malsain des Israélites dès leur sortie d'Égypte pour cette idolâtrie dégradante lorsqu'ils ont mêlé ce rite avilissant accompagné d'amusements pervers²⁴⁰ avec le culte pur du Dieu vivant – tableau mis en scène dans le célèbre film *Les dix commandements* de Cecil B. DeMille. Lors de la scission d'Israël en deux nations, le royaume du Nord, du début à la fin de son histoire, adoptera ce culte animal intronisé par le premier roi Jéroboam²⁴¹ (Yarobam). Ce que dénonce par inspiration divine le prophète Osée (Hoshéa) : « *Et maintenant, ils continuent à pécher de plus en plus, et se sont fait de leur argent des images fondues et des idoles selon leur propre imagination, tout cela n'est qu'ouvrages d'artisans, desquels ils disent : Que les hommes qui sacrifient embrassent les veaux*²⁴² ».

Dans la mythologie universelle le bovin trouve aussi bien sa place dans l'astrologie occidentale que chinoise et cela perdure encore de nos jours.

Notes

234. Les vaches divines en Égypte sont légion. Suit une liste pour s'en rendre compte : Akhet, Bat, Djenenet, Hathor, Hatmehit, Hésat, Ithèt, Ioussas, Isis, Meskhenèt, Methyer, Nebèthrtépèt, Nebètou, Nehemètâouay, Rattaouy, Shehhathor, Sématourèt, Shedit, Shentayt, Tefnout. D'autre part, dans la tombe de Néfertari (référéncée QV n° 66) figure une scène peinte du Livre des morts où sont représentées les sept vaches célestes accompagnées de leur taureau.

235. Bien que Séléné figure la pleine lune, Artémis, le croissant de lune, et Hécate, la nouvelle lune figurant la mort de la planète,

ces déesses lunaires trines sont représentées par un croissant de lune ou le possèdent comme attribut.

236. Voir l'article : *Hathor déesse de l'amour... entre autres choses !* par Vincent Willaime dans la revue trimestrielle n° 8 *Égypte ancienne* de mai, juin, juillet 2013.

237. C'est-à-dire Ptah.

238. Le dieu Seth égyptien.

239. Tiré de la *Bibliothèque Historique* Tome I, Livre I (LXXXIV et LXXXV) de Diodore de Sicile.

240. « *Ils se levèrent donc de bon matin, le lendemain, et ils offrirent des offrandes à brûler, et ils présentèrent des sacrifices de prospérité, et le peuple s'assit pour manger et boire puis ils se levèrent pour se divertir. Alors YEHOVAH dit à Moïse : Va, descends, car ton peuple, que tu as fait monter du pays d'Égypte, s'est corrompu* » – Exode (32 : 6 et 7), **Bé 2010**.

241. « *Et Jéroboam dit en son cœur : Le royaume pourrait bien maintenant retourner à la maison de David. Si ce peuple monte pour faire des sacrifices dans la maison de YEHOVAH à Jérusalem, le cœur de ce peuple se tournera vers son seigneur Roboam, roi de Juda ; ils me tueront, et ils retourneront à Roboam, roi de Juda. Et le roi, ayant pris conseil, fit deux veaux d'or et dit au peuple : C'est trop pour vous de monter à Jérusalem. Voici tes dieux, ô Israël, qui t'ont fait monter hors du pays d'Égypte ! Et il en mit un à Béthel, et plaça l'autre à Dan. Et ce fut une occasion de péché, car le peuple alla même devant l'un des veaux jusqu'à Dan. Il fit aussi des maisons dans les hauts lieux et il établit des sacrificateurs pris de tout le peuple et qui n'étaient pas des enfants de Lévi. Et Jéroboam fit une fête au huitième mois, le quinzième jour du mois, comme la fête qu'on célébrait en Juda, et il offrit des sacrifices sur l'autel. Il fit ainsi, à Béthel, sacrifiant aux veaux qu'il avait faits ; et il établit, à Béthel, les sacrificateurs des hauts lieux qu'il avait faits. Et le quinzième jour du huitième mois, du mois qu'il avait imaginé de lui-même, il offrit des sacrifices sur l'autel qu'il avait fait à Béthel, et il fit une fête pour les enfants d'Israël, et monta sur l'autel pour offrir le parfum* » – 1 Rois (32 : 26 à 33), **Bé 2010**.

242. Osée (13 : 2), **KJf**.

PISCILÂTRIE ZODIACALE ET LE CULTE DES POISSONS

Layard a dessiné le premier dieu pisciforme de l'Histoire représenté sur un bas-relief extirpé des fouilles de Ninive dans son ouvrage *Layard's Babylon and Nineveh*, (p. 343)²⁴³. (Voir à ce propos <http://godieu.com/doc/babylones/figure48.html>).

Oui, les dieux pisciformes sont universellement connus dans le monde antique. Noé et sa famille, huit personnes en tout, ont survécu tels les poissons lors du grand déluge, cette catastrophe exterminatrice temporaire de toute vie. Ils seront déifiés²⁴⁴. Dans les légendes, ils apparaissent comme des hommes-poissons et des femmes-poissons. À ces dieux mi-homme, mi-poisson, on sacrifie des poissons. Chez les Chaldéens, où se forme le berceau de la mythologie universelle, un ministre fidèle (*apkallu*) du dieu des eaux, Ea, se nomme Oannès²⁴⁵ et possède le surnom d'Adapa. Il émerge de l'océan. C'est un monstre fabuleux. Son corps est un immense poisson sur des pieds humains et sa tête pisciforme aux mâchoires entrouvertes est vissée sur celle d'un homme et évoque parfaitement la mitre arborée par les pontifes de Rome ou autres évêques. Ainsi, tout comme Oannès instruit les hommes incultes, le pape et les évêques chapeautés de crânes de poisson sont ceux qui instruisent les humains ignorants, égarés loin des dogmes catholiques. Ce monstre pisciforme devrait être pour les évolutionnistes une sorte de cœlacanthe, un soi-disant chaînon manquant du poisson menant à l'hominidé. Le but

d'Adapa est d'apprendre aux premiers Babyloniens ignares tous les aspects de la civilisation. Ces premiers Mésopotamiens constituent le berceau de la civilisation de l'humanité, Babylone étant la première ville construite qui se trouve être le centre du monde dans la conception antique chaldéenne. Quelques transformistes affirment que ces hommes ignares et primitifs, provenant de l'imaginaire sumérien, sont la preuve tangible de l'existence des hommes préhistoriques. Le soir venu, le dieu-amphibie Oannès retourne dans l'océan jusqu'au lendemain en même temps que le soleil. Comment est apparue cette créature pisciforme ?

La déesse primordiale mésopotamienne Tiamat, dans son ire démesurée après le monde, a créé « l'homme-poisson » nous narre le chant de la création babylonien (*Enouma elish*). Les habitants de Babylone, cette mégapole antique sont les inventeurs de l'astrologie. Une paire de ces animaux aquatiques forme donc, jusqu'à nos jours, le douzième signe du zodiaque occidental.

Chez les Philistins, le pendant d'Adapa, c'est Dagân (Dagon), qui est leur divinité-phare. Lorsque, dans son propre temple, ce dieu de pierre est mutilé par Jéhovah parce que l'Arche de l'alliance israélite a été déposée comme trophée sacrilège, le cardinal de Liénart, dans sa traduction, le décrit ainsi : « *La tête de Dagon et ses deux mains étaient détachées sur le seuil et il ne lui restait que le tronc en forme de poisson* »²⁴⁶. Notons que les Écritures hébraïques stipulent littéralement : « ... *il ne restait que Dagon...* » – *dag* en hébreu signifiant « poisson ». Autrement dit : il ne restait que le poisson ; voilà pourquoi nombre de traductions transcrivent soit « *le tronc en forme de poisson* » ou soit tout simplement « *le poisson* ». Le dominicain Émile Osty précise dans ses notes sur Dagôn que c'était un « *dieu du froment (Dagân), une vieille divinité mésopotamienne implantée en Canaan (il y avait à Ougarit un temple de Dagôn), devenue le dieu national des Philistins* ». Oui, Dagân vient bien de Mésopotamie et, en effet, El, dieu d'Ougarit et de Canaan se nomme également Dagân. Mais il ajoute bizarrement : « *Le nom a souvent été rattaché à dâg ; "poisson", à tort semble-t-il* ». Dans la même veine,

la version catholique, la version *Votre Bible* précise dans ses notes : « *Dagon, non pas un dieu-poisson, mais une ancienne divinité sémitique* ». Pourquoi ces remarques négationnistes arbitraires au sein du catholicisme ? Seraient-elles dictées pour écarter toute constatation évidente de la mainmise par le clergé catholique sur les symboles pisciformes païens ayant trait à son culte ? Enfin, ces notes étranges n'infirment en rien que Dagân est bien un dieu-poisson comme le révèle la Bible, et qu'il est originaire de la Babylonie et d'Assyrie, emmené après l'exil post-chaldéen dans leur nouveau territoire par les descendants de Canaan, les Syriens d'Ougarit et les Philistins d'origine crétoise. D'ailleurs, Dagân est parfois représenté exactement comme Oannès, c'est-à-dire avec une mitre en forme de tête de poisson, réplique parfaite de la mitre papale, la bouche ouverte sur une tête d'homme émergeant d'un corps pisciforme pourvu de jambes et de bras humains.

Sur des pièces maltaises antiques figure un dieu de profil ayant quatre ailes comme les « génies » assyriens, les épaules de face à la façon égyptienne et cananéenne, arborant sur le chef une mitre identique à la mitre catholique et hissant le fléau et la crosse, attributs bien connus d'Osiris. Diamétralement à l'opposé, vers l'est, en Chine, l'empereur, grand prêtre national, portait aussi une mitre ressemblant de face à celle du pape pour bénir une fois l'an le peuple. On retrouve également cette mitre-symbole sur une pièce de monnaie de cuivre d'Agrippa II²⁴⁷. Nous savons qu'une bonne majorité des emblèmes adoptés par la chrétienté judéo-catholique ont été empruntés aux conceptions judaïques post-exiliennes qui, elles-mêmes, ont été grandement influencées par la mythologie et la philosophie religieuse grecque.

Dans la mythologie irlandaise Fintan mac Bóchra survit au déluge en prenant le corps d'un saumon. Les moines catholiques retraçant ce mythe en y mêlant des éléments bibliques déformés dans *Le livre de l'occupation de l'Irlande* nous apprennent que cet unique rescapé vivra 5 500 ans revêtant selon ses désirs, des formes animales puis humaine. Cela nous rappelle la longévité de Noé et de Sem consignée dans

les Écritures²⁴⁸ et probablement celle de Cham, de Japhet et de leurs épouses. Longévités qui ont dû fortement marquer leurs descendants s'éloignant de la perfection originelle et perdant ainsi de plus en plus la vie plus longue que vécurent leurs ancêtres.

Dans la cosmogonie maya, le premier soleil (*Nahui-Alt*) fut englouti dans le déluge ainsi que toute l'humanité sauf ceux qui furent changés en poisson en un seul jour. Les Amérindiens Araucans (Mapuche) d'Amérique du Sud content dans leurs légendes que, lors du déluge, certains humains, pour échapper à la noyade, se transformèrent en plusieurs variétés de poissons et en autres animaux aquatiques.

Chez les Grecs, on trouve des sirènes à foison, femmes-poissons mythologiques à l'instar de l'Artagatis syrienne. On trouve aussi Poséidon, le dieu terrible et polygame, doué de métamorphoses multiples, responsable des naufrages et des tremblements de terre, chef irascible des nombreuses divinités océanes, qui loge dans son palais d'or, au fin fond des mers, avec sa femme principale, la nymphe Amphitrite. Dionysos (le Bacchus romain) est appelé également *Ichtyos* (lit. « Poisson »)²⁴⁹. Pour les Romains, Poséidon s'appelle Neptune auquel les jeux du Cirque de Rome, sous le nom d'Hippius, sont consacrés, ainsi que les Neptunales en juillet. Le mois de février dans son entier sera aussi dédié en son honneur. Neptune est autant l'océan que la mer, eux-mêmes ayant pour « *corps amer* » les eaux salées comme le spécifie Lucrèce²⁵⁰.

En Égypte, dont le rayonnement culturel influençait le pourtour du bassin méditerranéen, le culte mythologique lié au poisson est aussi très présent. Par exemple la déesse Hatmehit possède un corps pisciforme. Cette nation africaine antique détient également son génie humain à tête de poisson. Dans le dieu-Nil, un poisson, soit un oxyrhynque soit un mormyre selon les sources, a englouti goulûment le phallus d'Osiris, lorsque Seth, après, avoir occis jalousement son frère, l'a démembré en 14 ou 16 morceaux suivant les légendes, puis a éparpillé ses restes encombrants dans le Nil.

Dans ce fleuve voisinent également la dorade du Nil, *inet*, ainsi que la perche du Nil, *abjou*. Ces deux poissons, qui ne sont pas étrangers au signe astrologique composé de deux poissons, sont momifiés parfois. Ces derniers étaient sacrés, car ils étaient censés véhiculer l'âme des défunts, celle d'hier qui s'échappait du mort et la nouvelle, celle de demain, pour la vie dans l'au-delà. Par conséquent, il était strictement interdit de manger ces deux poissons, réceptacles de l'âme des ancêtres sous peine d'être jugé par la prêtrise, rigoureuse gardienne de la pérennité du culte. Cette perche et cette dorade, presque comme des jumeaux, figuraient d'ailleurs en bonne place dans les tombeaux. Elles étaient peintes harponnées ou bien pêchées par une double ligne sur une seule gaule par le défunt, pour s'assurer son voyage funèbre afin d'avoir accès à l'existence dans l'au-delà. Il est intéressant de constater que ces deux poissons étaient pêchés dans un bassin en forme de T, jouxtant le Nil. On retrouvera dans un syncrétisme qui ne trompe plus personne, ces deux symboles, la croix et le poisson, accolés ensemble et figurant le Christ dans les représentations murales des monastères catholiques coptes, le T devenant une croix latine. Le poisson est aussi stylisé avec cette croix figurant son œil. Également représentés par paire, on trouve cet emblème pisciforme, que les anciens pensaient salvateur, de chaque côté d'une ancre marine évoquant la croix ansée sur la catacombe Sainte-Priscille à Rome. L'archéologie a relevé nombre de poissons sur les sarcophages et les pierres tombales. On les découvre aussi sur des amulettes et les portes des habitants comme gri-gri.

Comme nous le verrons au chapitre concernant l'adoration de la croix, les cinq lettres grecques du mot poisson *ichtys* (ΙΧΘΥΣ : Iota, Khi, Thêta, Ypsilon et Sigma) donnent les initiales latines employées pour la locution : Iesus Christos Theou Yios Soter (Jésus-Christ, fils de Dieu) transcrivant le grec Ἰησοῦς Χριστός Θεοῦ Υἱός Σωτήρ. La figuration du poisson dans l'iconographie traditionnelle de la chrétienté devint un cryptogramme représentant Christ lui-même grâce, en grande partie, à Augustin d'Hippone²⁵¹.

Cet emblème a toujours cours de nos jours particulièrement chez les adorateurs de confession évangélique. Pourtant, le poisson figurant Jésus-Christ vient à l'évidence des légendes païennes. En effet, ces cinq lettres grecques superposées au sein d'un cercle produisent une roue à huit rayons, autre symbole du dieu-soleil. Sur le revers d'une monnaie de Démétrius III, on peut voir Artagatis, déesse-poisson, les bras en croix. Il ne manque que le crucifix. Curieusement, Christ est représenté dans la même attitude au centre des tympans romans d'Autun, de Vézelay et de la façade romane de la cathédrale d'Angoulême. Ce qui rappelle que la tradition du monde de la chrétienté divinise de façon blasphématoire Jésus et lui attribue le poisson venant du paganisme comme symbole sauveur.

Notes

243. Voir du même auteur, *Mithra* (pl. XLIX, fig. 9) où on voit un « génie » ailé portant la mitre en forme de poisson.

244. Citons deux preuves de la déification des survivants du déluge. La grande divinité hindoue Vishnou signifie littéralement « L'homme Noé ». Les textes *Śhapatha-brâmana*, *Purâna*, et *Mahâbhârata*, narrent avec des variantes propres à toute mythologie, qu'un avatar-poisson* de Vishnou, *Matsya*, lors du déluge universel, sauva l'homme en lui indiquant comment bâtir un bateau sur des terres sèches. Japhet, autre survivant du déluge, deviendra le dieu *Iapètos* en Grèce.

* L'« avatar » hindou (du sanscrit : *avatâra*, « descente ») est défini comme la métamorphose d'un dieu qui s'incarne en animal, en homme, en homme-animal, voire en planète, afin d'effectuer une tâche terrestre salvatrice.

245. Oannès : de *He-anes*, « (homme) mortel », a donné *Inuus* : ancien nom romain de Pan, le dieu mortel – voir 2 B, p. 469. En rapport avec cette étymologie proposée par Hislop, rappelons que le petit-fils d'Adam s'appelle Énosh, nom hébreu qui signifie « mortel ».

246. 1 *Samuel* (5 : 4) – Li.

247. Cette mitre se trouve sur l'envers de la pièce de ce denier tétrarque hérodien représentée dans le *Nouveau dictionnaire biblique* (p. 508). Certains numismates voient en celui qui la porte le grand prêtre. Ce dernier était nommé directement par Hérode Agrippa II.

248. Selon *Genèse* (7 : 11 et 9 : 28), Noé naît en – 2970 et meurt en – 2020 âgé de 950 ans. Toujours selon la *Genèse* (11 : 10 et 11), Sem naît en – 2468 et meurt en – 1868 âgé de 600 ans.

249. Selon Hesychius, dans 2 *B* (note : 2, p. 179).

250. *De la Nature*, p. 64, 65 et p. 69 – Lucrèce.

251. Voir *La Cité de Dieu* (XIII, 23). Augustin s'appuie également sur un acrostiche trouvé dans les *Oracles sibyllins* (284 à 330) pour ajouter du poids à son explication mystique. Pour lui, le nombre des 27 lettres composant Ἰησοῦς Χριστός Θεοῦ Υἱός Σωτήρ est le résultat trinitaire de 3 x 3 x 3 qui donne à ses yeux tout pouvoir à la symbolisation du poisson païen au sein du catholicisme. Avec ce père de l'Église adulé, nous voguons en pleine numérologie !

OPHIOLÂTRIE ZODIACALE ET LE CULTE DES SERPENTS

*« Je placerai l'inimitié entre toi et entre [sic]
la femme,
entre ta semence et sa semence.
Lui te visera la tête, et toi, tu lui viseras le talon. »²⁵²*

Placé en exorde, ce jugement prophétique bien connu des Écritures saintes fut proféré par Dieu à l'encontre de Satan, le serpent en Éden²⁵³. Dans ce passage biblique, la femme figure l'organisation céleste de Dieu composée de ces armées angéliques. La semence de Satan qui constitue sa postérité, sa descendance symbolique, ce sont les ennemis déclarés de Dieu, les antéchrists²⁵⁴ qu'ils soient anges ou humains. Parmi cette dernière engeance, se sont levés de faux messies de tous bords et de toutes époques depuis la chute en Éden. Ils peuvent être placés à la tête d'une partie de l'organisation terrestre satanique. Ces faux messies suivent le diable comme des enfants suivent leur père. Par contre, la semence de la femme, c'est Jésus-Christ à la tête de cent quarante mille membres oints, co-héritiers, co-prêtres et co-rois, pris de la terre pour former le Royaume céleste de Dieu qui gouvernera le Monde nouveau pendant mille ans²⁵⁵. La blessure au talon se réalise lorsque Christ meurt sur le poteau de tortures. La blessure mortelle à la tête du serpent Satan reste à venir. Nul doute que les paroles rapportées dans ce verset aient

été gravées dans l'esprit d'Adam et Ève. Comment comprenaient-ils cette prophétie ? Que la femme était Ève ? C'est également ce que pensent la plupart de nos contemporains. Il est vrai que la lecture de la Bible en *Genèse* au chapitre 3 et au verset 16 pourrait le laisser entendre au premier abord puisqu'effectivement il est énoncé que Dieu prophétisa à la femme. À ce moment précis, Dieu parle à Ève. Mais cette dernière, la mère de l'humanité, est une femme à l'identité bien distincte de celle²⁵⁶ du verset 15, verset dans lequel l'auditeur de Dieu n'est pas Ève, mais Satan. Lorsque naquit son troisième fils, Ève l'appela Seth, ce qui, traduit de l'hébreu, veut dire « Semence »²⁵⁷. Ayant payé le prix par la perte de sa vie éternelle pour se libérer de la tutelle bienveillante de son Créateur pour se mettre sous celle de Satan qui, depuis, égare les humains avec opiniâtreté, elle fut sujette désormais aux erreurs de jugement. Sachant l'approbation que Dieu avait eue pour son défunt fils Abel, il est probable que la mère de l'humanité pensait que Seth serait la semence masculine prévue pour écraser Satan. Si c'est le cas, elle ne fut pas la dernière à concevoir cet espoir. La mythologie universelle regorge de héros ayant soi-disant accompli cette prophétie qui se réalisera en Christ.

Dans les légendes grecques, Achille est l'un d'eux. Ce valeureux guerrier vengeur est invincible, sauf au talon. Paris, considéré comme le méchant, décochera la flèche fatale qui tuera Achille en lui transperçant le talon. Apollon aussi transperce de ses flèches Python, le serpent monstrueux et dévastateur. Lui-même est souillé par le crime du monstre qu'il doit expier en exil. C'est sa blessure au talon. Ce beau dieu possède comme emblème sacré le caducée²⁵⁸, figuration de son fils, le dieu de la médecine Asclépios (Esculape chez les Romains) adoré en particulier à Pergame²⁵⁹ sous la forme d'un serpent vivant. Chacun de ces dieux ophidiens est représenté dans son temple comme un serpent enlacé autour d'un bâton. Cette représentation, nommée caducée, sert aujourd'hui de logo stylisé au corps médical contemporain, infirmiers, médecins et pharmaciens. Hermès²⁶⁰, le dieu grec patron des voleurs et des commerçants, remplacé

par un saint catholique international²⁶¹, ainsi que Mercure son équivalent romain sont également figurés comme deux serpents s'enroulant autour d'une baguette surmontée de deux ailes courtes. La déesse de l'aurore, personnification de l'arc-en-ciel, messagère des dieux, Iris, tient parfois, elle aussi, un caducée. Une autre légende fait de Zeus le vainqueur de Python lorsqu'il le détruit en lui jetant tout bonnement l'Etna dessus. Encore au berceau, Héraclès étouffe les deux serpents du maléfice d'Héra. Quant à Saturne sous les traits de Mithra, il est enlacé par un serpent comme un caducée²⁶².

Le célèbre historien et prêtre grec d'Apollon, Plutarque, désigne Seth comme étant Python. Dans la mythologie égyptienne, Seth est l'assassin d'Osiris. Il est donc considéré comme le serpent maléfique que vaincra Horus en perçant sa tête d'une épée ou d'une lance, ce fils d'Osiris cependant perd un œil dans le combat, ce qui produira sa meurtrissure symbolique au talon. Horus, le dieu-faucon, était donc considéré comme la semence, l'enfant promis dans le paganisme égyptien.

Dans l'Amérique précolombienne, Téolt écrase le serpent ennemi. Tandis que dans l'hindouisme, la plus vénérée des réincarnations de Vishnou, Krishna, détruit de son pied, le serpent mauvais. La déesse-mère, parturiente originelle du panthéon hindou, se nomme Aditi qui veut dire la « non-liée ». Elle donne naissance aux plantes, aux animaux et aux *adityas*, des serpents qui, par leur mue, ont acquis l'immortalité et, par conséquent, sont devenus des *devas*, c'est-à-dire des dieux. De ce nombre, il y a Mitra et Varuna, la terrifiante divinité védique qui épie les fautes et punit collectivement ses ouailles pour tout écart ou tout manquement à la bienséance rituelle et à la tradition, par des tremblements de terre, des épidémies, des folies ou des paniques irraisonnées de la foule comme les débandades militaires devant l'ennemi. Du nombre aussi de ces dieux-serpents, il y a Bagha, le répartiteur des biens selon les castes, et Aryaman, le grand protecteur divinisé des Aryens, ancêtre présumé de ce peuple éponyme qui donnera son nom à l'Iran et envahira le nord de l'Inde, repoussant la race dravidienne noire

au sud. Le grand dolichocéphale blond et de race blanche, si cher aux thèses racistes élaborées par les brahmanes hindous et les nazis qui voyaient, issus de cette peuplade, les promoteurs de la caste ou de la race supérieure. Vishnou qui veut dire littéralement en sanscrit « l'homme Noé » est représenté couché sur le serpent du monde. On comprend aisément dès lors pourquoi Sophitès, le premier souverain indien à produire une monnaie après l'invasion d'Alexandre fait figurer sur son revers un coq, emblème solaire, et un caducée.

Dans l'Antiquité, en Chaldée, puis en Égypte, en Grèce et en Inde, les géographes pensaient que l'océan formant un fleuve immense entourait d'une couronne la terre. Cette couronne était représentée par un serpent se mordant la queue. Cette croyance est une déformation de ce que nous apprend la Bible. En effet, celle-ci nous explique en *Genèse* que « Dieu dit encore : *“Qu'il y ait une étendue entre les eaux et qu'il se fasse une séparation entre les eaux et les eaux”*. Alors, Dieu se mit à faire l'étendue et à faire une séparation entre les eaux qui devaient être au-dessous de l'étendue et les eaux qui devaient être au-dessus de l'étendue. Et il en fut ainsi²⁶³ ». On rétorquera à juste titre que dans le monde religieux mythologique, les astronomes ignoraient que la terre soit ronde. Néanmoins, il ne semble pas que ce fut le cas pour les Hébreux puisque Dieu, sous la plume de Moïse, dans le livre de *Job*²⁶⁴, image les océans terrestres tracés comme un cercle vu de l'espace puisqu'ils épousent la forme de la terre, et le prophète Isaïe²⁶⁵ décrit sous inspiration notre globe comme un cercle ; c'est d'ailleurs comme ça qu'on voit la lune bien qu'elle soit sphéroïdale. Les eaux du déluge universel viennent par conséquent de l'étendue sphérique aqueuse qui entourait la terre et maintenait celle-ci comme une serre, du nord au sud, sous un climat tropical. D'ailleurs, provenant de forages profonds, des prélèvements de glace affleurant le sol effectués au pôle Sud par des scientifiques ont révélé des grains de pollen de divers végétaux attestant l'Histoire biblique. La conception déformée du disque terrestre entouré de sa couronne ophidienne

océanographique mythologique prend probablement sa source dans la configuration astronomique révélée par Dieu et léguée aux patriarches hébreux.

« *Ainsi, le serpent a encore servi à symboliser l'éclair, les rayons solaires, les nuages, les fleuves, voire le cours des astres dans le ciel*²⁶⁶ », résume le comte d'Alviella. Ajoutons qu'il sert de parties du corps à certains dieux tel le couple divin chinois Fou Hi brandissant l'équerre pour symbole et son épouse Niu-Koua arborant, quant à elle, la croix grecque. Ces deux divinités possèdent comme moyen de locomotion, non des jambes, mais une queue de serpent. Des génies ailés et cornus de la mythologie chinoise possèdent également cet appendice écaillé²⁶⁷.

Notes

252. *Genèse* (3 : 15) – Ch.

253. Cette assimilation de Satan au serpent est montrée sans détour en *Apocalypse* (12 : 9) : « *Il a donc été précipité, le grand dragon, le serpent d'autrefois, celui qu'on appelle Diable et Satan, celui qui égare la terre entière. On l'a précipité sur la terre et ses anges ont été précipités avec lui* » – BP.

254. Beaucoup pensent qu'il n'y a qu'un seul antéchrist, mais les Saintes Écritures révèlent qu'il y en a beaucoup, c'est ce que nous pouvons constater en *1 Jean* (2 : 18) : « *Petits enfants, c'est ici la dernière heure, et comme vous avez entendu dire que l'antichrist vient, il y a dès maintenant plusieurs antichrists ; par où nous connaissons que c'est la dernière heure* » – Od.

255. *Apocalypse* (14 : 1 à 5) : « *Je regardai, et voici l'Agneau debout sur la montagne de Sion, et avec lui 144 000 (personnes) qui avaient son nom et le nom de son Père écrits sur leur front. J'entendis du ciel une voix, comme la voix de grandes eaux, comme le bruit d'un fort coup de tonnerre ; et le son que j'entendis était comme celui de joueurs de harpe jouant de la harpe. Ils chantent un cantique nouveau devant le trône et devant les quatre êtres vivants et les anciens. Personne ne pouvait apprendre le cantique, sinon les 144 000 qui avaient été rachetés de la terre. Ce sont ceux qui ne se sont pas souillés avec des femmes*, car ils sont vierges. Ils suivent*

l'Agneau partout où il va. Ils ont été rachetés d'entre les hommes, comme des prémices pour Dieu et pour l'Agneau, et dans leur bouche, il ne s'est pas trouvé de mensonge ; ils sont irréprochables » – Co.

* Les femmes en question sont bien évidemment des organisations religieuses sous le patronat de Satan.

Apocalypse (20 : 2 à 7) : « Il saisit le dragon, le serpent d'autrefois, qui est le diable et le Satan, et il le lia pour mille ans. Il le jeta dans l'abîme, qu'il ferma et scella au-dessus de lui pour qu'il n'égare plus les nations jusqu'à ce que les mille ans soient achevés. Après cela, il faut qu'il soit relâché pour un peu de temps. Je vis des trônes. À ceux qui s'y assirent fut donné le pouvoir de juger. Je vis aussi les âmes de ceux qui avaient été décapités à la hache à cause du témoignage de Jésus et de la parole de Dieu, et ceux qui ne s'étaient pas prosternés devant la bête ni devant son image et qui n'avaient pas reçu la marque sur le front ni sur la main. Ils reprirent vie et ils régnèrent avec le Christ pendant mille ans. Les autres morts ne reprirent pas vie jusqu'à ce que les mille ans soient achevés. C'est la première résurrection. Heureux et saint qui a pris part à la première résurrection ! Sur ceux-là, la seconde mort n'a pas de pouvoir, mais ils seront prêtres de Dieu et du Christ, et ils régneront avec lui pendant les mille ans. Quand les mille ans seront achevés, le Satan sera relâché de sa prison » – NBS.*

*Ces prêtres sont les 144 000 personnes citées plus haut.

256. On retrouve la femme dont il est parlé en Genèse (3 : 15) entre autres en Isaïe (54), en Galates (4 : 22 à 31) et en Apocalypse (12 : 13 à 17) :

« “Pousse des cris de joie, femme stérile, toi qui n'as pas mis au monde ! Égaie-toi par des clameurs joyeuses et pousse des cris stridents, toi qui n'as pas eu les douleurs, car les fils de la désolée sont plus nombreux que les fils de celle qui a un propriétaire-époux”, a dit Jéhovah. “Élargis l'emplacement de ta tente. Et que l'on tende les toiles de ton tabernacle grandiose. Ne te retiens pas. Allonge tes cordes, et tes piquets, consolide-les. Car tu te répandras à droite et à gauche, et ta descendance prendra possession des nations, et ils habiteront les villes désolées. N'aie pas peur, car tu ne seras pas couverte de honte ; et ne te sens pas humiliée, car tu ne seras pas déçue. Car tu oublieras la honte de ta jeunesse, et tu ne te souviendras plus de l'opprobre de ton veuvage constant. Car ton Grand Auteur est ton propriétaire-époux, Jéhovah des armées est son nom ; et le Saint d'Israël est ton Racheteur. Il sera appelé le Dieu de toute la terre.

Car Jéhovah t'a appelée comme si tu étais une femme complètement abandonnée et peinée d'esprit, comme une femme de la jeunesse, qui fut alors rejetée", a dit ton Dieu. "Pour un petit instant, je t'ai complètement abandonnée, mais avec de grandes miséricordes, je te rassemblerai. Dans un débordement d'indignation, je t'ai caché ma face, un instant seulement, mais avec une bonté de cœur pour des temps indéfinis, j'aurai vraiment pitié de toi", a dit ton Racheteur, Jéhovah. "Ceci est pour moi comme les jours de Noé. De même que j'ai juré que les eaux de Noé ne passeront plus sur la terre, ainsi j'ai juré de ne pas m'indigner contre toi et de ne pas te réprimander. Car les montagnes peuvent être ôtées et les collines peuvent chanceler, mais ma bonté de cœur ne te sera pas ôtée, et mon alliance de paix ne chancellera pas", a dit Jéhovah, Celui qui a pitié de toi. "Ô femme affligée, battue par la tempête, inconsolée, voici que je pose tes pierres avec du mortier résistant, et vraiment, je poserai tes fondations avec des saphirs. Oui, je ferai tes créneaux en rubis, tes portes en pierres d'un rouge ardent et toutes tes frontières en pierres ravissantes. Et tous tes fils seront des enseignés de Jéhovah, et la paix de tes fils sera abondante. Tu seras solidement établie dans la justice. Tu seras loin de l'oppression – car tu n'en craindras aucune – et de tout ce qui est terrifiant, car cela ne s'approchera pas de toi. Si jamais quelqu'un attaque, ce ne sera pas sur mon ordre. Quiconque t'attaquera tombera à cause de toi. Vois ! C'est moi qui ai créé l'artisan, celui qui souffle sur le feu de charbon de bois et en fait sortir une arme : son ouvrage. C'est moi aussi qui ai créé l'homme funeste pour l'œuvre de démolition. Toute arme qui sera formée contre toi n'aura pas de succès, et toute langue qui se dressera contre toi en jugement, tu la condamneras. Voilà la possession héréditaire des serviteurs de Jéhovah, et leur justice vient de moi", c'est là ce que déclare Jéhovah » – Isaïe (54), MN.

« Il est écrit, en effet, qu'Abraham eut deux fils, l'un d'une esclave, Agar, et l'autre d'une femme née libre, Sara. Le fils qu'il eut de la première naquit conformément à l'ordre naturel, mais le fils qu'il eut de la seconde naquit conformément à la promesse de Dieu. Ce récit comporte un sens plus profond : les deux femmes représentent deux alliances. L'une de ces alliances, représentée par Agar, est celle du mont Sinaï ; elle donne naissance à des esclaves. Agar, c'est le mont Sinaï en Arabie ; elle correspond à l'actuelle ville de Jérusalem, qui est esclave avec tous les siens. Mais la Jérusalem céleste est libre et c'est elle, notre mère. En effet, l'Écriture déclare : « Réjouis-toi, femme qui n'avait pas d'enfant ! Pousse des cris de joie, toi qui n'as

*pas connu les douleurs de l'accouchement ! Car la femme abandonnée aura plus d'enfants que la femme aimée par son mari. Quant à vous, frères, vous êtes des enfants nés conformément à la promesse de Dieu, tout comme Isaac. Autrefois, le fils né conformément à l'ordre naturel persécutait celui qui était né selon l'Esprit de Dieu, et il en va de même maintenant. Mais que déclare l'Écriture ? Ceci : "Chasse cette esclave et son fils ; car le fils de l'esclave ne doit pas avoir part à l'héritage paternel avec le fils de la femme née libre". Ainsi, frères, nous ne sommes pas enfants de celle qui est esclave, mais de celle qui est libre » – Galates (4 : 22 à 31), **BFC**.*

« Et un grand signe (prodige) parut dans le ciel : une femme revêtue du soleil, et qui avait la lune sous ses pieds, et sur la tête une couronne de douze étoiles. Elle était enceinte, et elle poussait des cris, étant en travail, et ressentant les douleurs de l'enfantement. Et il parut un autre signe (prodige) dans le ciel : c'était un grand dragon roux, qui avait sept têtes et dix cornes, et sur ses têtes sept diadèmes. Et sa queue entraînait la troisième partie des étoiles du ciel, et les jeta sur la terre. Et le dragon se tint (s'arrêta) devant la femme qui allait enfanter, afin que, lorsqu'elle aurait enfanté (serait délivrée), il dévorât son fils. Et elle mit au monde un enfant mâle qui devait gouverner toutes les nations avec une verge de fer ; et son fils fut enlevé vers Dieu et vers son trône. Et la femme s'enfuit au désert où elle avait un lieu que Dieu avait préparé, afin qu'on l'y nourrit durant mille deux cent soixante jours. Et il y eut un grand combat dans le ciel : Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon combattait avec ses anges. Mais ceux-ci ne furent pas les plus forts, et leur place ne fut plus trouvée dans le ciel. Et il fut précipité, ce grand dragon, ce serpent ancien, qui est nommé le diable et Satan, qui séduit le monde entier ; il fut précipité sur la terre, et ses anges furent précipités avec lui. Et j'entendis dans le ciel une voix forte qui disait : Maintenant est établi le salut, et la force, et le règne de notre Dieu, et la puissance de son Christ, car il a été précipité l'accusateur de nos frères, qui les accusait devant notre Dieu jour et nuit ; et eux-mêmes, ils (l') ont vaincu à cause du sang de l'Agneau, et à cause de la parole de leur témoignage, et ils n'ont pas aimé (méprisé) leur vie en face de la mort. C'est pourquoi, réjouissez-vous, cieus, et vous qui y habitez. Malheur à la terre et à la mer, car le diable est descendu vers vous avec une grande colère, sachant qu'il n'a que peu de temps. Et quand le dragon vit qu'il avait été précipité sur la terre, il poursuivit la femme qui avait mis au monde l'enfant mâle. Mais à la femme furent données les deux ailes

du grand aigle, afin qu'elle s'envolât au désert, dans son lieu, où elle est nourrie pendant un temps, des temps, et la moitié d'un temps, loin de la présence du serpent. Et le serpent lança de sa gueule, après la femme, de l'eau comme un fleuve, afin qu'elle fût entraînée par le fleuve. Mais la terre secourut la femme, et la terre ouvrit sa bouche et engloutit le fleuve que le dragon avait lancé de sa gueule. Et le dragon fut irrité contre la femme, et il alla faire la guerre à ses autres enfants, qui gardent les commandements de Dieu, et qui ont le témoignage de Jésus-Christ » – Apocalypse (12 : 1 à 17), V.

257. « Et Adam connut encore sa femme, et elle enfanta un fils et l'appela Seth, car, dit-elle, Dieu m'a donné une autre postérité à la place d'Abel, parce que Caïn l'a tué » – Genèse (4 : 25), BA.

258. La représentation graphique du caducée vient aussi de la mythologie mésopotamienne. En effet, dans cette iconographie mythique, la massue du dieu Ninurta est entourée de deux serpents enroulés.

259. Pergame (du gr. Πέργαμον : *Pérgamon*, c.-à-d. « citadelle ») « là où est le trône de Satan^(a) », appelé aussi « le grand dragon, le serpent originel^(b) ». Pausanias relate que « Tout gros serpents (Δρακοντες : lit. dragons), et principalement celui d'espèce rougeâtre, sont consacrés à Asclépios^(c) », ce qui rappelle une autre dénomination du diable dévoilée en *Apocalypse* (12 : 3) le décrivant comme « le grand dragon rouge feu ». Les malades superstitieux venaient de toute l'Anatolie à Pergame où était bâti un asclépiéion (un sanctuaire pour la guérison consacré au dieu de la médecine Asclépios). Dans ce temple, les mal-portants espéraient obtenir une rémission de leurs maux grâce aux pouvoirs supposés des serpents rouges qui « ne font aucun mal aux hommes » et qui se faufilaient dans les dortoirs où l'on s'entassait pour dormir. Le lendemain, il fallait relater ses rêves aux prêtres qui les interprétaient et prescrivaient en conséquence un remède douteux moyennant finance.

^(a) *Apocalypse* (2 : 13).

^(b) *Apocalypse* (12 : 9).

^(c) Pausanias, *Corinthe* (liv. II, chap. 28, § 1).

Pergame où résidait *le trône de Satan* avait d'autres atouts païens. En effet, elle abritait également le gratin de la prêtrise attachée à la mythologie chaldéenne qui avait fui lors de la prise de Babylone par les Perses en 539 av. n. è. De plus, elle recelait derrière ses murailles un splendide temple en l'honneur de Zeus,

le chef incontesté du panthéon grec. Mais le summum reste que cette ville fut la première dans le monde romain à édifier un temple magnifique à Auguste César puis, profitant de cette manne, à d'autres empereurs déifiés comme Trajan et Sévère. La population étant invitée, sous peine de rudes représailles, à rendre un culte en adorant ces créatures païennes présomptueuses et débauchées, s'y soumit dans son ensemble hormis les chrétiens qui furent abominablement torturés pour leur foi irréductible que Pline le Jeune dénommait « *leur désobéissance et leur invincible opiniâtreté*^(d) ».

^(d) Pline le Jeune (liv. X, lettre 97).

260. Hermès de *Her* (chaldéen) : « brûlant » (qui donnera la racine d'Horus, le dieu solaire égyptien) et de *mes* : « produit de », c'est-à-dire : « né, issu, ou fils de » que l'on retrouve également en égyptien comme les pharaons Ramsès (*Ramesses*) : « fils de Râ », c'est-à-dire : « fils du soleil », Thotmès : « fils de Thot », Amenmès : « fils d'Amon » ou Didoumès : « fils de Dédoun ». Hermès signifie donc : « fils du feu » – voir 2 B (p. 37 et 38).

261. En l'occurrence François d'Assise.

262. Voir cette représentation dans le *Larousse des Mythologies* (p. 133).

263. *Genèse* (1 : 6 et 7) – MN.

264. *Job* (26 : 10) : « *Il trace sur les eaux qui entourent la terre le cercle qui sépare le jour de la nuit* » – DG.

265. *Isaïe* (40 : 22) : « *C'est Lui qui est assis au-dessus du cercle de la terre, et ceux qui l'habitent sont comme des sauterelles ; Il étend les cieux comme un rideau, et Il les déploie comme une tente dressée pour y habiter* » – Fi.

266. *La migration des symboles* (p. 121).

267. Voir *Lao Tseu et le taoïsme* (p. 35).

ZOOLÂTRIE DU DRAGON ROUGE, LE GRAND SERPENT ZODIACAL

Le mot dragon selon l'étymologie grecque (*drakôn*) signifie « grand serpent »²⁶⁸. Sa transcription devient (*draco*, *draconis*) en latin et prend le sens de serpent fabuleux. Le dragon rouge est une création chaldéenne, le *mushru*, sorte de dragon rouge à écailles, au cou et à tête de serpent cornu croisé avec un canidé. Il est le « toutou » favori du dieu Mardouk devenu chef du panthéon babylonien et, par conséquent, celui des divinités célestes. Cette bête fabuleusement affreuse réside dans les cieux, figurant la constellation astronomique éponyme. Nebo, le fils de Mardouk, possédera le même attribut. Un dragon vermeil, terrifiant et protecteur, sert d'effigie guerrière sur des enseignes de l'armée assyrienne. Cyrus l'adopte pour ses troupes medo-perses. À leur tour, toutes cohortes et toutes centuries romaines possèdent un étendard militaire où figure un dragon de couleur pourpre²⁶⁹. À la partition de cet Empire romain, les deux empires romains créés, celui d'Occident et celui d'Orient, adoptent également ce dragon écarlate effrayant.

Dans les Écritures saintes, dans le livre de la Révélation (Apocalypse), le serpent « *dragon couleur de feu* » représente Satan, le diable²⁷⁰, le chérubin fourbe qui recevra à la tête la blessure mortelle infligée par Jésus-Christ. Dans la mythologie mésopotamienne, le poème de la création (*Enouma elish*) rapporte que Tamiat, la déesse primordiale antipathique a créé un monstre rouge associé au culte du feu

solaire pour déchaîner les forces du mal. Mardouk, avatar de Nemrod, le héros babylonien, tue ce dragon en le transperçant d'une épée. Pour commémorer cet acte salvateur, à chaque fête du jour de l'an, ses adorateurs représentent ce dieu armé de la même arme avec laquelle il pourfend ce dragon maléfique²⁷¹. Rappelons-le, le faux messie oriental, Nemrod, possède de nombreuses incarnations telles que Mardouk, Bel, Adonis, Baal, Bacchus, Tammouz, Dionysos, et Osiris. Ce dernier engendre un fils, Horus, qui transperce de sa lance le dragon de sa lance. Horus correspond ainsi à Nebo le fils de Mardouk. Dans le panthéon romain, Horus est monté à cheval pour exécuter cette besogne salvatrice. Dans l'iconographie catholique, un beau jeune homme, saint Georges, est la divinité draconicide vénérée qui sera peinte sous les traits d'Horus, hormis son visage de faucon, chevauchant sa monture²⁷² et plantant à son tour sa lance dans le cœur du grand serpent, le vilain dragon maudit. Au retour des croisades, la fière Albion adoptera ce héros messianique païen solaire déguisé en bon catholique comme saint patron à l'instar de Venise, Gênes et Barcelone.

Tel saint Georges, en Extrême-Orient, c'est Bouddha qui foule aux pieds le dragon, nous conte la biographie de Hiouen-Sang (629-648) à Nagahera. La Chine célèbre son premier jour de l'an luni-solaire (*Chun Jie*) par la procession serpentine d'un long dragon rouge tout comme cela se faisait pendant la célébration du Nouvel An babylonien au mois luni-solaire de *nisan*. Cet animal fabuleux est aussi un des douze animaux composant l'astrologie chinoise. Dans la tradition superstitieuse extrême-orientale, il est bénéfique qu'un enfant naisse en cette année astrologique. En Chine où la limitation des naissances est légiférée par les autorités qui use de restrictions des aides sociales envers les parents dépassant le quota imposé pour lutter contre la surpopulation, des avortements illégaux sont provoqués pour que l'unique naissance recommandée par foyer ait lieu cette année-là.

Dracon, ce terme est présent dans toute l'Europe occidentale. En suédois, il se dit *drake*. Certains bateaux vikings possédaient des proues représentant des têtes de dragon

sculptées fendant les flots comme celle du fameux bateau viking d'Oseberg. En 1840, l'historien français, Augustin Jal, introduira le terme « drakkar » inspiré du mot *drake* suédois dans son ouvrage *Archéologie navale*, pour désigner ces embarcations nordiques. Ce terme sera désormais adopté en France. En roumain, *dracula* veut dire « petit dragon », nom que portera le fameux voïvode de Valachie, Vlad Dracula, qui fit reculer les Ottomans et qu'on surnomma « l'empaleur » en raison de ses cruautés devenues légendaires. Aux États-Unis, un missile sera nommé ainsi. En France, la serpentine, appelée plus communément estragon, porte ce nom, car elle évoque l'aspect serpentin de cette plante et était capable de soigner les morsures de serpents, selon les alchimistes.

Notes

268. Voir Pausanias le Périégète, *Corinthiaca* (liv. II, chap. XXVIII-1) cité dans 2 B, p. 342, qui montre que les gros serpents de plus de 30 coudées (13,50 mètres pour une coudée de 45 cm) sont appelés dragons bien que le plus long serpent du monde, le python réticulé, puisse mesurer rarement plus de 10 mètres de long.

269. Voir Ammien Marcellin (liv. XVI, chap. 12) dans 2 B, p. 481. Certains voient ici la pourpre de couleur violette appelée « pourpre bleue » dans le croissant fertile, mais la pourpre utilisée par les Romains est bien de la « pourpre écarlate » comme le précise Lucrèce. Ce poète latin compare également le jet sanguin à « un jet de pourpre » – *De la nature*, p. 54 et 58. Elle est nommée également « pourpre rouge » au Moyen-Orient – Voir *Exode* (25 : 4) et *YT* (t. 2, p. 1 044 à 1 046).

270. *Apocalypse* (12 : 3) – PC.

271. Cette victoire est aussi celle d'Enlil (Bel), « celui qui chevauche les nuées » et qui tue le dragon céleste. Dans la mythologie grecque, cette prouesse est attribuée à son pendant Zeus sur Python – Voir le *Petit Larousse des mythologies du monde* (p. 29).

272. C'est ainsi que Saint-Georges devient le patron des cavaliers, détrônant probablement une divinité celte en place pour cette fonction protectrice. Les anglicans choisiront cette figure de proue pour parrainer leur pays, l'Angleterre. Sa croix messianique figurera alors sur le drapeau de la Grande-Bretagne.

CHAPITRE VI

GENÈSE DE LA CRUCILÂTRIE ET DU CULTE DE LA CROIX

*... La Croix a, dans l'Église, une place d'honneur,
elle domine les édifices religieux, elle se voit sur
les grands chemins,
elle est sur la poitrine des braves, on la voit
comme un ornement,
sur la couronne des rois et au cou des personnes...*

Chanoine Eugène-Ernest Cauly²⁷³

Cet insigne de la croix est certainement, avec le cercle solaire qui engendra l'auréole et autres mandalas, le symbole le plus répandu. On le retrouve sous diverses formes, dans tous les recoins du globe, à toutes les époques, même parmi les peintures de Lascaux.

Le culte fétichiste de la croix vient de Babylone. Cette image universelle toujours usitée de nos jours fut un emblème adoré figurant Anu, le dieu-ciel chaldéen. Par ailleurs l'idéogramme cunéiforme le désignant est une croix. À l'intersection de cette croix réside Shamash, le dieu-soleil, dans sa course circulaire apparente dans le ciel, qui finira par être représenté lui-même par cet attribut cruciforme²⁷⁴. Ainsi la branche horizontale droite évoque le dieu-soleil-aurora se levant quotidiennement avec éclat, quand, vainqueur de la nuit, il ressuscite à l'est (considéré comme l'extrémité bénéfique de la terre).

Celle du haut, verticale, le dieu-soleil-zénith, au faîte de sa gloire, au sud. Quant à celle de gauche, c'est le dieu-soleil-crêpuscule qui agonise dans un bain de sang à l'ouest, à l'extrémité maléfique de la terre. La dernière barre verticale enfin, pointant vers le bas, figure le voyage de l'astre-mort, éteint et blafard, pendant la nuit, dans le séjour d'en bas, celui des morts, – monde lugubre des enfers souterrains, au nord. Cette croix figurant les points cardinaux indissociables de ce dogme mythique a une double signification. En effet, la barre de droite représente aussi l'équinoxe du printemps lorsque l'astre-dieu ressuscite pleinement et que les jours rallongent. La barre du haut quant à elle, figure le dieu-soleil rempli de vigueur, au midi, dans toute la force du solstice d'été, tandis que celle de gauche fait référence à l'équinoxe d'automne, quand l'astre-dieu expire lentement au fur et à mesure que les jours s'amenuisent. La barre du bas symbolise le soleil-dieu qui trépassé au solstice d'hiver alors que la nuit paraît triompher du jour et que la végétation semble morte. Bel, d'abord Enlil, puis Mardouk sous son caractère solaire) posséderont également ce symbole comme attribut porté comme un fétiche protecteur puisqu'il représente le cycle mythologique de la vie.

Diodore de Sicile nous apprend qu'Osiris, avatar de Nemrod déifié est aussi le soleil chez les Égyptiens. Son nom, *Wsjr*, dont la véritable prononciation est perdue, car les écrits égyptiens antiques – à l'instar de l'hébreu – n'ont pas de voyelles, donne dans la translittération grecque : Ὀσίρις (Osiris). Diodore de Sicile en donne le sens étymologique : « *Osiris, traduit en grec, signifie « qui possède plusieurs yeux ; en effet, les rayons du soleil sont autant d'yeux avec lesquels cet astre regarde la terre et la mer*²⁷⁵ ». Les peintures mortuaires antiques figurant Osiris nous le présentent avec la peau verdâtre. Ce teint cadavérique montre qu'il est le premier ressuscité en tant que messie légendaire du paganisme égyptien. La récitation magique pour conjurer la mort du défunt des *Textes des pyramides*²⁷⁶ affirme qu'à ce dieu sépulcral, de nouveaux yeux lui sont alloués sous la forme d'embarcations du jour et de la nuit – représentations mythologiques

du soleil et de la lune. En effet, les Égyptiens pensaient que le dieu-soleil se déplaçait en barque pour effectuer une rotation journalière autour de la terre dont le centre était l'Égypte – cette dernière conception géo-nationaliste étant empruntée aux Babyloniens qui voyaient leur métropole Babylone au cœur de l'univers. Quant aux *Livres de ce qui est dans la Douât*, ils nous exposent qu'Osiris forme un cercle (autre symbole solaire) qui entoure le « séjour égyptien des morts (lit. *Douât*) ». Cette divinité solaire livide parcourt ce séjour sépulcral la nuit, pendant sa propre mort. Le mythe de ce voyage du soleil-dieu, de sa mort et de sa renaissance quotidienne et annuelle, souvent symbolisé par la croix, objet sacré du renouveau de la vie éternelle, d'origine babylonienne, sera exporté dans le monde entier.

La crucilâtrie est largement implantée dans la chrétienté depuis le IV^e siècle jusqu'à nos jours. Qui niera que ses membres ne se prosternent devant la croix, la priant et la vénérant comme Jésus lui-même, ou la portent religieusement sur la poitrine comme un talisman ou un signe d'appartenance ? La croix latine est évidemment empruntée à la mythologie romaine. Pour nous en convaincre, nous pouvons examiner ce symbole païen ornant l'autel dédié à l'empereur Titus sur l'envers d'une pièce de monnaie, un assarius de bronze, illustrée à la page 322 du Manuel biblique de Vigouroux. Sur l'avvers de cet assarius figure une tête radiée de profil d'Auguste avec l'inscription suivante la ceinturant : *DIVUS AVGVSTVS PATER* signifiant : « dieu Auguste [et] père ».

Notes

273. Cours d'instruction religieuse : *Leçon complémentaire du signe de la croix*, § 101, p. 122.

274. À Sippar, sur le cours de l'Euphrate au nord de Babylone, dans les fondations du temple (*l'Ebabbar*) de Shamash, les archéologues ont trouvé une petite stèle cruciforme commémorative, dont les inscriptions cunéiformes sont attribuées au roi Manishtusu

qui aurait régné de 2269 à 2255 av. n. è. Elle se trouve exposée maintenant au British Museum. Cependant, les savants ont découvert que ce serait un faux dû au clergé pour abuser le roi superstitieux Nabonide afin de lui soutirer des devises pour la restauration du temple abritant cette divinité solaire. Cette supercherie pour tromper le dernier roi néo-babylonien montre à l'évidence que la croix était utilisée au III^e millénaire avant notre ère. En effet, un faussaire fait du mieux qu'il peut pour imiter le vrai – Voir à ce sujet *Nabonide, roi archéologue* de Dominique Charpin, dans *Les dossiers d'Archéologie*, (n° 348, p. 73, de nov/déc 2011).

275. *Bibliothèque historique* (Livre I, XI). Dans le tombeau de la reine Nefertari (QV n° 6), une légende en caractères hiéroglyphiques confirme les propos de Diodore en expliquant qu'une divinité anthropomorphe à tête verte cadavérique de bélier représentant le dieu-soleil Rê vit en osmose avec le dieu de la mort Osiris ainsi : « *Voici Rê qui repose en Osiris, voici Osiris qui repose en Rê* » – Voir *Guide complet [de] la vallée des rois et des reines* (p. 111).

276. *Textes des pyramides* (chap. 670).

LA PARENTÉ DES ÉDIFICES RELIGIEUX CRUCIFORMES

Et ils dirent : Allons, bâtissons-nous une ville et une pyramide (tour), dont le sommet soit dans les cieux, et faisons-nous une réputation, de peur que nous ne soyons dispersés sur la face de toute la terre.²⁷⁷

Les ziggourats mésopotamiennes sont des tours pyramidales carrées à étagements décroissants vers le haut. Vues verticalement du ciel, leurs reconstitutions modernes forment une croix à l'intersection de leurs escaliers. Ces édifices religieux demeurent les modèles pyramidaux essaimés sur notre globe. Ainsi, les pyramides à degrés précolombiennes chez les Mayas, les Olmèques, les Aztèques et les Incas forment également une croix à l'aplomb, vue du ciel, le domaine élevé où régnaient leurs dieux-soleils hideux et assoiffés de sang humain. Dans l'hindouisme, les tours étagées des temples dravidiens²⁷⁸ témoignent de leurs réminiscences architecturales empruntées aux ziggourats babyloniennes. Bien sûr, les pyramides égyptiennes ne sont pas en reste et forment une croix circonscrite dans leur carré respectif quand on considère leur plan vu de dessus, comme toutes les pyramides internationales antiques répertoriées, qu'elles soient asiatiques, africaines, amérindiennes ou européennes.

Nombre d'édifices religieux de la chrétienté eux-mêmes – cathédrales, églises, chapelles – sont architecturalement cruciformes, à l'instar de temples bouddhiques au Cambodge, tel le cloître construit au premier étage du fameux complexe religieux d'Angkor Vat, où repose un pied vénéré de Bouddha ou comme les trois temples cruciformes de la cité royale d'Angkor Thom. Les premières églises souvent bâties en pierre de taille sont d'abord des basiliques copiées sur le modèle romain, telle Sainte-Sophie à Istanbul. Puis celles de deuxième génération sont construites en forme de croix grecque. L'implantation de ces églises a pour centre le cœur d'une croix. À ces dernières bâtisses, on ajoute le narthex, un avant-corps formant une croix latine. Ainsi, la configuration de l'église devient un symbole de la prétendue crucifixion du Christ – l'abside arrondie en hémicycle correspondant à la tête, le transept figurant les bras en croix tandis que la nef maîtresse représente le corps et les membres inférieurs. Enfin, le chœur devient le symbole du Sacré-Cœur au sein du catholicisme tardif.

Les fondations des églises orientales relevaient de la stavropégie (étymologiquement : « *plantation de croix* », du grec tardif ecclésial σταυρός [*stauros*] signifiant « croix » et πηγνυμι [*pegnumi*] : « planter »). Cette dernière discipline est un droit réservé et juteux qui échoit au seul stavrophylaque – un clerc du patriarcat spécialisé dans cette fonction (quand ce n'est pas le patriarche lui-même) devant vérifier impérativement que le futur monument, lieu de réunion des fidèles et de la liturgie dispensée, abrite bien des reliques saintes sous l'autel, condition *sine qua non*, puisqu'elles sont une source assurée de profits, de riches et grasses bénédictions certaines pour l'Église bien que celles-ci restent douteuses pour les ouailles à l'instar des miracles qu'elles sont censées prodiguer d'ailleurs. Une fois cette formalité avalisée suivait une cérémonie portant le même nom de stavropégie comprenant comme rituel principal la fixation en terre d'une croix marquant le centre de l'implantation du futur lieu de culte.

On retrouve une même disposition cruciforme pour certains temples hindous, sauf qu'à la place du chœur

se trouve le linga, symbole shivaïte de la procréation féconde hindoue. Ce dernier est adoré et couvert de jolies offrandes fleuries par les fidèles. L'emplacement où sera bâti le temple hindou est aplani au carré. C'est ainsi une figure géométrique parfaite et plate figurant notre planète dans une des conceptions de l'Inde antique. Ce terrain ainsi préparé est purifié des gnomes maléfiques et autres lutins malfaisants. Pour ce faire, on fait paître un troupeau de bovins pendant quarante-huit heures durant. Le broutement consciencieux de ces animaux sacrés, leurs piétinements, leurs souffles, leurs mugissements, leurs baves et leurs déjections vénérables purifieront l'aire consacrée. La construction peut commencer. Les proportions des temples hindous ont un rapport de numérologie magique complexe tenant compte du facteur temps horoscopique pour le choix du jour, moment propice pour commencer les travaux. Ces calculs englobent également l'orientation du bâtiment vis-à-vis des points cardinaux, eux-mêmes conjugués à la configuration astronomique du lieu et à la caste du fondateur. Ces temples possèdent un agencement classique constitué d'une cella cubique à laquelle on adjoint la plupart du temps, sur ses quatre côtés, quatre sanctuaires secondaires de mêmes dimensions et de même forme qui dessinent une croix grecque comme le montre le plan du temple de Brahmeshvara à Bhubaneswar. Une *mukhashala*, une sorte de salle-vestibule carrée pour réunir les adorateurs, sera par la suite ajoutée dans le prolongement d'un des sanctuaires secondaires à cette cella primitive et formera ainsi une croix latine. On peut voir cette croix représentée plus clairement sur le profil du socle de la cella²⁷⁹. Plus tard, le motif de la croix grecque s'infiltrera dans la configuration architecturale moghole²⁸⁰.

En Égypte, se trouve le temple d'Opet, la grosse déesse hippopotame adipeuse, rude et ventrue, aux sourcils antipathiques et froncés, protectrice âpre et vigilante de la maternité, surveillant avec un zèle sévère la conformité du rite osirien associé à la revitalisation du dieu-soleil Amon. Ce temple construit par Ptolémée VIII Évergète à Karnak est

aussi construit en forme de croix. Il est à noter que certaines tombes de la Vallée des reines vue du ciel ont un plan en forme de croix latine comme celle de Tyti ou d'Isis²⁸¹.

Chez les Romains, sous l'empereur Auguste, l'architecte Vitruve dans son *De Architectura*, nous fait part de la somme technique romaine et grecque pour l'implantation des temples et autres basiliques. On fixe un poteau (lit. *crux* en latin) en guise de gnomon. Autour, on trace une circonférence dans laquelle est dessinée une croix dont les quatre bras désignent les quatre points cardinaux. Il n'y a plus ensuite qu'à délimiter la quadrature du cercle. Le gnomon représente l'axe terre-ciel et désigne le centre du monde de la déité, l'omphalos (nombril) de la création divine, là où trône l'autel ou le bétyle²⁸², idole de pierre représentant la divinité²⁸³. Le carré ainsi borné sert de fondation première. Dans la chrétienté catholique romaine occidentale, le gnomon, de simple poteau, deviendra une croix. On y adjoint deux carrés transversaux de même dimension formant le transept, puis deux autres juxtaposés à l'est pour la grande nef et un dernier à l'ouest coiffé de son abside semi-circulaire, tandis qu'en Orient les temples s'ordonnent en une croix équilatérale avec quatre carrés aux quatre points cardinaux ajoutés au carré de base d'où viendront les dénominations courantes respectives de croix latine dans le premier cas et de croix grecque pour le second. L'entrée monumentale principale pour accéder dans ces bâtisses cruciformes sont souvent orientées vers l'est à l'instar des monuments funéraires mégalithiques, égyptiens, grecs et romains et de l'orientation des escaliers pour gravir les pyramides précolombiennes, car ce point cardinal situé à l'orient se trouve ainsi en adéquation avec le dieu-soleil lorsqu'il renaît de la nuit et chasse les ténèbres grâce à sa lumière rassurante et vivifiante.

L'architecture des Églises cruciformes de la chrétienté n'est donc pas une trouvaille pour honorer la soi-disant crucifixion de Christ, mais une invention pérennisant une pratique idolâtre antérieure bien attestée par les bâtiments cultuels encore perceptibles des religions polythéistes. Du reste, puisque la croix était païenne, « *les premiers chrétiens*

éviterent donc d'en faire un symbole religieux et ce, jusqu'à l'avènement de l'empereur Constantin », précise l'ouvrage Croix de nos villages.

Par ailleurs, quelle église, quelle abbaye, quel monastère, quel couvent, quel temple, quelle chapelle de la chrétienté n'abrite-t-il pas ostensiblement la représentation de la croix ? Oui, ce symbole est une divinité à part entière puisqu'elle est adorée d'une adoration de latrie, c'est-à-dire d'une adoration qui ne revient qu'à Dieu, comme le confirme le docteur dominicain de l'Église, Thomas d'Aquin, dans sa *Somme Théologique*²⁸⁴.

Notes

277. *Genèse* (11 : 4) – Bible de l'Épée (Bé).

278. Il est à remarquer que, dans l'architecture dravidiennne *kalinga*, existent des complexes de plusieurs édifices religieux appelés communément *deulas*. Dans ces complexes se trouve généralement un *rekha-deula*, un sanctuaire en forme de tour en pain de sucre évoquant pour certains commentateurs un *linga** géant aligné avec des *pidh-deulas*, salles de service, de prières ou de réunion carrées surmontées de toits pyramidaux. Ce *rekha-deula* abrite la divinité consacrée en son centre, nommé *garbhagriha*** signifiant littéralement « maison du ventre » matriciel. La divinité abritée peut être aussi un *lingam* (pierre phallique représentant Shiva). Cette « maison du ventre » est quelquefois entourée d'un *parikrama*, chemin circulaire lié au culte solaire permettant la circumambulation des fidèles. Mais ce *rekha-deula* est parfois un *vimana* de forme pyramidale. Il existe aussi des *khakhara-deulas* de formes pyramidales tel le célèbre temple shivaïte de *Lingaraja* (lit. « Roi des lingams ») à Bhubaneswar, capitale de l'Odisha (ancien Orissa) ayant pour patron Shiva, et leurs similaires architecturaux, les *gopurams*, ces portes dravidiennes monumentales manifestement inspirées des pyramides à degrés permettant l'accès aux temples. Où l'on voit que la croix pyramidale reste en étroite corrélation avec le culte solaire en symbiose avec le culte érotique de la fécondité.

* sexe en érection figurant le dieu Shiva, appelé *lingam* en tamoul.

** Du sanscrit *garbha* : « utérus » et *griha* : « maison ».

279. Voir *Inde*, p. 50 et 157, par Andreas Volwahren. Notons que le temple de Vithala Swami à Hampi dans le Karnataka est également cruciforme.

280. Voir *Inde islamique*, p. 141, par Andreas Volwahren.

281. Voir Tyti (QV n° 52) et Isis (QV n° 51) – dans le *Guide complet* [de] *la vallée des rois et des reines*, p. 94. Ces édifices ont peut-être une forme cruciforme fortuite rétorqueront certains, peut-être avec raison. Cependant, en est-il bien ainsi lorsqu'on remarque que le hiéroglyphe trilitère *nfr* en forme de croix latine surplombe un cartouche où se trouve dessiné un croissant de lune dirigé vers le bas, enserrant ce qui a l'air d'être le haut d'un linga ou plutôt le sommet d'une pomme de pin évoquant peut-être le coït ? Il reste vrai que, souvent, dans le symbolisme païen, le croissant de lune enserre la planète Vénus comme on peut le voir conservé sur nombre de drapeaux musulmans. Rappelons que cette planète Vénus était une déesse de la fécondité aux multiples noms qui a traversé tous les âges jusqu'à nos jours. Si c'est le cas, ce hiéroglyphe doit avoir un rapport étroit avec la fertilité sexuelle. Par ailleurs, la Vallée des reines est un toponyme moderne, ce lieu de sépulcres féminins ayant une autre signification en égyptien antique. En effet, cet ancien vocable signifie selon certains égyptologues : « le lieu du harem royal* » qui se lit phonétiquement *ta set neferou* avec le hiéroglyphe *nfr* répété classiquement trois fois en redondance.

**Ibid*, p. 92.

282. Bétyle, du grec *baitlos*, via le latin *baetylus*, déformation du mot hébreu transcrit : « bétel » signifiant « maison de Dieu ».

283. Cette pierre peut être un phallus en érection représentant le dieu Shiva.

284. *Summa Theologica* (part. 3. Quæst. 25, art. 4), cité par Joseph Nogaret dans *Les croix sont-elles des idoles ?* (III, p. 17 et 18).

L'ORIGINE DU CRUCIFIX

Dans le monde de la chrétienté, le signe de croix est un acte idolâtrique ritualisé et suprême censé protéger efficacement le fidèle qui l'exécute. Ce geste superstitieux permettrait d'exorciser les intentions maléfiques et vicieuses des démons ou carrément de les expulser. Par la même occasion, il serait capable de repousser toute chose importune, toute nuisance ou tout évènement fâcheux qui pourrait survenir à l'impromptu. Mais ce comportement crédule aurait également le pouvoir de bénir ou de rendre saints les objets ou les personnes. De plus, ce rituel conclut et même remplace les prières. En se signant et en récitant machinalement « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit », cette gestuelle mécanique devient alors trinitaire. Son mode d'exécution a engendré diverses controverses quant à la règle et à la forme traditionnelle à adopter entre les Églises orthodoxes et catholiques.

Selon des sources catholiques, les cathares qui voyaient là un culte impie furent exterminés ; entre autres parce qu'ils étaient accusés d'avoir brûlé des croix en lesquelles ils voyaient l'expression pernicieuse du Malin – acte considéré comme un monstrueux et suprême sacrilège déicide. D'ailleurs, les personnes jugées « récupérables » devaient porter quotidiennement cet insigne religieux cousu sur leurs effets pour leur rappeler leur hérésie vis-à-vis de la toute puissante tradition de l'Église et afin de les replacer dans le droit chemin catholique.

Auparavant, au début du XII^e siècle, Pierre de Bruys abandonne la prêtrise, car il mesurait le gouffre abyssal entre les préceptes des Écritures et ceux professés par le catholicisme. À l'appui des enseignements bibliques, il postule le rejet du baptême des enfants en bas âge, car seuls, les adultes, dans leur pleine maturité, peuvent saisir précisément les doctrines et principes bibliques afin de se faire baptiser dans la foi en utilisant leur libre arbitre. À l'aide des Écritures, il dénonce aussi la transsubstantiation, les sacrements et les prières pour les morts puisque ces derniers redeviennent poussière²⁸⁵. Au même titre, il enseigne l'inutilité de l'église en tant que bâtiment sacré, car le terme ne doit s'appliquer qu'à la seule congrégation des fidèles lorsqu'ils se réunissent. Pierre de Bruys invalide également la dévotion ou la vénération de la croix qu'il assimile avec justesse à de l'idolâtrie. Celles-ci d'ailleurs devraient être détruites ou brûlées en tant qu'idoles, professe-t-il. En 1140, sa prédication fut irrémédiablement jugée « hérésiarque » par le clergé jaloux. En effet, son enseignement basé essentiellement sur la Bible touchait le cœur et la raison, et par voie de conséquence, engendrait beaucoup de disciples, Pierre de Bruys finit brûlé vif en véritable martyr chrétien sur un bûcher à Saint-Gilles.

Avant lui, en 817/918, selon le *Dictionnaire de Théologie catholique*, l'évêque Claude de Turin dès le commencement de ses 16 années approximatives d'épiscopat au sein de son propre diocèse « fit briser et brûler toutes les croix des églises. Il soutenait qu'on ne devait leur rendre aucun culte, pas plus du reste qu'aux saintes images ou aux reliques », et fit cesser les prières adressées aux saints. Voilà pourquoi, d'après ses propres propos : « Mais voici ce que disent les misérables sectateurs de la fausse religion et de la superstition : « C'est en mémoire de notre Sauveur, que nous servons, honorons et adorons la croix peinte ou érigée en son honneur ». Rien ne leur agréé donc en notre Sauveur que ce qui a plu même aux impies, l'opprobre de sa passion et l'ignominie de sa mort. Ils croient de lui ce qu'en croient les méchants, tant Juifs

que païens, qui rejettent sa résurrection et ne savent le considérer que comme torturé, et qui, dans leur cœur, le regardent toujours dans l'agonie de la passion, sans penser à ce que dit l'Apôtre, et sans comprendre cette parole : « Nous avons connu Christ selon la chair, mais maintenant, nous ne le connaissons plus de cette manière ».

« Voici ce qu'il faut répondre à ces gens-là. Que s'ils veulent adorer tout bois taillé en forme de croix parce que Christ a été suspendu à la croix, il y a bien d'autres choses que Christ a faites pendant qu'il était dans sa chair et qu'ils feront mieux d'adorer.

« En effet, à peine est-il resté six heures suspendu à la croix, tandis qu'il a passé neuf mois dans le sein d'une vierge ; adorons donc les vierges, parce que c'est une vierge qui a donné le jour à Jésus-Christ. Adorons les crèches, puisque d'abord, après sa naissance, il fut couché dans une crèche. Adorons de vieux haillons, puisqu'il fut emmaillotté dans des haillons. Adorons les navires, puisqu'il navigua souvent, qu'il enseigna les foules du haut d'une barque, qu'il dormit sur une barque, et que ce fut d'une barque qu'il ordonna de jeter le filet lors de la pêche miraculeuse. Adorons les ânes, puisqu'il entra à Jérusalem monté sur un âne. Adorons les agneaux, puisqu'il est écrit de lui : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde ». Mais ces fauteurs de dogmes pervers veulent dévorer les agneaux vivants et les adorer peints sur les murailles. Adorons les lions, car il est écrit de lui : « Le lion de Juda, race de David, a vaincu ». Adorons les pierres, puisque, descendu de la croix, il a été placé dans un sépulcre de pierre, et que l'Apôtre dit de lui : « Or, ce rocher était Christ ». Mais Christ est appelé rocher, agneau, lion, figurément et non dans le sens propre. Adorons les épines des buissons, puisque c'est de là que vint la couronne d'épines placée sur sa tête, au temps de sa passion. Adorons les roseaux, puisqu'ils fournirent aux soldats un instrument pour le frapper. Enfin, adorons les lances, puisque l'un des soldats le frappa d'une lance au côté, et qu'il en sortit du sang et de l'eau.

« Tout cela est ridicule ; il vaudrait mieux le déplorer que l'écrire. Contre des sots, nous sommes contraints d'avancer

des sottises, et de lancer contre des cœurs de pierre, non pas les traits ou les maximes de la Parole, mais des projectiles de pierre. Convertissez-vous, prévaricateurs, qui vous êtes retirés de la vérité, et qui aimez la vanité, et qui êtes devenus vains, qui crucifiez de nouveau le Fils de Dieu et l'exposez à l'ignominie, qui avez rendu ainsi une foule d'âmes complices des démons, et qui, les éloignant de leur Créateur, au moyen des sacrilèges détestables de vos images, les avez abattues et précipitées dans la damnation éternelle.

« Dieu commande une chose, et ces gens en font une autre. Dieu commande de porter la croix, et non pas de l'adorer. Ceux-ci veulent l'adorer, et ne la portent ni corporellement ni spirituellement. Servir Dieu de cette manière, c'est s'éloigner de lui. Il a dit lui-même : « Que celui qui veut venir après moi renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive, sans doute parce que celui qui ne renonce pas à soi-même ne s'approche pas de celui qui est au-dessus de lui, et qu'il ne peut saisir ce qui se passe, s'il n'a appris de bonne heure à le connaître²⁸⁶ ». Ce zèle intrépide, quoiqu'en étroite conformité avec les instructions claires des Écritures exposées à ce sujet, lui valut d'être admonesté sévèrement par le pape Pascal 1^{er}, puis condamné en 825, par le synode de Paris, à l'emprisonnement à Lyon où il mourut.

Pourtant, le paradoxe des paradoxes est que Jésus n'est pas mort sur une croix. En effet, cet instrument de supplice n'était nullement utilisé à son époque ni par les Juifs, ni par les Romains, ni jamais d'ailleurs dans le monde antique ; il le sera bien plus tard par les catholiques romains eux-mêmes et à Dachau, par les nazis. Triste expérience nationale-socialiste pseudo-scientifique qui démontra que le cobaye humain supplicié meurt étouffé en raison d'une contracture du thorax empêchant l'air des poumons d'être expiré.

Afin de rétablir la vérité au sujet de l'instrument de torture utilisé pour le supplice de Jésus, l'humaniste flamand Juste Lipse, dans son ouvrage *De cruce libri tres*²⁸⁷, dessina un simple poteau de torture qu'il qualifia de *crux simplex* en latin, signifiant littéralement « bois simple »,

pour montrer à ses lecteurs comment le Christ fut fixé à un poteau. Au XVII^e siècle, un type de croix se généralise. Il représente Christ, crucifié, les bras dressés en V à la mode rhénane, sur une croix latine. Les théologiens catholiques, soupçonneux et conservateurs, ne désirent aucune réforme au sein de leur Église. Ils fustigent alors ces croix non standardisées selon les normes de la tradition sous le vocable de « crucifix jansénistes » pour bien souligner toute l'horreur de cette conception hérétique. Les formes de ces « croix jansénistes » demeurent néanmoins postérieures à l'époque janséniste telle la croix monumentale du cimetière de Barret-de-Lioure dans la Drôme et celles des villages voisins de Villerouge-Termenès et de Palairac dans l'Aude ou encore la sculpture en bois de la posture « janséniste » du Christ exposée à la vénération dans une des petites chapelles de l'église Saint-Étienne de Briare dans le Loiret.

Emboîtant les pas à Juste Lipse, le théologien suédois Gunnar Samuelsson de l'Université de Göteborg a déclaré dans un quotidien britannique²⁸⁸ : *The ancient Greek, Latin and Hebrew literature from Homer to the first century AD describe an arsenal of suspension punishments but none mention « crosses » or « crucifixion »* (« La littérature grecque ancienne, latine et hébraïque, depuis Homère jusqu'au premier siècle de notre ère décrit [tout] un arsenal de punitions par suspension, mais sans [faire] mention de « croix » ou de « crucifixion »).

Nous pouvons confirmer cette affirmation en considérant ce que rapporte Diodore de Sicile. En effet, cet historien nous conte que dès les tout premiers temps de l'Histoire postdiluvienne, le potentat Ninus du grec Νίνοϋ (Ninos) bâtisseur éponyme de Ninive [en grec Νίνου (Ninou)], assimilé pour cette raison à Nemrod par une pléthore d'historiens, met à mort Pharnus sur un poteau²⁸⁹.

Toujours dans la même veine, parmi la foison de documents égyptiens antiques se comptant par milliers retrouvés par les archéologues, qu'ils soient peints, sculptés ou narrés,

la mise à mort d'un condamné sur une croix est totalement inexistante au sein de cette nation ancienne. Le livre de la *Genèse*, écrit par Moïse, élevé et instruit à la cour de pharaon, va dans ce sens lorsqu'il relate que le monarque en place aux jours de Joseph fait pendre son panetier à un simple poteau en 1735 avant notre ère. D'ailleurs, la nation israélite naissante adoptera ce mode de pendaison infamant après leur sortie d'Égypte, lors de la conquête de la Terre promise et sera réglementé par Dieu dans le *Deutéronome* ; ainsi Josué fera pendre le roi d'Aï²⁹⁰.

Il en est de même en Grèce. Marsyas, le silène martyr, figure de la cosmogonie hellénique, fut ligoté par Apollon sur un tronc d'arbre et non sur une croix. Oui, le beau dieu solaire empli de susceptibilité est amèrement jaloux des dons musicaux du vieux satyre. Suivant l'usage courant, afin d'exécuter son piètre rival, il l'attache aux poignets, les bras joints au-dessus de la tête, pour qu'il soit écorché vif. Exposée au Musée du Louvre²⁹¹, une statue datée du début de l'ère impériale romaine représentant Marsyas pendu nous le confirme. Celle du musée du Capitole à Rome également ainsi que d'autres en Turquie, à Istanbul, à Manisa (Sardes) et à Hiérapolis, ancienne cité surplombant Pamukkale. Cette scène est aussi représentée sur un médaillon d'applique gallo-romaine de la même époque environ²⁹². Ces représentations antiques montrent sans équivoque qu'il s'agit bien d'un tronc d'arbre sur lequel est lié, dans la même posture inconfortable, ce pauvre musicien mythologique supplicié par la vindicte apollinienne. C'est d'ailleurs comme cela que l'entendait Hygin qui nous le retrace dans ses *Fables*²⁹³.

Ce mode opératoire consistant à attacher le corps d'un criminel après qu'il ait été mis à mort était également fortement usité dans les coutumes publiques israélites. Sans aucune ambiguïté d'ailleurs, le livre du Deutéronome, au chapitre 21 et aux versets 22 et 23 nous en donne une évidente confirmation²⁹⁴. Par contre, chez les esséniens, il est recommandé, dans le Rouleau du Temple, que tout traître à la patrie soit pendu vivant au poteau. Fort de cette législation profane, c'est ce que fera le roi asmonéen abominablement

cruel, Alexandre Jannée, au début du premier siècle avant notre ère, pour conclure avec panache sa victoire lors de la guerre civile entreprise contre les pharisiens. En effet, il fit pendre en représailles huit cents opposants Juifs au poteau, les laissant mourir dans une lente agonie, leur offrant un horrible spectacle en faisant assassiner sauvagement leurs femmes et leurs enfants devant eux, lui-même, vil assistant, vautré avec ses concubines à festoyer bruyamment, s'empiifrant de victuailles et de bons vins savoureux tout en se repaissant sadiquement de cette atrocité immonde. Également rompus à cette loi essénienne, les chefs religieux juifs feront pendre pareillement Jésus-Christ. Un autre argument de poids témoigne pour que ce genre de supplice ait été exécuté sur un poteau : la croix est un mot inexistant en hébreu. Pour en signifier l'idée, on employait un terme désignant le croisement opéré lors du tissage d'un tissu. Si le supplice infligé à ces 800 personnes eût été la crucifixion, n'y aurait-il pas eu de vocables appropriés, synonymes de « crucifier », « crucifixion », « crucifix » etc. pour désigner les résultantes de ce moyen de condamnation à l'instar des termes neufs qui furent nécessairement forgés au sein du grec et du latin ecclésiastiques pour imager cette nouveauté ?

C'était une pratique dans le monde perse également. La Bible nous renseigne à ce sujet. Pendant le règne de l'empereur perse Xerxès 1^{er} (Assuérus), à Suze, un Juif issu de la première déportation en 617 avant notre ère par Nabuchodonosor, Mardochée (Mordekai), révèle à la reine, sa cousine orpheline qu'il a élevée comme un père, un complot ourdi par deux portiers envers son mari Assuérus. Après enquête, les deux coupables sont condamnés sur un poteau²⁹⁵. Plus tard, le premier haut fonctionnaire de l'empire, Hamân, sur les vilains conseils de Zéresh, son épouse attentionnée par la promotion de son mari, veut faire pendre Mardochée par Xerxès sur un immense poteau d'environ 22 mètres²⁹⁶ qu'il a fait fabriquer. Une telle hauteur pour montrer à autrui toute l'ampleur de sa haine tenace alimentée de racisme envers ce Juif, ennemi héréditaire de son ascendance amalécite, qui ose ne pas se prosterner

devant lui comme les autres fonctionnaires. Finalement, par un revers de fortune calculé par Esther, et sur les conseils de Harbona, un des sept fonctionnaires de cour, c'est Hamân lui-même qui sera pendu sur son propre poteau²⁹⁷. Auparavant, le père de Xerxès, Darius Hystaspe, émet un décret consigné dans le livre d'Esdras (Ezra) au chapitre 6, verset 11. Avant de conclure, il met en garde la population que « *quiconque violera ce décret, une pièce de bois*²⁹⁸ sera arrachée de sa maison et servira à le lier pour y être frappé ». Enfin, Hérodote relate une autre coutume perse pour châtier un coupable. Le même monarque, Darius Hystaspe le Grand, après la prise de Babylone, fait empaler 3 000 notables²⁹⁹. Là encore, point de croix.

En Inde les suppliciés sont empalés ou pendus à l'envers pour être fouettés, les pieds attachés à une potence comme le montre une miniature du XVI^e siècle, exécutée par l'école de Chamba montrant une vue de l'enfer. Nul doute que si les hindous avaient eu vent de la crucifixion, c'est avec délice qu'ils auraient ajouté cette torture au palmarès des souffrances infligées éternellement aux pécheurs contrevenant aux préceptes de leur religion.

Quant aux annales assyriennes du VII^e siècle avant notre ère, elles nous enseignent que les armées du terrible empereur Assourbanipal, réprimant féroce une révolte en Égypte alors sous son joug, ont massacré sans pitié tous les habitants de Tanis et d'autres bourgs associés à la rébellion puis « *ont pendu leurs corps à des poteaux, les ont dépecés de leur peau et en ont recouvert les murs des villes* ». Déjà, son grand-père, le cruel Sennachérib, lors de la prise d'Eqrôn, une des cinq cités de l'axe philistin, se vantait sans vergogne d'avoir massacré ses notables puis d'avoir empalé « *leurs corps sur des pieux tout autour des murailles de la ville* ». Cet empalement sur un pieu poursuit une coutume assyrienne antérieure, du temps de Tiglath-Pilézer III comme le montrent les reliefs antiques de Nimroud³⁰⁰. Manifestement, la crucifixion n'existait pas chez ce peuple de guerriers impitoyables et barbares à l'affût des tortures les plus sadiques qui soient pour épouvanter les populations sous leur coupe.

D'ailleurs, dans leur mythologie, quand leur déesse de la guerre, Ishtar, vraie furie guerrière, est assassinée par Ereshkigal, celle-ci suspend sans respect sa dépouille à un vulgaire clou.

Le crucifiement viendrait-il alors des Romains ? Voyons cela. En 509 avant notre ère, à l'avènement de la République de Rome, Lucius Junius Brutus devint consul. Le tirage au sort le désigne pour être l'exécuteur du supplice de jeunes nobles royalistes considérés comme traîtres à la République naissante. Examinons quels termes l'historien romain Tite-Live, dans son ouvrage *Histoire Romaine*³⁰¹, emploie pour décrire ces condamnés avant leurs mises à mort : *Stabant deligati ad palum nobilissimi iuvenes* qu'on peut traduire par : « Là étaient des jeunes gens liés au poteau ». Dans ce passage Tite-Live utilise le mot féminin décliné latin *palus* qui signifie littéralement « poteau » qui donnera le terme « pal » en français. Bien plus tard, en 71 avant notre ère, au cours de la troisième Guerre servile, Crassus capture six mille esclaves qui ont suivi Spartacus dans sa révolte. Eux aussi seront pendus puis mis à mort à n'en pas douter sur des poteaux dressés le long de la voie Appienne de Capoue à Rome³⁰², bien qu'une pléthore d'historiens influencés par la conception catholique sur le crucifiement interprète ce récit grec d'Appien d'Alexandrie en affirmant que ces esclaves révoltés furent crucifiés. Sensiblement à la même époque, Jules César, lorsqu'il retrouve les pirates qui l'avaient capturé pour le rançonner, les fait pendre sur un poteau comme il le leur avait promis, après les avoir fait préalablement mettre à mort. Son fils adoptif, premier empereur de Rome, Octavius Augustus, utilisera un poteau semblable pour le triomphe rendu à sa gloire par son gendre Tibère contre les germains comme le suggère le grand Camée de Vienne³⁰³. Titus, à son tour, sur le même modèle de poteau, fit exécuter, au premier siècle, des milliers de Juifs en masse en les attachant au bois. C'était un nombre tellement important que les arbres et les pièces de bois servant de piloris vinrent à manquer pour cette horrible besogne. Bien que des soldats spécialisés, les *fabris*, servaient comme ouvriers-charpentiers pour

confectionner les ponts, palissades ou autres engins de guerre comme les tours de siège ou les catapultes, il est illogique, pour ne pas dire absurde, de conclure, comme le font certains exégètes pour corroborer la tradition de la crucifixion si chère à la chrétienté, que ce corps d'armée ait été mobilisé inutilement pendant des jours à seule fin de confectionner des milliers de croix. Avant Titus, un autre général romain connu pour sa brutalité, Publius Quintillius Varus, alors légat de Syrie, fit pendre deux mille Juifs de la même façon. Non, le crucifiement n'était point coutumier à Rome.

Par ailleurs, en koïnè – la langue vernaculaire grecque usitée lors de la rédaction des Saintes Écritures grecques (Nouveau Testament) – le mot grec original *stauros*, employé pour nommer le poteau de supplice du Christ est généralement traduit d'une manière tout à fait impropre par « croix » dans nombre de Bibles puisque ce terme désigne toujours chez les auteurs anciens, une pièce de bois, un pieu, un poteau, un mât, mais jamais une croix. *Stauros* ne prendra le sens de « croix » qu'avec le grec ecclésial tardif dans la partie orientale de l'Empire romain. De plus, en Deutéronome chapitre 21, verset 22 et 23³⁰⁴, c'est ce mot, *stauros*, qui est utilisé dans les premières versions de la Septante³⁰⁵ pour transcrire le mot original hébreu généralement transcrit *êts* en français, synonyme qui désigne soit un poteau soit un arbre. Venant appuyer cette vérité fondamentale, un petit lexique des symboles chrétiens dans un ouvrage scolaire de seconde, enseigne que la représentation de la croix apparut tardivement et que le Christ figurant cloué sur cette croix apparut encore plus tardivement – pas « avant le V^e siècle » précise-t-il³⁰⁶, tel un ivoire exposé au British Museum, bien que quelques cornalines personnelles, qui dateraient du II ou III^e siècle, représentent Jésus crucifié entouré de douze disciples, mais comme l'évoque le fameux dessin du crucifié à tête d'âne adoré comme un dieu par Alexaménos retrouvé au Palatin à Rome, c'est l'idée même du crucifiement divin qui était moquée. D'ailleurs, au VI^e siècle, Grégoire de Tours s'offusqua grandement et dénonça comme un scandale ignoble

la représentation du Christ crucifié en tunique gallo-romaine (le simple pagne de tissu autour des reins n'apparaissant qu'au XII^e siècle), en l'église de Saint-Genest de Narbonne. En effet, pendant le Moyen Âge, « *le crucifiement n'est presque jamais représenté* », remarque Daniel Rops³⁰⁷. Il le sera copieusement figuré plus tard, le Christ, le dos toujours orienté à l'est comme venant du soleil levant, tels les alignements de menhirs, ces pierres dressées comme des ashéras et telles les implantations des églises et autres temples solaires dédiés à Rê, Adonis ou autre Tammouz.

Le mot *crux* en latin avait strictement le même sens que *stauros*. Avant notre ère et jusqu'au premier siècle inclus, *crux* désignait exclusivement une pièce de bois d'un seul tenant qui, certes, pouvait servir de poteau de torture, mais jamais en forme de croix. Ce n'est que par la suite que ce mot, tout comme en grec, en vint à signifier une croix avec le latin ecclésial tardif utilisé par les premiers pères de l'Église synthétisant de nouvelles conceptions puisées en grande partie dans le paganisme philosophique en les combinant avec les Saintes Écritures. L'Église ayant quasiment le monopole de l'instruction au Moyen Âge, les écrits latins ou grecs profanes utilisant ces mots *crux* et *stauros* dans sa première signification de pièce de bois servant de poteau de supplice furent traduits invariablement par la suite par « croix » ; tous les traducteurs de ces écrits venant des écoles moniales catholiques. D'ailleurs, même si un savant comme Juste Lipse avait découvert que ce mot *crux* désignait véritablement un poteau et s'était avisé de le traduire correctement, n'aurait-il pas, comme les vaudois ou autres cathares, subi les foudres intolérantes du clergé au sommet de sa toute-puissance ?

La déesse Concordia portant des boucles d'oreilles cruciformes sur un denier du consul Lucius Vinicius démontre que le culte de la croix était très répandu à l'aube du premier siècle et si prisé dans le monde païen romain que, dès le deuxième siècle, les philosophes convertis, Justin, puis Irénée, Minucius Felix et Tertullien justifiaient son culte en prêchant que le poteau de torture de Jésus évoquait une croix

à quatre branches. Mais les graffitis sur les tombeaux de la chrétienté de la fin du II^e siècle de notre ère infirment ces vues intellectuelles. En effet, on peut constater que ce ne sont pas des croix latines prétendues représenter l'instrument de torture de Christ qui sont gravées sur les catacombes, sarcophages ou pierres tombales, mais voisinant avec des ceps de vigne, des épis de blé, des « bons pasteurs³⁰⁸ », des ancres marines, des colombes, des poissons, et des agneaux, des X, des I ou des T.

Que représente le graphisme symbolique du « I », si ce n'est qu'il montrerait que Jésus est bien mort sur un poteau droit (*crux simplex*) ? Quant au « X », c'est la lettre Khi grecque qui s'écrit ainsi. En tête du vocable « oint » en grec, qui se dit Χριστός (*Christos*) et a donné le mot Christ en français ; elle symbolise Jésus lui-même et non son instrument de torture. D'autre part, comme le montrent les fresques sculptées de l'église Saint-André de Joigny cette croix en X aurait servi à crucifier l'apôtre André, d'où son nom de croix de Saint-André. D'ailleurs, dans le même temps, cette croix sert aussi d'insigne ésotérique figurant certaines divinités comme Odin, le Saturne germano-nordique. Le « T », première lettre de Tammouz, vient du syncrétisme apostat assimilant cette divinité solaire au Christ sous son nom de croix potencée. Ainsi, l'origine de la croix latine au sein de la chrétienté vient aussi du culte de Tammouz, la divinité prisée du Moyen-Orient incarnant Nemrod divinisé, adoptée plus tard dans le monde romain. Comme nous venons de le voir, ce dieu oriental était mystiquement représenté par la première initiale de son nom dans les mystères païens, le tau (c'est-à-dire le T) s'écrivant tardivement « † », lettre provenant de l'alphabet phénicien (ancêtre de l'alphabet grec et latin, mais découlant lui-même de l'alphabet hébreu³⁰⁹) avec la barre transversale abaissée telle la croix latine de la chrétienté qui peuple les paysages de l'Europe contemporaine, que ce soit sur les édifices ou édicules religieux à l'entrée des villes, des villages et des cimetières, sur les tombes, les cénotaphes ou à la croisée des carrefours³¹⁰. Dans le monde gréco-romain, cette croix latine est aussi

la représentation du sceptre d'Apollon³¹¹. Cette figuration magique à caractère solaire reste par conséquent imitée du paganisme. Certaines, de par leur nom, en portent encore leur empreinte païenne, telle la « Croix en chat brûlé » à Gemeaux en Côte-d'Or. Cette croix fut édiflée en plein champ, là où un rite moyenâgeux plagié sur des coutumes gauloises et sauvegardé par la tradition paysanne était pratiqué. Ce vilain rite obsolète consistait à brûler un félidé en sacrifice afin d'exorciser le manque éventuel de fertilité. D'autres croix, toujours plantées à la place de divinités antiques évincées sur d'anciens lieux sacrés, servent, à l'équinoxe du printemps (désormais baptisé « Ascension »), d'intercesseurs pour les rogations menées par la prêtrise catholique qui bénit cultures et champs du signe de la croix effectué avec un goupillon parfois, pour ne pas dire souvent, contre monnaie trébuchante ; culte parfaitement décalqué sur ceux de la mythologie. Historiquement, au départ, la croix était censée représenter le Christ en lieu et place du dieu Tammouz ayant une large popularité dans l'Empire romain, mais non son instrument de torture. Le transfert de cet emblème païen symbolisant Tammouz comme instrument de supplice de Christ s'imprimera plus tard dans la tradition catholique, ajoutant à l'amalgame.

Les Juifs, tout comme aujourd'hui beaucoup d'entre nous, se servaient du graphe « X », comme point de repère pour retrouver un passage particulier dans leurs rouleaux. Rappelons que c'est ainsi que la lettre *taw* en hébreu, correspondant au T français, s'écrivait dans l'Antiquité. Chaque lettre en hébreu signifiait quelque chose. Ainsi le *taw* veut dire littéralement « marque » ou « signe ». Cette façon de marquer une pensée écrite est démontrée par Millar Burrows dans son ouvrage *Les manuscrits de la mer Morte* quand il relate qu'on les trouve en marge dans le *Commentaire d'Habacuc* daté de la fin du premier siècle avant notre ère ou dans le *Rouleau d'Isaïe du Monastère de Saint-Marc* qui lui est de peu postérieur. Certains théologiens et exégètes pensent qu'il s'agit du Khi grec utilisé par des scribes soi-disant préchrétiens pour noter des passages vus d'une façon purement

intellectuelle et philosophique comme christologiques, mais cela repose sur des conjectures invraisemblables. Le seul but de ces hypothèses farfelues est là pour étayer la théorie moderne que les esséniens seraient les inspireurs du Christ. D'ailleurs, cette façon d'inscrire des marques en se servant du X est bien antérieure. Déjà au XI^e siècle avant notre ère, David simulant la folie pour abuser Akish, roi philistin de Gath, afin de sauver sa vie, traçait des marques, c'est-à-dire des *taw*, sur les montants des portes³¹². David, comme la secte essénienne, serait-il une preuve qu'il était préchrétien ? Absurde !

Par ailleurs, pourquoi adorer la croix jusqu'à se persuader qu'elle est le Christ lui-même et non les clous ou la couronne d'épines ? La politique cachée de l'Église catholique est bien dévoilée. Il existe par exemple une croix latine au Japon provenant très probablement de la casuistique jésuite du XVI^e siècle. Cette croix, à chaque extrémité de ses branches, affiche quatre croix grecques. Dans son intersection est représenté un Bouddha Amitābha (Amida) en prière, assis en tailleur les mains jointes au centre d'un cercle solaire fleurdelisé où quatre fleurs de lys sont également disposées en croix grecque³¹³. Quelle conclusion pouvons-nous tirer de cette étrange facture extrême-orientale de la croix latine, si ce n'est qu'elle prouve que, pour récupérer le plus d'émules possible, chaque rite, chaque symbole païen a été recouvert d'un vernis soi-disant chrétien et, en l'occurrence, que la croix vénérée partout dans le monde antique a remplacé le simple poteau utilisé pour torturer Jésus, tout comme Noël (célébrant la soi-disant nativité de Christ) le 25 décembre a remplacé le jour de l'anniversaire du dieu solaire païen Mithra.

Au III^e siècle, un Père de l'Église, Marcus Minucius Felix, pour justifier l'emploi de la croix comme symbole, devant ses détracteurs païens contemporains goguenards, écrit : *« Non, nous n'adorons ni ne désirons être attachés à la croix. Mais vous qui, avec du bois, faites des dieux, peut-être adorez-vous des croix de bois comme faisant partie de ces dieux. Et que sont vos étendards, vos drapeaux, les enseignes de vos légions,*

sinon des croix dorées et chargées d'ornements ? Vos trophées de la Victoire ne représentent pas seulement la forme d'une croix, mais comme l'image d'un homme crucifié. Certes, le signe de croix paraît naturellement sur un vaisseau gonflé par les voiles ou qui va par la force des rames. Lorsque l'on dresse un joug, il modèle une croix, et quand un homme prie Dieu les mains étendues, il fait la même figure. La représentation de la croix est donc une expression qui se trouve dans la nature, et qui sert pour le fondement de votre culte³¹⁴ ». En analysant l'argumentation philosophique tirée par les cheveux de cet apologiste, nous pouvons dénoter l'utilisation courante de la croix comme symbole magique dans le monde romain païen, mais non comme instrument de torture. Par exemple, dans le grand temple d'Alexandrie, dédié à Sérapis, divinité syncrétiste ptolémaïque autrefois très populaire auprès des alexandrins, des croix symboliques païennes étaient gravées sur des pierres. Sous Théodose 1^{er} – l'empereur qui fit de la religion catholique romaine la seule religion d'État –, afin de remplacer les bustes de Sérapis nichés dans les autels familiaux des maisons d'habitation détruits par le zèle enflammé de cette nouvelle intolérance religieuse, on peignit à la place de cette ex-divinité guerrière gréco-égyptienne déchue... d'autres croix !

Tout comme les drapeaux de l'Antiquité, certaines nations contemporaines affichent une croix sur le leur. La majeure partie des pays nordiques³¹⁵ arborent une croix latine sur leurs drapeaux. Sur celui d'Espagne, on peut la voir également sur les armoiries royales, orner la couronne coiffant son écu. Elle figure aussi sur le drapeau de Saint-Marin tandis que la République dominicaine la représente incorporée dans son emblème au centre même d'une croix grecque. Le Liechtenstein en affiche également une, mais stylisée, au-dessus de sa couronne princière alors que la Moldavie la dessine dans le bec de l'aigle de ses armoiries. Le drapeau du Royaume-Uni quant à lui possède deux croix superposées, celle de Saint-André d'Écosse et la croix grecque d'Angleterre qu'on retrouve également sur ceux de Nouvelle-Zélande, d'Australie et des îles Fidji. L'île de Malte, la Grèce et la Suisse

ont préféré adopter la croix grecque. Reste celui des Slaves où flashe une croix blanche à double branche (dite « croix de Lorraine ») insérée dans leur blason. Citerons-nous le Kenya, le Lesotho, le Mozambique, le Belize, le Guatemala, l'Afghanistan et l'Oman ayant des armes entrecroisées sur leur drapeau national ?

Bien avant d'être incorporée dans la mythologie catholique comme instrument de torture de Christ puis représentant le Christ lui-même, accomplissant ainsi un des plus grands subterfuge blasphématoire de l'Histoire, la croix latine était aussi le bâton d'Astarté³¹⁶, la reine du ciel, la déesse de bas étage cananéenne et phénicienne aux seins obèses et aux organes génitaux hypertrophiés, vulgaire, érotomane, obscène, impudique et lubrique, mariée à Baal. En brandissant la croix latine comme symbole de vie, elle préside les fêtes débridées en l'honneur de son parèdre, Tammouz qui est aussi Baal, raffolant de sacrifices d'enfants passés au feu. Voilà l'origine première de la croix qui formera le crucifix. Nous comprenons sans peine que tout véritable chrétien ni n'adore ni ne vénère ce symbole que Dieu abhorre.

Notes

285. En effet, les morts, d'après les Écritures saintes, sont dans le néant total puisqu'ils retournent à la poussière. Cf. *Genèse* (3 : 19), **AELF** : « *C'est à la sueur de ton visage que tu gagneras ton pain, jusqu'à ce que tu retournes à la terre dont tu proviens ; car tu es poussière, et à la poussière tu retourneras* ».

D'autre part Jésus-Christ déclare en *Jean* (5 : 28 et 29) : « *N'en soyez pas étonnés, car elle vient, l'heure où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront sa voix et sortiront : ceux qui auront fait le bien, pour une résurrection de vie, ceux qui auront fait le mal, pour une résurrection de jugement* » – **Jé**.

Les prières pour les morts sont donc assurément vaines puisque tous reviendront à la vie mis à part ceux qui ont péché contre l'Esprit saint *. Les ressuscités seront alors jugés selon leur conduite dans le monde nouveau à venir et non pour ce qu'ils ont pu faire dans ce système de choses-ci comme l'enseigne nombre

de théologiens. En fin de compte, dans le paradis, seuls les individus qui demeureront fidèles aux exigences divines afin d'être définitivement débarrassés du péché bénéficieront de la résurrection pour la vie éternelle, « *car les gages du péché, c'est la mort ; mais le don de Dieu, c'est la vie éternelle par Jésus-Christ notre Seigneur* » – *Romains* (6 : 23), **Ma**. Quant à ceux qui ne voudront pas se soumettre aux principes éclairés de Dieu qui sont les seuls fondements cruciaux pour la paix universelle, il restera pour eux une condamnation sans plus aucun appel pour le retranchement définitif, c'est-à-dire que, malheureusement, ils retourneront définitivement à la poussière comme Adam.

* « C'est pourquoi, je vous le déclare : tout péché et tout blasphème vous sera pardonné à vous autres hommes, mais le blasphème contre l'esprit ne sera point pardonné » – *Matthieu* (12 : 31), **AR**.
286. *Réponse apologétique de Claude, évêque, à l'abbé Théodémir*, cité dans *L'Histoire Vaudoise* (t. 1, chap. III).

287. Voir MN, *Appendice 5C*, p. 1 702 à 1704 et *Les croix sont-elles des idoles* (IV, p. 25).

288. *The Telegraph* du 23/06/2010.

289. *Bibliothèque historique* (Liv. I, 1). Hoefer traduit le grec : ἀνεσταυρώθη (anestaurōthē) par la mise en croix, mais ce sens n'est pas valide, car au premier siècle avant notre ère, époque où Diodore de Sicile écrivit son ouvrage, le grec ecclésial n'avait pas encore cours puisqu'il prit son essor plusieurs siècles plus tard. La racine composant ce mot vient de σταυρωσίς (staurosis) qui signifie l'action de palisser ou de clôturer de poteaux. S'il est vrai que ce terme en vint à vouloir dire « crucifiement » avec le grec ecclésial, la bonne traduction au regard du contexte temporel reste néanmoins la mise au poteau et non la mise en croix, la crucifixion n'étant pas encore inventée. Il en est de même au livre II, § XVIII lorsque le roi indien, Stabrobatès, menace Sémiramis ainsi : πολλὰ δὲ καὶ ἄρρητα κατ' αὐτῆς ὡς ἐταίρας βλασφημήσας διὰ τῶν γραμμάτων καὶ θεοῦς ἐπιμαρτυράμενος, ἠπεῖλει καταπολεμήσας αὐτὴν σταυρῷ προσηλώσειν. Là encore, l'abbé Terrasson traduit ainsi : « *Il lui reprochait aussi, dans une lettre, les débauches de sa vie privée, et il la menaça, en prenant les dieux pour témoins, de la mettre en croix dans le cas où il serait vainqueur* », en interprétant σταυρῷ (Stauro) par croix. Mais c'est ridicule, car ni en Inde ni en Égypte le supplice du crucifiement n'était connu. En effet aucune sculpture ou peinture ne le représente dans ces deux dernières nations antiques.

290. Deutéronome (21 : 22 et 23) : « Si un homme a en lui un péché qui mérite la sentence de mort ; s'il a été mis à mort et que tu l'as pendu à un poteau, son cadavre ne passera pas la nuit sur le poteau, mais il faudra absolument que tu l'enterres ce jour-là, car le pendu est chose maudite de Dieu ; et tu ne devras pas souiller ton sol, que Jéhovah ton Dieu te donne en héritage » – MN.

Josué (8 : 28 et 29) : « Puis Josué brûla Ai et la réduisit en tell de durée indéfinie, une désolation jusqu'à ce jour. Il pendit le roi d'Ai à un poteau, jusqu'au temps du soir ; et, comme le soleil était sur le point de se coucher, Josué donna l'ordre : alors on descendit son cadavre du poteau, on le jeta à l'entrée de la porte de la ville et on éleva sur lui un grand tas de pierres, jusqu'à ce jour » – MN.

Un des modes d'exécution dans l'Antiquité était d'attacher une personne sur un poteau ou un tronc d'arbre, mais jamais sur une croix. On peut lire, par exemple, l'interprétation du rêve du panetier de Pharaon fait par Joseph dans le livre de la Genèse biblique traduite par le cardinal Liénart à propos de cette coutume égyptienne : « Encore trois jours, et Pharaon élèvera ta tête de dessus toi et te fera pendre à un poteau ; oui, les oiseaux mangeront ta chair de dessus toi » – (Genèse 40 : 19), Li. Dans ce passage, la Septante, comme on peut le constater dans la Bible polyglotte de Fulcran Vigouroux, transcrit le mot hébreu *éts* par *xulon* (Ξύλον) qui veut dire littéralement : « bois » et qui a donné le préfixe « xilo » en français.

D'ailleurs, ci-après, voilà comment les principales traductions bibliques françaises traduisent ce terme employé originellement en Genèse (40 : 19) :

Monde Nouveau, Liénart, Pirot & Clamer traduisent par « poteau ».

Martin, Ostervald, Darby, Segond, Crampon, Votre Bible traduisent « bois ».

Jérusalem, Femmes d'aujourd'hui, Maredsous, Centenaire, Osty (en note : *lit : bois ou arbre*) traduisent « gîbet ».

Semeur, Parole de Vie, TOB, BNT, Chouraqui, Pléiade, BFC et AELF traduisent « arbre ».

La Vulgate traduit *éts* par *cruce* du mot *crux*, c'est-à-dire « bois » en latin. Déjà antérieurement, à l'époque de Jérôme, ce terme latin prend peu à peu le double sens de bois et de croix dans la chrétienté qui s'écarte de plus en plus du christianisme primitif^(a). Lors de l'avènement de la chrétienté apostate qui adopte

l'adoration du Tau magique solaire désignant Tammouz, *crux* prendra définitivement le sens de croix avec le latin ecclésial tardif, plus particulièrement dans les passages des Écritures grecques concernant le poteau sur lequel fut pendu Jésus, puis dans le reste des Écritures pour corroborer le nouveau concept de la crucifixion. De même, les ouvrages profanes, grecs et latins, traduits par les seuls moines, verront appliquée cette terminologie de « croix » au lieu de « poteau » ou « bois » dans le langage vernaculaire. Beaucoup d'historiens et de traducteurs modernes s'y laissent prendre par idéologie ou par conformisme^(b). Ainsi, malgré toutes les preuves archéologiques et philologiques prouvant le contraire, on en vient à dire que les Romains, les Grecs, les Juifs, les Phéniciens, les Carthaginois, les Perses (qui en seraient les inventeurs) et même les Égyptiens attachaient leurs victimes sur des croix. Ainsi, en *Genèse* (40 : 19), tandis que Fillon met « gibet », de Sacy et les abbés Glaire et de Genoude, dans leurs traductions de la Vulgate, emploient le mot « croix ». Certains protestants ne sont pas en reste, puisque, par exemple, le pasteur Jean-Augustin Bost, dans son *Dictionnaire de la Bible*, va jusqu'à affirmer gratuitement qu'on a trouvé des traces de crucifixion en Égypte. Bien sûr, nous savons aujourd'hui que c'est complètement ridicule puisqu'avec la profusion phénoménale des peintures, sculptures et documents égyptiens antiques en notre possession, absolument aucun ne montre un supplicié sur une croix. Ce qui tend à démontrer au passage, avec cette traduction réalisée par de Sacy, que les croix « jansénistes », considérées comme une hérésie par l'Église catholique relève du fanatisme puisque seuls les bras en V du Christ, au lieu d'être perpendiculaires, figuraient sur les crucifix. Lemaistre de Sacy ne reniait pas la croix christique, étant lui-même une figure de proue janséniste convaincue, et que les habits blancs de son ordre religieux affichaient avec ostentation une croix latine rouge flashant sur la poitrine et une autre blanche attachée sur leur chapelet. Pour s'en rendre compte, on peut voir le célèbre *Portrait de la mère Angélique et de la mère Agnès Arnauld* de Jean-Baptiste de Champaigne exposé au Musée des Granges de Port-Royal.

^(a) Voir la note 297 où de Genoude traduit indifféremment *cruce* par croix ou poteau.

^(b) Ainsi le passage du *Dialogue avec Tryphon* (X, 3) de Justin de Naplouse écrit au II^e siècle dit en grec ce qui suit : « Ἐκεῖνο δὲ ἀποροῦμεν μάλιστα, εἰ ὑμεῖς, εὐσεβεῖν λέγοντες καὶ τῶν ἄλλων οἰόμενοι

διαφέρειν, κατ' οὐδὲν αὐτῶν ἀπολείπεσθε, οὐδὲ διαλλάσσετε ἀπὸ τῶν ἔθνων τὸν ὑμέτερον βίον, ἐν τῷ μήτε τὰς ἐορτὰς μήτε τὰ σάββατα τηρεῖν μήτε τὴν περιτομὴν ἔχειν, καὶ ἔτι, ἐπ' » ἄνθρωπον σταυρωθέντα* τὰς ἐλπίδας ποιούμενοι, ὅμως ἐλπίζετε τεύξεσθαι ἀγαθοῦ τινος παρὰ τοῦ θεοῦ, μὴ ποιοῦντες αὐτοῦ τὰς ἐντολάς. Ἡ οὐκ ἀνέγνως, ὅτι Ἐξολοθρευθήσεται ἡ ψυχὴ ἐκείνη ἐκ τοῦ γένους αὐτῆς, ἣτις οὐ περιτμηθήσεται τῇ ὀγδόῃ ἡμέρᾳ; Ὅμοίως δὲ καὶ περὶ τῶν ἀλλογενῶν καὶ περὶ τῶν ἀργυρωνήτων διέσταλται, que de Genoude traduit ainsi : « *Mais n'est-il pas étonnant que des hommes qui se piquent de piété, qui prétendent par là se distinguer des autres, n'en diffèrent en aucune manière et ne vivent pas mieux que les gentils ? En effet, vous n'observez ni les fêtes, ni le sabbat, ni la circoncision ; vous placez votre espérance dans un crucifié*, vous ne suivez aucun des préceptes du Seigneur, et vous osez attendre de lui des récompenses ! Ne lisez-vous pas, dans le Testament qu'il nous a donné, que tout homme qui n'aura pas été circoncis le huitième jour périra d'entre son peuple ? La loi comprend jusqu'aux étrangers qui vivent parmi nous, jusqu'aux esclaves que l'on achète* ».

*Remarquons que l'abbé de Genoude traduit σταυρωθέντα (staurothénta) par crucifié, mais Justin a voulu dire « mis au poteau ».

De même, Eugène Talbot traduisant l'ouvrage *La mort de Pérégrinus* de Lucien de Samosate, composé également au II^e siècle, dépeint Jésus comme : « *Honoré en Palestine, où il fut mis en croix pour avoir introduit ce nouveau culte parmi les hommes* » et que ses disciples « *adorent le sophiste crucifié dont ils suivent les lois* ». Là encore, la traduction de ce professeur de rhétorique du XIX^e siècle, à l'instar de de Genoude, demeure incorrecte. En fait, Lucien de Samosate retrace que le Christ fut mis au poteau toujours pour la même raison impérieuse que le crucifiement n'existait pas encore à son époque.

Par contre, il n'en est pas de même pour la traduction de ce qui demeure très vraisemblablement une interpolation relativement tardive insérée dans le passage des *Antiquités judaïques* (XIII, 63, 64) de Flavius Josèphe dont voici la formulation en grec : Γίνεται δὲ κατὰ τοῦτον τὸν χρόνον Ἰησοῦς σοφὸς ἀνὴρ, εἶγε ἄνδρα αὐτὸν λέγειν χρή· ἦν γὰρ παραδόξων ἔργων ποιητής, διδάσκαλος ἀνθρώπων τῶν ἡδονῇ τάληθ' δεχομένων, καὶ πολλοὺς μὲν Ἰουδαίους, πολλοὺς δὲ καὶ τοῦ Ἑλληνικοῦ ἐπηγάγετο· ὁ χριστὸς οὗτος ἦν. Καὶ αὐτὸν ἐνδείξει τῶν πρώτων ἀνδρῶν παρ' ἡμῖν σταυρῶ* ἐπιτετιμηκότος Πιλάτου οὐκ ἐπαύσαντο οἱ τὸ πρῶτον ἀγαπήσαντες· ἐφάνη γὰρ αὐτοῖς τρίτην ἔχον ἡμέραν πάλιν ζῶν τῶν

θείων προφητῶν ταῦτά τε καὶ ἄλλα μυρία περὶ αὐτοῦ θαυμάσια εἰρηκότων, que Julien Weill traduit ainsi : « *Vers le même temps vint Jésus, homme sage, si toutefois il faut l'appeler un homme. Car il était un faiseur de miracles et le maître des hommes qui reçoivent avec joie la vérité. Et il attira à lui beaucoup de Juifs et beaucoup de Grecs. C'était le Christ. Et lorsque, sur la dénonciation de nos premiers citoyens, Pilate l'eut condamné à la crucifixion*, ceux qui l'avaient d'abord chéri ne cessèrent pas de le faire, car il leur apparut trois jours après, ressuscité, alors que les prophètes divins avaient annoncé cela et mille autres merveilles à son sujet* ». Cette interpolation est probablement tardive du fait que Jésus est considéré à peine comme un homme, mais plutôt comme un surhomme, voire une déité sous-entendue. Ce doute sur l'humanité de Jésus est tardif. En effet, les premiers chrétiens savaient et enseignaient que Jésus se nommait souvent lui-même « fils de l'homme » étant né de Marie pour montrer qu'il était véritablement du genre humain. Ainsi, Matthieu (16 : 13) relate que : « *Jésus, arrivé dans la région de Césarée-de-Philippe, demandait à ses disciples : "Aux dires des gens, qui est le Fils de l'homme ?"* » – AELF.

*C'est pourquoi, en considérant le contexte de cette fraude introduite dans le texte primitif, il reste entièrement vraisemblable de traduire le grec ecclésial par « crucifixion » plutôt que de traduire le grec hellénistique (koïnè) par « mise au poteau » usité du temps de Josèphe.

291. Voir <http://fr.wikipedia.org/wiki/Marsyas> ; le *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, p. 193 ; *Le Louvre, Bible en mains*, p. 28, éd. Les Témoins de Jéhovah, Louviers, 2001.

292. Médaillon signé « *Felix* » dans *Gallia* 30 (fig. 1 et 2, p. 235 à 246), 1972.

293. Itaque Apollo uictum Marsyan ad arborem* religatum Scythae tradidit, qui eum membratim cute separavit; reliquum corpus discipulo Olympo sepulturae tradidit – *Hygini Fabulae*, (CLXV, Marsyas). « Après la défaite contestée de Marsyas, Apollon le lia à un arbre* et le livra à un Scythe qui dépouilla la peau de ses membres puis donna les restes de son corps à son disciple Olympe pour qu'il l'enterre. »

294. וְכִי-יְהִי בָאִישׁ, חָטָא מִשְׁפָּט-מָוֶת וְהוֹמָת: וְתִלִּית אָתּוּ, עַל-עֵץ. לֹא-תִלִּין נִבְלָתוֹ עַל-הָעֵץ, כִּי-קִבּוּר תִּקְבְּרֶנּוּ בַּיּוֹם הַהוּא--כִּי-קָלַלְתָּ אֱלֹהִים, תִּלְוִי; וְלֹא תִטְמָא, אֶת-אֶדְמַתְךָ, אֲשֶׁר יִהְיֶה אֱלֹהֶיךָ, נָתַן לָךְ נִחְלָה.
(21 : 22, 23 דברים)

est traduit comme suit : « *Si un homme a en lui un péché qui mérite la sentence de mort ; s'il a été mis à mort et que tu l'as pendu à un poteau, son cadavre ne passera pas la nuit sur le poteau, mais il faudra absolument que tu l'enterres ce jour-là, car le pendu est chose maudite de Dieu ; et tu ne devras pas souiller ton sol, que Jéhovah ton Dieu te donne en héritage* » – Deutéronome (21 : 22 et 23), MN. Dans ce passage du Deutéronome où on rencontre deux fois le mot hébreu *ʾets* (ets), les principales versions françaises traduisent comme suit :

Comme nous venons de le voir celle du **Monde Nouveau** traduit « *poteau* » et en note précise : *lit.* : « *arbre* » ou : « *bois* ». Le professeur de théologie à l'université de Göttingen, **Hartmurt Stegemann**, traduit aussi *ʾets* par « *poteau* » dans son ouvrage *Le Rouleau du Temple : un sixième livre de la Torah perdu pendant deux mille cinq cents ans ?* – dans *L'aventure des manuscrits de la mer Morte*, p. 189.

La **Septante** met *xulon* (ξύλον), c. à d. « *bois* » ; les versions **Ostervald**, **Darby**, **Segond**, **Crampon**, **Martin**, **NBS** et **Colombe** traduisent également « *bois* » ainsi que la **Bible Annotée de Neuchâtel** qui explique dans sa note afférente au sujet traité : « *Au lieu d'être immédiatement enseveli, le corps du criminel était mis en évidence et suspendu à un arbre ou à un poteau...* »

Liénart, **Pirot & Clamer** et **FA** (verset : 23 « *bois* ») traduisent « *gibet* ».

Fillon traduit « *potence* ».

Chouraqui, **Semeur**, **TOB**, **BNT**, **BFC**, **BP**, **AELF**, **Pléiade**, **Votre Bible**, **Jérusalem**, **Maredsous** (seulement le verset 22), **Parole de Vie**, **King James** (française) et **Osty** (en note : *on pourrait traduire, « à un bois »*) traduisent « *arbre* ».

Les traducteurs de la **Vulgate** : de **Sacy**, **Glaire** et de **Genoude** emploient « *potence* » au verset 21, pour *in patibulo*, tandis qu'au verset 23, ils mettent « *bois* » pour *in ligno*. La Bible **Segond** 21 fait de même alors qu'elle n'est pas censée traduire cette version latine.

C'est d'ailleurs en raison du commandement biblique relaté dans ces deux versets que les soldats romains, sur les instances des chefs religieux juifs dénués d'une quelconque humanité, brisent les jambes des deux larrons encore vivants afin qu'ils meurent étouffés, ne pouvant plus soutenir leurs corps avec leurs membres inférieurs. S'apprêtant à faire de même à Jésus, ils constatent

qu'il est déjà mort et n'ont, par conséquent, pas à le faire, accomplissant ainsi involontairement la prophétie consignée par David en *Psaumes* 34, verset 20. (Cf. *Jean* 19 : 21 à 36).

On trouve également la traduction de « poteau » pour עֵצ (ets) dans le verset suivant : « *Mon peuple consulte un poteau de bois ; c'est son bâton qui lui donne des conseils. Un esprit de prostitution les égare, ils se conduisent en adultères avec leur Dieu* » – *Osée* (4 : 12), **Bible des Peuples**.

L'esprit de prostitution mentionné dans ce passage reste une prostitution religieuse du peuple israélite qui s'écarte de Dieu en adoptant des rites païens idolâtres et spirites. Le poteau de bois qu'on sacralise en le consultant comme un oracle symbolise sans doute un ashéra (nom éponyme de la déesse de la fécondité, Ashéra, mère de Baal, représentée souvent par un simple poteau de bois). Quant au bâton en question, la *Bible Annotée de Neuchâtel*, celle de *Crampon*, de *Fillon* et d'*Osty* laissent entendre dans leurs notes respectives que cet instrument ligneux, au même titre que les baguettes ou les flèches, servait d'instrument dans des exercices divinatoires appelés rhabdomancie (du grec *rhabdos*, « baguette, bâton » et *manteia*, « divination ») consistant à prédire l'avenir, comme la description qu'en fait Ézéchiel^(a), Hérodote^(b) et Tacite^(c). Il est à noter que la pratique des baguettes divinatoires et autres baguettes magiques a toujours cours de nos jours.

^(a) « *Car le roi de Babylone se tient au carrefour, à l'entrée des deux chemins, pour tirer des présages ; il secoue les flèches, il interroge les théraphim, il examine le foie* » – *Ézéchiel* (21 : 21), Sg. Il est à noter qu'il est probable que cette activité divinatoire vienne de Mésopotamie.

^(b) « *Les devins sont nombreux chez les Scythes. Pour pratiquer leur art ils utilisent force baguettes de saule. Voilà comment : ils emportent de gros fagots de baguettes, les mettent à terre et les dénouent. Ensuite, ils procèdent à leurs prédictions en disposant les baguettes les unes après les autres. Tout en discourant, ils récupèrent les baguettes puis, de nouveau, les installent sur le sol les unes après les autres. C'est ainsi leur façon traditionnelle de divination* » – *Hérodote* (Liv. IV, 67). Pour plus de précisions, André Barguet ajoute dans sa note « *Les baguettes portaient sans doute des signes et étaient utilisées de la manière dont on se sert d'un jeu de cartes...* ».

^(c) « *Il n'est pas de pays où les auspices et la divination soient plus en crédit. Leur manière de consulter le sort est très simple : ils coupent une baguette à un arbre fruitier, et la divisent en plusieurs morceaux qu'ils marquent de différents signes, et qu'ensuite ils jettent pêle-mêle sur une étoffe blanche. Le prêtre de la cité, si c'est l'État qui consulte, le père de famille, lui-même, si ce sont des particuliers, invoque les dieux, et, regardant le ciel, il lève trois fois chaque morceau, et fait son pronostic d'après le signe dont il est empreint* » – Tacite, *Mœurs des Germains*, (X).

Ci-dessous voici d'autres traductions du mot hébreu עץ (*ets*) employé dans *Osée* (4 : 12) :

Versions :	Osée 4 : 12
Sg, Sg21,	son bois
Bé, Ch, Da,	
DM, Co,	
Os, Pl, Gl,	
VB, AC, Od	
BA, DG	le bois
EBR	<i>their wood</i> (leur bois)
KJVf	ses souches d'arbres
KJV, DR,	
AVB (au sing.)	<i>their stocks</i> (leurs souches)
BP	un poteau de bois
NBS, Jé,	
ZK, Md	son morceau de bois
Fi, Sa	un morceau de bois
S	ses dieux de bois
PDV	une statue de bois
MN	son [idole de] bois ; en note : lit. « son arbre (bois) »
Syn, AELF	son idole de bois
BFC	une idole de bois
TOB	son arbre
PC	leurs arbres
Li	ses arbres
NTB	l'arbre

295. Nous trouvons ce fait relaté dans le livre d'Esther, au chapitre 2, versets 21 à 23. Pour la traduction de « poteau », voir ci-dessous la note 297.

296. Cette hauteur est probablement de 50 coudées de 44,5 cm, soit environ 22,25 m. Ce poteau עץ (*ets*) décrit dans Esther 5 : 14

nous montre qu'il est fort peu probable qu'il s'agisse d'un arbre entier qu'on ait coupé comme le traduit la **NTB**, d'ailleurs la traduction littérale dit que ce poteau a été confectionné ce qui sous-entend qu'il a été rabouté. F. Michaéli, dans la version de la *Pléiade*, compte environ 25 m et commente : « *Il y a là une exagération manifeste* », mais sans démontrer le pourquoi de son assertion gratuite. Pour la traduction de « poteau », voir la note 297.

297. Esther (7 : 9 et 8 : 7).

Dans le livre d'*Esther* on trouve six fois le terme hébreu : רֶשֶׁת (*ets*, littéralement « arbre » ou « bois ») : en (2 : 23) ; deux fois en (5 : 14) ; en (7 : 9 et 10), et en (8 : 7). Il est intéressant de considérer les différentes traductions de ce mot dans le tableau suivant :

Versions	Esther 2 : 23	Esther 5 : 14 a	Esther 5 : 14 b	Esther 7 : 9	Esther 7 : 10	Esther 8 : 7
Vg^f	patibulo	trabem	crucem	lignum	patibulo	cruci
Gl	potence	potence	croix	bois	potence	croix
DG	poteau	potence	croix	poteau	poteau	croix
Li, Pl, PC	bois	potence	potence	potence	potence	potence
NTB	/	arbre	potence	potence	potence	/
MN	poteau	poteau	poteau	poteau	poteau	poteau
PV	poteau	poteau	poteau	poteau	poteau	/
ZK, S, Sg 21	potence	potence	potence	potence	potence	potence
Sg, AC, Da	bois	bois	bois	bois	bois	bois
Od	bois	bois	bois	bois	bois	gibet
Co	potence	potence	potence	potence	potence	
Syn, Os, TOB, DM	gibet	gibet	gibet	gibet	gibet	gibet
Md	gibet	gibet	bois	bois	gibet	/
Jé, VB	gibet	potence	potence	potence	potence	/
Ch	arbre	bois	bois	bois	bois	/
Sa	/	potence	potence	potence	potence ^(*)	croix
AELF	/	potence	potence	potence	potence	/

(*) L'étymologie du mot « potence », terme typiquement français, est présenté dans le *Robert*, comme venant du latin *potentia* (puissance) qui aurait pris le sens de « béquille » ou « appui » en latin médiéval. Ici encore, on peut difficilement prendre une béquille pour une croix. [Cette traduction biblique de « potence »

fait pencher Honnorat pour une étymologie celte contestée avec *pouden* (« crâne », en breton) par son analogie avec l'hébreu *golgotha* (crâne), lieu de supplice du Christ^A, tout comme *σταυρός* (*stauros*), poteau de supplices en grec, désigne parfois l'endroit où s'est effectué ce supplice^B. D'autres font remarquer qu'un pendu se dit *pendens* en latin^C et se demandent si la construction du mot « potence » ne dérive pas de ce terme. Quoi qu'il en soit, la croix potencée dans le monde de la chrétienté est symbolisée comme un tau s'écrivant T. Ce symbole était universel dans l'Antiquité, que ce soit chez les Celtes, les Germains, les Amérindiens d'Amérique centrale ou au Moyen-Orient. Au Mexique on disait de cet emblème qu'il était, entre autres, « l'arbre de fécondité » selon ce que nous rapporte Goblet d'Alviella^D.

^A *La langue gauloise* ressuscitée, p. 80.

^B Voir cette définition dans le *Dictionnaire Grec-Français*, p. 1 309.

^C *Pendens*, participe du verbe *pendeo* (être suspendu).

^D *La migration des symboles*, p. 22.

Analyse de ce tableau :

La Vulgate traduit *ῥῡ* (*ets*) par *patibulo* de *patibulum* qui a donné le mot « patibulaire » en français et qui signifie : « échalas », c'est-à-dire un pieu qui finit par une petite fourche formant un V pour soutenir une branche d'un arbre fruitier ou d'une vigne. On s'en servait aussi comme crochet pour suspendre des objets. Mais cet instrument servait également à pendre un criminel en se servant de sa cime en V. Le franc *gibb* a donné « gibet » en français et *gibbet* en anglais^(a). *Gibb* avait le même sens que *patibulum*, un long manche finissant en fourche ; c'est ici l'origine de la traduction de « gibet » en français pour *ῥῡ* (*ets*). Cependant, une fourche n'est pas une croix. Un Y tout au plus comme le figurent certaines « croix rhénanes » dites aussi à tort comme nous l'avons vu « croix jansénistes ». Tout en n'évoquant pas une croix, cette fourche à deux dents porte néanmoins ce vocable de croix ou de crucifix simplement parce que le Christ est représenté dessus les bras en V au-dessus de sa tête. Bien sûr, la propagande endoctrienne de la chrétienté présente le Christ, dans les légendes écrites et dans la vaste imagerie populaire mondiale, comme supplicié sur une croix d'où ce qualificatif affecté à cette fourche. Cependant, cette croix rhénane peut être une fourche à trois dents. Cette dernière rappelle plus un trident qu'une croix, mais pour

les mêmes raisons que celle à deux dents, elle porte également ce vocable impropre de croix.

^(a) Nous retrouvons la même racine en allemand moderne. *Gabel* signifie « fourche ou fourchette », *Gabelung*, « fourche routière ; bifurcation », *gabeln*, « bifurquer, former une fourche » ou « (dé) charger avec une fourche ».

La Vulgate traduit *ῥῥ* (*ets*) également par *trabem* de *trabs* qui veut dire : principalement « poutre » et par extension : « tronc d'arbre, arbre élevé, gourdin, bâton, lance, javelot, torche, brandon, massue ». Remarquons au passage que tous ces outils sont en bois et ne forment nullement une croix.

Elle traduit aussi *éts* par *crucem* et *cruci*, de *crux*, qui signifie en latin classique : « longue pièce de bois d'un seul tenant, timon ou gouvernail ». Ce n'est qu'avec la venue du latin ecclésial^(b), qu'il prit le sens de « croix ». D'ailleurs, une « croix » ou un « croisement » se disait *decussis*, du verbe *decussare* : « croiser, disposer en croix, former une croix en X, ou une intersection quelconque de deux segments de droites ou deux lignes » ; l'action du croisement : *decussatio*. Ce croisement ainsi formé se désigne adverbialement par *decussatim*. Aussi, pour représenter symboliquement le nombre dix (*decem* en latin) on utilisait la lettre X empruntée au *śar* étrusque tardif^(c). Une dizaine se dit *decussis* signifiant aussi littéralement « croix, croisement », et non *crux*. Pour former un *decussis*, on pouvait croiser deux *crux*, si on les démontait, le *decussis* devenait deux *crux*. Un carrefour de deux routes se croisant se dit : *quadrivium* ; une poutre transversale ou une traverse, *transversaria*. Rien, non, rien ne prédisposait à ce que *crux* devienne un jour une croix si ce n'est qu'il fallait fusionner impérativement le Tau, symbole du dieu Tammouz païen avec le poteau de Jésus, c'est-à-dire la *crux*, le I simple que cet instrument de supplice en bois formait que ce soit en Orient ou en Occident.

^(b) Précisons qu'un mot latin dit ecclésial, tout comme un mot grec ecclésial, reste un « *mot propre aux auteurs ecclésiastiques*^(*) ».

^(*) Explication laconique, mais précise de Charles Alexandre, dans son *Dictionnaire Grec-Français*, p. XV. Cet érudit, qui a consacré sa vie au grec, sait de quoi il parle. On peut compter dans ses références 150 auteurs composant la majeure partie de la littérature hellénique connue. Sont inclus les auteurs bibliques des Écritures grecques chrétiennes (NT) et la Septante comme la 150^e (*Ibid*, p. XV

et XVI). Comme le résume M. Guignaut, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dans la préface : « Il y a là les fruits d'une lecture immense de toute la grécité, des textes de toutes espèces » (*Ibid*, p. II).

(c) le nombre 10 s'écrivait auparavant + en Étrurie avant de devenir X.

Pour finir, cette version latine emploie *lignum* qui signifie « en bois ; bois ou bûche ».

Conclusion :

La Vulgate, pour traduire ὄψ (ets), emploie les termes *trabs*, *patibulo*, *lignum* ou *crux* que Jérôme considérait, à l'instar de toute la latinité, comme des synonymes puisqu'ils désignent tous, sémantiquement, un objet en bois rectiligne. Répétons-le, *crux* ne prendra le sens de croix que lors de l'avènement du catholicisme.

C'est-à-dire que les pères de l'Église qui s'exprimaient, soit en latin, soit en grec, ont adjoint un autre sens à un mot qui n'existait pas dans ce sens nouveau chez les auteurs classiques ni même chez les rédacteurs bibliques, incluant la Septante, s'exprimant en grec. Comme par exemple :

– **σταυρός** (*stauros*) : nom commun qui signifiait en grec classique et en koïnè (grec commun) non ecclésial « pieu, pal de palissade, poteau auquel on attache un criminel », qui prendra le nouveau sens de « croix » avec le grec ecclésial.

– **σταυρόω** (*stauroo*) : verbe qui signifiait en grec classique et en koïnè non ecclésial :

1) « garnir de pal, de pieu » ou « palissader », ce premier sens sera préservé et ne signifiera pas bien sûr avec le grec ecclésial « garnir de croix » lors d'un siège d'une ville ou « garnir de croix » une clôture d'une propriété par exemple.

2) « attacher à un poteau infamant », ce deuxième sens prendra le sens nouveau de « crucifier, mettre en croix » et, par extension, « mortifier » avec le grec ecclésial.

– **ανασταυρόω** (*anastauroo*) : en grec classique : « attacher à un poteau », en grec ecclésial : « crucifier ».

– **ανασταυρωσις** (*anastaurosis*) : en grec classique : « action d'attacher à un poteau », en grec ecclésial : « crucifiement ».

Pareillement, les pères de l'Église ont forgé de nouveaux mots avec la racine grecque σταυρός (*stauros*)^(*), qui n'existait en aucune façon ni dans la grécité classique non ecclésiale ni dans la LXX, ni dans la Koinè employée dans les Saintes Écritures grecques (NT) comme par exemple :

- σταυρότυπος (*staurotupios*) : « en forme de croix, avec le signe de croix ».
- σταυροψάνεια (*stauropsaueia*) : « invention de la croix ».
- σταυρότυπος (*staurotupos*) : « qui porte la figure d'une croix ».
- etc.

(*) Généralement, le υ grec se translittère « y », mais se prononce « u », on peut donc utiliser cette dernière voyelle à la place du « y » pour les transcriptions françaises.

Le problème, c'est que beaucoup de traducteurs, composés en majorité d'ecclésiastiques, de laïcs membres de la chrétienté adoreurs de la croix ou d'autres peu scrupuleux quant à la précision véritable du texte rendu ont traduit et traduisent toujours les mots grecs et latins se rapportant respectivement à *stauros* ou *crux* avec l'idée que ces termes emportent le sens de crucifix même si, dans l'Antiquité, il n'en était rien. Par exemple, Flavius Josèphe nous fait part dans *La guerre des Juifs* (Liv. II, XII, 6 [241]) que sous le règne de l'empereur romain, Claude, le gouverneur de la Syrie, Quadratus, en représailles pour régler des échauffourées mortelles répétées entre les Samaritains et les Juifs, « fit attacher au poteau (ἀνεσταύρωσεν ; *anestaurosen*) tous ceux qui furent arrêtés par Cumanus », un procurateur. Le terme grec utilisé par Josèphe : ἀνεσταύρωσεν ; *anestaurosen* est une forme verbale conjuguée de ἀνασταύρω ; *anastauroo* qui signifiait uniquement à son époque « mettre ou attacher au poteau » (Voir le *Dictionnaire Grec-Français* d'Alexandre). Ce n'est que bien après, avec le grec ecclésial, qui naîtra dans l'Antiquité tardive, que ce verbe prendra le sens de « mettre en croix ou crucifier ».

298. En considérant *Esdras* (6 : 11), il est édifiant de constater comment le terme hébreu *éts* a été traduit. En fait « cette pièce de bois », cet *éts*, peut se comprendre comme une solive, une poutre, un longeron ou une autre pièce de bois du moment qu'elle soit rectiligne. Il est à noter que la Septante traduit *éts* par *stauros* qui a le même sens en grec.

ZK, Ch, Sg21, BFC, AELF, BP, Md, Jé, Li, S, PC, AC, traduisent : « poutre »,

Ca, NBS, Sg, Co, MN, BA, Fi traduisent : « pièce de bois »,

KJ, DG, Da, Ma traduisent « bois »,

Pl traduit : « [poutre de] bois »,

TOB traduit : « pieu de bois »,

PV traduit « bois pointu ». La sémantique est respectée néanmoins, sa note précise que c'est exprès pour transpercer le quidam contrevenant, afin de soutenir la thèse de l'empalement, mais cela est difficilement probable, car Esdras dit textuellement que sur le bois « lié, il y sera frappé » (Voir la note afférente à ce passage dans MN, p. 635). Faut-il y voir une bastonnade mortelle ? Probablement.

299. *L'enquête* (III, 159), Hérodote.

300. Nimroud, Palais central, B. M. n° 118 903. Tiglath-Pilézer III fut roi d'Assyrie au VIII^e siècle avant notre ère. Voir aussi le cliché pris au British Museum de la planche XII, p. 192, de *La civilisation d'Assur et Babylone* où sont empalés trois ennemis de ce monarque assyrien.

301. *Histoire Romaine* (livre II – V, 6), Tite-Live.

302. Voir *Les guerres civiles à Rome* (liv. I, chap. XIV, 120), Appien.

303. Ce grand Camée de Vienne montre des soldats hissant un poteau servant de trophée où sont accrochées les armes et enseignes d'un Germain vaincu – Voir *L'Antiquité*, p. 161.

304. Op. cité dans la note 290.

305. καὶ λιθοβολήσουσιν αὐτὸν οἱ ἄνδρες τῆς πόλεως αὐτοῦ ἐν λίθοις, καὶ ἀποθανεῖται· καὶ ἐξαρεῖς τὸν πονηρὸν ἐξ ὑμῶν αὐτῶν, καὶ οἱ ἐπίλοιποι ἀκούσαντες φοβηθήσονται. Ἐὰν δὲ γένηται ἐν τινὶ ἁμαρτία κρίμα θανάτου καὶ ἀποθάνῃ καὶ κρεμάσῃτε αὐτὸν ἐπὶ ξύλου – *Deutéronome* (21 : 22, 23), Septante (LXX) (traduction de l'Ancien Testament en grec effectuée à Alexandrie d'Égypte au III^e millénaire avant notre ère).

306. *L'histoire*, 2^e, p. 70.

307. *Cathédrales*, note, p. 140, Daniel-Rops. Voir aussi *Calvaires bretons*, p. 12, sous le sous-titre : *De la croix au crucifix* où Eugène Royer nous informe également, dans le même genre d'idées, que : « *La représentation du crucifix apparaît tardivement dans l'art chrétien* ».

308. Les « bons pasteurs », porteurs de brebis, évoquent le Christ comme un éphèbe imberbe, mais cette iconographie est empruntée à l'art païen représentant le dieu Hermès *Criophore* (« porteur de bélier »). Daniel-Rops dans son ouvrage *Jésus en son temps*, p. 328, relate que les premières figurations précédant celle du « bon pasteur » sont des peintures figurant Orphée – figure mythologique qu'une bonne partie de la chrétienté syncrétiste a adoptée comme le précurseur de Jésus.

309. La lettre majuscule « tau », du grec ταῦ, puis, via l'étrusque et finalement le latin *thau*, s'écrit T. Ce terme grec ταῦ (tau), est lui-même transcrit du *taw* (tav) paléo-hébraïque pré-exilique adopté en Phénicie. En effet, cette lettre dans les alphabets hébreu et phénicien s'écrivait X. En hébreu post-exilique, ce caractère T deviendra ך jusqu'à nos jours dans l'imprimerie moderne. Cette graphie carrée : ך, fut empruntée à l'araméen, alors lingua franca de l'administration perse, tandis que chez les Phéniciens il se transformera au cours du temps en une croix dite « latine ». – Voir avec les Phéniciens, p. 47 et *L'archétype du texte de la Bible hébraïque* par Frank Moore Cross, dans *L'aventure des manuscrits de la mer Morte*, p. 206.

310. Dans l'Antiquité celto-romaine, à chaque carrefour de routes se trouvait une divinité protectrice. La chrétienté a remplacé ces anciens dieux par des crucifix encore visibles de nos jours dans nos campagnes et nos villes.

311. Voir *La migration des symboles*, note, p. 19.

312. « Il déguisa donc sa raison sous leurs yeux et se conduisit en leur main comme un dément ; il faisait des croix sur les battants de la porte et laissait sa salive couler sur sa barbe » – 1 Samuel (21 : 13) MN. À notre connaissance, seule la Traduction du Monde Nouveau traduit le terme *taw* qui s'écrivait « X » par croix. Cette traduction est loin d'être erronée puisque dans le passage d'*Ézéchiél* (9 : 4) Goblet d'Alviella rappelle que le *taw* généralement traduit par « marque » est « souvent cité » par les historiens avec son sens de croix pour démontrer que cette lettre « X » en tant que symbole servait d'emblème religieux de vie et de salut – *La migration des symboles*, p. 21. Rappelons par la même occasion que ce symbole païen désignait plus particulièrement Tammouz.

La note de la *Bible Annotée de Neuchâtel* afférente à ce verset d'*Ézéchiél* (9 : 4) illustrant notre sujet d'étude nous apprend ceci :

« *Marque d'un Thau*. Le mot *Thav* (d'où *Thau*) signifie *un signe* ; et l'on avait donné ce nom à la dernière lettre de l'alphabet hébreu, lettre qui, sous sa forme la plus ancienne, avait la figure d'une croix (d'où notre signe T). Comme ce signe est le plus simple de tous, il était employé, ainsi qu'il l'est encore aujourd'hui, pour servir de marque, spécialement pour remplacer la signature de ceux qui ne savaient pas écrire leur nom ».

Nous remarquons également que pour annoter certains passages des Écritures, les copistes juifs utilisaient aussi la lettre *ayin* (lit. « œil ») dont la graphie était O dans l'Antiquité juive d'avant l'exil. Ce dernier petit cercle ayant la forme d'un œil ouvert était utilisé par les scribes hébreux pour signaler un *Kere-Ketiv*, c'est-à-dire attirer l'attention d'un mot dans le texte à prononcer autrement qu'il est écrit et se rapporter par conséquent à la note marginale afférente à ce terme annoté qui révèle quelle est cette prononciation différente – Voir *La prononciation du Nom* (§ 3).

On trouve également le terme *thawi* (en l'occurrence *thaw* au possessif) en *Job* (31 : 35), souvent traduit par « ma signature * ». Il en est ainsi dans les versions ZK, Ba, Bé, Os, Pl, Od, MN, AC et Da :

« *Oh ! Si j'avais quelqu'un pour m'écouter ! Voici ma signature. Que le Tout-Puissant me réponde, et que ma partie adverse fasse un écrit !* » – *Job* (31 : 35), Da.

* Ch met : « griffe », Sg, BP et BFC emploient le verbe « signer » ou son participe passé, PC translittère « *taw* », Pl et Os le placent en note et signalent qu'autrefois, les personnes analphabètes traçaient une croix en forme de X, le *Taw* hébreu s'écrivant de la même façon, pour authentifier un document administratif ou commercial. Cette coutume qui perdure encore de nos jours puiserait-elle ses racines dans ce signe graphique hébreu ? Indirectement oui, car nous savons qu'au sein de la chrétienté, ce seing d'illettré représentait souvent une croix de Saint-André sortie tout droit du paganisme. Elle identifiait ainsi l'appartenance du signataire à la religion. D'ailleurs, cette croix pouvait être plus rarement potencée ou latine.

Mais la lettre *taw* induit aussi l'idée de sceau, de signe ou de marque : « *Et le sang vous servira de signe [taw] sur les maisons où vous serez ; je verrai le sang et je passerai par-dessus vous, et il n'y aura point parmi vous de plaie de destruction, lorsque je frapperai le pays d'Égypte* » – *Exode* (12 : 13), Od.

Lettres hébraïques		Transcription française	Signification
anciennes	modernes		
א	א	aleph	bovin
ב	ב	beth	maison
ג	ג	gimel	chameau
ד	ד	daleth	porte
ה	ה	hé	louange
ו	ו	waw	crochet, clou
ז	ז	zayin	arme
ח	ח	heth	barrière
ט	ט	teth	bouclier
י	י	yod	main
כ	כ	kaph	paume
ל	ל	lamed	bâton
מ	מ	mem	eau, onde
נ	נ	noun	serpent
ס	ס	samekh	appui
ע	ע	ayin	œil
פ	פ	pé	bouche
צ	צ	tsadhé	hameçon
ק	ק	qoph	nuque
ר	ר	résh	tête
ש	ש	sin	dent
ת	ת	taw	marque, signe

Il est certain que chaque lettre hébreue correspond à un mot de chose où d'animal. Le paléo-hébraïque (*khe bath ibrith*, lit. « écriture hébreue ») de la 1^{re} colonne diffère du graphisme moderne dit « judéen », « araméen » ou « assyrien » en lettres carrées composant la *khebat ashurith*, (lit. « écriture assyrienne »). L'adoption de cette nouvelle graphie se fit pendant l'exil. Cependant toutes deux coexistèrent au moins jusqu'au II^e siècle de n. è. – V. *Les Samaritains rescapés de 2 700 ans d'Histoire*, d'Alan David Crown & Jean-François Faü, (p. 79), éd. Maisonneuve et Larosse, Paris, 2001 et *Qumrân Le secret des manuscrits de la mer Morte*, éd. BnF, 2010, p. 8 comme le montre le tableau ci-dessus :

C'est une des raisons^(a) pour lesquelles les philologues non traditionalistes, ceux qui n'adoptent pas le système historique actuel ne s'embarrassant pas d'exactitude, en ont déduit que l'alphabet hébreu antique est le père de l'alphabet phénicien et araméen, qui tous trois sont identiques au niveau des graphes. D'ailleurs, la signification des lettres phéniciennes proposée aujourd'hui n'est qu'un postulat moderne incertain construit à partir du sens intrinsèque des lettres hébraïques. Quant à la signification de ces lettres en araméen ? Il n'y en a pas, car l'araméen diffère considérablement de l'hébreu^(b), ce qui interdit aux historiens conformistes d'exécuter le même artifice hypothétique qu'ils ont arrangé pour le phénicien. Pour construire leur thèse, qu'ils présentent comme un fait, ces derniers se basent sur les textes sémitiques d'Ougarit (aujourd'hui Ras Shamra) en professant que cette ville est cananéenne alors que ce postulat demeure un consensus entièrement faux^(c). Certains vont même jusqu'à prôner que les 11 tribus cananéennes, dont les Phéniciens font partie, sont sémites ; or l'origine des phéniciens est totalement chamitique puisqu'ils descendent de Canaan par Sidon^(d), arrière-petit-fils de Cham.

^(a) Une autre raison est la suivante : les historiens affirment que l'alphabet phénicien est apparu au XIII^e siècle avant notre ère alors que Moïse commence la rédaction de la Genèse dès le début du XVI^e. Nous pouvons en déduire sans difficulté que l'alphabet hébreu ancien, analogue à celui des Phéniciens, lui est antérieur de plusieurs siècles.

^(b) Par exemple lorsque Sénachérib envoie son haut fonctionnaire, son *rabsaq* (Lit. en akkadien « Grand échanson), pour intimider le roi judéen Ézéchiass (Hizqiya) et décourager les habitants

de Jérusalem, ce *rabsaq* s'adresse aux Juifs en hébreu. Voilà pour quoi : « *Eliakim, fils d'Helcias, Shebna et Joah dirent au grand échanson : "Je t'en prie, parle en araméen à tes serviteurs, car nous le comprenons. Mais ne nous parle pas en judéen, près des oreilles du peuple qui est sur le rempart."* » – 2 Rois (18 : 26), AELF.

^(c) Cf. avec Genèse (10 : 19) : « *La frontière du Cananéen allait donc de Sidon jusqu'à Guérar, près de Gaza, jusqu'à Sodome et Gomorrhe et Adma et Tseboyim, près de Lasha* », MN. Sidon est aujourd'hui Sayda.

Cf. également avec Josué (13 : 4 à 6) : « *Au sud, tout le pays des Cananéens ; et Méara qui appartient aux Sidoniens, jusqu'à Aphek, jusqu'à la frontière des Amorrites ; le pays des Guébalites et tout le Liban vers le soleil levant, depuis Baal-Gad au pied du mont Hermôn jusqu'à l'entrée de Hamath ; tous les habitants de la région montagneuse, depuis le Liban jusqu'à Misrephoth-Maïm, tous les Sidoniens ; c'est moi qui les déposséderai de devant les fils d'Israël. Fais seulement échoir cela en héritage à Israël, comme je te l'ai ordonné* », MN. Aphek est identifié au village d'Afqa situé vers la source de l'Adonis (Nahr Ibrahim au Liban). On peut donc constater en conclusion lorsqu'on se penche sur un atlas historique qu'Ougarit se trouve en dehors du territoire cananéen. D'autre part, la plupart des tablettes retrouvées dans cette ville sont écrites en cunéiforme akkadien sémite puis hittite japhétique (c.-à-d. indo-européen) d'Anatolie. Seulement un petit nombre sont en cunéiforme ougaritique, c'est-à-dire en cunéiforme hittites et cananéen.

^(d) Cf. avec Genèse (10 : 15) : « *Et Canaan devint père de Sidon son premier-né [...]* », MN. Ainsi les Phéniciens sont cananéens et se nommaient eux-mêmes ainsi, leur appellation de « Phénicien » venant des Grecs. D'ailleurs, sur un exemplaire du monnayage d'Antiochus IV Épiphane, la ville syro-phénicienne de Laodicée du Liban (maintenant sur le site de Qadesh) est baptisée « mère de Canaan » (voir *it, Phénicie*, vol. 2, col. 1, p. 570).

Au début, la langue phénicienne était vraisemblablement chamitique, mais avec des vicissitudes de l'Histoire que nous ne connaissons pas, si ce n'est que les langues sémitiques babylonienne puis araméenne ont été les *linguas franca* au Moyen-Orient pendant des siècles, ces derniers ont adopté une langue sémitique. Nous avons un exemple pour le turc dans les derniers règnes de l'Empire ottoman quand cette langue disparaissait petit à petit au profit de l'arabe. Elle a pu renaître

grâce aux réformes d'Ataturc au XX^e siècle. En effet, sous son gouvernement a été mise en place la pratique du *temiz türk* (lit. « turc pur ») en rejetant le plus possible le vocabulaire arabe pour le remplacer par son équivalent turc qui commençait à tomber en désuétude et l'alphabet autrefois arabe fut remplacé par l'alphabet latin. En tout cas, comme nous l'avons dit, les trois alphabets anciens, hébreu, araméen et cananéen sont similaires. Il reste vrai que ce sont les Phéniciens qui ont diffusé au cours de leurs pérégrinations commerciales marines cet alphabet commun de ces trois langues qui formera la plus grosse partie de celui des Grecs^(a), des Étrusques puis des Romains. Bien sûr, dans ces dernières langues les lettres ne correspondent à aucune signification, alors que l'inverse existe ; à titre d'exemple, en français, le té, une règle ayant la configuration d'une équerre prend son nom de la forme de la lettre T, on décrit également une maison en L pour signifier sa forme.

^(a) Voir Hérodote (Livre V, 58) : « *Pendant leur séjour en ce pays, les Phéniciens qui avaient accompagné Cadmus, du nombre desquels étaient les Géphyréens, introduisirent en Grèce plusieurs savoir-faire, et entre autres, des lettres qui étaient, à mon avis, inconnues auparavant dans ce pays. Ils les employèrent d'abord de la même manière que tous les Phéniciens. Mais, dans la suite des temps, ces lettres changèrent avec la langue, et prirent une autre forme. Les pays circonvoisins étant alors occupés par les Ioniens, ceux-ci adoptèrent ces lettres, dont les Phéniciens les avaient instruits, mais ils y firent quelques légers changements. Ils convenaient de bonne foi, et comme le voulait la justice, qu'on leur avait donné le nom de "lettres phéniciennes" parce que les Phéniciens les avaient introduites en Grèce* » et Diodore de Sicile (Livre V, 63) : « *À l'égard de ceux qui disent que les Syriens sont les inventeurs des lettres qu'ils ont transmises aux Phéniciens, que ceux-ci les apportèrent dans la Grèce lorsqu'ils suivirent Cadmus à son passage en Europe, et que c'est pour cela que les Grecs eux-mêmes nomment phéniciens les caractères de l'écriture, on répond à ces auteurs que les Syriens n'ont point réellement inventé les lettres, et que la dénomination de phéniciennes que les Grecs leur ont donnée vient seulement de ce que les Phéniciens ont changé leur ancienne forme en une autre que la plupart des peuples ont adoptée* ». Cette dernière remarque de Diodore de Sicile montre que les Phéniciens ont bien emprunté leur nouvel alphabet.

Pour revenir à notre traité, voici comment des traducteurs bibliques traduisent le *Taw* dans les passages d'Ézéchiél (9 : 4 et 6) qui relate :

« Et Yahvé lui dit : *“Parcours la ville, parcours Jérusalem et marque d'une croix au front les hommes qui gémissent et qui pleurent sur toutes les abominations qui se pratiquent au milieu d'elle.”* » – (Ézéchiél 9 : 4), **Jé.** « *Vieillards, jeunes gens, jeunes filles, enfants et femmes, tuez-les tous jusqu'à extermination. Mais vous ne toucherez pas à ceux qui ont sur eux la croix. Vous commencerez par mon Sanctuaire* ». Ils commencèrent donc par les gens qui se trouvaient là devant le Temple » – Ézéchiél (9 : 6), **BP.**

Versions	Ézéchiél (9 : 4)	Ézéchiél (9 : 6)
BP, Jé, Os, VB	croix	croix
S	croix	la marque d'une croix
Sg21, KJf, Bé, TOB, NBS, BFC, Co, Sg	marque	marque
Ch	trace	trace
PC, ZK, Li	signe	signe
BA	Thau	marque du Thau
Fi, Vg, Sa, Gl, DG	thau	thau
AC	Thau	Thau
Da	[la lettre] Thau	[la lettre] Thau
NTB	trace la dernière lettre de l'alphabet	idem

Ainsi, pour faire ressortir le côté symbolique de la croix permettant le salut dans le monde de la chrétienté, beaucoup de ces partisans ont choisi de traduire *taw* par croix alors que le contexte montre à l'évidence que cette lettre n'est pas à prendre dans ce sens dans les Écritures puisque le terme hébreu pour désigner une croix est totalement différent.

313. Voir cette représentation photographiée dans *Le Japon ne sera pas chrétien* de Nathalie Kouamé dans *L'Histoire* (n° 133 du 07/08/2008, p. 39). Il est à noter que cette disposition du Bouddha Amitābha au sein du cercle solaire et d'une croix est appropriée au niveau de l'iconographie du paganisme universel. En effet, dans un temple taïwanais, lui-même, se trouve représentée, au milieu d'une triade, de la Terre Pure. En l'occurrence, ayant à sa droite

Mahashamaprapta et à sa gauche Avalokiteśvara. Sur l'autel figure une croix gammée dans un cercle, et au-dessus d'eux, trois mandalas (« cercle » en sanscrit) ayant une croix grecque (ou équilatérale) superposée sur celle de Saint-André, ainsi circonscrites toutes les deux, elles rappellent une rouelle à huit rayons. Nous retrouvons ces symboles solaires et trinitaires sous une autre forme au sein de la chrétienté. Comme quoi les mythologies ont bien une origine commune.

314. Marcus Minucius Felix, *Octavius* (XXVIII).

315. Les pays nordiques comprennent actuellement l'Islande, la Norvège, la Suède, la Finlande, les Îles Féroé et le Danemark.

316. Astarté est le nom grec d'Ashtoreth, la déesse cananéenne.

CROISIÈRE DE LA CROIX DANS LE MONDE

La croix est partout : dans la civilisation pré-védique, dans le monde élamite, dans l'iconographie mésopotamienne, dans la vaste aire de la migration arienne et les cultures à qui elle a donné naissance, en Chine, dans les civilisations indiennes, américaines et précolombiennes, parmi les peuples sans littérature ni écriture qui nous sont contemporaines.

Mircea Eliade³¹⁷

En Assyrie, Anou, le dieu-ciel est représenté par un idéogramme figurant une croix à angles droits formée par quatre signes cunéiformes dessinant un cercle losangé centré à leur jointure comme le dessine Henry Rawlinson³¹⁸ et que les assyriologues modernes interprètent par « dieu » ou « ciel ». Ce centre arrondi évoque l'omphalos mythologique planétaire, le nombril du monde, c'est-à-dire la terre, centre de l'univers autour duquel gravitent concentriquement les dieux-planètes et le dieu-soleil qui valut à Galilée, qui le niait scientifiquement, de se rétracter sous peine de finir sous la torture. Un autre idéogramme assyrien forme le croquis d'une croix équilatérale dont chacun de ses membres finit par un petit cercle, généralement traduit par « horizon »

ou « ciel »³¹⁹. Ces deux idéogrammes liés au culte du soleil dans le cycle des saisons et dans sa course céleste quotidienne se sont répandus avec des variantes graphiques dans l'art anatolien, indien, grec, italique³²⁰ et gaulois³²¹.

Sur le site archéologique de Göbekli Tepe, non loin de la ville d'Urfa au sud-est de la Turquie, des monolithes antiques sont taillés en forme de T. Ils intriguent fort quelques historiens qui pensent que ces pierres ont été dressées par des peuplades préhistoriques en vue d'un culte funéraire. Il y a fort à parier que ces T ont un rapport étroit avec le culte de Tammouz, d'autant plus que des animaux sauvages sont sculptés sur ces étranges monolithes, ce qui rappelle bien sûr que cet humain déifié (Nemrod) était, de son vivant, fort à la chasse³²².

En Égypte, le hiéroglyphe formant une croix latine est un idéogramme simplifié du marteau qui emporte l'idée de pulvériser et, par extension, de venger. Il reste un des qualificatifs du dieu Horus, figure messianique païenne qui vengea son père Osiris, bien que cette épithète païenne fût accordée à d'autres divinités également. Le dieu ithyphallique Min ou Amon-Min, quant à lui, porte une grande croix rouge formant un X qui flashe sur sa poitrine nue, soit verdâtre soit grisâtre voire noirâtre, mais de toute façon cadavérique, quand elle n'est pas emmaillottée de bandelettes.

D'autres croix, de forme plus latine, se trouvent sur le revers de drachmes gauloises « au style languedocien » (dans les départements de l'Hérault et de l'Aude, des Longostalètes (de la région de Narbonne), des Volques Arécomiques (de la région de Nîmes) ou des Volques Tectosages dont les Tolosates (de la région de Toulouse), des Cadurques (de la région de Cahors, des Pétrôcores (de la région de Périgueux), des Sotiates (région de Sos), mais également sur un Statère Namnète (de la région de Nantes), etc. toutes datées du premier et second siècle avant notre ère³²³. Bien sûr, les croix grecques ne sont pas en reste et sont légion sur le monnayage gaulois, d'ailleurs les numismates ont dénommé « monnaies à la croix » ces nombreuses pièces.

Ce qui frappa les Espagnols catholiques lors de leur rencontre avec les Incas bien connus pour leur culte rendu au soleil, c'est la riche chaise à porteurs ornementée d'or et incrustée d'émeraudes réservée aux seuls monarques incas. En effet, cette litière était décorée de grosses croix grecques bien flashantes. Leurs robes étaient divisées en carreaux de même taille et dans chacun d'eux était tissé un symbole religieux. Parmi ces emblèmes culturels, il y avait des croix bien sûres.

En 1518, lors de l'exploration des côtes mexicaines du Yucatan par une escadre de quatre vaisseaux sous le commandement de Juan de Grimalja, les Espagnols furent frappés de voir de grandes croix de pierre similaires aux croix catholiques. Une année plus tard, ce fut Cortes lui-même qui fut intrigué d'en voir une dans un temple de l'île de Cozumel. Cette croix ressemblait tellement à celle de la chrétienté que ses soldats se perdirent en conjectures pour savoir quelles sortes de catholiques avaient bien pu laisser un tel héritage³²⁴. Certains hagiographes catholiques l'ont même attribuée à l'apôtre Thomas. Mais ces « vraies croix³²⁵ » sont en fait celles de Tlaloc, une affreuse divinité méso-américaine de la pluie et des tempêtes qu'il fallait adoucir chaque année en noyant rituellement des enfants. Elles représentent également une autre divinité précolombienne repoussante affamée de sacrifices humains, Quetzalcóatl, nom dont s'affublaient avec panache certains rois et prêtres. Dans le *codex Borbonicus*³²⁶ conservé à la bibliothèque de l'Assemblée nationale de Paris, figure ce dieu portant une croix équilatérale brodée à la main.

Dans la Grèce antique, la croix grecque est l'attribut de Dionysos, parfois représenté avec un bandeau noué autour du crâne où figurent ces croix alignées et un autre pendant comme un pallium, à l'arrière de la tête avec le même symbole solaire³²⁷. Ce dieu ivrogne est assimilé à Bacchus chez les Romains. C'est une divinité orgiaque, errante et saoule, se délectant à traîner dans les beuveries humaines et les excès de table avec une volupté malsaine, se goinfrant

de viande crue, aimant les flagellations jusqu'au sang, les excentricités brusques, les meurtres horribles, les bizarreries déstabilisantes, les secrets mystiques, les délires maniaques et tordus des possessions démoniaques. Sa cour se compose de nymphes et de bacchantes, lascives, vulgaires et délurées, de vieux silènes éméchés, grossiers et pochards, et de satyres lubriques et obsédés sexuels. Ses adorateurs humains enivrés, lors des parades accompagnant ses processions, hurlent, se travestissent et portent des masques comme leur dieu fou et alcoolique, représenté paradoxalement lui aussi comme un éphèbe au teint juvénile malgré cette vie de débauché pitoyable.

À la fin du premier millénaire de notre ère, en pleine expansion catholique romaine, l'heure est au syncrétisme depuis quelque 500 ans. Dans le Nord, les divinités catholiques sont mêlées aux traditions mythologiques nordiques pour séduire la gent viking et l'amener dans la sphère d'influence papale. Les croix catholiques, emblèmes du Christ, et celles d'Odin (ou Wotan), dieu polygame de la guerre triomphante et de la chasse, sont difficilement discernables. On ne sait plus trop quoi est à qui³²⁸. Pour preuve d'ailleurs une monnaie frappée en Germanie dans le port de Dorestad en 820 arbore une croix avec la précision suivante : *Religio Christiana*, précision latine nécessaire pour la dissocier d'avec la croix « celtique » similaire de la religion germanique païenne³²⁹). Wotan ou Odin ont les cheveux longs, Christ, bien sûr, les a courts selon la Bible³³⁰. Qu'à cela ne tienne, l'iconographie catholique représentera Jésus avec des cheveux longs sur sa croix. Encore une preuve que l'Église n'a pas « christianisé » le paganisme comme le laisse entendre une pléthore d'historiens, mais qu'en fait, c'est elle qui s'est fait paganiser.

Sur une représentation peinte par David Roberts, en 1838, de la salle hypostyle de Philaé en Nubie, maintenant engloutie sous les eaux du Nil après la construction du barrage retenant ses eaux alluviales annuelles, on peut distinguer deux blasons gravés ayant pour motif une croix sur chaque colonne située aux extrémités de son aquarelle.

Leur facture porte à croire que c'est un souvenir médiéval inspiré des croisés.

Cette croix grecque est aussi circonscrite dans un cercle figurant le dieu-soleil. Elle est ainsi représentée à Babylone. Au Metropolitan Museum of Art à New York est exposée une statue funéraire égyptienne en ébène aux traits de la momie d'Aménophis III. Sur ce *shaouabti* est peint un hiéroglyphe constitué de cette croix circonscrite. On retrouve également ce symbole dans l'art de la Crète antique et des poteries d'argile rouge du Tibet. Mais également aussi sur des pièces de monnaie gauloise. Il en est ainsi sur des litras et oboles de *Massalia* (Marseille) inspirées de Syracuse dont le prototype remonte au V^e siècle avant notre ère³³¹. Elle figure des roues solaires à quatre rayons. Cette représentation graphique perdurera dans cette ville en se stylisant jusqu'à l'époque mérovingienne. Elle est présente sur de la monnaie de Jules César et de son successeur Auguste et perdurera pendant l'époque médiévale sous les rois Mérovingiens, Carolingiens et de tous les Capétiens jusqu'à Louis XV, sauf pendant le court règne de François II. En revanche, durant les quatorze mois et demi de la royauté de cet adolescent, un écu de France et d'Écosse, gros d'argent émit en 1560, possède sur sa face trois croix : une grecque, une de Saint-André et une croix pattée. La croix latine, quant à elle, plus tardive, ne sera estampillée sur de la monnaie que sous Philippe le Bel.

L'empereur romain Constantin 1^{er}, fervent adorateur du soleil, se distinguera en choisissant la croix vue dans sa célèbre vision. Cette croix, appelée chrisme, est le croisement que forment deux lettres grecques majuscules superposées ; le X (Khi) où passe perpendiculairement en son centre un grand P (Rhô) filiforme. On trouve cette croix à six branches sur ses étendards et ses pièces de monnaie. Cet emblème est aussi circonscrit dans un cercle formant une rouelle à six rayons symbolisant toujours le soleil. Ce symbole païen est devenu une figure de proue dans l'iconographie de la chrétienté qui prête à ce monarque païen un profil chrétien.

Chez les Romains, les vestales, prêtresses vierges, servaient Vesta (Hestia chez les Grecs), déesse du feu public et domestique. Elles auraient porté, comme nos religieuses contemporaines de la chrétienté, une croix associée au culte du feu solaire comme pendentif accroché à leur collier pour leurs offices selon l'ouvrage *Babylon Mystery Religion*³³².

Pendant les terribles épidémies de peste bubonique du XVI^e siècle, en pleine renaissance, les gens épouvantés par ces fléaux mortels apposaient des croix fléchées sur les portes des foyers en guise de talismans protecteurs censés éloigner la maladie, et pour conjurer le sort, les Églises recommandaient que l'on joue des scènes de la passion du Christ. Mais les autorités séculières les interdirent afin d'éviter que les foules se rassemblent et propagent ainsi l'épidémie meurtrière. Alors, on substitua ces représentations en sculptant des calvaires cruciformes protecteurs dans la pierre, mode qui se développera particulièrement au XVII^e siècle.

Pour finir ce chapitre, laissons conclure John D. Davis : « *La croix préchrétienne, d'une forme ou d'une autre, était utilisée en tant que symbole sacré parmi les Chaldéens, les Phéniciens, les Égyptiens et chez beaucoup d'autres nations orientales. Les Espagnols du XVI^e siècle la retrouvèrent aussi chez les Indiens du Mexique et au Pérou. Toutefois, sa signification symbolique était bien différente de ce à quoi nous associons la croix aujourd'hui*³³³ ».

Notes

317. Cité dans le *Dictionnaire des religions* (chap. : Croix) de Julien Ries, Paris, 1984, ainsi exprimé en anglais : « *The cross is everywhere : in pre-Vedic civilization ; in the Elamite world and Mesopotamian iconography, in the vast area of Aryan migrations and the cultures to which they gave birth, in China, in pre-Colombian and American Indian civilizations, among non literate people who are our contemporaries* » – *The encyclopaedia of religion, Cross*, Julien Ries (t. IV, col. 155-165), 1987.

318. Représenté dans *La migration des symboles*, p. 18. Ce centre arrondi évoque le symbole de l'omphalos mythologique planétaire, le nombril du monde, c'est-à-dire la divinité-terre, centre de l'univers autour duquel gravitent circulairement les dieux-astres. Ce mythe valut à Galilée qui le déniait sur le principe scientifique de se rétracter illico presto sous la menace inquisitoriale ignare et bornée. Chaque mitan mythologique qui se pense l'ombilic du monde possède ainsi son omphalos propre, souvent symbolisé sous la forme d'un bétyle, forme corrompue du mot « béthel » hébreu signifiant « maison de Dieu ». Ainsi, probablement, les cromlechs – cercles de menhirs ou de mégalithes comme le fameux site de Stonehenge, les obélisques (*benben*) égyptiens, le bétyle de Delphes, celui d'Artémis à Sardes, d'Aphrodite à Byblos, d'Astarté à Paphos, de Cybèle à Rome, celui d'Élagabal d'Émèse, le *Lapis niger* romain exposé au Musée national des Thermes, la pierre noire de Pessinonte et celle de la Kaaba à La Mecque restée sacrée malgré son origine païenne dans l'Islam.

319. *Ibid.*, p. 86.

320. Voir ces variantes dites pré-étrusques sur un vase trouvé à Castione dans *Le signe de la croix avant le christianisme*, fig. 24 et 25, p. 45, sur un clou en bronze de Villanova, fig. 35, p. 73 et sur des têtes de cylindres trouvés au même endroit, fig. 37, 39 et 40, p. 80.

321. Voir les monnaies gauloises ayant un idéogramme identique à celui de l'Assyrie – *Ibid.*, fig. 74, p. 153 et 154.

322. « Il se montra un puissant chasseur en opposition avec Jéhovah. C'est pourquoi, il y a un dicton : « Comme Nimrod, puissant chasseur en opposition avec Jéhovah. » » – *Genèse* (10 : 9), MN.

323. Monnaie IV : (n° 559, 560, p.111) ; Monnaie XV : (p. 57 à 74).

324. Voir *La mort de l'Empire aztèque*, de William H. Prescott, trad. P. Guillot (p. 12 et 22), éd. de Saint-Clair, Paris, 1965.

325. Voir *La migration des symboles* (p. 17).

326. *Codex Borbonicus*, p. 22.

327. Voir 2 B, p. 301.

328. Par exemple, un fragment de la croix mannoise de Thorwald datée entre le Xe et XIe siècle représenterait, selon certains mythologues, le dieu Odin brandissant sa lance magique Gungnir tout en se faisant dévorer par le loup fabuleux Fenrir, un cerbère nordique. D'autres pensent qu'il s'agit plutôt du dieu Týr offrant son bras à croquer à Fenrir pour l'amadouer. Bref ! Dans le ciel,

on voit une croix grecque circonscrite dans un cercle, figure géométrique symbolisant vraisemblablement le soleil. Un autre fragment évoque un homme piétinant un serpent (à moins que ce soit un drakkar) en tenant une croix latine ou un marteau à long manche. Ce personnage est-il le dieu Thor, le Saint-Georges germain, combattant le serpent-dragon Jörmungand rencontré alors qu'il pêchait, car on distingue un gros poisson pendant à son poignet ? Dans le ciel, on perçoit un cercle figurant probablement la pleine lune. Cette pierre runique de Thorwald est conservée dans l'église paroissiale d'Andreas sur l'Île de Man. Certains y voient donc le Christ avec son emblème pisciforme en Saint-Michel céleste terrassant le grand serpent Satan le diable. En effet, avec le syncrétisme de la chrétienté on ne sait vraiment plus qui est quoi.

329. Voir Cahier de Science et Vie, n ° 80, avril 2004, *Vikings. Enquête sur les secrets des maîtres de la mer* (p. 109 et 110).

330. L'apôtre Paul montre que porter des cheveux longs est réservé au sexe féminin et une honte pour un homme non seulement chez les chrétiens, mais aussi dans le monde contemporain dans lequel il vit. « *La nature elle-même ne vous enseigne-t-elle pas que, pour un homme, il est déshonorant d'avoir les cheveux longs alors que, pour une femme, c'est une gloire, car la chevelure lui a été donnée pour s'en draper ?* » – 1 Corinthiens (11 : 14 et 15), AELF. D'ailleurs, on ne rigolait pas avec cette coutume : Suétone relate qu'Auguste fit fouetter l'histrion Stéphanion avant de l'exiler pour avoir heurté les meurs en ayant eu recours aux services d'une matrone vêtue et ayant les cheveux coupés à la garçonne – *Vie des douze Césars* (45 : 7).

331. Monnaie IV : (n ° 574, 575, 576, 577, 578, 581, 582, 583, p. 113 et 114) ; (n ° 608, p. 118) et (n ° 673, p. 127).

332. *Babylon Mystery Religion*, p.51 par Ralph Woodrow, éd. *Ralph Woodrow Association évangélique*, 1981.

333. *A Dictionary of the Bible*, Cross, (p. 148).

LA CROIX DES CHEMINS, LA CROIX DES CARREFOURS ET LA CROIX DES ROGATIONS

*À chaque carrefour, tu bâtis une hauteur,
tu souillas ta beauté, tu étendis tes jambes
à tout passant et tu multiplias tes actes
de prostitution.*

Ézéchiél 16 : 25 (Li).

Ézéchiél, en exorde de ce chapitre, compare le peuple de Juda à une prostituée illustrant sa fornication spirituelle avec nombre de dieux autres que Jéhovah, désobéissant ainsi au premier des dix commandements. Imitant les nations voisines, les Israélites infidèles construisent, au début de chaque chemin, un monticule où se hisse en toute probabilité une divinité protectrice à qui ils offrent nourriture et offrandes fleuries intéressées pour écarter le mauvais œil des esprits malins qui égarent le voyageur superstitieux et le perdent vers d'autres voies.

D'où vient cette croyance religieuse ? Ézéchiél répond : « *Tu t'es prostituée aux Égyptiens, tes voisins au membre vigoureux... Tu t'es prostituée aux Assyriens et tu ne te rassasies pas. Tu as multiplié tes actes de prostitution avec le pays de Canaan et de Chaldée³³⁴...* » Ces emprunts culturels viennent donc de Mésopotamie, de Canaan et d'Égypte. D'ailleurs, Ézéchiél nous peint le potentat néo-babylonien

Nabuchodonosor II accomplissant un rite divinatoire au carrefour d'une route : « *Car le roi de Babylone s'est arrêté au carrefour, à la tête des deux chemins, afin de recourir à la divination. Il a secoué les flèches. Il a interrogé au moyen des teraphim ; il a examiné le foie*³³⁵ ».

Les idoles à la croisée des chemins, lors de l'expansion catholique sont de petites pyramides à degrés, des statues de divinité, des obélisques, de petits autels, des pierres dressées, des stèles, des colonnes sacrées, des mégalithes, voire des croix païennes. La chrétienté les remplace par des croix latines, seules, parfois au-dessus de cénotaphes ou autres calvaires et, conservant quelquefois le support : tores, tertres, élévations pyramidales ou monolithes taillés. Lors du concile de Clermont en 1095, l'un des canons adoptés déclare : « *Les croix dressées le long des chemins comportent le droit d'asile comme les églises. Quiconque s'est réfugié auprès d'une de ces croix doit être livré à la justice, mais à condition d'avoir la vie et les membres saufs* ». Au début du haut Moyen Âge, les croix de bois exposées aux intempéries durent à peine une vingtaine d'années. Ce n'est qu'à partir du XII^e siècle, que certaines de ces croix porteront le Christ devenant ainsi des crucifix. Par la suite, elles sont remplacées par des croix de pierre monumentales moins périssables. Dans toute l'Europe³³⁶, on peut voir ces croix de chemin essaimées au croisement des routes et des siècles. Contrairement à leur lieu d'implantation, beaucoup ont été remplacées par de nouvelles, en bois, en fer forgé ou en béton armé. Ces croix, comme les antiques idoles qu'elles ont détrônées, sont encore le centre ou l'étape obligée de processions et de pèlerinages de la chrétienté.

Quant aux croix des rogations, elles se trouvent placées aux quatre points cardinaux hors des bourgs villageois souvent rejointes par deux routes perpendiculaires traversant la commune et par là même aux quatre extrémités d'une croix. À leur pied un petit autel sert de réceptacle pour les offrandes faites pour les bénédictions champêtres et la prospérité des cultures. D'autres croix serviront encore de bornes ou de repères.

Notes

334. Passages tirés d'*Ézéchiél* (16 : 26, 28 et 29), MN.

335. *Ézéchiél* (21 : 21), MN.

336. En Allemagne, elles portent le nom de *Flurkreuz*.



LA ROUELLE



LA CROIX
DE CONSÉCRATION

La rouelle, comme beaucoup de croix, est un symbole solaire qui représente la course apparente du soleil au même titre que le triscèle ou le tétrascèle, mais sous forme de roue qui peut avoir 3, 4, 6 ou 8 rayons. On peut voir ce type de croix celtique à huit rayons au Musée d'archéologie nationale, mais lorsqu'elle est presque discoïdale, on la dénomme la croix cléchée comme celle de Saint-Michel-de-Lanès dans l'Aude, cette dernière étant également boutonnée. Elles ornaient les bijoux qu'on portait religieusement comme porte-bonheur et étaient également consacrées comme offrandes votives à différentes divinités, mais plus particulièrement, semble-t-il à Taranis, le terrible dieu gaulois irascible assimilé à Zeus et à Jupiter qui portait également comme autre emblème solaire le swastika et, bien sûr, la foudre. La rouelle figurait également sur le monnayage de différentes tribus gauloises. En effet, la rouelle à quatre ou six rayons figurent sur des revers de monnaies de bronze³³⁷ émises par les Meldes constituant le petit peuple de la vallée de la Brie ayant Meaux pour capitale, qui s'allia à César pour se libérer de la pesante tutelle des Suessions et des Rèmes. Elle peut être de facture

globuleuse³³⁸ comme chez les Ambiens (lit. « Ceux des deux côtés du fleuve ») habitant notre actuel département de la Somme. Chez les Gallo-Romains, à Glanum non loin de Saint-Rémy-de-Provence, se trouve l'Autel aux oreilles de la Bonne Déesse assimilée à Cybèle³³⁹. Sur la stèle entourée d'une couronne fleurie, ancêtre des couronnes funéraires actuelles est sculpté, en ruban, un decussata (croix en forme de X) ayant deux oreilles dans leurs angles horizontaux formant ainsi une rouelle et aux deux extrémités de la table de pierre servant de support à cette stèle sont étagés trois autres decussatas gravés. Cette bonne déesse gallo-romaine aux oreilles de pierre passives qu'on voulait attentives n'écoute plus les prières de nos jours, comme auparavant d'ailleurs.

Le symbole soi-disant confectionné par les deux premières initiales majuscules grecques de Jésus Christ (Ιησους Χριστος ; *Iesus Christos*), I et X basculé à la verticale pour les besoins du graphisme, et circonscrites dans un cercle forme une rouelle à six branches empruntée au culte mésopotamien. En effet la rouelle était portée au poignet par le dieu Ninourta.

De la rouelle est dérivée également la croix de consécration évoquant un trèfle à quatre feuilles circonscrit ornant certaines Églises catholiques et réformées, appelée également « croix de roue » ou encore « croix du soleil » en raison de son ancien symbolisme solaire païen.

Notes

337. Voir *Monnaie XV* : (n° 1163, p. 331) ; (n° 1171, p. 336) ; (n° 1183 à 1185, p.339).

338. *Ibid.* (n° 8503 Br, p. 347). Ce bronze dit par les numismates : « au triskèle et au canard » nous montre l'association de ce symbole avec la marche circulaire apparente de la lune. Sur l'avvers figure un triskèle d'animaux tandis que sur le revers, une rouelle globuleuse forme le corps d'un oiseau ressemblant à un canard*. Sur le côté gauche apparaissent également trois

croissants de lune enchâssés et affrontés représentant à n'en pas douter la course apparente de la lune.

* Ce palmipède pouvant être bicéphale – *Ibid.* (n° 1203, p. 347). 339. Voir *Empires et barbaries* (fig. 109, p. 218) et *Chantez les dieux*, (p. 197) par Pierre Brulé & Christophe Vendries, éd. Presses Universitaires de Rennes, 2001.



LA CROIX DE MALTE OU LA CROIX PATTÉE

La croix de Malte possède deux angles sortant à chaque extrémité de ses quatre branches. En respectant cette construction, elle peut être stylisée de différentes façons comme les divers modèles de croix pattées, par exemple. Comme nous l'avons vu, les cinq lettres grecques du mot poisson *ichthys* (Ι, Χ, Θ, Υ, Σ) sont identiques aux initiales grecques formant l'acrostiche de Ιησους Χριστος Θεου Υιος Σωτηρ (*Iêsous Christos Théou Yios Soter*) (Jésus-Christ, fils de Dieu). En superposant et en imbriquant d'une certaine façon ces lettres majuscules, on obtient la croix de Malte circonscrite en un cercle solaire, emblème religieux et magique des armes de Malte adopté par le fameux ordre chevaleresque éponyme après que Charles Quint leur ait offert l'île en 1530. La croix de Malte est très prisée chez les Européens. Elle sert tout d'abord d'emblème, aux coloris variés, à plusieurs ordres militaires religieux et se répand dans la confection de monnayage³⁴⁰, orne les stèles des cimetières comme celui, désaffecté, de Pardiès-Peyrehorade. Elle pare également des croix de carrefour comme celles du Vexin français ou bien encore des édifices cultuels comme dans les Landes sur le pied du bénitier de l'église d'Aulès-Doazit

ou à Saint-Julien-le-Montagnier, dans le Var, où 24 croix de Malte sont gravées sur une plaque de chancel, chacune à l'intérieur d'un cercle, ancienne figuration du dieu-soleil, oui, exactement le même motif artistement composé que sur des poteries crétoises antiques. Par la suite, cet insigne sera utilisé dans toute l'Europe de l'Ouest. D'abord par les huguenots de l'après-réforme qui perleront ses huit pointes et la nimberont, puis par des ordres honorifiques, le scoutisme et des croix de guerre. Sous sa forme pattée, elle flottera aussi sur le drapeau militaire nazi et trône toujours sur le sommet et le devant de la couronne d'Angleterre.

Mais cette croix était utilisée bien auparavant. En effet, à Charnay, en Saône-et-Loire, des archéologues ont trouvé une plaque burgonde mesurant 24 centimètres faisant corps à une boucle de ceinturon en fer. Selon les spécialistes, sa facture serait d'influence gallo-romaine. Datées du VII^e siècle, deux croix de Malte y sont gravées, ainsi que deux autres croix grecques à côté d'un poisson stylisé. Le musée de Narbonne détient un pilier wisigothique où une croix cerclée de Malte arienne s'y trouve gravée³⁴¹.

Cette croix sous sa forme pattée vient du paganisme mésopotamien, le dieu Ninourta l'arborant sur sa poitrine. Mais cet attribut magique figurait aussi le dieu-soleil *Shamash* et, par conséquent, était porté ostensiblement sur le poitrail par les monarques assyriens superstitieux comme talisman protecteur³⁴² – la poitrine étant le siège du cœur –, car ils se considéraient tels des dieux-soleil³⁴³. De la même façon, les papes en arborent plusieurs sur leur pallium (sorte de cravate papale de laine blanche mise lors des cérémonies pontificales).

Notes

340. Voir sur <http://4.bp.blogspot.fr> un denier d'Auxerre du XII^e siècle découvert dernièrement avec, sur son avers, la légende circulaire inscrite en initiales entre deux cordons circulaires de grains (grènetis) en dents de scie (denchés) : *ALTIS*, coupée en bas

par un pied supportant une croix pattée* de *IODOR* ; ces deux inscriptions (altis et iodor) étant séparées en haut par une croix de Malte au-dessus du bras ancré supérieur.

Sur le revers anépigraphe, une autre ceinture délimitée par deux grènetis enserre deux étoiles à cinq branches aux extrémités des deux bras verticaux d'une croix pattée centrale boutonnée** et deux croissants de lune aux extrémités des deux bras horizontaux. Celui de gauche étant croissant et l'autre descendant.

*Ces deux croix pattées sont entourées de deux plus petits grènetis qui figurent leur cercle solaire respectif.

** Une croix boutonnée (ou bouletée) possède aux extrémités de chacun de ses bras un petit cercle qui rappelle le symbole cunéiforme babylonien figurant le dieu-ciel Anu (voir le 1^{er} § du chap. *Croisière de la croix dans le monde*). On retrouve également l'étoile Vénus et la lune. Ainsi la triade babylonienne composée de Shamash, le dieu-soleil symbolisé par la croix, Ishtar, la déesse-Vénus symbolisée par l'étoile, et Sîn, le dieu-lune symbolisé par le croissant de lune, est au complet.

341. Voir <http://sgdelestaing.pagesperso-orange.fr/Francais/Croix3.htm>.

342. Ainsi nous pouvons constater ce fait sur les antiques portraits de Shamshi Adad 1^{er} et Ashur-Narsi-Pal II gravés dans la pierre.

343. Des écritures cunéiformes, faisant état de son « statut divin » (*ilûtum*), présentent le roi de Larsa, Rîm-Sîn, par son qualificatif pompeux de « notre dieu-soleil » et un de ses hauts fonctionnaires portait comme nom pour valoriser son dieu-roi : Rîm-Sîn-Shamshini qui traduit signifie « Rîm-Sîn est notre soleil. Voir *La divination royale en Mésopotamie*, Dominique Charpin, p. 42, dans Les Dossiers d'Archéologie, n° 348, nov/déc. 2011.



LA CROIX ANDINE ou CHACANA

La chacana (escalier en quechua) est un symbole pyramidal solaire utilisé à l'est et au centre de l'Amérique du Sud précolombienne. Les escaliers pyramidaux permettent l'accès vers les sphères célestes. Vus du ciel, les escaliers menant au faîte des pyramides forment une croix. Les Incas incorporent ce symbole cruciforme dans le culte de leur empire. En son centre réside le disque du dieu-soleil (*Inti*). Elle a trois niveaux (la triade des trois mondes). Pendant la fête du soleil (*l'Inti Raymi*), le 21 juin, au solstice d'été, la chacana est exhibée sur les vêtements de parade. La construction de pyramides est universelle sur terre et provient des ziggourats mésopotamiennes que certains spécialistes disent des copies de la tour de Babel à Babylone.



LA CROIX
ANSÉE
(Fig. 1)



STAUROGRAMM
(Fig. 2)



TANIT
(Fig. 3)

Aux temps pharaoniques, chez les Égyptiens, la croix ansée est consacrée comme symbole religieux et insigne magique. Elle sert également de hiéroglyphe comme sa sœur, la croix latine. Cette croix ansée dénommée *ankh*, est une croix latine dont la barre verticale se finit par une boucle au-dessus de la barre transversale horizontale. Elle représente la bannière sacrée de la vie et du renouveau éternels. En fait, la barre verticale stylise originellement le phallus en érection pendant le coït, la branche transversale symbolisant l'élément féminin. Ce membre masculin avec le cercle allongé figurant les gonades était vénéré puisqu'il fournit, grâce à la semence qu'il donne, le germe vital dans le ventre fécondateur de la femme permettant de nouvelles existences.

On la retrouve en Afrique noire chez les peuplades peules, dogon et douala. Certains mythographes pensent que la déesse carthaginoise, Tanit, représentée les bras en croix, est apparentée au *ankh* égyptien. D'autres mythologues

associent également le staurogramm³⁴⁴ à ce signe ansé. Il est vrai que la ressemblance de ces graphes reste très frappante.

Jusqu'à nos jours, cet attribut sexuel païen décore les habits sacerdotaux cérémoniels revêtus par les prêtres catholiques. La boucle passée autour du cou, l'ecclésiastique officie ainsi lors de la messe, la croix sur la poitrine.

Dans la tradition de la chrétienté copte, siégeant en Égypte, une légende chauviniste veut que ce soit cette croix ansée qui ait été l'instrument de torture de Jésus-Christ.

Note

344. Le staurogramm est un monogramme formé des deux lettres grecques X (khi) et P (rho) ordonnant une croix (voir Fig. 2). Ce chiffre entrelacé de ces deux lettres aurait été vu dans le ciel par Constantin I^{er} avant la bataille du pont Milvius. Cette vision est rapportée par Lactance. La légende de la chrétienté raconte que sur les boucliers de l'armée de ce futur empereur, ce staurogramm y figurait. Quoi qu'il en soit, ce symbole païen n'a absolument rien à voir avec le véritable christianisme.



LA ROSE-CROIX

L'ordre de la Rose-Croix apparut historiquement à la fin du XVI^e siècle en Allemagne. Religion qui se veut une synthèse aboutie de l'hermétisme moyenâgeux, de protestantisme, de légendes gnostiques, de Kabbale juive et de néoplatonisme. Cette société secrète ésotérique adopte la croix latine rouge parfois tréflée qui constituera une partie de son nom. Elle devient son principal symbole sous la forme également d'une croix de Saint-André rouge symbolisant le sang du Christ avec, en son intersection, une rose également de couleur rouge, à cinq ou douze pétales (dernier nombre dû à la méconnaissance de ceux de Fibonacci). C'est aussi, cet insigne qu'on délivre au récipiendaire au cours de son rite d'affiliation.

La croix évoque le dieu procréateur et la rose, la dame, le principe féminin fécondé par ce dieu-homme. La rose rouge est un symbole ésotérique venant de l'Antiquité. C'est le sang répandu à la mort d'Adonis qui a créé magiquement cette fleur rouge auparavant blanche, selon la mythologie. Elle représente la résurrection de ce dieu et par là,

toute renaissance grâce à la procréation. Elle sera l'emblème d'Isis, plus complètement à l'époque ptolémaïque, mais aussi celui d'Hécate, originaire de Thrace, déesse grecque du monde souterrain, reine infernale qui porte une couronne de roses. Cette déesse est assimilée également à Artémis, Perséphone, Séléné, Déméter ou Rhéa. L'ordre de la Rose-Croix, infiltrant celui des francs-maçons au XVIII^e siècle, laissera le grade de Chevalier Rose-Croix au sein de certains de ses groupuscules dès 1760 en Grande-Bretagne et en particulier dans le célèbre Rite Écossais en 1801.



LES CROISÉS DU KU KLUX KLAN (K.K.K.)

En 1858, dans le sud des États-Unis, le clergé protestant enseigne à leurs ouailles que l'esclavage est une résultante « de droit divin³⁴⁵ ». Après la guerre de Sécession, en avril 1865, et la défaite des confédérés, le Ku Klux Klan, d'obédience protestante et d'extrême droite, à vocation ségrégationniste et esclavagiste, est fondé la veille de Noël de la même année par six jeunes vétérans sécessionnistes imprégnés du jus de cette prédication nocive. Ceux-ci s'insurgent contre la capitulation de l'armée sudiste et veulent rétablir la « suprématie de la race blanche » sous la bannière du drapeau sudiste sur lequel se trouve une croix de Saint-André.

Par la suite, les membres de cette secte à caractère ultra raciste se vêtent de longues robes blanches et se coiffent de capirotes également blancs qui semblent inspirés de la forme pointue des hennins féminins, affublement standard des pénitents catholiques³⁴⁶. Sur ces dernières cagoules pointues sont grimés des visages hideux et morbides de spectres terrifiants, parfois surmontés d'une croix. Cet accoutrement leur vient des premiers fondateurs du K.K.K. qui s'affublaient de draps blancs, eux et leurs chevaux,

déambulant ainsi la nuit au galop dans les bourgades pour épouvanter les populations noires qui pensaient voir des fantômes de confédérés morts au combat – populations confinées dans l’analphabétisme, l’alcool, le chômage, et dépourvues de droits civiques, condition engendrant l’ignorance crédule. Arriération due à l’esclavage et à la superstition mêlée de croyances animistes teintées de protestantisme.

Une hiérarchie à caractère ésotérique et médiéval gouverne cette engeance secrète paramilitaire violente. Les principaux dirigeants successifs de cet « empire invisible » portent le titre de « Grand Sorcier ». Le nom Ku Klux Klan est une déformation voulue qui signifie en fait le « clan du cercle », le mot *clan* anglais devenant *klan* et le mot grec *Kuklos* (lit. cercle) se transformant en *Ku Klux* ³⁴⁷. Il s’abrège par les trois initiales K.K.K. que les membres du Klan aiment à scander à tue-tête jusqu’au paroxysme lors de leur rassemblement³⁴⁸. La lettre K étant la onzième de l’alphabet, le K.K.K. forme une allitération emblématique trine magique (3 X 11 = 33) hypnotique³⁴⁹. Sous les commandements démoniaques de leur hiérarchie, pratiquant la terreur, les adeptes ont, à leur actif, lynché en les torturant à mort ou non, plusieurs milliers de personnes avec, quelquefois, pour ne pas dire souvent, la collaboration ou, tout au moins, l’indifférence passive des États du Sud. La police locale s’active pour aider le Klux dans ses exactions ou reste pleine d’inertie pour les enquêtes menées contre lui. La justice également partielle gracie des politiques élus, accusés pour l’acidité de leurs propos xénophobes ; tout cela sous l’absolution bienveillante du clergé protestant et sous l’œil laxiste de plusieurs gouvernements nationaux fermant les yeux sur la dangerosité corrosive de cette secte ultranationaliste. Quant aux criminels, ils sont souvent graciés ou écopent de peines mineures.

Les personnes visées étaient principalement de race noire puis, juive³⁵⁰, hispanique, asiatique et autres immigrés, ainsi que catholiques, bien que quelques-uns les aient rejoints de nos jours. Un Blanc donnant une poignée de main à un Noir, et combien plus un mariage mixte, est méprisable

à leurs yeux et passible d'entraîner des représailles, voire la mort. À cette condamnation sans jugement, il faut ajouter toute personne contrevenant, même passivement, à leur idéologie intolérante. Pour le Ku Klux Klan, leur combat haineux est le combat du Ciel contre Satan. Sous la houlette de prédicateurs « fondamentalistes ». Ses adhérents prient collectivement avec une ferveur énervée afin que le Seigneur bénisse leurs agissements meurtriers et sadiques faits en son nom.

En 1896, la Cour suprême fédérale institue par un décret la ségrégation raciale dans tout le pays. Les Noirs et les Blancs sont paradoxalement « séparés, mais égaux » dans les moyens de transport, les centres de soins, les écoles, les restaurants et les cimetières. Après cette victoire honteuse qui entache l'histoire des États-Unis, remportée par le K.K.K., celui-ci s'assoupit. En 1915 cependant, le prédicateur-soldat protestant William J. Simmons redynamise cette secte et au cours d'une cérémonie rituelle d'allégeance de ses membres, les nouveaux *klansmen* font parler d'eux en faisant brûler rituellement des croix latines géantes dont la première en haut de la Stone Mountain dans l'Alabama, près d'Atlanta. Ce feu voyant est censé représenter Christ comme la lumière du monde.

En 1924, le QG du Klan qui comprend alors jusqu'à cinq millions d'adeptes, selon certaines sources, s'installe à Washington où nombre de responsables politiques, membres de la Cour suprême, gouverneurs, sénateurs et présidents sympathisent ou font vœu de fidélité en adhérant à « l'empire invisible » qui a pour insigne une croix celtique blanche pattée circonscrite dans un cercle rouge incarnant le feu christique mû en soleil (d'ailleurs un journal klaniste a pour titre : *The Fiery Cross*, lit. « La Croix Ardente ») et ayant en son centre une goutte de sang rouge figurant celui du Christ que les *klansmen* portent fièrement cousue sur leur poitrine. Le Ku Klux Klan atteint son apogée en 1925. En effet, environ 40 000 adeptes défilent à Washington à visage découvert en tenue de parade, leurs emblèmes cruciformes sur le cœur (en adéquation avec une autre

de leur publication s'intitulant *Le Croisé*), puis interdite en 1928 pour des malversations financières répétées envers le fisc, la secte rentre dans la clandestinité où elle se divise en de nombreuses mouvances.

Mais après la Deuxième Guerre mondiale, le communisme, nouvel ennemi juré, viendra s'ajouter au palmarès raciste pourtant déjà chargé du K.K.K. Le président Harry Truman crée la CIA en 1947 pour combattre l'envahissement du communisme dans le monde. La guerre froide est déclarée. Dans les années cinquante, sous le feu de paille du maccartisme, idéologie partisane de l'anticommunisme porté au paroxysme, de la peur panique insufflée contre les rouges et de l'épuration hystérique basée sur des délations grotesques et injustifiées, le Klan reprend des forces. Le maccartisme, discrédité, entre autres, par la grossièreté haineuse, l'irrespect et les insultes repoussantes de son mentor alcoolique, Joseph Raymond Mc Carthy, perd toute influence et sombre dans l'indifférence, mais a permis au K.K.K. de renaître de ses cendres.

Dans les années soixante, le Ku Klux Klan lutte rageusement contre les droits civiques par une série d'assassinats ignobles de pacifistes qui finissent par le marginaliser par une grande partie de l'opinion américaine. Aujourd'hui, il est morcelé, mais commet toujours de temps à autre des exactions meurtrières – croisades qui défraient momentanément la chronique journalistique américaine.

Notes

345. *Trois vies pour la liberté* (p.17).

346. Nous pouvons voir ces chapeaux effilés sur la célèbre peinture à l'huile de Francisco de Goya : *Procession des Flagellants*, exposée à Madrid, à l'Académie royale des beaux-arts de San Fernando. À l'origine les capirotos étaient des sortes de bonnets d'âne portés par les criminels qui subissaient insultes, crachats et autres jets d'ordures par la foule hystérique.

347. Voir *Amérikka Voyage en Amérique fasciste* (p. 170).

348. La phonétique de la lettre K en anglais se prononce « kê ». Les adeptes du Klan réunis lors de leur culte et de leurs manifestations ânonnent en boucle et en rythme « kê, kê, kê ! kê, kê, kê ! », cri d'appartenance qui les galvanise.

349. Voir *Ammérikka Voyage en Amérique fasciste* (p. 82).

350. *Trois vies pour la liberté* (p. 183) : « *Nous n'acceptons pas de Juifs, car ils rejettent le Christ, et que, par les machinations de leur Cartel financier international, ils sont le centre et la racine de ce que nous appelons aujourd'hui « communisme »* » – citation d'un tract d'un groupuscule du K.K.K. (des chevaliers blancs du Ku Klux Klan du Mississippi). Avec ces propos fanatiques, on comprend sans peine l'adhésion et le soutien du Klan aux thèses nazies jusqu'à la déclaration de guerre des États-Unis au régime hitlérien où le côté nationaliste « pro-américain » restera le plus fort et les dissociera du nazisme jusqu'à le combattre. Toutefois, un courant néonazi klanique alimente la haine de plusieurs de leurs groupes paramilitaires les plus extrêmes. Ainsi, les adeptes arborent sur leur casque, à la place de la croix gammée, leur propre croix comme emblème guerrier, et K.K.K. à la place de SS, remplaçant également le drapeau américain par celui des confédérés. D'autres affichent ostensiblement, à son côté, le svastika nazi. Ainsi réunies, la croix gammée et la croix de Saint-André, toutes deux d'origine solaire, font bon ménage – *Ammérikka Voyage en Amérique fasciste* (p. 181).

LA CROIX GAMMÉE OU TÉTRASCÈLE



LE SWASTIKA et LE SAUWASTIKA

Le svastika, nom d'origine sanscrite signifie : « de bon augure » (de *svasti* : salut), car on le considérait comme magique et protecteur. En fait le svastika désigne la croix gammée dextrogyre tandis que le sauwastika, la croix gammée lévogyre (lit. « svastika arrière »). Cette croix à branches coudées à angles droits, formant quatre lettres gamma grecques reliées au centre, qu'elle soit dextrogyre ou lévogyre, est un symbole solaire universel d'origine mythologique qu'on retrouve sur la terre entière. Tout comme la croix équilatérale, cette figure représente la marche ou la course du soleil divinisé. Dès l'Antiquité, elle est présente sur les cinq continents, chez les Celtes, les Germains, les Égyptiens, les Perses, les Élamites, les Étrusques, les Grecs, les Crétois, les Chinois, en Afrique noire, en Amérique précolombienne et dans les pays d'obédience hindouiste et bouddhique. Goblet d'Alviella nous montre, témoignages à l'appui, dans son ouvrage *La migration des symboles*, qu'elle a été découverte par les archéologues sous diverses formes à Hisarlık, site supposé de Troie

en Turquie, sur les îles de Rhodes et de Chypre et partout en Grèce, en Thrace, en Anatolie, en Phénicie, en Macédoine, en Suisse, en Belgique, en Allemagne, en Grande-Bretagne sous son appellation *fylfot*, en France sur des monnaies gauloises et à la fontaine de Mongros, à Junas, dans le Gard, en Italie, sur les tombes païennes romaines puis celles des catacombes de la chrétienté à partir du IV^e siècle. Cette croix gammée ornait vases, ceinturons, armes, fibules, urnes, pierres tombales, poteries, mosaïques et vaisselles métalliques. Elle figure en lieu et place du sexe de statuette de reines-mères de même facture que les Ishtar ou autres Astarté révélant ainsi explicitement son caractère pornographique liée à la fécondité sexuelle au même titre que les autres représentations cruciformes.

Gabriel de Mortillet, dans son ouvrage, *Le signe de la croix avant le christianisme*, relate que le R. P. Garucci lui a rapporté qu'il avait vu une croix gammée sur le buste d'une statue assyrienne³⁵¹. En se basant sur ce maigre témoignage, la croix gammée prendrait donc sa source en Mésopotamie bien qu'elle n'y soit pas restée en vogue, mais cela reste discutable.

En Turquie, à Ivriz, situé à 168 kilomètres de Konya (l'ancienne Iconium romaine), des reliefs hittites d'Anatolie³⁵² taillés dans le calcaire nous montrent un dieu de la fertilité de stature imposante et un roi l'adorant recevant ses bénédictions. Le bas de la robe du roi possède une frise de svastikas alignés. Le non-initié jugerait que ces reliefs sont de facture assyrienne, tellement la ressemblance de style est frappante. Toutefois, la majeure partie des historiens pensent que l'art assyrien prend ses influences artistiques premières dans celui des Hittites d'Anatolie. Cependant, les preuves historiques qu'ils avancent restent assez confuses.

On retrouve le svastika et son pendant, le sauvastika, en Asie, en plein cœur de la civilisation de l'Indus antique, à Mohenjo-Daro, situé actuellement dans l'État du Sind, au Pakistan. Ce symbole cruciforme voisine avec d'autres formes de croix sur nombre de plaques et de sceaux.

C'est aussi un emblème hindou, en particulier de la divinité ventripotente Ganesh à tête d'éléphant, créé avec les eaux sales des ablutions de sa mère, la déesse Parvati, nous narre la légende. Dans l'Inde islamique, après l'interdiction doctrinaire de représenter des figurations animales et humaines, se développe les décorations géométriques à compter du X^e siècle. Cette ornementation d'entrecroisements de lignes prospère jusqu'aux Moghols et leurs configurations comportent quelquefois des croix gammées empruntées à l'hindouisme. « *Les Indiens furent les seuls à vouloir attribuer un sens symbolique aux jeux de formes chers aux musulmans. C'est ainsi qu'ils introduisent le svas-tika, l'antique symbole solaire des Aryens* », précise Andreas Volwahren³⁵³. Issue aussi de l'hindouisme, la doctrine jaïne enseigne que les quatre branches de cette croix solaire représentent celles du monde divin, humain, animal et infernal. Au sein du bouddhisme qui prend sa source également dans l'hindouisme, dix de ces croix gammées sont dessinées sur les empreintes plantaires du Bouddha au temple d'Amara-vati, où figure également une croix formant un X et une autre formant un +. Kouan-Yin, une divinité tibétaine tient, dans une de ses multiples mains, une croix gammée comme talisman magique. En Chine, ce gri-gri cruciforme symbolise les quatre points cardinaux et se prononce *wan-tsu*. Habitant entre le Sichuan et le Yunnan, les peuples Mosuo qui fêtent le Nouvel An et les agapes de leur déesse originelle, Gemu, par la danse du feu, peignent ce symbole protecteur sur les devants de leurs maisons. L'origine de cette croix adoptée en Asie n'est pas d'aujourd'hui. En effet, au musée Guimet à Paris est exposée une cloche chinoise de l'époque des Royaumes combattants sous la dynastie Ch'in (Ts'in) où sont gravés en relief plusieurs swastikas. Au Japon, il figure sur la poitrine de Bouddha dont il est à la fois le sceau et la roue de la loi (*Dharma-chakra*).

En Égypte, la monstrueuse et grosse déesse horrible, sans nom, dévoreuse d'âmes, mi-crocodile mi-hippopotame, de la psychostasie (pesée des âmes), représentée dans le *Livre des Morts*, porte un tee-shirt constellé de croix gammées

comme le laisse voir une photo illustrant une des revues trimestrielles de l'*Égypte ancienne*³⁵⁴.

Au sein de la Méditerranée, on ne compte plus les croix formant des + et des croix gammées ornant les poteries crétoises. Chez les Grecs, un statère corinthien du VI^e siècle avant notre ère la représente gravée sur son avers. Elle figure également sur un tétradrachme d'Acanthe daté de la fin du VI^e siècle avant notre ère. Ce type de pièce à croix gammée est considéré comme l'un des plus vieux du monnayage grec³⁵⁵. Plus tard, à Byzance, a été émis un tétradrachme d'étalon persique datée du V/IV^e siècle avant notre ère ayant également sur son avers un svastika³⁵⁶. Apollon, divinité grecque solaire célèbre, conduisant les quatre chevaux du Soleil, porte un swastika sur la poitrine³⁵⁷. Des milliers de touristes peuvent voir cette croix gammée gravée sur d'anciens blocs de pierre constituant les ruines de monuments de l'ancienne Perge grecque en Turquie. Toujours dans ce pays, elle est présente en frise au musée d'Hiérapolis, ceinturant d'anciens caveaux romains. En Syrie, à Apamée, des demeures et temples séleucides ainsi que des églises antiques arborent des croix pattées, parfois circonscrites dans leur cercle solaire inspirées d'anciennes factures assyriennes, des rouelles à six branches et nombre de croix gammées. Le patrimoine mondial possède une magnifique fibule étrusque en or figurant un dauphin, exposée au Musée étrusque du Vatican, paré de croix gammées sur le ventre³⁵⁸. Ce symbole étrusque et grec deviendra romain également. En effet, nous pouvons toujours voir l'*Ara Pacis Augustæ* « Autel de la Paix Auguste » à Rome comportant une frise de sauvastikas entourant cette bâtisse commandée par l'empereur Auguste Octavien, adorateur du soleil. Cette croix gréco-italique païenne a été sélectionnée par la chrétienté romaine au début de son adoption dans l'Empire comme symbole christique³⁵⁹.

En Perse, à Suse, les archéologues ont découvert une coupe datée généralement du troisième millénaire avant notre ère où sont dessinées deux croix gammées enserrant une croix en forme de X. À l'autre bout du monde, à Palenque,

au Mexique, sur des stèles d'un temple maya, sont sculptées différentes croix gammées. En Europe, en Germanie, le marteau du dieu Thor, porté comme une amulette protectrice, est parfois représenté tel un svastika. De l'autre côté du Rhin, des potins gaulois bituriges ou de la région de Soissons (Suessions), nommés conventionnellement par les numismates « *potins au swastika* », arborent également cet insigne solaire de forme spiralée en volutes³⁶⁰. Sur une plaque de silex trouvée à la Fontaine de Mongros dans l'Hérault se trouve gravé un sauvastika de style gaulois³⁶¹. Modèles qui se propageront dans le monde mérovingien. En Grande-Bretagne, à Shropham dans le Norfolk, un ossuaire en poterie est exposé au British Museum. Ce vase est ceinturé de deux rangées de rouelles à quatre branches et d'une rangée plus large de swastikas. En anglais, la croix gammée se dit *fylfot*. Ce terme, qui a été emprunté à la Scandinavie, signifie : « beaucoup de pieds » (du norois *fiel* : « beaucoup » et *fotr* « pied ») ; nom qui rappelle la dénomination grecque tétrascèle (quatre jambes) illustrant symboliquement la course apparente du soleil. Toujours au Royaume-Uni, dans l'Essex, à Mucking, une plaque et une boucle de ceinturon saxonnes en bronze, mais de facture franque furent trouvées dans une tombe. Les motifs de l'embout métallique du ceinturon comprennent une rangée de cinq croix gammées : swastikas alternant avec sauswastikas. Sur la plaque de la boucle, une sixième croix formant un + voisine avec quatre autres en forme de X. Le possesseur de ce ceinturon devait se sentir en sécurité avec autant de fétiches solaires.

Chez les Slaves, la croix gammée était un symbole du feu solaire qui représentait le dieu-soleil Svarog. Comme généralement tous les dieux-soleil de la cosmogonie universelle, Svarog était aussi un dieu de la fécondité sexuelle. Il possède également son côté messianique en ce qu'il vainquit le grand serpent sanguinaire maléfique Zmeï. Chez les Polonais, ce gigantesque reptile rampant se nomme *Żmij*, c'est-à-dire « vipère », tandis que chez les Yougoslaves, Serbes, Monténégrins, Slovènes et Croates, il porte le nom

de *Zmaj* qui signifie littéralement « Dragon ». Svarog sera assimilé par pas moins de trois saints mythologiques catholiques. Saint-Michel, le vainqueur du grand Dragon Satan et les saints jumeaux Damien et Côme en raison des miracles de leurs guérisons détrônant celles de l'ancien dieu-soleil. Petite anecdote amusante à propos de tous les crânes certifiés authentiques de ces deux saints jumeaux décapités : deux sont enchâssés dans un reliquaire à l'abbaye de Brageac dans le Cantal, deux autres en l'Église Saint-Michel à Munich et deux autres encore au couvent des Clarisses à Madrid. Où il apparaît que ces jumeaux auraient été des tri-têtes. Mais trêve de plaisanterie et revenons à Svarog. Le swastika le figurant se retrouve sur des armoiries, des bijoux, des urnes funéraires, des églises et du monnayage slaves.

Au XV^e siècle, Simon de Phares, médecin astrologue, versé dans l'occultisme médiéval, vint habiter une maison dans le vieux Lyon, sur la rive droite de la Saône. Là, sur un pilastre du portail, se trouvait « *le svastika de quatre lièvres formant avec leurs oreilles le carré parfait des alchimistes et des tailleurs de pierres*³⁶² ».

Cette croix gammée provenant du paganisme, trône également dans l'iconographie catholique comme nous l'avons brossé plus haut. En France, nous pouvons voir de petits svastikas consteller le plafond de l'église de Saint-Laurent de Grenoble. Le roi de Castille, Alphonse le Sage, possédait un ouvrage « *Cantiques de la Vierge Marie* » où une miniature laisse voir un svastika au-dessus d'un usurier juif. Cet emblème solaire figure même parfois avec les représentations du Christ. C'est d'ailleurs chez les catholiques, à l'abbaye bénédictine de Lambach, en Autriche, que le futur führer national-socialiste, Adolf Hitler, le « *Seigneur de la croix gammée*³⁶³ », contemple la première fois le svastika dans sa jeunesse. Cette croix gammée gravée dans la clef de voûte l'impressionna durablement. D'ailleurs, en 1933, au cours d'une interview, le professeur de musique d'Hitler révèle : « *Le swastika gravé sur notre abbaye s'est imprimé dans l'esprit de l'enfant. Le petit Hitler en rêvait sans cesse*³⁶⁴ ».

Au début du XX^e siècle, certaines armes de la Finlande, de la Lettonie et de l'Estonie adoptèrent officiellement cet emblème magique. En letton, la croix gammée se nomme : *Pērkonkrusts*, signifiant « croix du Tonnerre », ce dernier étant aussi un dieu balto-slave. Elle est également appelée *Ugunskrusts* qui veut dire « croix du feu » pour sa particularité solaire brûlante. L'ordre ésotérique et eugéniste de Thulé, société semi-secrète antisémite (*Thule-Gesellschaft*) fondée en 1918 en Allemagne, la consacrera comme fétiche de combat, ce qui influencera notablement Hitler friand de mythologie germanique. Une autre influence néfaste fut celle de la brigade antirépublicaine composée de 6 000 soldats irréguliers portant un casque d'acier poli où reluisait cette croix gammée³⁶⁵ ayant à sa tête Hermann Ehrhardt. Effectivement, lors du putsch Kapp de 1920, quand fut annoncée la demande de la dissolution de ces corps francs par les alliés, cette « brigade Ehrhardt » marcha triomphante sur Berlin puis entra à Munich où résidait alors Hitler. Wolfgang Kapp, ultranationaliste empli de rancœur, dénonçait le traité de Versailles signé par les chefs de la République de Weimar et, s'appuyant sur la droite catholique ploutocrate, voulait instaurer une dictature militaire. Il ne supportait pas la défaite de la Première Guerre mondiale tout comme le futur führer du III^e Reich, Adolf Hitler. Mais ce dernier, au contraire de Kapp, choisit de s'appuyer sur les forces populaires. Hitler était un homme illuminé, totalement dénué d'humour et d'amour du prochain, susceptible et orgueilleux. Féru d'astrologie, il restait fanatiquement fasciné par « la race supérieure » dont il pensait faire partie intégrante, et présumait qu'elle avait été engendrée dans les violences brutales de la « *guerre des grands dieux nordiques* »³⁶⁶ et qu'il fallait la diriger par l'esprit insufflé par l'ordre mythique « *de la chevalerie du surhomme aryen* »³⁶⁶. Profondément convaincu par les dérives les plus radicales du darwinisme social³⁶⁷, il exigera qu'on lève solennellement le bras, la main tendue³⁶⁸, dans tous les aspects de la vie communautaire, mais plus particulièrement devant le drapeau nazi rouge ayant en son centre la croix gammée noire circonscrite dans un cercle blanc évoquant le disque

solaire (il est à remarquer que son allié nippon, à l'inverse, adulera le disque solaire rouge sur fond blanc). Pendant cet acte significatif d'assimilation, de reconnaissance politico-religieuse et d'appartenance à la Nation pangermaniste, le peuple devait proclamer à haute voix le salut hitlérien « *Heil Hitler* ». C'est-à-dire « le salut (divin, augural) vient d'Hitler », puisque celui-ci se croyait théocratiquement investi comme Messie et comme le pensaient beaucoup de ses admirateurs d'ailleurs³⁶⁹, afin d'instaurer le millénium du III^e Reich en déclarant entre autres : « *C'est avec moi, avec mon mouvement, qu'est le Tout-Puissant*³⁷⁰ ». Salut idéologique, mystique et totalitaire, que pratiquement seuls, les Témoins de Jéhovah, individuellement et au niveau collectif, ont eu le courage indéfectible de refuser catégoriquement de faire et de prononcer³⁷¹ ; ce qui leur valut d'être irrémédiablement persécutés par les nazis dès la mise en place de leur régime en 1933. Auparavant, Goblet d'Alviella dans *La migration des symboles*, développe l'analyse en vogue à son époque bien que ce symbole soit beaucoup plus universel en écrivant : « *La croix gammée est presque une propriété exclusive de la race aryenne*³⁷² ». Hitler, dans son livre *Mein Kampf*, alimente cette croyance au paroxysme puisqu'il voyait « *dans le svastika, la mission de la lutte que nous menons pour la victoire de l'homme aryen* ». Une autre fois, lors d'une réception donnée à la chancellerie, il lancera, goguenard, sûr de lui, et plein de morgue, à propos des prêtres catholiques : « *Pensez-vous qu'ils ne remplaceront pas leur croix par notre croix gammée*³⁷³ ? »... Hermann Göring corroborera cette adulation quand, le 15 septembre 1935, au cours du congrès du parti, il dira à son Führer : « *La croix gammée est devenue pour nous un symbole sacré*³⁷⁴ ».

Bien sûr, pour imposer la religion nazie basée sur le paganisme, il fallait pour les disciples hitlériens prendre exemple sur l'Inquisition catholique afin d'essayer de détruire à jamais l'ouvrage ennemi qui donnait aux *Bibelforscher*³⁷⁵ sans armes la force supra-puissante de ne pas plier sous le rouleau compresseur national-socialiste. C'est ce que conclut Franz Zurcher : « *Le nazisme a créé, en Allemagne protestante,*

*un régime de terreur semblable à celui du sinistre Moyen Âge où la lecture de la Bible menait souvent au bûcher*³⁷⁶ ».

Il est déplorable de voir que, de nos jours, des skinheads et autres groupuscules néonazis, racistes et violents, arborent toujours des croix gammées comme signe d'appartenance.

Notes

351. *Le signe de la croix avant le christianisme*, p. 146, fig. 66.

352. Les Hittites dont parle la Bible descendent de Heth, le deuxième fils de Canaan. Les trois peuplades hittites d'Anatolie se composent de : 1°) celle parlant le hatti, 2°) celle de langue indo-européenne employant une écriture cunéiforme, 3°) celle utilisant une écriture hiéroglyphique. Elles eurent comme capitale Hattousa. Les trois portent le nom de Hittites, mais il est évident qu'aucune ne se rapproche même de loin à la tribu hittite cananéenne cantonnée en Palestine puisque son aire géographique est bien configurée dans la Bible. Le terme de Hittites attribué aux trois peuplades successives originaires d'Anatolie porte à confusion et ne provient aucunement de textes antiques, mais de l'invention d'historiens modernes qui veulent à tout prix fusionner ces trois peuplades avec les Hittites cananéens, en dépit du moindre bon sens et en dehors de preuves. Pour distinguer ces deux peuplades, un historien digne de ce nom est obligé de préciser de quels Hittites il s'agit. Pour éviter toute méprise, le nom de « Hattites », ou la conservation de l'ancien nom « Hattéens », aurait été plus judicieuse et bien plus proche de la vérité.

353. *Inde islamique* (p. 146).

354. *Égypte Ancienne*, n° 9 du 08/09/10/2013 (p. 17).

355. *Monnaie IV* (n° 31, p. 7).

356. *Monnaie V* (n° 26, p. 6), la configuration de ce swastika carré est dite en numismatique : « en aile de moulin ».

357. Voir *La migration de symboles*, Planche I, en page de garde.

358. Voir *Le signe de croix avant le christianisme* (p. 146, fig. 67). Bien sûr il existe des fibules à croix gammée en Gaule également.

359. *Ibid.* (p. 147), où Mortillet cite ses sources.

360. *Monnaie IV* (n° 658 et n° 659, p. 125).

361. Voir dans le Bulletin de la Société préhistorique de France de 1909, l'article : *Un swastika de la période de la pierre polie* par le Dr Marignan (vol. 6, n° 6, p. 314, fig. 1).

362. Simon de Phare, cité dans *Les rois et leurs astrologues* (p. 85).

363. Qualificatif de J. Kessel dans *Les mains du miracle* (p. 37).

364. En fait, la culture spirituelle d'Hitler ne reposait, comme nombre de nos contemporains, que sur l'apparat grandiose empreint de majesté des manifestations et rites catholiques, le clinquant de surface qui cache la rouille spirituelle, cependant respecté des masses, ainsi que sur le piédestal et le large pouvoir établi des ecclésiastiques sur les esprits et les consciences des ouailles, sans conteste. Voilà les maigres valeurs temporelles qu'il a retenues du culte catholique : « ... je recevais des leçons de chant au cloître de Lambach, je me grisais à loisir de la splendeur solennelle des brillants festivals religieux. Tout naturellement, l'abbé représentait à mes yeux, avec le prêtre du village de mon père, l'idéal le plus haut et le plus désirable ». Ainsi, Adolf Hitler, le grand prêtre du national-socialisme, conclura certains de ses discours par un « amen » retentissant. *Mein Kampf* (chap. I, p. 6), cité *Dans la bibliothèque privée d'Hitler*, p. 203 et 204.

365. *Les témoins de Jéhovah face à Hitler* (note 6, p. 394), Guy Canonici.

366. Citations relevées dans des discours de propagande d'Hitler par René Alleau dans *Hitler et la magie*, dans la revue *Historia* (n° 290 de janvier 1971, p. 73).

367. Hitler, repu de littérature où siège en majesté le darwiniste social, s'appuyait, pour étayer ses thèses, sur le *Lebenskampf* (Le combat de la vie). Ainsi écrit-il dans son troisième volume^(a), qui fait suite aux deux premiers de *Mein Kampf* (lit. « Mon combat » dont on peut sous-entendre : « pour la vie » du point de vue évolutionniste) : « L'Histoire elle-même est la description de la lutte pour survivre des peuples » et plus loin : « L'animal le plus primitif ne songe qu'à sa propre survie, tandis que les plus évolués à leur femme et à leurs enfants, et les plus évolués encore à toute la race humaine ». Nous pouvons apprécier le raccourci évolutionniste (les scientifiques transformistes diraient le bond saltationniste) de l'animal vers l'homme. Hitler, par conséquent, considérerait la communauté comme un vulgaire troupeau de pions sans attraits : « Le corps collectif n'est rien de plus qu'une multiplicité d'individus tous semblables ». Le darwinisme a aussi présidé à cette pensée hitlérienne suivante : « C'est la responsabilité des politiques

de se battre pour l'existence d'un peuple et d'y utiliser toutes les armes disponibles afin de servir au mieux sa survie. On ne s'engage pas dans la politique pour mourir, mais il faut parfois que certains meurent afin qu'un peuple puisse continuer à vivre » – Dans la bibliothèque privée d'Hitler (p. 143 à 147). Ceux qui sont morts pour cette cause perdue se chiffrent en plusieurs dizaines de millions.

^(a) Ce livre, pour ne pas dire cette croûte, ne sera pas publié vu le fiasco économique orchestré par le peu de ventes des deux premiers tomes (moins de 5000 pour le 1^{er} et 1200 pour le 2^e).

368. Ce salut, bras tendu, la paume de la main vers le sol, est une copie conforme du salut bonapartiste – lui-même découlant du salut romain traduisant un gage de fidélité représenté en un stéréotype par David, en 1785, dans sa toile intitulée *Le Serment des Horaces* exposée au Musée du Louvre. Au Petit Luxembourg, lorsque Bonaparte établit le Conseil d'État, le peintre Auguste Couder, dans son célèbre tableau *Installation du Conseil d'État au palais du Petit Luxembourg, le 25 décembre 1799*, illustre les trois consuls, Cambacérès, Bonaparte, et Lebrun qui recueillent les serments des présidents exécutant ce geste de soumission et d'engagement magistral et historique inspiré de la toile imaginaire de David précédemment citée. Ce salut romain servant de modèle vient de la Babylonie. Voilà ce que dit Goblet d'Alviella à propos de la main levée : « La représentation de la main ouverte et levée, en vue de figurer la puissance divine, est, du reste, commune à toutes les branches de la race sémitique ; elle apparaît déjà chez les Chaldéens, où un cylindre, d'origine babylonienne, présente une main levée qui sort d'une pyramide à étages, entre des personnages dans une attitude d'adoration ; c'est absolument le type de notre « main de justice ». » – *La migration des symboles*, p. 34. Cette main est représentée à la même page. La Khamsa signifiant « cinq ^(a) » en arabe, existait à Tyr, dans ses colonies puniques et celle d'Ibiza comme ex-voto, liée à la déesse Tanit, la Vénus carthaginoise goulue de sacrifices par le feu de tout enfant premier-né, parèdre de Baal Hammon. Une légende islamique s'est approprié ce symbole de pouvoir divin d'où le qualificatif français de « main de Fatma », contraction de « main de Fatima ^(b) » (cette dernière étant l'épouse bien connue du fondateur de l'Islam, Muhammad), pour désigner ce symbole de la Khamsa. L'islam populaire d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient a adopté ce talisman représentant la « main de Dieu ». C'est pourquoi nous pouvons voir ce porte-bonheur

peint sur les portes ou les façades des maisons maghrébines et moyen-orientales, accroché au chapelet de prière, suspendu au rétroviseur des véhicules ou porté en sautoir comme la croix de la chrétienté. Bien que cet usage irrationnel soit contesté avec raison par des puristes musulmans, certains sunnites y distinguent les cinq piliers de l'islam tandis que certains chiites y discernent les cinq personnes du Manteau (*ahl al-Kisa* »), c'est-à-dire : Muhammad, Fatima, Ali, Hasan et Husayn. Mais les adeptes de ces deux branches religieuses deviennent unanimes en voyant à travers la Khamsa les cinq versets protecteurs de la sourate 113, Al-Falaq « L'Aube naissante ». En Inde, on peut voir ce symbole de la main levée au pied de l'arbre de vie gravé sur un bas-relief du stûpa de Bhārhut, dans l'État de Madhya Pradesh. Enfin, dans le bouddhisme nous retrouvons la même superstition symbolique dans l'*Abhaya-Mudrā*, c'est-à-dire la *mudrā* (signe) de la protection. On peut voir par exemple ce geste bouddhique crédule dans le temple *Vat Phra Kèo* de la capitale laotienne, Ventiane.

(a) Le chiffre cinq est souvent synonyme de « main » dans diverses langues en raison des 5 doigts que cet organe comporte.

(b) Cette contraction se retrouve également dans la langue turque. En effet, Fatma, emprunté à l'arabe, reste un prénom féminin turc très prisé.

369. Franz Zurcher atteste qu'à un moment, les S.S. se sont écriés « Adolphe Hitler est notre Dieu et notre Führer » – *Croisade contre le christianisme* (Liv. I, chap. II, p. 53).

370. Friedrich Heer, *Der Glaube des Adolf Hitler* (p. 247). Munich, Esslingen (1968), cité dans le chapitre *Un messie* dans *Les témoins de Jéhovah face à Hitler* (p. 26) – Guy Canonici.

À ce sujet, Franz Zurcher, vers 1936, rapporte le témoignage que « le chancelier du Reich se réclame toujours de Dieu dans ses discours » – *Ibid.* (p. 20).

Voici ce qu'Himmler confia à son médecin pour expliquer pourquoi Hitler l'avait chargé de « préparer la nouvelle religion nationale-socialiste » en rédigeant « la nouvelle Bible, celle de la foi germanique » : « Le Führer est décidé, après la victoire du III^e Reich, à supprimer le christianisme dans toute la Grande Allemagne, c'est-à-dire l'Europe, et à établir, sur ses ruines, la foi germanique. Elle conservera la notion de Dieu, mais très vague, très confuse. Et le führer prendra la place du Christ comme Sauveur de l'Humanité. Ainsi, des millions et des millions d'hommes invoqueront, dans leurs prières, le seul nom d'Hitler et, cent ans plus tard,

on ne connaîtra plus que la religion nouvelle qui durera des siècles et des siècles » – Les mains du miracle (p. 80 et 81).

Dans ces conceptions religieuses mêlées d'occultisme, Hitler se considérait comme le Messie divinisé, voire le nombril de l'univers. Carl Ludwig Schleich, philosophe ésotérique, développa sa conception sur l'immortalité de l'âme, dans ses essais de 1924. Voici sa conviction, une fois son corps dissous dans « *le patrimoine organique de la terre* » : « *Quant à mon être spirituel, il appartient à l'univers* » et là, pour conclure en mûrissant cette réflexion occulte, dans la marge de l'ouvrage de Schleich lui appartenant, le chancelier du III^e Reich, mégalomane et archi-orgueilleux, annote : « *Là, il revêtira des formes nouvelles jusqu'à se trouver en phase avec l'âme collective du monde, et se réjouira de l'occasion de nourrir quelque étoile d'une entité fondée sur mon effigie purifiée* » – *Dans la bibliothèque privée d'Hitler* (p. 14 et 224). Ainsi, le « *führer vénéré* », tel le roi orgueilleux Nemrod, se contemplait comme une divinité céleste, le Mardouk germanique présidant l'univers. Malheureusement, Hitler aura également le soutien de centaines de subalternes fanatiques l'admirant jusqu'à l'adulation et qui l'encenseront tels un « *sauveur* » et un « *messie* ». – *Ibid.* (p.154).

371. À propos du salut hitlérien, voici ce qu'écrivit Zurcher : « *En Allemagne, tous doivent saluer la main levée en disant « Heil Hitler ». Ce salut soi-disant allemand est en réalité romain. C'est un moyen de contrôle des consciences. C'est un aveu public que l'on attend le salut d'un mortel dont on prononce le nom. Il est impossible à un vrai chrétien étranger à toute politique d'exprimer un tel vœu qui serait la négation même du christianisme, et le reniement de sa foi. Pour lui, le salut ne viendra jamais d'aucun homme, mais uniquement de Dieu par son roi Jésus.*

Voilà pourquoi, en Allemagne, les Témoins de Jéhovah ne disent pas « Heil Hitler » le bras levé. Ils lèvent les mains vers Dieu, non vers César. On verra ce qu'ils ont à endurer à cause de cet aveu sincère » – Croisade contre le christianisme (Liv. I, chap. II, p. 16).

En effet, en effectuant ce salut romain dont nous ignorons la forme véritable, il fallait scander à l'empereur-dieu « *Ave Ceasar* », c'est-à-dire « *Salut à César* », sous-entendu : « *Salut reconnaissant César comme le sauveur mandaté par les dieux* ». Les premiers chrétiens (qu'on dénommait *martyros* « *témoins* »), pour leur refus d'adresser ce salut à caractère religieux à l'empereur, furent brutalisés bestialement pour les contraindre à abdiquer leur foi

en exprimant ce salut. Sous le régime d'Hitler, les témoins de Jéhovah modernes ont eu à subir le même genre de persécutions vicieuses et cruelles pour qu'ils reconnaissent que le Führer du III^e Reich avait été « *envoyé par Dieu* » – *Ibid.* p. 19.

372. *La migration des symboles*, p. 94.

373. Hermann Rauschning, *Hitler m'a dit*, p. 67, Paris, cité dans le chapitre *Hitlérisme et nazisme : une vision mystique et messianique du monde*, dans *Les témoins de Jéhovah face à Hitler* (p. 22), par Guy Canonici.

374. Friedrich Heer, p. 280, *ibid.*

375. *Bibelforscher* est un terme allemand qui signifie : « Étudiant de la Bible », ancien dénominateur des témoins de Jéhovah. Ces derniers étaient considérés comme des ennemis implacables de la foi nazie. Dès la prise de pouvoir d'Hitler en 1933, portant un triangle violet dans les camps d'extermination, ils furent irrémédiablement persécutés pour qu'ils abdiquent leurs croyances en la Bible. Cette partie de l'histoire est occultée par le consensus national régnant. Narrons une anecdote. Au Musée de la Résistance de Lorris, dans le Loiret, un triangle violet est annoté par un laconique « *Bibelforscher* ». Des enfants en visite scolaire demandèrent aux animateurs culturels sa signification. Ceux-ci répondirent qu'ils n'en savaient strictement rien, ni le conservateur du musée d'ailleurs.

376. *Croisade contre le christianisme* (p. 20). En effet, la Bible demeure aux antipodes des thèses eugénistes hitlériennes ayant conduit au programme inhumain d'euthanasie musclée et d'épuration raciale pour protéger génétiquement « *la race des seigneurs* » en professant que « *La conservation de la race est soumise à la loi de fer de la nécessité et du droit à la suprématie des meilleurs et des plus forts.* ». – Propos recueillis par Geoffroy Caillet dans l'article édifiant *Les mystères du Führer* in *Le Figaro Histoire* (déc. 2015/ janv. 2016, n° 23, p. 18).

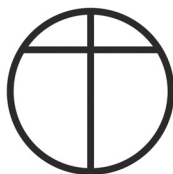


LE DRAPEAU, L'ÉTOILE, LA FAUCILLE ET LE MARTEAU

La faucille et le marteau sont deux emblèmes qui ont été adoptés par les partis communistes d'obédience léniniste et par chacune des républiques de l'U.R.S.S. depuis le 30 décembre 1922. Ces deux outils croisés évoquent fortuitement un croissant de lune et un T majuscule tel le marteau de Thor, une divinité scandinave. La disposition de ces instruments rappelle également les fûts baroques des croix latines catholiques décorés de symboles disposés en sautoir (dit : *Arma Christi*) comme les deux lances ou la lance et l'épée, le marteau et la pince de forgeron, la lanterne et le fléau de flagellation, etc. Bien qu'il n'y ait rien de religieux dans cet insigne du drapeau de l'U.R.S.S., la trinité mésopotamienne s'y trouve fortement rappelée en raison du marteau en forme de T, symbole solaire, de la faucille en forme de croissant de lune du dieu lunaire Sîn, et de l'étoile à cinq branches symbolisant la déesse-planète -Vénus Ishtar. Ne dirait-on pas des hasards commandés par le patron décrit dans la première lettre de *Jean* au chapitre 5, verset 19 qui nous apprend que le système de choses actuel gît sous l'ascendance influente de Satan³⁷⁷ ?

Note

377. « *Nous savons que nous sommes de Dieu et que le monde entier est au pouvoir du Malin* » – (1 Jean 5 : 19), Co.



SANCTA CRUX ET OPUS DEI

« Il faut entreprendre une croisade de virilité et de pureté qui contrecarre et anéantisse le travail destructeur de ceux qui tiennent l'homme pour une bête. Et cette croisade est votre œuvre. »³⁷⁸

L'emblème cruciforme de cette « Sainte Mafia³⁷⁹ » partie en croisade est une croix latine rouge circonscrite dans un cercle parfois rouge également.

La Sancta Crux et Opus Dei, locution latine signifiant « Sainte Croix et Œuvre de Dieu », est une organisation d'extrême droite anticommuniste religieuse, secrète, fortunée et fondée en 1928. Elle a amenuisé, sous les papes Jean-Paul II et Benoît XVI, l'emprise prépondérante de l'ordre des Jésuites dirigé par son Préposé Général (*Praepositus Generalis*) communément appelé le « pape noir » – pape en raison de son influence certaine au sein du Vatican et noir en raison de la couleur de sa robe, couleur monastique adoptée au IX^e siècle. De nos jours le pape François

est le premier pape jésuite de l'histoire. Mais nous ne pouvons pas le confondre avec le *Praepositus Generalis*, car François est un pape noir habillé de blanc – profession oblige. La Sancta Crux et Opus Dei a été érigée en prélature personnelle en 1982 par le pape Jean-Paul II. Partisane du franquisme, cette engeance catholique partira en « croisade » contre le Parti républicain constitué de libéraux communistes et socialistes, pendant l'atroce guerre civile d'Espagne qui sévit de 1936 à 1939 où les deux partis antagonistes s'entredéchirèrent sauvagement. Le fondateur de la Sancta Crux et Opus Dei, Josemaria Escrivá de Balaguer, de formation jésuite, écrivit un recueil de 999 maximes, intitulé *Chemin (Carmino)* qui sert de bible au sein de l'organisation. Ce nombre de 999 inversé donne 666, le chiffre de la bête sauvage décrite dans l'Apocalypse (ou Révélation) biblique³⁸⁰. Cet évêque fut un fervent admirateur de Franco et d'Hitler³⁸¹ qu'il considérait comme les deux sauveurs du catholicisme espagnol. C'est aussi un sympathisant actif du nazisme comme rempart contre le communisme. Il sera béatifié en 1992 et canonisé³⁸² en 2002 sur les instances du pape polonais charismatique, Jean-Paul II, reconnaissant envers la Sancta Crux et Opus Dei d'avoir renfloué les caisses désespérément vides du Vatican lors de sa banqueroute liée à divers scandales financiers dont celui de la banque Ambrosiano et de la loge P2. Le but de cette organisation, avoué en cachette, est de reconquérir le monde comme autrefois au Moyen Âge lorsque l'Église était toute-puissante. Son action consiste à infiltrer en profondeur les rouages décisionnels du monde laïc, surtout en amont, dans les universités et autres écoles prestigieuses, afin de diriger secrètement le monde politique, le Vatican et nombre d'évêchés³⁸³ sous la férule élitiste de hauts dignitaires catholiques sous sa coupe.

L'ADFI, une organisation anti-secte financée par le Vatican, chasse toutes espèces de religions ou de sectes hérétiques déclamées comme telles par l'Église catholique intolérante et jalouse de son emprise sans partage sur les âmes. Cette organisation voulut faire condamner la Sancta Crux et Opus Dei,

possédant un dossier étoffé de copieux témoignages accablants dénonçant les agissements plus que douteux envers certaines de leurs ouailles et de leurs familles. Mais bien vite, tout rentra mystérieusement dans le silence étouffé caractérisant les hautes sphères du catholicisme. Le dossier compromettant se volatilisa sous la ferme menace de couper les subsides et de supprimer le soutien de son réseau tentaculaire d'influences sur la société civile et les médias. L'ADFI est prêchée comme indépendante de toutes religions aux politiques crédules lorsqu'ils ne sont pas adeptes du concept. Pourquoi ? Car ces dirigeants demeurent des pourvoyeurs de fonds publics potentiels non négligeables. L'ADFI reste donc en fait obéissante comme un esclave obligé au service du grand clergé qui tire les ficelles dans l'ombre³⁸⁴.

Notes

378. *Carmino*, article 121, Josemaria Escrivá de Balaguer, éd. le Laurier, 1934.

379. *La dernière croisade*, p. 52.

380. *Révélation ou Apocalypse* (13 : 18) : « *Il faut ici de la sagesse. Que celui qui a de l'intelligence déchiffre le nombre de la bête, car c'est un nombre d'hommes. Son nombre est 666* » – Sg 21.

Dans la Bible, les bêtes sauvages symboliques représentent des nations gérées par leurs institutions gouvernementales. D'ailleurs, ces nations elles-mêmes, aussi bien antiques que modernes, ont pour emblème un animal – par exemple la France a adopté le coq, emblème solaire, les États-Unis, l'aigle, la Rome antique, la louve, etc. En l'occurrence, dans le verset 18, cette bête portant le nombre 666, représente une entité politique internationale exprimant la globalité planétaire politique constituée de la somme de chaque aspiration nationale qui la soutient avec, en tête, le tout-puissant empire anglo-américain. Cette bête ne peut donc qu'être l'ONU. Totalelement dépassés par cet entendement logique donné dans les Écritures, certains membres de la Sancta Crux et Opus Dei voient ce nombre 999 figurant officiellement un renforcement de la trinité ($3 \times 3 = 9$, trois fois*). Pourquoi ce raisonnement est-il impossible ? Car la trinité n'est

absolument pas biblique, par contre, à l'envers, 999 signifie 666 comme le groupe de musique anglophone *Nine, nine, nine* (neuf, neuf, neuf). Ce nombre, 666, sert donc de symbole ésotérique à toute une pléthore d'initiés aux sciences paranormales et à la sorcellerie. On le trouve par exemple sur des pochettes de disques vinyles comme les Rolling Stones ou les Aphrodite's childs (lit. « les enfants d'Aphrodite »), groupes musicaux bien connus pour leur allégeance à l'occultisme, les Aphrodite's childs ayant en effet produit un triple album, une trinité d'opus, s'intitulant 666. Les vues secrètes de la Sancta Crux et l'Opus Dei les rejoignent sans équivoque possible – leur grand patron invisible restant le diable.

* Cette conception est inspirée des ennéades antiques formées d'un groupe de 9 dieux comme l'ennéade d'Héliopolis par exemple. Celle-ci est composée du démiurge androgyne Atoum et de huit autres divinités de sa descendance. Il est à noter qu'Atoum fait lui-même partie d'une trinité avec le dieu-soleil Rê et le dieu-bousier coprophage Khépri. Ainsi, ces trois dieux intimement liés assument une triple fonction. Khépri est le dieu-scarabée de l'aurore qui roule sa succulente boulette d'excréments figurant le cercle solaire matinal. Rê est le dieu-soleil du zénith et de l'après-midi et Atoum, le dieu-soleil du crépuscule.

381. Voir *L'Opus Dei*, des Mazery (p. 86).

Considérons également les paroles du père Vladimir Felzman à propos de Josemaria Escrivá de Balaguer citées par Serge Raffy dans son article *Opus Dei, l'arme secrète de Dieu*, dans *Le Nouvel Observateur* (du 30 juin au 6 juillet 1994, p. 12) : « *Il a vu Hitler comme un croisé s'élevant contre le marxisme* ». Puis, expliquant que des membres de L'Opus Dei étaient venus renforcer consciemment la Division bleue (*División Azul* en espagnol, *Blau Division* en allemand) forte de 17 692 volontaires espagnols et portugais, créée par Franco pour aider les troupes allemandes nazies à combattre l'URSS communiste, il poursuit : « *Hitler, selon lui, n'était pas mauvais* » puisqu'il « *avait sauvé le christianisme* en Espagne* » et que « *sans Hitler, Franco n'aurait sans doute jamais gagné la guerre civile* ». Quelle odeur de sainteté !

Le Monde Diplomatique aurait rapporté également une déclaration du marquis Josemaria d'après l'hebdomadaire *La Mée* de mars 2002 : « *Le christianisme* a été sauvé du communisme par la prise de pouvoir du général Franco avec l'appui du chancelier Hitler, ce dernier, étant contre les Slaves, était contre le communisme* ».

*Précisons que « le christianisme » sauvé en question est en fait « le catholicisme », Dieu n'ayant aucunement besoin d'organisations humaines pour défendre son dessein grandiose qui s'accomplira à coup sûr.

382. On doit désormais appeler Josemaria Escrivá de Balaguer : « Saint Josemaria ». *La face cachée de l'Opus Dei*, Bruno Devos (p. 9), éd. France Loisirs, 2009.

383. *La dernière croisade*, sous le sous-titre : *L'Opus Dei* (p. 51).

384. *Ibid.* (p. 53).



LA GABELKREUZ

Comme son nom allemand l'indique, la Gabelkreuz signifie « croix fourchue ». On la trouve principalement dans l'art religieux gothique de la Rhénanie dès la fin du XIII^e siècle. L'iconographie du Christ cloué sur cette croix le présente les bras en V. Cette croix forme également une fourche à trois dents formant un trident dont la plus remarquable par sa taille est celle de *Coesfelder Kreuz* dans la ville rhénane de Coesfeld. Cependant, la Rhénanie n'en a pas la primeur, car on trouve également ce symbole à moindre échelle en Espagne, en Suisse, en Autriche et en Pologne. Cette crucifixion, les bras en V, sera aussi figurée sur des croix latines. En France, la Gabelkreuz portera le nom de « crucifix janséniste ». Jansenius étant flamand, ce mode de croix fut adopté par certains membres du jansénisme, mais non à l'unanimité comme le démontre le célèbre tableau de Jean-Baptiste Champaigne du *Portrait de la mère Angélique et de la mère Agnès Arnauld*, toute deux restant des figures de proue aristocratiques de ce mouvement puriste attaché aux enseignements d'Augustin d'Hippone.



LA CROIX DE LORRAINE

Cette croix à double traverse horizontale dont la plus haute est plus courte, dite « croix patriarcale », « double croix » ou « croix de Lorraine » se nomme aussi la « croix d'Anjou » ou la « croix d'Anjou-Lorraine » parce qu'elle était un symbole brodé sur la bannière puis sur les armoiries des ducs apanagés d'Anjou, devenus également ducs de Lorraine en 1473 et, par conséquent, de la maison de Guise. Cet emblème religieux qui trône sur le clocheton entre les deux flèches de la cathédrale Saint-Maurice à Angers provient d'un reliquaire sacré à double croisillon ramené de Crète par Jean II d'Alluye, en 1241, contenant un fragment de la « vraie croix » qui aurait été à double traverse selon une légende prenant sa source dans la chrétienté orientale. Ce fragment véritable de la vraie croix³⁸⁵ provenant de Terre sainte lui fut offert par un évêque historiquement obscur pour récompenser sa piété. Mais tout en étant pieux, Jean a aussi l'âme d'un bon commerçant. Voilà pourquoi il vendit cette relique pour la somme rondelette de 550 livres tournois (soit plus de 46 kg d'argent pur) à l'abbaye cistercienne de la Boissière située en Anjou, à Dénézé-sous-le-Lude dans le Maine-et-Loire, département

qui affiche une croix d'Anjou rouge sur son blason. Puis, plus tard, Louis I^{er} d'Anjou créa l'Ordre (chevaleresque) de la Croix d'Anjou en 1360. La Lorraine tomba sous le joug de la troisième Maison d'Anjou par héritage dévolu au duc d'Anjou, René I^{er}. Après la victoire de son petit-fils, René II d'Anjou-Lorraine, dont les troupes arboraient la double croix contre celles de Charles le Téméraire guerroyant sous la bannière de la croix de Saint-André, cette croix patriarcale, symbolique et adulée par les Lorrains prit le nom de croix de Lorraine en héraldique.

L'origine légendaire de cette deuxième traverse ajoutée à la croix latine vient de ce que Pilate, ulcéré par la conduite fanatique des Pharisiens et des Saducéens, écrivit à leur grand dam sur un panonceau « Jésus le Nazaréen, le Roi des Juifs³⁸⁶ » en hébreu, en latin et en grec. Dans l'iconographie de la chrétienté, le poteau devint une croix latine et le panneau fixé sur le poteau du Christ par Pilate, la plus haute barre de la croix patriarcale. La croix de Lorraine était née. Mais la croix de Lorraine existait auparavant dans le paganisme. En effet, pour nous en convaincre, nous pouvons considérer le plan du temple de Kandiriyā Mahadeva à Khajuraho dans le Madhya Pradesh en Inde qui nous révélera sa forme cruciforme à deux branches transversales telle la croix d'Anjou.

L'inscription de Pilate elle-même devint légendaire, l'inscription trilingue se réduisant traditionnellement dans l'art iconographique de la chrétienté à un *INRI* laconique – initiales latines pour *Iesus Nazarenus Rex Iudæorum*. Comme nous venons de le voir, l'Évangile de Jean relate que ce panonceau était écrit « en hébreu, en latin et en grec ». Deux de ces trois langues utilisées pour composer le panneau, l'hébreu et le grec, disparurent au cours du temps pour ne plus faire place qu'au latin puisque ce dernier devint la seule langue officielle pour la liturgie en Occident. Puis, cette inscription latine : *Iesus Nazarenus Rex Iudæorum* se transforma uniquement en « *Iesus Nazarenus Rex Iudæorum* », car le I et le J sont la même lettre. Puis, nous l'avons laissé à entendre, cette inscription elle-même se rapetissa lapidairement en quatre

lettres : INRI. Naturellement, cette épitaphe dépouillée s'éloigne d'autant du « vrai titulus ». Cependant, le vrai *titulus crucis* aurait été inventé par Hélène, la mère de Constantin 1^{er}, car ce panneau indicateur fut indispensable pour qu'elle ait pu reconnaître et, de ce fait, inventer aussi la « vraie croix » sur laquelle Jésus était soi-disant fiché. Il fut doctement déclaré vrai par la sainte catholique, car après consultation judicieuse de l'Évangile de *Jean*, cette érudite s'aperçut qu'il était écrit dans les trois langues susnommées. En femme avisée, elle aurait alors ramené le tout puis l'aurait fractionné en plusieurs morceaux qu'elle aurait ensuite généreusement distribués. Aujourd'hui, des bouts de cette relique sont éparpillés dans plusieurs édifices religieux au sein du catholicisme, la plus grosse part revenant à la basilique Sainte-Croix-de-Jérusalem à Rome.

Cet écriteau se dit en latin *titulus*. Ce *titulus* était attaché au bout d'un long bâton qu'on arborait lors des triomphes afin de fournir en lettres capitales divers renseignements pour satisfaire la curiosité des spectateurs concernant la légion, le montant et le détail du butin, les peuples et contrées conquis, l'identité, le nombre et la provenance des prisonniers, etc. D'ailleurs, encore aujourd'hui dans la capitale italienne, nous pouvons voir un *titulus* sculpté sur l'Arc de triomphe de Titus représentant le défilé à Rome lors de la commémoration de sa victoire sur Jérusalem. Ces *titulus* étaient fixés également sur les poteaux de torture comme celui de Jésus ou fichés dans le sol, au pied du poteau, pour indiquer la nature du délit. En aucun cas, la statuaire ou la peinture gréco-romaine antique ne représentent un supplicié sur une croix et encore moins sur une croix avec un *titulus* formant une croix à double traverse. Ce n'est qu'avec la montée du catholicisme régnant que le poteau et le panneau se transformèrent en croix de Lorraine. Bien sûr, cette croix peut être discoïdale, circonscrite dans son cercle solaire comme sur une des stèles discoïdales de Larressore dans le Pays basque en Pyrénées-Atlantiques.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, cette croix patriotique guerrière fut choisie en 1940 comme emblème

de la France libre par opposition au swastika nazi. Elle flottera sur les pavillons de l'armée française et sera adoptée par le général de Gaulle et ses divers gouvernements qui la feront graver sur des monuments commémoratifs, des médailles et sur des timbres postaux.

Elle figure aussi sur de nombreux drapeaux slaves d'où son autre nom de croix de Hongrie.

Chez les catholiques, la fêrle pontificale surmontée d'une croix à trois branches figurant la trinité du monde de la chrétienté ne sera dévolue uniquement qu'au pape dès le XV^e siècle, celle à deux traverses aux cardinaux et la latine ne possédant qu'une seule barre, aux évêques qui ont droit aussi à la crosse épiscopale. Hiérarchie oblige !

Notes

385. La précision de vraie croix sous-entend qu'il y en a de fausses. Comment fait-on pour distinguer les morceaux de la vraie de ceux des fausses ? C'est un mystère catholique. Un autre bout de vraie croix repose au sein d'une riche staurothèque* médiévale à double traverse, autrement dit une croix-reliquaire de Lorraine datée de 1210/1220 provenant de l'abbaye de Clairmarais, autre abbaye cistercienne, exposée maintenant au musée de l'Hôtel Sandelin à Saint-Omer dans le Pas-de-Calais. Sur une des faces de cette croix, on peut voir un Christ crucifié, les bras en croix sur la barre transversale du bas, celle du haut représenterait par conséquent le titulus développé ci-avant. Cependant le tableau-reliquaire de Byzance daté du XI^e siècle conservé au Musée du Louvre nous montre sur la glissière une double croix où la croix latine servant pour la crucifixion se trouve sur la barre transversale du haut, ce qui infirme donc que ce serait le titulus.

* stauorothèque : (du gr. ecclésial : σταυρόσθήκη, composé de σταυρός [*stauros*] « croix » et θήκη [*théke*] « contenant »).

386. γραφεν δε και τιτλον ο πιλατος και εθηκεν επι ^(a) του σταυρου ^(b) ην δε γεγραμμενον ιησους ο ναζωραιος ο βασιλευς των ιουδαιων τουτον ουν τον τιτλον πολλοι ανεγνωσαν των ιουδαιων οτι εγγυς ην ο τοπος της πολεως οπου εσταυρωθη ο ιησους και ην γεγραμμενον εβραιστι ρωμαιοι ελληνιστι – Jean (19 : 19, 20), WH, traduit ainsi par le comité du Monde Nouveau :

« Pilate écrivit aussi un écriteau et le mit sur ^(a) le poteau de supplicse ^(b). Il [y] était écrit : “Jésus le Nazaréen le Roi des Juifs”. Beaucoup de Juifs donc lurent cet écriteau, parce que l’endroit où Jésus avait été attaché sur un poteau était près de la ville ; et c’était écrit en hébreu, en latin, en grec » – Jean (19 : 19, 20), MN.

^(a) Certains traducteurs, pour corroborer la tradition du *titulus* servant de traverse supérieure à la construction de la croix dite de Lorraine, mettent à la place de la préposition επι (èpi, lit. « sur ») : la préposition « au-dessus » traduisant généralement le terme grec άνω (ano) ou la préposition « en haut » ou « au haut » qu’on traduit traditionnellement par : στην κορυφή (sten korupse).

^(b) Rappelons que le terme σταυρου (staurou) signifie « poteau » et non « croix » en dehors du grec ecclésial malgré le vaste consensus qui prêche le contraire.



LE TRISKÈLE



LE LAUBURRU

Le triskèle qu'on trouve également sous les orthographes : triskell, triscèle, trikètre ou trikèle vient du grec du grec τρισκελης (*triskhélès*) qui signifie « trois jambes », le chiffre 3 étant sacré en Grèce. Cet emblème grec stylisé symbolise la course du soleil autour de la terre mais aussi celle de la lune. Il est représenté sur des pièces de monnaie de Lycie au sud de l'Anatolie. La Sicile sera nommée la Tinacrie (trois pointes) par les Grecs en raison de sa forme triangulaire formant trois caps caractéristiques. À la fin du III^e siècle et au début du IV^e, pendant le règne d'Agathocle de Syracuse, certaines monnaies adoptent le triskèle. C'est alors une tête de Méduse aux cheveux de serpents ayant pour barbe trois épis de blé et de cette tête sortent trois jambes courant autour d'un cercle. Le triskèle est le symbole de l'île jusqu'à aujourd'hui et apparaît sur le drapeau sicilien. Stylisé, ce symbole forme aussi un emblème cruciforme celtique trinitaire attesté entre autres sur les armoiries de l'île de Man.

Le triskèle devient un tétraskèle lorsque sa configuration a quatre jambes. Goblet d'Alviella pense que, sous cet aspect, il est à l'origine du swastika. En tout cas, la signification

de ces deux symboles mythologiques a pour vocation d'exprimer le mouvement apparent des dieux-astres en commençant par le dieu-soleil. Citons l'exemple de la croix basque, le *lauburu* (lit. « quatre têtes ») formé de quatre virgules réunies perpendiculairement par leurs pointes effilées. À l'origine, ce *lauburu* était constitué de quatre bouquetins des Pyrénées (variétés maintenant disparues) gravitant intérieurement autour du cercle solaire. Dans la plastique gauloise, des animaux parfois inidentifiables évoluent en orbite de la même façon.

L'INVENTION DE LA CROIX

Le mot « invention » est tiré du latin *inventiō*, terme qui exprime l'action de trouver quelque chose ou de rencontrer quelqu'un d'une façon fortuite ou délibérée. Il a aussi le sens de l'aboutissement d'une recherche qui a permis de découvrir ou redécouvrir quelque chose ou de retrouver quelqu'un. C'est ce dernier sens qui fut donné à l'*inventio reliquiarum* (invention de reliques) dont fait partie l'*inventio crucis* (invention de la croix).

La sémantique de ce mot exprime également l'invention c'est-à-dire la création d'une chose ou l'apport d'une solution à un problème par la réflexion. Nous allons voir que l'invention de la croix dans la chrétienté a été enseignée dans le mauvais sens du terme. En effet, le clergé prêche que cette croix aurait été trouvée par Hélène, la mère de l'empereur païen Constantin 1^{er}, adorateur du soleil. D'ailleurs, celle-ci est figurée avec le cercle solaire radié dans la fresque d'Agnolo Gaddi *La légende de la croix* que l'on peut voir derrière l'autel de la basilique franciscaine Santa Croce de Florence. Mais comme Jésus est mort cloué sur un poteau et non sur une croix, cette trouvaille est une supercherie notoire. Le terme exact de l'invention de la croix est qu'elle est le fruit d'une pure fiction née de l'imagination, d'un calcul trompeur, d'une trouvaille inventée par des falsificateurs religieux.

Les reliques de la croix ayant soi-disant supporté Christ se monnaient cher dans le monde superstitieux catholique

moyenâgeux puisqu'elles seraient même capables de ressusciter les morts³⁸⁷. Ce commerce fructueux deviendra pratiquement un apanage royal. Chaque paroisse veut la sienne. Facile pour les faussaires d'en fabriquer à gogo³⁸⁸. Pour répondre à cette prolifération excessive d'escroquerie de la « Sainte-Croix » naît un nouveau vocable : la « Vraie-Croix ». Nous aurions envie de la nommer pour ce qu'elle est en réalité : la « Vraie fausse croix » ! D'ailleurs, l'autopsie d'un menuisier ou autre ébéniste révélera que tous ces bouts de bois authentiques vénérés et éparpillés dans les sanctuaires de l'Empire catholique sont en fait de différentes essences arboricoles. Mais la légende possède un atout pour contrer ce constat évidemment consternant et cite comme parade officielle quatre sortes d'arbres ayant constitué la relique authentique : le cyprès, l'olivier, le cèdre et le palmier. Un vrai travail d'ébénisterie. De plus, les Romains auraient choisi fortuitement l'olivier comme symbole de réconciliation et le cèdre comme celui d'incorruptibilité et d'immortalité. Cependant, le dominicain Jacques de Voragine, s'appuyant sur le chapitre XX de l'évangile apocryphe de Nicodème, infirme cette conception de plusieurs sortes d'espèces de bois puisqu'il fait remonter ce bois à un seul genre de végétal, le prestigieux arbre de vie du jardin d'Éden.

Ainsi, l'invention de la croix qui se fête dans la chrétienté est pitoyablement entachée de légendes. Tel un romancier de science-fiction ou un fabuliste fécond, Voragine nous narre que l'origine du bois ayant servi à construire cette croix inexistante remonterait à l'aube de l'humanité. En effet, ce serait Adam, malade, qui aurait dépêché son fils Seth pour aller quémander aux chérubins gardant l'entrée du jardin d'Éden de l'huile de miséricorde comme remède magique. L'archange Michel lui signifia que c'était impossible. En contrepartie, il lui donna un rameau de cet arbre à planter (quoiqu'une autre source, grecque, celle-là, précise que ce rameau fut en fait du bois provenant de l'arbre de la connaissance du bien et du mal). Entre-temps Adam décéda. Les contes relatent, qu'à son retour, Seth planta ce rameau dans la bouche du cadavre de son

père enterré sur le mont Golgotha. Cette petite branche (d'autres disent trois tiges) poussa alors jusqu'à l'avènement de Salomon et devint un arbre gigantesque qui fut abattu en raison de ses mensurations remarquables pour la construction de la Maison de la Forêt du Liban entreprise par le roi Salomon. Jean Beleth précise que cet arbre était miraculeusement soit trop court soit trop long pour être utilisé et finit comme pont pour enjamber une mare. Or, d'autres sources racontent que quand la reine de Saba vint à Jérusalem, elle aurait néanmoins vu ce bois servant de poutre dans le palais et elle aurait annoncé prophétiquement qu'il serait employé pour le crucifiement d'un roi futur. Affolé, Salomon l'aurait par conséquent fait enterrer profondément ; cependant cette prophétie mythique se réalisa tout de même puisque ce tronc fut inventé. Voilà comment Jésus aurait été crucifié sur ce bois fabuleux aux mille péripéties fantasques.

Notes

387. Voir *Croix de nos villages* (p. 118).

388. À propos de ce monceau gigantesque international de morceaux de « vraies croix », voici ce qu'en dit Jean Calvin : « Or, avisons d'autre part, combien il y en a des pièces par tout le monde. Si je voulais réciter seulement ce que j'en pourrais dire, il y aurait un rôle pour en remplir un livre entier. Il n'y a si petite ville où il y en ait, non seulement en église, cathédrale, mais en quelques paroisses. Pareillement, il n'y a si méchante abbaye où l'on en montre. Et en quelques lieux, il en a de bien gros éclats, comme à la Sainte-Chapelle de Paris, et à Poitiers et à Rome, où il y a un crucifix assez grand qu'il en est fait, comme l'on dit. Bref, si on voulait en ramasser tout ce qui s'en est trouvé, il y en aurait la charge d'un bon gros bateau. L'évangile testifie que la croix pouvait être portée d'un homme ; quelle audace donc a-ce été de remplir la terre de pièces de bois en telle quantité, que trois cents hommes ne les sauraient porter ! Et de fait, ils ont forgé cette excuse que, quelque chose qu'on en coupe, jamais elle n'en décroît. Mais c'est une bourde si sottre et lourde, que même les superstitieux la connaissent. ».



LA CROIX LATINE INVERSÉE

Ce symbole religieux provient de la mythologie puisqu'on le trouve sur le monnayage gaulois. Il est incorporé dans l'iconographie catholique. Ainsi, sur un vitrail de l'abside de l'église Saint-Nicolas-de-Tolentin, au monastère royal de Brou à Bourg-en-Bresse, le duc de Savoie, Philibert II, le porte sur sa cape.

Mais la croix latine inversée est aussi un signe ésotérique blasphématoire bien connu des satanistes puisqu'ils l'adoptent comme emblème figurant le chef des antéchrists, c'est-à-dire Satan lui-même. D'ailleurs, certains adeptes du mouvement gothique le portent en boucle d'oreille ou en collier en signe de provocation et d'appartenance quand ils ne se le font pas tatouer sur le corps.

Ils ne sont pas les seuls à l'agréer. En effet, la tradition de la chrétienté professe que l'apôtre Pierre fut pendu par les pieds sur une croix latine inversée. C'est pourquoi ce symbole est représenté ostensiblement sur le trône papal, car dans la mythologie catholique, le pape serait le descendant spirituel

de l'apôtre Pierre, et tout comme la croix latine représente le décès du Christ, la croix latine inversée représente la mort des papes.



LA CROIX TAPHOS

Ce symbole comprenant les consonnes majuscules grecques : T (Tau) et Φ (Phi) superposées tirées du mot *Τάφος* (*taphos*) (lit. « tombe », « tombeau » ou « sépulcre ») appartient à la confrérie grecque orthodoxe du Saint-Sépulcre. Ce mot grec *taphos* se trouve sept fois dans les Écritures grecques (NT) et seules quatre de ces occurrences désignent le tombeau de Christ. Ce monogramme, bien sûr, voisine avec d'autres croix et figure particulièrement au centre d'une croix rouge ou blanche sur le drapeau variant de la confrérie. Dans cet emblème, nous retrouvons ainsi le tau de Tammouz et le cercle solaire.

LA CROIX MILITAIRE

En Germanie, les nobles et chefs francs arboraient des fibules d'or ou d'argent cruciformes comme on peut en voir dans différents musées. Dès le III^e siècle, les hauts fonctionnaires militaires de l'Empire romain, ainsi que les rois barbares alliés, portaient sur l'épaule droite des fibules cruciformes en or pour maintenir leurs manteaux (*paludamentum*). Ces ornements honorifiques à connotation religieuse guerrière ainsi que ces manteaux distinctifs étaient offerts par l'empereur en récompense de leur collaboration au sein de l'armée ou de leurs faits d'armes. C'est ainsi que, dans le trésor de la tombe de Childéric, père de Clovis et Mérovingien notoirement païen, on a retrouvé une fibule de ce genre.

Le 19 mai 1802, Napoléon Bonaparte institue l'ordre national de la Légion d'honneur. Bien qu'elle serve aussi bien à récompenser des actes militaires ou civils patriotiques, le nom de cette décoration possède une connotation guerrière. Cela rappelle évidemment la légion romaine (*Legio honoratorum conscripta*), vectrice de massacres. La décoration est une croix ou un ruban. La plupart des grades ont aussi une connotation soldatesque³⁸⁹. On n'en attendait pas moins du précurseur des grandes boucheries guerrières du XX^e siècle.

Son descendant, Louis-Napoléon, peu après son coup d'État qui lui vaudra le sobriquet de Napoléon le Petit par Victor Hugo, institue la Médaille militaire à son effigie le 22 janvier 1852 pour les non-officiers ; bas calcul

afin de rallier à la fois les petits gradés et le corps officier à sa cause, ce dernier groupe ne voulant pas partager la gloire de la Légion d'honneur avec la piétaille qu'il méprise.

En 1813, inspirée de la *Tatzen Kreuz* (croix pattée) monastique guerrière, la Croix de fer, décoration militaire, est fondée en Prusse par Frédéric-Guillaume III pour faire pendant aux Français dans les guerres napoléoniennes et deviendra l'emblème de l'Allemagne unifiée et de l'armée allemande (*Bundeswehr*) jusqu'à nos jours.

En 1856, pendant la guerre de Crimée, la reine de la Grande-Bretagne, Victoria, émet un arrêt pour la création de la croix de Victoria afin de récompenser la bravoure de faits d'armes.

En 1915, la France crée les croix de guerre pour la commémoration des hauts faits militaires individuels pendant les deux guerres mondiales, les conflits coloniaux et autres combats où elle décide de s'impliquer.

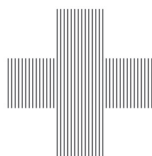
En 1939, la croix de guerre réapparaît en France sous les instances du ministre de la Défense, Édouard Daladier, vingt-cinq jours après la croix de fer réintroduite par Hitler.

Voilà un aperçu de la croix sous son jour magnifiant les violentes belligérances.

Note

389. En 1803, les quatre premiers grades sont : Légionnaire, Officier, Commandant et Grand officier.

Aujourd'hui l'Ordre national de l'ordre de la Légion d'honneur comprend 3 grades aux consonances militaires : Chevalier, Officier et Commandeur, et 2 dignités : Grand Officier et Grand'Croix.



LA CROIX-ROUGE

En 1859, Henry Dunant, au cours du carnage meurtrier de Soférino en Lombardie opposant les Autrichiens aux Français, organise des secours civils pour les blessés des deux camps. Cet acte humanitaire sera le départ de la création de la Croix-Rouge, en 1863, engendrant plusieurs conventions pour la protection des blessés et prisonniers de guerre militaires ou civils. Le logo choisi sera celui du drapeau suisse, mais avec inversion des couleurs. La croix équilatérale blanche sur fond rouge devient une croix équilatérale rouge sur fond blanc. Cet emblème pourpre était utilisé par nombre d'officines pharmaceutiques. Par la suite, un décret imposera à ces dernières de ne plus prendre cette couleur pour leurs enseignes. Auparavant, la couleur rouge de cette croix grecque était réservée exclusivement aux croisés français à partir de la troisième croisade.



LA CROIX PHARMACEUTIQUE

La croix verte grecque aux quatre branches égales était l’emblème exclusif des croisés flamands, les Lazaristes. Elles voisinent maintenant avec le caducée vert et tous deux sont dorénavant les symboles signalétiques officiels déposés de nos pharmacies. Le caducée reste une réminiscence païenne due à Asclépios et Esculape³⁹⁰, les dieux de la médecine, respectivement grecs et romains, porteurs de ce caducée, serpent enroulé autour du bâton divin. Quant à la coupe enlacée par un serpent, elle symbolise, chez les anciens, Hygie, la fille d’Asclépios, déesse de la santé et de la propreté qui véhicule l’hygiène. De nos jours, des caducées de couleur non verte servent à signaler d’autres professions médicales.

Note

390. Apollon possède aussi ce bâton parfois en forme de croix où s’entortille l’ophidien divin.

LES CROISADES

Les autres princes, après avoir mis à mort dans différents quartiers de la ville tous ceux qu'ils rencontraient sous leur pas, ayant appris qu'une grande partie du peuple s'était réfugiée derrière les remparts du temple y coururent tous ensemble, conduisant à leur suite une immense multitude de cavaliers et de fantassins, frappant de leur glaive tous ceux qui se présentaient, ne faisant grâce à personne, et inondant la place du sang des infidèles.

Guillaume de Tyr³⁹¹.

Chez les nazis, la croix était gammée, pendant les croisades, elle était latine. Lors du premier concile de Clermont, le pape Urbain II déclare, en 1095, à propos de la première croisade, qu'il prêche à ses ouailles pieusement catholiques jusqu'au fanatisme : « ... *C'est le Christ qui l'ordonne. À tous ceux qui partiront là-bas si, soit sur le chemin ou sur la mer, soit en luttant contre des païens, ils viennent à perdre la vie, une rémission immédiate de leurs péchés leur sera faite ; je l'accorde à ceux qui vont partir, investis par Dieu d'un si grand don...*³⁹² ». Les locuteurs découpent des croix dans des tissus et les cousent sur leur épaule en scandant de toutes leurs forces « *Dieu le veut* ». De là vient l'expression française pour ceux qui partent en croisade : « se croiser » ou « prendre la croix », puis ses corollaires « croisé » et « croisade ». Depuis la conquête arabe de Jérusalem, en 636,

les pèlerinages de la chrétienté sont toujours possibles, car les édifices religieux sont respectés par les musulmans qui laissent leur entretien aux catholiques, et particulièrement le soi-disant tombeau vénéré du Christ, abrité par l'église du Saint-Sépulcre. Mais les Turcs, après la destruction de Bagdad, deviennent les maîtres du Croissant fertile. Les nouveaux conquérants, fraîchement convertis à l'Islam, sont intolérants vis-à-vis des membres de la chrétienté qu'ils persécutent comme infidèles en fermant, entre autres, leur accès à Jérusalem et menacent sérieusement l'Empire byzantin qui recule et qui s'amenuise comme peau de chagrin. L'empereur Alexis Comnène appelle donc à la rescousse le pape Urbain II en 1076.

La première expédition composée de hordes populaires sans logistique, mal équipées en armes et en vivres, commence au printemps 1096 sous le commandement de Pierre L'Ermite et de Gautier Sans-Avoir, seigneur de Poissy. Arrivée en Syrie en octobre, elle est décimée par les Turcs. La seconde expédition, riche de plusieurs nobles de haut rang dont Godefroy de Bouillon et le puissant compte de Toulouse Raymond IV à la tête de 100 000 hommes de guerre sûrs de leur bon droit, galvanisés par les sermons ecclésiastiques xénophobes, accomplirent une guerre totale et raciale, un véritable génocide. Les musulmans et les Juifs, jugés hautement hérétiques, furent systématiquement exterminés, écharpés à coups d'épée, massacrés à la masse d'armes ou brûlés vifs sans faire aucune distinction pour les femmes et les enfants.

Lors des préparatifs pour la seconde croisade, les Juifs qui refusaient le baptême catholique furent pillés et assassinés sauvagement. Les bulles papales intolérantes et les décrets des conciles du même ton recommandaient de les isoler comme des parias, mais la liesse populaire fanatique, enflammée de peur mêlée de haine par les prêches antisémites du clergé qui assimilait les Juifs comme les compagnons de l'Antéchrist, se laissait aller aux pires exactions. Aucune sanction ne fut prise. Les hommes du peuple israélite exilé étaient représentés dans l'iconographie

comme ayant une barbe pointue, le regard torve et possédant les cornes du diable – art qui inspirera fortement les nazis. Bernard de Clairvaux (1091-1153), ecclésiastique éminent, canonisé pour avoir offert sa vie sous le signe de la croix, délégué par le pape Eugène III pour que ses dons d'orateur servent à l'appel pour l'enrôlement à la deuxième croisade, écrit ce blasphème repoussant : « *La mort du païen exalte le Christ et empêche la propagation de l'erreur* », alors que Jésus a expressément recommandé le contraire à ses disciples³⁹³. Pour Bernard de Clairvaux, la croisade est un chemin de croix, un pèlerinage créé pour tuer pieusement l'infidèle, « *une invention exquise de Dieu* », « *pour venger l'honneur de Jésus outragé* ». Cette conquête est aussi une miséricorde pour le salut de la lie humaine qui a ainsi l'occasion rêvée de se convertir en croisé afin de nettoyer ses péchés. Ainsi « *les assassins, les voleurs, les adultères, et les parjures, et les autres criminels* » de la chrétienté y sont conviés. Mais si on meurt au cours de ces boucheries salvatrices ? – on est doublement sauvé, car on participe à la passion du Christ. Le contenu du Coran et encore moins celui des Hadiths formant la Sunna ne l'intéressent aucunement, au contraire de l'abbé de Cluny, Pierre le Vénérable, qui cherche à savoir ce qu'enseigne « *la doctrine pernicieuse* » pour mieux la contrer et l'éradiquer. Plus pragmatique, Bernard de Clairvaux considère les musulmans comme « *les ennemis de la croix du Christ* ». C'est pourquoi chaque participant peut bénéficier de la rémission de ses fautes commises, si elles sont bien sûr confessées au préalable. De plus, pour obtenir l'assurance de la vie éternelle au paradis, il faut « *prendre la croix et les armes* » jusqu'au bout du saint pèlerinage meurtrier. Le jour de Pâques du 11 mars 1146, à Vézelay, à la fin d'une prédication véhémement exposant ces points de vue ardents sur une tribune dressée devant une énorme populace composée de nobles et du commun peuple, les auditeurs, enflammés par le discours de Bernard de Clairvaux, cousent fébrilement sur leurs vêtements des croix de tissus que Bernard distribue à tout va. Au bout d'un moment, c'est la pénurie. Le peuple, hors de lui, scande

alors à tue tête : « *Des croix ! Des croix !* » Alors l'abbé, dans un geste sublime et pathétique, déchire ses propres vêtements sous les ovations de la foule galvanisée pour qu'on en confectionne d'autres. Cette sainte besogne perdure jusqu'au soir. La tribune consacrée fut laissée là en mémorial jusqu'à la Révolution. Au XIX^e siècle « la Croix de Saint-Bernard » a été dressée là par des dévots reconnaissants, en cette même place, face à la porte Sainte-Croix. L'abbé Pons de Vézelay fit ériger dévotement une petite chapelle qu'il dédia à cette Sainte-Croix. Plus tard, l'abbé de Clairvaux, paré d'une fausse humilité, se vantera, en écrivant au pape Eugène III, qu'on trouverait « *difficilement un homme pour sept femmes* » dans le pays du fait que tous s'étaient convertis en croisés grâce à son « *modeste* » prêche.

Venu de France, Rodolphe, un moine cistercien, arrive dans les terres rhénanes d'Allemagne où, déjà, en 1096, des débordements sanglants avaient eu lieu. Il devient un leader et pousse les foules ivres de violence à assouvir leur soif vindicative et haineuse afin de venger la « crucifixion » du Christ, ne laissant aux Juifs, fallacieusement accusés d'assassinats rituels, que le choix entre la mort ou le baptême catholique, puis dans ce dernier cas, de s'enrôler sans tarder pour aller combattre les Sarrasins – autre race abhorrée d'infidèles. Rodolphe, comme Bernard de Clairvaux, distribue des croix aux futurs croisés qu'il a convaincus de ses prêches. On peut dès lors comprendre les dérapages xénophobes et effroyablement meurtriers du peuple survolté par les discours racistes d'un bas clergé charismatique, mais éloigné des finesses politiques et calculatrices des hauts ecclésiastiques qui dissertaient en latin sur la conduite antisémite à tenir. Pour eux, on ne devait pas attenter à la vie des Juifs, juste les haïr, les rejeter et se servir du fruit de leur labeur à des causes catholiques honorables en pressurant d'impôts cette misérable engeance. Le Sarrasin, quant à lui, d'aucun intérêt pécuniaire, n'était bon qu'à être tout bonnement occis, peu importe par quel moyen puisque, de toute façon, ce serait un acte malicide salvateur. Saint-Louis se fera un champion de cette cause. En effet, combattant acharné des hérétiques

déclarés tels par le pape, amalgamant Juifs et mahométans, connu pour son habitude passionnée d'embrasser dévotement la croix vénérée, se targuera des résultats des saintes croisades en Orient en s'adressant à un public musulman, d'avoir « *chassé les vôtres devant nous comme des troupeaux de bovins, nous avons tué les hommes, rendu les femmes veuves et capturé filles et garçons* ». Quel acte de sainteté ! Quel beau motif de canonisation !

Le bénédictin, Pierre le Vénérable, quant à lui, lorgne sur les biens des Juifs pour combler les dettes de son abbaye florissante. Il accuse ces ennemis, « *pires que les Sarra-sins* », de larcins abominables et sacrilèges comme celui de souiller les vases sacrés de l'Église, préalablement dérobés afin de les profaner en les remplissant à ras bords de leurs excréments. Pour couvrir cette vilaine ignominie, il rend le dieu-trin catholique qu'il a le culot d'appeler « Dieu », responsable de vouloir « *les asservir dans une vie pire que la mort afin d'accroître leurs souffrances* », et donne ce conseil judicieux, de « *prendre leur argent* » pour qu'il serve la bonne cause des croisades contre les musulmans.

Notes

391. *La prise de Jérusalem par les Francs (1099)*, cité dans Le Point (n° 1196 du 19/08/1995, p. 67).

392. Cité dans *Les Templiers dans le Sud-Ouest* (p. 10).

393. En effet, Jésus recommande, dans son célèbre sermon sur la montagne, en *Matthieu* (5 : 44) : « *Continuez d'aimer vos ennemis et de prier pour ceux qui vous persécutent* ».

LES MOINES-SOLDATS CROISÉS

Pour lutter contre le brigandage et les raids musulmans, l'ordre militaire des Hospitaliers de Saint-Jean prend naissance à Jérusalem. Cette « milice catholique » bâtit des hôpitaux pour soigner malades et blessés de guerre. L'ordre est reconnu par le pape en 1113. Ses membres portent une croix blanche sur leur manteau rouge comme signe d'appartenance.

Un autre ordre militaire policier, célèbre pour ses déboires après son ascension vertigineuse, fut constitué par un chevalier, Hugues de Payns. Il s'agit de l'ordre des Pauvres Chevaliers du Christ et du Temple de Salomon plus connu par son nom abrégé : l'ordre des Templiers. À l'inverse des Hospitaliers, les adhérents, barbus et tonsurés comme les adorateurs antiques du soleil, portaient une croix rouge sur leur manteau blanc. Après sa reconnaissance officielle en 1128, cette croix pattée est dédiée audit ordre par le pape Eugène III en 1146, qui déclame que ce « *signe triomphal* » porté sur la poitrine au-dessus du cœur est un « *bouclier pour qu'ils ne fuient devant aucun infidèle* ». Par un atavisme paradoxal, cette croix à caractère solaire d'origine assyrienne a repris vie provisoirement au Proche-Orient médiéval grâce au chef de l'Église. Ces soldats religieux portent aussi cet emblème païen sur leurs écus, leurs étendards et sur la poitrine caparaçonnée de leurs chevaux.

Il figure également dans leurs lieux de culte où d'autres symboles y résident comme dans de nombreux édifices

catholiques d'ailleurs. Ainsi, les signes du zodiaque, les fleurs de lys, les cercles (solaires), les étoiles à six branches courbées, les rouelles et les triangles équilatéraux évoquant la trinité voisinent en bonne entente. Dans une de leurs églises, à Montrycoux en Quercy, sur la clef de voûte d'une petite chapelle basse figure le T de Tammuz coïncidant fortuitement avec la première lettre de leur ordre abrégé : Templier. En fait, rappelons que cette croix potencée est une autre façon artistique de représenter le soi-disant instrument de torture du Christ. Par exemple, cette croix en forme de T est peinte en plein axe central du tableau intitulé « Le jugement dernier » de Francisco Pacheco exposé au musée Goya de Castres. Lorsque les Templiers seront emprisonnés aux jours de leur disgrâce, ils gravent des graffitis religieux sur les murs, dont des croix de leur ordre, mais aussi des crucifix comme dans la Bastide de Domme en Dordogne. Voilà pourquoi l'inculpation portée contre eux paraît invraisemblable. En effet, le grief de cracher sur cet emblème cruciforme universellement reconnu dans le monde catholique lors de la cérémonie rituelle de leur admission par les nouveaux récipiendaires, pour signifier leur reniement de la croix, semble une pure invention puisque cet insigne caractérise tout membre de la chrétienté. Leurs aveux arrachés sous la torture souvent rétractés par la suite semblent plus logiques. D'ailleurs, tous ceux qui, munis d'un courage immense, n'ont pas voulu céder malgré les tortures les plus sadiques ont été brûlés vifs.

Ce qui infirme aussi les quatre autres accusations toujours portées contre eux comme les baisers pédérastes, la sodomie, l'adoration d'une idole nommée Baphomet³⁹⁴ et le port de la cordelette « cathare » autour de la taille qui n'a de différence que l'adjectif qualificatif qu'on lui donne arbitrairement, car les moines d'autres ordres en portaient également une. Quant aux actes contre nature, peut-être ont-ils existé, mais comme tout bizutage, d'une façon sporadique et seulement dans quelques commanderies, comme auparavant certains accouplements illicites entre moniales et moines ayant quelquefois engendré des avortements

déplorables et comme aujourd'hui, les actes pédophiles répétés par des ecclésiastiques modernes qui défraient régulièrement la chronique. Mais cela ne veut pas dire que tous pratiquent cette horreur. En fait, ces semblants de procès collectif totalement iniques n'ont existé que pour justifier le pillage des biens de cet ordre devenu un riche état religieux dans l'État séculier absolutiste de Philippe le Bel et dans le vaste empire religieux papal. L'ordre des Pauvres Chevaliers du Christ et du Temple de Salomon en vint à être considéré comme dangereux pour son expansion occidentale et d'une richesse extrême malgré le vœu de pauvreté édicté lors de sa fondation et prôné au sein même de son nom complet. Cet ordre osait braver également la conformité de la doctrine catholique en se passant des prêtres consacrés pour la confession de ses membres. De fait, les Templiers étaient de bons catholiques, mais comme les jansénistes qui arboraient également une croix rouge, ils ont été radicalement évincés comme hérétiques par la vindicte de l'évêché romain pointilleux quant à son autorité et jaloux de ses prérogatives. Finalement, leurs biens finiront entre les mains des Hospitaliers plus soumis.

Rappelons que le clergé médiéval est habitué aux falsifications pour pérenniser l'acquisition de biens dus à des donations anciennes ou tout simplement pour se les accaparer « légitimement ». Ainsi, nous révèle Laurent Morelle³⁹⁵, jusqu'à deux tiers des documents juridiques supposés écrits au nom des monarques mérovingiens sont des faux et pas moins de 90 % ont été produits au Moyen Âge. La mentalité des ecclésiastiques de l'époque ne s'embarrasse pas de scrupules également à voler à d'autres confréries les reliques pour les bénéfices qu'elles rapportent. Les actes portés contre les Templiers restent donc plus que douteux quant à leur honnêteté et quant à leur impartialité.

Au XVIII^e siècle, l'ordre aristocratique des néo-Templiers restauré par des francs-maçons de Clermont qui lui auraient redonné naissance en 1705, sort de l'ombre. En 1808, Napoléon 1^{er} donne à ses membres l'autorisation de célébrer, dans l'église Saint-Paul à Paris, l'anniversaire de la mort

du dernier grand-maître des Templiers, Jacques de Molay. Celui-ci aurait remis à son successeur une charte passée de main de grand-maître en main de grand-maître à chacun de leurs avènements. Les néo-Templiers, lors de leurs cérémonies, portent toujours la croix rouge comme emblème. Au XIX^e siècle, le nouvel ordre se consume et finit par disparaître avec ses légendes.

Notes

394. Certains spécialistes pensent qu'en appliquant le procédé Atbasch hébreu, méthode employée particulièrement dans la Bible pour masquer, tourner en dérision ou qualifier une chose, Baphomet donnerait *Sophia* qui signifie « sagesse » en grec, qui aurait un rapport avec une « philosophie » gnostique – philosophie venant d'un mot grec composé de philo (aimer) et sophie (sagesse). D'autres étymologistes font dériver ce terme obscur de l'arabe *abu fihamet*, c'est-à-dire : « Père de la perspicacité » (de la racine *ab*, « père » et *hamet* « sagesse, perspicacité »). Mais il reste plus certain que Baphomet est une déformation occitanienne de Mahomet. Quoi qu'il en soit l'ésotérisme fait partie intégrante du catholicisme, mais son orthodoxie est intolérante et malheur à ceux qui s'écartent quelque peu des règles qu'elle a fixées, particulièrement quand elle se trouvait à l'apogée de son emprise sur les âmes aux temps médiévaux. Les statuettes de Baphomet décrites par les suppliciés de l'ordre des Templiers n'ont aucune ressemblance entre elles, ce qui montre que ce réquisitoire les dénonçant n'est pas fiable. N'oublions pas que le Moyen Âge n'a pas encore d'archives systématiques. Les actes de donations et de propriétés sont faits souvent en un seul exemplaire. Les faussaires, constitués d'ecclésiastiques, qui seuls possédaient l'instruction, sont légion pour titulariser des droits usurpés ou s'en prévaloir.

395. Voir l'article *Moyen Âge, des faux par milliers*, de Laurent Morelle dans *L'Histoire* (n° 372 de février 2012).

ÉPILOGUE

En conclusion on peut dire que la croix est un emblème qui n'a pas une odeur de sainteté. Son symbolisme phallique et solaire, son utilisation magique et son culte baigné de violence guerrière ne tire pas son origine de la Bible mais du monde païen en commençant par Babylone.

CHAPITRE VII

LA TRANSPLANTATION POLYTHÉISTE DES SAINTS

*On nous ruine en fêtes
L'une fait tort à l'autre : et Monsieur le Curé
De quelque nouveau saint charge toujours
son prône.*

Jean de la Fontaine.

Amorcés au IV^e siècle et pendant toute l'époque médiévale, les chefs de la chrétienté établissent des saints et des saintes pour les substituer aux dieux et déesses gallo-romains du calendrier polythéiste. Ainsi, à saint Bonnet ou saint Beaunet a échu la dévotion qu'on vouait à Bélenos, le dieu-solaire gaulois. Saint Birotin, d'où vient le patois populaire « biroute » (pénis) et saint Sylvain remplacent Pan, le dieu-satyre agraire, obsédé sexuel notoire, mi-homme, mi-bouc, nommé parfois Sylvanus ou Faunus, trois divinités confondues en une seule – dieu trin des Lupercales, fête orgiaque romaine qui puise sa source dans la Grèce antique, caractérisée par des débordements et un bouleversement de la conduite bienséante. Sainte Eanne, sainte Emenane et sainte Ouenne réforment la déesse-jument gauloise Épona. Saint Goard et saint Genard, le dieu-forgeron celtique, Govannon. Sainte Macrine, la fée Morgane, saint Kornely, Cernunnos, etc. etc.

Cette pratique continue de nos jours, mais les canonisés de l'ère moderne ne remplacent plus les anciennes divinités. Ainsi par exemple, saint Thomas More, consacré par Jean-Paul II deviendra le patron des hommes politiques. Ces saints ordonnancent donc l'immense profusion polythéiste de la chrétienté catholique, anglicane et orthodoxe. Quelquefois, ils sont fictifs, virtuels, purement inventés pour la cause, peints et décrits dans une hagiographie mêlée de légendes apologétiques, colorées et dithyrambiques. Ces saints vénérés possèdent curieusement les mêmes caractéristiques invraisemblables que leurs prédécesseurs païens. Cela permet de pouvoir ratisser large chez les populations autochtones bien plus avides de merveilleux que de spiritualité. Ces dernières peuplades ne se trouvent pas beaucoup décontenancées par ces modifications mineures sur le fond. En effet, le nouveau culte imposé est calqué soigneusement sur l'ancien. La nouvelle idole se substitue de fait à une autre, ne change en rien la mentalité idolâtre des ouailles et modifie peu leur conduite. Voilà pourquoi un nom de saint correspond à chaque jour de l'année dans nos calendriers modernes. Ce nom remplace en fait le nom de l'ancienne divinité païenne tutélaire consacrée à ce jour. Devenu un prénom, il est donné aux nouveaux-nés. C'est ainsi que certaines personnes s'appellent parfois Immaculée-Conception ou Fête Nat.

Dans les temps bibliques préchrétiens, le simple fait de toucher une tombe rendait impur un Israélite. Voilà pourquoi d'ailleurs les pierres fermant ces hypogées étaient blanchies tous les ans, particulièrement avant la fête de la Pâque, pour les signaler³⁹⁶. Par ce fait, les tombeaux étaient situés en dehors des enceintes des villes, souvent creusées dans des escarpements montagneux jouxtant la cité ou dans des grottes. Bien que les premiers chrétiens ne soient plus sous la loi mosaïque, ils enterraient leurs morts dans les catacombes qui étaient d'anciennes carrières désaffectées et non près de ou sous leurs lieux de réunion ; leur rassemblement cultuel s'effectuant dans une maison de la congrégation (*domus ecclesiae*), c'est-à-dire au domicile

d'un des leurs. Ce n'est qu'au début du IV^e siècle que les membres de la chrétienté commenceront à enterrer les morts sous les basiliques qui ne sont plus des foyers individuels. Cet usage funéraire deviendra une norme avec l'avènement du catholicisme comme seule religion d'État sous l'empereur Théodose 1^{er}. Quant aux catacombes, elles deviendront, toujours sous le règne de ce monarque romain, un lieu de culte pour vénérer les saints martyrs.

Dès le deuxième siècle, de nouvelles conceptions non bibliques commencent à s'infiltrer dans la sphère chrétienne. Ces nouveautés en matière de culte – avec leur corollaire : la distorsion de l'interprétation des Écritures pour qu'elle puisse correspondre aux spéculations théologiques à faire ingurgiter aux fidèles – s'accroissent au fur et à mesure qu'on s'écarte de l'époque du christianisme primitif. Effectivement, plus on s'éloigne dans le temps, plus l'enseignement donné par Jésus et ses apôtres au premier siècle se trouve altéré, mais en contrepartie, on se rapproche de plus en plus près du paganisme universel. Bientôt, un clergé est établi, assurant seul la prédication et la direction de la nouvelle Église, c'est-à-dire étymologiquement, la « Congrégation » des fidèles. Après les conquêtes barbares, la noblesse sénatoriale privée de ses privilèges politiques accapare les investitures épiscopales. Ce clergé, de plus en plus aristocratisé, fait alors une distinction entre les ouailles ordinaires et ceux qui sont promus saints. Ces derniers, au contraire des premiers saints, se caractérisent par leur personnalité marquante et leur capacité à faire des prodiges après leur mort. Mais pourquoi la mise en place d'une telle thaumaturgie ? La raison première découle de ce que ces nouveaux saints sont des héros faiseurs d'émules inféodés à la cause catholique romaine. Souvent, comme les saints fictifs, ils remplacent les dieux païens populaires, permissifs, attrayants, protecteurs de corporation de métiers et de lieux, possesseurs de hauts faits colorés ou de charmes légendaires. Au cours du temps, ces saints catholiques, à l'instar du Messie, défaits de leur enveloppe charnelle, en viennent à monter directement dans les sphères célestes après leur mort à la manière

des dieux mythologiques mortels. Ils deviennent ainsi des intercesseurs infailibles auprès de Dieu qu'on peut vénérer et prier, ayant toutes les caractéristiques d'une divinité, bien que l'Église s'en défende. En rendant ainsi un culte ritualisé par un clergé avide de biens matériels et de pouvoir sur les ouailles, et similaire au folklore païen, à leurs défunts divinisés et immortalisés artistement par des images colorées, les fidèles sont censés s'attirer les bonnes grâces de ces glorieux ressuscités par des dons copieux et des invocations afin qu'ils puissent intervenir auprès du Tout-Puissant pour répondre à diverses demandes personnelles. Leurs tombeaux, réceptacles de leurs corps parfois disséqués, devenant ainsi une vraie manne lucrative de reliques, sont considérés comme ayant le pouvoir d'intercéder auprès du Seigneur trin catholique pour le passage bienveillant dans l'au-delà. Pour les protéger, on les abrite dans des reliquaires coûteux sous des chapelles ou des basiliques. Afin de bénéficier de cette aubaine, on enterre les morts non loin du tombeau miraculeux et ce, jusque dans le sol des églises pour les plus riches. Voilà la raison des cimetières jouxtant les Églises.

Nous pouvons constater le fossé creusé entre cette pratique cultuelle basée sur la croyance en une âme immortelle, toujours vivante, et les Écritures qui stipulent formellement qu'il n'y a qu'un seul intermédiaire entre Dieu et les hommes : Jésus-Christ³⁹⁷, puisqu'à la mort, tout homme, fût-il saint, redevient poussière – c'est-à-dire néant total. Quelle différence avec les véritables saints bibliques qui sont choisis par Dieu dès le début du christianisme ? En effet, les saints des Écritures sont décrits comme des gens ordinaires qui fuient la renommée humaine, subissant moqueries et tribulations parce qu'ils glorifient Dieu, son nom Jéhovah et son fils Jésus-Christ. Sans aucun disciple personnel, ils ne participent aucunement à la politique, restent neutres dans les conflits armés et, par conséquent, ne sont ni adorés ni adulés comme des héros militaires ou des champions du catholicisme ou d'autres confessions. Selon la Bible, au nombre de seulement 144 000 membres, ils ne sont ressuscités dans les sphères spirituelles qu'à partir de la fin du temps

des Gentils, c'est-à-dire en 1914, tandis que tous les autres morts ne seront ressuscités sur terre qu'au jour du Jugement dernier qui durera mille ans après la guerre d'Armageddon mettant fin à la période finale des jours de l'ordre des choses actuel gouverné par les ennemis de Dieu avec, comme figure de proue, Satan et ses acolytes démoniaques.

Le culte des saints catholiques se généralisant par la suite, chaque diocèse finit par posséder ses propres saints, pour des raisons politiques et d'autres, basement économiques – cela attire en effet beaucoup les visiteurs en quête d'absolution. Ces pécheurs potentiels, crédules et naïfs, craignant l'enfer catholique effrayant et, dans un même temps, intéressés par les grâces divines, emmènent ainsi leurs bourses pleines de devises trébuchantes pour acheter moult bénédictions célestes comme on achète un camembert. Ces saints sont souvent choisis parmi les ecclésiastiques des paroisses locales. Ce pragmatisme bienvenu permet la conversion des masses. Les moines et les abbés, pour assurer la validité, l'agrandissement, la pérennité et la rémunération de leurs ordres, produisent également de saintes idoles piochées dans la haute noblesse séculière ou issues dans celle de leur propre corporation ; chefs ecclésiastiques fidèles aux spéculations syncrétistes, baignées de philosophies grecques et imbriquées dans des dogmes tirés des Écritures. Ainsi corrigés par ces arrangements catholiques, les enseignements deviennent parabibliqués. Des reliques – constituées du corps entier, d'un organe ou d'un résidu d'organe (têtes, doigts, dents, rognures d'ongles, parcelles de peau, fragments d'os, etc.) ou même les cendres du saint défunt, voire encore un objet ayant appartenu à ce néo-dieu ou tout simplement son image sculptée ou peinte – sont religieusement exposées dans un sanctuaire consacré pour leur adulation, car pour les croyants idolâtres, pieux et amateurs de sensationnel, ces précieuses reliques sont susceptibles de produire des miracles.

Le culte des reliques vient tout droit du système hiératique païen. Les dieux Tammouz, Baal, Adonis, Orphée, Osiris, et autres figures défigurées par les légendes de Nemrod

divinisé, ont tous été démembrés et les parties de leur corps éparpillées. Les prêtres du paganisme, afin d'affermir la foi des émules, affirmaient que les temples dédiés à une telle divinité recelaient le tout ou un morceau retrouvé du dieu en question, cette relique cadavérique sacrée étant capable de miracles au même titre que son propriétaire, c'est-à-dire le dieu désormais occis qu'elle était censée remplacer. Ainsi, Osiris, par exemple, fut découpé en quatorze à quarante-deux morceaux selon les différents textes exhumés. Le temple de Sebennytos, construit en son honneur, abritait deux bouts de jambes, celui d'Athribis, le cœur, celui d'Abydos, la tête, celui de Heracléopolis, une cuisse, celui d'Edfou, une jambe quant à celui de l'île de Biga, la jambe gauche, etc.

Voilà pourquoi, en Deutéronome, chapitre 34, verset 6, Jéhovah, pour prémunir la nation israélite de ce rite totalement réprouvé, garda secret l'emplacement de la sépulture de Moïse, afin que son corps ne pût servir de relique ou sa tombe de sanctuaire et de lieu de pèlerinage, n'ajoutant pas cette tentation païenne aux descendants de Jacob, peuple souvent enclin à suivre l'exemple cultuel ridicule des pays d'alentour.

Naturellement, avec le temps, chacune de ces divinités en vint à posséder plusieurs dizaines de têtes, de doigts, de dents, de phallus et autres organes, car de multiples cités possédaient ses propres reliquaires protecteurs. Ces châsses renfermant leurs contenus cadavéreux étaient censées attirer la faveur du divin propriétaire, ce dernier ayant gagné les sphères célestes à la belle saison ou le séjour souterrain des morts à la mauvaise, après qu'il eut été tué. Le dieu en question en vint parfois à porter le nom de l'endroit où résidait sa relique comme par exemple dans le baalisme avec Baal-Tsephôn, Baal-Tamar, Baal-Méôn, etc.³⁹⁸.

Au III^e siècle se généralise la célébration de messes dans les catacombes romaines sur les tombeaux des martyrs. Martyr vient du grec *martyrs* qui signifie « témoin », via le latin *martyr*. C'est ainsi que l'on nommait communément les premiers chrétiens dans l'Empire romain parce qu'ils se présentaient

ainsi lors de leur prédication de porte en porte. Ce terme devient donc un synonyme de « Nazaréen » ou de « chrétien ». Voilà pourquoi les Témoins de Jéhovah, retournant aux sources chrétiennes premières, portent ce nom depuis 1935. Au IV^e siècle, la chrétienté s'écartant de plus en plus du modèle originel chrétien, les reliques de ces martyrs sont portées individuellement comme des gris-gris. Au VI^e siècle, ces ossements sacrés sont incorporés dans les autels servant pour la messe comme martyrium. Selon la loi romaine, les morts doivent être enterrés et regroupés dans des terrains situés en dehors des bourgs qui deviendront des cimetières. Les nécropoles chrétiennes, quant à elles, seront appelées *martyretum*, vocable latin tardif qui donnera le mot « martroi » via le terme médiéval du patois orléanais *martireium* ou « martray » en breton et qui prendra le sens de « lieu de culte ». Ces places de culte nécrolâtrique tombant petit à petit en désuétude furent désaffectées, puis ceinturées par les villes grandissantes. Ces terrains occupés par d'anciens cimetières devinrent des esplanades publiques pour les marchés ou autres foires, mais aussi des endroits pour les spectacles d'exécution capitale. D'ailleurs, nombre de places dans les villes et villages ont gardé ce toponyme jusqu'à nos jours dans le Loiret comme la place du Martroi à Orléans et Pithiviers ou la place du Martroy à Jargeau et Nargis. En Bretagne, on connaît la place du Martray à Nantes, Pontivy, Saint-Brieuc, Lanvollon, Tréguier ou Paimpol. Le Martray forme un isthme de l'île de Ré à Ars-en-Ré. Les places du Petit et du Grand Martroy à Melun et Pontoise ainsi que la place du Martroy à Ballancourt-sur-Essonne et la rue du Martroy à Braine dans l'Aisne. Le terme « martroy » devient synonyme de cimetière comme la désignation Martroy de Férolles qui désigne de nos jours la butte où un cimetière a été retrouvé. Quant au mot romain *martyr*, il devient alors synonyme de *sanctus*, c'est-à-dire « saint ».

Les saints de la chrétienté possèdent, de la même manière que les divinités païennes, une quantité effarante du même organe adoré en maints endroits. Cela engendra un trafic commercial juteux, bien que l'authenticité de ces objets

de vénération soit tout à fait douteuse. Ainsi par exemple, Saint-Louis dépensa des sommes colossales pour acquérir quantité de reliques, certaines provenant de Constantinople dont une des soi-disant couronnes épineuses du Christ, la lance qui servit à le percer ainsi qu'« *une grande partie de sa croix [...] et bien d'autres reliques glorieuses*³⁹⁹ ». Après les avoir enfermées dans des petits coffrets recouverts d'or sur lesquels il fit enchâsser des pierres précieuses, il fit bâtir la chapelle de Paris pour les abriter. De nos jours, ces reliquaires contenant ce fragment de croix et cette couronne sont toujours vénérés dans la cathédrale de Notre-Dame de Paris. Les saints, eux-mêmes innombrables, voient leurs reliques d'autant multipliées, bien que toutes soient authentifiées exactes, ce qui constitue en soi un vrai miracle puisque Jean le Baptiste, par exemple, ne possède pas moins de quatre têtes répertoriées et déclarées solennellement vraies par les autorités cléricales. D'ailleurs, en 1543, Calvin, dans son *Traité des Reliques*, dénoncera ces abus aberrants en faisant remarquer qu'il existait, entre autres, à son époque, pas moins de 14 clous de la Croix (alors que deux ont largement suffi pour clouer Jésus au poteau) et quatre couronnes d'épines. Ces reliques valant une fortune ne sont pas à l'abri du vol. Ainsi le soi-disant prépuce du Messie fut dérobé en 1983 près de Viterbe, en Italie centrale.

Le culte des reliques marquera sa présence également dans l'islam. En effet, le sultan ottoman, Selim 1^{er}, après avoir au préalable assassiné consciencieusement ses propres frères et neveux, annexa l'Égypte. L'ayant conquise, il entra triomphant en 1517 au Caire où résidait le dernier calife abbasside, al-Moustamsik. Il revêtit alors le titre du vaincu devenant ainsi le successeur de Mahomet (Muhammad) et par là même le chef de la communauté sunnite. Il se fit remettre les reliques sacrées de ce prophète, les emmenant à Istanbul, laquelle devint le nouveau siège du califat jusqu'au XX^e siècle.

Les saints peuvent avoir aussi, à l'instar de toute religion polythéiste, un nom éponyme d'une région ou d'une ville suivant l'influence géographique qu'ils sont censés générer.

Ainsi, auparavant, plusieurs Baals pouvaient être ainsi distingués : tels le célèbre Baal-Péor (Belphégor), portant le nom du mont Péor situé en Moab, le Baal-Hatsor portant le nom du djebel Hatsor en Israël (anciennement Canaan). De même qu'aujourd'hui, la Madone se nomme Notre-Dame de Paris ou Notre-Dame de Lourdes et Saint Martin, Saint-Martin-du-Puy, Saint-Martin-du-Var ou Saint-Martin-de-Ré. Les lieux eux-mêmes devinrent des métonymes, le nom du saint désignant une ville, un quartier ou un lieu comme Saint-Tropez ou Saint-Michel à Paris. C'est pourquoi les Écritures citent les Baals au pluriel, car ce dieu avait une particularité différente tant au niveau de sa représentation que de ses actions et des bienfaits donnés suivant l'endroit où il était adoré bien qu'étant la même divinité. D'une façon identique, aujourd'hui, dans la tradition catholique, la Sainte Vierge de Lourdes n'intervient pas de la même manière que celle de Paris. Leurs statues respectives ne possèdent pas les mêmes traits physiques. Pour illustrer ce constat, nous pouvons considérer le cas de Saint-Nicolas de Bari. À Myre, ville portuaire lycienne, située en Anatolie actuelle, des marins dérobent les reliques de son évêque en 1087. Ces marins italiens amènent ce trophée religieux à Bari, la capitale des Pouilles, une des principales rades maritimes qui servira au futur débarquement des croisés où l'on construit une basilique pour abriter ce trésor. Saint-Nicolas de Bari est ensuite reconnu officiellement par le haut clergé de l'Église comme le patron des matelots. Ceux-ci, mettant leur foi dans le syncrétisme, le nommeront pieusement « le Poséidon chrétien » et lui rendront une dévotion superstitieuse, calquée sur le fond sur celle du Neptune grec pour apaiser les tempêtes marines. Sa fête est établie le 9 mai dans le calendrier liturgique papal. Toujours à notre époque, du 7 au 9 de ce mois, ces adorateurs hissent la statue de ce saint, revêtu du pallium en sa qualité d'archevêque posthume, sur un bateau, pour sa procession flottante annuelle. Mais ce saint catholique dans les régions nordiques est méconnaissable puisqu'il ne remplace plus Poséidon, mais Odin, le terrible Saturne germanique, en tant que *Sint-Nicolaas*

qui se fête le 6 décembre. La légende présente Saint-Nicolas à cheval dans les nuées suivi de son valet noir, Pierre le Noir (*Swarte Piet*), plus connu en France par son surnom de père Fouettard, et comme Odin chevauchant les nuages précédant son fidèle laquais, Ekhard – ces deux derniers domestiques se ressemblant dans le fait de porter chacun une verge. Saint-Nicolas possède une barbe blanche foisonnante tel son équivalent nordique borgne, Wotan, et distribue des friandises à gogo, alors qu'autrefois, Odin des fruits secs liés au culte de la fertilité.

L'année, ne comptant que 365 jours, devant l'affluence de ces milliers de saints remplaçant le foisonnement des dieux du polythéisme païen, il fallut en consacrer plusieurs le même jour. Des livres d'heures, ancêtres des calendriers, enluminés ou non, comprenant la liste grandissante de ces saints abondants et la liturgie pour gérer chaque vénération les concernant, furent alors créés. Du X^e au XIII^e siècle, on commença à solliciter le pape pour inscrire les nouveaux saints des diverses paroisses sur la liste romaine qui deviendra la référence officielle. La canonisation était née. Au XIII^e siècle, la papauté s'affirmant de plus en plus, cette canonisation, après enquête diligentée par l'évêque de Rome, restera un privilège uniquement papal.

Mais il existe toujours divers calendriers. Ceux des différents ordres monastiques ; le calendrier franciscain, par exemple, n'est pas le même que le calendrier dominicain – divergents aussi, ceux des nations ou villes d'influence. En France, un tiers environ des saints font partie du calendrier romain universel de l'Église catholique. Ce sont, en règle générale, la mère de Jésus, Marie, les apôtres, les premiers témoins (martyrs) de la période apostolique puis les premiers Pères de l'Église postapostolique. Les deux autres tiers sont composés de moines ou autres religieux autochtones, pouvant parfois être étrangers, mais restant populaires au sein de la nation comme Saint-Nicolas, par exemple.

Les premiers évêques de Rome, qu'un tenace et puissant consensus continue à les nommer papes, faisaient

aussi partie de ces saints. Il reste vrai que ce titre de pape est mal approprié pour un chrétien. Premièrement, parce que ce terme veut dire « père » et que Jésus, l'enseignant on ne peut plus incontesté du christianisme, en Matthieu, au chapitre 23, verset 9, recommande expressément à ses disciples de ne pas porter ce titre sous aucun prétexte, car il ne doit être consacré qu'à Dieu. De plus, cette qualification décernée à un homme a été calquée sur le paganisme puisque ses prêtres se faisaient appeler ainsi ostensiblement, à l'instar de leurs dieux. Deuxièmement, au début du christianisme, chaque ville était pourvue d'une ou plusieurs congrégations selon l'importance du nombre des fidèles, chacune d'elles présidée par un collège d'anciens, le tout supervisé par le collège central situé à Jérusalem composé des douze apôtres puis, leur nombre diminuant, par des anciens. Aucune suprématie hiérarchique ou rivalité quelconque sous peine d'excommunication n'existait entre ces nombreux anciens soudés par le respect et l'amour chrétiens manifestes qu'ils s'efforçaient de cultiver l'un envers l'autre. Ils étaient choisis sur la base des Écritures (et non élus par vote) en raison de leur solide connaissance de la Bible et de leurs expériences développant leurs aptitudes spirituelles ajoutées aux possibilités découlant des aléas de leurs conditions de vie pour servir à la bonne marche du christianisme naissant. Naturellement, il va de soi qu'un esclave handicapé par une maladie invalidante, père d'une famille nombreuse, avait moins de temps à consacrer bénévolement pour gérer les affaires inhérentes à la congrégation qu'un homme en bonne santé relative, libre et célibataire tel que l'apôtre et citoyen romain, Paul. À l'instar des prophètes bibliques, les anciens venaient de tous horizons sociaux et leur ministère non rémunéré ne s'entachait d'aucune fonction politique, quelle qu'elle soit. Leur fonction gracieuse n'était ni achetée ni réservée qu'aux seuls nobles comme cela se passera ultérieurement. Ce terme « ancien » en grec se dit *epico* et a donné le terme « évêque » en français. Par la suite, dans l'Empire catholique, avec la fondation d'un clergé à qui incomberait le seul privilège de prêcher, ce collège d'anciens

se réduisit à un seul évêque grassement rémunéré par ville puis par diocèse. Cette charge se monnayant et rapportant gros, les familles nanties et souvent aristocratiques s'en procuraient pour leur fils de plus en plus jeune. Ainsi, on put être évêque dès l'âge de quatre ans, la spiritualité catholique mourant au profit de l'avidité.

Jusqu'au IV^e siècle, l'évêque de Rome n'était pas encore le prêtre en chef de l'Église. Effectivement, au cours du temps, la chrétienté apostate se fractionna en quatre patriarchats, celui d'Alexandrie, de Césarée, de Byzance, et de Rome. Le pape n'était toujours pas né. Il ne le sera que sous Gratien, en 378, lorsque celui-ci cessera, par conscience, d'exercer volontairement la fonction de *pontifex maximus* à cause de son origine païenne. À ce moment précis, Damase, alors évêque de Rome, s'investit de cette fonction afin de devenir le maître contesté de la chrétienté. Cette controverse entraînera l'amorce du schisme de 1054 qui rompit en deux confessions la chrétienté – celle d'Orient composée des Églises orthodoxes et celle d'Occident sous l'autorité de la papauté. Enfin, chez cette dernière, la désunion s'amplifia plus tard avec les scissions de l'Église anglicane et autres confessions protestantes. C'est pourquoi la chronologie soi-disant papale à ses débuts n'est basée que sur des conjectures. La Bible n'enseigne nulle part que Jacques, le demi-frère de Jésus, ait été pape à Jérusalem comme le veut la tradition catholique ni que l'apôtre Pierre ne soit allé à Rome pour porter ce titre. Par contre, il est certain que, selon la Bible, cet apôtre était à Babylone où résidait une forte congrégation de Juifs issus de l'exil au temps de Nabuchodonosor II. En dépit de cette preuve évidente, l'Église catholique, pour donner du poids et de la vraisemblance à sa thèse infirmée, affirme que cet apôtre fut le premier pape de Rome, et que Babylone, citée dans les épîtres de Pierre, est en fait Rome. Mais Pierre, au contraire de Paul et Barnabé (Barnabas), n'a jamais été l'apôtre des gentils puisque, de par sa mission, il ne devait s'occuper que des brebis israélites tout en étant membre du collège central situé à Jérusalem au tout début du christianisme. Cela ressort clairement des Écritures.

D'ailleurs, la chronologie papale enseignée de nos jours ne sera officialisée qu'en 1943 et n'est pas la même que celle du XIX^e siècle, ce qui démontre le flou existant au niveau des dates avant sa dernière institutionnalisation officielle. Pour nous en convaincre, nous pouvons consulter le tableau suivant :

Liste et chronologie des 1 ^{ers} papes en 1867	Liste et chronologie des 1 ^{ers} papes en 2009
41 : saint Pierre	33* ou 64 ou 67 selon les sources : saint Pierre
67 : saint Lin	67 : saint Lin
78 : saint Clet	76 : saint Clet (ou Anaclet)
80 : saint Clément	88 : saint Clément 1 ^{er}
91 : saint Anaclet	/
100 : saint Évariste	97 : saint Évariste
109 : saint Alexandre	105 : saint Alexandre
119 : saint Xyste (Ou Sixte)	115 : saint Sixte 1 ^{er}
127 : saint Télesphore	125 : saint Télesphore
139 : saint Hygin	136 : saint Hygin
142 : saint Pie	140 : saint Pie
157 : saint Anicet	155 : saint Anicet
168 : saint Soter	166 : saint Soter
177 : saint Eleuthère	175 : saint Eleutyhère
193 : saint Victor	189 : saint Victor
202 : saint Zéphirin	199 : saint Zéphirin
219 : saint Calixte	217 : saint Calixte 1 ^{er}
223 : saint Urbain	222 : saint Urbain
230 : saint Pontien	230 : saint Pontien
d'ap. <i>Rome chrétienne, catalogue des pontifes romains.</i>	d'ap. <i>Mémoire du christianisme</i> et <i>*Quid</i> 1988.

D'autres différences par la suite sont moins significatives.

Au XIII^e siècle, le moine franciscain Roger Bacon s'insurgea contre le culte des saints en ces termes : « *En dehors des dogmes, les saints ne sont que des hommes et n'ont pas plus le droit à l'infailibilité que des sages païens. N'ont-ils pas préféré*

Platon à Aristote ? Et Aristote lui-même ? » Pour lui, les vues scolastiques et théologiques de nombre de ces saints, tel le dominicain Saint-Thomas-d'Aquin, lui semblaient irrémédiablement rétrogrades et fermées à la science.

Dans le même temps, des individus sont canonisés pour les bons services rendus à l'Église de Rome indépendamment de leurs actes immoraux pour parvenir à cet office. « *En 1255 saint Louis établit l'Inquisition en France, acclimatation vénéneuse* », écrit Victor Hugo dans son *Paris* au chapitre V. Acte qui fit, entre autres, que Louis IX, virulent combattant du judaïsme et de l'islam, sera canonisé.

On comprend pourquoi l'Église catholique interdit la traduction de la Bible en langue vernaculaire ; pour des raisons à la fois mercantiles et théologiques, de peur en effet que leurs ouailles aveuglées n'ouvrent tout grands leurs yeux, éclairés par les Écritures sur leurs agissements anti-scripturaires. Sir Thomas More, chancelier d'Angleterre, à la plume active et partisane afin de brûler les hérétiques rebelles aux conceptions de l'Église tel que William Tyndale, premier traducteur de la Bible en anglais, fut décapité pour avoir dénoncé la rupture d'Henri VIII avec le papisme. Alors, pour son soutien indéfectible à la papauté, et malgré ses conseils impitoyables pour laisser les ouailles catholiques dans l'ignorance des Écritures saintes, le pape Pie XI, soi-disant vicaire du Christ, le canonisa.

*
* *

Les peuples celtiques s'étendaient dans les îles Britanniques, la Gaule, La Suisse, la péninsule ibérique, l'Allemagne occidentale, jusqu'aux Balkans et aux abords de l'Asie Mineure. Leur structure sociale était tribale, mais cependant, leur culture similaire, leur souche linguistique et leurs traditions identiques les unissaient quant aux mœurs. Il existait trois classes sociales : 1) une classe sacerdotale composée de prêtres – les fameux druides – et de bardes, 2) une classe aristocratique et 3) la classe des artisans et paysans. Leur calendrier religieux basé sur douze mois

lunaires de trente nuits était divisé en neuf tranches de quarante jours. Huit d'entre elles sont carnavalesques. Certains linguistes construisent étymologiquement le mot carnaval du nom de la nymphe Carna, déesse protectrice des foyers bien connue du monde romain pour son culte ripailleur. D'autres proposent *carrus navalis*, locution latine voulant dire « char naval », le bateau sur roues construit lors des bacchanales, fêtes orgiaques, dépravées et satyriques en l'honneur du dieu Bacchus, réplique parfaite du culte de Dionysos chez les Grecs, également très en vogue chez les teutons. Ce char naval à roues était employé également pour les saturnales et les lupercales, réjouissances tout aussi licencieuses du monde latin. Les parades estivales en l'honneur d'Isis, la grande déesse égyptienne, vénérée aussi à l'étranger, d'abord en Assyrie puis dans tout l'Empire romain ont pareillement un char sur lequel se trouve la barque funéraire sacrée d'Osiris (*Néchémet*) avec une procession d'adorateurs lubriques masqués. Mais la majorité des historiens donnent comme explication pour le mot carnaval, l'origine latine *carne vale* qui signifie « adieu à la chair », terme ecclésial popularisé au Moyen Âge, approprié parce que précédant la période de 40 jours du carême institué par le catholicisme. Quarante longues journées de jeûne exigées, où l'on devait s'abstenir d'aliments carnés, certainement mises en place pour contrecarrer l'ancienne période carnavalesque pleine d'agapes pantagruéliques. Parmi ces périodisations de Carnaval, s'inscrivaient plusieurs temps forts de festivités celtiques et romaines déguisées, au Moyen Âge, sous un revêtement catholique présidé par des saints.

Fin octobre, début novembre, au soir de la pleine lune, commence la nuit de Samain, la fête celtique de la mort. Samain signifie « fin de l'été » et marque le début de l'année celte. C'est une nuit de terreur, de communication intense avec le monde surnaturel peuplé de fées, d'esprits, de revenants et autres divinités. Lors de cette nuit macabre, les mânes sont libérés... Les bonnes, mais d'autres, vengeresses, se mêlent aux mortels et sèment souffrances multiples, maux divers et mort horrible. Les druides, acteurs de la mascarade, éclairés

de torches multipliant les sombres ombres tremblotantes et effrayantes, frappent en groupe à chaque porte des logis et rançonnent les habitants terrorisés qui donnent, sous la menace d'horribles malédictions, argent et victuailles. À l'intérieur de chaque foyer sont disposées des offrandes constituées de nourriture et de boisson pour apaiser ces fantômes vindicatifs qui reviennent hanter les hôtes de leur ancien domicile.

Des sacrifices d'animaux et d'humains ont lieu pour conjurer le déclin du dieu-soleil. De grands feux sont allumés où l'on y jette les victimes vivantes. Ces feux, ainsi que ceux de l'équinoxe de printemps, donneront le terme *bonfire* (feu de joie) en anglais, déformation de *bonefire* qui veut dire « feu d'os » – les ancêtres des fameux feux de joie de la chrétienté où l'on faisait brûler des ossements pour honorer le dieu-soleil ! C'est aussi un moment propice pour lire les présages et effectuer des rites divinatoires afin de connaître l'avenir puisque les portes de l'au-delà restent grandes ouvertes pour la communication avec l'autre monde. Suivant les contorsions et les hurlements des victimes offertes en sacrifice et dévorées vivantes par les flammes, les druides, absolument imperméables à la douleur d'autrui, annoncent, en analysant doctement ces signes horribles, les bons ou les mauvais augures.

De grands banquets, où les convives ripaillent goulûment ensemble et boivent de grandes pintes de cervoise ou des coupes de vins aromatisés de Grèce ou d'Italie, égalaient cette nuit consacrée au Nouvel An celtique. Comme celui du Nouvel An babylonien, les valeurs sont inversées et peuvent laisser place à des débordements féroces, orgiaques et contre nature comme l'autorisent les consciences affaiblies et abêties par trop d'alcool, quand elles deviennent incapables de gérer par la raison, les désirs nuisibles et les envies instinctives et dégradantes des humains.

Pour faire peur aux esprits malins, les Celtes, dans leur naïveté superstitieuse, se regroupent en bandes, portent des masques d'épouvante et des costumes bizarres et effrayants.

En procession, ils défilent bruyamment pour repousser les âmes errantes au loin dans les campagnes.

Il est à noter que la fête du Nouvel An celtique tombe le même jour que le déluge biblique⁴⁰⁰. De nos jours, cette nuit de Samain ayant traversé les époques est toujours vivante. Elle est appelée en anglais : *"Hallowe'en"* qui veut dire « veille de la Toussaint ». C'est la fête satanique annuelle par excellence, dévoilée par les médias du XX^e et XXI^e siècle naissant, où on rend ouvertement un culte aux morts chéris par le diable. Quelle douleur pour ce chérubin démoniaque d'avoir perdu les fils des anges déchus, noyés lors du Déluge universel – anges qui l'ont suivi dans sa rébellion contre Dieu et constituant désormais les hordes de démons de ses troupes. Ces fils monstrueux appelés néphilims dans les Écritures, c'est-à-dire « tombeurs », sont nés de l'accouplement hors nature de leurs parents. Ces hommes de renom, ces tombeurs d'homme, gigantesques créatures violentes furent très certainement soumises à son orgueilleuse direction tordue et maléfique. Cette fête religieuse immonde, quelquefois mêlée de cannibalisme rituel, est parrainée par des sorciers avides de sang qui sacrifient, en les torturant à mort, des animaux et jusqu'à des êtres humains, les plus prisés étant des jeunes filles ou des jeunes garçons, voire des enfants ou des bébés, dont les initiés abusent parfois au préalable sexuellement. Chaque année, des charniers sataniques épouvantables de corps mutilés sont retrouvés par la police ainsi que des signalements de disparitions de personnes qui servent de présents sacrificatoires à ces rites démoniaques et qu'on ne retrouve parfois jamais. Ces victimes alimentent des réseaux d'adeptes pervers qui, lors de messes noires accompagnées de monstrueux holocaustes sadiques, offrent ces innocents pour s'attirer les grâces du « *dieu de ce monde* », c'est-à-dire Satan⁴⁰¹, dieu trompeur par excellence, mais heureusement non tout-puissant, qui peut donner à ses adeptes, pour un temps forcément éphémère, pouvoir et argent.

Le 1^{er} novembre, le pape Grégoire III instaure à Rome le culte de tous les saints : la Toussaint, déjà en vigueur

officieusement dans plusieurs régions de l'Empire catholique. Le culte de Samain est ainsi avalisé et pérennisé sous un autre vernis. Les dieux celtiques sont remplacés désormais par des saints divinisés, et un rituel et une liturgie en adéquation avec l'ancien culte païen et la nouvelle philosophie hiératique papale. Le pape Grégoire IV universalisera ces cultes dans tous les pays sous son giron en 835. Acte qui démontre que le terme christianiser est totalement impropre ; par contre, le terme « catholiciser » serait vraiment mieux approprié !

Le 2 novembre, Odilon, abbé de Cluny de 994 à 1048, institue la fête des Morts. Chez les Bénédictins, il faut prier lorsqu'un moine décède au sein de l'ordre. Ces prières collectives et individuelles, aumônes, oraisons et messes, durent toute la journée pendant sept à trente jours ; cette période appelée *dubium* n'est interrompue que pendant les grandes cérémonies liturgiques. De plus, à chaque anniversaire de la mort du défunt frère, il faut à nouveau prier, faire une messe, accompagnée d'oraisons et d'aumônes. Un enregistrement exhaustif des morts, appelé nécrologue, est tenu scrupuleusement à jour et un clerc *rotulier* fait le tour de tous les monastères de l'ordre pour qu'aucun de ses anniversaires mortuaires ne soit oublié. Bientôt, on est complètement débordé. Il est déterminé alors un seul jour pour grouper toutes ces foisonnantes commémorations. La date du 2 novembre, choisie par Odilon, coïncide judicieusement avec Samain, où les gens encore attachés à l'ancien culte celte continuent de communiquer avec les morts.

Cette fête des Morts s'est répandue sur pratiquement toute la terre, emmenée lors de l'exil forcé des citoyens de la Babylone antique lorsque Dieu confondit leur langage universel en 70 langues bien distinctes. Ainsi, jusqu'en Amérique, les Indiens mexicains préhispaniques déposaient des offrandes fleuries accompagnées de maïs sur les tombes pour les âmes de leurs morts. Ces cérémonies perdurent toujours aujourd'hui dans le culte catholique mexicain. Le 2 novembre, des musiques chères à la personne décédée sont jouées par des musiciens. Alcools, nourriture et fleurs

sont offerts sur les tombeaux pour flatter les âmes des morts ensevelis.

Le 3 novembre, la Saint-Hubert fut mise en place pour substituer un mythe païen par une légende hagiographique quasi similaire. Il vient renforcer les offices de Saint-Eustache créés auparavant, eux aussi, par la tradition romaine, mais dont la fête tombe le 20 septembre. Une des légendes narre qu'Hubert, fils d'un duc d'Aquitaine, fêru de chasse, s'adonnait tous les jours à cette unique et prenante passion. Lors d'un Vendredi saint, jour devant être expressément chômé, un cerf qu'il poursuivait lui fit front. Entre les bois de ce cervidé, il vit un crucifix doublé d'une exhortation écrite. Cette inscription et une voix dans les cieux exhortèrent ce chasseur invétéré et sacrilège, certes de condition noble, mais combien pécheur, à retourner vers ses besoins spirituels catholiques. Celui-ci, rempli de remords pour son acte impie, devint par la suite un évêque réputé, et de plus, guérisseur de la rage. Dans ce mythe celte récupéré, on peut relever le concours de ce cerf qui devient alors un symbole christique de résurrection puisque ce ruminant perd ses bois, mais que ceux-ci repoussent drus. En fouillant dans le panthéon celtique éteint, on dégote une fée-cerf et son parèdre, le dieu-cerf, Cernunos qui, d'ailleurs, a laissé la trace de son nom à travers les dénominations topologiques du territoire français comme Cernune et Cernone, et les communes de Cernay disséminées dans le Calvados, l'Eure-et-Loir, la Nièvre, la Vienne, les Yvelines, et la Marne ainsi que le Sanon, un affluent de la Moselle, ce qui démontre la répartition géographique relativement importante du culte de cette divinité cornue. En Bretagne, les saints Edern et Telo chevauchent un cerf. Certains y voient une réminiscence de la cervidélâtrie celte.

Dans le monde de la chrétienté est célébrée la Saint-Martin le 11 novembre. Martin (*Martí* en catalan) vient du latin *Martius* qui signifie « guerrier », et dont l'étymologie vient du dieu de la guerre Mars. En Europe, une multitude de bourgs portent son nom. Ce clerc tonsuré, évêque de Tours, aux allures rustiques et campagnardes, un peu ours,

aurait contribué à amener les peuples de la Gaule dans le giron catholique au IV^e siècle nous dit la tradition. Sa méthode consiste à synchrétiser les lieux de cultes, les us religieux et fêtes gallo-romaines « *avec un sens aigu de l'efficacité* » précise Henriette Walter dans son ouvrage : *Le français dans tous les sens* à la page 71. C'est la figure emblématique qui concurrence le célèbre Merlin l'enchanteur, une divinité celte aux pouvoirs magiques redoutables. Pour les annihiler, Saint-Martin, le missionnaire catholique, possède les mêmes, mais décuplés. Des pierres légendaires sur tout le territoire français sont marquées de l'empreinte de ses pérégrinations et portent encore son nom de nos jours, réminiscence tenace d'anciennes croyances celtes où les dieux laissaient les stigmates de leur passage imprimés dans la roche. Lors du passage du bateau transportant son cadavre sacralisé, ramené par les moines tourangeaux pour le soustraire à l'avidité des moines poitevins qui louchaient sur cette sainte relique lucrative, toutes les fleurs du bord de la Loire fleurirent miraculeusement bien que ce fût le 11 novembre. Voilà l'origine de « l'été de la Saint-Martin ».

Les anciens voyaient chez l'ours une parenté morphologique avec l'homme. C'était les évolutionnistes avant-gardistes de l'époque, mais Charles Darwin, bien plus savant, déclara doctement, dans l'introduction de la première édition de son livre *L'origine des espèces*, que l'ours polaire, obligé de nager dans l'océan arctique la bouche ouverte pour mieux respirer parmi les glaçons épars du Grand Nord, s'est transformé, grâce à la sélection naturelle, en baleine. Même Charles Lyell, son mentor, transformiste affirmé, le reprit, ce qui ravisa ce scientifique. Il supprima alors cette thèse audacieuse dès sa seconde édition. Cependant, au Moyen Âge, certains, beaucoup moins scientifiques que le père de l'Évolution, voyaient à travers le souvenir lointain d'un enseignement druidique, l'ossature de l'ours ressemblant à celle de l'homme et ce plantigrade copulant comme lui ; deux signes manifestes de cousinage. Dans le panthéon celte, l'ours a une place de premier choix, grande figure mythologique sous les traits de l'Homme sauvage à l'ourserie prononcée. D'ailleurs, Arthur,

le fameux roi breton, personnage central du cycle de la Table ronde, ne veut-il pas dire « *l'ours* » ? – animal consacré comme le symbole de la classe guerrière celtique, tout comme il l'est officieusement de la nation russe de nos jours. L'Église catholique pour effacer ce credo païen tenace, n'a pas lésiné sur les moyens et a produit Saint Ursin, Saint Ursisin, Saint Usmer, Saint Ursicène, Sainte Ursule et Saint Ours pour récupérer les adeptes du culte de ces dieux-ours païens qui accaparent à eux seuls 11 jours de son calendrier, et une légende, celle de l'ours Martin. Les édifices religieux ne sont pas en reste. Par exemple, à Cologne, en Allemagne, l'Église Sainte-Ursule regorge pieusement de plus d'un millier de reliques de tous acabits.

Au XIV^e siècle, la tradition populaire découlant des mythes celtiques est encore tenace. Dans la nuit du 28 au 29 janvier 1393, en l'hôtel royal de Saint-Pol, un bal organisé en charivari costumé est donné par le roi Charles VI et son épouse Isabeau de Bavière pour les nouvelles noces de Catherine de Fastavrin, demoiselle d'honneur veuve de la reine. Le roi ainsi que de jeunes nobles, sur une idée de l'écuyer d'honneur Hugonin de Guisay, personnage puant d'orgueil, décident de s'attifer en homme sauvage et s'enchaînent l'un à l'autre comme le veut la tradition folklorique lorsque la foule paysanne liait symboliquement des hommes travestis en sauvages assimilés à des lutins diaboliques échevelés. Ceux-là mêmes qu'on exorcisait en brûlant leurs effigies sur de grands bûchers lors de manifestations campagnardes festives et superstitieuses issues du culte celte de la fertilité appelées « *danses pour chasser le diable* ». Les déguisements du roi et de ses acolytes sont habilement confectionnés avec des cottes et des masques de toiles imbibées de poix pour coller du lin effiloché simulant de la fourrure hirsute. Mais lors de la mascarade, un convive déguisé en folle sarrasine ébouriffée fait tomber accidentellement une torche enflammée qui embrase les danseurs poilus selon *l'Édition Chronique de la France*. Cependant, la *Chronique* de Jean Froissart narre que ce serait le frère cadet, amateur de sorcellerie, Louis d'Orléans

(passablement aviné selon Veenstra et Pignon) qui, accidentellement, aurait approché un flambeau sous le nez d'un des sauvages pour pouvoir deviner qui se grimait ainsi. Bref, ce fut un drame horrible et tragique où quatre de ces farceurs perdirent la vie (certains parlent de meurtres) ; le roi, non attaché au groupe, en réchappe grâce aux réflexes prompts de sa jeune tante, Jeanne de Boulogne, duchesse de Berry, qui étouffe les flammes naissantes de l'accoutrement velu de Charles sous son ample gonne et ses jupons bouffants. Cette catastrophique comédie plagiée sur le folklore porte désormais les titres mémoriaux de Bal des Sauvages ou Bal des Ardents.

Au moins jusqu'au XVI^e siècle, nous rappelle Rabelais, les « *martinales* » restent des agapes pantagruéliques où « *martiner* » signifie boire copieusement, souvenance folklorique de festivités gallo-romaines. Ce jour du 11 novembre est chômé dans le monde catholique et nombre de dictons fusent : « *À la Saint-Martin, borde tes barriques et bois ton vin* », « *À la Saint-Martin, âne qui ne boit du vin, âne deux fois qui trop en boit* », « *À la Saint-Martin, tue ton cochon et invite ton voisin* », « *À la Saint-Martin, tout le moût passe pour bon vin* », « *À la Saint-Martin, la châtaigne et le vin nouveau* », « *À la Saint-Martin, jeunes ou vieux bois le vin* » ou encore : « *À la Saint-Martin, l'oie et le bon vin et l'eau pour le moulin* », etc. Ce petit inventaire pour illustrer les ripailles joyeuses où trônaient d'appétissantes oies de la Saint-Martin farcies de châtaigne et de vins gouleyants. Ce volatile ainsi cuisiné servait de vengeance au saint homme rondouillard, car comme les oies vigilantes du Capitole, elles signalèrent sa retraite où il abritait son ourserie légendaire et furent donc victimes de son imprécation – elles passeraient à la casserole désormais lors de sa fête. Cependant, qu'on se rassure, cette grosse volaille passait déjà au chaudron au temps des Gaulois le même jour.

En Égypte ptolémaïque, le 25 décembre, on fête le début de la régénération printanière annuelle de la déesse grecque Coré, c'est-à-dire Perséphone (Proserpine chez les Romains) délivrée de l'enfer hivernal souterrain, là où règne le lugubre

et vilain royaume des morts. En Orient, à la même date, on festoie aussi la réviviscence de Mithra, un dieu solaire zoroastrien et hindou, très populaire dans l'Empire romain. Sa mère, la déesse paradoxalement vierge Anahid, est appelée en pehlevi (ancien perse) : « la Dame », « la Dame des Eaux », « la Dame de la Vie » ou encore, selon la professeure émérite britannique Nora Elisabeth Mary Boyce, « la Dame de l'Univers » ce qui rappelle évidemment le titre de « la Dame du Ciel » babylonienne Ishtar. Cette déesse de la fertilité perse servira également d'image influente pour la construction de la Vierge catholique. D'ailleurs, comme Apollon, assimilé au dieu-soleil chez les Gréco-Romains, Mithra conduit le char solaire à quatre chevaux dans l'iconographie romaine. Son culte a été ramené du Moyen-Orient et introduit dans le panthéon latin lors des campagnes militaires romaines effectuées par les légionnaires sous la férule de l'empereur Aurélien. Les Romains l'incorporeront à leur fête du *Natali Solis Invicti* qui, traduit, veut dire la « Naissance du Soleil Invaincu » désignant ainsi la victoire annuelle du dieu-soleil sur l'hiver mortel. Le 25 décembre, quarante jours après le 1^{er} novembre, débute une fête carnavalesque chez les Celtes qui célèbrent également la renaissance du dieu-soleil. Rappelons que les jours commencent le soir chez ces Indo-Européens. Ce jour de fête du 25 décembre correspond donc au 24 au soir dans notre calendrier grégorien. Voilà l'origine du réveillon.

Chez les Germains, une divinité du tonnerre se nomme Thor, fils d'Odin et patron des forgerons. On l'assimile au Baal carthaginois, au Tinia étrusque, au Taranis gaulois et au Zeus-Jupiter gréco-romain. Il a le feu pour attribut et sa couleur est le rouge. Il conduit un chariot mené par deux boucs et vient du nord où il réside. Sa barbe fournie est rousse comme les flammes, mais d'autres légendes la voient longue et blanche. L'âtre nordique dans chaque maison est sacré, car ce dieu-feu descend du ciel par le conduit de cheminée afin de l'animer. Un vrai père Noël, voire un vrai Saint-Nicolas !

En 324, la chrétienté consacra solennellement la journée du 25 décembre de tous ces anniversaires de déités solaires

diverses et éparses à la soi-disant naissance de Jésus, alors que des recoupements de l'évangile de Luc éclairent tout historien sérieux qui peut dès lors situer le mois de naissance du Christ au début d'octobre après d'incontestables recherches historiques⁴⁰².

Le premier janvier, chez les Romains, fête le dieu du commencement et de la fin, Janus à double-face. L'une est appelée *Janus Clusius* voulant dire : « Janus qui ferme », celle qui regarde la saison, et l'année passée, et l'autre, *Janus Patulcius* signifiant : « Janus qui ouvre », voyant la saison et l'année à venir. C'est pourquoi il est aussi le dieu des carrefours et des ports. Sous le vocable, *Janus Bifrons*, ses statues inertes gisaient dans des temples à doubles portes opposées, ou sous le nom de *Janus Quadrifrons* dans des temples à quatre façades ayant chacune une porte et trois fenêtres. Les quatre portes représentaient les quatre saisons et leurs trois fenêtres attenantes symbolisaient les trois mois les composant respectivement. Cette divinité spécifiquement romaine qu'on ne trouve pas dans la mythologie grecque, donnera son nom à notre mois de janvier. Comme ordonnateur du calendrier, il était semblable au dieu-soleil. On discerne cette association chez certains peuples italiques. Ainsi, Janus se trouve assimilé au dieu étrusque, Than, dieu des augures. La coutume exigeait, comme les anniversaires qu'on se souhaite, des vœux de bienveillance et de prospérité puis qu'on s'échange des cadeaux, qu'on festoie bruyamment, qu'on se déguise et qu'on danse, créant ainsi une cacophonie avec force tintamarre censé éloigner les mauvais esprits. En 46 avant notre ère, Jules César instituera le début de l'année le jour même de cette réjouissance consacrée à Janus, dieu bicéphale. Ainsi, la fête du jour de l'an perdure encore avec force aujourd'hui, même chez les non-croyants qui fêtent par conséquent la Saint-Sylvestre, le saint catholique ayant évincé Janus, mais non les agapes païennes débridées liées à son culte antique. Selon les annales catholiques, ce serait Sylvestre, ce saint évêque de Rome qui introduisit le dimanche fêté par les adorateurs du soleil tel son contemporain, le pontifex maximus païen Constantin 1^{er}, comme un jour de fête pour la chrétienté.

Le 6 janvier célèbre le jour de la naissance du dieu phénicien Éon. Chez les Grecs, on le nomme Aïôn ; c'est une divinité ithyphallique et ailée personnalisant le temps éternel. On fête cet événement jusqu'en Égypte ptolémaïque dans la nuit du 5 au 6, pendant laquelle une procession grandiose se déroule où les membres du cortège chantent un hymne consacré à sa naissance : « *La vierge a enfanté. La lumière s'accroît. La vierge a enfanté l'Aïôn* ». Cette date de naissance est aussi celle de Dionysos chez les Syro-Grecs Séleucides. Mais c'est également la manifestation de Saint-Nicolas, le Santa Claus anglo-saxon, sainte divinité de l'autre monde, distributrice d'abondances, sur son char tiré par des rennes comme le père Noël. Cette date deviendra aussi celle de la naissance de Jésus au sein de certaines confessions de la chrétienté⁴⁰³ comme l'Église orthodoxe d'Arménie. Chez les catholiques, ce jour est la fête des saints Rois mages fictifs.

Dans le monde païen babylonien, égyptien, grec et celte, on jeûne une quarantaine de jours avant les Pâques. Au IV^e siècle, Athanase évoque le carême catholique qui correspond à la même période et à la même durée. Il perdure encore aujourd'hui. S'agit-il d'un hasard ? Certes pas, mais pour justifier cette acquisition empruntée au paganisme, l'Église prônera par un passe-passe philosophique que c'est en fait pour reproduire les quarante jours du jeûne de Jésus après son baptême, bien que les Écritures ne le recommandent aucunement. Certains ecclésiastiques ne manquent pas d'imagination pour faire coller leur tradition au calendrier païen. En effet, le moment exact du jeûne de Christ n'est pas du tout approprié quant à la chronologie biblique qui le situe en automne de l'an 29, mais transposé au printemps par la tradition, il concorde ainsi parfaitement avec la période de la mythologie universelle.

Aux environs de l'équinoxe du printemps, l'alliance abrahamique entre Jéhovah et Abram, alors âgé de 75 ans, est conclue le 14 du mois lunaire hébreu d'*abib* (correspondant au mois de *nisan* babylonien⁴⁰⁴ en 1943 avant notre ère, 430 ans avant la sortie d'Égypte du peuple d'Israël

le même jour⁴⁰⁵. À cette date anniversaire, en 1513 avant notre ère, fut instaurée la Pâque juive célébrant le passage de l'ange de Jéhovah au-dessus de l'Égypte. Ce mot Pâque vient de l'hébreu « *pèsah* » qui signifie : « passage ». En conséquence, Tyndale le traduira en anglais par *Passover* (lit. « Passage au-dessus »). Le judaïsme ne reconnaissant pas Jésus comme le Christ annoncé malgré les plus de trois cents prophéties réalisées l'identifiant formellement comme le Messie, fête toujours la Pâque juive, mais non comme le faisaient les Israélites antiques, à la pleine lune, le soir, quand commence le quatorzième jour du premier mois luni-solaire d'*Abib* (*Nisan*) de l'année religieuse, correspondant à mars/avril de notre calendrier grégorien. Selon *Exode*, au chapitre 12, le sacrifice pascal se faisait entre les deux soirs, c'est-à-dire entre le coucher du soleil et l'obscurité totale. Puis l'agneau ou le chevreau devait être dépouillé de sa peau et rôti avant que soit consommée la nuit. Cette date au moment des deux soirs fut forcément respectée jusqu'à la venue de Jésus-Christ, car elle commémorait le passage miraculeux de l'ange de Dieu qui tua tous les premiers-nés d'Égypte, mais qui épargna en passant au-dessus des maisons dont les montants et les linteaux avaient été badigeonnés du sang de l'agneau pascal, signal impérieux recommandé par Dieu pour les soustraire à la dixième plaie, ultime catastrophe divine qui força l'orgueilleux Pharaon à libérer le peuple israélite afin qu'il puisse rejoindre la Terre Promise. Par la suite et jusqu'à nos jours, au sein du judaïsme, les rabbins réinterprétèrent le douzième chapitre de l'*Exode* pour des raisons jugées plus pratiques. Dès lors, le sacrifice pascal fut déplacé au lendemain après-midi quand le soleil commence à décliner jusqu'à la tombée de la nuit qui marque le début du 15 *Nisan*. Ainsi, le repas pascal juif tombe maintenant le 15 *Nisan*.

À la date anniversaire du 14 *Nisan* 33, la cérémonie israélite non encore entachée des réformes rabbiniques vues plus haut est remplacée par celle que Jésus institue désormais pour les chrétiens la veille de sa mort, alors lorsqu'il fête la Pâque juive en compagnie de ses onze fidèles

apôtres, le traître Judas Iscariote étant sorti pour le livrer. Les disciples de Jésus, à l'avenir, sont enjoins de commémorer le jour de sa mort⁴⁰⁶ qui sert de rachat divin, seule expiation possible pour tout membre de l'humanité prêt à se repentir de ses péchés, à reconnaître cet ultime et définitif sacrifice rédempteur et à mettre en pratique les commandements bibliques basés sur l'amour, afin qu'il puisse obtenir le don de la vie éternelle octroyée par la faveur imméritée de Dieu.

Mais vers la même époque de l'année, en parallèle, il existait également différentes célébrations païennes licencieuses importées de Babylone pour fêter l'équinoxe de printemps, le renouveau vital de la végétation, la victoire des dieux de la nature contre la mort. Lors de ces fêtes de la prospérité, on marquait d'une croix le dos des pains de céréales. Cette signature cruciforme représentait le dieu Baal régional censé prodiguer la richesse en donnant d'abondantes récoltes à ses ouailles. Cette pratique censée honorer le Christ perdure encore en France. Lors de ces fêtes de la fertilité, des symboles de la fécondité comme le lapin, le lièvre et l'œuf étaient abondamment utilisés de la Perse à la Gaule et de l'Inde à la Chine. Nous les retrouvons moulés en friandises chocolatées chaque année dans les vitrines décorées pendant les Pâques. Une fois achetées, les adeptes font croire aux enfants que ce sont les cloches en deuil qui se sont tues du Vendredi saint au dimanche de Pâques pour marquer la mort de Jésus, qui ont distribué ces gourmandises colorées, emblèmes d'abondances renouvelées, en carillonnant de joie pour la ressuscitation de Christ et la fin du Carême, racontant qu'elles sont allées (avec des ailes qui leur sont poussées miraculeusement) à Rome pour se faire bénir par le pape, ramenant de là tous ces chocolats païens. Voilà expliquée l'étymologie du qualificatif de ceux qui narrent tantôt une chose, tantôt une autre. Ils sont bêtes, comme des cloches qui viennent et qui vont, et on leur fait croire ce que l'on veut. Quant aux fondeurs de cloches religieuses, sacrées, depuis saint Paulin à l'aube du V^e siècle, ils sont appelés saintiers. Leurs noms de métier sont leurs,

car sur ces saintes cloches figurent quelquefois des représentations de saints.

Dans l'Empire romain, le dimanche, premier jour de la semaine, se nomme *dies Solis* (lit. « le jour du Soleil »). En fait, c'est le jour du dieu-Soleil appeler *Sol* en latin, chômé comme chaque dimanche dans l'Empire romain depuis 321 sur les instances de l'empereur Constantin, adorateur de Sol, qui décréta qu'« *au jour vénérable du soleil, que les magistrats et les habitants se reposent et que tous les ateliers soient fermés* ». La chrétienté catholique en vint à fêter, non plus seulement la mort, mais aussi la résurrection du Christ. Le dimanche basé sur l'année solaire romaine suit le vendredi 14 *nisan* luni-solaire se finissant, lui, le samedi soir, les jours commençant et s'achevant en effet au coucher du soleil. Cette nouvelle commémoration de la résurrection de Christ devint donc une fête dissociée du Vendredi saint basée sur l'année luni-solaire juive, journée anniversaire à la fois de la Cène et à la fois du passage des Israélites, pour que la Pâque chrétienne, cérémonie festive devenue la plus importante, ne tombe plus en même temps que la Pâque juive (cette dernière étant également la plus importante du monde judaïque), car le peuple juif, avec sa religion honnie, est décrété ennemi pour avoir tué le Christ par la chrétienté raciste et rancunière. Bientôt, la commémoration de la mort du Christ passe au second plan, derrière celle de sa résurrection. D'ailleurs, la résurrection est un des thèmes majeurs du paganisme, avec sa conception de l'immortalité de l'âme symbolisée par la résurgence de la nature symbolisée par les Adonis, Baals, Dionysos, Bacchus, Osiris et autres messies païens qui sont occis l'hiver, mais renaissent au printemps et les dieux-soleil qui meurent chaque soir pour ressusciter chaque matin. Il ne reste plus à l'Église catholique, elle aussi adepte de la croyance en l'immortalité de l'âme, particulièrement depuis qu'Augustin d'Hippone l'ait chantée dans ses thèses théologiques mêlées de philosophie, qu'à incorporer dans sa tradition ces rites impies, un à un, qu'elle recouvre d'un vernis prétendu chrétien.

Jusqu'en 1582, avènement du calendrier grégorien actuel, le calendrier julien solaire était en vigueur. Jules César, pour lutter contre les abus des politiques qui truquaient la fixation des mois et des jours à ajouter à l'année romaine de 10 mois afin de prolonger leur mandat, fit appel à l'astronome grec Sosigène d'Alexandrie qui réforma l'ancien calendrier à compter de 46 avant notre ère. Mais un décalage s'accroissait au fur et à mesure vis-à-vis du soleil au grand dam du franciscain Roger Bacon qui, au XIII^e siècle, déplorait, tout en dénonçant l'ignorance et l'insouciance de l'Église catholique, que Pâque ne soit pas fêtée comme l'avait fixé exactement Jésus le 14 *nisan*. En 1582, cet écart était de dix jours, c'est pourquoi le pape Grégoire XIII révolutionna le calendrier tel que nous le connaissons maintenant.

Ostern en allemand et *Easter* en anglais veulent dire « Pâques⁴⁰⁷ ». Cette terminologie vient étymologiquement d'Eastre, déesse germanique dont le culte sexuel de la fertilité était fêté à l'équinoxe du printemps. Ostéra, Osterr, ou Eostre sont d'autres vocables de la même déesse chez les peuplades nordiques, teutonnes, saxonnes et angles. Cette déesse voluptueuse et impudique ouvrait les 640 portes du Val-Hall, Valhöll ou Valhalla pour accueillir Balder, le bon dieu-soleil qui ressuscite quotidiennement. *Val* signifie « la mort » en germanique et *Höll* qui donnera *Hell* en anglais, « l'enfer ». Le Val-Hall est donc « le séjour des morts » germanique, la demeure du dieu alcoolique Odin, d'où les valeureux guerriers tombés au combat doivent attendre, dans de continuelles orgies alimentaires et sexuelles agrémentées de souleries journalières et de conflits incessants, la fin des temps pour l'ultime combat, le Ragnarök (littéralement : « le crépuscule des dieux », l'Armageddon nordique). Le terme français « est » pour désigner le point cardinal oriental vient de l'anglais *East*. Ce mot est étymologiquement lié à *Easter*. Effectivement, cette déesse impudique a une corrélation étroite avec le levant, là où se lève le soleil divin lorsqu'il reprend de la vigueur chaque jour et au sortir de la mauvaise saison quand la nature s'éveille de sa torpeur hivernale pour reprendre vie sous la chaleur des doux rayons caressants

de l'astre du jour déifié. L'« est », en allemand, se dit *Osten* pour les mêmes raisons. Le nom d'Eastre lui-même dérive phonétiquement d'Astarté. Ce nom a engendré des variantes comme Ostérat et Osterr tout comme Astarté a produit les siennes telles Ashérat ou Ashtoreth, différents vocables transcrits signifiant la Vénus, déesse-mère dévergondée et vulgaire des peuples du Moyen-Orient. « *Eostur* » désigne le printemps en Scandinavie, et l'*Eosturmonath* (lit. « Le mois du printemps ») correspondait au mois lunaire babylonien de *Nisan*.

Le lièvre ou le lapin qui se multiplie abondamment devinrent la peluche sacrée faisant partie du culte des déesses obscènes et sensuelles de la fécondité, les Ishtar mésopotamiennes, les Astartés moyen-orientales et les Ostéra germaniques. Cet animal était censé être un intermédiaire efficace entre l'au-delà et les humains. Il apportait des cadeaux. Nombre d'Occidentaux superstitieux portent encore une patte de lapin comme talisman et ce rongeur est toujours adoré chez les Altaïens. Il forme aussi le quatrième signe astrologique chinois et japonais. Selon une légende ayant cours dans la chrétienté, les œufs éparpillés le dimanche de Pâques sont apportés par des lapins et non par les cloches ailées. On peut dire en conclusion que les Pâques célébrées dans la chrétienté sont vraiment entachées de paganisme.

Le 1^{er} mai, c'est la fête romaine des floralies en l'honneur de la déesse Flore, divinité du printemps, des rameaux fleuris et des fleurs, mais aussi patronne des prostituées. Chez les Celtes, c'est Beltaine. La veille au soir, qui correspondait au début de la journée, on éteignait tous les feux pour marquer le deuil des dieux de la fécondité qui meurent chaque hiver. Au matin, au lever du dieu-soleil les rites consistaient à allumer un feu régénérateur sous tout arbre vénéré ou sur toute hauteur sacrée marquant le renouveau de la nature et la résurrection des dieux de la nature. On les suppliait ensuite de bénir la fertilité des cultures et la fécondité des troupeaux de bétail sortis pour l'occasion. En Germanie et en Scandinavie, c'est Walpurgis. Les feux sont allumés plus

tôt dans la nuit, et sont censés chassés les sorcières et les esprits maléfiques. Au Moyen Âge et particulièrement en Angleterre ces festivités ne sont pas mortes. Pendant ce jour chômé, on érige un arbre de mai devant les églises. La veille on a cueilli des monceaux de fleurs et de rameaux bourgeonnants qu'on tresse en couronne, en collier ou en cerceaux ou qu'on laisse en gerbes pour accueillir l'aube du premier mai. Des rondes solaires dansantes sont exécutées toute la journée tandis qu'on élit la reine de mai et parfois son roi parmi le peuple pour présider la fête où l'immoralité est permise. Les valeurs sont inversées. On peut se moquer de la noblesse et des nantis. Cette fête est l'une des trois fêtes les plus importantes pour les adeptes du satanisme.

Le 24 juin, voici la fête de la Saint-Jean, soi-disant en l'honneur de Jean le Baptiste, dans toute l'Europe catholique. Auparavant, à cette date, dans l'ère précatholique, on célébrait le soleil en son solstice d'été, au zénith de sa gloire. Rite plagié sur celui de Tammouz en Mésopotamie et au Moyen-Orient où d'énormes bûchers étaient allumés en l'honneur du dieu-feu purificateur. Ce rite païen flamboyant perdure encore aujourd'hui ici et là sur le globe entier.

Ces fêtes carnavalesques possédant le même fondement superstitieux et immoral, bien qu'additionnées de coutumes plus ou moins diversifiées selon les contrées, tirent leur origine de Babylone où le Nouvel An correspondait à la charnière entre la fin de l'hiver et le début du printemps. Pendant cette festivité de onze jours, on procédait à une inversion des rôles et des sexes. Mardouk, le dieu bâtisseur de Babylone, donc facilement identifiable à Nemrod divinisé, statufié, reste immobile dans son temple. Le roi, tel un homme ordinaire, dépouillé de ses habits de souverain, est humilié et rossé par la prêtrise, il est traîné devant la statue du dieu terrible. Là, prostré humblement, il récite un texte rituel où il précise qu'il n'a pas abusé de ses privilèges royaux afin de s'innocenter. Puis, sous l'aval de la divinité impassible et muette, il rentre dignement dans ses fonctions de grand monarque tout-puissant. Pendant cinq jours de la fête des Sacées, c'est l'inversion des protagonistes,

le maître devient serviteur et le serviteur devient le maître. Un prisonnier prend la place du roi. Il ripaille somptueusement à la table royale, ordonne ses caprices, s'ébat sans vergogne avec les concubines et les épouses royales, mais arrive le soir du cinquième jour, alors l'ordre des choses reprend le dessus. Le roi éphémère redevient un vil prisonnier. Pour son impudence temporaire, il est fouetté à mort, puis pendu sur un poteau, à moins d'être empalé suivant le goût du jour.

D'autres religions ne sont pas en berne et possèdent aussi leurs saints vénérés capables de miracles. L'hindouisme a ses nombreux swamis. Le bouddhisme a ses légions de saints moines, et l'islam ses *awliyâ* dispensés d'estampillages canoniques et considérés ainsi au libre-choix de l'opinion populaire⁴⁰⁸.

Notes

396. Mishna : *Chekalim* (I, 1) ; *it* (vol. 1, col. 1, p. 775).

397. « Car il n'y a qu'un seul Dieu ; il n'y a aussi qu'un seul médiateur entre Dieu et les hommes, savoir un homme, Jésus-Christ » – 1 *Timothée* (2 : 5), **OL**.

398. Baal-Tsephôn (ou Baal-Sephôn), de *Baal* : « Seigneur, Maître ou Propriétaire » et de Tsephôn « Nord » signifie lit. « Seigneur du Nord » et Baal-Tamar : « Seigneur du Palmier ».

399. *Vie et miracles de Saint-Louis*, Guillaume de Saint-Pathus, in *Historia* (n° 755, 11/09, p. 39), cité dans l'article *Un souverain dépensier*, de Patrick Huchet.

400. On peut constater que la date du déluge commence en « l'année six cents de la vie de Noé, le deuxième mois, au dix-septième jour du mois » relate le livre de la *Genèse* (7 : 11), **PC**. C'est-à-dire le 17 *boul* 2370 avant notre ère. Le mois luni-solaire hébreu de *boul* correspond à octobre/novembre. Le jour étant compté à partir du soir chez les Israélites, comme chez les Celtes, le 17 *boul* échoit donc le soir du 1^{er} novembre de notre calendrier grégorien et se finit au soir du 2 novembre. À son origine, la fête des Morts, instituée dans l'Empire babylonien de Nemrod, puis emportée aux quatre coins du monde lors de la diaspora internationale,

commémore en fait le début du déluge qui détruisait le monde impie d'alors, si déploré par le paganisme universel, telle la chère Atlantide regrettée, engloutie sous les flots. C'est en effet à cette date que furent détruits les *néphilims* (lit. « tombeurs »), ces lutteurs, géants hybrides, engendrés par les anges déchus, devenus ainsi des démons, avec de jolies femmes humaines, que chantent, poétisent et louent les mythologies à travers les récits de ces colosses héroïques, violents et forts tels Gilgamesh, Gargan, Eraklès ou autre Hercule.

401. 2 Corinthiens (4 : 4) : « *Ils ne croient pas parce que Satan, le dieu de ce monde, a aveuglé leur intelligence. Ce dieu les empêche de voir la lumière diffusée par la Bonne Nouvelle de la gloire du Christ, lequel est l'image même de Dieu* » – BFC.

402. L'historien biblique, Luc, dans le livre qui porte son nom, au chapitre 1, verset 5, selon la traduction de la Bible de Jérusalem, raconte qu'un peu avant la conception de Jean le Baptiste, son père était « *un prêtre du nom de Zacharie, de la classe d'Abia* ».

« *Et c'est quand il sert, au tour de sa classe, en face d'Élohim [Dieu] (qu') il est désigné par le sort, selon la coutume des desservants ; pour faire brûler l'encens. Il entre ainsi au sanctuaire des sanctuaires de IHVH/adonai [Jéhovah/Seigneur]* », précise les versets 8 et 9 selon la traduction de Chouraqui.

Cette classe d'Abia est une des 24 divisions de prêtres qui servent une semaine, deux fois dans l'année, en dehors des trois fêtes juives (Pâques, Pentecôte, et des Tabernacles) pendant lesquelles, les 24 divisions officient alors toutes ensemble – Voir *BNT 2005* (p. 2466) et *The Mishnah*, « *Sukkat* » (Sec. 5 § 7 et 8). Voir également *1 Chroniques* (24 : 3 et 6) ainsi que (24 : 7 à 18) et *2 Chroniques* (5 : 11).

L'année sacerdotale commençait au mois babylonien de *Tisri* (*Ethanim* en hébreu), c'est-à-dire au début octobre, après la fête des Tabernacles qui en est la fin. Le second tour de la huitième classe, celle de Zacharie, nous emmène donc fin juin/début juillet. Luc au chapitre 1, versets 23 et 24 souligne que Jean le Baptiste fut conçu dès la fin de la semaine de service de Zacharie. Six mois plus tard, toujours selon Luc au chapitre 1, versets 26 et 36, c'est la conception miraculeuse de Jésus. La naissance du Christ, neuf mois plus tard, arrive donc au début octobre.

Pourquoi le deuxième tour et non le premier de la division de Zacharie ? Parce que ce premier tour commence au mois de *Kislev* (novembre/décembre), ce qui porterait la naissance de Christ

15 mois plus tard, au début du mois de mars. En retenant cette dernière hypothèse, son baptême aurait eu lieu également à cette période, à l'âge de trente ans selon *Luc* (3 : 23), ainsi sa mort, trois ans et demi plus tard, ne serait pas tombée à Pâques – Cf. *Matthieu* (26 : 2).

Les Juifs étaient dans l'attente de Christ selon *Luc* (3 : 15), d'une part en raison des propos volubiles et enthousiastes entourant sa venue – premièrement, ceux des bergers spectateurs du Messie Jésus nouveau-né, lesquels : « *Après avoir vu [...] racontèrent ce qui leur avait été annoncé au sujet de cet enfant. Et tous ceux qui entendirent s'étonnaient de ce que leur racontaient les bergers*^(a) » – deuxièmement, de ceux de Siméon au Temple de Jérusalem, qui signifia au cours d'une prière publique de louange à Dieu, que Christ, « *le moyen de Salut* » a été « *préparé à la vue de tous les peuples*^(b) » – troisièmement, par ceux de la prophétesse Anne qui « *survenant à ce moment [...] se mit à louer Dieu et à parler de l'enfant à tous ceux qui attendaient la délivrance de Jérusalem*^(c) » – et enfin quatrièmement lors de la venue des mages zoroastriens qui « *arrivèrent à Jérusalem* » cherchant « *le roi des Juifs* », c'est-à-dire Jésus, pour lui rendre hommage, alors : « *À cette nouvelle, le roi Hérode fut troublé, et tout Jérusalem avec lui. Il rassembla tous les grands prêtres et les scribes du peuple, et s'enquit auprès d'eux du lieu où le Messie devait naître*^(d) ».

D'autre part, si cet événement de la naissance de Jean le Baptiste s'était passé au deuxième tour de la division de Zacharie, la prophétie du prophète Daniel exposée dans son livre éponyme au chapitre 9, versets 24 à 27 et basée sur la fin des soixante-neuf semaines d'année commencées en automne 455 avant notre ère annonçant l'année de la venue de Jésus n'auraient pas pu l'identifier précisément dans le temps comme étant le Christ. Alors, très certainement que ses nombreux ennemis se seraient engouffrés avec délectation dans cette brèche en démontrant à l'aide des Écritures que c'était un imposteur.

De plus, Jean le Baptiste baptisait dans le Jourdain^(e), au printemps, depuis six mois à l'âge de ses trente ans ; âge requis par la loi lévitique pour l'entrée en fonction sacerdotale des prêtres en Judée, se transmettant par hérédité^(f). Il n'aurait pas pu baptiser six mois auparavant ses disciples en plein hiver, dans les eaux glaciales du Jourdain si la date de son baptême avait été début mars^(g), bien que la tradition byzantine puis orthodoxe ait adopté la date du 6 janvier en la nommant Théophanie (lit. Manifestation

ou Apparition divine) comme étant celle du baptême du Christ. D'ailleurs, ce jour annuel dans la romanité occidentale se dénomme le jour des Rois (ou la fête des Rois) et célèbre les riches présents offerts par les prêtres guèbres venus de l'Est honorer le Messie qu'ils nomment le roi des Juifs. Cette dernière commémoration catholique est aussi appelée Épiphanie, du grec *Επιφάνια* (Épiphanía : lit. manifestation *ou* apparition) – d'où a été tiré le terme « épiphane » qui était auparavant un titre hellène divinement porté par les douze dieux olympiens, puis également par des rois séleucide et ptolémaïque et par la suite, pompeusement, par certains empereurs byzantins de la chrétienté.

Pourquoi alors cette date farfelue du 6 janvier ? Parce qu'autrefois, chez les Romains, lors du dernier jour de la fête licencieuse des Saturnales, des soldats tiraient au sort, grâce à une fève dissimulée dans un gâteau rond^(h), ancêtre de la future galette des Rois, un condamné à mort qui devenait roi seulement ce jour-là, puis était exécuté ensuite – coutume barbare empruntée à Babylone fêtant son jour de l'an. Pour avaliser ces réjouissances païennes afin de les incorporer dans la tradition catholique, il fallut, dans un premier temps, perpétuer la légende présentant les mages perses décrits dans les Évangiles comme étant des rois au nombre de trois. Ce fut fait diligemment par deux pères de l'Église, premièrement, par Tertullien, pour transformer les prélats iraniens en rois et deuxièmement, par Origène pour leur nombre de trois. Une fois affublés de la royauté, ces soi-disant trois astrologues mazdéens prirent la place du pauvre roi éphémère romain en date du 6 janvier pour entériner cette nouvelle fable religieuse afin de masquer la vraie nature de son origine, et en contre-partie, récupérer les ouailles égarées loin du catholicisme.

(a) *Luc* (2 : 17 et 18), **AELF**.

(b) *Luc* (2 : 30 et 31), **MN**, où l'on peut voir que la venue de Jésus-Christ était loin d'être cachée.

(c) *Luc* (2 : 38), **PC/Li**.

(d) *Matthieu* (2 : 3 et 4), **TOB**, ainsi, *tout Jérusalem*, la capitale de Judée, était au courant de la naissance du Messie promis.

(e) Voir *Matthieu* (3 : 6).

(f) Voir *Nombres* (4 : 3 et 25 : 13).

(g) Voir à ce propos *w* du 15/10/1954, p. 318 et 319.

(h) Voir *France Soir* du 07/01/2012.

403. Les Églises orthodoxes de Tbilissi et de Jérusalem ainsi que les moines athonites utilisent toujours l'almanach byzantin basé sur le calendrier julien pour leurs dates liturgiques tandis que l'Église arménienne opta pour le calendrier grégorien le 6 novembre 1923. Néanmoins, toutes ces confessions orthodoxes fêtèrent la supposée naissance de Jésus le 6 janvier 2015 julien qui coïncidait avec le 24 décembre 2015 grégorien. Certains par conséquent pensent que ces deux dates se correspondent dans le temps pour marquer le même jour. Mais il n'en est pas ainsi. Il existe aujourd'hui pratiquement 13 jours de décalage envers les deux calendriers julien et grégorien. Par contre, cet écart de treize jours diminue lorsque l'on se rapproche de l'Antiquité. Par exemple, l'année où fut institué le calendrier grégorien, le 6 janvier 1582 grégorien concordait au 27 décembre 1581 julien et non pas au 24, réduisant ainsi l'intervalle entre ces deux dates à dix jours. Cette variabilité temporelle est due à la différence de longueur des années juliennes et grégoriennes, l'une étant de 365 jours et l'autre de 365.25 jours, comptabilisant les quatre vingt-cinquièmes tous les 4 ans lors des années bissextiles. Les dates du 6 janvier julien et du 24 décembre grégorien n'ont par conséquent rien à voir entre elles. D'ailleurs, à l'époque où seul le calendrier julien était employé, le 6 janvier était bien évidemment différent du 25 décembre.

404. *Nisan* est le terme babylonien pour désigner le mois luni-solaire correspondant à mars/avril. En hébreu, ce mois se disait *abib*. Pendant et après le retour d'exil des Juifs de Babylone en 537 avant notre ère, ceux-ci remplacèrent dans la langue courante le mot hébreu *abib* par *nisan*.

405. Genèse (12 : 1 à 4) : « *Et Jéhovah se mit à dire à Abram : "Va-t'en de ton pays, de ta parenté et de la maison de ton père, vers le pays que je te montrerai ; je ferai de toi une grande nation et je te bénirai ; oui, je rendrai grand ton nom ; et montre-toi une bénédiction. Oui, je bénirai ceux qui te bénissent et qui appellent le mal sur toi, je le maudirai, et par ton moyen se béniront à coup sûr toutes les familles du sol". Alors, Abram s'en alla, comme le lui avait dit Jéhovah, et Lot s'en alla avec lui. Abram était âgé de soixante-quinze ans lorsqu'il sortit de Harân* » – MN.

Et Exode (12 : 41) : « *Vous conserverez le souvenir de ce jour, et vous le célébrerez par une fête en l'honneur de Jéhovah ; vous le célébrerez de génération en génération ; c'est une institution perpétuelle* » – AC.

406. *Luc (22 : 19) : « Puis il prit du pain et, après avoir remercié Dieu, il le rompit et le leur donna en disant : “Ceci est mon corps qui est donné pour vous. Faites ceci en mémoire de moi”. Il leur donna de même la coupe, après le repas, en disant : “Cette coupe est la nouvelle alliance de Dieu, garantie par mon sang qui est versé pour vous”. » – BFC.*

407. Pâque vient de l'hébreu *Pessah* via le grec Πάσχα (Paskha) puis le latin *Pascha*. Ce mot en français possède deux orthographes, une au singulier : « Pâque » et l'autre au pluriel : « Pâques ». Pourquoi et que désignent-elles ? Rappelons que ce vocable : « Pâque » quand il est au singulier tire son origine de la Bible – la première occurrence se trouvant en *Exode* (12 : 11) accolée au nom du Dieu scripturaire : « *la Pâque de Jéhovah* » – AC. *Exode* (12 : 6 à 14) nous enseigne que cette Pâque de Jéhovah commémore le passage de son ange au-dessus des maisons durant la 10^e plaie d'Égypte où le sang de l'agneau sacrifié le 14 Abib^(a) avait été appliqué sur les montants des portes, épargnant ainsi les premiers-nés israélites et ceux du peuple mêlé prosélyte. Diverses traditions religieuses et sources profanes professent que cette fête célèbre la libération d'Égypte du peuple hébreu lors du passage de la mer Rouge. C'est pourquoi, afin d'enlever tout quiproquo, William Tyndale a traduit Pâque par le mot anglais *passover* qu'il forgeât de toutes pièces et qui signifie littéralement : « passage au-dessus » – terme qui est passé maintenant dans le langage courant dans les pays anglophones.

C'est à cette date du 14 Nisan que le Christ, célébrant la Pâque juive avec ses onze apôtres fidèles, institua le mémorial de sa mort. Jésus, figuré comme l'agneau de Dieu, devint ainsi la Pâque chrétienne en raison de son sacrifice selon la première lettre aux *Corinthiens* (5 : 7) qui déclare : « *Purifiez-vous du vieux levain pour être une pâte nouvelle, puisque vous êtes sans levain ; car le Christ, notre Pâque, a été sacrifié* » – NBS.

Alors, pourquoi Pâques s'écrit-il et se dit-il au pluriel au sein de la chrétienté comme cela ressort dans l'expression relativement connue : « faire ses Pâques ». Parce qu'avec la montée de l'apostasie prédite dans les Écritures en 2 *Thessaloniens* (2 : 1 à 3), la Pâque de la chrétienté s'est pervertie^(b). Elle en vint à signifier plusieurs choses :

1) L'eucharistie qui, pour catholiciser les fêtes païennes liées à l'équinoxe du printemps, se pratiquera pendant la messe le dimanche, jour dédié auparavant au dieu-soleil païen romain. Par conséquent, ce sacrement ne sera plus uniquement exercé

à la date du mémorial de sa mort, une fois l'an, le 14 Nisan, comme l'exigea Jésus (cet événement sera d'autant plus désacralisé qu'il s'opérera tous les dimanches pour la plèbe, voire tous les jours pour les religieuses et religieux).

2) La passion du Christ (c.-à-d. ses souffrances et son sacrifice) et sa soi-disant crucifixion lors du Vendredi saint – commémorations qui ne sont pas scripturaires.

3) La résurrection du Christ qui devint la cérémonie la plus importante bien qu'elle ne soit pas requise dans les Écritures également puisque seul son sacrifice rédempteur permet le salut à l'humanité et non son passage du trépas à la vie.

4) Célébration de la Semaine de Pâques commençant le lundi de Pâques, comprenant le Jeudi saint et le Vendredi saint (non scripturaire aussi).

Voilà pourquoi Pâques s'écrit au pluriel dans le monde de la chrétienté apostate.

^(a) Abib : mois luni-solaire hébreu correspondant à mars-avril qui sera appelé *Nisan* après l'exil.

^(b) 2 *Thessaloniens* (2 : 1 à 3) : « *Cependant, frères, en ce qui concerne la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ et notre rassemblement auprès de lui, nous vous demandons de ne pas vous laisser rapidement ébranler dans votre bon sens ni émouvoir soit par une parole inspirée, soit par un message verbal, soit par une lettre comme venant de nous, comme quoi le jour de Jéhovah est là. Que personne ne vous séduise d'aucune manière, parce que [ce jour] ne viendra que si l'apostasie arrive d'abord et que l'homme d'illégalité se révèle, le fils de destruction* » – MN.

Comme nous l'avons vu auparavant, en anglais, cette fête qui a paganisé la chrétienté se dit *Easter* et en allemand *Ostern*, qui sont les noms dérivés d'une déesse germanique de la renaissance de la nature printanière*. Ainsi *Easter* et *Ostern* correspondent au mot français Pâques (au pluriel), tandis que *passover* en anglais (ou plus rarement *pasch*, tiré du latin) correspondent au mot français Pâque (au singulier).

* Au début du VIII^e siècle, Bède le Vénérable, dans son ouvrage, *Historia Ecclesiastica*, révèle que le mois (*monath*) païen anglo-saxon « *Eosturmonath a un nom qui est maintenant traduit par "mois pascal" et qui doit ainsi son nom à une déesse nommée Eostre, dont les fêtes honorifiques étaient célébrées pendant ce mois. Maintenant, ils désignent cette saison pascale par son nom, appelant les joies du nouveau rite par le nom de cette période*

d'honneur de l'ancienne observance ». Au début du XIX^e siècle, le célèbre linguiste allemand, Jacob Grimm, quant à lui, associe dans son ouvrage *Deutsche Mythologie*, *Eostre* (ou *Eastre* qui a donné l'*Easter* Anglo-Saxonne) décrite par Bède, à la divinité *Ostara* du vieil haut-allemand ainsi : « Cette *Ostara*, tout comme l'Anglo-Saxonne *Eastre*, doit indiquer dans la religion païenne un être supérieur », précisant qu'« *Ostara*, *Eastre*, semble avoir été la divinité de l'aube rayonnante, de l'éruption de la lumière ». Ce philologue fait le rapprochement d'*Eastre* avec le latin *Ausri*, qui signifie « Sud » bien que nous ayons vu que l'Est se dit *East* en anglais et *Osten* en allemand. Par contre, dans la moitié du XX^e siècle, le linguiste autrichien, Johann Knobloch, voit dans la désignation du latin ecclésial de la Semaine de Pâques : *hebdomada in albis* (lit. « semaine de l'aube ») appelée également *albae* (lit. les aubes) un rapprochement avec certaines langues japhétiques comme le préfixe avestéen *ušab* –, le grec ἠώς (*èos*) le latin *austri*, le letton *āustra*, le lituanien *aušrà* et le vieux slave ecclésial *ustra*. Pour lui, par conséquent, *Eastre-Easter-Ostera-Eostur* seraient une transcription du latin tardif *albus*. Seulement, il apparaît que le mot latin masculin *albus* signifiant « blanc » (fém. *alba*, plur. *albae*), prononcé *aoube* lorsque le français se sépare peu à peu du latin^(c), ne prend son sens d'aube (c. à d. « [auroré] blanche ») qu'à la fin du XI^e siècle en France et au XIII^e siècle en Italie, ce qui reste un frein à cette théorie puisque *Eostre*, nous l'avons vu, est connu par Bède dès le début du VIII^e siècle. De plus, comme le souligne Alan Watts, alors aumônier épiscopalien : « En dehors du témoignage de Bède, il n'existe nulle trace de cette déesse, mais il est peu vraisemblable que, fervent chrétien comme il l'était, Bède se soit donné la peine d'inventer une origine païenne à Pâques^(d) ». Quoi qu'il en soit ce qui demeure vrai au sein de la chrétienté, c'est que : « Quand une religion comme la religion chrétienne croise un peuple d'une autre culture, elle intègre et "baptise" certains aspects du folklore de ce peuple qui prennent leur source dans des cultes plus anciens. L'Église incorpore à sa liturgie les observances supposées traduire les mêmes principes éternels que ceux qu'elle enseigne^(e) ». Il en résulte donc que : « L'histoire complète de Pâques est un mélange des plus complexe de réalité historique et de mythologie – si complexe que faire la part de l'une et de l'autre est une tâche ardue qui dépasse largement les possibilités d'un modeste ouvrage^(f) ».

^(c) Voir *Le français dans tous les sens*, op. cité, p. 84.

^(d) *Easter – Its history and its meaning* (Pâques – Son histoire et sa signification), Alan Watts, éd. Henry Schuman NYC, New York, 2008, cité dans l'article : *Pâques : que représente-t-il pour Dieu ?* dans g 92 du 08/04/1992, p. 6.

^(e) *Ibid.* p. 8.

^(f) *Ibid.* cité dans l'article *Pâques ou le mémorial, quel évènement célébrer ?* dans w 96 du 01/04/1996, p. 4.

408. À ce propos, voir *Les saints musulmans et leur culte au Xinjiang*, § 3, p. d'Alexandre Papas dans les *Archives de Sciences Sociales des Religions* d'avril à juin 2008, éd. EHESS.

CHAPITRE VIII

L'ADORATION DES SEIGNEURS

Bel, une divinité babylonienne signifiant « *Seigneur* », désignait au départ Enlil. Par la suite Mardouk bénéficia aussi de cette dénomination honorifique en plus de celle d'« *Enlil des dieux* ». La mythologie mésopotamienne nous relate que Mardouk (l'Amar-utu sumérien) nommé parfois Bel-Mardouk, voire Baal-Mardouk, fut le bâtisseur de Babylone. Mardouk est donc le surnom akkadien de Nemrod puisque la *Genèse* au chapitre 10 et au verset 10, nous révèle l'identité véritable de ce chasseur divinisé qui posa la première pierre de cette mégapole antique fortifiée. Par la suite pour désigner Mardouk, on l'appellera tout simplement Bel. Comme nous l'avons déjà vu, Adonis, divinité phénicienne, adoptée par la suite par les Grecs et les Romains, Athon, divinité égyptienne et Baal, le dieu cananéen, signifie tous « *Seigneur* » à l'instar de Bel. Mais pourquoi ce titre de Seigneur ? Mis à part l'utilisation qu'on en faisait dans les us et coutumes profanes pour honorer un homme en vue, au sein même de la religion, il était donné, certes au Dieu unique des Israélites, Jéhovah, mais également à une pluralité de dieux chez les polythéistes. Ce titre glorieux est décerné pieusement à celui qui possède la toute-puissance, le pouvoir absolu pour guider ses adorateurs, le détenteur de l'autorité spirituelle sur autrui, étant maître et créateur des choses et des éléments. Voilà pourquoi ce titre antique divin de Seigneur est indifféremment traduit en français

par « Maître » et même par « Propriétaire ». Le premier potentat du monde, Nemrod, à n'en pas douter bouffi d'orgueil, s'est complu à se faire affubler de ce haut qualificatif. D'autres autocrates politiques et religieux suivront cet exemple exempt d'humilité.

Dans les Écritures hébraïques (AT), dans les 306 fois où ce terme est employé, le titre Adhonay (*Adônai*), sans suffixe, est un pluriel honorifique d'Adhôn (Seigneur) uniquement et toujours adressé qu'au Dieu de la Bible, Jéhovah (*Yehowah*). Ce pluriel d'excellence n'existe pas en grec, en latin et en français. D'ailleurs, pour le signifier, la *Traduction du Monde Nouveau* emploie les termes « Souverain Seigneur⁴⁰⁹ » tandis que la version de Chouraqui transcrit simplement *Adonai*.

Dans les Évangiles, en Matthieu, au chapitre 11 et au verset 25, Jésus, dans une prière en hébreu, ne dérogeant pas à cette coutume juive qui avait toujours cours à son époque de ne donner ce titre glorieux qu'à Jéhovah, employa en toute certitude ce terme d'Adhonay. Cependant, ce mot au pluriel de majesté n'ayant pas d'équivalence en koinè fut traduit simplement par *Kurios* (Seigneur) et en conséquence, par « Seigneur⁴¹⁰ » en français, l'original hébreu de l'évangile de Matthieu étant perdu. Par contre, lorsque le Christ s'adresse à ses apôtres en *Jean*, au chapitre 13, verset 13, il confirme que le titre de Seigneur (*Kurios*) qu'ils emploient envers lui est justement approprié pour sa personne. Mais ce titre, contrairement à celui adressé au Créateur, est au singulier et non au pluriel de majesté, montrant humblement son degré de créature par rapport à son Dieu et Souverain Seigneur Jéhovah incréé⁴¹¹. Qu'on orthographie les titres *Adhôn* ou *Adhônay* par « Seigneur » en français sans les différencier dessert la théorie trinitaire. En effet, Jéhovah Dieu étant Jésus-Christ pour ceux qui adhèrent à cette philosophie religieuse, l'amalgame ainsi créé est le bienvenu pour asseoir cette entourloupette.

Mais ce vocable est utilisé aussi pour d'autres, ce que montre l'apôtre Paul dans sa première épître aux Corinthiens, au chapitre 8, verset 5 où on peut lire : « On prétend,

il est vrai, qu'il y a d'autres dieux, soit dans le ciel, soit sur la terre – et, en effet, on adore plusieurs dieux et plusieurs seigneurs⁴¹² ».

Imitant le comportement irrationnel propre à la superstition judaïque, le tétragramme (YHWH), qui est la forme écrite plusieurs milliers de fois en hébreu dans les Écritures hébraïques (AT), traduit couramment en français par Jéhovah (ou Yahweh à partir du XX^e siècle), fut remplacé par des scribes de la chrétienté dans les copies tardives de la Septante⁴¹³ par Seigneur (*Kurios*) ou Dieu (Théos) à partir du II^e siècle de notre ère. Ainsi, de la même manière, au IV^e siècle, Jérôme, mandaté par le pape Damase, pour éradiquer les différentes traductions latines éparses existantes dans l'Empire romain d'alors et n'en faire qu'une, canonique, fera de même dans sa traduction, la Vulgate, qui servira de référence exclusive et consacrée dans la chrétienté catholique jusqu'à l'extrême fin du XIX^e siècle malgré ses « *imperfections* » notoires, « *ses termes parfois étranges* » et « *le sens qu'elle a mis à la place du véritable*⁴¹⁴ ». En effet s'appuyant toujours sur la même superstition juive que nous détaillerons au paragraphe suivant le nom divin sera implacablement effacé et remplacé par Seigneur (lat. *Dominus*) ou Dieu (lat. *Deus*). Cette substitution a permis et permet encore de poursuivre un dessein syncrétiste. En effet, créer ainsi les synonymes, Seigneur et Dieu, pour traduire le tétragramme, facilitera plus aisément l'assimilation des peuples païens habitués à nommer leurs dieux « seigneurs ». Cet amalgame malin ouvrit toute grande la porte aux nouvelles ouailles fraîchement converties menant vers la religion catholique romaine paganisée, Dieu s'appelant dorénavant Seigneur au même titre que les Doumouzi, Tammouz, Adonis, Baal, Bel, Kronos⁴¹⁵ ou Athon...

La prononciation même du nom de Jéhovah est significative. L'hébreu, écriture consonantique, ne s'écrivait dans les temps antiques qu'avec des consonnes, les voyelles étant ajoutées dans la prononciation au fur et à mesure de la lecture. Par analogie en français, en voyant « vx » dans un dictionnaire, on lit vieux. Certains Juifs, vers la fin

du I^{er} siècle, dont Flavius Josèphe, se basant très probablement sur l'influence pharisaïque et sur une interprétation déviée par la peur morbide qui se réclamait comme respectueuse du troisième commandement⁴¹⁶, quoique, en fait, cette injonction du décalogue enjoint simplement les humains à ne pas utiliser le nom divin d'une manière futile sous peine de représailles, répugnèrent à prononcer le nom divin. Ils le remplacèrent par l'hébreu *Ashem*, c'est-à-dire « Le Nom » ou par *Adhonay* (lit. Monseigneur au pluriel d'excellence, qu'on ne peut cependant pas traduire par *Messeigneurs* en français). Cette façon de procéder mue par cette philosophie intellectuelle irraisonnée fut âprement défendue par les rabbins. En conséquence, la prononciation du nom divin se perdit dans le culte et dans la vie de tous les jours par la très grande majorité des Juifs sur les terres de l'Empire romain. Ceux-ci ayant peur à l'idée de se retrouver exclus s'ils eussent osé transgresser ce commandement rabbinique. Cette vaine tradition fut empruntée également plus tard avec verve au sein de la chrétienté apostate pourtant antisémite. Cependant, en dehors de l'Empire romain, en Perse, certaines populations juives, demeurant en total désaccord avec cette façon de voir non-biblique, continuèrent à employer le nom de Dieu au quotidien. Plus tard, cette communauté, fermement attachée aux seules Écritures hébraïques et araméennes (AT), prospèrent dans tout le Moyen-Orient devenu territoire musulman au point de créer un schisme profond et durable avec l'obédience rabbinique basée sur le fouillis inextricable des commandements humains de la loi orale, en repoussant sans concession le judaïsme, ses règles et ses prescriptions éloignées de la Bible hébraïque. Au Moyen Âge, on les surnomme « Caraïtes » qui signifie littéralement : « Peuples du texte ». Voilà pourquoi, se fondant uniquement sur le Texte sacré biblique qui libère de la superstition, ces caraïtes ont conservé le nom de Jéhovah non seulement oralement mais aussi à travers leurs écrits, influençant ainsi nombre de massorètes comme ceux qui rédigeaient, en utilisant les points-voyelles empruntés au codex d'Alep, une copie des Écritures hébraïques complètes

appelé le codex de Leningrad daté du début du XI^e siècle. De la sorte, dans ce codex le Tétragramme est vocalisé en *Yehowah* une cinquantaine de fois. En français, on le transcrit plutôt *Yehovah* que *Yehowah* car le « w » peut se prononcer avec le son « oua » comme dans « wapiti ». C'est ainsi que cette transcription en lettres majuscules a été retenue par la version de la Bible à l'épée en 2010. Cela n'empêche pas une légende conformiste de continuer à se répandre au sein de la communauté scientifique exégétique actuelle pour défendre la vocalisation erronée de Yahvéh. Afin de défendre cette fable, certains commentateurs voulant prouver par des artifices que le nom de Yehovah est un barbarisme prônent que les Sophérim (scribes juifs), allant au-delà du Texte sacré, auraient inséré un repère indiquant au lecteur de se rapporter dans la marge à un *Qéré* (c'est-à-dire : à ce qui doit être lu en remplacement de ce qui est écrit). *Qéré* où aurait été mentionné : « qu'il faut lire Adonaï (Seigneur) » afin de signifier au lecteur de ne surtout pas prononcer Yehowah au cours de la lecture publique bien que ces soi-disant manuscrits anciens soient totalement inexistantes sur les quelques milliers répertoriés dans le monde entier et disponibles pour la plupart d'entre eux sur internet. Pour pallier à ce souci colossal certains exégètes prêchent qu'il s'agirait d'un hypothétique *Qéré* perpétuel sous-entendu, c'est à dire : « ce qui doit être lu tout le temps » qui fait qu'à chacune des 6828 fois⁴¹⁷ où le lecteur rencontre le tétragramme il fallait qu'il lise Adonaï. C'est d'ailleurs ainsi qu'André Chouraqui a procédé pour sa traduction biblique en français mais carrément avec le terme Adonaï en entier, consonnes et voyelles, encadré au-dessus du tétragramme, se ralliant par ce fait à la coutume superstitieuses de la judaïcité qui prône que le tétragramme est « imprononçable⁴¹⁸ ». Au X^e siècle, les massorètes, partisans de cette tradition superstitieuse, ajoutèrent des points-voyelles diacritiques (pratique d'origine arabe selon Augustin Calmet) aux Écritures consonantiques et donc au tétragramme YHWH mais en occultant la deuxième voyelle qu'on transcrit ordinairement « o ». Ce qui donne *Yehwah*. Pourquoi ? Nehemia Gordon, figure

de proue caraïte, explique que c'est afin que le lecteur ne puisse formuler correctement le nom divin, ineffable aux yeux du rabbinisme⁴¹⁹ contrairement au Tanakh.

Puisque lors des lectures publiques, il fallait lire *Adhonay* en lieu et place du Tétragramme dans le judaïsme rabbinique, cela posa un problème. En effet, lorsque le tétragramme était accolé au titre prestigieux d'Adhonay, qu'on traduit ordinairement par « Seigneur Jéhovah » en français, on ne pouvait pas exprimer le verbiage niais d'« *Adhonay Adhonay* (lit. Seigneur Seigneur) ». Alors, il fallut trouver une astuce. De ce fait, on ajouta les points-voyelles au tétragramme afin qu'on puisse le lire *Yehwih*, *Yèhwih* ou *Yehowih* afin, d'après Nehemia Gordon, de l'énoncer « *Élohim* (c'est-à-dire Dieu) », donnant ainsi l'expression « *Adhonay Élohim* (lit. Seigneur Dieu) ». Nous pouvons remarquer que c'est en général la leçon adoptée par les versions catholiques qui se refusent à transcrire le nom de Dieu même par Yahvéh, les protestants quant à eux, contournent le problème en traduisant : « Seigneur Éternel » – cette dernière locution consacrée étant sélectionnée par certains traducteurs judaïques modernes comme les versions Cahen ou Zadoc Kahn.

Par la suite, après la mort de Jésus-Christ et de ses disciples immédiats, au cours de la grande apostasie prophétisée dans les Écritures grecques, la vocalisation originelle du nom divin a donc été perdue dans l'Empire romain. Toutefois, le nom de Dieu rapporté des croisades reste plus ou moins connu chez les intellectuels catholiques. Par exemple, en 1278, le moine dominicain catalan Raymond Martin dans son ouvrage *Pugio fidei* (*Dague de la foi*) emploiera le nom divin *Yohouah* pour désigner Jéhovah. En 1303, le moine chartreux génois, Porchetus de Salvaticis, dans son œuvre antisémite écrite en latin, *Victoria Porcheti adversus impios Hebraeos* (*La victoire de Porchetus sur les Hébreux impies*), l'utilisera pareillement. En France, le vocable « Jéhovah » reste le vocable et la graphie les plus usités sur les monuments religieux, les monnaies, les médailles et dans la littérature. C'est pourquoi, dans ces pages, comme nous ne sommes

pas adeptes de la superstition judéo-chrétienne, nous avons préféré l'employer au même titre que les poètes et écrivains Friedrich Gottlieb Klopstock, Pablo Neruda, Alfonse de Lamartine, François-René Chateaubriand, Gérard de Nerval, Victor Hugo, Alexandre Dumas, Honoré de Balzac, Stendhal, Alfred de Vigny, Émile Verhaeren, Edmond Rostand, Jérôme Mulas Benedetti, Pierre Loti, Anatole France, Marcel Proust, Paul Claudel, Jean d'Ormesson, etc., les ecclésiastiques et pasteurs François Vatable, de Genoude, Augustin Crampon, Louis-Claude Fillion, Alexandre Hislop, John Nelson Darby, Louis Segond, Jean-Frédéric Ostervald, Alexandre Westphal, les réalisateurs Steven Spielberg et Cecile B. DeMille, les musiciens Franz Schubert, Giuseppe Verdi, Georg Friedrich Händel, Jean-Sébastien Bach, Franz Joseph Hayn, Ludwig van Beethoven, Arthur Honegger, et les artistes populaires tels que Harry Belafonte, Jean Ferrat, Guy Béart et Michel Sardou. D'ailleurs, implicitement, le monde francophone et même le monde entier, pour nommer les célèbres témoins de Jéhovah, ne disent jamais les témoins de Iavé ou les témoins du Seigneur ni d'ailleurs les témoins de l'Éternel⁴²⁰.

Pour mémoire, le jour du Seigneur, c'est-à-dire le dimanche (*Domini dii*), a remplacé le jour du Soleil (*Solis dii*) dans l'Empire romain. Un seigneur pour un autre seigneur !

Notes

409. Voir MN (Appendice 1E, *Souverain Seigneur Héb.* Adonay, p. 1685).

410. « *En ce temps-là, Jésus dit alors : "Je te loue publiquement, Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que tu as caché ces choses aux sages et aux intellectuels, et que tu les as révélées aux tout-petits"* – Matthieu (11 : 25), MN.

« *En ce temps, Iéshoua répond et dit : « Je te célèbre, Père, Adôn du ciel et de la terre, [...] »* – Ibid., Ch.

Dans ce verset, Chouraqui traduisant le grec met le singulier hébreu *Adôn*, alors qu'en tenant compte du contexte, il aurait fallu employer le pluriel d'excellence *Adonai* comme il le fait dans la partie hébraïque des Écritures

411. « Vous m'appellez "Maître" et "Seigneur", et vous avez raison, car je le suis » – Jean (13 : 13), FC.

« Vous, vous m'appellez Rabbi et Adôn ; et vous dites bien, car je le suis » – *Ibid.*, Ch.

Dans ce verset, Chouraqui emploie les termes hébreux transcrits Rabbi (Enseignant Maître) et Adôn (Seigneur) sans le pluriel d'excellence, ce qui est correct au point de vue de la sémantique.

412. 1 Corinthiens (8 : 5), Syn.

413. Septante (LXX) : traduction des Écritures hébraïques et araméennes en grec dénommées communément Ancien Testament, effectuée à Alexandrie, par des Juifs hellénisés, au III^e avant notre ère. Cette version était utilisée pendant le ministère terrestre de Jésus. Dans les versions manuscrites fragmentaires les plus anciennes^(a) et contemporaines de Christ, le tétragramme YHWH figure en bonne place en caractère hébreu dans les textes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Par exemple dans les Septante fragmentaires suivantes :

– celle datée du début du II^e siècle av. n. è., référencée :

Papyrus Rylands III. 458 (référéncée aussi **Papyrus 957**) dans laquelle, selon le philologue Paul Ernst Kahle, le tétragramme devait très probablement figurer à l'origine.

– celles du I^{er} siècle av. n. è. référencées :

LXX P Fouad Inv. 266 en *Deutéronome*,

LXX P Oxy L 3522 en *Job*.

– celles du I^{er} siècle de n. è. et donc contemporaines de la christianisation apostolique :

LXX P.Oxy.VII.1007 en *Genèse*, où le tétragramme est rendu par un double *yôdh*,

LXX P. 4Q120 levb en *Lévitique*, qui rend le tétragramme en lettres grecques : ΙΑΩ, (ΙΑΩ),

LXX P.Oxy. VII 5101 en *Psaumes*,

LXX VTS 10a (référéncée aussi **LXX** ⁸ Hev XIIIa) en *Jonas*, *Michée*, *Habakouq*, *Sophonie* et *Zacharie*,

LXX VTS 10 b (ou référencée **LXX** ⁸ Hev XIIb) en *Zacharie*,

LXX ^{IEJ 12} (référéncée également **LXX** ^{Se 2gr¹²}) en Jonas,
LXX ^{P Fouad Inv. 116}, fragment comportant un verset non identifié où se trouve le tétragramme.

LXX ^{P Fouad Inv. 117}, idem.

LXX ^{P Fouad Inv. 123}, idem.

On trouve aussi le tétragramme dans des versions en grec plus tardives.

– Ainsi dans la traduction sur parchemin de Symmaque l'Ébionite daté de la charnière du III^e et IV^e siècle, quoique certains le datent du II^e :

Sym ^{P.Vindob.G.39777} en *Psaumes*.

– Celle de la traduction grecque des Écritures hébraïques (AT), autre que la **LXX**, d'Aquila de Sinope, prosélyte juif du Pont, au II^e siècle :

Aq^{Taylor}, manuscrits fragmentaires datés du V^e siècle, en *Psaumes*

Aq^{Burkitt}, palimpseste daté de la fin du V^e et du début du VI^e siècle en *1 Rois* et *2 Rois*.

– Le **codex Marchalianus**, copie de la **LXX**, datée du VI^e siècle, emploie ΙΑΩ, (ΙΑΩ) pour transcrire le tétragramme et l'appose en caractères hébreux carrés dans ses marges internes.

– Le palimpseste du **codex Taylor-Schechter** (T-S 12.182) daté du VII^e siècle duplique les Hexaples d'Origène. Ce parchemin fragmentaire comporte quelques morceaux des *Psaumes* où le tétragramme est écrit en lettres hébraïques carrées.

– Le palimpseste d'un codex daté de la fin du IX^e siècle, découvert par le cardinal Giovanni Mercati, bibliothécaire-archiviste au Vatican, référencé **Ambrosienne O 39 sup.**, reproduit les cinq dernières colonnes des *Hexaples* d'Origène de la façon suivante* :

la 1^{re} colonne translittère le texte hébreu en grec,

la 2^e donne la traduction d'Aquila,

la 3^e celle de Symmaque,

la 4^e celle de la **LXX** révisée par rapport à l'hébreu par Origène,

la 5^e celle de Théodotion, mais pour les *Psaumes* où se trouve le tétragramme en caractères hébreux carrés, celles de Quinta, Sexta et Septima qui demeurent trois versions numérotées anonymes.

*Voir <http://www.tetragrammaton.org/tetrafigp284.gif> et <http://www.tetragrammaton.org/tetrafigp285.gif>

Naturellement le tétragramme divin figurait bien avant les premières traductions grecques de la Septante. On le trouve gravé par exemple en langue moabite sur la célèbre stèle de Mésha datée du IX^e siècle av. n. è, exposée à Paris, au musée du Louvre. Pareillement sur le rouleau d'argent appelé *Ketef Hinnom I* daté couramment de la fin du VII^e siècle av. n. è. et des lettres de Lakish (lettres d'officiers juifs) datées de la fin du VI^e siècle av. n. è. Aussi sur le papyrus Nash rédigé en écriture hébraïque daté généralement de la fin du II^e siècle av. n. è.

Puis, l'apostasie pré-catholique progressant, le tétragramme divin est remplacé dans les copies ultérieures de la Septante post-apostoliques par *Kurios*, (gr. Seigneur) ou *Théos* (gr. Dieu). Jérôme de Stridon adoptera cette façon de faire dans la Vulgate bien que d'après ses propres dires consignés dans sa préface^(b) : *Prologus Galeatus*, concernant les quatre livres des Rois (incluant ceux de *Samuel*), il ait vu dans plusieurs rouleaux grecs le Tétragramme en caractères archaïques ou sa transcription en grec. Les traducteurs catholiques de cette version latine tels **De Genoude***, **Glaire**, **De Sacy*** et d'autres suivront cet exemple emprunté à la superstition juive qui s'écarte du texte original puisque le tétragramme יהוה^(c) composé des quatre lettres *yôdh, hé, waw, hé*, (c.-à-d. YHWH) vient du verbe être hébreu *hawah* הָוָה à l'imparfait du causatif^(d) signifiant ainsi « faire exister » ou « faire devenir »^(e). Le mode de traduction des Bibles catholiques n'a pas changé vis à vis du nom divin. En effet le 28 mars 2001, paraît le *Liturgiam authenticam* papal^(f) qui stipule : « De plus, en se conformant à une tradition immémoriale, évidente déjà dans la Septante, le nom de Dieu tout-puissant, exprimé en hébreu dans le tétragramme, et traduit en latin par le mot "Dominus", doit être rendu dans chaque langue vernaculaire par un mot de la même signification. » Où on reconnaît que le pape est un bibliste très mal informé car l'usage de remplacer le tétragramme par *Kurios* ou *Dominus* dans la LXX suivant la tradition soi-disant immémoriale est au contraire parfaitement connue puisqu'elle commence au cours de l'apostasie prédite par la Bible qui conduira à l'avènement de l'Église catholique

romaine. Ou alors, la papauté lutterait-elle avec acharnement pour essayer de supprimer le nom de Dieu ? Cependant le tétragramme a été conservé partiellement dans la massore, comme en *Deutéronome* dans le **Codex d'Alep (AL)** – (v. MN, Appendice 1 C, p.1679).

* Néanmoins de Genoude met Jéhovah en *Exode* (6 : 3), (15 : 3, 6, 11 et 16), en *Deutéronome* (33 : 2, 5 et 11) et en *Psaume* (96 : 1, 2, 4, 7, 10 et 13) à la place de « Seigneur », quant à de Sacy, influencé par la prononciation germano-néerlandaise janséniste, il nommera Dieu « Jehofa » dans son index concernant Jésus.

Luther suivra la même voie que Jérôme en traduisant le tétragramme par *Herr* (« Seigneur » en allemand). Les traductions des protestants de langue française, révisant celle du cousin germain de Calvin, **Olivétan**, s'appuyant sur la même tradition superstitieuse, emploieront le terme « Éternel », tout aussi éloigné de la signification intrinsèque du tétragramme. Car le nom de Dieu au paradigme linguistique hébreu *pi'el* a pour sens : « Qui fait devenir » ou « Qui fait être » pour signifier qu'il réalise toutes ses promesses, qu'il gère, se sert où devient l'auteur d'événements présents et à venir pour faire advenir ce qui est propice à son dessein et à sa volonté dans n'importe quelle situation, qu'il est le *Dieu du devenir* pour reprendre la locution d'Henri Daniel-Rops^(g). D'ailleurs c'est ce que Jéhovah explique en *Exode* (3 : 14) lorsque Moïse lui demande quel est la signification de son nom^(h), Dieu répond en hébreu : אֶהְיֶה אֲשֶׁר אֶהְיֶה (*Èhyèh Ashèr Èhyèh*) c'est à dire « Je serai ce que je serai »⁽ⁱ⁾, en employant le verbe « être » hébreu, c'est à dire *HYH*.

^(a) Voir les excellents *Appendices* instructifs 1A et 1C, p. 1676 à 1681, – MN, *Toute Écriture est inspirée de Dieu – si*, (p.19, § 2), *New World Translation of the Christian Greek Scriptures*, – Int (p. 5 à 33) ainsi que **KMI** (p. 407 à 412).

^(b) Ainsi, vers 391 Jérôme écrit : *Et nomen Domini Tetragramme dans quibusdam Graecis voluminibus usque hodie antiquis Expressum litteris invenimus.* (« Jusqu'à aujourd'hui nous trouvons dans certains livres grecs les quatre lettres en anciens caractères du nom du Seigneur. »). – **Vgw**.

(c) Le Tétragramme constitué des quatre consonnes H, Y, W et H l'est en même temps des trois lettres-mères de lecture (*Matres Lectionis*), Y, W et H qui faisaient fonction de voyelles avant la découverte des points-voyelles inspirées du monde arabe. Le Y (י *yôdh*) pour le I, le É, et parfois le Ê, le W (ו *waw*) pour le O et le OU et le H (ה *hé*) toujours final pour le A et plus rarement le O, le Ê ou le É. C'est pourquoi Flavius Josephe écrivit que le nom divin se formulait selon ses quatre voyelles, probablement IHOA ou ÉHOA puisqu'on sait que les points-voyelles de la Massore ont donné la prononciation *Yehowah* pour le Tétragramme.

(d) Le causatif hébreu s'exprime par un paradigme verbal (*pi'el*) traduit en français par le verbe « faire » auquel on ajoute un autre verbe à l'infinitif (ex. faire survenir). Auparavant cette tournure structurelle pour le verbe être (הָיָה) était couramment employée comme dans la Mishna par exemple. Maintenant l'hébreu moderne n'emploie plus cette forme causative pour ce verbe.

(e) Cf. les notes relatives à *Genèse* (2 : 4) qui dit ceci : « *Voici l'histoire du ciel et de la terre quand ils furent créés, lorsque Jéhovah Dieu eut fait une terre et un ciel* » – AC, dans les deux versions suivantes :

– « L'Éternel, en hébreu Jéhova ou plus exactement Jahvé. Ce mot appartient au verbe hava, ancienne forme de haja, être ». – BA.

– « “Jéhovah”. Hébr. : יְהוָה (YHWH, vocalisé ici en Yehwah) signifie “Il fait devenir” (de l'hébr. הָוָה [hawah, “devenir”]) » – MN.

(f) V. *Liturgiam authenticam*, 5^e instruction de l'usage des langues vernaculaires dans l'édition des livres de la liturgie romaine (issue 5, chap. II, 2). *Autres normes concernant la Sainte Bible et la préparation des Lectionnaires* (section 41c) que l'on peut consulter sur le site :

http://www.vatican.va/roman_curia/congregations/ccdds/documents/rc_con_ccdds_doc_20010507_liturgiam-authenticam_fr.html#top

(g) *Histoire Sainte, Le peuple de la Bible* (p. 126), éd. Fayard, 1943, corrigée en 1956.

(h) Certains théologiens pensent que Moïse ne connaissait pas le nom de Jéhovah. C'est mal lire la Bible puisque ce nom était connu dès le début de l'ère prédiluvienne. *Genèse* (4 : 26)* en témoigne. Pour remédier à cet inconvénient majeur, les tenants de cette spéculation exégétique, suivant un raisonnement né au XVIII^e siècle, affirment qu'il y aurait eu plusieurs rédacteurs du livre de la Genèse. Cependant, cette doctrine fantaisiste ne repose sur aucun fondement historique ni preuves archéologiques. D'ailleurs, l'ouvrage déclencheur de cette théorie *Conjectures*

sur les mémoires originaux dont il paraît que Moïse s'est servi pour composer le livre de la Genèse, due à Jean Astruc, médecin de Louis XV, porte à merveille son titre puisqu'il s'agit tout simplement de « conjectures », c'est-à-dire de points de vue de l'esprit forgés par un intellect en errance, en dehors de toute considération véridique et scientifique. Certes, Moïse a vraisemblablement consulté le journal de bord de Noé ou de Sem et pourquoi pas d'autres mémoires en possession des Israélites ? Ce qui peut se déduire de la lecture du début de la Genèse. Nonobstant cette probabilité somme toute évidente afin de développer la thèse d'Astruc, nombre d'exégètes épluchent chaque tournure de phrase sur la forme en négligeant le fond. Cela devient ridicule à l'extrême et reste le travail type de l'apostasie. Ainsi, d'après le dominicain Dhorme, membre de l'Institut, ce travail inutile nécessiterait « *plusieurs volumes* ». Nous supposons la consultation de ces volumes hypothétiques nous faisant mourir d'ennui, tellement ils seraient remplis de considérations tordues, inutiles et vides de sens pour ne pas dire imbéciles. Avec de pareils arguments stériles, combien comprend-on que la sagesse du monde est sottise aux yeux de Dieu et que ces raisonneurs fats, entortillés dans leur nébulosité enténébrée ne peuvent pas parvenir à le connaître comme le résume Paul dans sa première épître inspirée aux *Corinthiens* (1 : 21 et 22) : *επειδη γαρ εν τη σοφια του θεου ουκ εγνω ο κοσμος δια της σοφιας τον θεον ευδοκησεν ο θεος δια της μωριας του κηρυγματος σωσαι τους πιστευοντας επειδη και ιουδαιοι σημεια αιτουσιν και ελληνες σοφιαν ζητουσιν*, – WH, traduit ainsi : « *Puisqu'en effet, dans la sagesse de Dieu, le monde, par le moyen de sa sagesse, n'est pas parvenu à connaître Dieu, il a paru bon à Dieu, par la sottise de ce qu'on prêche, de sauver ceux qui croient. Car les Juifs demandent des signes et les Grecs cherchent la sagesse* » – MN.

*« *Et un fils naquit aussi à Seth, et il l'appela Énosh. Alors, on commença à invoquer le nom de YEHOVAH* » – Bé 2010.

⁽ⁱ⁾ Le temps employé en hébreu est l'état imparfait, c'est-à-dire inachevé ou inaccompli. Dans *Exode* (3 : 14), il sert à exprimer une action non terminée ou en cours de réalisation. Dans ce passage, choisir de traduire par le présent en suivant la Vulgate qui rend ainsi ce passage : *Ego sum qui sum* (Moi je suis qui je suis) marque plutôt le sens d'un état figé. En hébreu, le temps employé aurait donc été probablement le parfait et non l'imparfait. Néanmoins, beaucoup de traducteurs traduisent en français cette phrase en employant le présent de l'indicatif. Or, juste avant,

en *Exode* (3 : 12), lorsque Jéhovah rassure Moïse en lui affirmant : « *Je serai avec toi* », la majorité de ces mêmes traducteurs inconséquents emploient alors le futur simple (voir le tableau ci-dessous). Pareillement, pour *Josué* (15 : 5) et *Jérémie* (1 : 8). Cela permet, pour reprendre les explications données dans les notes de *VB* et *Os* se rapportant à *Genèse* (3 : 14), de laisser planer le mystère sur la véritable identité de Dieu pour éviter de le définir exactement, afin que son nom, pourtant en étroite corrélation avec son dessein divin, reste ineffable. En effet, l'emploi du présent dévie ce qu'a voulu exprimer le Créateur sur la signification intrinsèque de son nom. Certes, le présent général (qui n'existe pas en français) pourrait sembler indiquer que Jéhovah est de tout temps, c'est-à-dire qu'il était, qu'il est et qu'il sera, comme l'explique Chateaubriand dans son *Génie du Christianisme* (p. 113), mais ce n'est ni sa réalité propre ni son *incrédation* ni son absence de commencement et de fin qu'a voulu souligner Dieu dans sa réponse à Moïse*. D'ailleurs, André Chouraqui affirme qu'il « n'est pas question ici d'*existant* ou d'*éternellement existant*, d'*existence pure* ou d'*être en soi*, pas plus que d'*éternité* comme les théologiens et maints philosophes le professent de nos jours » (*Moïse*, p. 147), mais qu'en tant que véritable et unique Dieu, il sera présent pour réaliser l'accomplissement de ses projets dans l'avenir en le démontrant par des actes de puissance inouïs, en l'occurrence dans un avenir proche, avec les dix plaies lancées contre l'Égypte et le passage miraculeux de son peuple à travers la Mer Rouge.

* Bien sûr, traduire au futur *Exode* (3 : 14) n'empêche pas d'autres opacités philosophiques religieuses comme cette intellection hors sujet fournie par la *Bible annotée de Neuchâtel (BA)* : « *Dieu donne lui-même le sens de ce nom quand il s'appelle en Exode (3 : 14) : Ehejé, Je serai, par où il indique qu'il a et aura l'être pour essence. Il se désigne ainsi comme le moi identique avec l'être, c'est-à-dire comme la personnalité absolue* ».

TABLEAU :

Exode 3 : 14	Exode 3 : 12	Traductions
<i>Je serai ce que je serai</i>	<i>Je serai avec toi</i>	MN*
<i>I will become</i> (<i>je deviendrai</i>)	<i>I will be with thee</i> (<i>je serai avec vous</i>)	EBR
<i>I am that I am</i> (<i>je suis ce que je suis</i>)	<i>I will be with thee</i> (<i>je serai avec vous</i>)	ASB, KJ

Exode 3 : 14

I am who I am
(je suis qui je suis)

Je serai qui je serai

Je suis qui je serai

Je suis celui qui suis

Je suis celui qui Suis

Je serai qui je suis

Je serai : je suis

Je suis qui je suis

Je suis celui qui est

Je suis, moi qui suis

Je suis celui qui dis :
Je suis

Je suis l'être invariable

Je suis : JE SUIS

Je suis celui qui suis

Exode 3 : 12

I will be with thee
(je serai avec vous)

Je serai avec toi

Je suis avec toi

Je suis avec toi

Je serai avec toi

Je serai avec toi

Je serai avec toi

Je serai avec toi

Je serai avec toi

Je serai avec toi

Je serai avec toi

Je serai avec toi

Je serai avec toi

Je serai avec toi

Traductions

DR

Ch, NBS

TOB

Co

FA

Pl, XLD

NTB

Os, BP, PV,
BFC

S, Jé, Sa
(vous)

VB

Syn

ZK

BP

V, AC, Od,
Sg, Da, DG,
Li, PB, Bé,
Ma, BA

* **MN**¹⁹⁷⁴ et **MN**¹⁹⁸⁴ traduisaient en majuscule : « *Je me révélerai être ce que je me révélerai être* » pour exprimer le sens de devenir – (V. *ad*, p. 773).

L'emploi du présent a un autre but qui s'écarte de la vérité. **AC** et **Os**, dans leurs notes, et bien d'autres commentateurs affirment à tort que Dieu se dénomme lui-même : « *Je suis* », mais que certains hébreux, pour l'appeler où l'invoquer, le nommèrent « *il est* » qui se prononce en hébreu *yahavèh*. Ce verbe conjugué possède ainsi trois voyelles. Malgré cela, il donnerait corps pour certains exégètes à la translittération Yahveh (ou Yahvé) qui ne possède pourtant que deux voyelles. Cette supposition vient renforcer la conjecture tirée des propos grecs de l'évêque Théodoret de Tyr, vivant au V^e siècle, considéré comme un des pères de l'Église, qui nous a laissé la

constatation suivante à propos du nom de Dieu : « *Les Samaritains l'appellent Iabe alors que les Juifs le nomment Aia** ». Selon les partisans de cette conjecture, le « b » de Iabe serait une distorsion grecque du samaritain qu'il faut remplacer par « v » ou « w » ainsi, le *Iabe* grec translittéré du samaritain serait en fait un *Iavé* hébreu. Explication qui se veut rationnelle, le « v » n'existant pas en grec, Théodoret de Tyr aurait donc utilisé un « b » (gr. *Bêta*). En appliquant ce raisonnement hilarant, on translittérerait par conséquent la locution française suivante : « Viens voir mon verre à vin » par « Bien boir mon berre à bin » en grec ! D'autre part, comme le « h » n'existe jamais en grec à l'intérieur d'un mot, Théodoret de Tyr aurait par conséquent omis cette consonne. Les partisans de cette conjecture ajoutent donc à *Iavé* un « h » intercalaire, ce qui donne *Iahvé* qui fait plus hébreu, plus près du tétragramme. Ensuite, le « i » fut remplacé par le « j », car ces deux lettres étaient confondues jusqu'au XVI^e siècle (pratique abandonnée de nos jours sauf pour Jéhovah) ou un « y » plus usité aujourd'hui. *Iahvé* devient donc successivement *Jahvé*, *Yahvé* ou *Yahwé*. Mais pour que cette dernière façon d'écrire le nom de Dieu se rapproche plus de la vocalisation hébraïque *Yewah*** qu'on trouve dans les Écritures dès *Genèse* (2 : 4) et du tétragramme YHWH, certains théologiens l'orthographient *Jahveh*, *Yahveh* ou *Yahweh*. Résumons cette conjecture tirée par les cheveux : pour les besoins de l'hypothèse, *Iabe* se transforme successivement en *Iavé*, *Iahvé*, *Jahvé*, *Yahvé*, *Yahwé* puis *Yahveh* et *Yahweh*. D'ailleurs, beaucoup ne prennent pas le temps d'expliquer qu'ils appuient leurs dires sur une théorie contestée qui a pris naissance au XIX^e siècle avec l'exégète allemand Wilhelm Gesenius ou alors sont ignorants de cet état de fait. Par exemple, A. Gamper et L. Randon, dans la préface de la *Bible de la famille et de la jeunesse* (p. IV), prennent le raccourci controuvé suivant : « *les Samaritains [...] prononçaient Yahvé, au témoignage des Pères de l'Église* ». De plus, les adeptes de ce consensus hypothétique, enseigné comme une vérité sans en expliquer les rouages dans les écoles, deviennent absolument sourds, voire virulents, envers la véritable prononciation du nom de Dieu qui reste indiscutablement Yehowah (que Samuel Cahen transcrira Iehovah en Aggée [Hagai] [1 : 2] dans sa traduction biblique de 1843). Ainsi, toujours dans la même préface de la *Bible de la famille et de la jeunesse* la prononciation de « *Jéhova* [sic] », restant quand même plus proche de l'original, est cependant qualifié de « *barbarisme* », suivant en cela Westphal.

* Nehemia Gordon nous apprend qu'*Aia* signifie Yah (diminutif de Jéhovah) précédé d'un aleph prothétique correspondant à la

lettre « a » – (*La prononciation du Nom*, § 8). Quant au vocable *Iabe*, ce serait une translittération grecque du dieu samaritain *Yafeh* signifiant « celui qui est magnifique » – (*Ibid.*, § 10).

** Pour la transcription *Yewah*, voir : **LB 19^A** ; **BHS** ; *La prononciation du Nom* (§ 5 et 6) et la note en *Genèse* (2 : 4) de **MN**.

Cette théorie établissant la filiation originaire du nom de Dieu ne tient donc pas et ne fait pas l'unanimité au sein même de la chrétienté ; cela transpire par exemple de l'emploi moderne du terme « jéhoviste » synonyme du terme « yahviste » utilisé doctement pour désigner les hypothétiques rédacteurs *astrucqéens* de la *Genèse* par les uns ou les autres suivant leurs convictions au niveau de l'étymologie de Jéhovah.

Bien qu'inusitées dans l'hébreu moderne, on trouve le factitif – ou forme causative – (הִפְעִיל; *hi fil*) ainsi que la forme intensive (פִּעַל; *pi el*) pour le verbe être hébreu (הָיָה; *HYH*) dans la Mishna, ces formes grammaticales ne sont jamais employées dans les Écritures selon Nehemia Gordon qui le garantit ainsi : « Ceci signifie que l'hypothèse académique selon laquelle YHVH est la forme piel ou hifil du verbe HYH être est impossible puisque ce verbe n'existe pas dans ces conjugaisons. En d'autres termes, Yahvé est une forme verbale inexistante en hébreu biblique ». Voilà pourquoi la note de **VB2**, (p. 108) surenchérit ainsi : « Le mot Yahvé n'est qu'un à-peu-près, scientifiquement contestable ».

Mais l'emploi du présent échafaude également la croyance en la Trinité qui en a bien besoin. En effet, ces adeptes, comme ceux de la traduction de **FA**, rendent *Jean* (8 : 28) comme suit : « Jésus leur dit alors : « Lorsque vous aurez élevé le Fils de l'homme, vous saurez que Je suis et que je ne fais rien de moi-même, mais que je parle d'après ce que le Père m'a enseigné ». La note afférente à ce verset (**FA**, p. 1952) déclare « Les auditeurs avertis ne peuvent que reconnaître dans ce « je suis » le nom même de Yahvé : « Je suis celui qui suis » – remarque conjecturelle infirmée par le verset 27 où les auditeurs de Jésus « ne comprirent pas qu'il leur parlait du Père », les « auditeurs avertis » demeurant donc les adeptes égarés de la Trinité. En *Jean* (8 : 58 b) Jésus déclare : πρὶν Ἀβραὰμ γενέσθαι ἐγὼ εἰμί (*prin Abraam génesthai égô eîmi*) que l'on peut traduire aussi bien au passé par « Avant que soit né Abraham, j'existais » ou par « Avant qu'Abraham vienne à l'existence, j'ai été » – **MN**, qu'au présent par : « moi, je suis avant qu'il y ait eu Abraham » – **NTB** ou par « Moi, j'existe [bien] avant qu'Abraham vienne à l'existence » – **Thierry Poma**. Ainsi, *Eîmi* est

la forme conjuguée du verbe « être » à la première personne du présent de l'indicatif grec qui indique que l'action commencée est toujours en cours au moment où la personne s'exprime. En français, cette action qui se prolonge sans arrêt au fur et à mesure que le temps passe s'édicte en général par le passé alors même que le présent reste possible quelquefois, mais souvent en mode littéraire, bien que cette dernière façon soit largement moins bien formulée et empreinte de lourdeur, d'empâtement de style. Ainsi, **Thierry Poma** aurait préféré traduire : « *Avant qu'Abraham vienne à l'existence, moi, j'existe* » s'il n'avait pas trouvé probablement que cette tournure soit incorrecte en français du fait du non-respect de la grammaire liée à la sémantique*. En effet, en employant le passé, la traduction de la **NTB** ne changerait pas la signification du verset en exprimant en français courant : « Moi, j'étais avant qu'il y eût Abraham », mais en contrepartie, cela apporterait une harmonie grammaticale et de la fluidité au texte. Mais pourquoi cet emploi du présent malgré cet inconvénient syntaxique ? Il est vrai que certains puristes veulent traduire le plus près possible quant à la forme, mais hélas, au détriment du sens. D'autres, par contre, parce qu'ils ne peuvent plus faire un amalgame exégétique avec le passage de Jean (8 : 58 b) comparé à celui d'Exode (3 : 14) rendu par la **LXX** ainsi : Ἐγώ εἰμι ὁ ὢν (*Égô ēimi ho ôn*) traduit traditionnellement, mais tout compte fait, inexactement, par : « *Je suis celui qui est* » – **Os** (note 14, p. 149), ou par « *Je suis qui je suis* » – **FA** (n° 5, p. III, col. 3, André Froissart) ou correctement par : « *Je suis l'Étant* » ou « *Je suis l'Existant* » – **MN** (Appendice 6 F, p. 1711). Pourquoi disons-nous correctement ? Car ὁ ὢν (*ho ôn*) est composé de l'article défini ὁ (*ho*) et du verbe être ὢν (*ôn*) au participe perfectif (c'est-à-dire exprimant une action en cours) utilisé comme substantif. Or, lorsque les passages d'Exode (3 : 14) et de Jean (5 : 58) sont tous deux traduits au présent en français, les partisans de la Trinité se sentent alors en droit de prôner que Jésus-Christ est Jéhovah puisque ces deux versets semblent dire de concert : « Je suis ». C'est ainsi que **Busy**, dans sa note trinitaire concernant Jean (8 : 58), précise : « *Révélation fulgurante comme en Horeb Jésus est l'Être absolu, éternel, infini* ». Pourtant, selon les Écritures, il est impossible que Jésus ait toujours été éternel, à l'instar de Jéhovah puisqu'il a eu un commencement. En effet, **Busy** lui-même traduit *Colossiens* (1 : 15) ainsi : « *Il est l'image du Dieu invisible, le premier-né de toute créature* » – **Bu**, confirmé par la lettre aux *Hébreux* (1 : 6) lorsque Dieu « *introduit son premier-né dans le monde* » – **Bu**. De plus, toujours selon la Bible, Jésus-Christ

est demeuré mort pendant trois jours entiers, ce qui ne peut en aucun cas laisser soupçonner qu'il bénéficiait d'une éternité absolue, infinie.

De toute façon, la LXX ne traduit pas le passage d'Exode (3 : 14) : אֶהְיֶה אֲשֶׁר אֶהְיֶה (*Èhyèh Ashèr Èhyèh*) fidèlement puisque les deux conjugaisons *Èhyèh* sont identiques en hébreu, ce qui n'est pas le cas pour le grec avec *èimi* et *ho ôn*. Pour cette raison, les traducteurs qui se sont inspirés de cette version conjuguent deux temps dans leur traduction (voir **TOB**, **Pl**, **XLD** et **NTB** dans le tableau ci-dessus).

* *Sur la construction de Jean* (5 : 58) (p. 3), par Thierry POMA, fdier.free/JeanVIII58TP.pdf

414. Propos tirés de la préface de l'abbé Crampon du *Livre des Psaumes* – Vg^{LP} (p. 7 et 8).

415. Voir à ce propos Johann Clericus, *de Philosophia Orientali* (Liv. I, section II, chap. 37) et Eusèbe, *Chronicon* (p. 6), dans 2 B (p. 47) où Kronos porte le nom de Bel, Bal ou Belus, c.-à-d. « Seigneur » et *Au commencement étaient les dieux* (p. 101), où Ishtar appelle son parèdre Doumouzi : « Seigneur ». Nous pouvons nous souvenir que les noms des divinités Adonis, Bel, Aton, Athan et Baal signifient textuellement « Seigneur ».

416. « *Tu ne prendras point le nom de YEHOVAH ton Dieu en vain ; car YEHOVAH ne tiendra point pour innocent celui qui aura pris son nom en vain* » – Exode (20 : 7), **Bé 2010**.

417. *Les dix commandements, aujourd'hui*, André Chouraqui, (p. 92). Cette superstition semble apparaître d'une façon embryonnaire au premier siècle de notre ère pour se développer largement par la suite. C'est ce que montre Flavius Josèphe.

Bien que Jésus en Matthieu (15 : 6) ait explicitement accusé les pharisiens et les scribes, co-fondateurs du judaïsme, en les lançant vertement d'annuler la parole de Dieu à cause de leur tradition, les catholiques emboîteront le pas à la superstition judaïque apparue au premier siècle de ne pas nommer Dieu par son nom Jéhovah. Ainsi, François d'Assise, dans la première strophe de son *Cantique des Créatures*, s'en fait l'écho en prônant à ce sujet : « [...] nul n'est digne de te nommer » et la note de la version catholique **VB2** (p. 108) conseille d'éviter de prononcer « le Nom [...] dans la prière et la lecture liturgique ». Les protestants ne sont pas en reste. Par exemple, dans la préface de *La Bible de la famille et de la jeunesse* (**BFJ**), A. Gampert et L. Randon précise à la page V, qu'« on a cependant renoncé à la transcription

du nom propre du Dieu d'Israël (Yahvé) », expliquant pourquoi à la page VI : « On n'a fait exception que pour le nom propre du Dieu national d'Israël : YHWH. Les consonnes seules nous ont été conservées par la Bible hébraïque, parce que les Juifs, par respect pour le vocable divin, cessèrent de le prononcer dès avant l'ère chrétienne. Ils le remplacèrent par les termes d'Adonai (Seigneur) ou Élohim (Dieu). Aussi, quand les rabbins ajoutèrent les voyelles au texte biblique mirent-ils sous le tétragramme sacré, YHWH, les consonnes d'Adonai et prononcèrent Jéhova, ce qui est un barbarisme. Mais les Samaritains, qui n'avaient pas les mêmes scrupules, prononçaient Yahvé, au témoignage des pères de l'Église. Au reste l'abréviation Yah, avec sa voyelle, se trouve souvent dans la Bible hébraïque, notamment dans les Psaumes (par exemple 5 fois dans le seul psaume 118). Cependant, pour ne pas choquer de vieilles habitudes, nous avons conservé la désignation l'Éternel, quoiqu'elle repose sur une étymologie très contestable du terme hébreu, puis concluent : quoiqu'il soit peu légitime de remplacer un nom propre par un qualificatif ». Prôner que les sopherim auraient ajouté les voyelles d'Adonai (אֲדֹנָי) avec les consonnes du tétragramme divin YHWH établissant ainsi la prononciation Yehowah en hébreu puis, par conséquent, dans d'autres langues* reste une hypothèse totalement démentie. En effet les voyelles d'Adonay sont premièrement A, deuxièmement O et troisièmement A, ce qui fait : (A-O-A). En coordonnant ces trois voyelles dans le tétragramme YHWH on obtient Yahowah qui ne signifie rien au contraire de Yehowah. Ainsi en suivant le consensus auquel adhèrent A. Gampert et L. Randon les noms théophores formés avec la racine *Yeho-* transcrits dans le tableau suivant devraient logiquement être remplacées par la racine *Yaho-* :

Transcription française des noms hébreux			Noms usuels en français	Significations
MN	Ch	Ca		
Élyehoénai	Elyeho'éinaï	Éliehonaï	Elyehoénai	Mes yeux vers Dieu-Jéhovah
Yehoadda	Yeho'ada	Iehohadda	Jehoadda	Jéhovah s'est paré*
Yehoaddân	Yeho'adân	Iehoadane	Joaddan	Jéhovah est plaisir
Yehoaddin	"	Iehoaddane	Joadin	Jéhovah est plaisir
Yehoahaz	Yehoahaz	Iehoa'haz	Joachaz	Jéhovah a saisi

Transcription française des noms hébreux			Noms usuels en français	Significations
MN	Ch	Ca		
Yehoash	Yehoash	Ioasch	Joas	Jéhovah prépare*
Yehohanân	Yehohanân	Ieho'hanane	Jean	Jéhovah a été compatissant
Yehoïada	Yehoyada	Iehoyada	Jehojada	Que Jéhovah connaisse
Yehoïakîn	Yehoyakhîn	Iehoyachine	Jéconias	Jéhovah a solidement établi
Yehoïaqim	Yehoyaqim	Yehoyakîme	Jojakim	Jéhovah fait se lever*
Yehoïarib	Yehoyarib	Iehoyarib	Jehojarib	Que Jéhovah combatte
Yehonadab	Yehjonadab	Iehonadab	Yonadab	Jéhovah est disposé <i>ou</i> noble <i>ou</i> généreux
Yehonathân	Iehonatân	Iehonathane	Jonathan	Jéhovah a donné
Yehoram	Yehorâm	Iehorame	Joram	Jéhovah est élevé
Yehoshabath	Yehoshèba	Iehoschabeath	Josabeth	Jéhovah est abondance
Yehoshaphat	Yehoshaphat	Iehoschaphate	Josaphat	Jéhovah est juge
Yehoshéba	Yehoshéba	Iehoscheba	Joschéba	Jéhovah est abondance
Yehoshouah	Iehoshoua	Iehoschoua	Josué	Jéhovah est salut
Yéshouâ°	Ieshouaâ	Ieschoua	Jésus	Jéhovah est salut
Yehotsadaq	Iehosadak	Iotsadak	Jotsadak	Jéhovah déclare juste
Yéhou	Iéhou	Iehou	Jéhu	Jéhovah est lui*
Yehoukal	Iehoukal	Ieouchal	Jucal	Jéhovah peut <i>ou</i> Jéhovah l'emporte
Yehowah	/	Iehovah	Jéhovah	Qui fait devenir
Yehozabad	Yehozabad	Iaeziahou	Jozabad	Jéhovah a fait don*

* Traduction incertaine

° Yeshouâ est une contraction de Yehoshouah

En conséquence, en remplaçant ces noms propres par la racine Yaho – ceux-ci proviendraient d'où on veut, mais certainement pas de l'hébreu. Par exemple, l'argumentation fallacieuse des lettres A-O-A remplaçant E-O-A impliquerait que le nom hébreu « juif » : *Yehoudi* (féminin : *Yehoudith*) donnerait *Yahoudi*. Ainsi, il deviendrait comme la phonétique du mot turc *Yahudi* signifiant juif, le « u » se prononçant « ou ».

Pour remédier à cet inconvénient majeur la Bible des peuples (BP), dans sa note (p. 73), orthographie *Adonaï* : *Edonaï* et ainsi stipule que : « *Le mot Yéhovah gardait les consonnes Y H W H de Yahvé et on y avait intercalé les voyelles de EdOnAi* ». Seulement voilà, le mot *Adonaï* en hébreu est un mot trilitère qui s'écrit (de droite à gauche) avec la lettre *aleph* (a) accompagnée du point-voyelle *hateph-pathah* (c.-à-d. un « a », prononcé comme dans le mot « mare » en français), puis avec la lettre *dalèth* (d) accompagnée du point-voyelle *hôlém* (c.-à-d. comme le « o » de « icône », c'est pourquoi certains biblistes transcrivent : *Adônay*), et enfin, de la lettre *noun* (n) accompagnée du point-voyelle *gaméts-hatouph* (c.-à-d. un « a » comme dans « rôle »). Si on suivait le raisonnement invraisemblable proposé par la Bible des peuples, le tétragramme YHWH devrait donc se transcrire avec les voyelles *AdOnA* ; on aurait ainsi : *Yahovah* et non *EdOnA* qui donne *Yehovah*. D'autre part, en retenant cette leçon baroque appliquée à *Adonaï*, on devrait en toute logique l'étendre aux mots comportant la même racine. Alors, le dieu *Adonis* devrait se transcrire et se prononcer *Édonis*, la déesse *Athéna* : *Éthéna*, la ville d'Athènes : *Éthènes* et le pharaon *Akhenaton* : *Akhenéton*, etc. En fait, les trois voyelles de *Yehowah* ont été ajoutées par les Massorètes parce que c'est ainsi que ce nom se prononce dès l'origine. De plus, comme nous l'avons vu, les caraïtes n'adhéraient aucunement à la superstition rabbinique entretenue et jalousement protégée par les rabbins, gardiens féroces qui obligeaient tous Juifs, sous peine de lourdes représailles telles que l'anathème, à ne pas prononcer le nom divin de sorte que sa prononciation véritable, sans les caraïtes, se serait probablement perdue, mais en fait, cela reste une manifestation grandiose du Dieu Tout-Puissant *Jéhovah* qui a non seulement préservé son nom dans chaque recoin de la planète malgré les efforts opposés d'exégètes qui s'évertuent à vouloir le déformer, voire à le supprimer. D'ailleurs, la liste non exhaustive ci-dessous illustre bien la toute-puissance de Dieu dans ce domaine.

*** LISTE NON EXHAUSTIVE DE LA TRANSCRIPTION EN CARACTÈRES LATINS OU CYRILLIQUES DU NOM DIVIN BIBLIQUE EN DIFFÉRENTES LANGUES :**

Langues :	Prononciations :	Langues :	Prononciations :
Abbey	Joova	Malaisien	Yehovah
Allemand	Jehova <i>ou</i> Jehovah	Malgache	Jehovah <i>ou</i> Iehôvah
Aneityum	Ihova	Malo	IOva
Anglais	Jehovah	Maltais	Jehovah
Afrikaans	Jehovah	Maori	Ihova
Arawak	Jehovah	Marquisien	Iehova
Awabakal	Yehóa	Marshall	Jeova
Azeri	Yehova	Maskelynes	Iova
Basque	Jehoba	Maya (ketchi)	Jeob'a
Batak des Toba	Jahowa	Mendé	Yewoi
Benga	Jěhova	Mentawai	Jehoba
Bosniaque	Jehova	Meriam	Iehoua
Bubi	Yehovah	Misima-pa- nayati	Iehova
Bugotu	Jihova	Mizo	Jehovan <i>ou</i> Jihova'n
Bulgare	Йѣхова	Mohawk	Yehovah
Bullom so	Jehovah	Mongol	Exova
Cantonais	Yehwowah	Mortlock	Jioua <i>ou</i> Jiona
Cebuano	Jehova	Motou	Iehova
Cherokee	Yihowa	Mpongwè	Jehova
Chin haka	Zahova	Muskogee	Cehofv
Chippewa	Jehovah	Mwala- Malu	Jihova
Choctaw	Chihowa	Myènè	Yeôva
Cornouaillais	Jézovaz	Naga angami	Jihova
Corse	Ghjevvah	Naga konyak	Jihova

Langues :	Prononciations :	Langues :	Prononciations :
Croate	Jehova	Naga lhota	Jihova
Dakota	Jehowa	Naga mao	Jihova
		Naga rengma du Nord	Jihova
Danois	Jehova	Naga sangtam	Jihova
Dobu	Ieoba	Nahualt	Jehová
Douala	Yehowa	Nandi	Jehova
Éfaté du Nord	Yehova	Narrinyeri	Jehovah
Efik	Jehovah	Nauru	Jehova
Espagnol	Jehová	Navajo	Jího « va
Estonien	Jehoova	Ndau	Jehova
Éwé	Yehowa	Ndébélé	Jehova
Fang	Jehovaâ	Néerlandais	Jehovah
Fidjien	Jiova	Nembe	Jihova <i>ou</i> Jehova
Finnois	Jehova	Nengone	Iehova
Français	Jéovah	Ngarinyin	Jehovah
Futunien	Ihova	Norvégien	Jehova
Ga	Iehowa	Nukuoro	Jehova
Galicien	Jeová	Petats	Ihouva
Gallois	Jehovah		
Gibario	Iehova	Polonais	Jehowa
Kerewo			
Grec	Ιεχωβά	Poméranien	Jehovaas
Grebo	Jehova	Portugais	Jeová
Haoussa	Jehobah	Poular	Jeova
Hawaïen	Iehova	Rarotongan	Jehova <i>ou</i> Iehova
Hébreu	Yehowah	Rerep	Iova
Hindoustani	Yihováh	Roumain	Iehova
Hiri motu	Iehova	Rotumien	Jihova
Hmong	Yehauvas	Russe	Иегова
Hongrois	Jehova	Sakao	Ihova <i>ou</i> Iehova
Igbo	Jehova	Samoean	Ieova
Indonésien	Yehuwa	Serbe	Jexova

Langues :	Prononciations :	Langues :	Prononciations :
Irlandais	Jehovah	Sesotho	Yehofa
Italien	Geova	Sie	Iehôva
Japonais	Ehoba	Slovaque	Jehova
Javanais	Yehuwah	Slovène	Jehova
Kala lagaw ya	Iehovan	Sotho	Jehova
Kalanga	Yehova	Souahéli	Yehova
Kalenjin	Jehovah	Sranan tongo	Jehova
Kerewo	Iehowa	Suédois	Jehova
Kiluba	Yehova	Sukuma	Yahuwa
Kipsigis	Jehoba	Tagal	Jehova
Kiribati	Iehova	Temné	Yehofa <i>ou</i> Yehôfa
Kisonge	Yehowa	Tchèque	Jehova
Kosrae	Jeova	Thaï	Yahowa
Kuana	Ieova	Toaripi	Iehovah <i>ou</i> Jehova
Lao	Yehowa	Tongien	Jihova <i>ou</i> Jehova <i>ou</i> Sihova
Lélé	Jehova	Turc	Yehova
Letton	Jehova	Tswana	Jehofa <i>ou</i> Yehova <i>ou</i> Yehofa
Lewo	Yehova	Ukrainien	Croba
Lingala	Yehova	Umbundu	Yehova
Lituanien	Jehova	Uripiv	Iova
Logo	Yehova	Venda	Yehova
Lomongo	Yova	Vietnamien	Giê-Hô-Va
Lonwolwol	Jehovah	Wampa-noag	Jehovah
Lugbara	Yehova	Winnebago	Jehowa
Luimbi	Yehova	Wolof	Yexowa
Luna	Yeoba	Xhosa	Yehova
Lunda	Yehova	Yorouba	Jehofah
Luvale	Yehova	Zandé	Yekova
Macédonien	Jexoba	Zoulou	Jehova

418. Le Tétragramme se rencontre 6 828 fois dans la **BHK** et la **BHS**.

419. V. *La prononciation du Nom* (§20) – Nehemia Gordon.

420. Dans la première traduction protestante en langue française, Robert Olivétan, subissant l'ascendance de Lefèvre d'Étaples^(a), traduira le tétragramme (YHWH) par L'Éternel. Depuis lors, toutes les révisions de son travail et toutes les nouvelles traductions protestantes le traduiront ainsi, sauf à certains endroits comme en *Genèse* (22 : 14)^(b), où il sera traduit par Jéhovah^(c). Pourquoi ce titre d'Éternel pour remplacer le nom divin ? Les arguments des exégètes partisans de ce titre avancent que le Tétragramme dérive du verbe être (quoique, rappelons-le, ce verbe hébreu signifie aussi « devenir »), donc Dieu « *qui est toujours* » se trouverait défini par ce terme d'Éternel^(d). Seulement voilà, l'éternité, si elle n'a pas de fin, peut, comme notre univers ou Jésus-Christ, avoir un commencement alors que Dieu n'en a pas^(e). Ce titre n'est donc pas exact pour représenter rigoureusement le Créateur alors que son nom propre révélé par l'Écriture, Jéhovah, veut dire comme nous l'avons déjà vu : « Celui qui fait devenir » ou « Celui qui fait être ». Par conséquent, ce nom sans égal, inspiré par lui-même, définit de façon absolument parfaite tout son être et ses capacités infinies. Certains membres du judaïsme ont adopté cette façon de remplacer le Tétragramme par l'Éternel, tels Samuel Cahen ou Zadoc Khan.

(a) D'après la *Préface* de Philippe Sellier, p. XX, dans *Sa*.

(b) Voir *Sg*, *Syn* en note, *Da* et *Od*.

(c) Olivétan « *L'humble et petit translateur* » de la Bible française, dans *w* du 1/10/2011, p. 19.

(d) *Glossaire*, p. 5 et 6, dans *Co*.

(e) *Psaumes* (90 : 2) « *Avant que les montagnes soient nées, Et que tu aies donné un commencement à la terre et au monde D'éternité en éternité, tu es Dieu* » – *Co*.

CHAPITRE IX

LE CULTE DU SEXE

ET LE MACHISME RELIGIEUX

Quand les hommes eurent commencé à se multiplier à la surface de la Terre et qu'il leur fut né des filles, les fils de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles ; et ils prirent des femmes parmi toutes celles qui leur plurent.

Genèse (6 : 1 et 2) – (Syn).

Il est notoirement connu que les démons, c'est-à-dire les anges déchus, appelés « fils de Dieu » dans le passage de la *Genèse* cité dans l'exorde de ce chapitre sont des obsédés sexuels. Pour ces créatures dégénérées, la femme n'est qu'un instrument de plaisir. Elle doit être belle et jeune. Mis à part leurs désirs charnels, ils n'éprouvent aucun autre sentiment pour elles. Lors du déluge lorsqu'ils se dématérialisèrent de leur peau d'homme, pas un seul n'a soutenu sa concubine humaine. Ce fut le sauve-qui-peut en commençant par le moi d'abord. On voit que le culte du sexe, patronné par les sphères spirituelles méchantes, est inextricablement lié à l'égoïsme, au machisme et à la passion sans bornes de la sexualité.

Ce culte du sexe, dans l'Antiquité, était largement répandu et fortement apprécié tout comme aujourd'hui d'ailleurs.

Les divinités elles-mêmes, tel bon nombre de nos stars actuelles, étalaient sans vergogne leurs fantasmes, leurs frasques adultères et leurs caprices fornicateurs dans la statuaire et les récits légendaires les concernant. Bien sûr, en bons machos, ce sont les mâles qui introduisirent la sexualité rituelle au sein des religions. La femme, jeune et jolie, dans la grande majorité, était considérée comme un vulgaire objet sexuel. Seule la beauté physique comptait. En dehors de cela, elle ne servait qu'à la reproduction, à l'entretien du foyer, à l'éducation primaire des enfants et à servir son mari comme une esclave. Les règles voulaient qu'elle n'ait pas droit à l'instruction élémentaire que sont l'écriture et la lecture. En général, aucune haute fonction dans les décisions politiques et religieuses ne lui était confiée.

Hérodote d'Halicarnasse rapporte une coutume ancienne qui avait lieu en Babylonie. Tous les ans, dans chaque village et ville, toutes les filles en âge de se marier étaient vendues à la criée sur une place publique à ceux qui garantissaient les besoins pécuniaires de leur futur mariage. Les plus belles s'acquéraient par la gent riche, après d'âpres enchères, tandis qu'on se débarrassait des laiderons ou infirmes dotées d'une partie de l'argent prélevé sur les achats des plus belles en les offrant aux pauvres, aux démunis, forcément moins regardants sur la qualité physique. Les parents étaient obligés de se soumettre à ces us barbares. Hérodote, en bon grec machiste, pensait que c'était « *une excellente loi et la plus sage*⁴²¹ ».

Cet historien relate une autre loi phallocrate babylonienne, qu'il réproouve cependant. Cette législation stipulait que toutes les femmes devaient obligatoirement se prostituer rituellement au moins une fois au cours de leur vie dans le temple d'Ishtar (qu'Hérodote nomme Aphrodite, assimilant sans problème ces deux déesses érotiques). Ces Babyloniennes devaient rester ainsi, comme une chose, jusqu'à ce que n'importe quel quidam, jeune ou vieux, moche ou beau, malade ou non, jette son dévolu sur elle et son argent sur ses genoux pour pouvoir assouvir ses appétits sexuels sans qu'elle puisse en aucune façon le refuser.

Les plus laides, précise Hérodote, pouvaient demeurer dans le temple jusqu'à quatre ans avant d'être choisies tandis que les plus belles ne restaient qu'un temps bref.

Chez les hindous, le temple est un dieu à part entière. Aux environs de Bhubaneswar, dans l'Orissa, une tour (un *shikhara*) d'à peu près 45 mètres de hauteur surplombe la cella du temple de Lingaraja qui veut dire « Roi des phallus ». Le linga est le phallus en érection du dieu Shiva. Dans les *Purâna*, écrits sanscrits consignés au IV^e et V^e siècle, rapportant des légendes mythologiques antérieures, décrivent des déités primordiales (*Gandharvas*), héros célestes doués d'une force herculéenne, avatars obnubilés par le sex-appeal de leurs compagnes, les *Apsaras*, voluptueuses et sensuelles, dénuées de tout sentiment maternel. Ces créatures fabuleuses rappellent étrangement les démons descendus du ciel vers les femmes humaines, le terme « avatar » (*avatâra*) signifiant littéralement « descente »⁴²².

Certains grands dieux sont ithyphalliques dans la mythologie égyptienne. Parmi eux, il y a Osiris, le dieu verdâtre du séjour souterrain des morts. Aussi, Atoum, le démiurge autogénéré de Noun, l'océan de néant, procréant avec le liquide séminal de sa masturbation solitaire, une descendance jumelle constituée de son fils, Chou, et de sa fille Tefnout, premier couple originel. Quant à Geb, le dieu-terre, il ne pense qu'au plaisir de s'accoupler avec sa femme, Nout, la déesse-ciel. Et bien sûr, Amôn-Min, le dieu-soleil de la prospérité sexuelle, gourmand d'aliments aphrodisiaques, qui arbore un solide ithyphalle adoré par les fidèles lors de la fête des Pamgliers. Son culte dévoyé traversera les époques jusqu'au temps des Romains. Chez les Grecs, cette fête empruntée se nomme les Phallories. Amon-Min se masturbe sans aucune honte comme on peut le voir au Musée du Louvre.

En Grèce, Priape, le fils hideux du dieu alcoolique Dionysos et d'Aphrodite, assimilé par nombre de mythologues au Min égyptien, possède lui aussi un sexe en érection démesuré. Cet engouement sexuel persiste encore

de nos jours. Des statuettes le représentant ainsi sont encore vendues dans des échoppes turques comme auparavant, dans l'Anatolie antique. D'autres divinités du panthéon grec sont ainsi représentées comme Hermès, Zeus, Pan et moult silènes et satyres.

Les Grecs laissaient la femme enfermée chez elle, éduquée seulement aux besognes et aux devoirs domestiques pour assurer la bonne marche matérielle du foyer, ignare de tout, sans droit légal, sans droit à la parole, bonne à marier dès 14 ans. Sa seule chance était de tomber sur de bons parents puis sur un bon mari. Xénophon nous le peint bien dans son *Économie*⁴²³.

Certaines déesses grecques au contraire avaient des comportements de vulgaire catin. La cruelle et impitoyable déesse des saisons, Déméter, capable, sans sourciller, de faire mourir d'innocents humains de faim afin d'arriver à ses fins, est triste, car sa fille Perséphone a été enlevée. Sa servante, Iambè, se contorsionne trivialement devant elle avec obscénité, ce qui chasse le chagrin de la belle et la fait rire aux éclats comme une traînée amoralisée. Les dieux grecs sont également homosexuels. Exemple que suivront leurs ouailles, car tout humain fait sien le comportement des dieux qu'il se crée ou choisit.

Chez les Gaulois dans les grottes de Lascaux, figure un homme ithyphallique.

Freyr (lit. « Seigneur » en norrois antique) est un dieu de la richesse ithyphallique. Il fait partie de la trinité nordique et sa geste sera chantée par Wagner ainsi que celle de sa sœur jumelle, Freyja (lit. « Dame »⁴²⁴). Cette beauté féminine est une divinité scandinave guerrière correspondant à l'Ishtar babylonienne, et comme elle, est une fée ailée qui vole d'un monde à l'autre quand elle se vêt de sa *Valshamr* (lit. « Peau de faucon »). On lui voue un culte pour qu'elle dispense fertilité, philtre d'amour, érotisme, magie et prospérité. On retrouve cette faculté chez la déesse égyptienne Isis qui se transforme en rapace pour s'accoupler avec le cadavre verdâtre de son mari Osiris devenant ainsi une véritable

nécrophile. Freyia aussi s'ébat avec les fantômes pochards des guerriers morts au combat. Toutes les ressemblances de ces caractéristiques au sein de la mythologie universelle ne peuvent être fortuites et viennent obligatoirement d'une origine commune.

Le judaïsme s'écartant de plus en plus de la loi mosaïque consignée dans la Bible en suivant l'influence de la culture grecque enseignera des concepts discriminatoires envers les femmes. Par exemple, Ben Sirah, le rédacteur du livre apocryphe *l'Ecclésiastique* inclus dans le canon catholique, laisse parler cette conception machiste du judaïsme qui se pratique sous les Séleucides en lançant d'une façon lapidaire et misogyne : « *Tous les méfaits, sauf un méfait de femme ! [...] Il n'existe pas de pire venin que le venin du serpent, de pire hostilité que l'hostilité d'une femme ! [...] J'aimerais mieux habiter avec un lion ou un dragon qu'avec une mauvaise femme ! [...] Toutes les malignités ne sont rien auprès de la malignité d'une femme !*⁴²⁵ », etc. Par contre, le « *charme d'une jolie épouse* » de plus, « *silencieuse* », aux attraits physiques est loué pour ses appâts. Oui, celle qui possède la « *beauté d'un visage sur un corps robuste* » ayant aussi de « *jolies jambes sur des talons solides* ». Cela rappelle bien le cri de cœur du macho moderne : « Sois belle et tais-toi ». Au II^e siècle la Midrash Rabba professe que la femme doit porter le voile « *comme celle qui a fait le mal* » et qui, pour cela, doit avoir « *honte d'être vue* » par autrui⁴²⁶. Ainsi, le voile féminin porté autrefois comme ornement, comme parure de beauté dans l'Israël antique⁴²⁷ devient une toile pour cacher la forfaiture supposée innée du sexe féminin. Jésus, qui sera condamné à mort par les chefs religieux du judaïsme, a montré la voie à suivre vis-à-vis des femmes pour les véritables chrétiens dont il est requis un comportement responsable, chaste et dénué de discriminations, contrairement à la misogynie engendrant le mépris et la haine imbécile envers le sexe féminin.

À l'instar de la mythologie universelle qui impute à la femme la provenance des maux inhérents à l'humanité, la chrétienté dans son ensemble considère Ève comme l'auteur

principal de la perte du paradis, alors qu'au contraire, les Écritures (bien que celles-ci montrent sans équivoque que la mère de l'humanité détient une forte part de culpabilité) stipulent nettement dans le contexte en *Romains*, chapitre 5, verset 12 que cela ressort en premier lieu de la responsabilité de l'homme, le chef de famille. Ainsi, dans la chrétienté, la femme est hautement déconsidérée. Par exemple, Épiphane écrira : « *En vérité, les femmes constituent une race faible, peu fiable et d'une intelligence médiocre. Une fois de plus, nous voyons que le Diable sait bien comment faire pour que les femmes délivrent des enseignements aussi ridicules, comme il a déjà bien réussi à le faire dans le cas de Quintilla, de Maxima et de Priscilla*⁴²⁸ ».

Notes

421. *L'enquête* (Liv. I, 196) – Hérodote.

422. *L'origine des avatars*, dans *dt* (p. 19).

423. *Économique* (III : 13, et VII : 5) – Xénophon.

424. Freyja ou Freyia vient du german *Fru* (femme) qui a donné *frau* en allemand, *Frue* en Danois, *Wroum* en néerlandais, *Fru* en suédois, en vieux norois et en islandais.

425. *L'ecclésiastique* (25 : 13 b, 15, 16 et 19 a) – Ben Sirah.

426. *Midrash Rabba* (p. 20), cité dans *g* du 1/09/2012, p. 7.

427. Le port du voile, dans l'Antiquité israélite, n'a pas la connotation punitive, honteuse, des religions de nos jours, mais cette étoffe sert d'accessoire vestimentaire de beauté. C'est ce qui ressort clairement d'Isaïe (3 : 19) et Ézéchiël (13 : 18 et 21) où le voile est associé aux bijoux, aux ceintures de poitrine et aux rubans. En effet, le voile, dans la conception catholique, islamique et judaïque, sert à dérober les appâts féminins naturels dont le Créateur a doté la femme. Cette mise en scène est censée déjouer l'incontinence sexuelle cultivée au sein du machisme adopté par beaucoup d'hommes qui se comportent vulgairement comme des animaux en rut. Naturellement, la femme doit être pudique, comme l'homme d'ailleurs ; ce qui les distingue de la bête. Sous la loi mosaïque inspirée par la justice de Dieu, le viol était condamné à mort. Par contre, sous les lois des « trois grandes religions

monothéistes », la femme est coupable d'être belle et, par conséquent, doit vivre dissimulée comme une paria à cause d'hommes répugnants se comportant comme le Diable et ses démons en véritables obsédés sexuels.

428. *Panarion* (79 : 1) – Épiphanes de Salamine.

CHAPITRE X

L'ÉMIGRATION DU DIEU-SOLEIL, LE DIEU-FEU

« Lorsque les poètes parlent des dieux, ils puisent ordinairement leurs sujets dans les mystères de la philosophie. Aussi, ce n'est point une vaine superstition, mais c'est une raison divine qui ramène au soleil presque tous les dieux du moins ceux qui sont sous le ciel. »

Macrobe (*Les Saturnales*, XVII).

Le dieu Krishna, dans la Bhagavad-Gîtâ, réaffirme ainsi les propos de Macrobe, cité en préambule : « *La splendeur qui, du Soleil, reluit sur tout le monde, celle qui reluit dans la Lune et dans le Feu, sache que c'est ma splendeur*⁴²⁹ ».

Auparavant, dans l'Empire romain, la semaine commençait par le jour du soleil (*dis Sol* en latin) – jour consacré en l'honneur du dieu-soleil (*Sol*). L'Église catholique romaine a remplacé ce jour sacré par le dimanche (*dis dominus*) qui signifie étymologiquement le jour du Seigneur. Le culte de l'astre solaire, considéré comme la source essentielle de toute vie, comme le roi des rois et des astres, l'ordonnateur suprême de l'astrologie⁴³⁰, vient du polythéisme exporté de Babylone. Sa popularité reste une des plus répandues au sein de l'Antiquité.

Les dieux-soleil, comme Apollon-Phœbus, Zeus-Ammon⁴³¹, Mithra⁴³², Liber Pater (aussi assimilé à Bacchus et Dionysos)

et Atoum-Rê, sont représentés, portant une couronne radiée ou une auréole, les premiers comme des conducteurs de quatre chevaux immortels – quadriges solaires chevauchant leur course céleste journalière dans le zodiaque, le dernier comme un enfant auréolé, éclos d'un lotus comme les divinités hindoues Brahmâ et Lakshmî ou le Bouddha, fleur solaire mythologique, germe du monde, qui se ferme le soir et éclot le matin au milieu des eaux. Pourquoi le dieu-soleil a-t-il tant d'images distinctes, de patronymes différents et de dieux assimilés ? Macrobe répond pertinemment : « *Les différentes vertus du soleil ont produit les noms d'autant de dieux*⁴³³ ».

Le disque solaire servira à couronner les divinités égyptiennes. Ainsi, le dieu Atoum-Rê est coiffé de cette parure allégorique circulaire enchâssée entre deux cornes de bovin représentant, selon l'interprétation de certains égyptologues, la puissance du rayonnement solaire. Cette coiffure orne aussi Isis et Thot, le dieu-babouin. Par contre, il semble bien que les deux cornes taurines soient aussi des symboles du croissant lunaire comme le laisse entendre Ovide dans son ouvrage *Les Métamorphoses*⁴³⁴ lorsqu'il peint l'astre de la nuit comme suit : « *La lune étonnée arrête ses superbes taureaux...* ». La divinité solaire masculine ithyphallique, Amon-Min, comme le montre un célèbre bronze le représentant, conservé au Musée du Louvre, détient ce disque solaire sur sa coiffe, inséré entre deux grandes plumes d'autruche stylisées⁴³⁵. Le taureau blanc divinisé le symbolisant, promené lors de diverses processions, affichait cette même coiffe nimbée. Amon-Min ne disait-il pas de lui-même à la lecture des inscriptions le concernant : « *Je suis le taureau qui crée la semence des dieux et des déesses* » ? D'autres, tel Osiris, l'arborent également comme couvre-chef. Les pharaons, dieux humains, collectionnent entre autres, comme titre divin, « *Fils de Rê* » et font graver leur cartouche personnel sur les obélisques, monolithes à caractère solaire. Les divinités elles-mêmes en viendront à être qualifiées de l'épithète du soleil tels Amon-Rê, Atoum-Rê, Hérishéf-Rê, Khnoum-Rê, Min-Rê, Sébek-Rê, etc. puis, certains rois

humains seront des rois-soleil. Cela nous montre la prééminence de la ferveur hélioculturelle au sein de l'Égypte ancienne.

L'auréole figure le disque solaire. Ce nom « auréole » provient du latin ecclésial tardif. C'est un diminutif de *corona aureola* (« couronne d'or » ou « cercle d'or »), le métal des dieux par excellence. Par contre, la figuration de ce rond doré est bien antérieure à l'établissement de ce terme médiéval. Trouvée à Arslan Taş (*Hadatu*), dans le nord de la Syrie, une stèle de basalte représente Hadad sur un taureau arborant sur le faîte du crâne un disque solaire. À l'instar des dieux solaires classiques tel Malak-Bêl à Palmyre, les iconographies grecques et romaines⁴³⁶ montrent les divinités comme Poséidon/Neptune, Dionysos/Bacchus et Zeus/Jupiter ainsi que les empereurs de Rome portant ce halo circulaire ou son pendant, la couronne radiée. L'art de la chrétienté s'écarterait significativement du christianisme primitif au IV^e siècle modèlera Jésus portant ce nimbe païen, dès le VI^e siècle. Viendra le tour de sa mère Marie puis des saints. Ainsi, l'imagerie sacrée de l'Église catholique et de ses filles rebelles religieuses, les Églises orthodoxe et anglicane, représente tout leur panthéon auréolé ainsi, du moindre de ses saints jusqu'au Christ, au même titre que les empereurs byzantins. Pour justifier cette iconographie blasphématoire, la Tradition s'appuie sur le passage biblique de rhétorique poétique de Malachie qui présente le Messie comme le soleil de justice⁴³⁷. Ainsi, des théologiens soucieux de recycler l'art païen sous les stéréotypes catholiques font porter au Christ cette couronne provenant en droite ligne des polythéistes. Cette philosophie religieuse appliquée démontre dans les faits que la religion catholique demeure irrémédiablement paganisée. Mais qu'en est-il dans d'autres confessions ? Muhammad (Mahomet), du temps reculé où ses adeptes musulmans n'étaient pas encore iconoclastes, le peignaient de la sorte⁴³⁸. Bouddha également est figuré ainsi. Quant à la divinité hindoue, Shiva, sous son aspect *Nataraja* (lit. « Roi chorégraphe »), on la voit exécuter la danse cosmique de la destruction et de la création répétée

en boucle dans un cercle enflammé, le *prabhamandala* (lit. « couronne de flammes »), symbole solaire qui meurt le soir et renaît à l'aurore sempiternellement, comme le montre la célèbre statue tamoule de bronze exposée au musée de Chennai (anciennement Madras) ou sur les peintures de son temple à Chidambaram toujours dans le Tamil Nadou.

Comme nous l'avons déjà évoqué, Doumouzi⁴³⁹ est probablement une épithète du monarque Nemrod divinisé qui signifie selon certains assyriologues « *Soleil de la vie*⁴⁴⁰ » en sumérien. Son pendant, Tammouz, translittéré en babylonien, signifierait : « *Feu parfait* ». C'est un feu rougeoyant et purificateur, un feu solaire tournoyant. Selon certaines théories, la purification babylonienne des âmes pécheresses par le feu éternel donnera le feu vert à la conception de l'enfer institué dans la tradition judéo-chrétienne, conception épouvantable qui écœurera entre autres totalement Charles Darwin et l'écartera définitivement de la Bible, ne discernant pas que cette conception n'est pas scripturaire. Mardouk⁴⁴¹, autre visage babylonien de Nemrod, chanté dans le poème de la création (*Enouma elish*) comme « *l'Enfant-Soleil, Soleil des cieux* » est le dieu sauveur national, le puissant dieu solaire messianique mythologique. Son attribut est le dragon rouge qui « *quand ses lèvres remuent, le feu étincelle* ». Dans la tradition suméro-akkadienne, Mardouk a jeté dans le feu purificateur la progéniture démoniaque des divinités El et Enlil, descendants malfaisants issus de ces deux divinités malveillantes, enfantés pour engloutir l'humanité. C'est lui également qui tue l'affreux Kingu le chef des monstres créés par son épouse Tiamat, la déesse mésopotamienne du chaos originel océanique. Pendant douze jours, on célébrait la fête du Nouvel An qui commençait au printemps. Ainsi, pendant ces réjouissances débridées, où l'ordre social était inversé, le 5 *nisan*⁴⁴², les fidèles procédaient à la commémoration de cet acte de délivrance divine. Le roi de Babylone, paré de toutes ses armes rutilantes, considéré comme l'auxiliaire terrestre, représentant de Mardouk, tuait un chevreau figurant Kingu, le possesseur indu des tablettes du destin, puis jetait sa carcasse dans le feu destructeur, mais de ce fait

même, purificateur et, par conséquent, bienfaiteur. Cela figurait la victoire sacrée du dieu royal Bel-Mardouk, seigneur de la cité de Babylone qui est son trône, devenant ainsi le maître absolu du destin qui donne les abondantes récoltes, car l'univers, et donc la nature verdoyante, est son corps divin en pleine vigueur chaque printemps.

En Égypte, *Le Livre des morts* décrit un oiseau lié au culte solaire et du feu nommé *bénou* que les Grecs renommeront : φοῖνιξ (*phoînix* : lit. « Pourpre ») qui donnera *phœnix* en latin puis en français Phénix. Ce « *Phénix mystérieux*⁴⁴³ », rouge-feu, dit de lui-même : « *Je suis le Phénix, le "bâ" (âme) de Rê*⁴⁴⁴ », « *Je suis issu de la matière primordiale, je suis venu à l'existence comme Khepri*⁴⁴⁵ ». Cette dernière divinité solaire est un scarabée et signifie littéralement « *Celui qui vient à l'existence* », car les Égyptiens, antiques, concepteurs évolutionnistes avant l'heure, pensaient que ce coléoptère naissait miraculeusement par génération spontanée de la vase du Nil. En fait, tout comme le Phénix, il symbolise le « *devenir du soleil* » qui, certes, meurt le soir, mais renaît prodigieusement vainqueur pérenne de la mort le matin. C'est pourquoi le trépassé, momifié dans ses bandelettes, jubile dans son livre : « *J'étais entré dans l'Amenti (le séjour des morts) en faucon, j'en suis ressorti en Phénix*⁴⁴⁶ ». « *Qui est-il ?* » ce Phénix ? demandent les badauds. « *Il est Osiris ; d'autres disent : il est son corps mort ; d'autres disent ses excréments ; d'autres disent : il est l'éternité et n'a pas de fin*⁴⁴⁷ ». Le phénix, incarnation animale du dieu-soleil, est donc, comme Osiris, le fruit de la palingénésie. Il meurt et ressuscite sempiternellement, en boucle. Ainsi « *Osiris se repose en Rê et Rê se repose en Osiris* », lit-on dans la tombe de Séthi I. Ce thème répété demeure la clé de voûte de toute mythologie. Cette incarnation ailée du soleil vient de Babylonie où le dieu-soleil, Shamash, est « *celui qui fait revivre le mort* ».

D'où vient la légende de cet oiseau mythique ? Ovide répond : « *Il n'y en a qu'un qui renaisse, qui se recrée lui-même. Les Assyriens le nomment : Phœnix*⁴⁴⁸ ». Chez les Romains, comme nous l'avons déjà allégué, Assyrien est synonyme de Babylonien. Rappelons aussi que ces deux peuples ont

pratiquement la même mythologie. Ce mythe aérien au cours de son envol après la diaspora babylonienne plane dans les religions égyptienne et mazdéenne. Ainsi, en Iran, cet oiseau fabuleux est figuré comme le disque solaire ailé, copie conforme du modèle de la représentation assyrienne du dieu national, Ashour. À Nimroud⁴⁴⁹, un bas-relief représente deux créatures ailées à tête d'aigle et au corps humain dénommées « génies » par les historiens actuels ayant donné corps à ce consensus traditionnel. Sont-elles des Phénix ? Les Phénix, en général, sont solitaires. Hérodote décrit le modèle égyptien : « *S'il est comme on le représente, ses ailes sont rouges et dorées ; pour le reste, par la forme et la taille, il ressemble surtout à l'aigle*⁴⁵⁰ ».

Ce volatile légendaire singulier a la capacité de renaître de ses cendres. Voici comment nous narre Ovide : « *Mais tous ces changements se forment d'une chose en une autre ; il n'y a qu'un oiseau qui retrouve la vie dans sa mort, et qui renaît de lui-même : les Assyriens le nomment phénix ; il ne vit ni d'herbes ni de fruits, mais des larmes de l'encens et des sucs de l'amome. Après avoir rempli le cours de cinq longs siècles sur la cime tremblante d'un palmier, il construit un nid à l'aide de son bec et de ses griffes ; il y forme une couche de nard, de cannelle, de myrrhe dorée et de cinnamome, s'étend sur ce bûcher, et finit sa vie parmi les parfums ; alors, de ses cendres se recrée, dit-on, un jeune phénix destiné à vivre le même nombre de siècles. Dès que l'âge lui a donné la force de soutenir un fardeau, il enlève le nid qui fut à la fois son berceau et la tombe de son père puis d'une aile rapide, arrive dans la cité d'Hypérion et le dépose à la porte sacrée du temple*⁴⁵¹ ». Rappelons qu'Hypérion est un titan solaire divin assimilé au soleil, voilà pourquoi Ovide appelle la ville d'Hiérapolis (gr. *cité du soleil*), la *cité d'Hypérion*. Les anciens concevaient quatre éléments primordiaux (la terre, l'eau, l'air et le feu) régissant la nature – ce dernier principe, attribut du soleil, étant régénérateur, purifiant, et créateur. De ce fait, Cicéron décrit la suprématie du dieu Sol comme « *le chef, prince et régisseur des autres corps lumineux, âme ordonnatrice du monde, si grand qu'il éclaire tout de ses rayons*⁴⁵² ». Claudien, païen convaincu,

évoque cet oiseau comme le *fil*s de *Phœbus*, autrement dit du soleil. Cet oiseau légendaire fabuleux s'envole dans d'autres contrées, chez d'autres peuplades. Ce volatile fabuleux voyage en prenant différentes formes et couleurs iconographiques. Il arrive en Éthiopie, chez les Phéniciens qui l'exportent sur les côtes de la Méditerranée⁴⁵³, en Gaule sous la forme d'un coq chamarré de roux qu'on retrouve sur les clochers catholiques gallicans, en Iran sous son nom avestique de *Simorgh* (lit. « Trente oiseaux »), chez les arabo-musulmans qui le nomment *Anqa* et en Chine, *Fenghang*, à la fois *Feng* mâle et *Hang* femelle, puis de sa capacité autofécondatrice hermaphrodite, cet oiseau mutera, au cours des légendes sinisées, exclusivement en femelle, ayant un autre symbole solaire pour époux, le dragon vermillon. Certains mythologues vont plus loin et assimilent le Phénix au Griffon élamite, au Garuda hindouiste et à l'aigle gréco-romain, mais de ces trois-là, on ne retrouve pas la prédominance du caractère solaire.

De nos jours, nous savons que l'existence supposée du Phénix n'est pas tangible, mais à la fin du premier siècle, c'est le contraire. Ainsi, Clément de Rome, le troisième évêque de Rome, selon Irénée⁴⁵⁴, compare la soi-disant mort et résurrection de cet oiseau solaire⁴⁵⁵ avec celles bien réelles de Christ.

Le culte du feu solaire intronisé en Mésopotamie voyage. Dans la mythologie grecque puis romaine, Hermès (Mercure chez les Romains), attache Ixion au moyen de serpents sur la roue enflammée du Tartare, royaume des morts qui circumbulent éternellement. Les flammes supposées de ce lieu, appelé également « enfer » (du lat. *infernus*, lit. « qui est en dessous »), sont purificatrices. Cette image servira de modèle aux conceptions modernes de l'enfer des mythologies tardives comme celles du bouddhisme, de la chrétienté et de l'islam.

Dans l'Iran antique, le feu est fils d'Ahoura Mazda. Zarathoustra (Zoroastre), adorateur de ce feu divin, prophète du mazdéisme qui deviendra religion d'État

au III^e siècle sous le roi sassanide Barham II, déclare : « *Toutes choses sont le produit d'un seul feu. Le père a tout accompli...* ». Toujours en Perse où naquirent les premiers fondements de cette religion importée de Babylone, le roi zoroastrien Cyrus est consacré, comme tout roi perse, par Ahoura Mazda qui lui donne l'anneau solaire, attribut royal et divin. Pour châtier le roi lydien qu'il a vaincu, et pour célébrer son triomphe, ce monarque ordonne « *d'élever un grand bûcher, sur lequel il fit monter Crésus chargé de chaînes et deux fois sept jeunes lydiens avec lui. Peut-être voulait-il les sacrifier à quelque dieu en prémices du butin ou s'acquitter d'un vœu...* »⁴⁵⁶, ajoute Hérodote.

Chez d'autres Indo-Européens, en Gaule, Jules César décrit une coutume qui leur est propre : « *Tout le peuple gaulois est très religieux. Aussi voit-on ceux qui sont atteints de maladies graves, ceux qui risquent leur vie dans les combats ou autrement, immoler ou faire vœu d'immoler des victimes humaines en se servant, pour ces sacrifices, du ministère des druides. Ils pensent, par le fait, qu'on ne saurait apaiser les dieux immortels qu'en rachetant la vie d'un autre homme. Il y a des sacrifices de ce genre qui sont d'institution publique. Certaines peuplades ont des mannequins de proportion colossale faits d'osier tressé, qu'on remplit d'hommes vivants, on y met le feu, et les hommes sont la proie des flammes* »⁴⁵⁷. Ensuite, César précise qu'à défaut de brigands ou de voleurs « *on va jusqu'à sacrifier des innocents* ». Voici la description de la fête ancestrale celtique qui donnera lieu à la fête catholique de la Saint-Jean. De nos jours, dans certaines régions, pendant cette festivité folklorique, certains brûlent encore des mannequins géants, mais désormais, heureusement vides. Jusqu'à son interdiction sous Louis XIV, des paniers d'osier contenant des animaux sauvages ou domestiques vivants, terrorisés, étaient jetés dans ce grand brasier annuel sous l'œil approuvateur du clergé et des officiels.

Jules César continue de décrire les rites celtiques funéraires ainsi : « *Les funérailles sont, relativement au degré de civilisation des Gaulois, magnifiques et somptueuses. Tout ce qu'on pense que le mort chérissait est porté au bûcher,*

même des êtres vivants. Il n'y a pas longtemps encore, la règle d'une cérémonie funèbre complète voulait que les esclaves et les clients fussent brûlés avec lui⁴⁵⁸ ».

Chez d'autres Indo-européens encore, en Inde, le dieu-soleil bicéphale hindou se nomme Agni. Par conséquent, il est aussi le dieu du feu, médiateur des autres divinités, mais aussi médiateur entre les mondes terrestre et céleste. C'est le feu purificateur sacrificiel. Ainsi, la crémation libère les âmes des corps. Avant la législation moderne l'interdisant, le culte prescrivait que l'épouse du défunt, la femme Sati, soit brûlée vive pour partager l'heureux sort du conjoint délivré de son enveloppe charnelle. La veuve vouée au sacrifice par le feu devait se jeter dans le brasier rougi libérateur de ce dieu dominateur ayant également la capacité d'allumer et d'alimenter la flamme des ires divines. Mais le sacrifice de la femme Sati apaise sa faim et ses colères dévorantes. Ce culte machiste est, par bonheur, interdit aujourd'hui, mais hélas encore parfois sporadiquement vivant dans le sous-continent indien. Cette divinité est toujours honorée de nos jours au sein de l'hindouisme. On retrouve Agni, ce dieu-feu, au nom légèrement différent, chez les Baltes : Ugnis ou Ogni chez les Slaves, Atar en Iran, Ignis chez les Romains, qui donnera le radical de mots français en rapport avec le feu comme le verbe « ignifuger ».

Un homme possédé ou ensorcelé se dit en arabe : *majnūn*, de la même racine que djinn (*jinn*). Le Coran nous apprend que ces êtres ont été créés dans la fournaise ardente d'un feu pur par Allah pour qu'ils l'adorent et, suscités comme ennemis de chaque prophète, leur destinée est de vivre éternellement dans le Feu de la *jahannam*⁴⁵⁹ (traduit indifféremment en français par le terme « enfer » ou « géhenne »). Une sourate⁴⁶⁰ nous apprend que le diable (*Iblis* en arabe) était au nombre des djinns qui sont comparés à des serpents grouillants⁴⁶¹. Ce qui n'est pas sans rappeler le qualificatif de serpent donné à Satan dans la *Genèse* et l'*Apocalypse*. La correspondance du mot *jinn* en français est donc « démon ». D'ailleurs, comme ces anges déchus, ils ont la capacité de hanter les esprits des êtres humains⁴⁶² et ainsi,

art où ils excellent, de les tromper. Chez certains Grecs, on pensait, à l'instar du zoroastrisme, que la création matérielle fut formée dans le feu primordial, le principe actif, à leurs yeux, possédant l'essence la plus éthérée propice aux métamorphoses successives des quatre éléments originels de base de la création (eau/air/terre/feu). Voilà pourquoi dans un mythe grec, Déméter, la déesse du bon déroulement des saisons, élevait un enfant nommé Démophon et « *la nuit, elle l'enfouissait dans la force du feu, comme un tison*⁴⁶³ » pour lui prodiguer l'immortalité. On retrouve cette coutume mythologique étrange et barbare en Égypte lorsqu'Isis régénère Osiris dans un brasier ardent⁴⁶⁴.

Baal, signifiant « Maître » ou « Seigneur », dieu cananéen de la fertilité, et ses pendants, le Melkart phénicien, le Moloch⁴⁶⁵ ammonite, autres figures taurines et autres qualificatifs de Tammouz, réclame des offrandes humaines rôties au feu pour leur culte barbare. Leurs adorateurs, plus particulièrement dans les milieux nantis, avides de bénédictions divines, sacrifieront ainsi leurs premiers nouveaux-nés pour faire fructifier leurs affaires juteuses et obtenir de bonnes grosses récoltes. Ces parents dégénérés iront jusqu'à brûler sur le même bûcher sacré, des fratries enfantines entières, comme l'ont découvert les archéologues horrifiés par cette épouvantable abomination à Carthage, la fameuse ville coloniale phénicienne fortifiée et florissante qui deviendra autonome et ennemie implacable de Rome. Selon Diodore de Sicile, les Carthaginois creusaient des fosses qu'ils remplissaient de feu pour y jeter leurs enfants sacrifiés à Baal-Hammon⁴⁶⁶ signifiant « le Maître du brasier ». Les archéologues ont conforté les propos de Diodore en retrouvant une semblable fosse à Sousse dans la Tunisie actuelle.

L'oriflamme est une bannière de soie pourpre qui prend modèle sur la flammule impériale romaine, un étendard en forme de banderole finissant par deux à trois longues queues triangulaires suivant les époques. Le pape Léon III, ayant à cœur de rétablir l'Empire romain, remettra solennellement ce vexille sacré à Charlemagne, en 796,

futur empereur du Saint-Empire romain germanique. Cette enseigne portera le nom à caractère religieux de « Montjoie ». L'étymologie de ce mot, qui deviendra également le cri de ralliement des troupes françaises, ne fait pas l'unanimité chez les historiens. Certains pensent qu'il s'agit du Mont de la Joie où (Saint) Denis aurait subi le martyre tandis que pour d'autres, il s'agirait d'une colline italienne d'où les pèlerins extasiés découvriraient Rome. Quoi qu'il en soit l'oriflamme représentera la dignité souveraine royale ou impériale pour tous les Carolingiens et les Capétiens. En 1119, Louis VI le Gros perdit cette bannière à la bataille de Brémule contre l'Angleterre. Alors, en 1124, il prit celle de l'autel de l'abbaye de Saint-Denis. Cela devint une coutume superstitieuse. Avant chaque expédition militaire, la noblesse allait saisir cette étoffe devenue un grigri dans cette abbaye sur le reliquaire du saint, puis on la brandissait avec une dévotion exaltée. Usage ainsi perpétré jusque sous Louis XI bien que ce nouveau vexillum appartenant aux avoués de Saint-Denis fut également perdu pendant la défaite d'Azincourt contre les Anglais en 1415. Bien avant, le tissu pourpre ou teinté d'écarlate de cochenille figurant les flammes, fixé à la lance dorée, constituait l'oriflamme des païens. Ces deux couleurs symboliques, attributs du dieu-soleil, l'or et le rouge, couleurs du Phénix, vinrent à signifier, par un tour de passe-passe catholique, la couleur du sang des martyrs. Cette « levée d'oriflamme » rituelle servira de modèle ancestral pour la « levée des couleurs », autre nom de la « levée des drapeaux », emblèmes nationaux contemporains. Le cérémonial moderne, exactement plagié sur les anciens, veut que le matin, dans les casernes militaires, au lever du soleil, on hisse solennellement le drapeau avec les honneurs et qu'on le ramène à son coucher. Acte religieux dédié au dieu-soleil sur l'autel du nationalisme patriotique dont se dénie nombre de participants comme se récrierait un voleur pris la main dans le sac ou un athée fêtant Noël.

Ainsi, l'origine de l'oriflamme est liée au culte du feu solaire et vient du latin *aurea flammula* qui veut dire « flamme dorée », l'or étant le métal considéré comme le dieu-soleil

matérialisé sur terre dans le paganisme. Le gonfanon des croisades, c'est-à-dire l'étendard de combat, sera cette oriflamme de Saint-Denis utilisé par les rois de France comme signe de ralliement, mais aussi comme fanion de commandement indiquant la présence royale sur le champ de bataille. Ce gonfanon, par la suite, portera un autre symbole solaire, une croix rouge sur fond blanc – cet insigne porté par les moines-soldats de l'ordre des Templiers est une idée venue de l'Ordre de Malte dont ses chevaliers-moines porteront cette croix rouge sur leurs habits blancs cisterciens dans leur lutte contre l'Islam. Les Anglais quant à eux, adopteront la croix rouge de Saint-Georges vers la fin du XIII^e siècle. Un demi-siècle plus tard environ, les Français se démarquèrent donc en changeant la couleur cramoisie de leur croix en blanc ; us qui perdureront jusqu'au XVIII^e siècle jusqu'à la date finale de l'ancien régime.

À la charnière du II^e et III^e siècle de notre ère, la Michna – tradition religieuse orale du judaïsme – fut couchée par écrit puis recopiée par les scribes. Elle professe que pécheurs et justes, lorsqu'ils décèdent, vont dans la géhenne, fleuve de feu, pour être nettoyés de leurs fautes commises. Seuls les pécheurs irrémédiables restent éternellement dans la damnation de ce feu vengeur et générateur d'horribles souffrances. Ce paradigme entièrement nouveau dans le milieu juif commence à prendre racine petit à petit sous la domination séleucide baignée de principes hellènes influents.

C'est pendant cette période également que, chez certains philosophes israélites, germe la conception d'une âme invisible qui se dissocie du corps pour former une identité propre, essence qui se détache du corps du défunt. Pour eux, l'âme commence à ne plus signifier la vie d'un être. Elle ne désigne plus non plus une personne ou un animal comme l'enseigne la Bible, mais elle est présentée comme la conçoit en général la philosophie grecque, telle que l'a définie Platon. L'idée que la Géhenne soit synonyme du Shéol commence à se développer également. Pourtant, l'un n'est pas l'autre.

En effet, la vallée de Hinnom (*Gé hinnom*), qui donnera le mot français Géhenne, est une vallée jouxtant le sud-ouest de l'ancienne Jérusalem. Autrefois, les Israélites, déviant de l'alliance sacrée que leurs ancêtres avaient contractée avec le grand Dieu Jéhovah afin d'exercer le culte prescrit dans la Loi mosaïque, imitent les nations voisines en se mettant à sacrifier par le feu les prémices de leur progéniture à Molek⁴⁶⁷, « le Roi de la honte », divinité ammonite aux cornes de taureau, à Tophet, un endroit situé dans cette vallée de Hinnom qui finit en contrebas de Jérusalem, vers la Porte des Tessons. Le roi judéen Josias (Yoshiya), totalement écœuré par ces pratiques meurtrières immondes et soucieux d'accomplir la volonté de Dieu, maculera à jamais ce lieu de culte idolâtre, pervers et abominable. Puis, pour pérenniser cette souillure, il y créa une décharge publique à ciel ouvert où étaient jetés les détritrus de la ville et les cadavres d'animaux impurs ainsi que ceux des condamnés à mort jugés indignes de bénéficier d'une sépulture commémorative décente. Certains de ces cadavres, d'ailleurs, restaient accrochés sur des rochers saillants et étaient dévorés par la vermine, les vautours et les corbeaux ne laissant plus que leurs ossements blanchir au soleil. Le prophète et écrivain Jérémie, se servant de cette vue quotidienne à Jérusalem, en effectue une description saisissante afin de faire passer le message de condamnation de la nation de Juda renégate aux commandements de Dieu⁴⁶⁸. Les fonctionnaires de la ville y perpétreraient un feu nourri avec du soufre afin d'incinérer au mieux ces déchets divers⁴⁶⁹. Ce feu couvait donc jour et nuit.

Jésus se servira de cette image de la géhenne servant de vaste *dépotoir*⁴⁷⁰ onze fois dans les évangiles. Plus tard, son demi-frère charnel, Jacques, dans l'épître portant son nom, s'en servira également une fois, toujours pour illustrer la destruction éternelle des pécheurs impénitents, c'est-à-dire ceux qui connaîtront la deuxième mort d'où on ne ressuscitera jamais plus, étant à jamais dématérialisés, c'est-à-dire décomposés en atomes épars, dans le néant, subissant ainsi définitivement la loi de l'entropie symbolisée par ce feu⁴⁷¹.

Le grec et le latin n'ont pas d'équivalent pour traduire *gé hinnom*, voilà pourquoi ce mot restera translittéré de l'hébreu dans chacune de ces langues (respectivement *géénna* et *gehenna*). L'araméen, langue proche de l'hébreu, fera de même, ce qui donnera *gé hinnam*. La translittération en arabe est *Jahannam*, autre langue sœur de l'hébreu, qui servit à rédiger le Coran. Cet ouvrage emploie 77 fois ce mot *jahannam*. La *jahannam* musulmane possède, à quelque chose près, la même conception que l'enfer de la chrétienté et du bouddhisme – un lieu de supplices éternels par le feu⁴⁷². Les traductions du Coran rendent *jahannam* indifféremment par géhenne ou enfer, possédant la même ignorance de la sémantique à ce sujet que certains traducteurs de la Bible. En turc, le mot *cehennem* (le « c » se prononçant « dj »), emprunté à l'arabe signifie « enfer ». Le brahmanisme possède également son enfer de feu sempiternel.

Le Shéol biblique, quant à lui, est une condition de non-existence, imagée comme un lieu, pour illustrer la tombe commune des êtres humains. Cette tombe universelle résulte de la première mort, la mort adamique, où l'homme redevient poussière, c'est-à-dire néant. Sans vie et sans pensées – l'âme étant absolument mortelle⁴⁷³ – l'humain n'existe plus que dans la mémoire de Dieu qui, par miséricorde et faveur imméritée, le ressuscitera sur notre planète transformée en paradis⁴⁷⁴. Ce terme hébreu de *shéol*, rencontré tout au long des Écritures hébraïques, sera traduit dans la Septante par le mot grec *hadès*, et dans les traductions latines, par *infernus* qui donnera enfer en français. *Hadès* et enfer sont donc synonymes du *shéol* et ont une correspondance latine et grecque dans le sens de séjour des morts (bien que la conception païenne de ces deux mots soit différente de la conception biblique du *shéol*), au contraire du « *gé hinnom* » hébreu dont il ne possède aucun équivalent. *Hadès* sera par conséquent employé par les rédacteurs des Saintes Écritures grecques (NT) et non *gé hinnom* (géhenne) qui sera tout simplement transcrit de l'hébreu. Le *shéol* et la géhenne sont donc bien distincts l'un de l'autre et n'ont pas la même fonction ni la même signification. Quelqu'un venant

du shéol après la résurrection peut très bien finir dans la géhenne. Le contraire est impossible puisqu'on ne ressuscite pas de la géhenne.

Se détachant par la suite de ce concept israélite antique bien défini, le recueil IV des *Livres sibyllins*, publiés en 80 de notre ère et circulant parmi la diaspora juive, déclame que les impies iront dans la géhenne ; celle-ci, d'après ce recueil, se situe dès lors sous terre à l'instar de la mythologie universelle. Pourtant, l'enfer de feu générant des souffrances éternelles est totalement étranger à la Bible et les premiers chrétiens ne connaissent cette conception que dans le monde païen. Cependant, au cours du II^e siècle de notre ère, lorsque l'apostasie prophétisée par l'apôtre Paul se développe de plus en plus, la chrétienté commence à faire sien ce mythe païen. Clément d'Alexandrie luttera contre cette perversion qui commençait à s'insinuer dans les milieux chrétiens. Dans son ouvrage *Les Stromates*, il fustige le credo de la punition divine par le feu en déclarant que cette conception hors nature est « *dérobée à la philosophie barbare* ». Cette constatation véridique soulèvera l'anathème de l'Église romaine envers ce diseur de vérité. Plus tard, Origène se hissera également contre ce feu aux conceptions païennes, sujet qui déchaînera entre autres les attaques virulentes de l'Église contre ses disciples. Finalement, au VI^e siècle, l'empereur byzantin Justinien déclarera hérétique la non-croyance d'Origène et de ses émules au feu infernal, matériel et perpétuel. Cette croyance païenne restera le credo officiel. Elle a déjà fait ses preuves dans le paganisme, est très utile, et convient à souhait au clergé pour maintenir leurs ouailles apeurées dans l'obéissance absolue sous la menace terrifiante de cette géhenne-enfer monstrueuse. La statuaire et les peintures des édifices religieux de la chrétienté en regorgent. Par là même, ces Églises se dégagent habilement de leurs responsabilités dans cette ignominie sadique qu'elle impute à Dieu. L'évêque Augustin, admirateur de Plotin, peaufinera avec style le mythe de l'enfer de feu en ajoutant ses propres visions mystiques pour l'implanter au sein de l'Église catholique romaine. Il enseigne que l'âme

des damnés en enfer ne peut se séparer du corps, et qu'ainsi liés l'un à l'autre, tous deux cohabitent « *dans les souffrances éternelles* » en expliquant très doctement par un tour de passe-passe philosophique aberrant qu'il souhaite convaincant que : « *S'il est étonnant de souffrir dans le feu sans mourir, c'est bien plus étonnant de vivre dans le feu sans souffrir* ». Et pour appuyer sa thèse empruntée pour une bonne partie au legs de la mythologie gréco-latine, il professe que si la vie dans le paradis est sans fin, il ne voit pas pourquoi celle dans l'enfer ne le serait pas. L'Église adoptera les vues païennes de son évêque en le mettant sur le même piédestal que les écrivains bibliques bien que son enseignement soit en totale contradiction avec eux. Aussi, le quatrième livre apocryphe d'Esdras qui se trouvera inséré en 397 au concile de Carthage dans les livres canoniques catholiques au sein de la Vulgate (laquelle en était dépourvue à l'origine), mais rejeté à celui de Trente en 1546, enseigne : « *La fosse du tourment apparaîtra et, en place, sera le lieu du repos. On verra la fournaise de la géhenne et en face, le paradis de délices* » (7 : 36). Cette conviction a toujours cours aujourd'hui dans l'ensemble de la chrétienté. Pour justifier cette croyance extrabiblique, le clergé s'appuie sur la parabole de Lazare, symbolique de Jésus, consignée en Luc chapitre 16, versets 19 à 31, en la prenant d'une façon littérale. C'est prendre des vessies pour des lanternes. Une question est posée aux adeptes de cette conception hors nature. Quel plaisir soi-disant paradisiaque y a-t-il à voir rôtir éternellement les damnés qui se tordent de douleur et crient de désespoir dans « une fosse » similaire aux Carthaginois adorant Baal Hammon, alors que ceux-ci n'ont péché que dans leur vie temporaire ? La balance est fausse. Ce serait là une injustice encore pire que l'inquisition ! N'oublions pas que l'homme a le comportement des dieux qu'il choisit de servir.

Au XVII^e siècle, le philosophe français, Pierre Bayle, dans son *Dictionnaire historique et critique* qui influencera notamment les encyclopédistes, dénoncera l'invention de l'enfer par un Dieu d'amour. Au XVIII^e siècle, le chevalier Louis de Jaucourt, proche collaborateur de Diderot,

écrira « *qu'il est bien singulier de vouloir fixer le lieu de l'enfer quand l'Écriture, par son silence, nous indique assez celui que nous devons garder sur cette matière* ». L'enfer (lat. *infernus*), synonyme de *hadès* et de *shéol*, ne peut en effet être un lieu de tourments éternels puisqu'il représente symboliquement le néant que procure la mort. Oui, répétons-le, cette conception n'est absolument pas biblique. L'invention de l'enfer au sein de la chrétienté ne sert qu'à asseoir la mainmise du clergé sur les paroissiens comme le dénonce Voltaire dans son *Dictionnaire philosophique portatif*.

Louis XIV est le Roi-Soleil, le monarque français suprême de l'absolutisme. « *L'État, c'est moi* », a-t-il résumé en se définissant lui-même. Il sera un dieu-soleil. D'ailleurs, le peintre suisse Joseph Werner, contemporain de Louis, l'a représenté ainsi, nimbé de cet astre aux rayons lumineux dans son tableau : *Allégorie de Louis XIV en Apollon*⁴⁷⁵, conduisant glorieusement le quadrigesolaire tel le dieu solaire gréco-romain. Déjà, Henri de Gissey le dessine à l'âge de quinze ans costumé en Soleil-Levant dans sa prestation au *Ballet Royal de la Nuit*⁴⁷⁶. Quant au sculpteur Antoine Coysevox, il symbolisa, en un bronze sur socle de pierre, ce souverain de France en *impérator* romain⁴⁷⁷, autre dieu antique. Louis porte alors une longue chevelure abondante, blonde dorée et bouclée, comme une crinière de lion, tel le dieu-soleil grec, Hélios. L'italien Gian Lorenzo Bernini (Le Bernin) a sculpté le Capétien sur un cheval fougueux⁴⁷⁸ à la façon de Marcus Curtius, ce héros romain, nationaliste légendaire, qui se voua aux divinités infernales. Ce roi de droit divin, au charisme fort, à la domination absolue incarnait le soleil, l'astre dominant du ciel qu'il faut craindre. Il était son emblème. Ainsi, pour illustrer sa devise *Nec Pluribus impar*, il consigne avec orgueil à la postérité dans ses *Mémoires*⁴⁷⁹ : « *On choisit pour corps le soleil qui, dans les règles de cet art, est le plus noble de tous, et qui, par la qualité d'unique, par l'éclat qui l'environne, par la lumière qu'il communique aux autres astres qui lui composent comme une espèce de cour, par le partage égal et juste qu'il fait de cette même lumière à tous les divers climats du monde, par le bien qu'il fait en tous lieux,*

produisant sans cesse de tous côtés la vie, la joie et l'action, par son mouvement sans relâche, où il paraît néanmoins toujours tranquille, par cette course constante et invariable, dont il ne s'écarte et ne se détourne jamais, est assurément la plus vive et la plus belle image d'un grand monarque ». Son petit-fils, Louis XV, l'imitera, se faisant ainsi représenter « *couronné comme un soleil aux rayons dorés*⁴⁸⁰ ». Il en était pareil de Nemrod, le premier empereur des temps reculés. Ni Louis XIV, le Roi-Soleil ni Louis XV le Bien-Aimé n'ont été divinisés, Nemrod si ! Son nom moyen-oriental de Tammouz, le « *Feu parfait* », se veut l'astre solaire, nombril de l'univers dominant le monde qui meurt néanmoins au crépuscule, mais renaît vainqueur de la mort à l'aurore. L'oriflamme du paganisme. Le messie païen déguisé sous d'autres vocables propres aux religions à mystères. Ainsi l'a voulu Satan !

Notes

429. *Bhagavad-Gîtâ* (XV, 12).

430. « *En effet, si le soleil, comme l'ont pensé les anciens, est le conducteur et le modérateur des autres lumières célestes, si lui seul préside aux étoiles errantes, et si la course de ces étoiles, ainsi que quelques-uns le croient, est la puissance qui règle l'ordre des choses humaines, ou bien qui la pronostique, comme il est certain que Plotin l'a pensé, il faut bien que nous reconnaissons le soleil pour l'auteur de tout ce qui se meut autour de nous, puisqu'il est le régulateur de nos régulateurs eux-mêmes* » – *Les Saturnales* (XVII), Macrobe.

431. Zeus-Ammon est une divinité syncrétiste ptolémaïque avec Amon, dieu solaire égyptien et Zeus, le chef du panthéon grec. Cette assimilation a pu se faire facilement, car par exemple, en Anatolie, à Lystre, dans l'ancienne Lycaonie, une inscription mentionne Zeus comme étant le dieu-soleil (Voir *ntw-E*, p. 1716). Ce nouveau dieu portant parfois des cornes de bélier, attribut emprunté au dieu-soleil Amon-Râ, sera adoré en Égypte bien sûr, mais également en Grèce puis dans l'Empire romain sous son nom de Jupiter-Ammon.

432. Mithra est assimilé au soleil comme le confirme Julien l'Apostat dans son ouvrage *Sur le Roi-Soleil* (§19). Eugène Talbot dans sa note relative à cet endroit concernant Mithra précise que : « *Ce passage, où le nom de Mithra est employé comme synonyme du soleil, indique la fusion de la mythologie orientale et de la mythologie grecque* ».

433. *Op. cit.* Dans le même ordre d'idée, Julien l'Apostat dira dans son ouvrage *Sur le Roi-Soleil* (§15) : « *On dit aussi que Bacchus, dispensateur des grâces, partage la royauté avec le Soleil. Est-il besoin que je te rappelle Horus et les noms des autres dieux qui conviennent tous au Soleil ?* » En voici quelques-uns chez les gréco-romains : Hermès-Mercure, Helios-Sol, Apollon-Oulios (assimilé aussi à Horus*) et sa parèdre Artémis-Oulia.

* Voir *Traité sur Isis et Osiris* (XII) de Plutarque.

434. *Les métamorphoses* (XV), Ovide.

435. Louvre (collection Delaporte) Département des Antiquités égyptiennes, Aile Sully, Salle 29.

D'une manière générale l'art religieux égyptien primitif a beaucoup plagié celui de Babylonie. Ainsi, par exemple, on peut voir au Musée du Louvre une représentation d'un roi-prêtre sur une tablette de calcaire appelée communément la « *Figure aux plumes* » tenant à la main une hampe d'enseigne. Sans s'arrêter sur le visage sémitique et le vêtement mésopotamien de cette œuvre d'art akkadienne de Tello datée d'environ 2700 avant notre ère, la facture de la coiffure aux plumes fait fortement penser à la plastique égyptienne. L'un copie la coiffe symbolique de l'autre (Musée du Louvre, Aile Richelieu – Section 01a).

Les dieux et les rois mésopotamiens portaient également des coiffes flanquées de deux cornes de taureaux, emblèmes solaires – Voir à ce propos le dessin d'Al-gailani Wer dans *Of Pots and Plants. Papers on the Archaeology and History of Mesopotamia and Syria*, London, 2002, dans *Les Dossiers d'Archéologie* n° 348, p. 17, où Narâm-Sîn est représenté avec sa coiffure casquée en forme de demi-bol inversé où, de chaque côté, pointent deux cornes de taureau. Au Musée du Louvre (Aile Richelieu, Rez-de-chaussée, salle 2) est exposée une stèle en calcaire gréseux commémorative de la victoire de ce roi akkadien coiffé d'un autre casque à doubles cornes, écrasant sous ses pieds les tribus montagnardes Lullubi du Zagros central éclairé par le dieu-soleil stylisé. Les historiens datent son règne de – 2254 à – 2218. Le modèle reste le dieu

de la végétation, Mardouk, qui porte le même couvre-chef – (*la civilisation d'Assur et de Babylone*, Fig. 49, p. 299). On retrouvera, en Égypte, le cercle solaire encastré entre les cornes des déesses Hathor et Isis et du dieu Apis, par exemple.

436. Par exemple, un ouvrage scolaire, *L'Antiquité*, p. 161, nous montre un camée en onyx œuvré magnifiquement célébrant la victoire de Tibère, en l'an 7, contre la Germanie. Octave Auguste, figuré en Jupiter, reçoit la *corona aureola*, sous le disque du dieu-sol circonscrivant le signe astrologique du Capricorne de l'empereur, lequel fera battre monnaie à l'effigie de cette « chèvre-poisson » céleste. Ce dernier est considéré par les prêtres égyptiens opportunistes comme un pharaon assimilé à Horus et portera en conséquence les titres de « *Fils du Soleil* », « *image vivante de Rê* ». Quant à son successeur, Tibère, le clergé égyptien l'évoquera également comme « *Horus d'or* », « *héritier d'Amon* », prenant « *possession de la fonction royale de Rê* », ayant une « *puissance comme Rê brillant dans l'horizon* » et pour sceller cette fonction privilégiée au regard de tous, il sera représenté à Louxor, embrassé par Amon lui-même. Plus tard, le poète Lucain peindra Néron comme le soleil dans son livre *Pharsale* (I, 45 à 50) :

... Te, quum, statione peracta,
Astra petes serus, prælati regia cœli,
Excipiet, gaudete polo : seu sceptrâ tenere,
Seu te flammigeros Phœbi conscendere currus,
Telluremque, nihil mutato sole timentem
Igne vago lustrare juvat...

Vers que nous traduisons ainsi : « Toi, quand ton séjour s'achèvera, tu prendras place parmi les astres, la prélature des régions célestes te souhaitera la bienvenue avec joie : que tu tiennes le sceptre, que tu conduises le char flamboyant de Phœbus, sur la terre, pas de crainte du changement solaire, de tes feux errants l'éclairant ».

Mais que Marmontel, bien plus versé en latin que nous, voit ainsi : « *Quand s'achèvera ton séjour ici-bas, tu monteras, plein de jours vers les astres, le palais de l'Olympe, ta demeure préférée, te recevra avec allégresse. Soit que tu veuilles tenir le sceptre, soit que, monté sur le char étincelant de Phébus, tu préfères éclairer la terre de tes feux errants* ».

Depuis lors, la numismatique romaine montre souvent les empereurs postérieurs à Néron portant alternativement soit

une couronne de laurier soit une radiée, attribut impérial solaire, comme diadème.

Puis, le 21^e empereur romain, Septime Sévère, fait construire un nymphée (c.-à-d. un bassin circulaire recevant les eaux d'une source sacrée parfois surmontée d'une grotte artificielle ou d'un bâtiment) : le Septizonium (lit. « *Sept zones* », du gr. ζώνη *zônè*, « ceinture »), nom qui rappelle à la fois son propre nom de Septime (lit. *Septième*) et les sept premiers anneaux géocentriques du système antique gréco-romain astronomique. Ce nymphée est appelé également Septizodium (lit. « *Sept zodiaques* ») puisque cet édifice fut dédié aux sept divinités astrales astrologiques dénommant les sept jours de la semaine : Sol, Luna, Mars, Mercure, Jupiter, Vénus et Saturne. Septime Sévère se fera représenter en Sérapis, divinité syncrétiste solaire duelle constituée d'Apis et d'Osiris, ayant une croix solaire comme attribut, dont le culte fut mis adroitement en place par le premier empereur Lagide : Ptolémée I. Sérapis fut aussi formé comme un dieu trin avec Zeus et Hélios, qu'on invoquait comme « *Unique Zeus-Sérapis-Hélios, maître invincible du monde* ». Ainsi Ptolémée fit d'une pierre deux coups. Il compacta les dieux solaires égyptiens et gréco-macédoniens les plus populaires en un seul, créant par là même un nouvel assemblage divin, pieu bricolage qui liait ainsi religieusement les deux peuples sous sa férule. Désormais, on comprend mieux l'intérêt politique qu'avait Septime Sévère à se faire grimer comme ce dieu fictif.

Plus d'un demi-siècle plus tard, l'adoration du soleil invaincu, *Sol invictus*, dans l'Empire romain, est établi par l'empereur Aurélien en tant que religion d'État. Lui-même s'incarne pompeusement comme étant « *né dieu et seigneur* » (*deus et dominus natus*), tel le dieu-soleil sur terre, et institutionnalise formellement la date du 25 décembre sur le calendrier comme étant le jour de la naissance du Soleil invaincu (*Dies Natalis Invicti Solis*) qui est aussi Mithra. 437. *Malachie* (4 : 2), ou Jéhovah dit : « *Mais pour vous qui craignez mon nom, se lèvera Le soleil de la justice, et la guérison sera sous ses ailes ; vous sortirez, et vous sauterez comme les veaux d'une étable* », Sg.

438. Conservée dans la bibliothèque d'Istanbul, dans une Bible ottomane du XVIII^e siècle, une illustration montre Jésus chevauchant un âne au côté de Muhammad à dos de chameau, tous les deux auréolés. Dans la bibliothèque universitaire d'Édimbourg également, une miniature du XIV^e siècle représente le prophète

Muhammad dans la mosquée de Médine, auréolé, prêchant à ses disciples pareillement nimbés. Cette auréole est parfois carrément imagée par des flammes, réminiscence et mise à jour enflammées du culte solaire.

439. Contenau, alors conservateur en chef honoraire des antiquités orientales et musulmanes du Musée du Louvre, écrit « *Marduk, assimilable à Tammuz* » puis précise plus loin : « *Dumuzi-Tammuz qui deviendra Adonis* » – *La civilisation d'Assur et Babylone*, p. 72 et 112.

440. Bottero, quant à lui, traduit Dumuzi par : « *Fils légitime* ».

441. La forme hébraïque de Mardouk est Mérodak. De *maradh* (*meredh*), « se rebeller » qui a donné le substrat pour former également Nemrod (Rebelle) et *dakh*, le démonstratif « ce », l'ensemble signifie donc « ce rebelle », c'est-à-dire le rebelle par excellence (Voir 2 B, p. 41 et *it*, vol. I, p. 403).

442. Cette fête portait le nom de *Zagmuk* : « *Début de l'année* », appelée aussi la fête des Destins ou encore *Akîtu*. Elle durait du 1^{er} au 12 Nisan, mois lunaire correspondant à mars/avril. Elle restera le prototype de toutes les fêtes mythologiques de fin d'année.

443. *Le Livre des morts* (chap. 180).

444. *Ibid* (chap. 122).

445. *Ibid* (chap. 83).

446. *Ibid* (chap. 13).

447. *Ibid* (chap. 17).

448. *Les Métamorphoses* (XV), Ovide.

449. Palais Nord-Ouest : Salle ZBM, n° 124581.

450. *L'enquête* (II : 73) – Hérodote. Le Musée du Louvre possède une plaque de terre cuite généralement datée du V^e siècle av. n. è. représentant une scène cultuelle sous cet oiseau solaire mythique aux ailes déployées. V. l'article *L'idéologie solaire. Les pharaons. Auguste. Louis XIV*, dans le n° 249 d'*Archeologia* (de sept. 1989, p. 57), de Marcel Le Glay.

451. *Les métamorphoses* (XV : 391), Ovide.

452. *De la République*, Cicéron.

453. V. *L'idéologie solaire*. Op. cit. note 450, (p. 59) – Marcel Le Glay.

454. *Contre les Hérésies* (liv. III, 3) Irénée de Lyon : « *Donc, après avoir fondé et édifié la Congrégation, les bienheureux apôtres remirent à Lin la charge de l'épiscopat. C'est de ce Lin que Paul fait mention dans les épîtres à Timothée. Anaclet lui succède. Après lui, en troisième lieu à partir des apôtres, l'épiscopat échoit à Clément* ».

455. En hébreu, il n'existe pas de distinction entre majuscules et minuscules. Le mot « sable » sans les voyelles est un homonyme de « Phénix » et de « palmier ». Le passage de *Job* (29 : 18) dit : « Alors, je disais : J'expirerai dans mon nid, J'aurai des jours nombreux comme le sable » – **Co**.

Inspirés par Clément et la mythologie qu'il invoque, certains traducteurs de la Bible traduisent ce verset en remplaçant « sable » par « Phénix » comme suit :

« Je me disais : « Je mourrai dans mon nid.

Comme l'oiseau Phénix, je revivrai longtemps » – **PV**.

« Et je disais : « Je mourrai dans mon nid, comme le phénix je multiplierai mes jours » – **AELF**.

« Je me disais alors : « Je mourrai dans mon nid comme l'oiseau Phénix, et revivrai longtemps » – **BFC**.

« Je me disais : « Quand j'expirerai dans mon nid, comme le phénix, je multiplierai mes jours » – **TOB**.

« Et je disais : « Je finirai avec mon nid ; comme le phénix, je vivrai de longs jours » – **ZK**.

« Et je disais : Je mourrai avec mon nid, et je multiplierai mes jours comme le phénix » – **Od**.

Fillon préfère :

« Je disais : Je mourrai dans mon nid, et je multiplierai mes jours comme le palmier » – **Fi**.

456. Voir *L'enquête* (Livre I, 86), Hérodote. Ce nombre « de deux fois sept » n'est pas sans rappeler le nombre des sept jeunes hommes et des sept jeunes filles qui devaient être livrés par Athènes en tribut, pour être sacrifiés, tous les sept ans, au Minotaure en Crète, mangeur de chair humaine. Ce nombre était-il une exigence réclamée par des mœurs propres au culte du taureau associé au culte solaire ?

457. *Guerre des Gaule* (Livre VI, 16), Jules César.

458. *Ibid.* (Livre VI, 19). Les clients comprenaient les protégés, les anciens esclaves et les tributaires redevables. Chez les Grecs, Aristote écrit : « Les pauvres, leurs femmes et leurs enfants étaient les esclaves des riches. On les appelait clients et sizeniers [...] parce que ce n'est qu'à la condition de ne garder que le sixième de la récolte qu'ils travaillaient sur les domaines des riches [...] et si les paysans ne payaient pas leur fermage, on pouvait les emmener en servitude, eux et leurs enfants, car les prêts, tous, avaient les personnes pour gages... »

(*Constitution d'Athènes*, II). Les clients celtes, à quelques détails près, devaient leur ressembler.

459. La transcription française du mot arabe *jahannam* vient de l'hébreu, גֵּי הִנּוֹם (*gé hinnom*), signifiant littéralement : « vallée de Hinnom* », transcrit en français par géhenne. Cette dépression géographique servait de décharge publique en contre-bas de Jérusalem où l'on jetait les ordures ainsi que les cadavres de criminels. Ces déchets étaient consumées par du soufre que les cantonniers répandaient régulièrement – Voir MN, *Appendice 4C*, (p. 1697) : « Géhenne » – symbole de la destruction éternelle.

* Hinnom était probablement l'ancien propriétaire de cette vallée, car Josué en *Josué* (15 : 8) et Jérémie en *2 Rois* (23 : 10) la nomment « Vallée des fils de Hinnom », mais nous ne pouvons être dogmatiques à ce sujet, l'expression « fils de » servant souvent comme figure de rhétorique en hébreu.

460. *Coran* (XVIII, 50).

461. *Ibid* (XXVII, 10) et (XXVIII, 31).

462. *Ibid* (XXIII, 25, 70).

463. *Hymnes homériques* (Hymne 2, Déméter). Déméter est assimilée à la Cérès romaine. Ces deux déesses commandaient les vicissitudes de la nature. On les adorait donc pour obtenir la prospérité agricole.

464. Voir *2B*.

465. Moloch est la traduction française du latin *Moloch*, qu'on trouve dans la Vulgate pour traduire l'hébreu *Molek*. D'après le passage du prophète Jérémie en *Jérémie* (32 : 35), il semble bien que nous pouvons assimiler Molek, sans nous tromper, au Baal cananéen. Molek semble aussi être Milkom et Malkam. Pour cette assimilation communément admise, voyons comment sont rendus les passages bibliques de *1 Rois* (11 : 5, 7 et 33), de *2 Samuel* (12 : 30) et de *1 Chroniques* (20 : 2) dans les versions suivantes :

Versions :	1 Rois (11 : 5)	1 Rois (11 : 7)	1 Rois (11 : 33)	2 Sam (12 : 30)	1 Chroniques (20 : 2)
MN	Milkom	Molek	Milkom	Malkam	Malkam
Os, BFC	Milkom	Milkom	Milkom	Milkom	Milkom
Jé	Milkom	Molèk	Milkom	Milkom	Milkom
PV	Molek	Molek	Molek	Molek	Molek
Li	Melchom	Melchom	Melchom	Melchom	Melchom*

Versions :	1 Rois (11 : 5)	1 Rois (11 : 7)	1 Rois (11 : 33)	2 Sam (12 : 30)	1 Chroniques (20 : 2)
Pl	Milcom	Moloch	Milcom	Milcom [°]	Milcom
VB	Milkom	Molok***	Milkom	Milkom	Milkom
Md	Melchom	Moloch	Melchom	Milcom ^{°°°}	son roi
Sa, DG	Moloch	Moloch	Moloch	du roi	Melchom
Vgf	Moloch	Moloch	Moloch	regis	Melchom
AC	Melchom	Moloch	Melchom	leur roi	leur roi
Sg, Da	Milcom	Moloc	Milcom	son roi	son roi
S	Milkom	Milkom	Milkom	leur roi	leur roi**
Syn	Milcom	Moloch	Milcom	le roi	le roi
TOB	Milkom ^{°°}	Molek	Milkom	leur roi	Milkom
NTB, Co, NBS	Milkom	Molek	Milkom	son roi	son roi
ZK	Milkom	Moloch	Milkom	du roi	du roi
Ch	Milkôm	Molèkh	Milkôm	leur roi	leur roi
Od	Milcom	Molec	Milcom	leur roi	leur roi

* Dans sa note, le cardinal Liénart assimile Melchom à Mélek et à Moloch.

° L'annotation d'Édouard Dhorme fait remarquer qu'à la place de *malkâm* (leur roi) les LXX lisaient Milkom qu'il assimile à Moloch.

** Cette version note que l'ancienne traduction grecque comprenait « leur roi Milkom ».

°° La note précise que Milkom est probablement Molek.

*** En note, Milkom est assimilé à Molok.

°°° En Samuel, les moines de Maredsous précisent en note que Milcom est une idole ammonite, alors qu'en *1 Chroniques*, la même idole devient « le roi » humain de Rabba, suivant en cela le même illogisme que la Vulgate et ses traducteurs, mais en inversant leurs places dans ces deux passages bibliques.

2 Samuel et *1 Chroniques* sont deux narrations parallèles qui montre que David prend la couronne posée sur la tête de Malkam, qui signifie littéralement « leur roi », pour se couronner lui-même. Cette couronne en or pèse un talent, c'est-à-dire 34,2 kg. Vu son poids, il est peu probable qu'un roi la porte en permanence, mais c'est sans problème pour une statue. Voilà pourquoi certains

traducteurs suivent la logique de la LXX et voient dans leur roi, Malkam, une divinité et non le roi ammonite vaincu : Hanoun. Nous ne connaissons aucune contestation historique quant à la traduction de ces deux passages alors même que la Septante ait été contemporaine de la Bible hébraïque.

466. Baal-Hammon signifie « Seigneur ou Maître du brasier ». Certains rapprochent ce vocable Hammon du dieu-soleil égyptien, Amon.

467. Molek : ce mot hébreu possède les consonnes de *mélek* (roi) avec les point-voyelles de *boshèts* (honte) ce qui donne le sobriquet : « Roi de la honte » – Voir *Os* (note 35, p. 1722/1723) et *it* (vol. II, p. 316).

468. « *C'est pourquoi voici que des jours viennent, oracle de Jéhovah, où l'on ne dira plus "Topheth" ni "Vallée du fils de Hinnom", mais "Vallée du massacre", et où l'on enterrera à Topheth, faute de place. Et les cadavres de ce peuple seront la pâture des oiseaux du ciel et des bêtes de la terre, sans qu'il y ait personne pour les chasser* » – Jérémie (7 : 32 et 33), AC.

469. Appendice 4 C, p. 1697, MN.

470. Note de *Matthieu* (5 : 22), p. 2464, NTB.

471. *Apocalypse* (20 : 14 et 21 : 8).

472. Le *Coran* (II, 81, 82) a les mêmes vues de l'enfer que la chrétienté. Il présente la *Jahannam* comme un châtiment éternel par le feu. Ce feu punisseur est avalé littéralement par les pécheurs (II, 24, 201). C'est une fournaise (II, 174).

473. Dans les deux versets d'*Ézéchiël* (18 : 4 et 20), il est dit littéralement : « ... *l'âme qui pêche mourra...* », DG, Sa, AC, Vg, Od, Os (en note), MN, PC, Da, Sg, Li, Syn, FA, MK et ZK (au verset 4 seulement) traduisent ainsi correctement.

Cf. avec *Ecclésiaste* (9 : 5) : « *Les vivants, en effet, savent qu'ils mourront, tandis que les morts ne savent plus rien, et ils n'ont même plus de récompense à attendre, puisque leur souvenir est oublié* » – Sg21 et *Ecclésiaste* (9 : 10) : « *Tout ce que ta main peut atteindre pour exécuter par ta force, exécute-le, parce que dans le schéol (tombeau) il n'y a ni exécution, ni réflexion, ni connaissance, ni sagesse* » – Ca.

474. *Jean* (5 : 28 et 29) : « *Ne vous étonnez pas de cela, parce que l'heure vient où tous ceux qui sont dans les tombes de souvenir entendront sa voix et sortiront, ceux qui ont fait des choses bonnes,*

pour une résurrection de vie, ceux qui ont pratiqué des choses viles, pour une résurrection de jugement » – MN.

475. Toile conservée au château de Versailles.

Julien l'Apostat, adorateur inconditionnel du dieu-soleil (Sol), assimile ce dernier dieu à Apollon dans son essai philosophico-religieux *Sur le Roi-Soleil* (§12). Pour la rédaction de cet ouvrage, cet empereur romain appelle à son secours « *les Muses et Apollon Musagète* » (§3), (c.-à-d. : Apollon conducteur des Muses). Comme nous l'avons déjà vu, les muses sont de véritables faiseuses de mensonges qui paraissent vrais ; alors, combien d'autant plus leur dieu solaire conducteur !

476. Ce ballet fut donné le 23 février 1653 au Petit-Bourbon. Voir les exemplaires du *Ballet Royal de la Nuit divisé en quatre parties, ou quatre veilles*, impression Robert Ballard, Paris, 1653, (Bibliothèque Nationale et Bibliothèque du Conservatoire).

477. Ce beau bronze est visible au musée Carnavalet.

478. Cette illustre statue équestre retouchée par François Girardon se trouve à l'orangerie du château de Versailles.

479. *Mémoires de Louis XIV, le métier de roi*, éd. Tallandier, présentées et annotées par Jean Longnon, Paris, 1978.

480. *Historia* n° 755 de février 2009, p. 49.

CHAPITRE XI

LES TRINITÉS PAÏENNES, MODÈLES DE CELLE DE LA CHRÉTIENTÉ

« Parce que le trois domine,
« tous les trois ans,
« les hommes t'offriront
« de parfaites hécatombes⁴⁸¹. »

Homère.

Le chiffre trois est magique en Mésopotamie. Ainsi « *Il y a trois mondes. Il y a trois dieux*⁴⁸² ». Dans ces bondieuseries trinitaires, la figure centrale représente la divinité principale, la seconde à sa droite, la troisième à sa gauche. L'union fait la force. On groupe superstitieusement ensemble les divinités par trois renforçant ainsi leur pouvoir mutuel pour parer à leur déficience. La faculté personnelle de chacun ajoutée à l'association des deux autres permet d'acquérir de meilleurs atouts pour garantir la sécurité et la prospérité des bourgs. C'est pourquoi chaque cité possède sa propre trinité protectrice.

Mais une divinité, elle-même, peut se diviser en trois formes distinctes, suivant trois caractères ou fonctions différents tel le *Bouddha des trois temps* qui se départage en un *Bouddha du temps passé* (*Dīpankara*), un *Bouddha du temps présent* (*Śākyamuni*) et un *Bouddha du temps futur*

(*Maitreya*). Au cours du temps, ces divisions peuvent devenir carrément dissemblables puis totalement distinctes. Bien sûr, ces triades de dieux, de déesses et de démons prirent naissance dans le Premier Empire au monde, celui de Nemrod, le guerrier rebelle et roi babylonien divinisé.

Dans la mythologie trine hindoue, voisine de la trinité babylonienne, le *Śrīmad-Bhāgavatam*⁴⁸³ védique fait une allusion à l'univers divisé en « trois mondes ». Indra, la divinité bleue, armée du foudre, tel Jupiter, chevauche sa monture céleste *Airāvata*, éléphant blanc à trois têtes représenté sur le drapeau du Laos de 1893 jusqu'à la chute de la monarchie en 1975. Dans la mythologie bouddhiste, la reine Mâya, sept jours après avoir enfanté Bouddha, quitte la terre pour rejoindre le ciel aux trente-trois dieux⁴⁸⁴ – où nous retrouvons la symbolique du nombre trois multiplié par les dix doigts de la main et s'écrivant par ces deux chiffres trinitaires juxtaposés : 33.

Le monde hellénique lui aussi, à l'instar du monde mésopotamien, est divisé en trois⁴⁸⁵. Les dieux de ces mondes forment des triades. Le chiffre trois est le symbole par excellence. Ainsi Hermès est le Trismégiste, le « trois fois grand ». Homère, adresse poétiquement l'emblème du chiffre trois dans sa louange citée en exergue ouvrant ce chapitre à Dionysos, figure de Nemrod divinisé, le taureau, enfant cousu, qui est « né deux fois », puisque la mythologie le présente comme un messie païen ressuscité, le premier vainqueur de la mort inhérente aux humains pécheurs grâce à sa résurrection. Ce sauveur a soif de nombreux sacrifices sanglants. Chez les Grecs, des animaux également sont trins. La légende grecque décrit Cerbère comme un chien à trois têtes (Hésiode lui en donne 50 ; comme quoi, en mythologie tout est possible et rien n'est tangible). Cerbère est l'animal domestique du dieu Hadès – canidé effrayant aux aboiements métalliques, mangeur de chair crue, gardien fidèle et féroce, posté à l'entrée de l'ancre de son maître, le lugubre monde souterrain, le séjour des morts. Chimère⁴⁸⁶, quant à elle, est un animal-monstre tricéphale ainsi que l'homme monstrueux Géryon⁴⁸⁷. Apollodore mentionne une trinité de sirènes⁴⁸⁸,

monstres mi-humaines, mi-poissons. Le chiffre trois préside également au destin des hommes. En effet, les trois Moires, Clotho, Lachésis et Atropos, appelées également les *trois Destinées*, fileuses consciencieuses du destin correspondant aux trois Parques romaines, donnent leur lot de bienfaits et de souffrances aux humains lorsqu'elles tricotent leur chemin dès leur naissance puis, paradoxalement, les châtie injustement d'avoir accompli leur destinée⁴⁸⁹.

Chez les Celtes, les archéologues ont retrouvé plusieurs statues trines, mais leur identification est souvent contestée, car souvent, peu de noms inscrits sur ces idoles oubliées permettent de les identifier clairement. Nous connaissons tout de même, *Macha*, sous ses trois formes : guerrières, matrone et prophétesse et, bien sûr, la célèbre Brigitte (*Brigid*), incorporée dans le panthéon catholique sous le nom de Sainte Brigitte. Cette sainte remplaçante⁴⁹⁰ a curieusement les mêmes attributs que la déesse populaire celte et sa fête tombe le même jour. Cette dernière se démultiplie en trois déesses. Comme une trinité reste une conception incompréhensible et difficile à faire avaler aux ouailles, elle est donc présentée parfois simplement comme trois sœurs. Il existait aussi des dieux tricéphales comme le montre le vase gallo-romain déniché à Bavay⁴⁹¹ dans le département du Nord. Ces dieux trins étaient souvent placés au carrefour des routes, veillant sur les voyageurs. Ils ont été remplacés par des croix ou des crucifix.

Ce bref aperçu montre à l'évidence que la trinité a des origines païennes. Alors comment a-t-elle atterri dans le monde de la chrétienté ? Un archidiacre alexandrin, Athanase, adversaire acharné d'Arius, est une figure de proue de ceux qui élaborèrent le symbole de Nicée en 325, approuvé puis imposé par l'empereur romain païen Constantin 1^{er}. Ce symbole de Nicée professe, entre autres, que Dieu et le Christ sont la même personne, conception qui prit naissance au III^e siècle. Au contraire Arius, suivant les pères anténicéens Justin, Irénée, Clément d'Alexandrie, Tertulien, Hypolite et Origène⁴⁹², faisait ressortir des Écritures que Jésus est le fils de Dieu et non Dieu

lui-même. Constantin le Grand, quant à lui, portant le titre et les devoirs de *pontifex maximus* (Grand prêtre) de *jus divinum* (droit divin), ne voyait là que des controverses théologiques sans importance qui le dépassaient. Des broutilles d'ecclésiastiques qui, néanmoins, pouvaient menacer, par leurs querelles incessantes, la sécurité de la *Pax romana* (Paix romaine) déjà fragilisée par les guerres civiles engendrées par les prétendants à la couronne impériale, dont Constantin lui-même. Ce dernier avait par conséquent convoqué en Anatolie maints représentants de l'Église au concile de Nicée pour régler une bonne fois pour toutes ce problème religieux, source de tapage et de division dans le monde romain. Étant habitué à la divinisation d'êtres humains comme l'étaient les empereurs romains eux-mêmes et au concept religieux gréco-romain trinitaire de divinités païennes tricéphales gréco-romaines comme Diane-Artémis⁴⁹³ ou plus simplement binaires telles que Janus bicéphale, cet empereur, adorateur fervent de Zeus et du dieu-soleil (*Sol*), trancha donc en faveur des partisans d'Athanase. Ce clergé, certes minoritaire, mais très virulent, paraissait plus influent politiquement à ses yeux. Pour unifier l'Église de la chrétienté au sein de l'empire, il déclara l'arianisme hérétique bien que cinq ans plus tard, il pencha de son côté, rappelant Arius qu'il avait exilé en Illyrie et déportant à son tour Athanase en Gaule ; toujours pour des raisons d'État. D'ailleurs, Constantin, pragmatique et superstitieux, se fit tout de même baptiser, par précaution, la veille de sa mort. Non par les partisans acharnés à vouloir réduire en une seule et unique entité divine le merveilleux tandem composé de Christ-Jésus et de Jéhovah-Dieu, mais par Eusèbe, évêque arien de Nicomédie qui était à l'époque la capitale par intérim en attente de la future mégapole alors en construction, Constantinople.

Plus tard, en 381, lors du concile de Constantinople commandité par l'empereur romain Théodose 1^{er}, reprenant la conception de celui de 362 à Alexandrie qui avait consisté principalement à définir le Christ-Dieu, en divinité bicéphale blasphématoire, on passa formellement

à la triplicité consubstantielle. Cette thèse, dès lors avalisée, formule que l'Esprit saint au même titre que le Père et le Fils sont Dieu. Déjà auparavant, en 380, l'Édit de Thessalonique décrété par les empereurs Gratien, Valentinien II et Théodose I^{er} proclamait que : « *La divinité unique du Père, du Fils et de l'Esprit [se trouve] dans une égale majesté et une Sainte Trinité* ». Après ce préambule, les trois Augustes dictèrent ce qui suit : « *Nous ordonnons que ceux qui suivent cette loi soient rassemblés sous le nom de chrétiens catholiques. Quant aux autres, insensés et égarés, nous jugeons qu'ils doivent supporter l'infamie attachée au dogme hérétique* » c'est-à-dire « *qu'ils devront être châtiés, en premier lieu par la vengeance divine, ensuite par celle de notre volonté que nous recevons d'une décision du ciel*⁴⁹⁴ ». Cet édit impérial fut inséré dans le Code Théodosien en 438 sous Théodose II. Cette conception d'unifier trois êtres⁴⁹⁵ en un seul n'est pas l'apanage de la mythologie catholique. En effet, déjà auparavant, les dieux Phah, Sokar et Osiris égyptiens formèrent une divinité unique en trois individualités communes nommée « Ptah-Sokar-Osiris⁴⁹⁶ ».

Le « symbole d'Athanase » proprement dit, ce célèbre dogme philosophique officiel de la Trinité, n'a été formulé dans ces termes actuels qu'au VI^e siècle, en Gaule, bien après la mort de ce patriarche d'Alexandrie. Cette définition trinitaire, méconnue par l'ensemble de la chrétienté d'alors, n'existait que d'une façon embryonnaire du temps de cet archidiacre, chez une certaine élite intello-philosophique dont, certes, lui-même faisait partie. En fait, cette conception trinitaire prit naissance officiellement au VI^e siècle chez les moines d'Europe de l'Ouest méridional. Ceux-ci, pétris de fables et de thèses néo-platoniques, profitèrent de la perte d'influence religieuse germanique arienne pour prêcher cette doctrine trine à tout-va dans le haut Moyen Âge naissant. Ce symbole d'Athanase devint un des credo principaux de la chrétienté et perdure avec force aujourd'hui dans les croyances des Églises orthodoxe, anglicane, protestante épiscopaliennne, luthérienne et unifiée du Christ. Les Églises méthodistes, presbytériennes

n'acceptent que le symbole de Nicée (co-divinité de Christ et de Dieu) tandis que les Églises baptistes ne se réclament d'aucuns, mais toutefois, ces trois dernières Églises adoptent, tout comme les Églises évangéliques et pentecôtistes, le concept sacrilège de la Trinité.

Le poète italien, Alighieri Dante, dans sa *Divine Comédie*, décrit Lucifer, l'adversaire de Dieu, possédant une tête à trois visages. Lucifer en latin signifie « porteur de lumière » et désigne chez les Latins « l'étoile du matin », c'est-à-dire la planète Vénus à l'aurore. Le prophète Isaïe au chapitre 14, verset 12 du livre portant son nom, identifie, sous inspiration divine, celui qui porte ce titre comme le roi de Babylone, mais d'une façon collective⁴⁹⁷. En effet, ces dynasties imitant Nemrod, sont divinement condamnées pour leur orgueil démesuré qui se traduit par leur prétention à se présumer semblable au Très-Haut, voulant établir leur trône au-dessus des nuages et des étoiles de Dieu. Cela n'est pas sans rappeler l'arrogance de la construction de la tour de Babel d'où Nemrod, une fois terminée, pensait siéger en tant qu'égal à dieu. Cette partie du verset d'Isaïe rappelle aussi l'analogie de l'issue du combat céleste de l'archange Mikaël (Michel), c'est-à-dire Jésus-Christ ressuscité sous son nom céleste⁴⁹⁸, contre Satan et ses démons en 1914, lorsque celui-ci fut précipité du ciel sur terre avec ses acolytes. Même si Satan, orgueilleux comme les rois babyloniens, désire prendre la place de Dieu, ce terme de « Lucifer », bibliquement parlant, ne s'applique pas à lui, contrairement à ce que prône la tradition populaire⁴⁹⁹.

Le triangle équilatéral, est un symbole ésotérique de la trinité dans l'iconographie catholique comme on peut le voir derrière la tête du Créateur dans la Bible de Borso d'Este⁵⁰⁰, ou auréolé de rayons solaires en plein centre comme au-dessus de l'autel de l'église de Brousse-le-Château. Il est aussi bien adopté par les Églises de la chrétienté que par les chantres des religions hermétiques à mystères comme celles de la franc-maçonnerie⁵⁰¹, de la kabbale, de l'alchimie ou de la Rose-Croix. On le retrouve

ainsi imprimé sur le dollar américain sous les instances maçonniques. Ces derniers signent leur nom avec trois points disposés comme les sommets d'un triangle équilatéral comme on peut le voir sur la pochette du vinyle *Hotel California* produit par le groupe de musique Eagles. Cet insigne ésotérique tracé neuf fois par les Templiers constitue une ennéade ou triple trinité à l'entrée de l'église qui leur appartenait à Montsaunès en Haute-Garonne. En se signant trois fois, selon le rite de la chrétienté pendant la liturgie⁵⁰², les fidèles composent également une ennéade. La notion des ennéades semble puiser son origine dans la mythologie égyptienne.

Notes

481. *Hymnes homériques* (Hymne 1 pour Dionysos). Ces hymnes sont traditionnellement attribués à Homère, cependant cette attribution est contestée par certains historiens.

482. *Larousse des mythologies du monde*, p. 131.

483. Voir *Śrīmad-Bhāgavatam* (*Bhāgavata Purāṇa* ou *Mahā-Purāṇa*) I, 5, 10, cité dans *L'Upadeśāmṛta*, l'enseignement de Rūpa Gosvāmī, trad. par Abhay Charan De Bhaktivedanta Swami Prabhupāda, p. 10, éd. Bhaktivedanta, Paris, 1976.

484. Voir *L'Inde*, p. 28.

485. *Théogonie* (86), Hésiode. En fait, l'univers grec est divisé ainsi : le monde souterrain, séjour des morts, le monde terrestre des humains et le monde céleste, demeure des dieux.

Cette conception babylonienne de numérologie trine des trois mondes est adoptée également chez les Romains. Ainsi, Julien l'Apostat professera : « Or, le Soleil, après avoir partagé les trois mondes en quatre parties, proportionnellement aux rapports du cercle zodiacal avec chacun d'eux, divise ensuite ce cercle par puissance de douze dieux, auxquels il affecte trois puissances de ce genre, ce qui en porte le nombre à trente-six. De là, je pense, le triple don des grâces nous est venu du ciel, c'est-à-dire des cercles que le dieu a divisés en quatre parties, d'où il nous envoie la ravissante alternance des saisons. Et voilà pourquoi, les Grâces imitent le cercle dans leurs statues » – *Sur le Roi-Soleil* (§15).

486. Ce monstre possède une tête de lion, une tête de chèvre sur l'échine et une tête de dragon au bout de la queue. On peut citer une de ces représentations étrusques, la célèbre chimère d'Arezzo, au Musée archéologique de Florence.

487. Ce géant, tué et détroussé par Héraclès, possède aussi parfois trois troncs.

488. Apollodore (VII, 18-19).

489. La mythologie nordique possède aussi sa trinité féminine du destin, les Nornes, composées d'*Urdr*, le passé, de *Verdandi*, le présent, et de *Skuld*, l'avenir. Comme nous l'avons déjà vu, la mythologie bouddhique possède également sa trinité liée au temps.

490. L'Église catholique a trouvé deux remplaçantes pour surseoir au culte vivace de la déesse celte, Brigitte de Kildare en Irlande au début du sixième siècle et Brigitte de Fiesole en Italie à la fin du premier millénaire. Toutes les deux se fêtent le premier février, et ce n'est pas un hasard !

491. Voir *Documents d'Histoire*, fig. 6, p. 179.

492. Voir l'article : *La Bible enseigne-t-elle vraiment la Trinité* dans *ti*, p. 5.

493. Artémis, cette déesse de la chasse était parfois représentée avec trois têtes différentes. Les adeptes avaient le choix, soit une de cheval, une de laie et l'autre de femme, soit une de cheval, une de femme et l'autre de chien ou encore une de taureau, une de chien et la dernière de lion – Voir *Mythologie grecque et romaine*, p. 47.

494. *Code Théodosien* (XVI, 1 et 2).

495. La Trinité n'est pas biblique. L'Esprit saint ne figure pas comme un être au sens littéral bien que Jésus, dans une tournure de rhétorique, l'ait personnifié dans l'Évangile de Jean comme s'il s'agissait d'un assistant qui soutient autrui (c'est le sens du mot Paraclet ^(a)). C'est une façon coutumière de s'exprimer ainsi dans les Écritures. Ainsi, la Sagesse au chapitre 8 du livre des Proverbes est personnalisée de même. L'Esprit saint demeure la force agissante de Jéhovah, c'est-à-dire un moyen personnel de Dieu, certes saint (c'est-à-dire sémantiquement : séparé, mis à part), sacré, époustouflant et infiniment puissant, mais restant un mécanisme tout de même et jamais la personne divine même ou encore plus une autre personne, tout comme l'esprit propre à chaque homme n'englobe jamais celui-ci dans son entier ou encore moins son voisin.

^(a) « Paraclet » est le terme français tiré de *paracletos* qui est la transcription du grec παράκλητος. Nous trouvons cette illustration dans *Jean* (14 : 16) : καγω ερωτησω τον πατερα και αλλον παρακλητον δωσει υμιν ινα η μεθ υμων εις τον αιωνα traduit ainsi : « *Et moi, je prierai le Père, et il vous donnera un autre aide, afin qu'il soit éternellement avec vous* » – **BA**.

Ci-dessous certaines traductions traduisent « paraclet » comme suit :

Versions :	Traductions :	Notes :
int, nwt-E	<i>the helper</i> (l'aide)	
Strong	<i>advocate, comforter</i> (avocat, consolateur)	
KM	<i>Tessellici</i> (Consolateur)	
Co, Sg, Sa, DM, KJf	Consolateur (av. ou ss majuscule)	
TOB	Paraclet	avocat, assistant, défenseur, consolateur
Ol	Paraclet	consolateur, avocat, guide
Os	Paraclet	celui appelé à l'aide, avocat, conseiller, défenseur, interces- seur, consolateur
Jé	Paraclet	
MN	l'assistant	
S, NTB, Li, Sg 21, NBS, AR	Défenseur (av. ou ss majuscule)	
PB	l'Esprit	
FF	le consolateur	défenseur, aide, soutien
AC	Consolateur	avocat, défenseur, aide, soutien
BP	Protecteur	défenseur, avocat
PV	quelqu'un d'autre pour vous aider	
BFC	quelqu'un d'autre pour vous venir en aide	
Ch	un autre réconfort	

496. À ce sujet, voir l'article *La religion égyptienne, Mythe et réalité*, p. 33, dans la revue *Égypte ancienne*, n° 7, de Fév.-Mars-Avril 2013.
 497. Jérôme rend ainsi *Isaïe* (14 : 12a) : *Quomodo cecidisti de cælo, Lucifer, qui mane oriebaris ?* – (Vg).

Voici comment les traducteurs de la Vulgate traduisent ce passage :
de Sacy : *Comment es-tu tombé du ciel, Lucifer, toi qui paraissais si brillant au point du jour ?*

Fillon : *Comment es-tu tombé du ciel, Lucifer, toi qui te levais si brillant le matin ?*

Dhouais-Reims : *How art thou fallen from heaven, O Lucifer, who didst rise in the morning ?* (« Comment es-tu tombé du ciel, Ô Lucifer, qui brillait dans le matin ? »)

de Genoude : *Comment es-tu tombé du ciel, astre brillant, fils de l'Aurore ?*

D'autres ne traduisant pas la Vulgate emploient également ce terme :

Liénart et la Bible à l'épée : *Comment es-tu tombé du ciel, Lucifer, fils de l'aurore ?*

Ostervald : *Comment es-tu tombé du ciel, astre brillant (Lucifer), fils de l'aurore ?*

KJf : *Comment es-tu tombé du ciel, Ô Lucifer, fils de l'aurore !*

Ce terme de « Lucifer » employé par ces traducteurs, rend le mot *helel* hébreu qui signifie littéralement « brillant ». Il s'adresse aux lignées royales babyloniennes successives qui commencent avec Nemrod^(a) et finissent avec Belshatsar^(b) et son père Nabonide. En effet, le verset qui fait suite, le vingt-deuxième (partie b) du même chapitre 12 d'*Isaïe* dit, selon le chanoine **Crampon** :

*Et j'anéantirai de Babylone le nom et le reste,
La race et le rejeton, dit Jéhovah. (AC).*

Le comité de la traduction du Monde Nouveau quant à lui traduit ainsi ce même passage : « *Oui, je retrancherai de Babylone nom et reste, lignée et postérité* », c'est là ce que déclare Jéhovah (MN).

^(a) Cf. *Genèse* (10 : 10).

^(b) Cf. *Daniel* (5 : 26 à 28).

498. Cf. *1 Thessaloniens* (4 : 16) et *Jude* (9). La Bible n'identifie qu'un seul archange qui signifie étymologiquement « ange en chef ». Les livres apocryphes non inspirés inclus dans le canon de la tradition catholique parlent d'autres archanges : Gabriel, Mikhaël, Ouriel et Raphaël, mais ces rajouts tardifs écrits au temps des Séleucides restent entièrement et foncièrement controversés. De fait, cette façon de voir est empruntée au folklore juif qui connaît lui-même sept archanges : Gabriel, Jermiel, Michaël, Raguel, Raphaël, Sariel et Uriel. L'Islam, emboîtant le pas aux

légendes catholiques et juives, reconnaît quatre archanges : Israfil, Izraïl, Jibril (Gabriel), et Mikaël (Michel).

499. Voir w du 15/09/2002 sous la rubrique : *Questions des lecteurs*.

500. *La Bible vue par les grands peintres*, Vol. 1, p. 32 et 33, éd. spéciale pour le groupe Express Roularta, 2009.

501. Le 26^e grade de l'Ordre franc-maçonistique du Rite Écossais se nomme : « Écossais trinitaire ».

502. Voir *Cours d'Instruction religieuse* (p. 122, §101).

CHAPITRE XII

LE VOYAGE DU CULTE DE LA VIERGE, MÈRE DES DIEUX, ET DE L'ENFANT

Petits enfants, gardez-vous des idoles.

Jean (5 : 21)

La « Dame de Ninive », la madone de la capitale assyrienne, est incarnée par la déesse-mère Ishtar, protectrice bienveillante de cette ville « sanguinaire⁵⁰³ ». On l'appelle aussi la « Sainte Vierge », la « Vierge mère » ou la « Dame ». Elle possède des ailes, attribut qui servira de modèle aux fées celtiques. Ces ailes lui viennent probablement de la figuration symbolique de Sémiramis, la femme supposée de Nemrod qui, rappelons-le, signifie « porteuse de rameau ». Ce rameau est l'enfant de la promesse, le sauveur de l'humanité, le messie païen de la mythologie universelle. Voilà pourquoi Ishtar porte l'enfant. « *Le nom de Sémiramis [...] signifie colombe, dans la langue syrienne* », rapporte Diodore de Sicile⁵⁰⁴. Ce nom rappelle l'épisode du déluge lorsque cet oiseau doux fut envoyé la deuxième fois par Noé hors de l'arche, puis ramène une feuille d'olivier fraîchement cueillie⁵⁰⁵. Ishtar est également le prototype des déesses Cybèle et Artémis.

En Asie Mineure le culte d'Artémis d'Éphèse, implanté depuis le VI^e siècle avant notre ère par Crésus, roi de Lydie,

détrône l'ancien culte phrygien de Cybèle, la « Grande Mère des dieux », qui reste néanmoins le modèle originel de cette Artémis particulière⁵⁰⁶. En effet, cette déesse noire est dorénavant considérée comme la nouvelle « déesse-mère » protectrice de la ville. Dans son temple, le vice abyssal et l'immoralité répugnante règnent comme le dénonce Héraclite d'Éphèse.

Dans une légende alimentée par la tradition catholique, Marie aurait suivi l'apôtre Jean dans cette cité d'Anatolie et y serait décédée. Ce qui reste certain, c'est que cet apôtre âgé et paternel a écrit sa première épître, dans cette ville où régnait tant de débauche religieuse, aux chrétiens pour les avertir, dans sa conclusion citée en en-tête dans le présent chapitre, de se garder des idoles. Manifestement, la chrétienté n'a pas suivi cette exhortation pleine de bienveillance. En effet, un temple marial est bâti en l'honneur du décès de Marie. Au troisième concile d'Éphèse, tenu en 431, la mère du Christ reçoit le titre grec officiel de *théotokos* « Mère de Dieu » afin de remplacer le culte païen d'Artémis toujours vivace et de récolter les nombreux adorateurs exaltés par cette divinité grecque sur son déclin. Voilà sans doute une genèse des vierges noires catholiques⁵⁰⁷. Ce tour de passe-passe fut possible puisqu'au concile de Nicée en 325, on avait décrété Christ consubstantiel à Dieu qui deviendra Christ-Dieu. Marie, la mère de Jésus, un peu plus d'un siècle plus tard, se vit donc décerner ce titre de « Mère de Dieu ». Toutefois cette appellation catholicisée faisait auparavant partie intégrante de la titulature païenne dédicacée de plusieurs déesses mythologiques. Ce culte de la déesse-mère plongeant ses racines dans la Babylonie antique est universel et fleurit encore aujourd'hui grâce en particulier aux Églises catholiques et orthodoxes. L'introduction de ce culte dans la chrétienté ne fit pas l'unanimité sur la forme. Ainsi, l'évêque Épiphane de Salamine s'offusquera pour défendre la prérogative de ses privilèges masculins : « Certaines femmes décorent une sorte de banc ou une litière rectangulaire, en étendant par-dessus une étoffe de lin, un jour de fête annuel, placent par-dessus une miche de pain et l'offrent

au nom de Marie : elles communient ensuite avec cette miche... Elles nous diront que certaines femmes viennent ici de Thrace, d'Arabie, façonnent une miche de pain au nom de la toujours Vierge, se rassemblent dans un même endroit et, au nom de la Sainte Vierge, agissent de manière irrégulière, entreprenant des actes blasphématoires et interdits et font, en leur nom, entre femmes, des actions vraiment sacerdotales⁵⁰⁸ ».

En Canaan, Athirat (Ashéra) est dénommée la « mère des dieux ». Son époux est le dieu créateur El assimilé à Dagan (Dagôn)⁵⁰⁹. Comme Zeus, ce dernier détrône son père et le castré. Comme le chef du panthéon grec, c'est un meurtrier et un adultère invétéré. El et Athirat ont une superbe fille, Anath, et trois fils : Baal, Môt et Yamm. Bien que sœur de Baal, Anath a des relations incestueuses avec lui, mais paradoxalement, cette déesse de l'amour reste toujours vierge. Elle est extrêmement violente et capricieuse, n'hésitant pas à menacer son propre père de lui fendre le crâne et de répandre son sang sur ses cheveux et sa barbe gris (ou blancs selon les sources) s'il ne cède pas à ses tocadés. Déesse guerrière, elle se repaît de toute tuerie de la soldatesque auxquelles elle participe avec frénésie en massacrant nombre de guerriers⁵¹⁰ qu'elle décapite afin d'attacher leurs têtes sanguinolentes de vaincus exsangues ballottant sur son derrière rebondi et tranche leurs mains qu'elle ceint autour d'elle comme une jupe macabre⁵¹¹. Cet immense carnage la rend hystérique telle une furie démente et excitée démoniaque, riant à gorge déployée, ivre de plaisir infernal lorsqu'elle sent le sang chaud d'autrui qui coule jusqu'à ses hanches. Lorsque Môt, le dieu de la mort et de la sécheresse, tue son frère Baal dans un duel, l'amante de Baal, leur sœur Anath, l'assassine à son tour, puis ressuscite Baal qui remonte du séjour souterrain des morts à chaque belle saison. Par les similitudes frappantes des mythologies cananéenne et égyptienne, on perçoit sans peine qu'Anath est le pendant d'Isis, Baal celui d'Osiris et Môt celui de Seth. D'ailleurs, son homonyme, Astarté, s'appelle la « Dame du ciel » ou la « Reine du ciel » tout comme Isis.

Chez les Celtes, les déesses-mères de la Terre et de l'Eau sont noires. Il est à noter que la statuaire celte est inspirée de celle des Grecs puis, plus tardivement, de celle des Romains. Au Moyen Âge, ces divinités sont peu à peu remplacées par des madones noires sur les mêmes sites, dans des grottes ou près de cours d'eau. Ainsi, la Vierge noire de la cathédrale de Chartres statuée sur un ancien lieu de culte païen gaulois a pour titre « Notre-Dame de sous la terre » en réminiscence de cet ancien culte. On attribue à ces nouvelles madones noires les mêmes pouvoirs miraculeux de guérison, de protection et de prospérité agraire que les anciennes déesses celtiques déchuës.

Le culte d'Isis, déesse égyptienne réputée, se répand dans le monde romain polythéiste antique. Rappelons qu'on la nomme aussi comme Astarté « Dame du ciel » ou « Reine du ciel ». Les statues de cette déesse sont parfois noires comme celle du Puy-en-Velay. Notre-Dame du Puy – Vierge noire catholique – la détrônera pour la forme, mais non sur le fond. Isis portant son enfant, Horus, donne un archétype idéal et sert de modèle aux fabricants d'idoles occidentaux. D'autres symboles d'Isis seront adoptés par les madones de la chrétienté. La couronne d'étoiles autour de la tête et le croissant de lune sous ses pieds. Dans la tradition, l'Église catholique sera comparée à la Vierge Marie. Cependant, c'est plutôt aux vierges païennes que tout chrétien averti devrait la comparer. Les Églises anglicanes et méthodistes rendent aussi un culte à la Vierge Marie sous des traits païens blasphématoires.

Chez les Indiens du Mexique pré-hispanique, la monstrueuse déesse, Coatlicue (Cihuacóalt, lit. « porteuse d'une jupe de serpents ») possède le titre de Tonantzin qui, traduit, veut dire « Notre mère vénérée » ou Teteoinan qui signifie « Mère des dieux ». Son enfant s'appelle Huitzilopochtli. Elle était fêtée par de cruels sacrifices humains, des danses frénétiques et une parade militaire de guerriers sanguinaires tenant des roses à la main et portant des guirlandes et des couronnes tressées avec la même fleur.

En Grèce, Athéna a pour nom la « Dame », elle est la madone d'Athènes. La déesse Anahita médo-perse a pour qualificatif « Notre Dame » ou « Ma Dame ». En Chine, la déesse-mère est Cheng-mou (Shing Moo), chez les hindous, c'est Aditi, etc. etc. Le culte de la déesse-mère est universel.

Notes

503. « *Malheur à la ville sanguinaire, pleine de mensonge, pleine de violence, et qui ne cesse de se livrer à la rapine !...* » – Nahum (3 : 1), Sg.

504. *Bibliothèque historique* (Liv. II, IV, 11), Diodore de Sicile.

505. *Genèse* (8 : 11). MN, Li, Ch, Da, S, Syn, Od, Sg, Co, NBS, EBR, ASB, KJ, ZK, BFC, AC, CT, PC, Pl, Md, VB, LXX, suivent le terme hébreu original et traduisent « feuilles » d'olivier. Cependant, selon Vigouroux, ce terme se traduit également par « fétu ». Pour cette raison, certains traduisent « rameaux » d'olivier : Os, NTB, TOB, FA, DG, Sa, Gl, Vg. La version DR précise : *a bough of an olive tree, with green leaves*, « un rameau d'olivier, avec des feuilles vertes ». D'autres lisent « branche d'olivier » : Bé, ou « tige d'olivier » : PV.

506. En effet l'Artémis d'Éphèse n'est pas du tout représentée comme le célèbre prototype classique de la Diane de Versailles de Jean Goujon exposée au Musée du Louvre représentant l'Artémis traditionnelle, déesse grecque confondue avec la Diane chasserresse romaine, toutes deux, blanches, de type européen, belles, prudes inconditionnelles et vierges, mais aussi guerrières cruelles, orgueilleuses, susceptibles, vindicatives et meurtrières, jusqu'à l'infanticide, carquois sur l'épaule et l'arc à la main. À ces esthètes, on sacrifiait animaux et humains. L'Artémis d'Éphèse, noire, présente les attributs de la nature propre à Cybèle. C'est-à-dire qu'elle est plus proche d'Astarté, Atargatis, Mylitta, Ma, toutes déesses de la fécondité du Moyen-Orient – Voir *it*, vol. I, p. 192/193.

507. Les Vierges noires ont essaimé dans tout le monde catholique. En France, on n'en dénombre pas moins de 205, telle la Vierge noire de Paris, Notre-Dame de Bonne-Délivrance. Celle de Czestochowa, en Pologne, sous forme d'icône, fut vénérée à plusieurs reprises par le pape Jean-Paul II. D'autres sont réputées

internationalement comme Notre-Dame d'Aparecida au Brésil, ou comme Notre-Dame de Montserrat, en Espagne.

508. *Panarion* (79 : 1) Épiphanie de Salamine.

509. Voir à ce sujet : *Ougarit, ville antique sous le signe de Baal*, dans *w* du 15/07/03.

510. Les Walkiries nordiques, sous cet aspect d'ivresse belliqueuse, ressemblent comme deux gouttes d'eau à cette divinité agressive cananéenne.

511. Accoutrement qu'on retrouve dans l'iconographie des divinités hindoues comme Yama, souverain des enfers, le premier homme, portant un casque aux cornes bovines, fils de Vivasvant, le dieu-soleil, créateur de l'humanité en ayant des rapports avec sa sœur Yami. En l'honneur de cet accouplement incestueux, pendant la fête des Lampes, les sœurs doivent vénérer leurs propres frères après leur avoir servi un copieux repas suivi d'un bon bain – Voir *Rig Veda* (X, 10).

Shiva porte aussi cet accoutrement de trophées guerriers lors de ses transes immondes quand, « éniévré de frénésie destructrice », il danse « sur les ruines et sur les morts » – Voir *L'Inde*, p. 18.

BIBLIOGRAPHIE

Avertissement

Nous nous sommes efforcés d'employer les abréviations les plus usitées dans le monde francophone pour les œuvres fréquemment référencées dans notre ouvrage.

Œuvres concernant les Amérindiens

PRESCOTT William-H., *Les Incas*, éd. Minerva, Genève, 1970.

Œuvres concernant les Celtes :

BRUNAU Jean-Louis, *Les druides, des philosophes chez les Barbares*, éd. du seuil, 2006.

Œuvres concernant la chrétienté

BIRSTEIN Uwe, GURSCERA Herbert, KÖRNER Theo, LUDWIG Ralph, MAIER Joachim, RUH Ulrich, SCHMIDT Heinrich Richard, TIERFELDER Jörg, *Mémoire du christianisme*, trad. par Jean-Pierre Bagot, éd. France-Loisirs, Larousse, Paris, 2000.

CHATEAUBRIAND François-René, *Génie du Christianisme*, Garnier-Flammarion, Paris, 1966.

CLUZEL Fabien, *L'Église catholique des origines à nos jours*, éd. Privat, Toulouse, 2005.

DE LA GOURNERIE Eugène, *Rome Chrétienne ou Tableau historique des souvenirs et des monuments chrétiens de Rome*, avec les approbations (1858) de l'évêque et du chanoine secrétaire de Nantes, du cardinal archevêque de Paris et de l'évêque de Poitiers, 4^e éd. Ambroise Bray, Paris, 1867.

DELOFFRE Raoul & BONNEFOUS Jean, *Pierres des Églises romanes et gothiques, Béarn, Pays Basque*, éd. J & D, Biarritz, 1992.

DES MAZERY Bénédicte & Patrice, *L'Opus Dei, enquête sur une église au cœur de l'Église*, éd. Flammarion, 2005.

LORTSCH Daniel, *Histoire de la Bible française et fragments relatifs à l'Histoire générale de la Bible*, 1910.

MARROU Henri-Irénée, *L'Église de l'Antiquité tardive 303-604*, éd. du Seuil, Paris, 1985.

MONASTIER Antoine, *L'Église Vaudoise*, éd. Georges BRIDEL, Lausanne, 1847.

PATUREL Christian, *La dernière croisade*, éd. Force L, 1996.

RICHARDT Aimé, *Le jansénisme*, Le grand livre du mois, Paris, 2002.

THERON Michel, *Petit lexique des hérésies chrétiennes*, ALBIN Michel, 2005.

Thomas D'AQUIN, *Somme théologique*, éd. du Cerf, Desclée & Cie Paris – Tournai – Rome, 1962/1963.

TREMBLAY Jacques, *Un chemin de vie. L'ancien Testament, guide spirituel pour notre temps*, éd. Paulines, Montréal, 1996.

YALLOP David, *Le pape doit mourir, Enquête sur la mort suspecte de Jean-Paul I^{er}*, trad. Claude Gilbert, mise à jour Caroline Le Bris, éd. Nouveau Monde, 2011.

WESTPHAL Alexandre, *Jéhovah, Les étapes de la révélation dans l'histoire du peuple d'Israël*, Montauban, 1903.

VORAGINE Jacques, *La Légende dorée*, éd. Garnier-Flammarion, Paris, 1967.

Œuvres concernant l'Égypte antique

BARGUET Paul, *Aspects de la pensée de l'Égypte ancienne*, éd. La Maison de Vie, 2001.

BREASTED James Henry, *Ancient records of Egypt*, second series in *Ancient Record*, éd. The University of Chicago Press, Chicago, Illinois, 1926.

DE BOVET François, *Les dynasties égyptiennes suivant Manéthon, considérées en elles-mêmes, et sous le rapport de la chronologie et de l'histoire*, 2^e éd. Seguin Ainé, Avignon, 1835.

DESROCHES NOBLECOURT Christiane, *Le fabuleux héritage de l'Égypte*, éd. SW-Télémaque, 2004.

DESROCHES NOBLECOURT Christiane, *Ramsès II – La Véritable histoire*, éd. Pygmalion/Gérard Watelet, Paris, 1996.

JACQ Christian, *Paysages et Paradis de l'autre monde selon l'Égypte ancienne d'après les Textes des Pyramides et les Textes des Sarcophages*, éd. Maison de vie, 2010.

RACHET Guy, *L'Égypte mystique et légendaire*, éd. du Rocher, 1996.

SILIOTTI Alberto, *Guide complet Vallée des rois et des reines*, trad. par Olivier BÉGUIN et Jimmy BERTINI, éd. White Star, Vercelli (Italie), 2011.

Œuvres concernant l'évolution

CINQ QUESTIONS À SE POSER SUR L'ORIGINE DE LA VIE, éd. Les témoins de Jehovah de France, Boulogne-Billancourt, 2010.

Abréviation : Lf

DARWIN Charles, *L'autobiographie*, éd. du Seuil, 2001.

DARWIN Charles, *L'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle ou la préservation des races favorisées dans la lutte pour la vie*, trad. par Edmond BARBIER, éd. GF Flammarion, Paris, 2008.

DARWIN Charles, *Voyage d'un naturaliste de la Terre de Feu aux Galapagos*, éd. FM découverte, Paris 1979.

DENTON Mickael, *Évolution, une théorie en crise*, trad. par Nicolas BALBO, éd. Flammarion, 1992.

DENTON Mickaël, *L'évolution a-t-elle un sens ?* trad. par Daniel PERROUX, éd. Fayard, 1997.

GADEAU DE KERVILLE Henri, *Causerie sur le transformisme*, imp. Allain et Lecler, ELBEUF, 1886.

HARUN YAYHA, *Yaratılış Atlası (L'Atlas de la Création)*, Istanbul, 2006.

JAY GOULD Stephen, *La vie est belle*, trad. française par Marcel Leblanc, Seuil, 1991.

LA VIE A-T-ELLE ÉTÉ CRÉÉE ? éd. Les témoins de Jéhovah de France, Boulogne-Billancourt, 2014.

Abréviation : *ic*

PELT Jean-Marie, *L'évolution vue par un botaniste*, éd. J'ai lu, Paris, 2011.

Œuvres concernant l'Extrême-Orient antique

VERON Jean-Bernard, *Angkor, Mémoire d'une passion française*, éd. du Laveur, Paris, 2003.

Œuvres générales

HUGO Victor, *Œuvres complètes*, éd. Editio-Service S.A. Genève, 1963.

LE LIVRE NOIR DE LA PSYCHANALYSE, MEYER Catherine, avec MIKKEL BORCH-Jacobsen, Jean COTTRAUX, Didier PLEUX et Jacques VAN RILLAER, éd. Les Arènes, Paris, 2005.

WALTER Henriette, *Le français dans tous les sens*, éd. Robert Laffont S.A., Paris, 1988.

WALTER Henriette, *L'aventure des langues en Occident*, éd. Robert Laffont, Paris, 1994.

Œuvres concernant la Grèce antique

HATZFELD Jean, *Histoire de la Grèce ancienne*, éd. Payot, Paris, 1962.

Œuvres concernant l'Inde antique

BHAKTIVEDANTA Swami Prabhupāda *La BHAGAVAD Gītā telle qu'elle est*, trad. par A.C., éd. abrégée Bhaktivedanta, Paris, 1981.

BURNOUF Émile-Louis, *Bhagavad-Gîtâ ou Le chant du bienheureux*, Paris, 1861.

GOBLET D'ALVIELLA, *Ce que l'Inde doit à la Grèce*, éd. Paul Geuthner, Paris, 1926.

MENANT Nicole, *L'Inde que j'aime*, préface de Max-Pol Fouchet, éd. Sun, Paris, 1979.

POURQUOI ADORER DIEU EN VÉRITÉ ? éd. Watchtower and Tract Society of Pennsylvania, 1993.

Abréviation : *wj*

VOLWAHSEN Andreas, *Inde islamique*, Architecture Universelle, Office du Livre, Fribourg (Suisse), 1971.

VOLWAHSEN Andreas, *Inde*, Architecture Universelle, Office du Livre, Fribourg (Suisse), 1968.

Œuvres concernant le judaïsme

CHOURAQUI André, *Les dix commandements aujourd'hui*, éd. Robert Laffont, Paris, 2000.

CHOURAQUI André, *Moïse*, éd. Flammarion, Paris, 1997.

SONCINO BOOKS OF THE BIBLE, éd. Soncino Press, Londres, 1952.

Œuvres concernant la Mésopotamie

ANCIENT NEAR EASTERN TEXTS TO THE OLD TESTAMENT, sous la direction de James Pritchard, 3^e éd. Princeton University Press, 1958.

Abréviation : *ANET*

BABYLONE LA GRANDE EST TOMBÉE, LE ROYAUME DE DIEU A COMMENCÉ SON RÈGNE ! éd. Watchtower and Tract Society of New York, INC, Brooklyn, New York, 1969.

Abréviation : *Bf*

BARNET R. D. *Les reliefs des palais assyriens*, trad. française par Claudia Ancelot, éd. Artia, Prague, 1959.

BOTTÉRO Jean, *Au commencement étaient les dieux*, éd. Le Grand Livre du Mois, Paris, 2004.

CONTENAU G. Dr, *La civilisation d'Assur et de Babylone*, nouvelle éd. refondue Payot, Paris, 1951.

DOUGHERTY Raymond Philip, *Nabonidus and Belshazzar*, éd. Wipf & Stock Publishers, 2008.

DUVAL Jean, *Les jardins suspendus de Babylone*, éd. Famot, Genève, 1980.

GLASSNER Jean-Jacques, *La Mésopotamie*, éd. Les Belles Lettres, Paris, 2002.

GLASSNER Jean-Jacques, *Chroniques mésopotamiennes*, éd. Les belles lettres, Paris 2014.

Abréviation : *CM*

HISLOP Alexandre, *Les deux Babylones*, Paris, Librairie Fischbacher, 1972.

Abréviation : *2B*

KUGLER Franz Xaver, *Sternkunde und Sterndienst in Babel*, Münster, 1907.

LUCKENBILL Daniel David, *Ancient records of Assyria and Babylonia*, firth series in *Ancient Record*, éd. The University of Chicago Press, Chicago, Illinois, 1926.

ROUX Georges, *La Mésopotamie*, éd. du Seuil, 1995.

SMITH Sidney, *Babylonian Historical Texts: Relating to the Capture and Downfall of Babylon*, éd. Georg Olms Verlag AG, 1975.

Œuvres concernant le Moyen-Orient antique

HUXLEY Julian, *Splendeur et misère de l'orient*, trad. française par Josette Hesse, Arthaud, 1955.

PRÊTONS ATTENTION À LA PROPHÉTIE DE DANIEL ! éd. Watch Tower Bible and Tract Society of New York, Inc. International Bible Students Association, Brooklyn, 1999, New York.

Abréviation : *dp*

RACHET Guy, *La grande aventure de l'archéologie à la recherche des cités et des mondes perdus*, éd. Robert Laffont, Paris, 1979.

VIGOUROUX Fulcran, *La Bible et les découvertes modernes en Palestine, en Égypte et en Assyrie*, 4^e éd. Berche et Tralin, Paris, 1884/1885.

1) Œuvres concernant la Palestine :

BRIEND Jacques et SEUX Marie-Joseph, *Textes du Proche-Orient ancien et histoire d'Israël*, Cerf, Paris, 1977.

Abréviation : *TPOAHI*

BURROWS Millar, *Les manuscrits de la mer morte*, éd. Robert Laffont, Paris, 1968.

BURROW Millar, *Le Rouleau d'Isaïe de la mer Morte*, éd. The Dead Sea Scrolls of St. Mark's Monastery, New Haven, 1950.

DOLL Paul-Julien, *La plus grave erreur judiciaire de l'Histoire – La crucifixion de Jésus*, Les Cahiers de l'Histoire, n° 95, éd. SEDIP, mai/juin 1972.

KELLER Werner, *La Bible arrachée aux sables*, trad. M. Muller-Strauss, Le Livre Contemporain – Amiot Dumont, 1956.

LA PROPHÉTIE D'ISAÏE LUMIÈRE POUR TOUS LES HUMAINS, éd. Watch Tower Bible and Tract Society of New York, Inc. International Bible Students Association, Brooklyn, 2000, New York.

Abréviation : *ip*

L'AVENTURE DES MANUSCRITS DE LA MER MORTE, sous la direction de Hershel Shanks, trad. par Sylvie Carteron, éd. du Seuil, Paris, 1996.

SOCIÉTÉ BIBLIQUE DE PARIS, *Les Livres Apocryphes de l'Ancien Testament*, Fishbacher, Paris, 1909.

THOMAS David Winton, *Documents From Old Testament Times*, éd. D. Winton Thomas, 2006.

2) Œuvres concernant la Perse antique :

LECOQ Pierre, *Les inscriptions de la Perse achéménide*, éd. Gallimard, Paris, 1997.

Abréviation : *IPA*

STRASSMAIER Johann *Inschriften von Cambyses, König von Babylon*, Leipzig, 1890

3) Œuvres concernant la Phénicie antique :

COMMEAUX CHARLES, *Les phéniciens – Un peuple méconnu et contesté*, Les Cahiers de l'Histoire n° 95, éd. SEDIP, mai/juin 1972.

MAZEL Jean, *Mazel Jean avec les Phéniciens à la poursuite du soleil sur la route de l'or et de l'étain*, éd. Robert Laffont, Paris, 1968.

Œuvres concernant le nazisme et le Ku Klux Klan

BRADFORD HUIE William, *Trois vies pour la liberté*, préface de Martin Luther King, Stock, 1965.

CANONICI Guy, *Les témoins de Jéhovah face à Hitler*, Paris, Albin Michel, 1998.

GRAFFARD Sylvie & TRISTAN Léo, *Les Bilbelforscher et le nazisme (1933-1945)*, Paris, éd. Tiresias, 1991.

KESSEL Joseph, *Les mains du miracle*, Gallimard, 1960.

MARTIN Roger, *Amérikkka voyage en Amérique fasciste*, éd. Calmann-Lévi, 1989.

RYBACK W. Timothy, *Dans la bibliothèque privée d'Hitler*, trad. par Gilles Morris-Dumoulin, éd. Le Cherche Midi, 2009.

ZURCHER Franz, *Croisade contre le christianisme*, éd. Rieder, Paris, 1939.

Œuvres religieuses :

BEN MAHMOUD Nouredine, *Le saint Coran*, Paris, 1963.

CHOURAQUI André, *Le Coran l'Appel*, éd. Robert Laffont, 1990.

KALTENMARK Max, *Lao Tseu et le taoïsme*, éd. du Seuil, 1965.

KUR'AN-I KERİM YÜCE MEALİ, trad. Dr Sadrettin Gümüş, Dr Yakup Çiçek, Dr Muhsin Demirci, İpek Yayın Dağıtım, A.Ş. İstanbul, 2001.

KUR'ÂN-I KERİM ve YÜCE MEÂLİ, Dr Lütfullah Cebeci, Dr Sadık Kılıç, éd. Ayfa Basın, İstanbul.

KASIMIRSKI, *Le Coran*, éd. Garnier-Flamarion, 1975.

KEKRID Salah Ed-Dine, *QUR'ÂN AL – KARIM*, Beyrouth, 1985.

LAÏMÈCHE Ahmed, *Le Coran*, éd. France-Islam, 1984.

MASSON Denise, *Le Coran*, Folio, éd. Gallimard, 1967.

MUHAMMAD HAMIDULLAH, *Le saint Coran*, éd. Beyan Yayınları, İstanbul, 2005.

YAHYA Njikum trad. française, *La préservation du Tawhid*, Yahya, éd. arabe.

Œuvres concernant la Rome antique

DESSEAU Hermann, *Corpus Inscriptionum Latinarum*, Berlin, 1887.

VENTURINI E. – *La ville éternelle*, éd. Lozzi, Rome, 1963.

Œuvres scientifiques

BOGDANOV, Igor & Grichka, *La pensée de Dieu*, éd. Grasset, Paris, 2012.

BOGDANOV, Igor & Grichka, *Le visage de Dieu*, éd. Grasset & Fasquelle, Paris, 2010.

BOGDANOV, Igor & Grichka, *La fin du hasard*, éd. Grasset, Paris, 2013.

BOURSIN Jean-Louis, *Les structures du hasard, Les probabilités et leurs usages*, éd. du Seuil, Paris, 1986.

EINSTEIN Albert, *La relativité*, trad. de l'allemand par Maurice Solovine, éd. Gauthiers-Villars, Paris, 1976.

GUITTON Jean, et BOGDANOV Igor & Grichka, *Dieu et la science – vers le matérialisme* – éd. France Loisirs, Paris, 1991.

HAWKING Stephen, *L'univers dans une coquille de noix*, trad. Christian Cler, éd. Odile Jacob, Paris, 2001.

HAWKING Stephen, *Une brève histoire du temps*, trad. Isabelle Naddeo-Souriau, éd. France-loisirs, Paris, 1989.

Œuvres concernant le symbolisme et sociétés secrètes

BOUDON Brigitte, *Symbolisme de la croix*, éd. du huitième jour, Paris, 2010.

CROIX DE NOS VILLAGES, éd. Société historique et touristique de la région Fontaine-Française, 2008.

DAVY Marie-Madeleine, *Initiation à la symbolique romane*, éd. Flammarion, 1977.

DE MORTILLET Gabriel, *Le signe de la croix avant le christianisme*, éd. C. Reinwald, Paris, 1866.

FORNAS Félix-Pierre, *Le symbolisme dans l'art roman*, éd. La Taillanderie, 1997.

GOBLET D'ALVIELLA, *La migration des symboles*, éd. Louis Musin, Bruxelles, 1983.

HISTORAMA, *Les sociétés secrètes*, Werner Gerson, Jean Renald, X. Pasquini-Brulon, Éric de Goutel, Charles Pichon, Hors Série n° 4, Neuilly-sur-Seine, 1987.

LE LIVRE DES SYMBOLES, *réflexions sur des images archétypales*, éd. Taschen, Paris, 2010.

L'EUROPE PAÏENNE, Marc de Smerdt, Jean Markale, Pierre Crépon, Vincent Bardet, Franz Heingärtner, Serge Bukowski, Alain de Benoist, éd. Seghers, 1980.

NOGARET Joseph, *Les croix sont-elles des idoles ?* Réimpression de l'édition de 1884, éd. Lacour, Nîmes, 1996.

ROYER Eugène, *Calvaires bretons*, éd. Jean-Paul Gisserot, 1991.

SOPRANI Anne, *Les rois et leurs astrologues*, éd. MA, Paris, 1987.

VANDERHAEGHEN Léopold, *Curieuses histoires de la Franc-maçonnerie, À la découverte de ses origines bibliques*, éd. Jourdan, Paris-Bruxelles, 2011.

LÉVÈQUE Pierre, *Empires et Barbaries du III^e s. av. au I^{er} s. apr. J.-C.*, librairies Larousse et Tallandier, 1973.

MOMMSEN Theodorus, *Chronica Minora*, éd. Berolini APVD Weidmannos, 1894.

SUPPLEMENT TO VESTUS TESTAMENT, éd. Brill, Leiden, 1957.

WATCHTOWER LIBRARY, jw.org

Abréviations :

g

gm

Titres et éditions :

Réveillez-vous, éd. Les témoins de Jehovah de France, Boulogne-Billancourt.

La Bible, Parole de Dieu ou des hommes, éd. Watch Tower Bible and Tract Society of New York, Inc. International Bible Students Association, Brooklyn, 1989, New York.

- ns* *Que ton nom soit sanctifié*,
éd. Watchtower and Tract Society
of New York, INC, Brooklyn,
New York, 1964.
- ti* *Doit-on croire à la Trinité ?*
Jésus est-il le Dieu Tout-Puissant ?
éd. Watchtower and Tract
Society of Pennsylvania, 1989.
- w* *Tour de Garde*, éd. Les témoins
de Jéhovah de France,
Boulogne-Billancourt.

AUTEURS ANTIQUES

Remarque : Nombre d'ouvrages en latin et en grec sont numérisés sur le site : *Remacle.org*

CHOIX DE MONUMENTS PRIMITIFS DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE, Sté du Panthéon Littéraire, Paris, 1863.

Correspondance entre Pline et Trajan au sujet des chrétiens,

Tertulien : 23 traités,

Minucius Felix : Octavius,

Saint Cyprien : 12 traités,

Lactance : Morts des persécuteurs, Institutions divines, Colères de Dieu, Œuvre de Dieu.

J.-F. Maternus, Erreurs des religions profanes.

CÉSAR Jules, *Guerre des Gaules*, 1^o) trad. par L.-A. Constans, Gallimard, Folio classique, 1981.

2^o) trad. par Maurice Rat, GF-Flammarion, Paris, 1964.

CICÉRON, *Œuvres complètes*, trad. sous la direction de M. Nisard, éd. J.J. Dubochet & Le Chevalier et Cie., Paris, 1848.

CONSTANTIN, *Lettres et discours*, trad. Pierre Maraval, éd. Les Belles Lettres, Paris, 2010.

DIODORE DE SICILE, 1°) *Bibliothèque historique*, trad. par Ferdinand Hoefer, Paris, 1865.

2°) *Histoire universelle*, trad. par l'abbé Terasson, Paris, 1737.

FLAVIUS JOSÈPHE, *Œuvres complètes*, trad. française sous la direction de Théodore Reinach, Paris, 1900-1932.

FLAVIUS JOSÈPHE, *Histoire ancienne des Juifs & la guerre des Juifs contre les Romains*, trad. Arnauld d'Andilly, éd. Lidis, Paris, 1968-1973.

IRÉNÉE DE LYON, *Contre les Hérésies, Dénonciation et réfutation de la gnose au nom menteur*, trad. par Adelin Rousseau, éd. du Cerf, Paris, 1984.

HÉRODOTE, 1°) *L'Enquête* I à IX, présenté, traduit et annoté par Andrée Barguet, éd. Gallimard, Folio classique, 1964.
2°) *Histoire d'Hérodote*, trad. par Larcher, éd. Charpentier, Paris, 1850.

HÉSIODE, *Théogonie, Les travaux et les jours, Hymnes homériques*, présenté, traduit et annoté par Jean-Louis Backès, Gallimard, Folio classique, 2001.

HOMÈRE, *L'Iliade*, 1°) trad. par Mario Meunier, Albin Michel, 1956. – 2°) trad. par Eugène Lasserre, éd. GF-Flammarion, 1965.

HOMÈRE, *Odyssée*, trad. française par Victor Bérard, Gallimard, Folio, 1949.

HYGIN, Caius Julius Hyginus, *Hygini Fabulae*, éd. Hl Rose, Lugduni Batavorum, 1967.

JULIEN l'empereur, *Œuvres complètes*, éd. Henri Plon, Paris, 1863.

JUSTIN (Marcus Junianus Justinus) *Abrégé des histoires philippiques de Trogue Pompée*, trad. par Marie-Pierre Arnaud-Lindet, <http://www.forumromanum.org/literature/justin/trad2.html#10>

JUSTIN de Néapolis, *Dialogue de Saint Justin avec le Juif Tryphon*, Τοῦ ἁγίου Ἰουστίνου πρὸς Τρύφωνα Ἰουδαῖον Διάλογος, trad. par Antoine-Eugène de Genoude, éd. A. Royer, Paris, 1843.

LUCRÈCE, *De la Nature*, trad. française par Henri Clouard, GF Flammarion, 1964.

MACROBE, VARRON, POMPONIUS MELA, *Œuvres complètes*, dans la *Collection des Classiques latins avec la traduction en français*, publiées sous la direction de Désiré Nisard, éd. Didot, Paris, 1854.

OVIDE, *Les métamorphoses*, trad. par Louis Puget, Th. Guiard, Chevriaux et Fouquier (1876).

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, trad. Émile Littré, éd. J.J. Dubochet & Le Chevalier et Cie., Paris, 1850.

PORPHYRE DE TYR, 1) *De l'abstinence*, trad. par Jean Bouffartigue et Michel Patillon, éd. Les Belles Lettres, Paris, 1977. 2) *Traité de Porphyre touchant l'Abstinence de la chair des Animaux avec la vie de Plotin par ce philosophe et une dissertation sur les génies*, trad. par Jean Levesque de Burigny, éd. De Bure l'aîné, Paris, 1747.

Lucien de SAMOSATE, *Œuvres complètes de Lucien de Samosate*, trad. par Eugène Talbot, Hachette, Paris, 1912.

SUÉTONE, 1) *Vie des douze césars*, Gallimard, Folio classique, 1931/1932.

2) *Suétone*, trad. par M. Baudement, éd. J.-J. Dubochet, Le Chevalier & Cie., Paris, 1845.

STRABON, *Géographie*, trad. par Amédée Tardieu, éd. Hachette, Paris, 1867.

TACITE, *Annales*, éd. Gallimard, Folio classique, 1990.

TACITE, *Histoires*, éd. Gallimard, Folio classique, 1978.

TIBULLE, *Œuvres*, trad. par Maurice Rat, éd. Garnier Frères, Paris, 1931.

TITE LIVE, *Histoire Romaine*, trad. sous la direction de Désiré Nisard, 1864.

THUCIDIDE, *La guerre du Péloponnèse*, trad. et annoté par Denis Roussel, éd. Gallimard, Folio classique, 1964.

XENOPHON, *Économique*, trad. française par Pierre Chantraine, éd. Les belles lettres, Paris, 2003.

XENOPHON, *Cyropédie*, trad. par Eugène Talbot, éd. Hachette, Paris, 1859.

ATLAS, AUXILIAIRES BIBLIQUES, CATALOGUES, CONCORDANCES BIBLIQUES, LEXIQUES, LIVRES SCOLAIRES et DICTIONNAIRES

Abbés LUSSEAU & COLOMBE, *Manuel d'études bibliques*, éd. Pierre Téqui, Paris, 1932.

A *CONCORDANCE TO THE GREEK TESTAMENT*, W. Moulton, A. Geden, H. Moulton, Edinburgh, 1978.

ALEXANDRE Charles, *Dictionnaire Grec-Français*, éd. Hachette, Paris, 1892.

ATLAS DE L'ÉGYPTE ANCIENNE, John Baines & Jaromír Málek, adaptation de Monique Vergnies & Jean-Louis Parmentier, éd. du Fanal, Amsterdam, 1990.

AUXILIAIRE POUR UNE MEILLEURE INTELLIGENCE DE LA BIBLE, éd. Watch Tower and Tract Society of New York, INC, International Bible Students Association, Brooklyn, New York, 1992.

Abréviation : ad

BACUEZ & VIGOUROUX, *Manuel biblique ou cours d'Écriture Sainte à l'usage des séminaires*, A. Roger et F. Chernoviz, Paris, t. I, 13^e éd. 1913 ; t. II, 13^e éd. 1914 ; t. III, 10^e éd. 1900.

BALTY Jean-Ch., *Guide d'Apamée*, Centre de recherches archéologiques à Apamée de Syrie, Bruxelles, 1981.

BOST Jean-Augustin, *Dictionnaire de la Bible ou concordance raisonnée des Saintes Écritures*, Paris, 1849.

COMTE Fernand, *Larousse des Mythologies du monde*, Larousse, éd. Francs loisirs, 2005.

CHAMPOLLION Jean-François, *Dictionnaire égyptien*, éd. Solin Actes Sud, Arles, 2000.

CHAMPOLLION Jean-François, *Grammaire égyptienne*, éd. Solin Actes Sud, Arles, 1997.

CHAMPOLLION Jean-François, *Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens*, éd. Elibron Classics, Adamant Media Corporation, 2006.

CHRONIQUE DE LA FRANCE, éd. Chronique, Bassillac, 1995.

DAVIS John, *A Dictionary of the Bible*, Philadelphia, 1898.
DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE DE LA BIBLE sous la direction d'Alexandre Westphal, 3^e éd. Valence-sur-Rhône, 1973

DOCUMENTS D'HISTOIRE, R. Hubac, A.-M. Koenig, éd. Delagrave, 1970.

DICTIONNAIRE DE THÉOLOGIE CATHOLIQUE, sous la direction de Jean Michel Alfred Vacant & E. Mangenot, éd. Letouzey & Ané, Paris, 1902/1950.

ENCYCLOPÉDIE ARGUS DES MONNAIES THIMONIER, France de 752 à nos jours, Clermont-Ferrand, 1980.

ENCYCLOPÉDIE DES PAPES, Vingt siècles de l'Histoire du monde, Stéphane Arthur & Michel Bonnet, éd. Patrick Banon, Paris, 1995.

ENCYCLOPÉDIE DES SYMBOLES, Titre original : *Knaurs Lexicon der Symbole*, Hans Bidermann. Trad. Françoise Périgaut, Gisèle Marie, Alexandra Tondat. Textes complémentaires : Michel Cazenave, Pascale Lismonde, éd. France Loisirs, Paris, 1996.

ÉTUDES PERSPICACES DES ÉCRITURES, éd. Les témoins de Jéhovah, 1997.

Abréviation : *it*

GÉRARD André-Marie, *Dictionnaire de la Bible*, Imprimatur 1989, éd. Robert Laffont S.A., Paris, 1989.

HISTOIRE, 2^e, Laurent Bourquin, Noëlline Castagnez, Jean-François Dunyach, Jacques Nicolaus, Jean-Yves Piloubès, éd. Belin, Paris, 2006.

HISTOIRE de 406 à 1610, 5^e, A. Bonifacio, P. Maréchal, éd. Hachette, 1959.

HISTOIRE, Les fondements du monde contemporain, 2^e, Jacques Brochot, Éric Godeau, Delphine Lécureuil, Jacques Marseille, Jeanne Tocqueville, éd. Nathan, 2006.

HISTOIRE, L'Antiquité : Orient, Grèce, Rome, 6^e, Pierre Milza, Serge Berstein, éd. Fernand Nathan, 1970.

HISTORIENS ET GÉOGRAPHES, *Histoire religieuse* (1), Hachette, n° 341, octobre 1993.

HISTORIENS ET GÉOGRAPHES, *Histoire religieuse* (2), Hachette, n° 343, mars/avril 1994.

HORAPOLLON Niloüs, *Hieroglyphica*, trad. par Van de Walle B. & Vergote J., 1943.

INTERNATIONAL STANDARD BIBLE ENCYCLOPEDIA, sous la direction de Geoffrey W. Bromiley, éd. Wm. B. Eerdmans, 1982.

LA BIBLE DÉCHIFFRÉE, sous la direction de Pat & David Alexander, 4^e éd. révisée : Ligue pour la lecture de la Bible, 2013.

LAMBERT Gilles & HARARI Roland, *Dictionnaire de la mythologie grecque et latine*, éd. Le grand livre du mois, Paris, 2000.

LAMBERT Gilles & HARARI Roland, *Dictionnaire des dieux et des mythes égyptiens*, éd. Le grand livre du mois, Paris, 2002.

L'ANTIQUITÉ, *Histoire classe de 6^e*, Jules Isaac, Henri Béjean, éd. Hachette, 1947.

L'ANTIQUITÉ, 6^e, Denise Grogzynski, Maurice Meuleau, Marc Vincent, Paris-Bruxelles-Montréal, éd. Bordas, 1970.

LEON-DUFOUR Xavier, *Dictionnaire du Nouveau Testament*, éd. du Seuil, 1996.

LOUIS FRÉDÉRIC, *Dictionnaire de la civilisation indienne*, éd. Robert Laffont (Bouquins), 1987.

MAGISTER 2000, *Les mathématiques, arithmétique, algèbre et géométrie*, Paris, éd. Philippe Auzu, 2001.

MARTEAU DE LANGLE DE CARRY et G. TABURET-MISSOFE, *Dictionnaire des Saints*, éd. Le livre de poche, Paris, 1963.

MATHIEU-ROSAY Jean, *Dictionnaire du christianisme*, éd. Marabout, Alleur (Begique), 1990.

MONNAIE IV, Comptoir Général Financier, Michel Prieur, Laurent Schmitt, Pierre Sudre, Paris, 1998.

MONNAIE V, Comptoir Général Financier, Michel Prieur, Laurent Schmitt, Pierre Sudre, Paris, 1998.

MONNAIE VII, Comptoir Général Financier, Michel Prieur, Laurent Schmitt, Pierre Sudre, Paris, 1999.

MONNAIE XIII, Comptoir Général Financier, Michel Prieur, Laurent Schmitt, Pierre Sudre, Paris, 2001.

MONNAIE XV, Comptoir Général Financier, Michel Prieur, Laurent Schmitt, Pierre Sudre, Paris, 2002.

MONNAIES, Guy Loudmer et Hervé Poulain, Paris, 1976.

MONNAIES, Monte-Carlo, 1976.

MONNAIES et MÉDAILLES, Monte-Carlo, 1977.

MONNAIES – JETONS, Collection R. Castaing, Paris, 1976.

MUSÉE ÉGYPTIEN DU CAIRE, Catalogue officiel publié par l'Organisation des Antiquités Égyptiennes, éd. Philipp von Zabern, Mayence, 1987.

NORMA Pierre, *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, éd. Maxi-Livres, 2001.

NOUVEAU DICTIONNAIRE BIBLIQUE, 4^e éd. Emmaüs, Saint-Léger sur Vevey, Suisse, 1979

REYMOND P. *Dictionnaire d'Hébreu et d'Araméen Bibliques*, Paris 1991.

ROY Willis, *Mythologie du monde entier*, éd. France Loisirs, Paris, 1995.

ROSENTHAL Franz, *Grammaire d'araméen biblique*, trad. Paul Hebert, éd. Beauchesne, Paris, 1988.

SCHMIDT Joël, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, réf. Larousse, Paris, 1986.

STRONG James, *Strong's exhaustive concordance of the Bible*, Abigdon press, New York, 1974.

THE ENGLISHMAN'S HEBREW AND CHALDEE CONCORDANCE OF THE OLD TESTAMENT, 3^e éd. Samuel Bagster and Sons, London, 1866.

TOUTE ÉCRITURE EST INSPIRÉE DE DIEU ET UTILE, éd. The Kingdom Hall Trust, London, UK, 1990.

Abréviation : si

TRÉSORS DU TIBET, Région autonome du Tibet, Chine ;
Muséum national d'histoire naturelle, éd. du Muséum, Paris,
1987.

TRADUCTIONS BIBLIQUES ET LEURS ABRÉVIATIONS

ALLIOLI Joseph Franz von, *La Bible d'Allioli*, éd. Louis
Vivès, Paris, 1953/1954.

Abréviation : JFA

AMERICAN STANDARD BIBLE, The Holy Bible, éd.
Thomas Nelson & fils, New York, 1901.

Abréviation : ASB

BIBLE À LA COLOMBE, La Sainte Bible, Nouvelle version
Second révisée, Alliance biblique universelle, 1989.

Abréviation : Co

BIBLE ANNOTÉE DE NEUFCHÂTEL, 1899.

Abréviation : BA

BIBLE DE L'ÉPÉE, refonte de la Bible de Jean Calvin de
1540, d'après une révision du texte de la Bible d'Ostervald
et de celui de la Bible Martin, ajustée sur la King-James et
précisée sur les Textes Originaux :

a) le Texte Massorétique Hébreu pour l'Ancien Testament

b) le Texte Reçu Grec pour le Nouveau Testament

éd. Tulipe 2005 ; Abréviation : Bé

éd. Tulipe 2010 ; Abréviation : Bé 2010

BIBLE des PEUPLES, Bernard & Louis Hurault, nouvelle
éd. du Jubilé révisée et augmentée, Paris, 2005.

Abréviation : BP

BIBLE DU ROI JACQUES, La Bible King James Française,
trad. par Nadine L. Sratford, 2011.

Abréviation : KJf

BIBLIA SACRA IUXTA VULGATAM VERSIONEM, 5^e éd.
Robert Weber.

Abréviation : Vgw

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE, *La Bible*, AT, éd.
Gallimard, Bruges, 1962 et NT, éd. Idem, 1971.

Abréviation : Pl

BOURASSE et JANVIER, *Le Nouveau Testament de Jésus-Christ*,
éd. Alfred Mame et fils Tours, 1885.

Abréviation : BJ

BUZY D., *Le Nouveau Testament*, 7^e éd. de l'École, Paris,
1947.

Abréviation : Bu

CAHEN Samuel, *La Bible*, éd. Les Belles lettres, Paris, 1994.

Abréviation : Ca

CHOURAQUI André, *La Bible*, Desclée de Brouwer, 1985.

Abréviation : Ch

CRAMPON Augustin,

1) *La Sainte Bible* (Imprimatur 1904), éd. Desclée,
Lefebvre et Ci^e, Paris, Rome, Tournai, 1904.

Abréviation : AC

2) *La Sainte Bible*, révisée (Imprimatur 1938), Desclée et
Ci^e, Éditeurs Pontificaux, Paris, Tournai, Rome, 1923.

Abréviation : AC2

3) *La Sainte Bible* (Imprimatur 1960), Ancien Testament,
trad. révisée par J. Bonsirven, Nouveau testament, nouvelle
trad. par A. Tricot, nouvelle éd. Desclée et Ci^e, Paris, Tournai,
Rome, New York, 1960.

Abréviation : CT

DARBY J.N., *La Sainte Bible*, C.H. Voorhoeve, 1908.

Abréviation : Da

DE BEAUMONT Pierre, *Le Nouveau Testament* (Imprima-
tur 1972), éd. Fayard-Mame, 1972 ; *L'ancien Testament*
(Imprimatur 1967), éd. Fayard-Mame, 1968.

Abréviation : PB

DE GENOUDE Antoine-Eugène, *Sainte Bible*, traduction nouvelle de M. de Genoude, éd. Diamant, Sapia et Beaujouan, Paris.

Abréviation : DG

DE SACY, Trad. par Louis-Isaac Lemaître de Sacy, *La Bible*, Bouquins, Robert Laffont, Paris, 1990.

Abréviation : Sa

DOUAY-RHEIMS, *The Holy Bible*, translated from the latin Vulgate diligently compared with the hebrew, greek, and other editions in divers languages. 1609, 1582.

Abréviation : DR

DRIoux abbé, *La Sainte Bible*, texte de la Vulgate, trad. par de Carières av. concordance des Livres saints, commentaires de Ménochius, préfaces et notes historiques et théologiques, éd. Berche et Tralin, Paris, 1884.

Abréviation : AD

EMPHATIC DIAGLOTT, trad. interlinéaire en grec/anglais du NT, Benjamin Wilson, New York, 1864.

Abréviation : ED

FAIVRE Fernand, *Le Nouveau Testament de Notre Seigneur Jésus-Christ*, trad. Louis Segond avec notes destinées à mettre en relief les vérités essentielles qu'il renferme par Fernand Faivre, Lausanne, 1923.

Abréviation : FF

FILLION Louis-Claude, *La Sainte Bible*, Texte latin et traduction française commentée d'après la Vulgate et les textes originaux (Imprimatur : 1901), éd. Letouzey et Ané, Paris, 1896.

Abréviation : Fi

GIGUET P. *La Sainte Bible, traduction de l'Ancien Testament d'après les Septante*, revue et annotée par J.-A. Duley, éd. Poussielgue & Fils, Paris, 1865.

Abréviation : LXX ^{Giguet}

GLAIRE Jean Baptiste, *La Sainte Bible selon la Vulgate*,

1) *Nouveau Testament*, A. Jouby et Roger, Libraires-éditeurs, Paris, 1877.

2) *Ancien Testament*, 3 tomes, éd. A. Roger et F. Chernoviz, Paris, 1877.

Abréviation : Gl

GREBER Johannes, *The New Testament*, USA, 1937.

Abréviation : Gj

JÉSUS EST VIVANT, LES QUATRE ÉVANGILES, Texte officiel de la liturgie, Desclée de Brouwer, Paris, 1981.

Abréviation : Jv

KING JAMES VERSION, The Holy Bible, Londres, 1611.

Abréviation : KJ

KİTABI MUKADDES, Kitabı Mukaddes Şirketi (UBS Turkish Bible), İstanbul, 2006.

Abréviation : KM

KUEN Alfred, *Parole Vivante*, éd. Éditeurs de Littérature Biblique, Braine-l'Alleud, Belgique, 1980.

Abréviation : AK

KUTSAL METINLER İNCİL, éd. Yehova'nın Şahitleri, Germany, 2005.

Abréviation : KMI

LA BIBLE DE JÉRUSALEM (Imprimatur 1999), Fleurus/Cerf, 2001.

Abréviation : Jé

LA BIBLE de la FAMILLE et de la JEUNESSE, Bible abrégée, éd. Agence de la Société Biblique Protestante, Paris, 1931.

Abréviation : BFJ

LA BIBLE DE MELAN, Osty, Trinquet (Imprimatur 1969), 3^e éd. Siloé, Paris, 1967.

Abréviation : BM

LA BIBLE EN FRANÇAIS COURANT (Imprimatur 1996), Alliance Biblique Universelle, 1997, www.editionsbiblio.fr

Abréviation : BFC

LA BIBLE, NOUVELLE TRADUCTION LITURGIQUE, Association épiscopale liturgique pour les pays francophones, www.aelf.org/bible-liturgie

Abréviation : AELF

LA NOUVELLE TRADUCTION BIBLIQUE, Bayard, Paris, 2001.

Abréviation : NTB

LE NOUVEAU TESTAMENT, F.-M. Braun, D. Buzy, R. Leconte, L. Marchal (Imprimatur 1955), éd. Letouzey et Ané, Paris, 1955.

Abréviation : BBLM

LE SAINT ÉVANGILE de N.-S. JÉSUS-CHRIST et les ACTES DES APÔTRES (Imprimatur 1921), éd. dite de S. Jérôme, Publiroc, Marseille, 1951.

Abréviation : St J

LETHIELLEUX, *La Sainte Bible*, Ouvrage collectif : Drach, Lesêtre, Fillion, Trochon, Duplessy, Merz, Ph.-P., Antoine Bayle, Clair, Crellier, Ancessi, Grandvaux, Gillet, éd. Lethielleux, Paris, 1871/1890.

LIENART Achille, *La Sainte Bible*, sous la direction du cardinal Liénart (Imprimatur : 1955) éd. Fides, Montréal, 1956.

Abréviation : Li

LUTHERS MARTIN, *Die Bibel ober die ganze Heilige Schrif des Alten und Neuen Testaments*, Pribilegierte Württembergische Bibelanfalt, Stuttgart, 1910.

Abréviation : ML

MAREDSOUS, *La Sainte Bible*, Moines de Maredsous (Imprimatur : 1959) Braine-le-Comte, Belgique, 1960.

Abréviation : Md

MARTIN David, *La Sainte Bible*, 1744.

Abréviation : Ma

MICHEL Estienne, *La sainte Bible*, éd. René Benoist, Lyon, 1580.

Abréviation : EM

NEW WORLD TRANSLATION of the Holy Scriptures, éd. Watch Tower & Tract society of Pennsylvania, Paterson, USA, 2013.

Abréviation : **nwt-E**

NEW WORLD TRANSLATION of the CHRISTIAN GREEK SCRIPTURES, 2^e éd. Watch Tower & Tract society, New York, USA, 1951.

Abréviation : **Nwt^{cgs}**

NOUVEAU TESTAMENT, Livr'Afrique, Lorient, 2007.

Abréviation : L'A

OLIVETAN Pierre-Robert, *La Bible*, 1535.

Abréviation : RO

OSTERVALD Jean-Frédéric., *La Sainte Bible*, Société britannique et étrangère, Londres, 1861.

Abréviation : Od

OSTY Émile, *La Bible*, éd. du Seuil, 1973.

Abréviation : Os

OLTRAMARE Hughes, *Le Nouveau Testament*, éd. Gallimard, 2001.

Abréviation : Ol

PAROLE DE VIE, *La Bible*, Alliance biblique universelle, 2002.

Abréviation : PV

RHOTERHAM'S EMPHASIZED BIBLE, Joseph Bryant Rhootheram, 1902.

Abréviation : EBR

RILLIET Albert, *Les livres du Nouveau Testament traduits selon les textes grecs les plus anciens*, 1858.

Abréviation : AR

S.A. FEMMES D'AUJOURD'HUI, *En ce temps-là, la Bible*, nouveau texte de la Bible établi sous la direction

d'André Froissard, assisté de Noël Bompois (Imprimatur : 1969) Odege, Paris, 1969.

Abréviation : FA.

SEGOND Louis, *La Sainte Bible*, Société Biblique Française, 1965.

Abréviation : Sg

SEMEUR, *La Bible*, Société Biblique Internationale, 2000.

Abréviation : S

SEPTUAGINTA, Alfred Rahlfs & Robert Hanart, éd. Altera révisée, Suttgart, 2006.

Abréviation : LXX

Les SOCIÉTÉS BIBLIQUES, *Nouveau Testament et Psaumes*, éd. Société Biblique Française, 1973.

Abréviation : SB

STAPFER Edmond, *Le Nouveau Testament*, 3^e éd. Société biblique protestante de Paris, Paris, 1899.

Abréviation SE

SYNODALE, *La Sainte Bible*, Société biblique de France, Lausanne, 1937.

Abréviation : Syn

TRADUCTION DU MONDE NOUVEAU, *Les Saintes Écritures*, éd. Watchtower Bible and Tract Society of New York, INC, 1974.

Abréviation : MN¹⁹⁷⁴

TRADUCTION DU MONDE NOUVEAU, *Les Saintes Écritures*, éd. avec références, Watchtower Bible and Tract Society of New York, INC, 1984.

Abréviation : MN¹⁹⁸⁴

TRADUCTION DU MONDE NOUVEAU, *Les Saintes Écritures, avec notes et références*, éd. révisée, Association « Les Témoins de Jéhovah », Boulogne-Billancourt, 1995.

Abréviation : MN

TRADUCTION ŒCUMÉNIQUE de la BIBLE, *La Bible*, Le Cerf, 1996.

Abréviation : TOB

THE KINGDOM INTERLINEAR TRANSLATION of the GREEK SCRIPTURES, by Brooke Foss Westcott and Fenton John A. Hort, de 1881, éd. Watchtower and Tract Society of the New York, New York, 1985.

Abréviation : Int

VIGOUROUX, Fulcran. *La Sainte Bible polyglotte* (Imprimatur 1899), trad. française de l'abbé Jean-Baptiste Glaire, éd. A. Roger et F. Chernoviz, Paris, 1900.

Abréviation : V

VOTRE BIBLE,

1) – (Imprimatur 1970), Apostolat des éditions, Paris, 1972.

Abréviation : VB

2) – *L'Ancien Testament, Histoire des hommes que Dieu sauve, L'Évangile de Jésus, L'Église des Origines dans les Actes des apôtres* (Imprimatur 1976), trad. François Amiot, révisé par Charles Augrain, Daniel Sesboüé et Robert Tamisier, avec notes et illustrations sous la direction d'Henri Galbiati, éd. Paulines, Montréal-Nord, Canada, 1977.

Abréviation : VB2

VULGATÆ, Biblia Sacra, (Imprimatur 1887), Fillion, Parisiis, 1894.

Abréviation : Vg^f

VULGATE, Le livre des Psaumes, Latin-Français (Imprimatur 1925), préface, introduction et notes de l'abbé Crampon, Desclée et Cie, Paris, Tournai, Rome.

Abréviation : Vg^{LP}

VULGATE SIXTO-CLÉMENTINE, BIBLIA SACRA, Vulgatae Editionis, Rome, 1694.

Abréviation : Vg^c

WEBER Alfred, *Le Saint Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ ou Les quatre Évangiles en un seul*, éd. de propagande de l'œuvre catholique de la diffusion du Saint Évangile, approbation 1898, Verdun.

Abréviation : AW

WESTCOTT Brooke Foss and HORT Fenton John, *The new Testament in Original Greek*, New York, 1881.

Abréviation : WH

YOUNG Robert, *Young's Literal Translation of the Holy Bible*,
Abréviation : YLT

ZADOC Kahn,

1) *La Bible*, Traduction du Rabbinate Français (texte massorétique original de 1899) sous la direction du grand rabbin Zadoc Kahn, Librairie Colbo, Paris, 1966.

2) éd. électronique de 2008 qui reproduit le texte massorétique du Codex d'Alep et de manuscrits de l'École de Tibériade qui lui sont apparentés : <http://www.mechon-mamre.org/f/ft/ft0.htm>

Abréviation : ZK

RÉCAPITULATION DES ABRÉVIATIONS

1) Œuvres générales

Abréviations	Titres
<i>2B</i>	<i>Les deux Babylones</i>
<i>ANET</i>	<i>Ancient Near Eastern Texts to the Old Testament</i>
<i>bf</i>	<i>Babylone la Grande est tombée, Le royaume de Dieu a commencé son règne !</i>
<i>CM</i>	<i>Chroniques mésopotamiennes</i>
<i>dp</i>	<i>Prêtons attention à la prophétie de Daniel !</i>
<i>g</i>	<i>Réveillez-vous</i>
<i>it</i>	<i>Études perspicaces des Écritures</i>
<i>ip</i>	<i>La prophétie d'Isaïe, lumière pour tous les humains</i>
<i>IPA</i>	<i>Les inscriptions de la Perse achéménide.</i>
<i>lf</i>	<i>Cinq questions à se poser sur l'origine de la vie</i>
<i>ns</i>	<i>Que ton nom soit sanctifié</i>
<i>ti</i>	<i>Doit-on croire à la Trinité ? Jésus est-il le Dieu Tout-Puissant ?</i>

<i>TPOAHI</i>	<i>Textes du Proche-Orient ancien et Histoire d'Israël</i>
<i>w</i>	<i>Tour de Garde</i>
<i>wj</i>	<i>Pourquoi adorer Dieu en vérité ?</i>

2) Versions bibliques

Abréviations	Dénominations communes
AC	<i>Abbé Crampon 1904</i>
AC2	<i>Abbé Crampon 1938 (où le nom de Jéhovah a été remplacé par Yahweh)</i>
AD	<i>Abbé Drioux</i>
AELF	<i>Bible de la liturgie</i>
AK	<i>Bible de Kuen ou Parole vivante</i>
AR	<i>Rilliet</i>
ASB	<i>American Standard Bible</i>
AW	<i>Les quatre Évangiles en un seul</i>
BA	<i>Bible annotée de Neufchâtel</i>
BBLM	<i>NT de Braun, Busy, Leconte et Marchal</i>
Bé	<i>Bible de l'épée</i>
Bé 2010	<i>Bible de l'épée 2010 (où l'Éternel a été remplacé par YEHOVAH dans l'AT)</i>
BFC	<i>Bible en français courant</i>
BFJ	<i>Bible de la famille et de la jeunesse</i>
BJ	<i>Bourrassé et Janvier</i>
BL	<i>Bible liturgique</i>
BM	<i>Bible de Melan</i>
BP	<i>Bible des peuples</i>
Bu	<i>Busy</i>
Ca	<i>Samuel Cahen</i>
Ch	<i>Chouraqui</i>

Co	<i>Bible à la colombe</i>
CT	<i>Crampon et Tricot</i>
Da	<i>Darby</i>
DG	<i>de Genoude</i>
DR	<i>Dhouais-Rheims</i>
EBR	<i>Emphised Bible</i>
ED	<i>Emphatic Diaglott</i>
EM	<i>Étienne Michel</i>
ES	<i>Edmond Stapfer</i>
FA	<i>Femmes d'aujourd'hui</i>
FF	<i>NT Fernand Faivre</i>
Fi	<i>Fillon</i>
Gl	<i>Abbé Glaire</i>
Gj	<i>Johannes GREBER</i>
Jé	<i>Bible de Jérusalem</i>
Jv	<i>Les quatre évangiles</i>
Int	<i>The Kingdom Interlinear Translation of the Greek Scriptures</i>
JFA	<i>Bible d'Allioli</i>
KJ	<i>King James</i>
KJf	<i>King James en français</i>
KM	<i>Kitabı Mukaddes</i>
KMI	<i>Kutsal Metinler İncil</i>
L'A	<i>Livr'Afrique</i>
Li	<i>Liénart</i>
Ma	<i>Martin</i>
Md	<i>Maredsous</i>
ML	<i>Martin Luthers</i>
MN	<i>Traduction du Monde Nouveau</i>
NTB	<i>Nouvelle Traduction Biblique</i>
Nwt ^{cgs}	<i>New World Translation of the Christian Greek Scriptures</i>

ntw-E	<i>New World Translation of the Holy Scriptures</i>
Ol	<i>Oltramare</i>
Od	<i>Ostervald</i>
Os	<i>Osty</i>
PB	<i>Pierre de Beaumont</i>
PC	<i>Pirot et Clamer</i>
Pl	<i>Bible de la Pléiade</i>
PV	<i>Parole de vie</i>
RO	<i>Bible d'Olivétan</i>
S	<i>Bible du Semeur</i>
Sa	<i>De Sacy</i>
SB	<i>Sociétés Bibliques</i>
Sg	<i>Segond</i>
Syn	<i>Synodale</i>
St J	<i>Le saint évangile de Jérôme</i>
TOB	<i>Traduction œcuménique de la Bible</i>
V	<i>Bible polyglotte par Vigouroux</i>
VB	<i>Votre Bible</i>
VB2	<i>Henri Galbiati</i>
Vg	<i>Vulgate</i>
Vg ^c	<i>Vulgate clémentine</i>
Vg ^f	<i>Vulgatæ Biblia Sacra (Fillon)</i>
Vg ^{LP}	<i>Le livre des Psaumes selon la Vulgate annotée par Crampon</i>
YLT	<i>Robert Young</i>
WH	<i>The New Testament in Original Greek Westcott Hort</i>
ZK	<i>Zadoc Kahn ou Bible du Rabbinate</i>

3) Abréviations et sigles internationaux de manuscrits bibliques

Abréviations/sigles :	Dénominations
Ⲛ	<i>Codex Sinaiticus, (LXX)</i>
Δ	<i>Codex Sangallensis</i>
Θ 038	<i>Die Koridethi Evangelien</i>
A	<i>Codex Alexandrinus (LXX)</i>
Al	<i>Codex d'Alep</i>
Aq	<i>Version grecque d'Aquila de Sinope</i>
Aq ^{Burkitt}	Translation of Aquila, Cambridge, 1897.
Aq ^{Taylor}	<i>Hebrew-Greek Cairo Genizah Palimpsests, C. Taylor, Cambridge, 1900.</i>
Arm	<i>Version arménienne</i>
B	<i>Codex Vaticanus (LXX)</i>
LB 19 ^A	<i>Codex de Leningrad</i>
BHK	<i>Biblia Hebraica, R. Kittel</i>
BHS	<i>Biblia Hebraica Stuttgartensia</i>
C	<i>Codex Ephræmi Syri rescriptus</i>
Ca	<i>Codex du Caire</i>
D	<i>Codex de Bèze</i>
E	<i>Codex Basileensis</i>
It	<i>Version vieille Latine (Itala), P. Sabatier</i>
It ^{lg}	<i>Codex gothicus Legionensis</i>
It ^{ms c}	<i>Codex Colbertinus</i>
It ^{ms l}	<i>Codex Rehdigeranus</i>
LXX	<i>Septuaginta Id est Vetus Testamentum graece iuxta LXX interpretes, par A. Rahlfs.</i>

LXX ^{Bagster}	<i>The Septuagint with Apocrypha</i> , L. Brenton.
LXX ^{Lagarde}	<i>Librorum Veteris Testamenti Canonicorum Pars Prior Graece</i> , Paul de Lagarde.
LXX ^{Lucien}	<i>Version de Lucien d'Antioche</i>
LXX ^{Thomson}	<i>Septante</i> , C. Thomson
LXX ^{IEJ 12}	<i>Israel Exploration Journal</i> (vol. 12, p. 203) Jerusalem, 1962.
LXX ^{P Fouad Inv. 266}	<i>Études de Papyrologie</i> (t. 9, p. 81-150, 227, 228) Le Caire, 1971.
LXX ^{P. Oxy. VII.1007}	<i>The Oxyrhynchus Papyri</i> (part VII, p. 1, 2) A. Hunt, London, 1910.
LXX ^{VTs}	<i>Supplements to Vetus Testamentum</i>
N	<i>Codex Purpureus Petropolitanus</i>
N-A	<i>Nestle-Aland Novum Testamentum Graece</i>
P ⁴⁵	<i>Papyrus Chester Beatty I</i> , Dublin.
P ⁴⁶	<i>Papyrus Chester Beatty II</i> , Ann Arbor.
P ⁴⁷	<i>Papyrus Chester Beatty III</i> , Dublin.
Sam	<i>Pentateuque samaritain.</i>
Sy	<i>Peshitta.</i>
Sy ms n° 153 (Vatican)	<i>Version philoxénienne</i>
Sy ^h	<i>Version harklénienne</i>
Sy ^{Hexaplaire}	<i>Version syrohexaplaire</i>
Sy ^{hi}	<i>Version Hierosolymitanum</i>
Sy ^s	<i>Version syriaque sinaïtique</i>
Sym	<i>Version grecque de Symmaque</i>
T	<i>Targoums</i>
T ^J	<i>Targoum Jonathan</i>

T ^J I	<i>Targoum Jérusalem pseudo-Jonathan</i>
T ^J II	<i>Targoum Jérusalem fragmentaire</i>
T ^{Lagarde}	<i>Targoum, éd. : Prophetæ Chaldaice, Paul de Lagarde, Leipzig 1872.</i>
T ^O	<i>Targoum d'Onkelos babylonien</i>
T ^P	<i>Targoum palestinien</i>
Th	<i>Version de Théodotion</i>
TR	<i>Texte reçu</i>
UBS	<i>The Greek New Testament, par K. Aland, Stuttgart, 1983.</i>
Vg ^s	<i>Vulgate sixtine</i>
VT	<i>Vetus Testamentum</i>
W	<i>Codex de Washington</i>
X	<i>Codex Monacyensis</i>

3) Abréviations ou sigles courants :

ap.	après
ap. n. è.	après notre ère
av.	avant
av. n. è.	avant notre ère
avr.	avril
AT	Ancien Testament
B.M.	British Museum
cf.	comfer (comparez)
chap.	chapitre
col.	colonne
c.-à-d.	c'est-à-dire
déc.	décembre
éd.	édition(s)
env.	environ

ex.	exemple
fév.	février
fig.	figure
gr.	grec
h.	heure
héb.	hébreu
Ibid.	Ibidem
imp.	imprimé
in	dans
juil.	juillet
KV	Kings Valley (Vallée des Rois [égyptiens])
lat.	latin
lit.	littéralement
liv.	livre
nov.	novembre
NT	Nouveau Testament
oct.	octobre
p.	page(s)
§	paragraphe(s)
plur.	pluriel
QV	Queens Valley (Vallée des Reines [égyptiennes]).
sept.	septembre
sing.	singulier
t.	tome
trad.	traduction, traduit
v.	voir
vol.	volume

APPENDICE A

(La base 60 couplée avec la base 10 dans le monde)

Le double système de base 60, incluant la base 12, couplé au système de base 10 existait aussi chez les Israélites, les Grecs et les Romains ; il vient de Babylone, et a perduré jusqu'à l'aube de l'ère moderne comme le montre le tableau suivant.

À Babylone

Unités de mesure des longueurs

1 lieue = 180 cordes = 216 000 coudées

1 *ninni* (corde ou cordeau) = 2 demi-cordes = 120 coudées

1 *ninda* (borne) = 2 cannes = 12 coudées

1 coudée = 2 emfans = 3 pieds = 6 *šu* = 30 doigts

1 pas = 1,5 coudée

Unité de mesure des masses

La monnaie n'existait pas sous forme de pièces, mais sous forme de lingots (barres, bracelets...). Elle était donc indissociable des poids.

1 *gín* = 36 *šu*

1 mine = 10 drachmes

1 talent

Unités de mesure des liquides

1 *pi* = 2 *baneš* = 6 *bán* = 36 *síla*

Unités de mesure des surfaces

1 *bùr* = 1 800 *sar*.

1 *sar* = 24 coudées carrées.

En Égypte

1 coudée.

En Israël & Juda

Monnaies

1 talent (34,20 kg) = 60 mines = 3 000 sicles =
6 000 béqas = 60 000 guéras.

1 mine = 50 sicles = 100 béqas = 1 000 guéras

1 sicle = 2 béqas = 20 guéras 1 bécas = 10 guéras.

Unités de mesure des liquides :

1 kor *ou* homer (220 litres) = 10 baths = 60 hîns =
180 qabs = 720 logs.

1 bath = 6 hîns = 18 qabs = 72 logs 1 hîn = 3 qabs =
12 logs 1 qab = 4 logs.

Unité de mesure des solides

1 homer *ou* kor = 10 éphas = 30 séas. 1 épha = 3 séas.

*Les trois subdivisions après l'épha, le séá, l'omer et le qab
n'ont plus de rapports de nombres entiers.*

1 qab = 1,22 litre ; 1 omer = 2,2 litres ; 1 séa = 7,33 litres.

Unités de mesure des longueurs

1 roseau = 6 coudées = 4 empan = 12 palmes = 48 doigts.

1 coudée (44,5 cm) = 2 empan = 6 palmes = 24 doigts.

1 empan = 3 palmes = 12 doigts.

1 palme = 4 doigts.

1 grand roseau = 6 grandes coudées.

1 grande coudée (51,8 cm).

En Grèce

Monnaies

1 talent = 60 mines = 6 000 drachmes.

1 mine = 10 décadrachmes = 25 statères =
50 didrachmes = 100 drachmes.

1 drachme = 3 dioboles = 6 oboles = 12 hémioboles =
36 dichalques = 72 chalques*.

1 tétroble = 2 dioboles = 4 oboles = 8 hémioboles.

1 statère or = 2 drachmes or = 20 drachmes en argent.

** 1 obole valait 12 chalques en mer Égée, dans le Péloponnèse, en Béotie, en Ionie et en Thessalie. À Athènes, puis sous les Séleucides et les Lagides, elle ne valait que 8 chalques.*

Unités de mesure des longueurs

1 stade = 600 pieds.

1 pied = 16 doigts.

1 brasses = 4 coudées = 96 doigts.

À Rome

Monnaies romaines

1) *Au premier temps de la République*

1 as = 2 semis = 3 triens = 4 quadrans = 6 sextans =
12 uncias = 24 semuncias.

2) *Vers la fin de la République à l'Empire jusqu'au III^e siècle*

1 aureus d'or* = 25 deniers d'argent = 100 sesterces.

1 livre de 12 onces (unités de poids) en cuivre = 30 as =
60 semis = 90 trians.

1 denier d'argent = 4 sesterces de laiton = 8 dupondius
de laiton = 16 as = 32 semis = 48 trians.

* *L'aureus sera remplacé par le solidus du Bas-Empire romain à l'Empire byzantin chez lequel 1 livre vaudra 12 nomismatas.*

Unités de mesure des longueurs

Dans l'Antiquité, les Romains utilisaient douze unités de mesure des longueurs : le doigt (*digitus*), l'once (*uncia*), la paume (*palmus*), le pied (*pes*), la coudée (*cubitus*), le simple pas (*gradus*), le pas (*passus*, c.-à-d. deux enjambées d'un soldat), la perche (*pertica*), l'arpent (*actus*), le stade (*stadium*), le mille (*milliarium*) et la lieue (*leuga*).

1 lieue = 7 500 pieds.

1 mille = 500 perches = 1 000 pas = 5 000 pieds.

1 stade = 240 pas = 10 arpents.

1 arpent = 120 pieds = 24 pas.

1 pas = 2 gradus = 5 pieds.

1 perche = 10 pieds = 40 palmes = 160 doigts.

1 coudée = 1 pied + 2 palmes.

Unités de mesure des surfaces

1 *saltus* = 4 *centuria* = 400 *heredium* = 800 *jugerum* = 1 600 *actus quadratus* (arpent carré).

1 arpent carré = 4 *clima* = 6 *porca* = 30 *actus minimus* = 144 *scripulum* = 144 000 pieds carrés (*pes quadratus*)

Unités de mesure des liquides

1 outre (*culleus*) = 20 amphores = 40 urnes.

1 amphore = 2 urnes = 4 conges = 48 setiers (*sextarius*).

1 setier = 2 hémines (*hemina*) = 3 *triens* = 6 *sextans* = 12 *cyatus* = 48 *ligula*.

1 setier = 1 *cheonix* + 1 *triens*.

Unité de mesure des solides

1 *quadrantal* = 3 muids (*modius*).

1 muid = 2 *semodius* = 16 setiers = 32 hémines = 64 *quartarius* = 128 *acetabulum*s.

Unité de mesure des masses

Chaque multiple de l'once possédait ses propres dénominatifs au même titre que les douze premiers nombres. Ceci démontre bien l'emploi du système duodécimal.

1 once (<i>uncia</i>)	4 onces (<i>triens</i>)	7 onces (<i>septunx</i>)	10 onces (<i>dextans</i>).
2 onces (<i>sextans</i>)	5 onces (<i>quincunx</i>)	8 onces (<i>bes</i>)	11 onces (<i>deunx</i>).
3 onces (<i>quadrans</i>)	6 onces (<i>semis</i>)	9 onces (<i>dodrans</i>)	12 onces (<i>as</i>).

1 mine = 128 drachmes.

1 livre = 12 onces = 48 sicles (*silicus*) = 96 drachmes.

1 drachme = 3 *scrupulum* = 6 oboles = 18 *siliqua* = 48 *chalcus*.

En France

Les mesures présentées ne sont pas exhaustives. Par exemple, l'empan était la distance entre le pouce et l'un des quatre autres doigts. Il y a donc quatre valeurs différentes.

Chaque région^a et chaque corps de métier^b avaient ses propres capacités de mesure, différentes l'une de l'autre qui variaient dans le temps^c tant au niveau des capacités que de l'appellation. Ces quelques mesures sont donc choisies et agencées pour montrer l'emploi des systèmes duodécimal et sexagésimal couplés au système décimal.

^a Par exemple, une pipe de Paris valait 620 litres alors qu'en Anjou elle était de 480 litres.

^b Par exemple, $\frac{1}{2}$ setier de plâtre valait 72 boisseaux contre 144 pour $\frac{1}{2}$ setier de blé. En 1731, une lieue mesurait 2 400 toises pour le transport du blé contre 2 200 pour la poste alors que les ponts et chaussées en comptabilisaient 2 000.

^c Par exemple, une lieue parisienne en 1674 mesurait 1 666 toises, puis en 1737 : 2 000 toises.

Monnaies françaises

1 livre = 20 douzains *ou* 20 sous = 80 liards = 240 deniers.

1 écu blanc = 3 livres = 60 sols, à partir de Louis XIII.

Mesure des liquides

1 pouce cube = 6 veltes = 24 quartes *ou* cades = 48 pintes.

1 pied cube (ex-amphore) = 2 quartauts = 4 feuilletes* = 8 muids = 12 pipes = 36 pintes.

1 pinte = 2 chopines = 4 demiards *ou* chauveaux = 8 poissons = 16 potions = 32 roquilles.

* La feuillette de Paris valait 2 quartauts et 144 pintes !

Mesure parisienne des solides

1 muid = 12 setiers = 24 mines = 48 minots = 144 boisseaux.

1 boisseau = 4 quarts = 16 litrons.

Mesure des poids

1 tonneau = 20 quintaux = 2000 livres.

1 quintal = 100 livres.

1 livre = 2 marcs = 4 quarterons = 16 onces = 64 gros.

1 once = 3 deniers = 72 grains.

Mesure de futaille

1 sixain = 60 litres.

Mesure des longueurs

1 brasse = 4 coudées = 8 emfans.

1 toise = 6 pieds = 72 pouces.

1 pouce = 12 lignes = 24 points.

1 perche ordinaire = 20 pieds.

Mesure des longueurs des tissus

Au Moyen Âge, l'aune se divisait en duodécimales puis elle devint pratiquement hexadécimale, ainsi :

1 aune égalait 4 pieds.

Mesure des longueurs typographiques

1 pouce = 36 points du Roi = 72 points Didot.

1 pica *ou* cicéro = 12 points Didot = 24 points du Roi.

Mesure des surfaces

1 acre *ou* arpent royal = 25 verges = 100 perches *ou* cordes = 2 500 pieds carrés = 30 000 pouces.

1 journal bourguignon = 360 perches.

1 perche carrée = 36 toises carrées = 484 pieds carrés.

Au Royaume-Uni

1 livre sterling = 20 shillings = 240 pence jusqu'en 1971.

En Allemagne

1 Mark = 20 Schillinge = 240 Pfennige.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER LA MYTHOLOGIE ÉVOLUTIONNISTE

Prologue.....	9
Les sources de la cosmogonie évolutionniste.....	15

LIVRE DEUXIÈME LA MIGRATION DES DIEUX

Avertissement	97
La migration des Dieux.....	99
Chapitre I – Naissance de la conception de l'âme immortelle	131
Culte des morts et nécromancie : conséquence inélucltable de la croyance en l'âme immortelle.....	147
Chapitre II – L'itinéraire historique des anniversaires de naissance	169
Chapitre III – La provenance de la dendrolâtrie et du culte de l'arbre.....	181

Chapitre IV – Les pérégrinations de l’astrologie	195
Chapitre V – Les zoolâtries zodiacales.....	209
Chapitre VI – Genèse de la crucilâtrie et du culte de la croix.....	249
La croix gammée ou Tétrascèle	325
Épilogue.....	375
Chapitre VII – La transplantation polythéiste des saints	377
Chapitre VIII – L’adoration des seigneurs	417
Chapitre IX – Le culte du sexe et le machisme religieux	443
Chapitre X – L’émigration du dieu-soleil, le dieu-feu	451
Chapitre XI – Les trinités païennes, modèles de celle de la chrétienté.....	479
Chapitre XII – Le voyage du culte de la vierge, mère des dieux, et de l’enfant	491
Bibliographie.....	497
Récapitulation des abréviations.....	525
Appendice A	533

N° d'éditeur : 3091

Dépôt légal : Juin 2016